This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Can 18.2

Bound
AUG 25 1899

Harvard College Library.

FROM

Alphonse Leclaire

28 Mar 1899 - 2 June 1899

LA

REVUE CANADIENNE

1899

35
1899

LA VIERGE DITE DE LORD COWPER,
d'après Raphaël.

LA

REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

35e ANNÉE

1899

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada.

Gift of
Alphonse Leclaire

LA MADONE DE LA GROTTE,
d'après Carl Müller.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

LA REVUE CANADIENNE

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

SOMMAIRE

PAGES

4.—La Vierge dite de lord Cooper, gravure, d'après.....**Raphael**

6.—La Madone de la grotte, gravure, d'après.....**Carl Muller**

7.—Marie prédestinée.—L'Immaculée Conception.—Les parents de Marie, par.....**Alphonse Leclaire**

12.—La Mère de Jésus, gravure, d'après.....**F. Ittenback**

13.—La Littérature américaine, par.....**Alphonse Gagnon**

21.—Les Aborigènes et leurs droits de propriétaire,...**L.-A. Prud'homme**

29.—Le Typhus de 1847 (*suite*), par.....***

39.—Symbolisme, poésie, par.....**F.-X. Burque, Ptre**

47.—L'esthétique dans l'enseignement, par.....**L'abbé*****

52.—Charles Guérin (*suite*), par.....**Pierre-J.-O. Chauveau**

En silence (*suite et fin*), nouvelle intercalée dans les annonces.

Souvenir de ma carrière médicale, nouvelle intercalée dans les annonces.

= 35e ANNÉE =

JANVIER 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, 290, rue St-Paul, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANTS

REND

la SANTÉ, la FORCE, l'ENERGIE et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément :

" Désormais, je ne m'embarque plus sans une provision de Vin Mariani, ce tonique et fortifiant breuvage. "

† CLÉMENT, Arch. de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & CIE

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE,

(*Successeur de A. Lavallée*)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai

Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à prix très réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Lyon, France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—08

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

CANADA ET ETATS-UNIS - - - - - - -	**$2.00**
FRANCE - - - - - - - - - - - - -	**12 frs**
ANGLETERRE - - - - - - - - - - - -	**10 shellings**

Les abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements et les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne, 290, rue Saint-Paul.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants, le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, des Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour laver les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Mess'eurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

LA CIE CAFÉSANTÉ **4, rue St-Laurent, Montréal.**
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

" Valentine, je n'ai pas le courage de vous revoir. Le coup que j'ai reçu ce matin a été trop affreux. Je ne sais vraiment pas s'il l'eût été davantage au cas où cette lettre maudite eût été adressée à Gabrielle. Je croyais en vous comme on croit aux anges. Je vous aimais comme une sœur ; je vous respectais comme la plus pure des créatures. Tout s'écroule ! Je n'ai rien à dire, je n'ai aucun droit sur vous, je n'ai même pas celui de vous faire des reproches. La vicomtesse et moi nous quitterons Paris ce soir pour quelques jours. Vous jugerez certainement, comme nous, préférable que nous n'ayons pas d'entrevue. Vous comprenez également qu'il est désormais impossible que nous ayons une existence commune. Je n'ai aucune autorité pour entraver votre liberté ; mais, quoiqu'il m'en coûte cruellement de vous dire ceci, votre présence auprès de votre cousine, quelquefois légère, mais si scrupuleusement honnête, ne saurait se prolonger. Je vous remercie du bien que vous lui avez fait en d'autres temps. Je vous en saurai toujours gré, si séparés que nous soyons à l'avenir.

" Adieu, Valentine. Soyez heureuse !

" Vicomte Gontran DE LA ROCHARDIÈRE."

J. BBUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbre et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL.

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèce d'ouvrages pour bâtisses, en ville, comme au cimetière.

Estimations données pour toute sorte d'ouvrages, sur demande.

La statue du monument Plamondon, sculptée dans nos ateliers, est la première statue en granit faite dans la province de Québec.

La sculpture, les inscriptions et les moulures sont exécutées dans nos ateliers par des machines à air comprimé, les seules de ce genre qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS:

COTE-DES-NEIGES

près Montréal.

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville.

11-98

L. M. MOREL. J. A. BELANGER.

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & BELANGER

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 165½, rue Sanguinet, coin de la rue Ste-Catherine

MONTREAL.

11—08

—Mon Dieu ! s'écria Valentine, agenouillée et fondant en larmes, que votre saint nom soit béni ! Vous avez exaucé ma prière. Gontran sera heureux. Maintenant, Seigneur, ouvrez-moi vos bras !

Le soir, cachée derrière son rideau, elle vit sortir la voiture qui emmenait Gontran et Gabrielle. Elle poussa un dernier soupir d'adieu à la vie de ce monde, et dit en se signant :

—Tout est consommé.

Elle ne chercha à voir ni M. ni Mme Hennebon. Elle leur écrivit une lettre pleine de reconnaissance de leur longue et généreuse protection, et le lendemain matin, avant que personne fût éveillé, elle quitta l'hôtel en emportant uniquement dans un léger paquet les rares objets nécessaires au modeste trousseau d'une Petite Sœur des pauvres.

Lorsque, peu de jours après, Gabrielle et Gontran revinrent à Paris, ils apprirent ce départ singulier. Le vicomte, tout en regrettant le désintéressement excessif de Mlle de Romenay, le mit un peu sur le compte de l'humiliation qu'elle devait éprouver.

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

—AVEC LE—

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boite

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des " Variétés Canadiennes ", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

Pourtant, il en fut touché et par moments regretta l'excessive sévérité de sa lettre. Peut-être aurait-il pu, aurait-il dû mettre au moins plus de ménagements dans son verdict d'exil. Pauvre Valentine ! Mais, quand la pitié le prenait, il se sentait aussitôt saisi d'un retour d'indignation. Comme il avait été trompé ! Il ne pouvait définir tous les sentiments qui s'agitaient en lui. C'était un mélange confus où il y avait comme le vague parfum d'un amour de jeunesse, une étrange impression de jalousie et, en même temps, le déchirement d'une désillusion cruelle. Il est si dur d'avoir à mépriser ceux qu'on a aimés ! Combien de fois n'avait-il pas dit à Valentine : je vous vénère. Et à qui, hélas ! s'adressait sa vénération !

Puis, le temps vint qui amortit peu à peu toutes les sensations heureuses ou pénibles. Jamais on n'entendait parler de Valentine. Son nom ne se présenta plus à l'esprit de Gontran que, de loin en loin, comme un souvenir à la fois doux et douloureux. Pourquoi, d'ailleurs, attrister, par la pensée d'un incident qui lui était en somme étranger, la vie si heureuse, chaque jour plus heureuse, qui se déroulait pour lui ?

☞Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.

SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées, bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCES.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL. 11—98

Gabrielle, depuis la triste scène et le départ de sa cousine, était devenue une autre femme. Il arrive, dans l'ordre des phénomènes physiques, qu'après une longue série de mauvais temps, un violent orage remet tout à coup l'équilibre dans l'atmosphère et ramène une série de beaux jours. La terrible secousse éprouvée par Mme de la Rochardière, au moment où son honneur et son bonheur n'avaient tenu qu'à une parole de Valentine, produisit sur son esprit un effet analogue. Elle comprit d'un seul coup la gravité de la vie et le charme sacré du devoir. Son cœur, au fond tendre et bon, se dégagea des voiles de légèreté qui l'entouraient et se transforma sous le souffle du repentir.

Elle avait eu d'abord un soubresaut de remords et fut sur le point de se jeter aux pieds de Gontran et de lui tout avouer. Il lui paraissait monstrueux de laisser accuser le nom de Valentine, si pure, si chaste, si dévouée. Mais Gabrielle était jeune, elle tenait au bonheur : elle se faisait volontiers l'illusion d'entendre Valentine lui dire elle-même : " Laisse mon sacrifice s'accomplir

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée "Les Saints," dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre :

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints*. Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints*, Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint." — "C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec "la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples "matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

"Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - - $500,000
Surplus - - - - - - - $291,000

Directeurs :

L'HON. ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C S. POWELL, INSPECTEUR.

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES, VICTORIAVILLE, P. Q., VALLEYFIELD, P. Q.
" RUE ONTARIO, QUÉBEC, RUE ST-JEAN, OTTAWA, ONT.
" RUE STE-CATHERINE, " ST-SAUVEUR, EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.
" STE-CUNÉGONDE, HULL, P. Q.
" ST-HENRI, BEAUHARNOIS, P. Q.,
" ST-JEAN-BAPTISTE, FRASERVILLE, P. Q.,

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

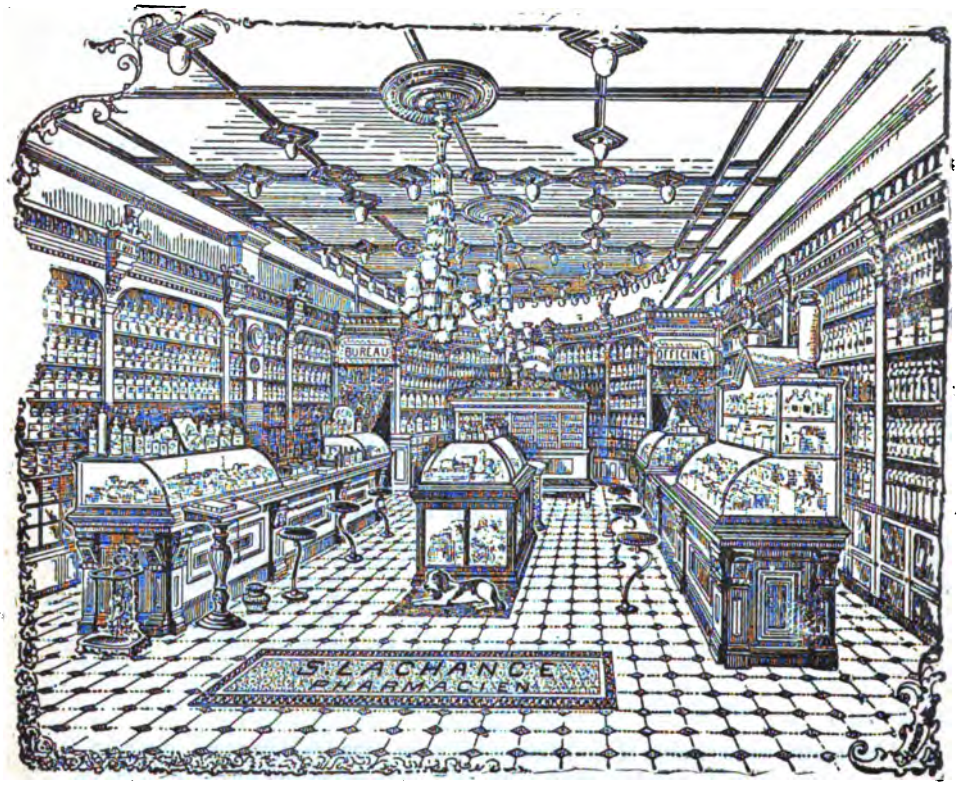
PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris. NEW-YORK, Bank of America.
" Le Crédit Lyonnais. " Western National Bank.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris. " Hanover National Bank.
" Le Crédit Lyonnais. " National Bank of the Republic.
" Glynn, Mills, Currie & Co. " National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

et produire l'effet que j'ai voulu." On compose facilement avec sa conscience quand il s'agit de déchirer de ses propres mains toute la félicité de sa vie, et cela au moment même où l'on en comprend pour la première fois le prix. L'égoïsme l'emporta : elle se tut. Mais elle prit une résolution énergique et l'exécuta sans faiblir. L'holocauste de Valentine ne fut pas perdu.

Quelques années après, on citait les la Rochardière comme le modèle des ménages et Gontran se vantait sans fausse honte d'être le plus heureux des maris et des pères. Car la bénédiction, qui s'était éloignée du ménage troublé, vint lui sourire avec la paix revenue. Un garçon et une fille, en deux ans, apportèrent à Gabrielle un monde de joies inconnues qui ne ressemblaient guère à ses plaisirs tapageurs d'autrefois. Sans cesser de mener, comme il convenait à leur fortune et à leur rang, la grande vie parisienne, Gabrielle et Gontran ne prenaient plus les distractions du monde que comme un accessoire, non comme le but unique de l'existence. Quelques-uns riaient d'eux ; beaucoup les enviaient, même parmi ceux qui riaient.

PHARMACIE LACHANCE



Nous avons le plaisir d'annoncer, que pour répondre d'une manière plus satisfaisante aux besoins d'une clientèle toujours croissante, nous avons transporté notre pharmacie dans un local plus vaste et plus commode.

La préparation des ordonnances de MM. les Médecins et les recettes de famille resteront, comme par le passé, sous notre surveillance personnelle et la meilleure qualité de drogues seulement sera employée.

Nous continuerons à tenir l'assortiment le plus complet de médecines brevetées **Françaises, Anglaises** *et* **Américaines,** *ainsi que* **Parfumerie, Articles de Toilette,** *etc., etc.*

Nous profitons de l'occasion pour remercier cordialement notre clientèle de son bienveillant patronage et lui en solliciter la continuation.

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

Coin des rues Ste-Catherine et St-Christophe,

MONTREAL.

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez l ur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1896

Ce bonheur calme et simple, avoué franchement, orgueilleusement même, durait depuis onze ans. L'année dernière, deux humbles Petites Sœurs des pauvres se présentèrent à l'hôtel Hennebon, devenu hôtel de la Rochardière et demandèrent à parler à Mme la vicomtesse. Le maître d'hôtel crut à une simple sollicitation de quête et dit qu'il allait prendre les ordres. Mais les sœurs insistèrent si vivement pour être reçues sans retard qu'on les introduisit au salon. La plus âgée dit à Gabrielle et à Gontran, dès qu'ils se présentèrent, qu'elles étaient envoyées pour accomplir une triste mission et leur annoncer que Sœur Marie des Anges, leur mère supérieure, venait de rendre sa sainte âme à Dieu. Ni le vicomte, ni sa femme ne connaissaient de religieuse de ce nom. Mais tous deux, instantanément, eurent la même pensée et s'écrièrent :

—Valentine !

—C'était, en effet, reprit la Sœur, le prénom dans la vie du monde de notre Mère : Mlle Valentine de Romenay. Avant de mourir, elle a exprimé le désir, auquel nous nous conformons, que vous soyez avertis, comme ses seuls parents, et, ajouta la religieuse un peu émue, celui, si vous y consentez, que vous veniez lui jeter l'eau bénite.

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1898

Quelques instants après, le landau emportait vers les quartiers éloignés de la rue Notre-Dame-des-Champs, Gontran, Gabrielle et les deux religieuses tout intimidées de se trouver en si luxueux équipage. On les conduisit, dès leur arrivée, dans une cellule aux murs blanchis à la chaux. Pour tous meubles, il y avait deux chaises de paille et une table de bois blanc couverte d'une serviette, sur laquelle brûlaient deux cierges aux côtés d'un crucifix. Dans une coupe de faïence vulgaire une branche de buis trempait dans l'eau bénite. Sur le lit, Sœur Marie des Anges, vêtue de blanc, reposait, le visage souriant avec une expression céleste. Ses mains croisées sur sa poitrine serraient une petite croix de bois et un rosaire.

Gabrielle et Gontran, en proie à une émotion profonde, aspergèrent la morte d'eau bénite, puis s'agenouillèrent et prièrent. Les religieuses s'étaient discrètement retirées.

Tout à coup, Gabrielle se leva, et, se penchant, elle baisa longuement le front glacé, puis, prenant Gontran par la main, elle dit :

—En présence du corps de cette sainte, mon mari bien-aimé, dis-moi, dans toute la sincérité de ton cœur, si depuis onze ans je t'ai rendu heureux ?

—Heureux ! fit Gontran étonné, le plus heureux des hommes !

PIANOS, MUSIQUE,

Instruments de musique de tous genres.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU,

(Maison fondée en 1860)

La plus ancienne maison Canadienne dans cette branche de commerce.

Harpes,
Violons,
Mandolines
et Guitares.

Pianos
échangés,
accordés
et réparés.

Réparations de tous genres.

Spécialité de musique en feuille. L'assortiment le plus varié et le meilleur marché qu'il y ait à Montréal.

Pianos des manufactures les plus célèbres, Pianos d'artistes, Pianos de professeurs, Orgues à pédalier et à deux claviers.

Tous ces instruments sont offerts à bon marché et à des CONDITIONS FACILES.

C'est l'intérêt de l'acheteur que d'accorder sa confiance à une maison dont l'honorabilité en affaires est bien établie.

Toutes les dernières nouveautés en fait d'orgues et pianos mécaniques, tels que **Orgue-Symphonie, Pianos-Angelus,** etc.

Cette maison tient à se maintenir, comme toujours, AU PREMIER RANG.

Nos 1635 et 1637, RUE NOTRE-DAME,

MONTRÉAL.

1—1899

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

II

MARIE PRÉDESTINÉE.

Rien n'était... Jéhovah, seul dans l'éternité,
Emplissait l'Infini de son immensité...
Il songeait... sous son œil, dans les cieux froids et mornes,
L'espace et le chaos s'élargissaient sans bornes,...
Informes et sans vie... Et voici que soudain
Le chaos s'effaçait sous son penser divin...
L'espace se peuplait... Un monde, puis un monde
Emergeait du néant, prompt à sa voix féconde.
Au fiat créateur la lumière avait lui...
Tout vivait maintenant, tout se mouvait en Lui,
Astres, globes, mortels, pleins d'ordre et d'harmonie :
L'Eternel souriait à son œuvre finie.
Mais une œuvre plus grande que l'œuvre de six jours
Sollicitait son cœur : c'était l'œuvre d'amour !
Mais un pays surtout, une douce contrée,
Dans ce pays un bourg, dans ce bourg, ignorée,
Angélique, une Vierge attirait son regard,
Chef-d'œuvre caressé d'amour, de grâce et d'art...

C'est cette Vierge que nous montre Carl Müller dans son beau tableau de l'Immaculée Conception.

Elle est là telle qu'elle dut apparaître aux anges lorsque, les ayant créés, Dieu leur fit voir celle qui devait être leur reine. C'est bien la Vierge que nous révèle l'Écriture sainte : vêtue du soleil, couronnée d'étoiles, ayant la lune sous ses pieds, terrassant le dragon infernal et dissipant les ténèbres qui couvrent la face de la terre. Peu d'artistes ont abordé ce sujet de la prédestination de Marie, qui, pour nous être connu, a dû nous être révélé. Le tableau de Karl Müller, que nous avons reproduit dans notre numéro de décembre dernier, est le plus bel exemplaire que nous ayons rencontré. Cette douce et aimable figure qui reflète la modestie, l'innocence et la candeur ; ce regard doucement élevé vers le ciel et un peu triste à cause de nous ; ces mains croisées sur sa poitrine dans l'attitude de la prière, symbole de l'intercession toute-puissante et de l'immortelle espérance ; cette robe blanche un peu large et ce manteau bleu hyacinthe assez vaste, qui lui couvrent tout le corps et en dissimulent les formes, sont autant de caractéristiques qui nous parlent éloquemment de notre mère bien-aimée.

III

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Première née de toutes créatures, Marie est aussi la première rachetée. Elle est la première fleur, toute pure, toute blanche et toute belle, sortie du sang de Jésus, et elle l'est en tant qu'immaculée dans sa conception. L'Immaculée Conception fut, pendant le 17e siècle surtout, un des thèmes favoris des artistes les plus célèbres de l'Italie et de l'Espagne. Murillo, que l'on a surnommé le peintre par excellence de l'Immaculée Conception, a représenté ce sujet plus de vingt-cinq fois sous différents aspects et dans tous les formats depuis la colossale figure de *la grande Conception de Séville* jusqu'à l'exquise petite

miniature en la possession de lord Overston, qui n'a pas plus de quinze pouces de hauteur. Un des plus beaux comme des plus connus de ses tableaux est cette délicieuse immaculée Conception, dont l'original se trouve au Musée du Louvre, à Paris, et dont on voit des copies partout et sous toutes les formes. Murillo ne s'est pas toujours astreint à rendre tous les détails que l'art chrétien suppose dans une représentation de l'Immaculée Conception, détails qui d'ailleurs ne sont pas tous d'une nécessité rigoureuse. Mais ses madones ont dans leur attitude, dans leur regard un je ne sais quoi d'aérien, de gracieux, de digne, d'exquise pureté qui convient éminemment au sujet. Les anges dont il les entoure expriment l'admiration calme, la joie douce et sereine qui doit les animer lorsqu'ils font cortège à leur reine. Il donne à son coloris même les teintes des brises fraîches du matin, les tons du printemps dans sa plus douce verdeur, qui rendent bien l'idéal éthéré que nous nous formons de Marie immaculée.

Il n'est d'ailleurs pas étonnant de trouver le peintre par excellence de la Vierge immaculée dans un pays qui est spécialement consacré à Marie sous ce vocable, et où, encore aujourd'hui, voisins et amis se saluent par l'angélique *Ave Maria purisima* et s'entendent répondre *Sin peccado concepida !*

Il n'est pas d'église en Espagne, bien peu de maisons même où l'on ne trouve une image de l'Immaculée Conception. Lorsqu'en 1660 fut fondé l'académie de peinture de Séville, la première condition imposée aux candidats, pour y être admis, fut de déclarer solennellement leur croyance à l'Immaculée Conception.

Le Guide est le peintre des écoles d'Italie qui a le plus souvent et le mieux rendu ce sujet. Après lui, la décadence de l'art s'accentue, peut-être plus dans la représentation de l'Immaculée Conception que dans toute autre composition.

Pour voir resplendir de nouveau dans l'art cet auguste privilège de notre mère, il faut descendre jusqu'à nos jours.

En Espagne, la sculpture ne resta pas en arrière de la peinture, et les figures de l'Immaculée sculptées par Alonzo Cano, Montanez et Hernandez sont vraiment remarquables.

Le moyen âge a rarement représenté l'Immaculée Conception, mais il l'a souvent symbolisée dans les manuscrits et sur les médailles, par l'embrassement de saint Joachim et de sainte Anne, ou tout simplement par un coquillage entr'ouvert posé sur une table ornée d'un riche tapis et laissant aperceveir une perle.

Avant de passer outre ,demandons au poète un tableau de la Vierge Immaculée :

.....Voici de Jessé la fleur épanouie...
Elle est née en Judas la merveille inouïe,
L'enfant qui dès l'instant de sa conception
A senti les effets de la Rédemption,
La Vierge toute belle et toute immaculée,
Le lis dont le parfum remplit la Galilée !...
C'est elle... C'est Marie... O terre ! dans ce jour
Entonne avec le ciel un cantique d'amour !...
Enfants d'Adam, après quatre mille ans d'attente,
Le jour de liberté se lève sur sa tente...
Chantez ! captifs, chantez ! Elle brise vos fers...
Voyageurs égarés, c'est l'étoile des mers.
Exilés, tressaillons !... Chantons d'un pôle à l'autre
Ce jour qui s'est levé, car ce jour c'est le nôtre !...
La patrie est rendue à nos regards ravis,
Le chemin est rouvert des célestes parvis...
Elle brille, voyez ! cette aurore propice
Annonçant le lever du soleil de justice !..
Des lis ! encore des lis, des lis à pleines mains !
Vierges, et de Judas jonchez tous les chemins !...

IV

LES PARENTS DE MARIE.

Dans une série complète de représentations de la vie de la sainte Vierge, telle que conçue par les artistes chrétiens du moyen âge, nous trouvons toujours, au commencement, l'histoire de ses saints parents, à partir du moment où l'offrande de Joachim est repoussée avec

mépris par le grand prêtre. Cette histoire donne lieu à toute une suite de scènes touchantes : c'est en premier lieu Joachim rejeté du temple ; puis on nous le montre gardant ses brebis, sur le haut d'une montagne, entouré de ses bergers et recevant le messager angélique. Plus loin, c'est Anne dans son jardin recevant aussi de son côté le message céleste. Plusieurs artistes n'ont pas même oublié la curieuse légende de l'altercation d'Anne avec sa servante Judith, et le tout se termine par la rencontre de Joachim et d'Anne, près de la porte dorée. Que de beaux tableaux de Giotto, de Thadée-Gaddi, de Ridolfo Ghirlandaio, de Luini, sur ces sujets, il y aurait à glaner çà et là ; mais il a fallu se borner.

Pour trouver aujourd'hui ces divers sujets, se suivant dans leur ordre successif, il faut aller les étudier soit dans les chapiteaux de la façade occidentale de la cathédrale de Chartres, ou dans la porte de Notre-Dame de Paris, dite porte Sainte-Anne. Ne pouvant le faire aujourd'hui, nous allons nous contenter de demander au poète que nous avons déjà cité, de nous dépeindre dans son poétique langage, les angoisses et les joies de la bonne sainte Anne en cette occurrence :

La terre de Judas tressaillait dans l'attente
Du Messie annoncé. Quelle serait la tente
Heureuse d'abriter le Fils de l'Éternel ?
Quelle serait la Vierge, unique en Israël,
Que Dieu dans sa bonté trouverait assez digne
D'être élevée un jour à cet honneur insigne
De mère du Sauveur ?... C'est ce rêve inouï
Qui hantait nuit et jour le regard ébloui
De toute femme juive en contemplant sa fille.
Quel immortel honneur pour toute la famille !...
Aussi chez les Hébreux l'espoir de ce bonheur
De la stérilité faisait un déshonneur...
Dans un coin ombragé de cette Terre Sainte
Où fleurit l'olivier auprès du térébinthe,
Anne, depuis vingt ans, avec Éliacin,
Vivait sans que le ciel eût fécondé son sein.
Devant Dieu, répandant ses larmes, ses prières,
Elle disait : " Quand donc finiront mes misères !

A qui me comparer dans ma stérilité ?...
Aux oiseaux ?.. Mais ils ont, eux, la fécondité.
A la terre, à la mer ?... Mais la terre et les ondes
Vous bénissent, Seigneur, de les rendre fécondes ! "
Lors un ange parut. " Dieu, dit-il, aujourd'hui
Vous exauce ; vos pleurs sont montés jusqu'à Lui...
Oui, vous enfanterez une fille chérie,
Vierge pure et sans tache, elle aura nom Marie.
Elle sera célèbre en l'univers entier."
Alors, de son jardin quittant l'étroit sentier,
Anne à son oratoire accourut rendre grâce
De ce que le Seigneur souriait à sa race...
Et d'elle, au jour marqué, les neuf mois accomplis,
Une Vierge naissait, plus pure que les lis.
C'était à Nazareth, la bourgade riante
Aux terrasses gaîment s'étageant sur la pente,
Avec ses frais jardins, sa fontaine, ses fleurs,
Ses oiseaux variés, poèmes de couleur,
Site aussi gracieux que la nouvelle-née.

Alphonse Leclaire.

LA MÈRE DE JÉSUS,
d'après F. Ittenback.

LA LITTERATURE AMERICAINE

NOUS pouvons dire, je crois, que les littératures européennes, anciennes et modernes, nous sont, en général, mieux connues que les productions des auteurs américains. Ceci peut s'expliquer surtout par le fait que les grands écrivains de l'antiquité et ceux des siècles récents sont proposés pour modèles dans les établissements d'éducation où la plupart d'entre nous puisent leur savoir, et aussi par le fait que la langue que nous parlons est la plus belle des langues modernes et qu'elle a été maniée par d'incomparables génies.

Toutefois, il n'est peut-être pas sans utilité et sans plaisir pour nous de faire plus amplement connaissance avec la littérature des Américains, avec qui nous avons déjà tant de rapports d'intérêt ou d'amitié. S'il est d'ordinaire peu convenable de regarder dans le champ de son voisin, il n'y a pas d'indiscrétion à s'occuper de sa littérature. J'ajouterai qu'il est même nécessaire pour nous de s'enquérir de la culture morale et intellectuelle d'un peuple avec qui il est parfois question de nouer des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Si l'on sent la nécessité de se mieux connaître lorsqu'il s'agit de relations entre simples particuliers, à plus forte raison devons-nous ne pas négliger les investigations lorsque les intérêts primordiaux et l'avenir national de toute une nation peuvent être en jeu.

Le 21 décembre 1620, un petit navire, le *May-Flower*, contenant environ cent personnes, jetait l'ancre dans une

baie sur le versant oriental de l'Amérique du Nord appelé depuis la Nouvelle-Angleterre. Les hommes qui montaient cette embarcation n'apportaient avec eux ni renommée, ni richesse, ni puissance ; ils fuyaient même leur pays et venaient chercher dans les solitudes de l'Amérique la paix religieuse que leur refusait la mère patrie. Ces hommes étaient des puritains, et leurs figures sombres et sévères annonçaient des gens doués d'une énergie peu commune, déterminés à triompher des obstacles qui pourraient s'opposer à leur entreprise.

En effet, les Pères pèlerins, appellation que leur a donnée l'histoire, prirent racine sur le sol de l'Amérique ; ils y fondèrent des colonies qui furent l'origine de ce vaste empire que l'on désigne maintenant sous le nom d'États-Unis. Pendant longtemps les besoins matériels de leur nouvelle position réclamèrent toute leur attention et leurs efforts ; il leur fallait défricher le sol, se défendre contre les sauvages, lutter contre l'ennui et les difficultés de toutes sortes qui accompagnent les établissements de ce genre ; mais ils puisèrent dans leur force morale le secours nécessaire pour vaincre la nature ; un siècle s'était à peine écoulé que l'on comptait dans cette partie de l'Amérique où ils s'étaient fixés, plusieurs colonies florissantes, des villes prospères et une population nombreuse possédant déjà une aptitude toute spéciale pour le commerce et l'industrie ; une université, celle d'Harvard, à Cambridge, avait même été fondée dès 1636. On comprend donc que, pendant toute la période coloniale alors que Dryden, Pope et Addison remplissaient l'Angleterre du bruit de leur renommée, les pionniers du nouveau monde avaient à s'occuper tout d'abord à se fonder une patrie avant de songer à se créer une littérature.

Si cette époque n'a produit aucune œuvre originale, elle ne fut pourtant pas non plus dépourvue d'écrivains. Il

y eut alors une sorte de littérature se composant d'écrits d'occasion, de brochures politiques, des histoires locales, des traductions de classiques, des traités moraux ou religieux, ayant pour auteurs des ministres de divers cultes, des professeurs, des politiciens, des imprimeurs, nés, pour la plupart, en Angleterre ou de parents anglais.

Le Massachusetts se distinguait comme le centre de ce mouvement intellectuel ; un grand nombre de ceux qui s'y établirent étaient des élèves de Cambridge.

Inutile toutefois de chercher dans les productions de cette époque, la grâce du style, l'élégance de la forme, l'élévation de la pensée, les élans généreux, ces aimables qualités enfin qui constituent l'art ; car tout cela était étranger au caractère farouche des puritains, cruels à force d'austérité et d'intolérance religieuse.

Le premier livre publié dans la Nouvelle-Angleterre fut une traduction des psaumes en vers anglais (The Bay-Psalm Book). Cette œuvre, qui parut en 1640, est due à la collaboration commune de Thomas Welde, ministre de Roxbury, Eliot, le seul protecteur que les Indiens aient eu aux États-Unis, et Richard Mather, ministre de Dorchester. Les familles de Cotton et de Mather ont joué le premier rôle dans l'histoire littéraire, politique et religieuse des colonies anglaises du 17e siècle, tant par la véhémence de leurs polémiques que par la quantité de leurs écrits.

Le plus célèbre représentant de ces deux familles fut Cotton Mather, né en 1663, et petit-fils de Richard Mather. A l'âge de douze ans, il lisait Cicéron, Térence, Virgile, Homère, et étudiait en même temps la langue hébraïque. Ordonné ministre à 21 ans, il se consacra à la prédication. De 1686 à 1727, il composa, dit-on, trois cent quatre-vingt-deux écrits, sermons, essais, quantité de biographies et traités de tous genres. Il publia une histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, qui

passe pour son œuvre capitale. Cette histoire embrasse la période de 1620, date de l'établissement des premières colonies, à 1698.

Ce Cotton Mather était d'une activité incroyable ; tous ses instants étaient occupés. Ceux qui venaient le visiter pouvaient lire cet avertissement sur la porte de son cabinet : *Be short ;* soyez brefs.

Parmi les écrivains théologiens qu'a produits le vieux puritanisme de la Nouvelle-Angleterre, Jonathan Edwards fut un des derniers, des plus célèbres et des plus subtiles, car, au titre de théologien, il joignait celui de philosophe et de métaphysicien. Fils de ministre et ministre lui-même de 1726 à 1757, il publia nombre de traités religieux et philosophiques. Son principal ouvrage est un *Traité sur le libre arbitre ;* c'est un exposé des idées calvinistes sur la question de la liberté, et il y soutient la doctrine fataliste qui est celle de la secte.

Enfin, apparut Benjamin Franklin, qui fut aussi populaire en Europe qu'en Amérique. Esprit clair et précis, joignant à une merveilleuse souplesse la plus honnête bonhomie, son style a les qualités de sa pensée, bon sens, lucidité, bienveillance, onction fine et narquoise. Formé à l'école du célèbre écrivain anglais Addison, il fut dans son pays le véritable initiateur d'un mode de littérature plus aimable, annonçant un progrès vers une civilisation plus douce.

Par son origine et son éducation première, Franklin avait été à même de connaître les mœurs et les usages des classes les plus humbles de la société ; il savait comment le pauvre gagne son pain à la sueur de son front. Si, à un âge plus avancé, il connut les avantages de l'opulence et les splendeurs d'une brillante civilisation, cela ne fit qu'ajouter à son expérience de la vie qui le rendit propre à aborder le vaste champ de la critique et de la réforme avec un talent et une aptitude admirables.

Franklin avait une manière propre et originale de faire goûter à ses lecteurs ses conseils de sagesse pratique, ses exhortations à la tempérance et à l'économie ; et ses écrits sous forme de maximes, de proverbes, contes, apologues, soit en prose ou en vers, étaient lus avec avidité dans toutes les familles.

Ainsi, parlant des dépenses inutiles, il racontait l'histoire suivante, qui lui était personnelle :

" Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles ; mais, étant charmé du son d'un sifflet, que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille, mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur. Alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : ils me ridiculisèrent tant de ma folie que j'en pleurai de dépit et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

" Cet accident fut cependant, dans la suite, de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme ; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet*, et j'épargnais mon argent."

Cela rappelle la fameuse patte de dindon de Legouvé.

Qui ne connaît la *Science du bonhomme Richard*, dans laquelle Franklin a résumé les meilleures de ses maximes populaires ? Cet ouvrage, qui fit à l'auteur une réputation européenne, a été traduit dans toutes les langues modernes. J'en cite un ou deux extraits, et, de préférence,

celui où il propose le moyen d'avoir toujours de l'argent dans sa poche :

" Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infaillible pour remplir les bourses vides et la manière de les garder toujours pleines.

" Deux simples règles bien observées en feront l'affaire.

" Voici la première : *Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.*

" Et la seconde : *Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.*

" Par là votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide ; vous ne serez pas maltraité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la nudité ; le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif et le plaisir fera battre votre cœur.

" Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Écartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez indépendant. Alors vous serez un homme et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche ; vous n'éprouverez point de déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite ; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux que décorent les ordres et les rubans. Oh ! soyez donc sage ; que le travail marche avec vous dès le matin, qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses

comptées et payées ; alors vous aurez atteint le comble du bonheur et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne ; alors vous marcherez tête levée sans vous courber devant des habits de soie, parce qu'ils seront portés par un misérable qui aura des richesses,—sans accepter un affront, parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamants."

Parlant du coût de la paresse et de la valeur du temps, il disait :

" Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les *impôts* sont très lourds ; cependant, si nous n'avions à payer que ceux du gouvernement, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément.

" Mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux : par exemple, l'impôt de notre " paresse " nous coûte le double de la taxe ; notre " orgueil," le triple, et notre " folie," le quadruple.

" Ces impôts sont tels, qu'il n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution : cependant, si nous sommes gens à suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous ; Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

" S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure ; mais la plupart sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus tyrannique. La " paresse " amène avec elle des maladies et raccourcit sensiblement la durée de la vie ; elle engendre les soucis et produit l'ennui et les regrets. L'oisiveté, comme la rouille, use beaucoup plus que le travail. La clef dont on se sert est toujours claire.

" Si le temps est le plus précieux des biens, " sa perte doit être la plus grande des prodigalités, puisque le temps perdu ne se retrouve jamais," et que ce que nous appelons

" assez de temps," se trouve être toujours " fort peu de temps."

" Si vous aimez la vie, ne prodiguez donc pas le temps : car " le temps c'est l'étoffe dont la vie est faite."

Cette manière de dire des vérités, de donner de bons conseils, rendit Franklin fort populaire.

Franklin mourut le 17 avril 1790, comblé d'honneur et jouissant d'une grande réputation. Il clôt la période de la littérature américaine coloniale.

Alphonse Gagnon.

Québec.

(*A suivre*)

LES ABORIGENES ET LEURS DROITS DE PROPRIETAIRE

DIEU seul est le propriétaire absolu de la patrie terrestre que nous habitons C'est l'œuvre de ses mains et, comme créateur et souverain seigneur, il est le seul qui puisse y exercer une autorité qui n'a son principe qu'en lui-même. La terre, il est vrai, a été donnée en partage aux fils d'Adam, mais Dieu, en les revêtant d'une puissance royale et en leur déléguant une partie de sa puissance, manifestait par là même la dépendance dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis son pouvoir supérieur.

Ils exercèrent cette royauté, en se répandant de par le monde, se fixant sur les rives luxuriantes et plantureuses qui leur offraient le plus d'attrait. La terre étant leur domaine, ils se divisèrent leur héritage commun. Dès le berceau de notre humanité, les convoitises et les injustices firent naître des divisions et des luttes sanglantes pour la possession d'un coin quelconque de ce patrimoine. On versa le sang pour s'assurer l'exploitation d'une vallée, d'un coteau, de quelques vignes ou même le droit d'abreuver ses troupeaux à une fontaine.

Les hommes se firent d'abord chasseurs et pasteurs. Les peuples ne consentirent à donner à l'agriculture la place d'honneur qu'elle mérite que lorsqu'ils eurent atteint l'âge viril. Telle fut la marche de la civilisation.

Les races primitives regardaient la culture des champs avec mépris, comme une occupation avilisante et attentatoire à la dignité humaine.

Aussi leurs idées de propriété ne reposaient que sur des principes incertains et mal définis. Les peuples

agricoles, au contraire, déterminent leur possession par des bornes fixes, évidentes et propres à inspirer le respect. Ce morceau de terre que le laboureur couvre de ses sueurs et pétrit si péniblement de ses mains pour lui dérober ses sucs fécondants, est bien, en effet, sa chose. Son labeur constant l'a transformé et a cimenté son union avec lui. C'est pourquoi, c'est par l'agriculture que les nations en général s'établissent permanemment dans un pays et qu'ils s'y attachent par tous les sentiments qui rendent sacré le nom de patrie. Quelques nations européennes sont restées néanmoins en partie au premier degré de civilisation où les maintiennent la nature de leur pays et le genre de vie qui en est la conséquence.

Les indigènes d'Amérique se rattachent à ce dernier groupe. Nos sauvages ne connaissaient que la chasse et la pêche comme moyens d'existence. Il est vrai que les Iroquois semaient quelques champs de maïs de peu d'étendue, que les Mandans en faisaient autant sur le plateau du Missouri, que les Sauteux récoltaient du riz sauvage sur le lac des Bois, mais ce ne sont là que des accidents peu importants dans leur mode de vie, et qui doivent être relégués dans la catégorie des exceptions.

D'ordinaire, ils éprouvaient une répugnance invincible pour le travail de la terre et leur existence nomade s'accommodait mal de la culture. Le titre des sauvages à la possession de leur territoire ne peut donc être fondé sur leurs travaux agricoles. Les découvreurs du pays les trouvèrent errant au milieu d'immenses contrées, poursuivant le gibier ou leurs ennemis de leurs traits et promenant partout leur fière indépendance. Ils ne connaissaient d'autres contraintes que celles que la loi naturelle ou des coutumes séculaires avaient imposées. Il est bon de noter, en passant, que ces coutumes acceptées implicitement par les naturels avaient fini par devenir de véritables lois que les Européens se plurent à respecter.

Pour les sauvages comme pour les peuples civilisés, la conquête n'implique pas l'abrogation des lois qui étaient antérieurement en vigueur chez les vaincus. D'éminents magistrats ont prononcé sur cette question des décisions fort élaborées et qui jettent une vive lumière sur cette matière. Il suffira de citer le juge en chef Marshall, de la Cour suprême des États-Unis, dont les hautes considérations philosophiques témoignent d'un esprit élevé et frappent par l'enchaînement rigoureux du raisonnement et la lucidité limpide des démonstrations.

Toutefois, il n'est que juste de faire sur ce point quelques réserves. Les coutumes sanguinaires des sauvages et les désordres de leur vie domestique ne constituaient que des abus odieux de la liberté et des attentats contre la loi naturelle et la justice.

Ces coutumes injustifiables n'avaient aucun fondement légitime et ne pouvaient être considérées comme des lois acceptées par les aborigènes. Le crime ne peut acquérir de titre par la longueur des siècles. En s'accentuant chez une nation, il n'en devient que plus odieux.

Une nation qui perd la notion du droit sur certaines matières ne peut pas invoquer cet abaissement moral pour justifier la continuité de ses méfaits.

Quoi qu'il en soit des désordres des sauvages, on ne saurait discuter le fait qu'ils étaient en possession paisible de certains territoires.

Quel titre avaient-ils à la propriété des contrées qu'ils habitaient ? En étaient-ils réellement propriétaires et, si oui, quelle était la nature de leurs droits ? Les Européens qui abordèrent sur leur rivage pouvaient-ils, sans blesser les lois de la justice, s'emparer du sol sans leur permission ? Quelles limites peut-on assigner aux droits des Européens et des naturels ?

Telles sont les questions que je me propose de discuter brièvement. Le vieil adage, possession vaut titre, a été

considéré de tout temps comme un principe basé sur le bon sens et l'équité. Celui qui jouit paisiblement d'un héritage est présumé en être le propriétaire jusqu'à preuve du contraire. Tel est le sens de cette maxime. Mais lorsqu'il s'agit de déterminer la nature de cette possession et la forme qu'elle doit affecter, les opinions sont loin d'être d'accord. La réponse à ces questions offre un vaste champ de controverse et soulève bien des problèmes.

Les Romains reconnaissaient le droit à un citoyen de prendre, dans un pays inhabité, autant de terre qu'il pouvait en entourer d'un sillon de charrue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Le titre à la terre reposait donc pour eux sur la culture. Ils croyaient qu'il fallait respecter le domaine que pouvait parcourir un agriculteur, dans un jour, en accomplissant sur ce domaine un travail symbolique de l'intention de sa prise de possession. Cette prétention de donner comme fondement au droit de propriété, la culture du sol, ne fut pas accueillie chez tous les peuples avec une égale faveur. Les irruptions des barbares qui précédèrent la chute de l'empire romain, implantèrent en Europe des idées nouvelles qui jetèrent la confusion dans l'ancien ordre de choses établi.

Il serait oiseux de s'arrêter à des considérations sur ce sujet. Le droit international, même s'il eût été fixé au delà de tout doute raisonnable, sur cet article, ne pouvait lier que les nations qui étaient censées y avoir donné leur adhésion, sinon formelle, au moins implicite, dans leurs rapports entre elles.

Ce droit assurément ne pouvait avoir aucune prise en Amérique avant sa découverte. Et depuis lors, sur quoi pourrait-on s'appuyer pour décider que les lois d'un hémisphère se trouvèrent transplantées dans l'autre par suite de la colonisation des nations européennes en Amérique ? Que ces lois fissent partie du bagage de ces émigrants, qui emportaient avec eux telle partie des

législations de leur mère patrie qui pouvait convenir à leur nouvelle situation, ce point n'offre point de difficulté ; mais qu'elles pussent embrasser également les aborigènes, c'est ce qu'on ne peut concevoir. Les sauvages ne relevaient d'aucune juridiction politique ou civile, en dehors de leur continent. La question ainsi dégagée des préoccupations du droit international, dont les naturels n'avaient pas même la moindre conception, se trouve étrangement simplifiée.

Les sauvages habitaient paisiblement leur territoire de chasse. C'est là qu'ils étaient nés et que reposaient les ossements de leurs ancêtres.

Ils y avaient élevé, çà et là, leurs chétives cabanes et comptaient plusieurs bourgades ou villages. En un mot, c'était leur patrie. Pourquoi n'auraient-ils pas été les maîtres absolus du sol ? Les jurisconsultes se rendent assez facilement à l'idée que les naturels avaient des droits acquis aux domaines qu'ils habitaient, mais plusieurs épiloguent sur ces droits et leur assignent des limites tellement étroites ou les entourent de tant de restrictions, qu'ils finissent par les rendre purement illusoires. Ils consentent à leur accorder le *dominium utile*, il est vrai, mais leur contestent le *dominium directum*. Cette distinction n'a aucun fondement. Lorsqu'on accepte un principe, il faut avoir, ce me semble, le courage d'en accepter toutes les conséquences qui en découlent nécessairement. Qu'importe que les aborigènes fussent chasseurs, pêcheurs, ou agriculteurs. Ces considérations ne sauraient amoindrir leurs droits de propriétaires. La nature du pays et le tempérament des peuples peuvent leur faire adopter un genre de vie différent, mais l'exploitation de la terre, soit par la chasse, l'élevage ou la culture ne constituent au fond qu'un mode d'occupation ou de prise de possession du sol. Les chasseurs américains se servaient de leur pays pour les fins qu'ils croyaient les plus utiles et de la manière qui convenait le mieux à leurs instincts. Les Européens, qui

n'étant que des étrangers pour eux, ne pouvaient sans injustice les déposséder.

L'Angleterre, dans ses rapports avec les indigènes, les a reconnus comme maîtres de leur domaine et a eu soin d'obtenir, par des traités, la concession de leurs terres. Elle a observé fidèlement les conditions onéreuses de ces traités, que cela soit dit à sa gloire. Cette politique équitable a contribué plus que ses armées ou ses capitaux à conquérir l'affection et le respect des sauvages pour son drapeau.

Les nations maritimes d'Europe, lorsqu'elles se partagèrent l'Amérique, crurent qu'il était de leur intérêt réciproque d'établir certaines règles afin d'éviter tout conflit entre elles, au sujet de leurs prétentions respectives dans ces pays nouveaux. Il fut convenu que la découverte suivie d'une occupation réelle d'un territoire par les sujets d'une nation, donnerait à cette dernière un droit exclusif à la possession de ce pays. Il s'ensuivit de là qu'aucune autre puissance, à part celle qui était en possession par droit de découverte et d'occupation, ne pouvait validement racheter un territoire appartenant à une tribu qui habitait ce pays. Il s'agit ici de ne rien confondre.

Cette convention n'avait aucune force vis-à-vis les aborigènes.

Ils n'avaient jamais été appelés à consentir à cet arrangement. Elle n'annulait ni ne restreignait leur droit de vendre ou de ne pas vendre leur territoire quand et à qui il leur semblait bon.

D'un autre côté, l'acheteur ne pouvait être, bien entendu, qu'une autre nation européenne. Or, cette dernière était soumise à cette convention et, quant à elle, le contrat, s'il avait lieu, devenait nul. C'est ainsi que les sauvages, sans être lésés dans leur droit absolu de disposer de leur territoire à tel acheteur qui leur convenait, ne pouvaient trouver d'acheteur libre de transiger avec eux, autre que le gouvernement dont le drapeau flottait dans le pays.

Les conclusions de ce qui précède sont donc : 1° les sauvages étaient les propriétaires absolus de leur territoire de chasse ; 2° ils pouvaient les garder à perpétuité, refuser de les vendre, et aucun gouvernement ne pouvait, sans injustice, les forcer à s'en départir. Ceci découle naturellement du droit de propriétaire. 3° ils pouvaient choisir le jour et l'heure qui leur convenait pour vendre leur territoire, mais lorsqu'ils décidaient de vendre, quoique libres en principe de le faire à tout venant, le droit international ne leur laissait d'autre acheteur que le gouvernement établi au milieu d'eux.

Les traités pour éteindre les titres des sauvages, ne sont donc pas seulement des actes de sage politique, faits en vue de s'attirer les bonnes grâces des sauvages ou d'obtenir un simple permis d'entrer dans leur territoire sans crainte d'être molestés. Ils signifient beaucoup plus que cela. Ce sont de véritables concessions entre les propriétaires primitifs et le gouvernement du pays. Certains historiens se sont plu à faire ressortir la régularité des procédés employés par l'Angleterre en Canada, pour acquérir les droits territoriaux des sauvages, afin d'établir un contraste avec ceux adoptés par la France. La comparaison pèche à sa base.

La France ne fit point de traité de ce genre avec les Hurons et les Algonquins, parce que, dès le berceau de la colonie, elle se fit leur alliée ou plutôt elle se trouva dès l'abord entraînée dans les malheureuses guerres de ces tribus avec leurs cruels ennemis les Iroquois.

Les Français devinrent les défenseurs de leurs alliés et se fixèrent dans le pays avec leur consentement. Ils payèrent chèrement de leur sang les terres où ils s'établirent.

Les sauvages les supplièrent d'établir des forts sur les grands lacs, d'y entretenir des garnisons, et d'envoyer des traiteurs dans l'intérieur du pays. L'augmentation des colons français était l'objet de leur désir, car ils y voyaient un surcroît de force et de protection pour leur vie.

Dans ces circonstances, il serait absurde de prétendre que les Français spolièrent les sauvages en colonisant les rives du Saint-Laurent.

D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue, que, si d'un côté les sauvages étaient propriétaires du sol, les colons, invités à s'établir chez eux, acquéraient non seulement le titre des terres qu'ils habitaient, mais aussi d'autres droits corollaires qui résultent nécessairement du fait qu'ils étaient appelés à vivre et à se développer dans cette nouvelle patrie. En d'autres termes, pour les colons français, le titre des sauvages fut légalement éteint. Les contrats de concession, pour n'être pas aussi formels que ceux faits par la couronne d'Angleterre, ne furent pas moins positifs et absolus, avec cette différence que l'Angleterre paya de son or et la France de son sang.

Si absolu et si indiscutable que soit le droit de propriétaire des naturels du pays, il ne saurait se soustraire à la dépendance de celui de qui tout dépend. Aussi lorsque le divin Maître donna à ses apôtres l'ordre d'aller enseigner toutes les nations, il les investit, par là même, du droit d'aborder sur tous les rivages, de pénétrer dans toutes les contrées, pour obéir au commandement du souverain Seigneur. Les missionnaires catholiques, qui continuent l'œuvre de salut des apôtres, ont donc le droit de parcourir les territoires des sauvages comme ceux des blancs et de se fixer chez les uns comme chez les autres, pour exercer leur ministère sacré. Les rois de France, lors de la découverte et de la colonisation du Canada, se proposaient, comme premier but, de faire pénétrer les lumières de l'Évangile parmi les peuplades sauvages. En considérant la question sous ce rapport, la France avait un titre supérieur à se fixer dans ce pays, que ne pouvaient réclamer les souverains animés du seul désir d'agrandir leur patrie.

L.-A. Prud'homme.

St-Boniface, 7 novembre 1898.

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE SEPTIÈME

HÉROIQUE CHARITÉ DU CLERGÉ.

(*Suite*)

Notre clergé catholique continue, au milieu des désastres publics, sa carrière de dévouement et de sacrifice. Ses rangs s'éclaircissent comme au jour des grandes batailles, mais sans effrayer les survivants ; soldats intrépides, ils se contentent de serrer les rangs pour tenir tête à l'ennemi.

L'antique et vénérable maison de Saint-Sulpice a soutenu le combat sans faillir à ses traditions de famille et à sa gloire passée. Au premier temps de notre cité, le sang de ses enfants coula sous le fer des Iroquois, les tyrans de cette église naissante. Ils furent martyrs de leur apostolat. Leurs frères d'aujourd'hui, héritiers de leurs vertus, ajoutent à leur héritage de gloire, un titre non moins honorable, celui de martyrs de la charité. Déjà cinq d'entre eux ont reçu leur récompense. D'autres luttent encore entre la vie et la mort, ou plutôt entre de nouveaux combats à livrer et les palmes à recueillir. Cinq d'entre eux sont en ce moment hors de combat. Ces vides dans les rangs de ce bataillon sacré le privent de plusieurs puissants centres d'action, mais n'altèrent pas son courage ; sous le poids de pertes intérieures immenses, ils se sont vus forcés d'abandonner le soin des *sheds*. Les besoins de

la ville et surtout de la population irlandaise que le fléau va décimer jusque dans ses foyers, absorbent tous les ouvriers encore sur pied. Monseigneur a même appelé, pour les aider pendant cette semaine, M. Girouard, curé de Sainte-Marie, et M. Colgan, curé de Saint-André. Les révérends Pères Martin et Saché, de la compagnie de Jésus, s'étaient offerts dès le commencement pour aller demeurer au milieu d'eux et partager leurs travaux ; les besoins étaient devenus urgents. Monseigneur les a aussitôt appelés auprès de lui au secours des prêtres de sa maison. Depuis que MM. les Sulpiciens ont été obligés d'abandonner les *sheds*, Mgr Bourget en a pris l'administration immédiate. Déjà bien des fois l'illustre et vénérable prélat avait paru sur la brèche pour payer de sa personne à l'heure du combat et à l'heure du plus grand danger. Le général est devenu soldat et a voulu combattre au premier rang.

La douleur et l'infortune, partout où elles se trouvent, ont des droits sur son cœur d'apôtre. Monseigneur a déjà organisé deux maisons d'orphelins, une pour les garçons sur la rue Sainte-Catherine, l'autre pour les filles dans la nouvelle maison du Bon-Pasteur, sur le Coteau Barron. Plus de 260 enfants ont été recueillis. Ce sont de tristes mais intéressants débris que le fléau dévastateur jette en passant sur la ville et que la religion recueille avec amour.

Monseigneur est admirablement secondé dans cette vie de dévouement et de sacrifices par M. le grand vicaire Hudon et M. le chanoine Truteau. M. Rey, le P. Duranquet, jésuite, M. Charland, curé de Saint-Clément de Beauharnois, M. Hughes, missionnaire de l'Ottawa, M. Pominville, vicaire de Chambly, sont venus, sur l'invitation de l'évêque, prêter aussi leurs secours.

On doit ajouter à ces noms ceux de M. Resther, directeur du collège Joliette, M. Lafrance, curé de Saint-Aimé,

M. Mercier, curé de Saint-Vincent de Paul, M. St-Germain curé de Saint-Laurent.

Ils vont tous à leur tour passer quelque temps aux *sheds* pour baptiser, confesser et administrer les malades. Le jour et la nuit, il y a toujours un prêtre au milieu d'eux et il n'en meurt aucun sans recevoir les secours de la religion. Un bon nombre de nos frères séparés demandent à cette heure dernière à rentrer dans le sein de l'Église.

Il est un dévouement et un héroïsme qui pour être dignement loués auraient besoin d'une autre plume que la nôtre. Nous connaissons déjà la charité, le besoin de sacrifices de nos excellentes religieuses, mais leur vie retirée dans l'ombre en avait le plus souvent seule le secret. Il fallait pénétrer dans leur intérieur ou les suivre dans les humbles réduits où elles allaient porter sans bruit l'aumône du riche et les consolations de la foi pour en savoir le mystère. Elles se préparaient pour de plus grands combats. Elles sortent enfin de leurs retraites, ces filles timides, ces femmes faibles et délicates, et s'avancent intrépidement sur ce théâtre de la mort, avec plus de joie qu'on ne court à une partie de plaisir.

Les horreurs de la maladie, les dangers de la contagion, le spectacle de la mort, excitent leur courage, bien loin de l'intimider.

Leurs rangs vont s'éclaircir : cinq Sœurs Grises ont déjà rendu le dernier soupir ; vingt et une sont encore aux prises avec la mort.

A la maison de la Providence, douze sœurs sont sur le lit de douleur. Celles que le fléau a épargnées jusqu'ici n'ont pas ralenti leur marche un instant ou diminué leurs visites journalières aux *sheds*.

Avant de se rendre près de leurs malades, elles donnent chaque matin à leurs sœurs mourantes, dans un adieu plein d'amour, de foi et d'espérance, un rendez-vous pour

l'éternité. La couronne prête à descendre sur leurs têtes leur paraît plus belle que jamais, puisque c'est celle du martyre de la charité.

Dignes émules de leurs vertus et de leur dévouement, elles reviennent le soir les consoler de leur éloignement du combat, par le récit de ce qu'elles ont fait pour perpétuer leur héroïsme ; ou bien elles viennent prier près d'un cercueil,... ou enfin, frappées elles-mêmes, elles s'étendent tranquillement sur le lit de douleur, comme le soldat qui se repose après la journée du combat et elles attendent du Dieu tout-puissant et tout amour, la récompense de leur charité, de leurs sacrifices et la glorieuse couronne de l'immortalité." (*Mélanges religieux*, 30 juillet 1847.)

Enfin....

De nouveaux prêtres accourent aux *sheds* où ils se remplacent jusqu'à la fin de l'épidémie. Ce sont, au mois de juillet : M. Martineau, curé de Sainte-Marthe, M. Lionnet, prêtre à Saint-Martin ; au mois d'août, M. H. Hicks, vicaire à Saint-Valentin, M. J. Larocque, supérieur au séminaire de Saint-Hyacinthe, M. Desaulniers, professeur de philosophie à Saint-Hyacinthe, M. Dallaire, curé de Rigaud, M. J.-J. Prince, missionnaire des townships de l'Est du Saint-Laurent.

A la fin d'août, M. Leclair, desservant de Stanbridge, M. St-Aubin, du séminaire de Sainte-Thérèse, M. Pelletier, vicaire à Saint-Grégoire, M. Monet, vicaire à Berthier. En septembre, M. Crevier, curé de Saint-Pie, et M. G. Thibault, curé de Saint-Jérôme.

Comme on l'a dit, Monseigneur Bourget est à la tête de ce mouvement apostolique... Il est le premier à l'action... Il confesse, administre les mourants et baptise les petits enfants. On le voit en même temps servir les malades comme le ferait un simple infirmier, et au péril de sa vie, il va, au milieu de l'obscurité des nuits, puiser l'eau

à la rivière pour désaltérer ses malades ou laver leur linge et leur rendre, avec tout cela, les services les plus rebutants.

Au commencement d'août, la maladie semble faire moins de ravages. On s'est réjoui de la construction de nouveaux abris que l'honorable M. Casgrain, ministre des travaux publics, a fait élever à une distance plus éloignée de la ville, sur la Pointe Saint-Charles. Cette amélioration du site est favorable aux médecins et aux religieuses qui sont constamment auprès des malades, leurs forces se soutiennent davantage.

Cependant le fléau ne se ralentit pas encore et la mort ne respectera pas davantage les nouveaux ministres du Seigneur. Elle va même frapper au bras droit de notre pieux pontife. C'est son grand vicaire Monseigneur Hyacinthe Hudon qui succombe le 12 août, à l'âge encore peu avancé de 55 ans. Cette perte sera bientôt suivie de celle du révérend Thomas Colgan, curé de Saint-André, à peine âgé de 32 ans, excellent prêtre qui se distinguait surtout par la prudence de son zèle et l'ardeur de sa charité.

Le 13 août, Monseigneur Bourget écrit une lettre pastorale dans laquelle il fait entendre les gémissements que lui arrache le spectacle du fléau qui s'est abattu sur sa ville épiscopale. Il déplore les pertes qu'il vient de subir dans son clergé, dans ses communautés religieuses et dans son peuple. Il cherche à se consoler en consolant les autres par les pensées de la foi. Il termine ce bel épanchement de son cœur paternel en appelant la Vierge Marie au secours de sa ville menacée et promet par vœu de faire tous ses efforts pour rétablir le pieux pèlerinage de *Notre-Dame de Bonsecours*, qui, " par le malheur des temps, n'est plus ce qu'il fut autrefois" ... De mettre " à la place de cette image sainte que nos pères vénérèrent avec tant de respect, qui en punition de notre indévotion

a disparu (1) de votre temple, la statue de bronze doré (2) que j'ai fait faire à Paris, et qui a été solennellement bénite à l'autel de l'archiconfrérie, dans l'église qui vous est dédiée sous le titre de Notre-Dame des Victoires.

"Sous une inspiration qui évidemment venait de vous, ô Marie ! j'ai fait graver sur le piédestal, cette dévote invocation que vous adresse l'Église : *Oro pro populo, interveni pro clero*, et qui est en ce triste moment comme le cri de notre douleur et l'élan de notre cœur pour obtenir votre secours dans notre pressant besoin. Cette image attestera à la postérité la plus reculée que vous aviez encore une fois montré que vous êtes vraiment notre mère.

"Pour que cette insigne faveur ne s'efface jamais du souvenir des habitants de cette ville et de ce diocèse, je vous promets d'exposer dans ce sanctuaire où vous avez

(1) Cette statue avait de 6 à 8 pouces de hauteur. Elle était en bois brun et d'un travail remarquable. Deux frères vertueux et riches, MM. Le Prêtre, seigneurs de Fleury, en France, dans le château desquels elle était en grande vénération depuis plus de cent ans, la donnèrent, en 1672, pour être placée dans un sanctuaire spécialement consacré à la très sainte Vierge, à Ville-Marie. La sœur Bourgois fut chargée de l'apporter au Canada. En 1754, elle fut retirée, dans un état de parfaite conservation, du milieu des cendres et des décombres de la chapelle de Bonsecours qu'un incendie désastreux avait détruite de fond en comble. Placée dans la chapelle actuelle, bâtie en 1772, elle fut volée pendant l'hiver de 1831, et jusqu'ici, tous les efforts tentés pour se mettre sur la voie d'une si coupable spoliation, sont demeurés sans résultat.

(2) L'installation solennelle de cette statue ne fut faite que le 21 mai de l'année suivante, à cause de la restauration de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, que des dons généreux unis à l'obole du pauvre permirent de faire pour recevoir dignement l'image de la protectrice de Ville-Marie. C'etait un dimanche, une foule compacte envahissait les vastes nefs de Notre-Dame, où la statue avait été déposée. Après les cérémonies préliminaires, cette multitude se forma en procession et l'on se mit en marche vers Bonsecours. Le brancard sur lequel la statue fut portée était entouré d'une gaze d'argent festonnée sur de la soie vert tendre. Une guirlande de petites roses s'épanouissant dans leur feuillage, courait dans les festons. De beaux lis montaient autour de la statue pour former au-dessus de sa tête un diadème virginal. La statue mise en place, Monseigneur Bourget en fit le couronnement avec les pompeuses cérémonies qui s'observent à Rome quand on veut désigner au peuple celles des saintes images de la Vierge dont Dieu a voulu se servir pour lui accorder quelques faveurs signalées.

établi votre demeure, en *ex voto*, un tableau représentant le typhus cherchant à entrer dans la ville, mais arrêté à la porte par votre puissante protection." (1)

Hélas! le Pasteur comme le troupeau doit être également frappé...Monseigneur est atteint de la contagion. C'est une douleur générale.... Que vont devenir les pauvres émigrés auxquels il a tendu les bras avec une si grande commisération? Que va devenir Montréal, cette cité si chère à son cœur, qui s'agrandit de jour en jour et dont la prospérité religieuse fait honneur à sa haute et sainte administration.

Le ciel cependant ne s'est assombri que pour offrir un jour plein d'espérance. Après plusieurs semaines de souffrance, le saint pontife commence à se rétablir. Il est conservé à la vénération de ses diocésains et il vivra de nombreuses années pour leur bonheur et pour avancer de plus en plus le règne de Dieu dans leurs âmes.

Plusieurs prêtres, néanmoins, sont atteints du typhus. Le révérend Père Driscoll, jésuite, de la maison de New-York, est de ce nombre. Il se rétablit après plusieurs semaines de cruelles souffrances.

Ces zélés religieux de la compagnie de Jésus qui sont venus au secours de notre clergé canadien durant leurs vacances, retournent, vers la fin d'août, à New-York, pour y reprendre, sans plus de repos, les travaux de leur année scolaire. Le Père Tellier est le seul que leur supérieur peut laisser parmi nous, pour aider les prêtres de Montréal dans leurs travaux actuels. L'état sanitaire de la ville, vers la fin d'août, s'améliore un tant soit peu... En revanche, l'état des pauvres malades aux *sheds* ne fait qu'empirer. Il y a encore 1304 pestiférés

(1) Ce tableau est celui que l'on voit au milieu de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours. Il représente des Sœurs occupées à soigner de pauvres émigrés étendus à terre. A droite, dans le haut du tableau, on aperçoit la Vierge Marie qui intercède pour la ville.

sous les abris. Il en meurt à peu près 27 par 24 heures. Les bons catholiques de Montréal acceptent sans se lasser cette épreuve incessante qu'il a plu au Seigneur de leur envoyer. Ils sentent que leur Père céleste n'a appesenti sa main sur eux que pour les approcher plus près de son royaume éternel; aussi ces bons citoyens aiment à courir aux églises pour y prier avec ferveur et confiance. C'est à Notre-Dame de Bonsecours qu'ils se rendent plus assidûment ; il leur tarde de célébrer l'inauguration de la pieuse statue. Oh ! comme ils espèrent tout de Marie. Montréal est la ville très chère à la sainte Vierge... Elle lui fut jadis consacrée et les bons catholiques ne l'ont pas oublié.

Le typhus n'exerce pas exclusivement ses ravages à Montréal et à Québec, qui continuent cependant à être le centre et le foyer pestilentiel. Ottawa et Toronto subissent également sa maligne influence.... Les émigrés d'Irlande cherchent sous le ciel d'Amérique une patrie...Hélas ! ces malheureux pèlerins s'arrêtent souvent avant de se rendre à leur but et ils trouvent dans nos villes canadiennes une porte toujours ouverte à la plus chrétienne hospitalité. " On est tout à fait alarmé, disent les feuilles publiques du mois d'août, de l'excès de fatigue et de l'état de maladie des prêtres de Toronto.

" Monseigneur Power est seul pour soutenir le fardeau du ministère dans sa ville épiscopale, où sept ou huit cents malades réclament ses soins."

Une lettre d'Ottawa adressée à un éditeur de journal, en date du 21 septembre, va dérouler sous nos regards le tableau affligeant des pauvres émigrés dans cette ville.

" Le révérend Père Dandurand, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, après plus de trois semaines de fièvres typhoïdes contractées aux soins des émigrés, éprouve maintenant un mieux très sensible. On peut annoncer à ses nombreux amis qu'il est en pleine et entière convalescence.

" Le révérend Père Telmon, O. M. I., supérieur de la mission d'Ottawa, a eu une légère indisposition. Les révérends Pères Beaudrand et Molloy, qui sont descendus à Longueuil, sont en voie de se rétablir. Les révérends Pères Lagier, Ryan et Titz-Henry sont très bien portants.

" Pour les Dames Grises, si vous voulez connaître leur dévouement sans bornes et toujours inaltérable, les notes suivantes recueillies à la source, en donneront une petite idée.

" Il y a à Bytown onze professes de cette excellente communauté, quatre novices et cinq postulantes, en tout vingt Sœurs. Sur ce nombre il n'y en a que cinq qui ne soient pas encore passées par les serres cruelles du typhus. Il y a maintenant même, nous regrettons de le dire, encore quatre sœurs professes malades : la mère Bruyère, supérieure, qui sera bientôt, j'espère, convalescente ; les sœurs Rivet, Leblanc, Jones dite St-Pierre, qui commencent cependant à sentir du mieux. Grâce à Dieu, ni prêtres, ni sœurs ne sont morts à Bytown. Nous attribuons ce bonheur inespéré, d'abord aux prières incessantes qui ont été faites, ensuite, comme moyen de la divine Providence, aux soins et à l'habileté du docteur Vancourtlands, natif de Québec, dont il fait la gloire, et à l'air pur et raréfié des hauteurs de Bytown.

" Maintenant un coup d'œil sur l'état sanitaire de Bytown en général. Depuis le 15 de juin dernier, il y a eu de malades, tant dans l'Hôpital général des Dames Grises, qu'aux abris et dans la ville, régulièrement, terme moyen, 200 malades. A l'hôpital le chiffre des malades a toujours été de 55 à 60. Depuis la dite date, il est entré à l'hôpital : dans le mois de juin, 111 malades ; dans le mois de juillet, 182 ; dans le mois d'août, et jusqu'à ce moment, 167 ; total 460. Il est mort à l'hôpital 140 personnes ; aux abris, 160 ; dans la ville, 100 ; grand total : 400

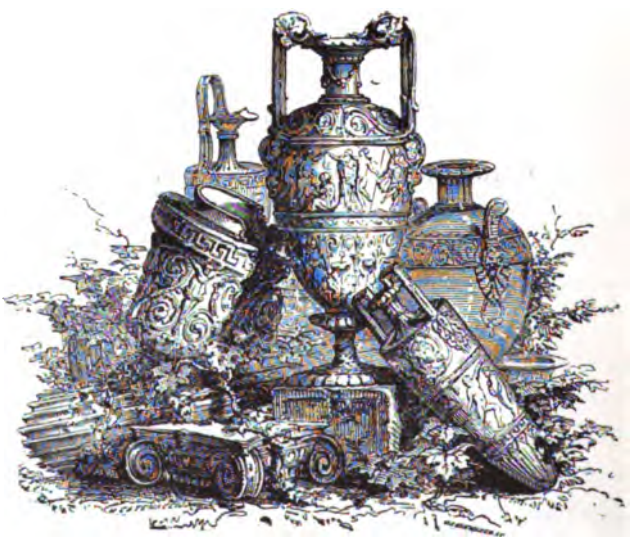
" En ce moment il y a encore à l'hôpital le même nombre

de malades qu'à l'ordinaire ; mais il y a eu une notable diminution dans les abris et dans la ville.

" Quand vous connaissez ce que c'est que la petite ville de Bytown, surtout quand vous savez que le canal Rideau a été fermé tout l'été, vous n'êtes point sans être surpris du nombre considérable d'émigrés qui ont passé par ici. Mais sachez que ces pauvres infortunés, dispersés dans les campagnes environnantes par le besoin, étaient ramenées bientôt à Bytown par la maladie. Sachez encore que les *bons* et *charitables* habitants de Prescott, pour se débarrasser de ces hôtes dangereux et sous prétexte que nous avions ici un hôpital et des abris, nous en ont expédié plus d'une centaine."

***

(*A suivre*)



SYMBOLISME

OU

INVISIBILIA PER EA QUÆ FACTA SUNT INTELLECTA

NATUREL ET SURNATUREL

UN jour, je fus ravi comme dans une extase...
Longtemps je contemplai cet immense univers
Où je voyais un art dont la sagesse écrase,
Et des rapports frappants, innombrables, bien clairs,
Entre tous les objets qu'exhibe la nature
Et les êtres surnaturels
Qui nous sont figurés, — ineffable peinture,—
Par les êtres matériels.

DIEU

J'admirais le soleil, éclatant de lumière,
Faisant vivre le monde et resplendir les cieux,
Magnifique astre-roi pour la nature entière,
Et, pour l'humanité, symbole glorieux
De Dieu, le Créateur, le Monarque suprême,
Éclipsant tout par sa beauté,
Régnant sur l'univers et tirant de lui-même
Sa splendeur et sa majesté.

LA SAINTE VIERGE

J'admirais notre lune à la face argentée,
Souveraine charmante aux gracieux aspects,
Empruntant du soleil sa lumière enchantée
Et versant à la nuit ses limpides reflets ;—

Emblème doux et pur de la Reine chérie
Que Dieu combla de sa faveur,
Qui fut Immaculée et s'appela Marie,
Divine Mère du Sauveur.

LES ANGES ET LES SAINTS

A la voûte des cieux je voyais les étoiles
Paraître, étinceler, surgir par millions,
Illuminant du soir les ténébreuses voiles ;
Et tous ces astres d'or, ces vastes légions
Reportaient mon esprit aux illustres phalanges
Des Élus qui brillent au Ciel :
J'apercevais les Saints, j'apercevais les Anges
A travers ce dôme mortel.

LE CIEL

Et ce dôme d'azur ou d'or ou de lumière,
Où glissent jour et nuit des nuages si beaux,
Et ces champs variés de terrestre matière,
Ces mers, ces continents, ces vallons, ces plateaux,
Quel temple merveilleux !... Et je pensais au temple
Infiniment plus éclairé,
Plus somptueux, plus grand, sans égal, sans exemple,
Où le Seigneur s'est retiré.

LES PERFECTIONS DE DIEU

L'immensité des mers, du ciel et de l'espace
Représentait pour moi l'immensité de Dieu ;
Comme on suit un éclair, je suivais à la trace
Le sublime Infini qui rayonne en tout lieu :
O divine sagesse ! O divine puissance !
O divine suavité !
Chaque perfection, dans le monde, est immense,
En Dieu tout est illimité !

LA SAINTE TRINITÉ

L'espace universel, en sa triple étendue,
Frappait mes yeux : longueur, largeur et profondeur ;
Sous trois états distincts la matière à ma vue
Se présentait : solide ou liquide ou vapeur ;

Je voyais triple règne au sein de la nature :
Roche, plante, animalité ;
Et mon âme voyait, là, dans chaque figure,
L'auguste et sainte Trinité.

LA GLOIRE DU CIEL

J'admirais tour à tour le lis de la vallée,
Les feux du diamant et l'éclat de l'oiseau,
Le brillant de la perle et la nuit étoilée,
Les reflets du soleil au cristal du ruisseau,
Et je disais : les Saints, étincelants de gloire,
Vêtus de la splendeur des Cieux,
Ornés d'attraits divins, couronnés de victoire,
Sont mille fois plus radieux !

LES DÉLICES DU CIEL

L'eau pure des torrents dont Dieu nous désaltère,
Les aliments si doux, si bons, si savoureux,
Dont il soutient nos corps au banquet de la terre,
Me faisaient souvenir du pain délicieux
Dont il nourrit nos cœurs, dont il nous sanctifie,
Au sacrement de son autel ;
Et je me figurais les extases de vie
Qui sont les délices du ciel.

LA MUSIQUE DU CIEL

Des bruits harmonieux captivaient mon oreille :
Fanfares des humains, ramages des oiseaux,
Murmures de la nuit quand la terre sommeille,
Clameurs de l'aquilon, gazouillis des ruisseaux ;
Et je disais : là-haut, c'est une autre harmonie
Dont s'enivrent les bienheureux !
O musique céleste ! ô puissance infinie
De ces concerts mélodieux !

LA VIE

Je voyais les vaisseaux, de rivage à rivage,
Transporter sur les mers les hommes voyageurs ;
Et qu'est-ce que la vie ?... Un mystique voyage
Sur l'océan du monde aux flots remplis d'horreurs :

Que d'écueils, de récifs, d'effroyables orages !
Que de tourbillons désastreux !
Que d'âmes, périssant dans de tristes naufrages,
N'arriveront jamais aux Cieux !

LES PIÈGES DU MONDE

La savante araignée, aussi fine qu'immonde,
Captive dans sa toile et mouche et moucheron :
Quel portrait achevé des embûches du monde !...
Le feu, pour le brûler, charme le papillon :
Ainsi, les faux plaisirs éblouissent notre âme
Et l'entraînent dans leurs filets ;
Plus subtils que la toile et plus vifs que la flamme
Sont leurs fallacieux attraits.

NOS ANGES GARDIENS

J'admirais le héros, le compagnon fidèle
Qui défend son ami, le protège partout,
Et dont l'affection si constante, si belle,
Ne demande pour lui qu'à s'immoler en tout ;
Alors je méditais, et j'admirais les Anges
Que Dieu nous donne pour gardiens ;
O les dignes objets d'amour et de louanges
Que ces vrais amis des chrétiens !

LES DÉMONS

Je voyais, dans les bois, des animaux féroces,
Des tigres, des lions, des reptiles hideux ;
Que d'instincts dévorants ! Que d'appétits atroces !
Et pour le voyageur, ennemis dangereux !
Je me représentais,—ennemis plus terribles, —
Les démons sortis de l'Enfer,
Ces monstres rugissants, aux fureurs indicibles,
Affamés d'âmes, non de chair !

LUTTE ENTRE LES BONS ET LES MAUVAIS ANGES

De fétides odeurs, irritantes, malsaines,
Se mêlent dans les airs aux parfums les plus doux ;
Aux souffles des zéphirs et des brises sereines
Succèdent la tempête et les vents en courroux ;

De même, avec ardeur, se combattent sans cesse
Les bons et les mauvais esprits :
Que se disputent-ils ? Quoi donc les intéresse ?
Notre âme, inestimable prix !

LA PROVIDENCE DE DIEU

Dans la vie animée, avec mille tendresses,
Les parents attentifs surveillent leurs petits ;
La terre, l'air, la mer, nous comblent de largesses ;
La nature pour l'homme a des soins infinis :
N'est-ce pas là de Dieu la douce Providence
Dans le domaine temporel ?
Combien plus vive encore est donc sa prévoyance
Pour notre salut éternel !

LA GRACE DE DIEU

La pluie et la rosée, avec grande abondance,
Descendaient sur le sol et fécondaient les champs,
Et des fleurs et des fruits la riche exubérance
Remontait vers le ciel en hommages touchants ;
Et j'y voyais la grâce, opérant dans les âmes,
Fécondant les cœurs les plus durs,
Et leur faisant produire, — ô suaves dictames,—
Les héroïsmes les plus purs.

LA COLÈRE DE DIEU

Et j'entendais la voix grondante du tonnerre
Dans l'orage éclater, faire vibrer les cieux ;
Oh ! quelle explosion de rage et de colère
Égalera jamais ces roulements affreux ?
J'y voyais, plein de crainte, une effrayante image
De Dieu contre nous irrité :
Les pécheurs, à ce bruit, perdant force et courage,
Tremblent dans leur iniquité.

LA RÉDEMPTION

La nature, en hiver, toute paralysée,
De ses mortels frimas couvre le sol et dort ;
Arrive le soleil,. . . et la terre glacée,
Devenant libre enfin, revit avec transport :

Ainsi quand se leva le Soleil de justice,
Le monde perclus tressaillit,
Et l'homme, délivré de l'Enfer et du vice,
Put revivre avec Jésus-Christ.

L'ÉGLISE

J'admirais des fourmis les sages républiques,
Et les sociétés du vaste genre humain ;
S'élevant au-dessus des pouvoirs politiques,
L'Église est un État parfait et souverain ;
La haine de l'enfer, atroce, inextinguible,
Ne l'ébranle par aucun choc ;
Le Christ demeure en elle, et sa base infaillible
Est Pierre, l'immuable roc.

LES AMES RECUEILLIES

Je voyais, à l'écart, les chenilles timides
Filer et s'enfermer dans leurs sombres cocons ;
De bonne heure, au printemps, ces humbles chrysalides
Se changent tout à coup en brillants papillons ;
Ceux-ci, prenant leur vol, émaillent les prairies
Des plus radieuses couleurs ;
Ainsi, l'on voit toujours les âmes recueillies
Briller des plus vives splendeurs.

LES AMES RELIGIEUSES

J'admirais les oiseaux à tranquille attitude,
Comme les cygnes blancs sur un lac argenté,
Au milieu des forêts, dans une solitude
Où n'arrive aucun vent, aucune anxiété ;
Et je pensais à vous, âmes religieuses,
Dans vos monastiques réduits :
Votre asile est un ciel ; vous êtes bienheureuses
D'oublier le monde et ses bruits.

LES GRANDES AMES

De superbes oiseaux montaient vers les nuages,
Planaient dans les hauteurs et se jouaient du vent ;
Et d'autres, plus petits, au milieu des bocages,
Allaient de fleur en fleur, d'un vol doux et fervent ;

Et ces nobles oiseaux étaient pour moi l'emblème
Des esprits fiers et délicats
Qui ne trouvent qu'en Dieu, dans la bonté suprême,
De purs et suaves appâts.

LES AMES GROSSIÈRES

Des oiseaux repoussants avalaient des reptiles,
Ou même dévoraient des cadavres abjects ;
D'autres se délectaient dans les eaux les plus viles,
Ou prenaient leurs ébats sur des terrains infects ;
Et ces sales oiseaux étaient pour moi l'image
Des esprits charnels et grossiers
Qui, se plaisant au mal, en font tout leur partage
Et s'y dégradent volontiers.

LA MORT SPIRITUELLE

Je voyais les corps morts tomber en pourriture,
Devenir des foyers d'insupportable odeur ;
Les vers en font bientôt leur grouillante pâture,
Et nul ne veut plus voir cette affreuse laideur :
Pécheur, je m'écriais : voilà donc la figure
De ton âme en péché mortel :
Vices, corruption, perversité, souillure,...
Quoi de plus pestilentiel ?

LA MORT CORPORELLE

Quand les arbres, séchant, dépouillent leur feuillage,
Quand les débris au vent viennent joncher le sol,
Quand la neige descend, par flocons, du nuage,
Quand les oiseaux, fuyant, précipitent leur vol,
Je dis : que fais-tu donc, ô mourante nature ?
Mille voix, d'un commun accord,
Répondent : tu peux voir, par cette flétrissure,
Ce que sera ta propre mort.

LE PURGATOIRE

J'ai vu les sombres murs où règne la justice :
Que de regrets amers souffrent les détenus !
Et comme ils sont ravis, terminant leur supplice,
De revoir les doux lieux que leurs cœurs ont connus !

Voilà votre symbole, ô feux du Purgatoire !
O soupirs ! ô gémissements !
Oh ! quel bonheur, Élus qui volez dans la gloire,
Après la fin de vos tourments !

L'ENFER

Au sommet des volcans, j'ai vu jaillir la lave,
Les sinistres éclairs et les torrents de feux ;
Des entrailles du globe, en rompant toute entrave,
Les flots rouges, pressés, bondissent dans ces lieux :
J'ai dit : Est-ce l'Enfer ?... est-ce l'abîme horrible
Où sont enfermés les damnés ?
Non, car il est vraiment mille fois plus terrible
L'Enfer de ces infortunés !

LA RÉSURRECTION

La semence qu'on jette à la terre féconde,
Meurt, se gâte et revient en superbes moissons ;
A mes yeux éblouis, le spectacle du monde
N'enseigne nulle part de plus vives leçons :
Voyez tous les vivants transformés en poussière :
C'est la grande corruption !
Ne reviendront-ils pas sous leur forme première ?
Voilà la Résurrection !

L'ÉTERNITÉ

Depuis combien de temps l'homme a-t-il pris sa place,
Couronnement sublime et roi de l'univers ?
Depuis combien de temps les astres dans l'espace
Ont-ils exécuté leurs mouvements divers ?
Immuable, éternel, Dieu subsiste en lui-même
De gloire et de félicité !
O le profond mystère ! ô l'immense problème
Du temps et de l'Éternité !

F.-X. Burque, Ptre.

Fort Kent, Maine.

L'ESTHETIQUE DANS L'ENSEIGNEMENT

EN ce moment où l'on parle tant de réforme dans l'enseignement, me sera-t-il permis d'élever la voix dans notre belle REVUE CANADIENNE, pour signaler une lacune qu'aucune de nos maisons d'éducation supérieure n'a encore songé à combler : je veux parler de l'enseignement de l'esthétique.

Le beau exerce sur l'homme une grande influence, il en exerce une immense par les arts sur les peuples.

Nul ne songe à nier cette influence. Elle sera d'ailleurs bonne ou mauvaise, selon les sources auxquelles les arts, la littérature, la musique, la peinture puiseront leurs inspirations.

L'art reçoit beaucoup du peuple au milieu duquel il se développe ; il en reçoit la matière de ses œuvres, le marbre et le bronze de ses statues, le fil dont il fait des tissus ; il en reçoit tous les autres matériaux qui lui sont indispensables. Il reçoit surtout l'influence des idées répandues et du degré de moralité qui règne dans la population. Mais il rend le centuple de ce qu'il a reçu. Il rend d'abord la matière transformée, et de meubles qui n'auraient été que des objets d'utilité, il fait des objets que se diputent les amateurs. En couvrant d'ornements des tissus qui n'auraient rien que de vulgaire, il les rend plus précieux que s'ils étaient de soie ou d'or. Il contribue beaucoup à la richesse d'une nation, mais surtout il décuple la puissance des idées qu'il a reçues et il exerce une influence souveraine au point de vue de la moralité. Pour suivre l'histoire de cette influence, il nous faudrait faire l'his-

toire même de l'art et le suivre dans ses différentes phases, ce qui nous serait impossible dans un article de revue. Contentons-nous de constater, ici, quelle influence peut avoir dans le développement des facultés de l'âme, l'étude même des arts, et de dire quelle part doit être faite à cette étude dans l'enseignement.

Sans doute ceux qui ont la responsabilité de l'avenir d'un enfant ne doivent pas se préoccuper d'abord de lui procurer des joies et des distractions. En faisant son éducation, ils tiendront compte de la carrière qu'il devra suivre, afin de le mettre à même de se suffire un jour et d'occuper sa place dans la société. Mais sans aller contre les programmes, il faudrait arriver à former non seulement des mathématiciens, des industriels, des comptables ou même des logiciens, mais des hommes, des hommes complets, et pour cela il faut vivifier l'enseignement, féconder les études en les éclairant de la lumière et de la science du beau.

On le reconnaît chaque jour avec plus d'évidence, chaque jour on le constate davantage par une triste expérience, en appliquant trop tôt l'enfant, le jeune homme à des études spéciales jugées nécessaires pour la carrière à laquelle on le destine, loin de favoriser le développement de toutes ses facultés, on les paralyse et l'on atrophie celles qui feraient de lui l'homme du monde, non pas dans le sens étroit du mot, mais dans le sens élevé et vrai, c'est-à-dire que l'on ne développe pas en lui ce qui lui permettrait d'arriver à une situation distinguée dans la société et d'y remplir un rôle vraiment utile à l'égard de ses semblables. Les méthodes imposées et généralement suivies préparent des médecins, des chimistes, des ingénieurs, ou même des légistes et des avocats ; elles forment des spécialistes, conduisent à des diplômes, mais elles ne vont pas au delà, et s'il est des hommes qui arrivent à mieux, c'est qu'ils se sont formés eux-mêmes en dépit des

programmes, et peut-être même, grâce à des infractions à la règle et à des violations de l'ordre du jour, et leur riche nature a triomphé du cercle étroit dans lequel on voulait l'enfermer.

Il ne s'agit pas pour arriver au but que nous désirons, de retrancher sur les programmes, mais seulement de faire donner à toutes les études imposées les fruits qu'elles peuvent produire. Il ne faut pour cela que les exploiter et les féconder; en faire sortir les aperçus qui correspondent à la science du beau et qui en font jouir; il suffit de comprendre et de présenter toutes les sciences à un point de vue qui ne soit pas étroit, mais qui offre, avec les données précises, celles qui répondent aux besoins supérieurs de l'intelligence, de l'imagination et du cœur.

Les sciences mathématiques et naturelles expliquent les secrets de la création; la cosmographie, plus qu'aucune autre science, présente des beautés merveilleuses en expliquant les splendeurs de l'œuvre divine. Mais, pour obtenir ce résultat, il s'agit de ne pas restreindre l'enseignement aux données de la science rigoureusement exacte, de ne pas apprendre seulement au jeune homme à bien aligner des chiffres et à résoudre des problèmes d'hydraulique, il faut lui montrer les beautés de ce monde matériel sur lequel on veut le faire agir, en expliquant combien sont admirables les lois qui le régissent. Et dans ces riches contrées, dont on lui aura fait prendre ainsi possession, il n'y aura point un faux mirage et des rêves décevants qui tromperaient sa jeune imagination : il y aura un fonds solide duquel sortiront de nouvelles merveilles à mesure qu'il l'exploitera dans la suite de sa vie. Mais pour cela il faut qu'on lui ait montré la veine précieuse, le filon d'or; autrement il ne verra jamais que la matière, un monde opaque auquel il pourra demander la fortune, mais qui ne lui demandera rien pour nourrir son cœur, élever son âme, développer et satisfaire ses généreuses aspirations.

Il ne faut pas apprendre seulement à l'écolier à traduire Sophocle, ou Tacite, ou Virgile, à stéréotyper dans sa mémoire les dates de la naissance et de la mort de nos grands écrivains; mais il faut lui faire comprendre les grands sentiments et les grandes pensées exprimées par les grands poètes et les grands prosateurs. Il ne faut pas apprendre seulement au jeune philosophe et au jeune théologien à défendre une thèse en maniant habilement les ressources de la dialectique comme un maître d'escrime une épée d'ailleurs bien tamponnée ; mais il faut les habituer à envisager à un point de vue fécond les grandes questions du dogme et de la morale, les récits de l'histoire religieuse et profane. Il ne s'agit pas de sacrifier le fond à la forme, et d'étudier la religion, les dogmes et les mystères, d'une manière superficielle : nous avons assez de modèles dans les grands apologistes, les théologiens et les Pères de l'Église depuis saint Justin et saint Augustin dans la *Cité de Dieu* jusqu'à ceux du dix-neuvième siècle, qui ne sont point à dédaigner, pour que l'on sache que les brillants aperçus peuvent se concilier avec la rigueur du raisonnement et la solidité des pensées.

Qui donc dira que l'étude de la théologie est incompatible avec l'étude du beau ? " Mais c'est pour le séminariste surtout, dit l'abbé Galourit, que la connaissance de l'esthétique, de la musique, du dessin est utile, que dis-je, nécessaire même. Le clergé a une grande influence sur la construction des églises, leur décoration, leur ameublement, il ne saurait s'en désintéresser sans manquer à sa mission. Il doit tout au moins connaître l'histoire de l'art et se rendre capable de juger les œuvres produites : et ces connaissances ne peuvent être acquises, si un enseignement n'est donné dans les séminaires. " Que d'argent gaspillé, au Canada, sur des peintures et des décorations indignes de nos temples, aurait été utilement employé, si cette lacune dans l'éducation n'avait pas existé.

La science du beau n'est point une science isolée, elle se mêle à toutes les sciences, elle les éclaire de sa lumière et les complète, de même que la beauté enrichit de sa lumière l'univers entier. Comme nous l'avons déjà dit, il ne s'agit pas de retrancher quelqu'une des parties obligées de l'enseignement, mais de les féconder toutes en les pénétrant de la science du beau. Nous avons entendu, naguère, d'admirables conférences sur l'esthétique, données à l'Union catholique, par M. J.-B. Lagacé. Pourquoi les talents et les connaissances de notre jeune compatriote, sur le sujet qui nous occupe, ne seraient-ils pas mis à profit ? L'Université Laval, cette belle institution dont nous sommes justement fiers, fait venir, à grands frais, de la mère patrie, des conférenciers chargés d'instruire notre population sur l'histoire de la littérature française, certainement la plus belle littérature des temps modernes. Nous applaudissons de tout cœur à cette louable entreprise, mais il lui resterait un pas de plus à faire, pour compléter son œuvre, ce serait de joindre à l'enseignement du beau dans la littérature celui du beau dans les arts. Une série de conférences illustrées, sur les œuvres des maîtres dans les arts de la peinture, de la statuaire et de l'architecture serait suivie avec autant d'intérêt et de profit que celles qui nous sont actuellement données.

L'abbé ***

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

IV

DE BEAU-PÈRE A GENDRE

IL était dit que notre héros marcherait ce jour-là de surprise en surprise ; car, en rentrant chez lui, il aperçut tranquillement assis dans sa chambre M. Wagnaër lui-même. Il fit deux pas en arrière, et l'air consterné qu'avait dans ce moment ce visiteur inattendu, contribua autant que tout le reste à l'étonnement que Charles manifesta.

Les premiers saluts échangés, il ne put s'empêcher de lui dire :

—Mais comment, M. Wagnaër, vous n'avez pas encore vu mademoiselle Clorinde? Je l'ai rencontrée, il y a un instant, elle paraît vous croire à la campagne.

—Ne m'en parlez pas ! cette pauvre enfant, je suis si occupé, tellement tracassé, que je n'ai pas encore eu le temps de la voir. Je n'ai fait, depuis que je suis ici, que des affaires, et ce sont encore les affaires qui m'amènent chez vous. Des affaires, jeune homme, des affaires ! Ça ne se fait pas comme on veut, par le temps qui court. Il y a de quoi se pendre rien qu'à y songer. L'argent, ça ne se

connaît plus. Les billets de banque, ça ne se voit plus. Les billets promissoires, ça ne s'escompte plus. Il n'y a jamais eu une crise semblable. On saignerait aux quatre membres le bonhomme Shouffe, le plus vieux et le plus riche des Juifs du pays, qu'il ne trouverait pas un denier à nous prêter.

—Oh ! mais, M. Wagnaër, ce n'est pas vous qui devez vous plaindre...

—Hum ! jeune homme, vous en parlez bien à votre aise. Ça n'est pas moi qui dois me plaindre. Non, sans doute, j'ai de magnifiques propriétés, un grand commerce, de grandes affaires, mais aussi de grands embarras. Plus on a de fer au feu, plus ça chauffe.

—Oui, mais ce fer-là se change en or.

—Quelquefois ; souvent vous ne retirez de la fournaise que des charbons qui vous brûlent les doigts. Mais enfin les affaires sont des affaires, et quand on y est pris, ma foi, on s'en retire comme on peut. Je viens de payer là deux cents louis que je devais pour cet imbécile de Jean Bernard. J'ai déjà perdu les sept cent cinquante louis que je lui avais prêtés en bon argent : au moins, je ne pense pas que je retire la moitié de cela de son fonds de commerce qu'il m'a transporté ;

car pour lui il n'est bon qu'à faire de mauvaises affaires. Ça me paraît inexplicable que, dans si peu de temps, dans moins d'un an, il ait pu gaspiller tant d'argent. Il faut que ce soit un fier vaurien. Mais enfin il n'est plus temps de prévoir un malheur quand il est arrivé, ni de fermer l'écurie quand le cheval est dehors. M. Voisin, votre ami, vient d'acquitter le jugement que la banque avait obtenu contre lui. Voilà encore cent cinquante louis qu'il faudra que je rembourse avec les cent cinquante louis de l'autre billet que vous avez endossé... Je ne voudrais pas vous laisser perdre un sou ni à M. Voisin non plus. Ce qui fait en tout — sept cent cinquante, — deux cent cinquante, — et cent cinquante encore, onze cent cinquante louis en tout ! Rien que cela.

—Mais c'est épouvantable !

—Épouvantable, non ; mais c'est très désagréable. J'ai couru la haute et la basse ville toute la matinée pour trouver ces diables de cent cinquante louis, afin de ne pas vous causer d'inquiétude ; mais il n'y a pas moyen. Je ne voudrais pourtant pas voir vos propriétés ni les miennes saisies pour si peu de chose. Je suis venu voir si vous n'auriez point quelque expédient à suggérer.

—Aucun, je vous assure... Arrêtez un peu cependant, .. tiens ;... mais non, il ne me reste plus que quarante louis en main ; et il me faudra, le mois prochain, payer les hommes qui font mon bois..... Il est vrai que c'est le dernier paiement que j'aurai à faire, et que, ce printemps de bonne heure, mon moulin à scie sera en état de marcher ; mais d'ici à ce temps comment faire ?

—Voyons ; vous ne trouvez pas quelque moyen ?

—Mon Dieu, non !

—Eh bien ! il va bien falloir que le *shérif* annonce quelqu'un de vos lots de terre ou des miens en vente....

—Mais...

—Il n'y a pas de mais. Pensez-vous que les banques

prennent des *mais* en paiement ? Il y aura peut-être moyen d'arranger cela avant que la vente ait lieu. Je compte bien réaliser la somme et davantage d'ici à ce temps. Aujourd'hui ça serait impossible. On ne trouve pas des cents louis tous les jours, et j'ai mes affaires et mes billets à rencontrer pour mon propre compte. On sent sa peau plus près de soi que sa chemise, qu'en dites-vous ?

—Pensez-vous que l'on saisisse quelqu'une de mes propriétés d'abord ?

—Dame ! ça dépend ;... ça serait bien plus raisonnable, car au bout du compte, vous êtes le premier endosseur... Mais écoutez donc, en supposant que cela arriverait, où en êtes-vous avec vos autres affaires ? Avez-vous des billets à rencontrer ? devez-vous à quelqu'un ? Enfin avez-vous besoin de crédit ? Ça compromettrait-il votre crédit ? Ça dérangera-t-il vos affaires ? Vous sentez bien que je serais au désespoir de vous faire le moindre tort : car, après tout, c'est moi qui vous ai fourré là dedans. M. Voisin n'a pas manqué de le dire tout net. Il me l'a bien jeté par le nez. Il est un peu chiche, je crois, votre ami. C'est un hère, un petit juif.

—Oh ! à la vérité, je ne dois que deux cents louis à part de ce maudit billet.

—Hum ! ça fait une jolie différence avec moi. Vous n'avez pas d'idée du tort que ça me ferait de voir une de mes propriétés *dans la Gazette*,... si bien que ça pourrait être ma ruine. Je vous avouerai entre nous que d'avoir laissé protester ces deux billets et de m'être laissé poursuivre, ça ne m'a pas fait de bien à la basse ville. Ce serait bien pis, si les choses allaient plus loin. Diable ! c'est qu'on dirait : voilà Wagnaër fini. Et dans le commerce, mon cher, quand on dit qu'un homme est fini,... il n'en faut plus parler,... il est fini. Ça vous le tue net. Il serait riche comme Crésus, qu'il faut fermer boutique. Qui

saurait que vous n'en souffririez rien, il vaudrait mieux que l'on saisît un de vos lots, puisque ça ne sera qu'une frime....

—Oh ! mon Dieu ! et ma mère ! Elle mourrait bien d'inquiétude, si elle voyait la moindre des choses....

—C'est vrai, cette pauvre madame Guérin,... je n'y pensais plus.

—Elle se croirait ruinée tout de bon.

—C'est comme Clorinde. Que va devenir cette enfant ? Elle prend tant l'inquiétude à cœur ;... si elle avait la moindre idée que je suis gêné !... Mais qu'est-ce que je dis là ?... gêné,... en voilà par exemple des histoires. Dans un mois, dans deux mois tout au plus, j'aurai réalisé cette bagatelle. Combien ça prend-il de temps, déjà,... une vente de shérif ?

—Mais si vous pouviez payer dans deux mois, comme vous dites, vous en auriez de reste.

—Je n'en ai pas le moindre doute. Tenez : voulez-vous que je vous dise, nous allous d'abord faire notre possible pour trouver de l'argent ; et puis, si nous n'en trouvons pas, ma foi, nous courrons notre chance. Il ne faut pas se casser la tête pour si peu de chose. Votre ami Voisin va se mettre en quête d'argent et il est bien probable qu'il vous en procurera. Je lui ai donné quelques petites poursuites à intenter contre de pauvres diables que j'avais ménagés jusqu'à présent ; avec cela nous ferons une partie des fonds.

Dans tous les cas, si l'on procédait contre vous, ne soyez pas en peine : j'y verrai à temps. Allons, bon courage, cher monsieur, au revoir !

Et M. Wagnaër sortit brusquement, laissant son gendre en perspective tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

—C'est toujours un excellent homme, se dit-il, réflexion faite, que ce M. Wagnaër. Franc et loyal dans ses procédés, un beau-père bonasse et généreux comme les

beaux-pères des vaudevilles que j'ai lus dans la collection du théâtre français C'est bien le même type. Et dire que nous avions des préjugés contre ce brave homme !

Puis, se frappant le front,...quand on songe que je n'ai pas même pensé amx recommandations de Clorinde ! C'est un bonheur après tout, car lui demander sa fille dans un pareil moment, qu'aurait-il pensé de moi ? D'ailleurs, c'est entendu,...il me traite évidemment de beau-père à gendre.

Le lendemain au bal de madame Norton, Clorinde fut bien triste. Charles lui dit qu'il avait vu M. Wagnaër, mais qu'il n'avait osé lui parler de rien. Il ajouta que, puisqu'il avait été lui faire sa première visite, il y avait tout lieu d'espérer un succès complet et que la partie, pour différée, n'était point perdue. Clorinde ne répondit rien. Quelques jours plus tard, elle quittait Québec avec son père.

V

LA TERRE PATERNELLE

C'ÉTAIT dans le mois de mai 1832. Il y avait un peu plus d'un an que Charles s'était rencontré pour la première fois avec Clorinde.

Il n'était pas encore dix heures du matin, et plusieurs groupes d'habitants rassemblés devant la principale porte de l'église de R... s'entretenaient entre eux d'un événement qui devait avoir quelque importance, à en juger par l'animation qui régnait dans leurs discours.

Une demi-douzaine de ces jeunes garçons espiègles et tapageurs qui s'appellent d'ordinaire, par excellence, *les*

jeunesses d'un endroit, et que l'on ne pourrait mieux comparer qu'aux gamins de nos villes, étaient juchés sur le mur du cimetière, et les quolibets qu'ils lançaient dominaient le bruit de toutes les conversations.

—Comme ça, Jean Larrivé, disait l'un d'eux, t'es ben sûr qu' c'est le garçon au bonhomme Toupin qui va faire c'te criée ?

—Quand j'te l'dis.

—Ben ! i'va mal passer son temps.

—Tais-toé donc ; son père était-i' pas-z-huissier ?

—Pourquoi qu'il l'serait pas lui-z-aussi ?

—Queu noblesse de Toupin ! huissiers de père en fils !

—I' va mettre son *habit à poches.*

—Avec quoi qu'i' se carre, qu' c'est pas rien !

—Va-t-on rire *mais* (1) qu'i' lise ses pataraphes.

—V'là un mois qu' son père l'exerce.

—Tous les soirs il i' fait répéter sa leçon.

—Quand il était à l'école, il disait toujours : quand je s'rai-z-huissier comme mon père !

—V'là-t-i' pas le bonhomme Jean Pierre qu'arrive, c' pauvre vieux qu'a de la peine à marcher.

—I' marcherait encore plus doucement, s'i' portait ses sacs d'écus su' son dos.

—Allons, v'là que ça vient, v'là des messieurs pour tout d'bon qu'arrivent.

—Écoutez donc, les *gros bonnets*, là, est-ce que vous allez pas vous r'muer ? est-ce que ça va pas commencer ?

Les habitants respectables auxquels s'adressaient ces derniers mots étaient trop occupés à converser entre eux pour qu'ils fissent la moindre attention à cette question.

—Vrai, disait l'un d'eux, vieillard à la barbe blanche et qui appuyait son menton sur sa main et son coude sur son genou, car il était assis au pied du mur ; vrai, mon pauvre François, je ne voudrais pas mettre un

(1) *Mais que* pour *lorsque.*

sou sur cette enchère. C'est trop juste que ces pauvres enfants rachètent à bon marché le bien de leur défunt père. C'est trop raisonnable ce que M. Wagnaër nous a fait demander de ne pas mettre sur cette terre. Je compte bien aussi qu'il n'y aura pas un honnête homme dans la paroisse qui voudra aller à la rencontre de c't' affaire-là, parce que c'est trop juste.

—Pour moi, j'espère qu'il y aura toujours bien de quoi couvrir mon obligation, et puis, ce sont d'honnêtes gens ; il n'y a rien à craindre avec eux.

—Combien qu'elle se monte déjà votre obligation, père Deschênes ?

—Deux cents louis.

—Ah ! ça n'est quasiment rien, pour c' que vaut cette terre.

—Mais dites donc, François Guillot, vous qui d'vez connaître ces affaires-là à fond, il me semble que M. Wagnaër a eu une fameuse envie de cette propriété-là un temps ?

—Oui, mais il ne s'en soucie plus,...et puis, d'ailleurs, à présent elle va se trouver dans la famille.

—Ah! c'est donc vrai ce qu'ils disent, que monsieur Charles va se marier avec mamz'elle Clorinde ?

—Dame ! ça en a ben d' l'air.

—Parlez-moi de ça. Ça en fera-t-il un joli mariage ! Et pis les noces donc ! Ça sera encore pis qu' la fête du *mai* qu' j'avons planté l'année dernière.

—Comment c'que vous appelez ce grand mossieu, tout habillé en noir, qui vient avec M. Charles et le major ?

—C'est M. Voisin.

—Ah ! c'est c'ti-là qu'est l'avocat du major ?

—Tiens, crièrent les *jeunesses* sur le mur, v'là notre homme. V'là l'garçon à bonhomme Toupin qu'arrive avec son père.

Les deux huissiers, l'ancien et le nouveau, le père et

le fils, se placèrent sur le plus haut degré du perron de l'église, le dos tourné à la grande porte.

Les habitants, au nombre d'une trentaine, se formèrent en cercle à une distance respectueuse ; M. Wagnaër, Charles et son ami Voisin se tenant un peu à l'écart.

—Ah ! çà, mes amis, c'est mon fils qu'a-z-été nommé bailli, et encore bailli du shérif. Il vous servira, j' vous réponds, comme j' vous ai servis moé-même ben des années, et i' fera son devoir comme i' faut. Il est capable, c'est pas pour le vanter : la preuve, c'est qu' mossieu Wagnaër a répondu pour lui chez le shérif et que le shérif y a déjà donnét' une affaire d'importance ; pourquoi qu'i' va vous la défiler, si vous voulez ben tant seulement l'écouter.

—Messieurs, cria le jeune homme d'une voix de stentor, en se rengorgeant, messieurs, j'ai l'honneur d'être chargé d'un *fieri facias*.

—Un *fieri facias !* cria l'un des jeunes gens juchés sur le mur,... queu bête qu'c'est ça ?

M. Wagnaër se retourna d'un air sévère du côté des *jeunesses*, qui gardèrent le silence, quelque envie qu'ils eussent de tourmenter *garçon à bonhomme Toupin*. D'ailleurs les formalités de la justice leur imposaient, et, à leur insu, ils éprouvaient une espèce de respect instinctif pour le jeune suppôt de Thémis.

—C'est un *fieri facias*, continua ce dernier, dans une cause de la banque de Québec *versus* Charles Guérin, de la cité de Québec, étudiant en droit. Dont et en vertu de quoi,... sous le numéro deux cent cinquante, deux,... l'immeuble que je vas vous lire est saisi par le shérif pour être vendu,... comme quoi il va-t-être crié et adjugé au plus haut et dernier-z-enchérisseur, suivant la loi,... par un *warrant* de mossieu le shérif que j'ai-z-été chargé de procéder à la dite vente. Les conditions de la dite vente sont que le prix devra être payé au bureau du shérif, qui lui donnera un bon titre *clair et nette* de toutes *impothèques* et cela avant le jour que le dit writ est retournable, c'est-z-à-savoir le premier de juin.

— Écoutez la description :

" Une terre de deux arpents et trois quarts d'arpent de
" front, sur trente de profondeur, située dans le premier
" rang des concessions de la seigneurie de Lamilletière,
" dans la paroisse de R,.... bornée en front par le fleuve
" Saint-Laurent, en profondeur au dit Charles Guérin,
" d'un côté, à l'ouest, à Jean Bernier ou ses représentants,
" de l'autre côté, à l'est, partie à l'emplacement de Martin
" Wagnaër, écuyer, et partie à Remi Ouellet, avec en-
" semble la maison en pierre dessus construite, et les
" dépendances d'icelle, et le moulin à scie construit sur
" la rivière aux Écrevisses, qui coule sur la dite terre,
" avec aussi, le droit et privilège de se servir des pouvoirs
" d'eau et places de moulin sur la dite rivière, sur la dite
" terre, tel que concédé et baillé au dit Charles Guérin,
" par Léon-Jules-Arthur de Boissy de Lamilletière, écuyer,
" seigneur de la dite seigneurie, par acte par-devant Mtre
" Jean Blais et son confrère, notaires publics, le deux
" juin mil huit cent trente et un, circonstances et dépen-
" dances, tel que le tout se comporte et s'étend : la dite
" vente ainsi faite à la charge de six sols de cens, portant
" profit de lods et ventes, saisine et amende le cas échéant,

" d'après la coutume de Paris, et deux livres de vingt
" sols chaque de rente foncière, seigneuriale, perpétuelle
" et non rachetable, puis un chapon qui devra être payé
" et livré au manoir seigneurial, le vingt-neuf septembre
" de chaque année, ainsi que les dits cens et rentes ; aussi
" à la charge et sous la réserve des droits de chasse et de
" pêche, de banalité, et de retrait conventionnel stipulés
" dans les contrats de concession de la dite terre, en fa-
" veur du seigneur de la dite seigneurie de Lamilletière."

— Vous avez tous bien entendu, n'est-ce pas ? Eh bien ! à combien la terre ? à combien ?

— Vingt-cinq louis ! cria Guillot, le commis.

— Cinquante louis ! cria le bonhomme Jean Pierre.

— Cent louis !

— Deux cents louis !

— Trois cents louis !

— Quatre cents louis !

— Cinq cents louis !

Ici il y eut une pause ; M. Wagnaër s'approcha de Charles Guérin qui pâlit, et ils parlèrent longtemps à voix basse. Le jeune homme paraissait très ému, et il semblait supplier le marchand, qui, lui-même, avait l'air tout consterné.

— Allons donc, messieurs, dit l'huissier, à cinq cent louis, avez-vous fini à cinq cent louis ?

— Cinq cent vingt-cinq louis ! cria Charles, d'une voix, pour bien dire, étouffée.

— Cinq cent cinquante, répliqua la voix chevrotante du vieux Jean Pierre.

— Soixante et quinze !

— Six cents !

— A six cents louis, messieurs, à six cents louis, qui est-ce qui met plus ? Avez-vous fini ?

— Ce vieux misérable, dit à haute voix M. Wagnaër ; il m'avait pourtant promis qu'il ne mettrait pas. Mon cher M. Guérin, ajouta-t-il en se retournant vers le jeune

homme, qui connaîtrait bien le fond de toutes vos affaires, ça ne me coûterait pas; car si la balance était pour vous revenir au-dessus de cette somme, nous ne serions pas obligés de la déposer;... mais qui sait?

— Oui, fit observer Henri Voisin, il peut se présenter des réclamations jusqu'à la dernière heure.

— Mais vous aviez acheté toutes les dettes de mon père?

— Une partie seulement: et il est impossible de connaître toutes les hypothèques, tant qu'une affaire n'est pas finie. C'est bien fâcheux; mais enfin, je ne puis faire davantage. Si vous voulez risquer pour votre mère une folle enchère, faites-le. Pour moi, je ne puis pas vous promettre de déposer plus de six cents louis,... et encore vous savez que ce ne sera que dans quelques semaines; car si j'avais pu, ou si vous aviez pu me trouver cent cinquante louis, votre propriété ne serait pas vendue.

— Il y a déjà plusieurs oppositions *filées* (1) au bureau du shérif, ajouta Henri Voisin, et j'ai entendu dire qu'il y avait d'autres réclamations.

— Avez-vous fini à six cents louis? demanda l'huissier impatient.

— Mais qui est-ce qui peut avoir ces réclamations?

— Eh bien, il y a d'abord le seigneur, à qui il est dû quelque chose.

— Très peu de chose, car ma mère payait ses rentes et toutes ses dettes bien régulièrement.

— Oui, mais il y a de vieux lods et ventes.

— Et ensuite?

— Bien; il y a un nommé Deschênes....

— Cela n'est que deux cents louis.

— Il y a ensuite l'argent que vous avez emprunté pour construire votre moulin et faire couper votre bois.

— Ça ne se monte qu'à deux cents louis. Ma mère avait quelques épargnes qu'elle m'a données. Et puis, ceux qui

(1) De l'anglais *fyled*.

m'ont avancé cet argent une première fois, me le laisseraient volontiers entre les mains..

— Il y a, en outre, deux ou trois marchands de Québec, dont j'ai entendu parler.

— Pour des sommes considérables ?

— Je ne sais pas, mais je crois leurs demandes assez fortes.

— Et puis, observa M. Wagnaër, je crois que les héritiers Beauchemin, de qui votre père avait acheté par vente privée, ont un douaire à réclamer.

— Mon Dieu, dans ce cas, observa l'avocat, ce sera la plus grande partie du prix qu'il faudra déposer.

— C'est égal, je risquerai, dit Charles, et je verrai s'il y a moyen de venir à bout de ce vieil entêté.

— Sept cents louis ! cria-t-il avec désespoir.

— Huit cents louis ! fit la même petite voix, dont le timbre fêlé avait dans ce moment quelque chose de sinistre.

Il y eut une vive sensation parmi les habitants : les uns disaient que c'était trop cher, les autres que c'était un prix raisonnable.

— Bah ! dit Charles, puisque le vieux veut payer, faisons-le payer. Quelles que soient les dettes, la balance me reviendra... Neuf cents louis ! cria-t-il résolument.

Il se fit un grand silence.

— A neuf cents louis, messieurs, à neuf cents louis, dit l'huissier, en articulant lentement chaque syllabe.

Charles regarda le vieillard, qui fit un signe de tête qui voulait dire : j'ai fini.

— Avez-vous fini ? Une fois,... deux fois... Voyons, père Jean Pierre, la laissez-vous aller ?

Charles, dans ce moment, eut comme un vertige. Il récapitula rapidement dans sa pensée toutes les dettes et les charges qu'on venait de lui énumérer ; il se vit forcé de payer tout à coup une somme considérable, ou bien la propriété serait vendue de nouveau aux frais de sa mère. Il ne

pouvait lui-même se porter adjudicataire....L'huissier ne recevait son enchère qu'avec l'entente qu'il déclarerait tout de suite acheter pour un autre. Strictement parlant, sa mère ne pouvait pas non plus se porter adjudicataire : ... les femmes n'étant point soumises à la contrainte par corps, on n'est pas tenu de leur adjuger... Celui qui connaît un peu de loi, et qui se trouve dans une position qui n'est point strictement légale, perd tout aplomb, toute assurance. Charles se trouvait dans ce cas.

Il jeta un coup d'œil sur M. Wagnaër, qu'il vit sombre et l'air presque courroucé. Clorinde lui vint à l'idée ; il pensa qu'il allait peut-être tout perdre à la fois en voulant tout sauver. Il eut peur de lui-même et de ce qu'il venait de faire. Toutes ces choses se présentèrent simultanément à son esprit ; il ne vit plus et n'entendit plus rien pendant quelques minutes. Il lui sembla que l'église et les habitants tournaient autour de lui, et que la terre s'enfonçait sous ses pas ;...puis il entendit la voix du crieur répéter avec une solennité affectée : A neuf cents louis,... une fois,...deux fois...

Pendant ce temps, le vieillard qui avait lutté si énergiquement s'avançait d'un air triste et résigné. C'était un petit vieux courbé en deux, la tête chauve, le corps grêle et tremblotant, et qui faisait pitié à voir. Comme il passait tout près de Charles, il releva la tête ; et comme un homme qui fait un dernier et inutile effort, il fit un léger signe de la main.

— A neuf cent vingt-cinq louis, cria l'huissier.

Et il répéta sur tous les tons la même kyrielle.

Charles sentit comme un poids qui lui tombait de sur les épaules. Il se retourna pour parler à M. Wagnaër ; mais il le vit qui s'en allait à grands pas avec l'avocat Voisin et son commis Guillot.

— A neuf cent vingt-cinq louis, une fois,...deux fois,... neuf cent vingt-cinq louis. M. Guérin, avez-vous fini ?

Charles perdit la tête tout à fait et n'eut pas le courage de proférer une seule parole, ni de faire le moindre signe. Il était comme pétrifié.

—A neuf cent vingt-cinq louis,... une fois,... deux fois,... trois fois,...au père Jean Pierre ! Vous êtes tous témoins que j'adjuge la terre et les dépendances en question, au sieur Jean Pierre, cultivateur, à raison de la somme de neuf cent vingt-cinq louis. Allons, père Jean Pierre, venez faire votre marque sur mon procès-verbal. Je vous en fais mon compliment ; et comme c'est vous qui signez à ma première criée, j'espère que vous me donnerez votre pratique pour les petites affaires que vous avez.

Tandis que d'une main tremblante le père Jean Pierre traçait, sur le procès-verbal de vente, une espèce d'hiéroglyphe qui représentait sa signature, les vieillards qui étaient assis au pied du mur du cimetière s'approchèrent de lui.

— Comme ça, Pierriche, dit l'un d'eux, t'as pu t' décider à faire sortir tes écus ?

— Dame ; c'est pas tous les jours qu'on trouve des propriétés comme ça à vendre.

— Non, et ce n'est pas tous les jours, non plus, qu'on chasse des braves gens de sur le bien paternel...Tenez, père Jean Pierre, c'est pas pour vous offusquer, mais j' vous en fais pas d' compliments !

— Voyons donc à c't heure ; on est i' pas maître de son argent ? Et quand un' chose se vend, a-t-on pas droit de l'acheter ?

—C'est vrai, c'est vrai. Mais, voyez-vous, il y a des choses qu'on peut faire sans être pendu, et qui ne sont pas bien. Tenez, l'ami, on est plus longtemps couché que d'bout !

Et en disant cela, le vénérable et bon vieillard, à la barbe blanche, indiqua, du bout de son bâton, le mur du cimetière, au nouvel acquéreur.

VI

UN HOMME DE PAILLE ET UN HOMME DE FER

MADAME Guérin ignorait complètement ce qui venait de se passer. Elle vivait, comme nous l'avons dit, très isolée, elle ne sortait que pour aller à l'église et, surtout depuis le départ de son fils aîné, elle n'avait que peu de rapports avec les habitants, ses voisins. Louise ne voyait que Clorinde et celle-ci ne connaissait rien des affaires de son père. Le peu de personnes qu'elles avaient vues l'une et l'autre, et qui avaient eu connaissance de l'annonce de la vente, s'étaient abstenues de leur en parler, par un motif de délicatesse que l'on comprendra facilement.

Ce jour-là, la bonne mère, au retour de la messe, à laquelle elle ne manquait jamais d'assister, s'occupait avec Louise à ces petits travaux domestiques qui, malgré leur trivialité, ne sont pas sans charme, lorsqu'on les accomplit à deux et qu'un amour réciproque joint à la pieuse pensée des devoirs maternels d'une part, et de la piété filiale de l'autre, les embellit ou, pour mieux dire, les sanctifie.

Elles allaient et venaient, la mère et la fille, à travers le ménage, rangeant d'un côté, dérangeant peut-être de l'autre, heureuses au chant des oiseaux, au murmure du feuillage naissant qu'agitait la brise du matin, et respirant par toutes les ouvertures de la maison l'air frais et légèrement imprégné des exhalaisons salines du grand fleuve.

Il eût été difficile de dire si elles travaillaient en causant, ou si elles causaient en travaillant, car leur conver-

sation, sur un sujet étranger à leur petite besogne, était à chaque instant entrecoupée de phrases qui n'avaient rapport qu'à leurs occupations.

— Mais à la fin, sais-tu où est allé ton frère, que nous ne l'avons pas vu depuis le déjeuner ?

— Chez M. Wagnaër, bien sûr.

— Si matin ? Cela n'est pas possible.

— Oui, maman, je l'ai vu ensuite qui sortait avec M. Wagnaër et M. Voisin ; ils s'en allaient tous les deux vers la pointe, du côté de l'église.

— J'espère que ton frère n'allait pas mettre ses bans sans m'en avoir prévenue....

— Vous dites cela en riant ; mais je ne serais pas surprise s'il y avait quelque chose. Clorinde n'est pas la même depuis quelques jours : elle est d'un sérieux !...

— Sens-tu l'odeur de ces lilas? Ils me rappellent le temps de ton pauvre père. Nous les avons plantés nous-mêmes l'année de notre mariage. Comme j'étais heureuse alors !

— Allons, petite maman ; vous n'êtes pas si malheureuse aujourd'hui. Est-ce que Charles et moi nous ne vous rendons pas heureuse ?....

— Enfant que tu es ; ce n'est pas un reproche que je veux te faire ; mais tu sais bien que rien ne me fera oublier ton père,.... et puis encore....

— Je gage que vous allez parler de Pierre...Vous ne vous ôterez donc jamais cette idée de l'esprit ?

— Et je puis si peu la supporter, qu'il vaut mieux parler d'autre chose.

—Parlons de notre jardin. Comme il va être beau cet été ! Ces jolis rosiers-mousses que nous avons plantés l'année dernière, vont-ils en avoir des roses!... et ces petites roses-thé qui ont une odeur si fine, si délicate,.... vous savez bien, maman, ces petites fleurs des bois que Charles avait transplantées : le fond du jardin, près des

arbres, en est déjà tout couvert : la neige n'est pas encore toute disparue, et elles sont ouvertes déjà.

—Mon Dieu, Louise, que tu aimes les fleurs! Tu tiens ce goût de ton pauvre père. C'est lui qui en avait fait un beau jardin : celui que M. Wagnaër possède à présent.

—Eh bien, n'est-il pas pour revenir dans la famille, ainsi que tout le reste ? M. Wagnaër n'a d'héritier que Clorinde.

—Ce mariage n'est pas encore fait, mon enfant.

—Si vous saviez comme moi combien ils s'aiment Charles et Clorinde !... Mais regardez donc sur l'eau : voilà déjà une petite goélette qui monte. C'est la première voile que nous voyons cette année : cela me fait battre le cœur. C'est si beau lorsqu'on voit les gros bâtiments d'Europe avec leurs grandes voiles blanches ! Quelquefois, lorsqu'ils courent des bordées, ils viennent si près de l'anse qu'il semble qu'on pourrait leur toucher. Ils retardent beaucoup cette année.

—Cela me fait souvenir quand vous étiez tout petits tous ensemble : vous alliez passer des matinées entières, au bout de la pointe, à regarder passer les vaisseaux. Pierre surtout restait plus longtemps que les autres. Il n'y avait pas à l'emmener. J'étais obligée quelquefois d'y aller moi-même. Il se levait sur la pointe des pieds et il criait aux vaisseaux : bâtiment ! bâtiment ! viens me chercher... Le pauvre enfant, il avait un pressentiment de sa destinée !

—Toutes les campagnes ailleurs sont-elles aussi belles que celles-ci ? Je ne suis jamais allée au nord du fleuve, excepté à Québec, mais partout, au sud, les paroisses sont si belles, que c'est bien difficile de décider à laquelle donner la préférence. Il y a d'abord Kamouraska sur les côtes de *Paincourt*, où le fleuve est si large et si beau ; et les trois belles petites îles, si mignonnes, et si près de terre, qu'on dirait qu'elles ont été placées là exprès pour

une partie de plaisir !... Puis il y a Sainte-Anne avec ses petites montagnes taillées de toutes les façons et ses jolis bocages ! Puis Saint-Roch, d'où la vue s'étend si loin sur le fleuve, que l'on croirait que l'on pourrait voir jusqu'à la mer... Saint-Jean Port-Joli qui est si bien nommé; l'Islet avec son beau village bâti tout au bord de l'eau ; et puis ici enfin, où tout me paraît encore plus charmant qu'ailleurs ! Dites, maman, les autres campagnes du pays sont-elles aussi belles ?

— Non, ma chère, toutes les campagnes ne sont pas aussi belles, et je remercie le bon Dieu tous les jours de ce que ton frère s'est décidé à s'établir ici plutôt qu'ailleurs. Je me réjouis tous les jours quand je pense que j'ai pu conserver quelques-unes de mes propriétés ici pour mes enfants. J'ai été élevée à la ville ; mais il m'en coûterait beaucoup d'y retourner : comme tu peux croire, j'ai fait plus de sacrifices pour donner l'éducation à tes frères, qu'il n'aurait été nécessaire à la ville. J'ai été si heureuse ici, si heureuse que ce souvenir, qui m'attriste parfois, me console en même temps...

Elles en étaient là de leur conversation, lorsque Charles entra et alla s'asseoir au fond de la chambre, le plus loin qu'il put de sa mère et de sa sœur.

Après quelques instants, Louise, qui avait remarqué son air chagrin et presque boudeur, s'approcha doucement de lui.

—Allons, dit-elle, comme ce monsieur a l'air méchant aujourd'hui. Aurait-on quelque jalousie en tête, par hasard ?

Charles ne répondit rien.

Madame Guérin, qui était occupée, leva la tête, et fut frappée de l'expression qui régnait sur la figure du jeune homme.

En même temps, elle regarda dehors et vit plusieurs habitants arrêtés devant sa porte, qui parlaient entre eux.

—Voilà des gens, dit-elle, qui regardent ma maison comme s'ils ne l'avaient jamais vue. En voici d'autres qui viennent les rejoindre. Quelle espèce de conseil tiennent-ils donc, et que nous veulent-ils ?

Charles trembla que sa mère n'interrogeât ces gens, et qu'ils ne lui apprissent brutalement le nouveau malheur qui venait de fondre sur elle. Il se décida tout de suite à tout lui dire. Quelque ménagement qu'il y mît, cette nouvelle était si imprévue, elle renversait si brusquement tout l'édifice de bonheur que la pauvre mère avait élevé dans son imagination ; elle lui dérobait si cruellement le dénouement déplorable d'une lutte qu'elle croyait finie, et où elle venait de succomber précisément au moment où elle se voyait triomphante, que le coup porté à sa sensibilité fut plus grand encore qu'aucun de ceux qu'elle avait reçus.

Charles raconta dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé, exonérant, de bonne foi, M. Wagnaër de toute mauvaise intention, et lui reprochant seulement de s'être laissé effrayer trop promptement par le montant qu'il lui aurait fallu débourser.

Madame Guérin jugea l'affaire tout autrement. A

mesure que chaque circonstance se déroulait dans le récit naïf de Charles, elle y voyait tout de suite les anneaux d'une chaîne mystérieuse de faits, que le hasard seul n'avait pas rassemblés, mais qui résultaient bien d'un complot dont elle entrevoyait l'ensemble, quoiqu'elle ne pût pas en saisir toutes ses ramifications. Le rôle odieux que jouait M. Wagnaër dans cette transaction lui apparaissait clair comme le jour : elle ne pouvait point s'assurer au juste quelle part y avait prise Henri Voisin ; mais il lui était suspect à bon droit, et, quant à Clorinde, elle reculait devant l'idée de la croire complice volontaire d'une spoliation aussi honteuse.

Le tout ensemble était si évident : elle et son fils avaient été dupes à un tel point qu'elle avait honte d'elle-même. La pitié profonde qu'elle éprouvait pour le pauvre Charles, qui, encore sous l'influence du charme, ne voyait pas le piège, même après y être tombé, ajoutait une douleur de plus à toutes les poignantes douleurs qu'elle éprouvait dans ce moment.

Il lui en coûtait de faire tomber le bandeau qu'il avait encore sur les yeux.

L'opération était aussi douloureuse que difficile. Aux premières paroles de soupçon que sa mère prononça, Charles s'indigna. Mettre en question l'amitié d'Henri Voisin, l'amour de Clorinde ! Quel blasphème !

Il était cependant trop intelligent pour ne pas saisir l'importance des rapprochements qu'on lui indiquait. De même qu'avec la lumière naissante du jour, on distingue petit à petit une foule d'objets dont on ne soupçonnait pas l'existence, de même par degrés il découvrit, à l'aide du soupçon qui se glissait malgré lui dans son âme, bien des choses qu'il n'avait pas jusqu'alors remarquées.

Les arguments d'ailleurs se pressaient trop serrés, trop logiques, trop irréfutables dans la bouche de madame Guérin, pour que le doute ne se changeât pas bien vite

en certitude. Pourquoi, si M. Wagnaër voulait réellement faire son gendre de Charles, aurait-il laissé vendre cette propriété qu'il lui était si important de posséder ? Était-il croyable qu'il n'eût pas pu payer une somme aussi peu considérable ? Était-ce bien par *philanthropie* qu'il avait engagé deux jeunes hommes à peine maîtres de leurs volontés, à se rendre responsables pour un homme qui leur était parfaitement étranger ? Lui-même s'était-il mis dans des affaires si mauvaises en apparence, de gaieté de cœur, avec l'expérience et l'habileté que tout le monde lui accordait ? Henri Voisin, plus au fait de transactions semblables, avait-il pu ne pas en voir la portée ? Quel intérêt secret avait-il à duper Charles, tout en se dupant lui-même ? Enfin, il y avait une chose claire : la propriété que M. Wagnaër avait toujours convoitée, échappait à la famille Guérin à la suite d'une transaction à laquelle le rusé marchand avait pris une part active.

Il est impossible de dire la honte, le dépit, l'indignation, l'effroi, le dégoût, et l'amère douleur qui suivirent dans l'âme de Charles la conviction que, depuis un an, il était le jouet de deux ou trois intrigants, et que, par son étourderie, il avait complètement ruiné son avenir, perdu la fortune de sa famille, et porté la désolation dans le cœur de sa mère, que ce dernier malheur conduirait peut-être au tombeau.

Une comparaison pourrait peut-être donner une idée de ce qui se passait en lui.

Parmi les vieilles légendes du nord de l'Europe, on trouve un récit du sort funeste d'une jeune fille noble que son père et sa mère avaient refusée aux plus beaux chevaliers du pays. Comme toutes les jeunes filles que l'on contrarie, elle devint éperdument amoureuse du premier aventurier qui se présenta.

L'aventurier était d'ailleurs un chevalier de la plus belle apparence, magnifiquement vêtu, au regard fier

et caressant à la fois, aux beaux cheveux noirs bouclés et flottants sur ses épaules ; nul ne le surpassait en adresse, en courage, en beauté ; il chantait à ravir, en s'accompagnant du luth ; il parlait d'amours et de combats mieux qu'homme du monde : bref il n'en fallait pas tant pour ensorceler une jeune fille que ses père et mère ne voulaient pas marier.

Le chevalier, sachant qu'il n'obtiendrait pas la demoiselle de ses parents, lui proposa de l'enlever. La barque qui l'avait jeté sur le rivage était encore là ; seul il se faisait fort de la diriger à travers toutes les tempêtes de l'Océan. La jeune fille hésita comme hésitent toujours les femmes en pareille occasion, puis elle accepta ; puis elle ne voulut plus ; puis enfin le chevalier ne s'embarqua pas seul.

Sur le rivage, il lui jura de l'aimer toujours et il insista pour qu'elle lui dît : Je te donne mon âme. La jeune fille, qui avait déjà donné son cœur, ne réfléchit pas que son âme n'appartenait qu'à Dieu, et elle répéta la formule amoureuse que son amant lui mit à la bouche.

La journée passée sur la mer fut des plus belles : le chevalier charmait avec son chant et son luth les poissons qui suivaient le vaisseau.

Vers le soir, la jeune fille crut tout à coup s'imaginer que son fiancé était plus grand qu'à l'ordinaire. Elle lui en fit ingénument la remarque. Il ne répondit rien. Effectivement, quelques instants après, elle le vit grandir,... grandir, et sa taille dépassa bien vite les limites de la stature humaine. La jeune fille tremblait et elle sentait comme du feu la main brûlante de son gigantesque et silencieux amant appuyée sur son épaule... Il grandissait toujours, et bientôt sa tête s'éleva au-dessus du mât de la barque...

Le chevalier, c'était le diable. Il prit sans cérémonie l'âme que la jeune fille lui avait donnée inconsidérément

et il livra son corps aux abîmes de l'Océan, qui ne le rendirent jamais au rivage.

Maintenant, ce que dut éprouver la malheureuse, lorsqu'elle vit ainsi grandir et se métamorphoser l'amant qui avait reçu sa foi, devait ressembler beaucoup aux sensations qu'éprouva notre héros, lorsqu'il vit se dérouler et grandir démesurément toutes les circonstances du complot dont il était la victime.

Il essaya cependant, comme font tous les naufragés, à se pendre à quelque chose. Il souleva, comme autant de planches de salut, toutes les suppositions qu'il put imaginer. Malheureusement, sa mère trouvait à toutes ses objections une réponse péremptoire.

—Enfin, dit-il, ce vieil avare de Jean Pierre n'a pas fait cette acquisition uniquement pour plaire à M. Wagnaër, et je ne vois pas le moyen qu'il y avait de l'en empêcher.

—Ne vois-tu pas que ton bonhomme Jean Pierre n'est pas autre chose qu'un homme de paille, que lui et l'autre s'entendent et que la terre ne sera pas longtemps sans appartenir au Jersais ?

—Eh bien, si c'est le cas, j'irai trouver M. Wagnaër, je lui dirai tout ce je pense de lui. Je le menacerai de dévoiler sa conduite, de le démasquer, de le poursuivre devant tous les tribunaux ; de le dénoncer à toutes les portes d'église, de l'atttaquer dans toutes les gazettes. Je lui parlerai, comme on ne lui a encore jamais parlé.

—Hélas, fit madame Guérin, c'est une bien triste ressource. Si le bonhomme Jean Pierre est un homme de paille, M. Wagnaër, lui, *c'est un homme de fer !*

VII

JEAN GUILBAULT

DEPUIS sa liaison intime avec M. Voisin, et particulièrement depuis qu'il était devenu amoureux de Mlle Wagnaër, Charles avait considérablement négligé son ami Guilbault.

Celui-ci, heureusement, n'était pas d'humeur à s'en offenser. Comme il n'y avait pas trace d'égoïsme dans son caractère, il était aussi peu exigeant envers ses amis, que rempli de dévouement pour eux dans toutes les circonstances.

En voyant Charles se lancer *dans le grand monde*, et adopter un genre de vie pour lequel il avait, lui, une antipathie si prononcée, il lui dit nettement et carrément, et une fois pour toutes, ce qu'il en pensait ; mais il n'en continua pas moins à l'aimer et à l'estimer. Il ne s'étonna point de ce qu'il préférait à sa compagnie celle de Henri Voisin, qui l'accompagnait partout dans le monde, et il se dit, à quelque bon matin, Charles se fatiguera de toutes ces folies ; il sera temps alors de lui parler de choses sérieuses.

L'étudiant en médecine suivait sa profession avec ardeur. Il n'épargnait ni l'étude, ni l'assiduité chez le patron, et sa passion pour l'anatomie était si grande, qu'il était ordinairement le héros et le chef des expéditions nocturnes, quelque peu périlleuses, auxquelles ses confrères étudiants étaient obligés d'avoir recours pour se procurer des sujets.

Son patron était un des médecins les plus distingués de la ville, un véritable savant, qui faisait de la médecine et de la chirurgie son unique occupation, et qui même faisait, un peu, ce que dans l'école romantique on appelle *de l'art pour l'art*. Il s'était attaché à son élève et le conduisait avec lui dans les hôpitaux, et souvent dans sa pratique privée. Le jeune homme avait d'ailleurs tant de gravité, de décence, et un goût si prononcé pour sa profession, que, dans beaucoup de familles, on n'était point fâché de le voir remplacer son maître, lorsque celui-ci était trop occupé.

Vers l'époque où fut vendue la terre de Charles Guérin, il se trouvait parmi la clientèle de seconde main de notre jeune esculape, un malade du nom de Guillot. C'était un *caboteur*, capitaine d'une goélette qui naviguait entre la paroisse de R... et Québec. A l'occasion d'un voyage par lequel il réalisait de plus grands profits qu'à l'ordinaire, ce pauvre garçon, qui tendait à la pulmonie, avait *fait une vieille fête*, comme il disait dans son style de marin, et commis des excès qui l'avaient mis à la porte du tombeau. Il avait dû rester chez des parents en ville tout l'hiver, et grâce aux soins de Jean Guilbault, et surtout au régime qu'il lui avait prescrit, sa guérison avançait, quoique lentement.

Pour peu que les caractères soient naturellement sympathiques, il s'établit presque toujours une certaine intimité entre le malade et le médecin. Il faut que votre confiance soit bien dure à gagner, si vous ne la donnez pas à l'homme qui vous a sauvé la vie. Les allures franches et le sans-gêne de l'étudiant convenaient parfaitement à l'humeur du marin, qui lui raconta tous les détails de sa vie, existence accidentée et pittoresque, à laquelle Jean Guilbault ne pouvait pas manquer de prendre un vif intérêt.

Il arrivait souvent que le médecin s'oubliait des soirées entières auprès du malade, à lui entendre dire des histoires de ses voyages. C'était tantôt un naufrage sur

quelque îlot désert, tantôt un combat à coups de poing avec des matelots anglais sur les quais à Québec, tantôt quelque aventure sauvage sur les côtes du Labrador ou dans l'île d'Anticosti, tantôt quelque légende superstitieuse racontée par les pêcheurs acadiens de Gaspé ou des îles de la Madeleine ; car, avec sa goélette, le capitaine Guillot avait déjà parcouru tous les parages du golfe Saint-Laurent.

Un soir que Jean Guilbault était resté plus longtemps qu'à l'ordinaire à causer avec son patient, celui-ci mentionna par hasard, le nom de M. Henri Voisin l'avocat.

—Comment ! vous connaissez M. Voisin, fit l'étudiant en médecine ? c'est un de mes amis.

—Parbleu, si je le connais ; je crois bien, puisque c'est mon cousin.

—Ah ! diable, c'est votre cousin ?

—Mais oui, bien sûr, si bien que nous portons le même nom.

—Ça ne me paraît pas si sûr. Il s'appelle Voisin, et vous vous appelez Guillot.

—C'est-à-dire Voisin dit Guillot, ou Guillot dit Voisin, comme il vous plaira.

—Ah ! ah !

—Oui, c'est de même. Connaissez-vous François Guillot, le commis de M. Wagnaër ?

—Un peu.

—C'est encore mon cousin. Son père, mon père, et le père de M. Voisin l'avocat, c'étaient les trois frères. Son père, le bonhomme Henri Guillot, qu'on appelait *Riochon* Guillot, était l'aîné de la famille. Le bonhomme portait la cassette. Quand il s'est retiré du métier de colporteur, il avait une assez jolie fortune ; avec ça il a fait éduquer un de ses garçons.

—Ah ! et pourquoi son fils est-il le seul qui s'appelle Voisin ?

—Dame, c'était son goût de s'appeler de même. Il trouvait cela plus beau, apparemment. Comme il ne navi-

guait pas du même bord que le reste de la famille, il n'était peut-être pas fâché de mettre un autre pavillon... Savez-vous que ça va faire un gros avocat, notre cousin ; et puis il va se marier avec une fille riche, mais riche que ça n'est pas pour rire de dire ce qu'elle est riche.

—Ah ! et quelle est cette demoiselle ?

—Las ! je ne sais pas trop si je dois vous conter ces affaires-là. Mon cousin François, qui est venu me voir, il n'y a pas longtemps, m'en a jasé pas mal long ; mais il m'a dit de ne pas raconter ça à tout le monde.

—A la bonne heure, si je suis tout le monde.

—Tiens, docteur, vous allez vous fâcher ? Ah bien ! qu'à ça ne tienne. Je me fiche diablement de mon cousin François et de mon cousin l'avocat. Si ça vous amuse, je vous conterai toute cette manigance-là et bien d'autres avec. Mais il n'y a guère de vent dans les voiles ce soir, je suis joliment essoufflé ;... si vous me donniez un peu de vos gouttes... Bon !

—Faut vous dire, pour commencer, que c'est avec Mlle Wagnaër, la fille unique et héritière du gros marchand de R..., que se marie mon cousin Henri.

—Quoi ? Que dites-vous ? Avec Mlle Wagnaër !

—Quand je vous le dis : ça vous surprend, hein ? Ça en est-il un peu un parti ! On dirait, mon bourgeois, que ça vous fait de la peine. Est-ce que vous auriez eu des intentions ?

—Allez toujours.

—A vos ordres. Vous n'avez qu'à commander la manœuvre et je vais tout vous défiler ce qui en est. Connaissez-vous une petite *jeunesse* qui s'appelle Charles Guérin ?

—Un peu.

—Bon ! Vous devez savoir qu'il faisait la cour à la demoiselle, et même mon cousin dit qu'il ne déplaisait pas trop à la jeune fille et au beau-père, et qu'encore un peu et ça y était. Mais mon cousin François, qui est une fine mouche, parce que, sans vanterie, nous ne sommes pas trop bêtes dans notre famille, mon cousin François a

tout dérangé ça. Le bourgeois avait deux raisons pour marier sa fille au jeune Guérin. D'abord, il lui fallait un gendre avocat pour pousser ses affaires, puis il avait un dessein de faire des moulins, des bâtisses, un tas d'histoires; toujours, il lui fallait pour cela la terre de la famille. Avec le jeune Guérin, il avait à peu près, comme qui dirait, la maîtrise de la terre. Quand il vit cela, v'là mon François qui se met à faire faire connaissance à mon cousin l'avocat avec le bourgeois ; et petit à petit, v'là mon cousin qui se pousse dans la manche du bonhomme. C'était une consulte par-ci, un mot par-là. Puis le bonhomme lui passo une petite affaire par-ci, une petite affaire par-là ; enfin, il s'aperçut que mon cousin l'avocat était justement l'homme qu'il lui fallait : et qu'en fait de tours et de finesses, il pouvait même lui en remontrer, ce qui est dire pas mal. Le jeune Guérin, pendant ce temps-là, contait des fleurettes à la demoiselle, et la demoiselle, vous comprenez, comme toutes les fillettes, se laissait conter fleurettes ; mais tout ça n'avançait pas beaucoup les affaires. Mon cousin l'avocat courtisait le bonhomme, ce qui valait bien mieux. Mon cousin François faisait semblant de rien. Un bon jour il dit comme ça à son bourgeois : Mais, mon bourgeois, si vous pouviez marier mam'zelle Clorinde à M. Henri Voisin, savez-vous que ça vous ferait une fameuse affaire.—Mais la terre, fit le bourgeois ?—Bah, la terre, fit mon cousin François : si vous voulez me laisser faire, j'ai trente-six plans pour vous la faire avoir. Et v'là mes deux cousins qui se mettent à faire des embarcations de billets et de signatures qui répondent les uns pour les autres et qui font répondre le petit Guérin ; si ben qu'à la fin du compte, v'là tout ce monde-là poursuivi et v'là qu'ils vont vendre la terre en question.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(A suivre)

CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les rasoirs et les nouvelles doucines que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

—Tu l'affirmes ?

—Oui, certes, et je serais bien ingrat si...

—O Valentine ! interrompit Gabrielle, ton œuvre est accomplie, douce martyre qui t'es offerte en holocauste pour notre bonheur ; sois à jamais bénie et continue à nous protéger de là-haut !

—Que veux-tu dire, Gabrielle ?

—As-tu jamais eu depuis onze ans à me reprocher aucune légèreté, aucune faute de conduite, aucun manquement à mes devoirs d'épouse ?

—Jamais, grand Dieu ! Tu es la plus honnête comme la plus chère des femmes.

—Eh bien ! Gontran, ces années de bonheur sans nuage me donnent aujourd'hui le droit de tout te dire. Il y a eu une heure... il y a onze ans... où j'ai été sur le point de faillir. Cet ange m'a sanvée et s'est sacrifiée pour assurer la paix de notre ménage et notre félicité qui n'a plus cessé...

—Oh ! mon Dieu, murmura Gontran... La lettre ?

—La lettre était pour moi. En se l'appropriant, Valentine a fait le seul mensonge qu'elle ait peut-être commis dans sa vie... Pardonne-moi et qu'elle nous pardonne !

CASIMIR ST-JEAN,

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après les procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béton, en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis et dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restaurations ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAIRE, de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉE, de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEUR, du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILLE, D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORDE, des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRALE et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTES, aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, DES ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la FAÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidences privées et magasins.

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 **Tel. des Marchands, No 1396**

1—1898

Les deux époux retombèrent à genoux au pied du lit où Sœur Marie des Anges dormait son dernier sommeil et prièrent ensemble, la main dans la main.

Gabrielle et Gontran revinrent seuls dans leur voiture, silencieux et plongés dans leurs pensées.

—Quel mobile, dit tout à coup Gontran, a pu pousser cette noble Valentine à une aussi admirable abnégation ?

—Je l'ai compris depuis longtemps, répondit Gabrielle, en me souvenant de certaines paroles dites par elle sur le véritable amour qui n'aspire qu'à s'immoler pour le bonheur de l'être aimé. Valentine t'aimait, mon Gontran... Elle s'est immolée pour ton bonheur.

H. du Plessac.

FIN

P. McKENNA & SON

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, corbeilles, massifs, plates-bandes et bordures ; ainsi que pour jardinières, vases et suspensions. Nous pouvons fournir, toujours fraîches et en pleine croissance, toutes les plus récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Amérique en fait de plantes.

Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs pour les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolaires et des salles publiques.

Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration des lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.

Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défient toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs pour funérailles.

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

12-96

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98 **TEL. BELL : MAIN 398.**

A NOS LECTEURS

Plusieurs de nos lecteurs s'impatientent de la lenteur de la publication du roman de M. Chauveau (*Charles Guérin*). Nos abonnés des États-Unis, surtout, nous écrivent souvent pour demander s'il est possible de leur procurer le volume. L'ouvrage est introuvable en librairie et nous avons dû mettre à contribution, la bienveillance d'amis, pour nous procurer les deux exemplaires nécessaires à la publication et à l'illustration de cet intéressant roman de mœurs canadiennes. Pour satisfaire autant qu'il est en nous l'impatience de nos abonnés, nous avons résolu d'ajouter une forme de 16 pages à chaque numéro de la REVUE, jusqu'à ce que nous ayons terminé la publication de ce feuilleton.

Nous avons aussi la bonne fortune de pouvoir annoncer qu'avec le prochain numéro de la REVUE, nous reprendrons la publication de nos chroniques mensuelles, et, cette fois, le fauteuil de chroniqueur sera occupé par l'honorable M. Thomas Chapais, dont la réputation comme littérateur et journaliste n'est plus à faire. Nul doute que nos lecteurs se réjouiront et nous sauront gré de notre heureux choix.

Nous recommandons à nos lecteurs l'intéressant récit que nous commençons à la page suivante des annonces de la REVUE : *Souvenir de ma carrière médicale.*

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN, MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP. Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER, MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complèt, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

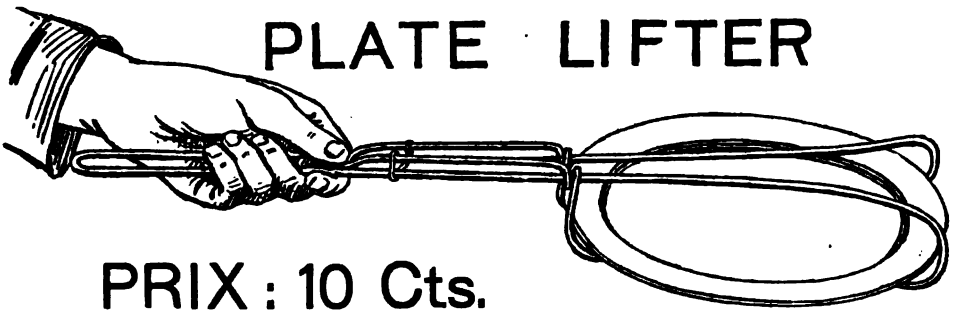
Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$1 .00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

PATENT



PRIX : 10 Cts.

EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

SOUVENIR DE MA CARRIERE MEDICALE

I

Au début de ma carrière médicale, j'avais une petite clientèle dans un des quartiers les plus pauvres et les plus populeux de Worcester. Comme il arrive souvent dans les grands centres industriels, la misère que je rencontrais à chaque pas, était au-dessus de toute description ; et il m'aurait été absolument impossible de continuer à exercer là ma profession, si je n'avais trouvé une certaine satisfaction morale à consoler et à aider, dans la modeste mesure de mes forces, les malheureux qui m'entouraient.

Un soir d'hiver, il y a quelque vingt ans, je rentrai chez moi, brisé de corps et d'esprit par une très longue et très laborieuse tournée.

En approchant de ma demeure, j'aperçus devant la porte un petit rassemblement. Au milieu, je remarquai deux jeunes et robustes ouvriers de ma connaissance, qui portaient le corps d'un vieillard pauvrement vêtu.

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guèrissent les femmes pâles et faibles.

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - $1,000,000
Réserve - - - - - - 400,000

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France { Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens

New-York { National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston, { Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.

Chicago, { National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. 4—1898

Lorsque je me penchai sur lui, je découvris qu'il vivait encore et n'était qu'évanoui ; je le fis alors transporter chez moi et cherchai à déterminer la cause de son état.

" Ce n'est que le vieux Jones, me dit l'un des ouvriers, il a toujours été un drôle de corps, et Sally vient de le trouver étendu raide dans notre escalier.

—Oui, Monsieur, reprit un autre ; j'ai dit tout de suite : " Portez-le à M. le docteur ; il le fera bien revenir à lui, n'est-ce pas ? " Et, en disant cela, il se tourna vers la foule qui, malgré ma défense, nous avait suivis dans la maison.

" Oui, cela est vrai, répondirent plusieurs voix ; et je remarquai, seulement alors, le nombre de ceux qui avaient pénétré dans la chambre.

Je détournai mes yeux du patient et renvoyai de la pièce tous ceux que je n'y avais pas appelés ; je permis seulement aux deux ouvriers de rester, pour le cas où j'aurais besoin encore de leurs services.

Alors je revins dans mon parloir et constatai avec joie que le malade donnait quelques signes de vie. La tension des muscles s'était dissipée, la pâleur mortelle avait fait place à une couleur

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $78.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... $1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol..... 2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol. 2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (Voyage autour du monde). 177 dessins. 1 vol..... 2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol..... 2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol..... 1 15
Autour de la Lune. (Suite de De la Terre a la Lune). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol. 1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol... 1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol... 1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol..... 2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol..... 1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
La Jangada. (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Rayon-vert. 44 dessins. 1 vol..... 1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol..... 1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol..... 2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol..... 1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Nord contre Nord. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Famille sans Nom. (Episode des événements de 1837, au Canada.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol..... 2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Claudius Bombarnac. (Carnet d'un Reporter). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol..... 1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 108 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75

☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à	**$1 15**	**brochés,**	**$1 50**	**reliés.**
"	1 75	"	2 50	"
"	2 25	"	3 00	"
"	2 50	"	3 25	"

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disposition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procurer, à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit en peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informations dont ils peuvent avoir besoin pour faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plus agréable peut trouver une jeune fille que celle de former une collection d'œuvres d'art, dans un album, qui deviendra par la suite une source intarissable de plaisir pour toute la famille et un sujet de conversation utile et intéressant, avec les amis, pendant les longues soirées d'hiver ?

Le jeune homme qui a eu l'avantage de faire un voyage à travers les monuments de la vieille Europe, peut revoir les merveilles qu'il a visitées et raconter ses voyages en montrant dans la réalité d'une photographie les édifices et les œuvres d'art qu'il a admirés.

On est souvent embarrassé dans le choix d'un présent à faire. Quelques photographies sont toujours acceptables et forment un souvenir que l'on a toujours devant les yeux, soit qu'on les fasse encadrer, soit qu'on les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulière. Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu'il traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, soit pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant aux arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations ou donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui compte plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme moderne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans le premier numéro de la revue de cette année, 1895.

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de première qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

naturelle ; et, après application de quelques remèdes, que j'avais sous la main, il ouvrit ses grands yeux sombres et regarda autour de lui.

Pendant quelques moments, il reposa, parfaitement tranquille, puis il s'assit avec de grands efforts, soupira profondément et joignant ses mains tremblantes : " Il n'est pas ici, dit-il, non, pas ici. Dieu soit loué ! "

Je lui fis boire un peu de vin ; et il parut ressaisir ses forces ; je lui demandai s'il avait souvent de ces évanouissements. Il répondit affirmativement.

—Depuis combien de temps ? demandai-je encore.

—Oh ! depuis de longues années, mais en ces derniers temps ils sont devenus plus fréquents.

—Vous sentez-vous mieux ? Puis-je vous faire reconduire chez vous par les deux ouvriers restés dans la pièce voisine ?

—Non, non ! dit-il vivement, en élevant les bras suppliants, ayez pitié, Monsieur ! laissez-moi un moment tranquille, seulement un instant. Ici, j'ai la paix ; ici je puis respirer et n'ai aucune frayeur.

—Certainement, vous pouvez être tranquille et rester ici aussi longtemps que vous voudrez, mon pauvre ami, dis-je ; cependant je

LIBRAIRIE.

C.O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63

LE BRILLANT MODERNE POUR POÊLES
Enameline
EN PÂTE, PAIN, OU LIQUIDE.
Chaque Paquet garanti
J. L. PRESCOTT & CO., NEW YORK

pensais que vous préféreriez vous rendre chez vous et vous reposer."

Étonné de l'expression de reconnaissance qui, à mes paroles, se répandit sur son visage, je lui demandai la raison de son épouvante et lui promis de le protéger autant qu'il serait en mon pouvoir.

Tout d'abord, il sembla refuser de répondre à mes questions répétées ; enfin il murmura à voix basse en s'éloignant un peu de moi : " Je crains pour ma vie, je crains pour mon âme."

J'étais jeune alors, partant plus impressionnable que maintenant, et je dois avouer que l'aspect singulier et l'air mystérieux de mon interlocuteur me causèrent un profond sentiment de malaise.

—Voyons, dis-je avec une certaine brusquerie involontaire, qu'est-ce que cela signifie ?

—Si je vous le disais, vous frémiriez d'horreur, sans doute, répliqua-t-il lentement ; et, bien que vous soyez le seul être humain qui, depuis des années, ait eu pour moi un regard compatissant, une bonne parole, je n'ai pas le courage, je ne peux pas, je n'ose pas vous dire. . . "

Il se tut un instant, puis il reprit d'une voix tremblante et suppliante : " J'en ai déjà assez dit pour vous donner des soupçons

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

No 290, Rue St-Paul, Montréal.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3.20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international, théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin, qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot, V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

sur moi ; puis-je, au moins, rester encore un petit instant auprès de vous ? Oh ! soyez compatissant ! Si vous aviez une idée de mes angoisses pendant la solitude, je vous inspirerais certainement une profonde pitié."

Comme ce pauvre vieillard me faisait vraiment compassion, je lui permis de demeurer chez moi encore une heure ou deux.

Il s'assit dans un fauteuil, que j'avais avancé pour lui devant le feu, mais refusa absolument de toucher aux aliments que je dis à ma servante de lui offrir. Moi, par contre, m'étant assis près de la table, où mon repas était servi, je mangeai de grand appétit, sans poursuivre l'entretien avec mon hôte improvisé.

Enfin, lorsque je n'eus plus de raison de rester devant la table, je me tournai vers le feu, j'allumai ma pipe et commençai à lire. De temps en temps, je jetai un regard furtif sur mon visiteur, qui était assis sans mouvement, ses mains ridées croisées sur ses genoux et les yeux dirigés vers le foyer. Précisément cette immobilité m'intéressait d'une manière incompréhensible ; et je ne pouvais qu'avec difficulté prêter attention à ma lecture.

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

LS. R. PAYFER. J. ANTHIME BEAUDRY.

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pour la part si libérale de patronage qu'ils nous ont accordée jusqu'ici, nous prenons la liberté de rappeler que nous tenons toujours à la disposition du public des **carrosses** de première classe ainsi que des **coupés anglais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les espèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts et toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

No 1353, Rue Notre-Dame,

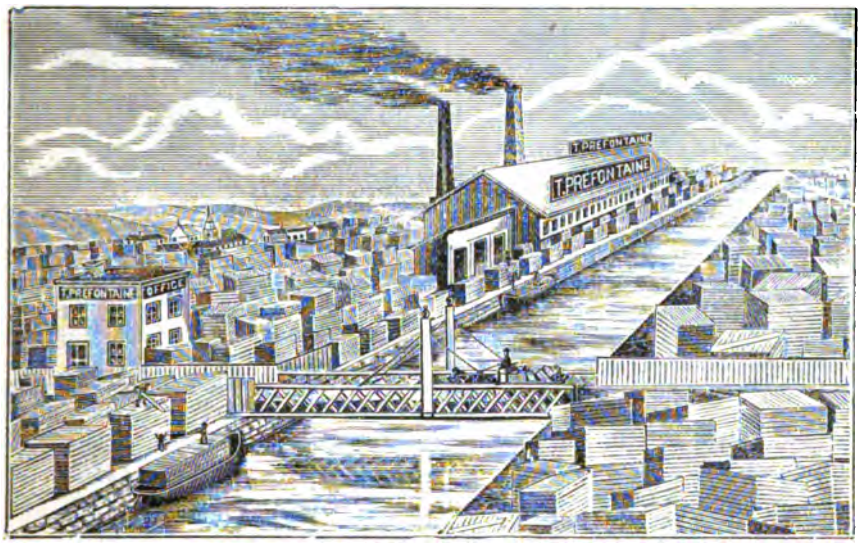
MONTREAL.

TELEPHONE BELL No 296 6—1899

T PREFONTAINE H. BOURGOUIN

T. PREFONTAINE & CIE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE.



Bureau : Coin des rues Napoléon et Tracey, Ste. Cunegonde.
Clos à Bois : Le long du Canal Lachine, des deux Cotés.

Telephone Bell 8141 MONTREAL.

" Savez-vous lire ? lui demandai-je machinalement. "

Il me regarda ; et un sourire vint un peu égayer ses traits.

—Lire ? Oh ! certainement !

—Eh bien ! il y a justement sur la tablette, près de vous, quelques journaux, si vous désirez les lire, prenez-les.

—Non, merci, ils ne m'intéressent pas, répondit-il en branlant la tête. Je ne m'inquiète pas de ce que les hommes disent ou font aujourd'hui ; mais si vous permettiez que je prenne un livre de votre bibliothèque, j'en aurais un grand plaisir."

Je me levai, et, approchant la lampe des rayons, je l'engageai à choisir le livre qu'il lui conviendrait.

A mon vif étonnement, il choisit un livre ancien et usé des œuvres de Gœthe, que j'avais jadis acheté d'occasion dans l'intention d'étudier l'allemand.

—Ne vous êtes-vous pas trompé ? lui dis-je ; si vous saviez vraiment lire, comme vous l'affirmez, vous n'auriez probablement pas fait choix d'un livre allemand.

—Comment l'aurais-je choisi si je ne savais pas lire ! répliqua-t-il tranquillement ? Voyez-vous, monsieur, je sais presque par cœur la plus grande partie de ce volume. Gœthe et moi, nous sommes de

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30	feuilles	6½ × 8¼	90 cts
½ reliure plat en toile	50	"	6½ × 8¼	$1.50
½ " " "	100	"	" "	2.25
½ " " "	50	"	8¼ × 10½	2.50
½ " " "	100	"	" "	3.25
Pleine reliure, doré sur tranche.	50	"	" "	7.50
" " " "	100	"	" "	9.00
½ reliure plat en toile	50	"	9¼ × 11½	3.50
½ " " "	100	"	" "	4.00
½ " " "	100	"	10½ × 13	4.50

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,
d'après A. Dieffenback.

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

vieux amis. Vous en êtes étonné, je le comprends. C'est que vous me voyez malpropre, déguenillé comme un pauvre vagabond ; mais il fut un temps où je n'étais pas ainsi.

—D'où cela vient-il ? dis-je ; comment donc êtes-vous tombé si bas ?

Un moment il me regarda de ses grands yeux extraordinairement grands et brillants, puis il murmura : " Le destin, la fatalité.

—Oh ! je sais, le destin, répétai-je, la fatalité ! c'est ordinairement la grande raison qu'on donne. Nos malheurs ne sont jamais notre ouvrage. Les hommes sont toujours portés à imputer au mauvais sort tout ce qui leur arrive de fâcheux, tandis que, en réalité, ils sont le plus souvent les artisans de leur misère.

—C'est très juste ce que vous dites là, répliqua-t-il avec un sourire moitié triste et moitié ironique. J'accepte votre réprimande, jeune homme, quoique vis-à-vis de moi, elle résonne étrangement dans votre bouche, ajouta-t-il en passant la main dans ses longs cheveux blancs.

Là-dessus, nous reprîmes nos places et continuâmes à lire silencieusement jusqu'à ce que la pendule sonnât dix heures ; alors il se leva et du ton le plus affable :

" Je vous remercie de tout cœur, dit-il, en s'inclinant profondément avec une certaine aisance de manières qui contrastait étrangement avec son minable extérieur. J'ai goûté, près de vous, plus de paix que je n'en ai connu depuis de longues années.

☞ Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

Le Vin St-Michel . .

s'adresse particulierement aux

Jeunes Femmes

pâles, faibles anémiques, nerveuses ou dyspeptiques. Il est l'idéal des **Toniques**, il excite l'appétit, aide la digestion, rend le sommeil paisible et doux et relève les forces abattues par les maladies de langueur. Il donne au visage cet éclat radieux, cette expression sereine, cet air de santé qui vous charme et vous captive. En vente partout.

MONGENAIS, BOIVIN & CIE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada et les Etats-Unis.

3-96

—Vous aimeriez, peut-être, à revenir ? lui demandai-je amicalement ; car je me sentais un peu confus de la dureté de mes dernières paroles, et désirai en atténuer l'effet. Eh bien, soit ! revenez quand il vous plaira, vous serez bien reçu.

—Le puis-je, vraiment ? s'écria-t-il ; et son visage rayonnait de joie. Vous avez un bon cœur, monsieur le docteur ; je prierais pour vous, si la prière d'un être tel que moi pouvait vous attirer quelques bénédictions."

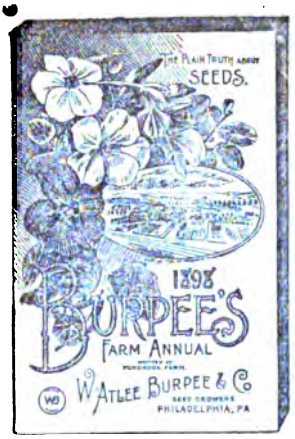
Comme il allait sortir, je le retins : " Attendez une minute, vous ne m'avez pas encore dit votre nom ?

—Mon nom, hélas ! je n'en ai plus, répliqua-t-il. Mon nom est mort, comme tout ce qui m'appartenait autrefois. Les gens d'ici me nomment le vieux Jones (une désignation qui me vient des enfants de mon quartier de balayage), je suis balayeur de rues ; vous pouvez me donner ce nom, si vous voulez ; il en vaut un autre. Adieu, monsieur le docteur.

—Au revoir ! " lui répliquai-je.

Et il s'en alla, mais pour revenir bientôt, comme je l'y avais engagé.

En peu de jours, Jones et moi, nous devînmes les meilleurs amis du monde. Au bout de quelque temps, il vint chez moi, presque chaque soir, passer une heure ou deux ; et je m'habituai à regarder



Avant d'acheter vos graines de fleurs, de legumes ou autres, demandez le plus important des catalogues de graines de l'Amerique, le

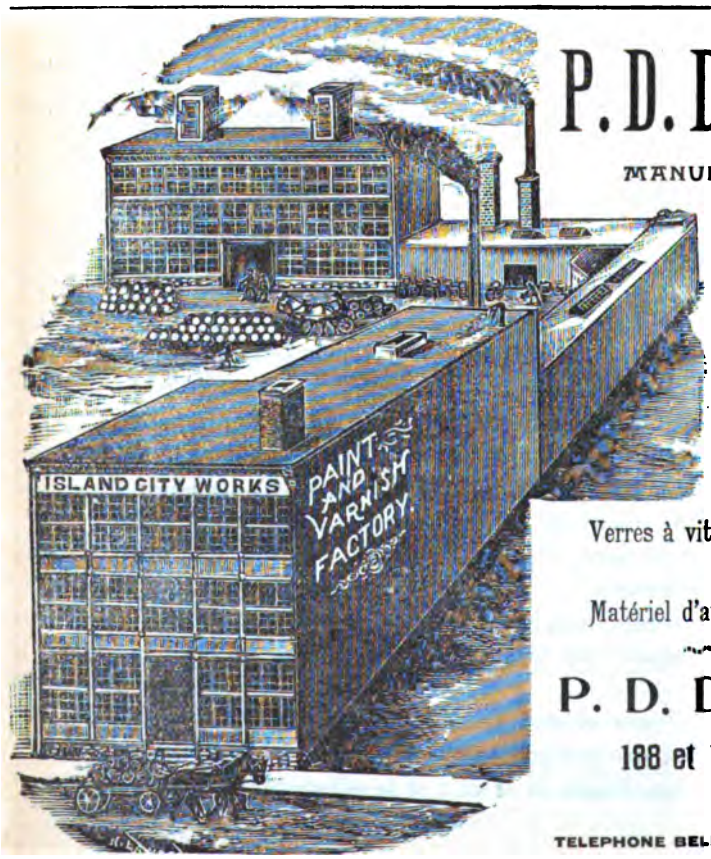
Burpee's Farm
Annual pour 1898

C'est un beau livre de 144 pages, splendidement illustré de centaines de gravures et de plusieurs planches en couleurs, peintes d'après nature. Il contient la description de vingt et une nouveautés, d'un grand mérite, et dit tout ce qu'il faut savoir sur les graines qui poussent le mieux.

Les graines de la maison ***BURPEE CROISSENT TOUJOURS,*** comme aussi le chiffre de ses affaires. Chaque printemps elle remplit plus de commandes qu'aucun grainier au monde. Joignez-vous à ses innombrables clients ! Pour avoir son catalogue, il suffit de le demander par carte-poste, adressée à

W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia, Pa., U. S.

3—1898



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028

4-1898

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME

EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HUILES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

sa visite comme le meilleur moment de la journée. Au commencement, il employait son temps à lire ; lorsque nous eûmes fait plus ample connaissance, j'eus l'occasion d'admirer en même temps l'étendue de son esprit naturel et la variété de sa culture intellectuelle. Jamais, cependant, il ne se départit de la réserve dont il s'était armé au commencement : et, quoi que je fisse pour obtenir une confidence circonstanciée, il détournait obstinément la conversation.

Quand j'insistai sur ce sujet : " Un jour, je vous dirai mon véritable nom et vous raconterai mon histoire, répliquait-il ; attendez, ayez un peu de patience."

J'attendais donc.

Entre temps, ce qui m'étonnait était le renouvellement et la fréquence des évanouissements analogues à celui qui avait amené notre connaissance. Malgré mes sérieuses études médicales, ces accidents étaient pour moi complètement inexplicables, car ils différaient de tout ce que j'avais été à même d'observer jusqu'alors.

Dr B. M. . . .

(*A suivre*)

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes, 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III. *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud : JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud : HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol. 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud : HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud : HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste) : ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 3 50

Nicolas : DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas : LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas : LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*Etat chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas : L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard : DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard : LE COLLÈGE CHRÉTIEN :

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard : LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard : LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

3—1898

ECHOS OU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 3—1898

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du MESSAGER CANADIEN DU SACRÉ-CŒUR se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de JÉSUS et de MARIE.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Cadrans, Billets-Zélateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de JÉSUS, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de JÉSUS.

Adresses toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Gésu,
Montréal, Canada.

2-93-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES.

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

2—1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

LA REVUE CANADIENNE

SOMMAIRE

PAGES

82.—Ste Anne et la Vierge Marie, gravure, d'après.....**S. Wirsching**

83.—Naissance de Marie, par ..... **Alphonse Leclaire**

87.—François Coppée, par.....**Geo. Legrand**

97.—L'esthétique dans l'enseignement (*suite et fin*), par.....**L'abbé*****

102.—Le Typhus de 1847 (*suite*), par..... .....***

117.—Charles Guérin (*suite*), par..... .....**Pierre-J.-O. Chauveau**

153.—A travers les faits et les œuvres, par.....**Ths Chapais**

Souvenir de ma carrière médicale, nouvelle intercalée dans les annonces.

= 35e ANNÉE =

FÉVRIER 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, 290, rue St-Paul, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANTS

REND

la SANTE, la FORCE, l'ENERGIE et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément :

" Désormais, je ne m'embarque plus sans une provision de Vin Mariani, ce tonique et fortifiant breuvage. "

† CLÉMENT, Arch. de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & CIE

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE,

(*Successeur de A. Lavallée*)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai

Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à prix très réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Lyon, France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—98

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

35e ANNÉE 1899

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

CANADA ET ETATS-UNIS	**$2.00**
FRANCE	**12 frs**
ANGLETERRE	**10 shellings**

Les abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements et les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne, 290, rue Saint-Paul.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants, le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, des Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour laver les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

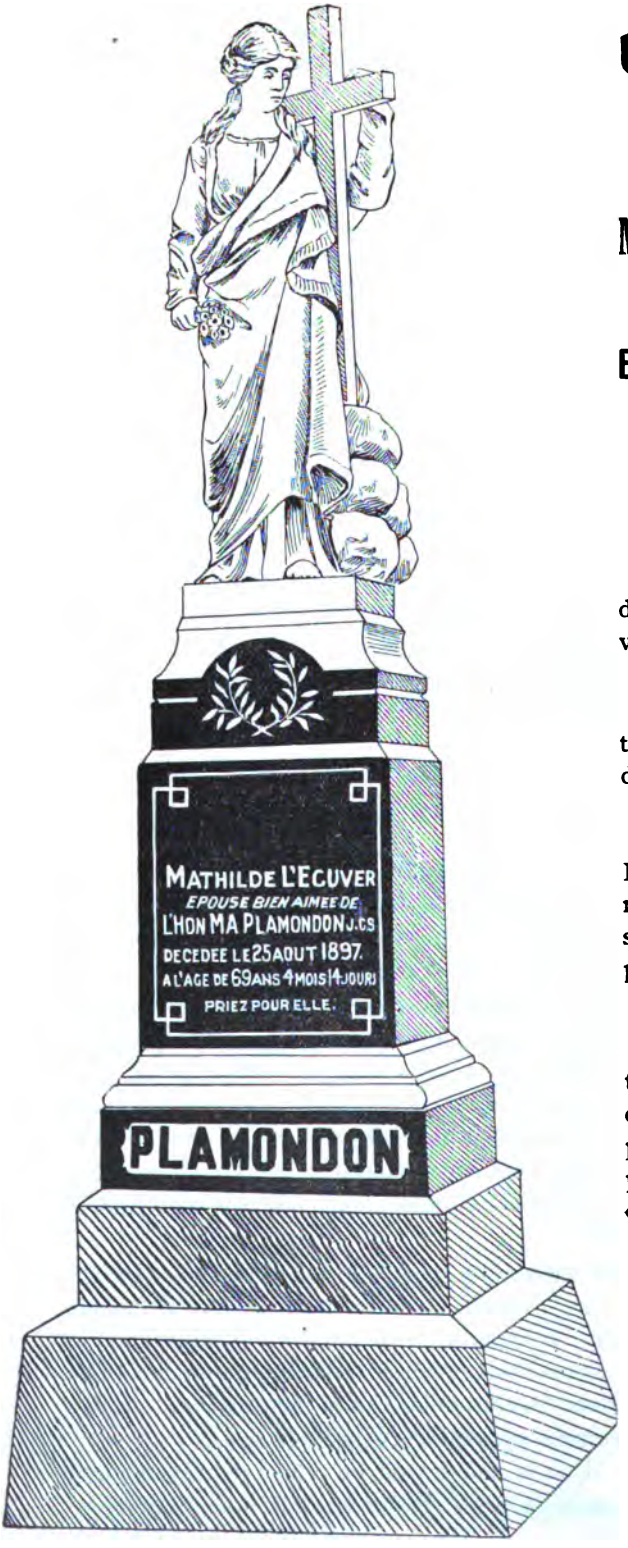
LA CIE CAFÉSANTÉ 4, rue St-Laurent, Montréal.
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

Ils offraient ordinairement le caractère d'une frayeur profonde, d'une angoisse mortelle, d'autant plus douloureuses à voir qu'elles étaient, au moins en apparence, dénuées de toute raison d'être. Le malheureux, tout à coup saisi par la crise, s'arrêtait parfois brusquement, au milieu d'une conversation ; les mots expiraient sur ses lèvres ; ses yeux sortaient presque de leur orbite ; pendant quelques minutes, il fixait, immobile, ses regards vers un certain point, puis tombait comme inanimé sur le sol. Quelquefois, quand il revenait à lui, il embrassait mes genoux et me conjurait de le sauver, de le protéger ; mais lorsque sa pleine connaissance lui était rendue, il me regardait avec crainte, et m'expliquait qu'en de tels moments, il ne savait ce qu'il disait.

Je pris, sans lui en rien dire, quelques informations dans la maison où il demeurait, et j'appris qu'on l'entendait souvent parler seul, gémir et soupirer ; or, comme il ne recevait jamais aucune visite, et qu'on ne lui connaissait aucune relation, on en concluait que ses angoisses devaient être un effet de son imagination. Enfin je me perdais en conjectures sur ce bizarre personnage.

Un matin, au moment où je me levais, on vint me prévenir que Jones me faisait instamment prier d'aller le voir immédiatement.



J. BBUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbre et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL.

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèce d'ouvrages pour bâtisses, en ville, comme au cimetière.

Estimations données pour toute sorte d'ouvrages, sur demande.

La statue du monument Plamondon, sculptée dans nos ateliers, est la première statue en granit faite dans la province de Québec.

La sculpture, les inscriptions et les moulures sont exécutées dans nos ateliers par des machines à air comprimé, les seules de ce genre qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS:

COTE-DES-NEIGES

près Montréal.

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville.

11-98

L. M. MOREL. J. A. BELANGER.

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & BELANGER

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 165½, rue Sanguinet, coin de la rue Ste-Catherine

MONTREAL.

11—98

Je me rendis en toute hâte à son appel, car je craignais que le malheureux ne fût saisi d'un accès beaucoup plus grave qu'à l'ordinaire.

Je le trouvai complètement habillé sur son pauvre grabat ; il paraissait malade et anéanti, mais tout à fait tranquille et résigné. Il se leva lorsque j'entrai, alla à une table branlante sur laquelle se trouvaient, en désordre, de l'encre, des plumes, des feuilles blanches, et un rouleau de papier, qu'il prit et me tendit :

" J'ai passé, me dit-il, trois nuits à écrire ce qui est dans ce rouleau, prenez-le ; et, ce soir, à l'heure où je suis ordinairement près de vous, lisez-le et tâchez d'être pour moi aussi bon, aussi indulgent qu'il vous sera possible. Je ne peux plus supporter la vie et je suis décidé à y mettre un terme.

—Grand Dieu ! Que dites-vous ? m'écriai-je en le retenant comme il marchait vers la porte. Que voulez-vous faire ? "

Il sourit étrangement.

—Attendez et vous le verrez. Je ne veux, sachez-le bien, ni me faire sauter la cervelle, ni aller me noyer, mais tout simplement me livrer aux mains de la justice."

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

—AVEC LE—

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boîte

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des " Variétés Canadiennes ", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

Il ouvrit la porte, appela l'hôtesse, et la pria d'aller, sans délai, chercher un constable.

Pendant le court espace de temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de cet agent, le vieillard ne prononça pas un mot, malgré mon insistance pour qu'il m'expliquât la détermination qu'il venait de prendre.

Quand le constable entra : " Écoutez, je vous prie, lui dit-il, d'une voix lente et parfaitement calme ; et, me montrant : " Voici M. le docteur M... dont, sans doute, vous connaissez le nom. Je vais lui adresser quelques questions. Lorsqu'il y aura répondu, vous pourrez faire votre devoir."

Et alors s'adressant à moi :

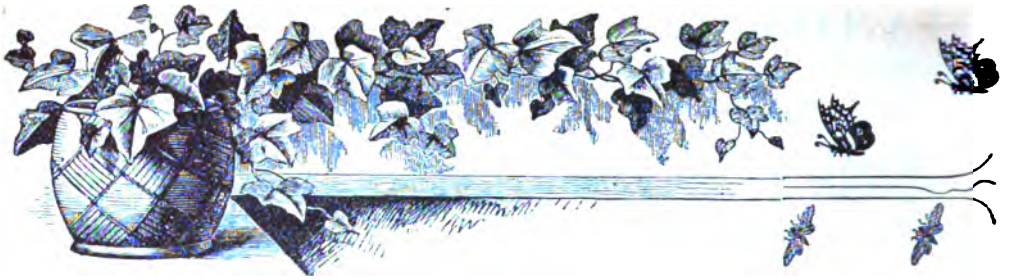
" Monsieur le docteur, reprit-il, vous me connaissez depuis quelques mois, pendant ce temps m'avez-vous quelquefois vu en état d'ivresse ?

—Non, jamais, répondis-je.

—Ma manière d'agir n'était-elle pas parfaitement raisonnable, sauf quelques particularités ?

—Oui... toutefois...

Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.



F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.

SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées, bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCE.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL. 11—98

—Cela suffit, dit-il, en m'interrompant. Je désirais seulement constater que (autant que vous pouvez le savoir) je suis en pleine possession de mon intelligence et connais la portée de mes paroles. Monsieur le constable, je m'accuse d'un crime qui n'a été connu de personne, que j'ai commis il y a plus de trente ans et pour le châtiment duquel je demande à être jugé."

Sur quoi, il s'approcha du représentant de la justice et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le constable donna les marques du plus grand étonnement. " Je vais vous suivre immédiatement, continua Jones d'une voix ferme, en se disposant à sortir avec l'agent."

" Non ! m'écriai-je, en me précipitant entre eux, ne le croyez pas. Cet homme est fou... je puis vous donner des preuves qu'il n'est pas dans son bon sens."

—Et moi, répondit Jones tranquillement, "je puis donner des preuves de ma faute." Allons, monsieur, allons !...

Ils sortirent.

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée "**Les Saints,**" dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre :

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints*. Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints*, Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint." — "C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec "la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples "matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

"Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - $500,000
Surplus - - - - - - $291,000

Directeurs :

L'HON. ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C S. POWELL, INSPECTEUR.

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES,
" RUE ONTARIO,
" RUE STE-CATHERINE,
" STE-CUNÉGONDE,
" ST-HENRI,
" ST-JEAN-BAPTISTE,
VICTORIAVILLE, P. Q.,
QUÉBEC, RUE ST-JEAN,
" ST-SAUVEUR,
HULL, P. Q.
BEAUHARNOIS, P. Q.,
FRASERVILLE, P. Q.,
VALLEYFIELD, P. Q.
OTTAWA, ONT.
EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
" Glynn, Mills, Currie & Co.
NEW-YORK, Bank of America.
" Western National Bank.
" Hanover National Bank.
" National Bank of the Republic.
" National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

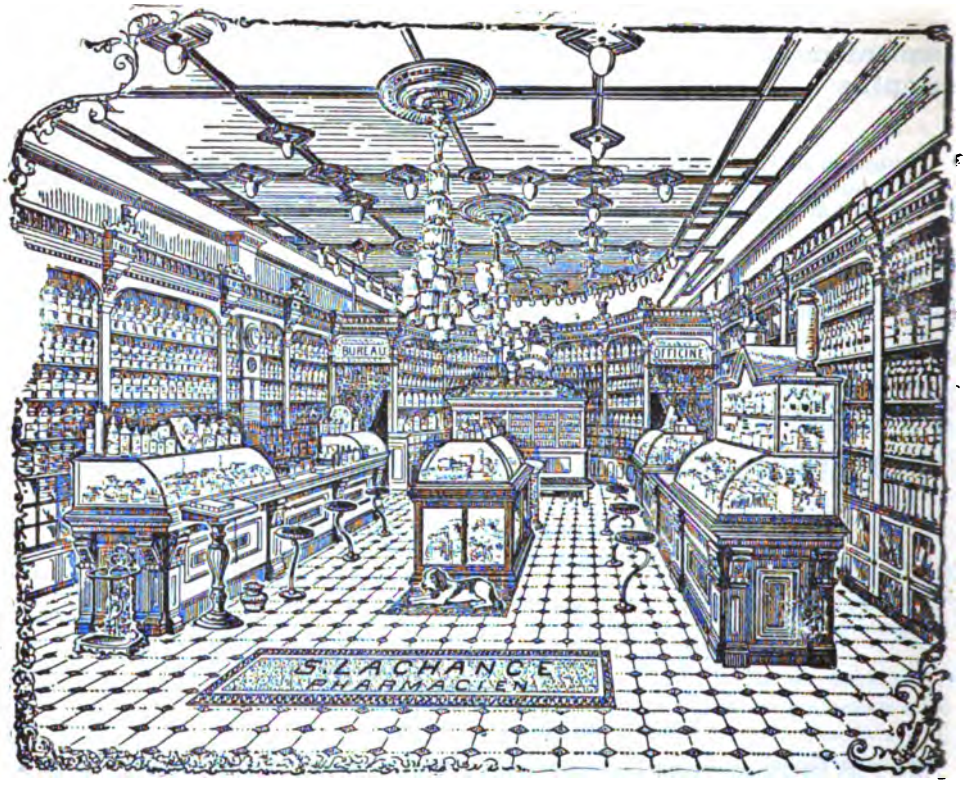
II

Le même soir, je déroulai le manuscrit, à l'heure où le vieux Jones avait coutume de frapper doucement à ma porte, pour entrer ensuite d'un pas discret. On croira sans peine qu'en dépliant ce papier, ma main tremblait, et que les mots dansaient devant mes yeux lorsque je pensais que celui qui les avait tracés s'était constitué prisonnier, en s'accusant d'un crime sans doute abominable.

Je lus ce qui suit :

" Cher docteur, permettez-moi même de dire cher ami, car vous avez été pour moi le plus indulgent, le meilleur des amis — vous avez désiré connaître mon histoire. Je vais donc vous la conter le plus brièvement, mais le plus sincèrement possible ; je vous en prie, avant de me juger, attendez de tout savoir ; car si ma faute a été grande, j'en ai été terriblement puni. Sans doute je ne dois quitter la prison où l'on va me mettre que pour aller à

PHARMACIE LACHANCE



Nous avons le plaisir d'annoncer, que pour répondre d'une manière plus satisfaisante aux besoins d'une clientèle toujours croissante, nous avons transporté notre pharmacie dans un local plus vaste et plus commode.

La préparation des ordonnances de MM. les Médecins et les recettes de famille resteront, comme par le passé, sous notre surveillance personnelle et la meilleure qualité de drogues seulement sera employée.

Nous continuerons à tenir l'assortiment le plus complet de médecines brevetées **Françaises, Anglaises** *et* **Américaines,** *ainsi que* **Parfumerie, Articles de Toilette,** *etc., etc.*

Nous profitons de l'occasion pour remercier cordialement notre clientèle de son bienveillant patronage et lui en solliciter la continuation.

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

Coin des rues Ste-Catherine et St-Christophe,

MONTREAL.

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez l ur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1898

l'échafaud ; et alors, me semble-t-il, je serai plus heureux et plus libre que je ne l'ai été pendant les trente dernières années de mon existence.

" Mon nom est Walter Dikson. Je fus orphelin de bonne heure et n'avais, à une seule exception près, aucun proche parent. Cette exception était mon petit cousin, Godfrey Burton, qui était aussi orphelin, mais qui, au contraire de moi, était l'héritier d'une immense fortune. Nous jouions ensemble quand nous étions enfants ; puis nous fréquentâmes la même école et passâmes nos examens dans le même collège. Il était un peu plus jeune que moi et s'était, depuis l'enfance, vivement attaché à moi, comme je m'étais attaché à lui. Mais, dès le principe, il avait affecté envers moi une formelle supériorité. Il était hardi et résolu, et, comme il le disait, ne craignait ni Dieu, ni diable. Doué d'une parfaite beauté corporelle, dont il avait d'ailleurs le sentiment et l'orgueil, il aimait à dominer. Avec d'autres que moi il cherchait plutôt à inspirer la crainte que l'affection. Il était capricieux, changeant, et terribles étaient les éclats de ses passions.

" A cela se joignait un égoïsme incroyable ; dès qu'il s'était proposé un but, aucune force étrangère ne pouvait le faire reculer.

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1398

Maintes fois, cependant, il avait avec moi des accès d'épanchement, et me révélait en toute sincérité les étranges façons de voir qui étaient les siennes, et que parfois je m'avisai de combattre.

" Mon cher ami, me disait-il, par exemple, sur un ton railleur, tu es un excellent garçon, mais, sur certaines choses, tu as des idées de vieille femme. Je ne comprends pas bien ce que tu nommes conscience ; et, quant aux " bons motifs " dont tu parles si souvent, je suis décidé à m'y conformer, à condition toutefois qu'ils me conviennent, autrement, ne me demande rien. Je crois à l'instinct et je suis la nature partout où elle veut me mener, de même que si j'ai soif, je bois sans penser aux suites, de même s'il y a lieu, je me fâche et dis des injures ; si quelqu'un m'a offensé, je ne me fais aucun scrupule de me venger. Maintenant tu peux comprendre pourquoi tes sermons ne font pas beaucoup d'effet sur moi."

" Godfrey était, comme je l'ai dit, très riche, mais pendant les premières années qui suivirent sa majorité, il dissipa une partie considérable de sa fortune. Lorsque la fougue de ses passions se dissipa, il quitta sa patrie et commença à voyager ; il restait souvent sans que nul autre que moi sût où il vagabondait. Il entretenait avec moi une correspondance assez suivie ; et lorsqu'il revenait de ses longs voyages, il ne manquait jamais de venir me

PIANOS, MUSIQUE,

Instruments de musique de tous genres.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU,

(Maison fondée en 1860)

La plus ancienne maison Canadienne dans cette branche de commerce.

Harpes,
Violons,
Mandolines
et Guitares.

Pianos
échangés,
accordés
et réparés.

Réparations de tous genres.

Spécialité de musique en feuille. L'assortiment le plus varié et le meilleur marché qu'il y ait à Montréal.

Pianos des manufactures les plus célèbres, Pianos d'artistes, Pianos de professeurs, Orgues à pédalier et à deux claviers.

Tous ces instruments sont offerts à bon marché et à des CONDITIONS FACILES.

C'est l'intérêt de l'acheteur que d'accorder sa confiance à une maison dont l'honorabilité en affaires est bien établie.

Toutes les dernières nouveautés en fait d'orgues et pianos mécaniques, tels que **Orgue-Symphonie, Pianos-Angelus,** etc.

Cette maison tient à se maintenir, comme toujours, AU PREMIER RANG.

Nos 1635 et 1637, RUE NOTRE-DAME,

MONTRÉAL.

1—1899

STE ANNE ET LA VIERGE MARIE,
d'après S. Wirsching.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

V

NAISSANCE DE MARIE.

La naissance de la Vierge a été le sujet d'importantes compositions. Laissant de côté les nombreux tableaux des peintres primitifs, admirons la fresque si gracieusement agencée et si pleine de fraîcheur de Domenico Ghirlandaio, dans l'église de Santa Maria Novella, à Florence. Comme Joachim et Anne étaient riches, il a placé la scène dans une chambre splendidement décorée. Sainte Anne est couchée. Deux femmes assises, à l'avant-scène, s'occupent de l'enfant, pendant qu'une servante verse de l'eau dans un vase. Une dame, richement vêtue d'un costume florentin du quinzième siècle, entre suivie de quatre autres.

Albert Dürer a fait de ce sujet l'objet d'une jolie scène de commérage allemand, où l'on reconnaîtrait difficilement la nativité de Marie, n'était l'ange qui plane au

dessus, un encensoir à la main. Sainte Anne est couchée sur un ancien lit à baldaquin. Deux femmes lui apportent une soupe et quelque chose à boire, tandis que la garde-malade, épuisée, s'est endormie la tête appuyée sur le lit. En avant un groupe nombreux de femmes, qui, sans doute, ont passé là la nuit, si l'on en juge par la bougie presque entièrement consumée que l'on aperçoit sur un coffre, sont en train de se réjouir; elles mangent, boivent et se reposent, tout en causant ensemble. Une d'elles s'occupe de l'enfant.

La plus belle représentation de la nativité de Marie que nous ayons vue, est la grande fresque d'André del Sarto, peinte sous le portique de l'église de l'*Annunciata*, à Florence. Les incidents de la scène sont à peu près les mêmes, mais quel contraste entre le sans façon de la composition animée de l'artiste allemand et la noble et digne attitude des personnages du peintre italien, qui sont vêtus avec tout le goût qui distingue les draperies du Vannucchi. Des anges, planant dans le haut de l'appartement, laissent tomber des fleurs, et, chose unique dans les représentations de ce sujet que nous connaissons, saint Joachim n'a pas été oublié; fatigué, sans doute, par une nuit d'insomnie et d'anxiété, il s'est endormi sur un divan. Le coloris, toujours si frais et si harmonieux de l'artiste florentin, rehausse encore le mérite de la fresque.

Quel que soit le mérite de cette représentation de la nativité de Marie, elle ne répond pas à l'idéal que nous nous formons de cette scène. Saint Joachim et sainte Anne y sont trop indifférents au bonheur qui leur est accordé de posséder un semblable trésor, dont l'apparition réjouit le ciel, la terre et les limbes et n'est compatible avec aucune idée de douleur, de souffrance ou même de fatigue, ni pour la mère, ni pour l'enfant, ni, à plus forte raison, pour le père. Les bas-reliefs d'Orcagna, sur le tabernacle d'*Or san Michele*, à Florence, et le volet peint d'un diptyque

conservé au musée chrétien du Vatiçan, où sainte Anne est toute entière au bonheur de contempler et de caresser sa petite Marie, l'emportent de beaucoup sous ce rapport. Il est assez singulier de constater que le seul artiste qui ait fait paraître saint Joachim dans ces compositions, où il devrait, ce semble, avoir sa place, ait affecté, en quelque sorte, de l'effacer.

Le musée du Louvre possède une très belle Naissance de la Vierge, par Murillo, dans laquelle des anges vénèrent l'enfant qui vient de naître, tandis que d'autres présentent le linge pour la vêtir. C'est une bonne pensée que de faire intervenir les anges. Mais l'idéal est loin d'être atteint dans la représentation de ce berceau miraculeux, le champ reste vaste pour les artistes de l'avenir.

Essayons de nous former une idée de ce qui dut se passer à cette naissance incomparable.

C'était en septembre, un samedi, à la première aube du jour, que naissait cette Aurore.

Qui le savait dans la création, hormis les anges, députés pour entourer ce berceau d'un cortège d'honneur, et rendre leurs premiers devoirs à leur souveraine, hormis Joachim et Anne, instruits par une révélation divine ?

Toutefois, il est à croire que du fond des limbes, il fut permis aux patriarches et aux rois d'entrevoir leur Fille bénie, et aux prophètes de contempler en pleine et réelle lumière celle qu'ils n'avaient aperçue que dans le nuage transparent de leurs visions.

Peut-être même la création matérielle, moins aveugle et moins insensible que la création intellectuelle, salua-t-elle sa Maîtresse par des transports ou des signes prodigieux. Les Pères ont supposé que l'aube de ce jour fut la plus douce qui eût souri à la terre, plus douce même que la première aube d'Éden ; que l'air ne se colora jamais d'un azur si pur, si profond et si transparent ; que jamais le soleil ne se leva si splendide, n'illumina les montagnes

d'un éclat si doré, n'alluma de tels diamants à toutes les gouttes de rosée, ne déroba au calice des fleurs et ne confia à la brise matinale des parfums si suaves ; que jamais et nulle part comme ce matin-là et autour de cette humble demeure, les oiseaux ne volèrent en telle foule et n'entonnèrent de tels concerts. Ils ajoutent qu'au-dessus du berceau de l'enfant se dessina une auréole d'argent et d'or, aux rayons nuancés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; qu'au concert de la brise dans le feuillage et des oiseaux dans les airs, s'unit la musique d'êtres invisibles, dont les accords, montant et descendant tour à tour, semblaient chanter l'harmonie rétablie entre la terre et le ciel.

Si on ne sait pas quels miracles, en particulier, éclatèrent autour de ce berceau idéal, on peut tous les supposer. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut accompagné d'aucune douleur. Comment aurait-elle pu en causer à sa mère, celle qui par sa naissance annonçait la joie à tout l'univers ? Croyons-en la légende qui raconte que l'heureuse Anne, à peine devenue mère, préluda au futur *Magnificat* de sa Fille, en s'écriant : " Mon âme surabonde de joie à cette heure ! "

Alphonse Leclaire.

FRANCOIS COPPEE

I

IMBERBE, la figure placide et l'œil rêveur, la chevelure régulièrement relevée, une tête d'artiste correct. Sur la table de travail une page d'écriture soignée, que la cendre de la cigarette macule par instants. Aux murs des esquisses de Jules Lefebvre et de Jules Breton. Un peu à l'écart, dans la pénombre, compagne attentive à ne pas distraire, la grande chère sœur Annette aux soins maternels. Autour du logis tranquille, c'est le faubourg parisien aux mille bruits divers, voix de la rue, de la boutique, de l'atelier, du couvent, bourdonnement confus que le poète affectionne. Car Coppée est parisien de naissance, d'existence et de cœur. Il l'a écrit :

> C'est vrai. J'aime Paris d'une amitié malsaine ;
> J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
> Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
> Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
> D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
> A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
> D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
> Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
> Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
> Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle. (1)

Prenant possession à l'Académie française du fauteuil de M. de Laprade, il dira justement dans son discours de réception (2) : " Après le grave contemplateur des glaciers et des hautes futaies, vous appelez à vous un rêveur des rues de Paris ; ayant entendu le rossignol des Alpes emplir de sa voix puissante les solitudes du vallon nocturne, vous écoutez la petite chanson du bouvreuil en cage sur une fenêtre du faubourg."

(1) *Promenades et Intérieurs*, III.

(2) *Discours de réception à l'Académie française*, p. 4.

Le Paris qu'il aime, ce n'est point le Paris bruyant, et éblouissant de joie et d'opulence louche ; ce n'est point le Paris de la bourse, des boulevards, des théâtres, des champs de course et des expositions. " Au tumulte des grands boulevards, écrit-il, je préfère l'extrême tranquillité de certaines rues de la rive gauche, où l'on entend chanter les serins en cage ; et, si magnifique que soit l'avenue du Bois sous ses frondaisons printanières, vous me rencontrerez plus volontiers dans les allées tournantes du vieux Jardin des Plantes, qu'attriste l'agonie des arbres de Judée plantés par Buffon (1)." Quant à la tour Eiffel, au grand scandale des provinciaux qui lui ont sacrifié leurs économies, il l'appelle tout crûment " une sottise haute de trois cents mètres (2)."

François Coppée est né à Paris, en 1842. Son père peinait sur un bureau au ministère de la guerre pour faire vivre la petite famille : trois filles et le garçon chétif. La mère faisait des " rôles " pour des petits entrepreneurs du voisinage et savonnait le menu linge. Il a rappelé dans un poème la promenade quotidienne, avec son père, les soirs d'été, du côté de la barrière du Maine, le retour à la maison à l'heure où la lune se lève, l'ascension ténébreuse au cinquième étage où l'on embrassait les trois sœurs et la maman causant autour d'une bougie. Ces souvenirs d'enfance, de contour précis, d'accent ému, rendent un peu le son des vers où le doux Brizeux évoquait sa jeunesse, sa mère, ses grèves de Bretagne. Bientôt le fonctionnaire vieillissant fut mis à la retraite, les deux sœurs aînées firent de la peinture pour apporter quelque ressource au ménage, Coppée à son tour devint employé. Le jour, il grattait le papier ministériel, et le soir il complétait son instruction sous les becs de gaz de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il rimait inconnu, publiait

(1) *Paris*, dans *Longues et Brèves*, p. 263.

(2) *Ibid.*, p. 267.

même, et le public restait indifférent, jusqu'au jour où l'exquise mélodie du " Passant " résonna, comme le salut enivrant de la gloire naissante, dans son ciel naguère encore nuageux, tout d'un coup peuplé d'étoiles claires comme la nuit florentine où le page Zanetto chante, la guitare sur l'épaule et le manteau de serge sous le bras :

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage !
Le soir on a soupé dans quelque humble village,
Sous la treille, devant les splendeurs du couchant;
Et l'on part au lever de la lune. En marchant,
On chante et l'on oublie, en chantant, la fatigue.
Vivent les nuits d'été, quand le ciel est prodigue
De clartés et que l'astre, au regard presque humain,
Vous sourit à travers les arbres du chemin !
Vivent les nuits de juin et vive l'espérance ! (1)

Quand Coppée jetait au cou de la renommée ce collier de rimes étincelantes et sonores qu'on nomme " le Passant," il y avait encore trois personnes, le soir, autour de la lampe familiale : la vieille mère, la sœur Annette et lui. Dans ses poésies, maint trait, maint croquis, ont fixé le souvenir du temps où la mère vivait. Tel ce tableautin emprunté aux " Promenades et Intérieurs : "

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma Mère, sois bénie entre toutes les femmes. (2)

Il a conté dans une page récente l'émotion éprouvée devant un antique livre de prières que les doigts de sa mère avaient usé. Le souvenir de sa mère défunte, la pensée de sa sœur présente, le culte de ces deux êtres chers dont les menus soins incessants ont dorloté son existence, qui ont réconforté de bonnes paroles et de tendresses meilleures son pauvre cœur souvent malade de mélancolie, ses travaux littéraires, la lecture et la visite

(1) *Le Passant*, scène II.

(2) *Promenades et Intérieurs*, XIV.

de ses musées : — " Je suis, a-t-il dit, un grand liseur et un grand coureur de galeries et de musées," — ses flâneries dans la banlieue parisienne, ses causeries avec les amis intimes : voilà toute la vie de Coppée.

S'il a parfois rêvé d'une autre existence, — à qui cela n'arrive-t-il pas ? — ç'a toujours été vers un genre de vie analogue, calme et retiré, que se sont orientés ses rêves.

Il écrira par exemple, dans une piécette intitulée " Petits Bourgeois " :

> Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
> Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
> Et le modeste sort dont je suis envieux,
> Si je travaille bien et si je deviens vieux,
> Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
> C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
> Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
> Retirés tout au bout du faubourg, près des champs. (1)

Plus loin, sous le titre " En province " :

> La petite maison à mine sépulcrale,
> Noire et basse, en plein nord, près de la cathédrale,
> Quand j'avais visité la ville, m'avait plu
> Par son air clérical, discret et vermoulu. (2)

Dans les " Promenades et Intérieurs," menus croquis au dessin précis, où l'artiste a fixé au passage une vision, un état d'âme, un geste, où quelques rimes conservent le parfum d'une impression et d'un souvenir comme un linge replié garde un parfum de fleur séchée, dans ces vers qu'il a écrits, dit-il, " ainsi qu'on fait des cigarettes," Coppée a plus d'une fois esquissé d'un trait bref une perspective de vie souriante :

> N'est-ce pas ? Ce serait un bonheur peu vulgaire,
> D'être, non pas curé, mais seulement vicaire,
> Dans un vieil évêché de province, très loin. (3)

Et ailleurs :

> Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
> D'une ville très calme et sans chemin de fer.
> Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
> Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable. (4)

(1) *Les Humbles.*

(2) *Ibid.*

(3) *Promenades et Intérieurs*, XXI.

(4) *Promenades et Intérieurs*, XXVI.

Écoutez encore :

> Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
> C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
> Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
> Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé. (1)

Vie simple du petit bourgeois de ville ou de campagne, perdue dans le brouhaha et la confusion du faubourg parisien, ou stagnante comme l'eau des abreuvoirs antiques, dans une rue silencieuse de province, où les pas résonnent, où l'herbe encadre les pavés, à l'ombre froide d'un vieux carillon qui essaie en vain de retrouver les airs qu'il chantait dans sa jeunesse : ainsi se concrétise le rêve de Coppée.

Pourquoi, d'ailleurs, songerait-il à envier une autre existence que celle dont la Providence l'a bénévolement gratifié ? Poète, il s'y complaît et il n'est que poète ou conteur en prose. " J'ai cette modestie, a-t-il dit, plus rare qu'on ne pense par le temps qui court, de me considérer comme tout à fait incapable de légiférer et de me mêler du gouvernement ; je suis poète, rien de plus ; je tâche de faire des vers de mon mieux, et c'est encore, ce me semble, le meilleur moyen que j'aie d'être un bon et utile citoyen (2). "

Poète des petites choses d'ailleurs, les ailes de papillon de son imagination poétique se déploient à l'aise dans le cadre de la vie qu'il mène. Il arrive qu'entre les œuvres d'un écrivain d'une part, ses goûts, son genre de vie, sa personne d'autre part, il y ait dissemblance, même contraste. Tennyson, le poète charmant de délicatesse subtile, était un robuste milord qui parfois, pour se distraire, enlevait son poney dans ses bras. Jules Verne, dont les récits de voyages font flamber de désirs aventureux les cerveaux de quinze ans, n'a jamais navigué plus loin que la Manche et la Méditerranée, et n'éprouve même pas la curiosité de monter au sommet de la tour

(1) *Ibid.*, VIII.

(2) *Étude de Jules Claretie*, p. 28, dans les *Célébrités contemporaines*.

Ceux-ci par exemple :

Afin de mieux louer vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lis,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux (1).

Ou bien ceux-ci :

Je suis comme un enfant volé par des tziganes,
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes,
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.
Longtemps il n'a mangé que le pain qu'il vola,
Et comme un loup, il n'eut que les bois pour repaire.
Puis, un beau jour, il est retrouvé par son père,
Un magnat tout couvert de fourrure et d'acier,
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier.
Le vieil homme l'emporte en sanglotant de joie.
On habille l'enfant de velours et de soie ;
Il couche sur la plume et mange dans de l'or.
Quand il rentre au château, le nain sonne du cor,
Et, monté comme lui sur un genêt d'Espagne,
Un antique écuyer balafré l'accompagne.
Un clerc, très patient, lui donne des leçons.
Son père, en son fauteuil tout chargé d'écussons,
L'attire quelquefois tendrement, puis se penche
Et longtemps le caresse avec sa barbe blanche (2).

Les beaux vers ! Qui s'y complaît n'a qu'à lire " le Passant," et " le Luthier de Crémone," deux perles qu'il faut relever précieusement dans le courant limpide de la poésie de Coppée. Coppée est donc un versificateur d'une habileté rare. Les mots ont sous ses doigts une flexibilité et une résonnance particulières, douces plutôt que fortes.

Mais Coppée n'est pas qu'un versificateur, il est aussi un artiste.

J'entends que les choses et les pensées se présentent naturellement à lui sous une forme pittoresque, en d'autres termes, qu'il possède la faculté de réduire l'idée en image, d'imaginer l'idée. La philosophie ne parle pas le même langage que l'art, à moins que le philosophe ne soit

(1) *Intimités.*

(2) *Le Cahier rouge.*

doublé d'un artiste. La philosophie procède par formules abstraites; l'art est essentiellement concret.

Si l'artiste parle " voyages," immédiatement une série de scènes se déroulera devant son imagination : les regards échangés à la dérobée entre voyageurs curieux de se dévisager, — la douane où l'on défile de nuit, frileusement emmitouflé de châles, chargé de valises, sous l'œil impassible des agents galonnés,— les arrêts où l'on écarquille les yeux dans la lumière électrique aveuglante, —les petits Anglais à toque grise, à mine résolue, confortablement installés dans leur coin,—le débarquement dans le brouhaha d'une grande ville étrangère, où il faut courir d'un hôtel à l'autre, harassé, poussiéreux, parce qu'on est en pleine saison et qu'il n'y a plus de place.

Si l'artiste parle " constitution sociale," tout de suite des individus de professions diverses vont se présenter en chair et en os à son esprit : des commerçants en tablier derrière leur comptoir, — des artisans l'aiguille ou le rabot à la main, — des médecins en redingote noire faisant leur tournée de visites, — chacun reprenant chaque matin le harnais de ses occupations journalières pour le déposer le soir, chacun envisageant la vie et les événements sous l'angle professionnel particulier, chacun ayant ses intérêts personnels qu'il s'agit de concilier avec ceux du voisin.

Ainsi, supposez que Coppée veuille exprimer le désarroi de sa pensée quand le rythme semble le fuir, il dira :

> Tel un chasseur perclus, devant un feu qui flambe,
> Échange avec son chien serré contre sa jambe
> Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,
> Sombre et se rappelant ce qu'autrefois il fut,
> Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre,
> Tel un buveur malade et forcé d'être sobre,
> . . . . . .
> Telle une épée au clou, tel un luth détendu,
> Tel un foyer désert, et telle ma pensée
> Alors qu'elle se croit du rythme délaissée (1).

(1) *Promenades et Intérieurs*, XVII.

Supposez qu'il veuille exprimer le charme évocateur des parfums, il écrira :

Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
Dans la forêt l'hiver les chasseurs faire halte ;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
Regardant s'avancer, blanche, une goélette
Parmi les diamants de la mer violette (1).

Coppée n'est pas seulement versificateur et artiste ; il est poète. Certains de ses vers ont une sonorité prolongée et pénétrante qui va bien au delà de la représentation exacte des choses vues. Il a su parfois exprimer le dedans des choses, dire ce que les choses signifient, voir et faire voir cette face des choses qui est tournée vers l'infini. N'est-ce pas ce qu'on appelle la poésie, qu'elle parle en prose ou en vers ? N'est-ce pas ce qui faisait dire à Victor Hugo, dans la pièce intitulée " l'Enfance de Palestrina " :

Viens, écoute avec moi ce qu'on explique ailleurs,
Le bégaiement confus des sphères et des fleurs ;
. . . . . .
Écoute la nature aux vagues entretiens.
Entends sous chaque objet sourdre la parabole.
Sous l'être universel vois l'éternel symbole (2).

Le symbolisme serait ainsi l'âme de la poésie, et l'on comprend que les saints, dont l'œil purifié n'est pas arrêté par l'enveloppe matérielle des êtres et l'enchaînement extérieur des faits, soient les plus grands des poètes.

Nous avons considéré la forme de l'œuvre, considérons-en le fond.

(1) *Promenades et Intérieurs*, XV.

(2) VICTOR HUGO, *les Rayons et les Ombres. L'Enfance de Palestrina.*

Geo. Legrand.

(*A suivre*)

L'ESTHETIQUE DANS L'ENSEIGNEMENT

(*Suite et fin*)

NOUS avons vu l'utilité de la connaissance de l'esthétique, disons maintenant quel en serait l'heureux résultat.

L'étude du beau comprise comme nous l'avons suggérée préparerait l'avenir, procurerait l'harmonieux développement de toutes les facultés. De plus, par elle-même elle rendrait les plus grands services, non seulement pendant les années de l'adolescence, mais pendant toute la vie. La sensibilité qui nous permet de sentir le beau et de le produire dans une œuvre d'art est un don de Dieu, un don précieux et exquis, mais qui peut devenir funeste s'il n'est pas cultivé avec soin. La sensibilité qui manque d'aliment ou qui dévie se repaît de jouissances grossières : c'était l'étincelle du feu sacré qui aurait produit l'enthousiasme, elle ne fera que des ravages intérieurs et des ruines. Peut-être dans cette sensibilité et dans cette imagination il y avait les germes d'un talent estimable qui se serait élevé peut-être jusqu'au génie ; bien dirigées, ces dispositions auraient été sûrement des ressources pour le bien : elles ne seront que des entraînements pour le mal.

Il faut faire au jeune homme un tempérament sain et lui donner des aspirations généreuses, mais pour cela il ne suffit pas de lui dire souvent : *Sursum corda*, il faut s'emparer de bonne heure, dans son âme, de cette place où le mal pénétrerait bientôt pour empoisonner la première sève ; il faut s'emparer de ses facultés et les

nourrir d'idées et de sentiments élevés, et vous y arriverez sûrement en lui présentant le beau sous ses formes variées.

On tient tout d'abord à l'enseignement religieux et l'on a raison ; mais les études d'art contribueront à maintenir les âmes dans des dispositions avec lesquelles les convictions religieuses elles-mêmes s'enracineront et se maintiendront malgré les orages de la jeunesse, parce que les cœurs n'auront pas été souillés.

Heureux les jeunes gens qui se passionnent pour les questions d'art et les rivalités d'école, ils ne s'abaisseront pas, ils grandiront dans ces luttes. Un poète qui a connu ces entraînements a pu dire :

Tous alors, adoptant nos poètes pour guides,
Nous montions dédaigneux des intérêts sordides,
Fiers, altérés du beau, plutôt que de bonheur,
Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
Pour ces biens qui font seuls les causes de la vie.
Écoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies,
L'ivresse où nous puisions nos rudes élégies.
C'était notre soleil dans les travaux obscurs
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs.

Plus haut, toujours plus haut, dans les hauteurs sereines,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où le doute railleur ne nous parviennent plus ;
Plus haut, dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut, dans les combats dont le ciel est l'enjeu ;
Plus haut, dans vos amours, montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Les études d'art créeront des délassements agréables, établiront des relations basées sur la conformité des goûts et qui n'auront aucun inconvénient, parce qu'elles auront comme lien des occupations qui n'ont rien que de bienfaisant pour chacun. " L'étude des arts, dit Guizot, a ce charme incomparable qu'elle est absolument étrangère aux affaires et aux combats de la vie. Les intérêts privés, les questions politiques, les problèmes philosophiques divisent profondément et mettent aux prises les hommes.

" En dehors et au-dessus de toutes ces divisions, le goût du beau dans les arts les rapproche et les unit, c'est un plaisir à la fois personnel et désintéressé, facile et profond, qui met en jeu et satisfait en même temps nos plus nobles et nos plus douces facultés, l'imagination et le jugement, le besoin d'émotion et le besoin de méditation, les élans d'admiration et les instincts de la critique, nos sens et notre âme. Et les dissentiments, les débats auxquels donne lieu un mouvement intellectuel si animé et si varié ont ce singulier caractère qu'ils peuvent être très vifs sans grande âpreté, que leur vivacité ne laisse guère de rancune, et qu'ils semblent adoucir les passions même qu'ils soulèvent, tant le beau a de puissance sur l'âme humaine et efface ou subordonne, au moment même où elle le contemple, les impressions qui troubleraient les jouissances qu'il procure."

Par l'étude des arts le goût se formera ; on ira des beautés de l'art aux beautés de la nature et nos jeunes gens, au lieu d'aller respirer les vapeurs nauséabondes et malfaisantes de l'auberge, iront aspirer l'air pur et vivifiant de nos belles montagnes, pendant que la vue des spectacles de la nature élèvera leur âme.

Que l'on comprenne donc que la jouissance du beau donnée à la jeunesse est un moyen d'éducation, et que l'on donne aussi ces jouissances aux classes populaires. Par ce moyen on fera l'éducation de ceux sur lesquels on a déjà quelque action par les sociétés ouvrières. Peu à peu le goût s'épurera ; l'art étendra son empire et il y trouvera son propre profit : ses œuvres seront comprises par un plus grand nombre. C'est parce que les arts furent populaires chez les Grecs, qu'ils y acquirent ce haut degré de perfection que nous admirons. Les arts progresseraient et ils donneraient au peuple de nobles délassements et à l'occasion d'utiles leçons.

M. le comte A. de Ségur, dans ce délicieux petit livre

qu'il a intitulé : *Sursum corda*, a admirablement résumé les considérations que nous venons de présenter. Nous ne résistons pas au plaisir de citer cette pièce, qui a pour titre :

LE BEAU

Chaque fois que mon âme ici-bas prisonnière
Rencontre en son exil quelque image du beau,
Quelque reflet lointain de la pure lumière
Qu'on ne contemple à nu qu'au delà du tombeau,

Je sens en moi vibrer une corde attendrie :
Tout mon être frémit, troublé d'un saint émoi,
Comme si je voyais de l'absente patrie
L'image se dresser tout à coup devant moi !

Ces rayons détachés de la beauté divine,
Ces restes de splendeur en tous lieux dispersés,
Qui de l'Eden détruit colorent la ruine
Et qu'à l'homme déchu le Seigneur a laissés,

M'attirent tout entier vers leur auteur suprême ;
L'amour qui me les prête appelle mon amour.
Par ces degrés divins je monte à Dieu lui-même :
Les biens que j'ai reçus, je les offre à mon tour.

Je bénis dans les dons la puissance qui donne,
L'invisible ouvrier dans l'œuvre que je vois.
Dans les fleurons épars de l'antique couronne
Je reconnais celui qui nous avait faits rois.

Le soleil sur son char poursuivant sa carrière,
Changeant en ses aspects, immuable en son cours,
Des mondes infinis l'éclatante poussière,
Et la splendeur des nuits plus belle que les jours,

La grâce répandue en toute créature,
Les spectacles divers de la terre et des cieux
Font monter, ô Seigneur, ô roi de la nature,
Votre nom à ma bouche et des pleurs à mes yeux !

Et pourtant, ici-bas, il est une merveille
Qui m'émeut plus encor par son charme vainqueur,
Et, pénétrant en moi par les yeux ou l'oreille,
Va toucher plus à fond les fibres de mon cœur.

C'est le labeur sacré, c'est l'œuvre du génie ;
C'est la terre enfantant un ouvrage du ciel ;
C'est la grandeur humaine et l'humaine harmonie ;
C'est Dante et Bossuet, Mozart et Raphaël !

Oh ! revêtir le vrai d'une robe immortelle
Qui sous ses plis charmants en laisse voir les traits,
Donner à sa pensée une forme si belle
Que les siècles ravis l'aimeront à jamais !

Concevoir et tirer de son âme féconde
Des accents si profonds, de si nobles concerts,
Que, portés par amour jusqu'à la fin du monde,
Ils iront d'âge en âge enchanter l'univers !

Créer des vers si purs en leur magnificence
Qu'ils planent au-dessus des peuples et des temps,
Et qu'antiques déjà, quand ils prennent naissance,
Ils sont toujours nouveaux malgré le cours des ans !

En un mot, dans une œuvre éterniser sa vie,
Partager avec Dieu le nom divin d'auteur,
Voilà ce qui m'émeut, voilà ce que j'envie,
Voilà l'hérédité du pouvoir créateur !

Qu'il est beau de semer les rayons et les flammes
Dans la funèbre horreur de nos nuits d'ici-bas,
Et de faire à pleins bords couler Dieu dans les âmes
Par des canaux d'or pur qui ne s'épuisent pas !

Quelle ivresse pour l'âme en sa course mortelle
De venir pour sa part en aide au genre humain,
Et d'accroître en passant, fût-ce d'une parcelle,
Le trésor de beauté qu'il porte en son chemin !

Je ne saurais prétendre à ce rôle sublime :
Je ne monterai point à ces nobles sommets.
Mais, j'essairai du moins, l'œil fixé sur la cime,
De m'élever toujours sans m'arrêter jamais.

Et ne pouvant moi-même accomplir votre ouvrage,
Augustes ouvriers, je vous crierai d'en bas :
" Poursuivez vos labeurs, hommes de Dieu, courage !
Combattez ! nous vivrons du fruit de vos combats ! "

Le culte du beau purifie notre cœur, mais il réclame une âme qui ne soit pas souillée et un regard qui ait gardé sa lucidité. La lumière de la beauté perce malaisément l'épais bandeau de l'ignorance ; elle vient s'amortir dans les vapeurs de la corruption comme l'éclat du jour dans un brouillard d'hiver. Sa douce chaleur n'amollit guère les pauvres et rudes cœurs qu'a pétrifiés l'indigence ; elle pénètre peu et rarement ceux que la débauche a glacés. Les âmes où elle se complaît, ce sont les âmes pures et jeunes, ou celles qui, malgré les années, ont su garder leur jeunesse et leur pureté.

" Vie rare et excellente, dit le Père Lacordaire, parce que le goût n'y suffit pas, mais il y faut le cœur et la vertu."

L'abbé ***

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE HUITIÈME

LE RETOUR

(*Suite*)

La cigale a chanté les beaux jours de l'été, juillet et août sont passés avec les fleurs et la fenaison. Les chaleurs ont été intenses, mais la récolte est excellente. Tous se réjouissent des bénédictions du ciel.

Au vieux manoir de Châteauguay, les sœurs convalescentes ont trouvé un bienfaisant repos, avec les soins délicatement prodigués de la bonne mère Deschamps, leur économe...

Mais les regards se tournent présentement vers la maison mère... on y attend les sœurs avec hâte ; les anciennes s'attristent de voir leurs rangs éclaircis, il leur tarde d'embrasser celles qui ont survécu aux traits envenimés du fléau.

Le 13 septembre réunit enfin toute la communauté, c'est la veille d'un grand jour ; oh ! que la fête de l'Exaltation de la sainte Croix arrive heureusement à cette époque.

Généreuses filles de la Vénérée Mère d'Youville, amantes de la croix comme elle, vous alliez en souffrant et en pleurant répandre votre semence, mais vous revenez en ce grand jour portant des gerbes dans vos mains.

Aux effusions de joie et de si grand contentement de se réunir au même foyer, se joignit un chant d'action de grâces.

Un dimanche, 19, toute la communauté se réunit à l'église après le dîner.

A la fin du *Miserere* et autres prières d'usage, la supérieure entonna le *Te Deum* pour remercier le Seigneur de la cessation du fléau dans la maison. On continue avec non moins de ferveur, les jours suivants, les prières d'une neuvaine commencée le 12 pour implorer de nouveau la protection du ciel, car le typhus n'a pas abandonné le terrain. Il sévit encore aux *sheds* et même dans la ville.

On compte en ce moment plus de 800 malades aux ambulances. On travaille à rendre les abris capables d'être habités durant l'hiver.

Les bonnes Sœurs de la Providence, qui ont remplacé les Sœurs Grises, commencent à ployer sous le faix. Trente-deux ont été atteintes du typhus. Trois ont succombé cruellement à ses étreintes : ce sont les sœurs bien regrettées Angélique Bélouin, Catherine Brady et Olympe Guy.

Les ambulances vont éprouver une seconde fois une pénurie de gardes-malades. Qui va prendre soin, maintenant, de tous ces pauvres émigrés ?

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ont subi elles-mêmes des pertes dans leurs regrettées sœurs Gertrude Poirier, Sophie Darche et M.-Joséphine Portelance, et d'ailleurs que de malades chez elles,...surtout que de prêtres dévoués qui sont allés prendre la contagion en soignant et administrant les pestiférés ! Que de bons sulpiciens elles ont vus mourir ainsi que beaucoup d'autres membres du clergé, objet de leur respect et de leur filiale estime ! Oh ! pourquoi craindre ? non, nos pauvres et malheureux frères d'Irlande ne seront point abandonnés. Les Sœurs Grises sont encore à quelques pas....Un peu de repos leur a donné de nouvelles forces.... Leur courage est resté le même ;... elles voleront de nouveau à ce foyer où s'est allumée une charité éminemment chrétienne.

La voix du premier pasteur se fait entendre et les voici.

Mais avant d'entendre définitivement cette voix si humble et si confiante de leur saint évêque, les Sœurs Grises ont à répondre à une demande non moins digne de la charité dont elles ont fait le vœu.

" Vers cette époque, disent leurs annales, le capitaine " Weatherley, intendant des émigrants, vint à la commu- " nauté accompagné de M. Ryan, commissaire, pour de- " mander si elles voudraient accepter les pauvres veuves " et filles d'émigrés. La communauté accepta cette propo- " sition et dès le 3 septembre deux des sœurs allèrent " visiter la maison située sur le terrain de la ferme Saint- " Gabriel, près du chemin qui conduit à la rivière Saint- " Pierre, et elles commencèrent tout de suite, aidées des " pauvres veuves et filles qui venaient à elles, à nettoyer " cette maison, qu'elles ouvrirent le 17 du même mois."

Il est probable que ce fut sœur Hughes qui eut d'abord la conduite de cette maison ; on y vit ensuite les sœurs Saint-Roch, Cinq-Mars et Dalpée. De la ferme Saint-Gabriel cette maison fut transférée sur la rue Saint-Laurent, où les sœurs continuèrent cette excellente œuvre jusqu'au mois d'avril 1848. A cette date on avait réussi à placer convenablement toutes les pauvres veuves et filles qui pouvaient gagner leur vie.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES SŒURS GRISES PRENNENT DE NOUVEAU LA DIRECTION DES SHEDS

Le 26 septembre 1847, les Sœurs Grises se dirigent de nouveau vers les sentiers qui conduisent à la Pointe Saint-Charles. Cette fois, ce n'est plus une volière qui va s'abattre sur les abris,... cette volière a pris son essor vers les cieux ; mais il y a encore de vivantes épaves du

désastre épidémique. Toutes chancelantes, elles reviennent encore avec courage vers leurs pauvres malades.

C'est mère Deschamps qui conduit la petite bande... jusqu'à présent elle a toujours été retenue loin de ce centre qui eût offert matière à son dévouement ; des travaux de construction la retenaient à Châteauguay. Aujourd'hui, elle va se livrer avec ardeur à une œuvre chère à sa foi et à sa charité. Sœur Blondin la secondera de toutes les forces qui leur restent à déployer,...puis les courageuses novices sœurs Dalpée et Montgolfier, comme elles sont ardentes à reprendre leur vie pleine d'activité sous ces abris où elles ont travaillé jusqu'à l'épuisement de leurs forces, et, d'ailleurs, n'ont-elles pas acquis l'habitude de tous ces détails de prévenances et de soins qui se répètent chaque jour ?... Il y a néanmoins de ces actualités qui sont toujours trop émouvantes pour leur cœur. Celles qui survivent à ces événements depuis longtemps passés se souviennent encore avec attendrissement de la navrante impression que leur causait, chaque matin, lorsqu'elles arrivaient aux abris, d'y voir défiler lentement devant elles plusieurs chariots encombrés de cercueils qu'on se hâtait de conduire au cimetière avant les premières heures chaudes du jour. Elles voient encore des amas de tombes toujours préparées pour recevoir de nouvelles victimes. La mort planait continuellement sur les ambulances comme une ombre empoisonnée tendant à envelopper tous ceux qui osaient y pénétrer.

Il est à remarquer cependant que durant cette seconde période, la maladie étreignit grand nombre de prêtres et de religieuses qui continuèrent à se dévouer à une si bonne cause ; mais tous en triomphèrent et ne moururent point, quoique plusieurs revinssent deux fois après leur convalescence offrir leurs services. Le ciel avait accepté les victimes qui avaient succombé durant la première période : neuf prêtres et treize religieuses ; l'épée était

remise au fourreau. Le Seigneur était satisfait. Il avait agréé l'holocauste. Les bénédictions de notre Père céleste se sont répandues sur notre ville, sur notre pays, mais surtout sur nos pieuses communautés.

L'heure d'angoisse et des grandes douleurs doit néanmoins sonner pour la ville de Toronto. Non seulement son clergé tombe sous l'étreinte de la contagion, mais l'éminent pasteur va payer de sa personne le tribut que semble réclamer le fléau dévastateur.

Monseigneur Power contracte le typhus en secourant les émigrés avec un zèle au-dessus de tout éloge et il succombe à ce dévouement admirable, à l'âge si peu avancé de 43 ans.

Recueillons ici quelques lignes tracées à sa louange : ce sera un pieux souvenir à conserver de ce saint évêque.

" Monseigneur Power, à l'exemple des Charles Borro-
" mée, des de Belzunce, des de Quélen et de tous nos
" saints prêtres que nous pleurons encore, Mgr Power
" s'est dit au moment du danger : le prêtre catholique ne
" se cache pas ; il s'est dit : toujours le prêtre catholique
" est le premier dans les temps d'épidémie à se présenter
" pour secourir les malheureux. Il a vu arriver dans sa
" ville épiscopale une émigration de malheureux Irlandais
" qui fuient une patrie qui ne leur réserve que la mort.
" Il les a vus étendus sur la paille, souffrant, agonisant,
" mourant... Il les a vus attaqués d'une maladie conta-
" gieuse et il s'est dit : " Voilà mes enfants ! "

" Seul pour porter secours à huit cents malades, il a
" voulu se multiplier en quelque sorte ; il s'est rendu
" auprès d'eux, il s'est baissé vers eux, et il leur a dit :
" *Je suis votre frère, ne craignez point*, j'aurai soin de
" vous et de vos enfants." Et il leur a porté secours et il a reçu l'aveu de leurs fautes et il leur a ouvert les portes du ciel. Et qu'en a-t-il reçu, nous vous le demandons ? La mort !... Cependant, ce n'est pas tout ; ces malheureux,

réconciliés avec Dieu, ont des enfants, et leurs regards se portent vers eux ; ils vont les délaisser et ces infortunés enfants, que vont-ils devenir ? Nous aurons soin d'eux, a été la réponse du saint évêque ; nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein, et ces enfants seront nos enfants ! " Mais, hélas ! ce n'était pas assez pour eux d'avoir perdu leur père et leur mère ; ils viennent de perdre le père qui les avait adoptés ! Puissent-ils trouver bientôt un nouveau pontife pour remplacer celui qu'ils pleurent avec nous; puissent-ils avoir un nouveau pontife, qui, plus heureux que celui qui vient de les quitter, puisse réellement accomplir la promesse : " Ce seront nos enfants." Il continuera " par là l'œuvre de son pré-
" décesseur et en s'attachant à suivre les exemples donnés
" par cet illustre évêque et à posséder les mêmes vertus
" que lui, il pourra le remplacer dignement et être certain
" d'être un évêque selon l'esprit de Dieu."

Monseigneur Prince, coadjuteur de Monseigneur de Montréal, atteint par l'épidémie, est conduit à l'Hôtel-Dieu et y reçoit les derniers sacrements. Le ciel a néanmoins conservé cet éminent prélat, le futur évêque de Saint-Hyacinthe.

Malgré les épreuves auxquelles la communauté des Sœurs Grises est soumise dans ce temps de commune affliction, arrive le centième anniversaire de l'entrée de la très honorée mère Youville à l'Hôpital général. C'est une fête qu'on s'apprête à célébrer depuis longtemps. Deux sœurs de Saint-Hyacinthe et trois d'Ottawa se rendent à Montréal pour y prendre part.

Le très saint Sacrement fut exposé pendant la messe de communauté,que célébra Mgr Bourget, évêque de Montréal. Monseigneur Prince donna la bénédiction du très saint Sacrement et fit un discours très touchant sur l'objet de cette solennité.

A 4 heures dans l'après-midi, il y eut un salut solennel

en action de grâces, et le soir, pour terminer cette fête de famille, la mère Supérieure distribua à la récréatino des médailles et des images, en souvenir de cet heureux anniversaire.

CHAPITRE DIXIÈME

LES ÉPREUVES

Les chrétiens, dit l'apôtre saint Paul, ont droit de se glorifier dans leurs tribulations, parce que la patience fait la preuve de la fidélité, l'épreuve forme l'espérance et cette espérance n'est jamais confondue.

Voici l'heure où cette vertu de patience va être mise en pratique ; d'étranges tribulations attendent les sœurs en ces lieux où elles se livrent de nouveau aux devoirs de la plus héroïque charité.

L'épreuve première est la maladie qui arrive soudain parmi elles ; à peine huit jours se sont-ils écoulés que la bonne mère Deschamps tombe sous les étreintes de l'épidémie. Le 14 octobre, elle reçoit même les derniers sacrements, ainsi que sœur Dunn. Les sœurs vont regretter la sage direction de cette bonne mère, elles savent qu'en toute circonstance, elle leur sera d'un bon secours et un véritable appui, car elles ont déjà compris la position actuelle dans leur nouvelle installation aux *sheds*.

L'absence des sœurs a duré trois mois, il y a du changement dans le personnel. Un grand nombre de protestants circulent sous les abris, et ils voient d'un œil envieux les captures heureuses que font chaque jour la charité et le désintéressement des prêtres et des sœurs. Un grand nombre passent au catholicisme. Les enfants surtout sont recueillis avec soin pour être placés dans de bonnes familles.

Plusieurs nous deviennent hostiles. Le premier commis

M. Wilson et sa femme vont bien servir à leurs plans de campagne ; c'est une petite guerre qui se prépare contre les sœurs, qui ne se défendront que par une discrétion tout à fait religieuse et par une admirable patience.

La modeste chapelle placée au centre des ambulances est un objet d'horreur pour nos frères séparés. Les médecins font tout en leur pouvoir pour changer la destination de cet humble sanctuaire, prétextant le besoin qu'en auront un grand nombre d'émigrés attendus ; mais la divine Providence ne permet pas que les pauvres convalescents soient privés de la grande consolation d'entendre la sainte messe et d'aller épancher leur douleur au pied du tabernacle.

En revanche, on épie les démarches et le mode d'action de celles qu'on accuse de prosélytisme, et on veut les prendre en flagrant délit.

On a pris l'habitude de réunir chaque soir les employés catholiques les uns après les autres, afin de réciter ensemble le chapelet et la prière, après quoi ceux ou celles qui sont de veille doivent se retirer.

Or un soir, M. Wilson fait la visite des *sheds*, il remarque que les nourrices ou gardes-malades sont absentes à la même heure ; il va en prévenir le Dr Little, qui en est mécontent et enjoint à M. Wilson de fermer la chapelle à clef. Le lendemain, il défend à toutes les personnes qui doivent veiller d'aller à la prière et il fait un règlement qui prescrit de se trouver tous les matins, à six heures, au chevet des malades et d'y garder la même assiduité ; à 8 heures, chaque soir, obligation fut alors pour les sœurs de discontinuer ces exercices de piété chrétienne.

Un autre désagrément va surgir de la détermination que prend M. Wilson de diminuer le nombre des gardes-malades ; il demande aux sœurs de faire une liste de celles qui leur paraissent moins utiles,...puis en remer-

ciant ces femmes, il a bien soin de leur dire que ce sont les sœurs qui les déchargent. Fort déconcertées, ces gardes-malades vont trouver les médecins et leur disent que les sœurs veulent les renvoyer, parce qu'elles ne vont point à la prière du soir et qu'elles ne vont point se confesser. (Ce sont pourtant des femmes catholiques.) Alors les médecins écoutent ces plaintes, ils renvoient ces gardes-malades à leur poste et en congédient d'autres qu'il plairait aux sœurs de retenir auprès d'elles.

Le docteur Little, apprenant que les sœurs veulent faire connaître à Monseigneur de Montréal leur situation présente, vient leur dire impertinemment : " Monseigneur n'a rien à régler aux ambulances, le gouvernement lui fait une grande faveur en permettant à ses prêtres et à ses religieuses de venir assister les malades Le gouvernement a seul autorité en tout cela."

D'autres détails minutieux sur des sujets moins importants diraient encore ce que les sœurs eurent à pratiquer d'actes de patience et d'humilité. S'agit-il de prendre au vestiaire commun des draps pour changer les lits ou des vêtements pour les pauvres patients transis de froid, le commis y voit une contravention à son autorité et il fait reporter à l'insu des sœurs quelques-uns de ces vêtements qu'elles ont donnés. Heureusement que le Rév. Père Tellier ne ferme pas les yeux sur ces désagréments de tous les jours; il en parle à Monseigneur. Sa Grandeur en éprouve un véritable déplaisir et s'empresse de porter plainte au gouverneur.

Quelques jours plus tard, le capitaine Crederly arrive aux *sheds* avec une autorité qui porte la frayeur chez Wilson et compagnie ; il lui annonce que s'ils continuent, lui et sa femme, à manquer au respect qu'ils doivent aux sœurs, ils seront tous deux chassés des abris.

Le lendemain, ce n'est plus que prévenance, civilité et soumission envers celles que l'on voulait hier soumettre à une seule autorité.

A cette petite persécution se joint l'épuisement des forces physiques chez les sœurs à peine convalescentes. De jeunes postulantes viennent leur aider. Elles témoignent de leur bonne volonté en éprouvant leur vocation dans cet exercice admirable de la charité. La bonne mère McMullen a confié toutes ses novices au révérend Père Tellier, jésuite, qui leur fait suivre les exercices du noviciat avec une sollicitude toute paternelle.

Sœur Dalpée fait preuve d'une grande énergie: elle est atteinte deux fois du typhus ; elle en supporte les souffrances sans succomber et, après une courte convalescence, elle apparaît une troisième fois aux *sheds*... Aussi gagne-t-elle la croix d'honneur en recevant bientôt la croix de sa profession religieuse. Il est à remarquer que les onze novices revêtues du saint habit à l'époque où l'on commença à aller soigner les pestiférés ont heureusement persévéré dans leur sainte vocation. Trois ont reçu la couronne du martyre, ce sont les sœurs Collins, Limoges et Primeau, et les huit autres ont prononcé leurs vœux de religion avec solennité au terme de leur probation : ce sont Sœurs Saint-Joseph (Denis), Christin, Labrèche, Caron, Blondin, Montgolfier, Dalpée et Perrin.

Quand mère Deschamps, atteinte de la contagion, quitta les *sheds*, l'infatigable mère McMullen, ne trouvant plus personne pour la remplacer, demanda du secours à la maison d'Ottawa, qui n'était pourtant pas en meilleure condition que celle de Montréal, puisque ces bonnes sœurs, comme nous l'avons vu plus haut, prenaient aussi soin des pestiférés dans les ambulances de leur ville. La mère Bruyère, supérieure de la maison d'Ottawa, ne tarda pas à envoyer sœur Phelan, et la maison mère ne pourra jamais assez louer et apprécier les services que cette sœur rendit ; son action pleine de fermeté et de prudence était nécessaire à la situation actuelle. Les sœurs la respectaient et l'aimaient, on ne craignait rien

avec elle. Sœur Montgolfier se souvient encore du sang-froid de cette courageuse sœur dans une circonstance assez inquiétante. On était au 24 novembre à 11 heures du soir ; un bateau à vapeur chargé de 300 malades venant de la Grosse-Ile, arrivait au port. On envoya autant de voitures qu'on put s'en procurer et les infirmiers se rendirent en même temps avec des brancards pour aider à transporter les malades. Quand on vint au déchargement du bateau, on constata que sur 300 malades embarqués à Québec, plus de 80 étaient morts durant le trajet, de sorte que les infirmiers passèrent une grande partie de la nuit à transporter les cadavres que l'on faisait déposer au *shed* destiné à l'exposition jusqu'au lendemain où ils devaient être portés au cimetière. Ces pauvres malheureux arrivaient dans un état difficile à décrire. La nature et les éléments semblaient prendre part au deuil de ces pauvres victimes. La pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait avec fureur et à travers ce bruit épouvantable on entendait les cris et les gémissements des malades et des mourants qui, souvent entassés pêle-mêle et ne pouvant supporter les soubresauts du transport, demandaient en grâce d'être mis sur le chemin ou à l'abri du mauvais temps, afin d'expirer en paix. Enfin on parvient à placer ces pauvres malades dans les *sheds* qui leur sont assignés. Or pendant cette nuit de novembre, les sœurs Phelan et Montgolfier s'étaient retirées dans un appentis qui leur servait de dortoir, lorsque soudain, elles entendent un vacarme épouvantable. C'étaient des cris et des coups redoublés à leur porte. Sœur Phelan, sans se troubler, prend un grand bâton qu'elle a mis par précaution dans la chambrette et s'avance rapidement vers la porte... Ce sont les infirmiers, elle les reconnaît, ils sont harassés de fatigue et pleins de boisson ; ils sont affamés et, croyant ouvrir la cuisine, ils viennent heurter à la porte de la cellule des sœurs. La

vue des religieuses les surprend, ils restent interdits, mais bientôt une nouvelle crise de la faim et peut-être les rixes survenues entre eux les remettent dans l'état d'excitation et de délire précédent. Sœur Phelan les fait taire et fait mine d'envoyer chercher la police ; sa contenance ferme et son regard assuré les foudroient, ils se retirent. L'un d'eux, d'un air affable qu'emprunte souvent un ivrogne, réplique doucement : " Oui, ma sœur, je vais me retirer, mais seulement pour vous, je vous le dis, oui, pour vous, mais pas pour les autres." Et le silence suivit bientôt cette alerte.

Les épreuves, les petites persécutions dirigées contre les sœurs durant la seconde période de leur séjour aux ambulances ne sont, après tout, que la partie effective de l'holocauste renouvelé chaque jour et ces détails d'immolation, les sœurs les avaient acceptés en se dirigeant vers les abris.

Il ne faut pas s'étonner si elles se rendirent fidèles à une grâce qu'elles n'ont cessé de demander au ciel : la force des martyrs. Plusieurs l'obtinrent jusqu'à la récompense.

Ah ! maintenant, plus sensible sera pour elle d'envisager le tableau dans cette dernière phase de l'épisode que nous venons de raconter.

Depuis six mois, l'épidémie, à Montréal, a sévi avec un progrès toujours croissant, cependant les froids de l'hiver vont sans doute ralentir sa marche ; mais, en échange, quelle misère allons-nous rencontrer ! La navigation est fermée, un grand nombre de convalescents sont déjà sur la place ; trop faibles encore pour demander du travail, ils demandent néanmoins du pain. Un appentis a été mis en réserve pour eux ; on lenr fait échiffer du câble et on leur promet une pitance qui les soutient à peine.

Le gouvernement fait distribuer à chacun une ration qui consiste en une demi-livre de pain par jour, un

quarteron de bœuf et un peu de thé pour le déjeuner, souvent sans sucre et sans lait. On continue de leur faire de la soupe, le midi, mais avec de la farine d'avoine ; le soir, on prépare du gruau.

Comment le gouvernement peut-il suffire, en effet, à nourrir un si grand nombre de personnes. Néanmoins la ration s'augmente de moitié, mais c'est encore trop peu . Alors, sur les représentations qui furent faites, on décida de donner tous les jours 30 gallons de lait. De ce jour, les sœurs firent elles-mêmes du riz au lait qu'elles distribuaient à leurs pauvres malades, ce qui leur fut un grand adoucissement.

Les paillasses, draps, couvertures de lit, etc., étaient fournis par le gouvernement ; mais pour les habillements et linge de corps, un grand nombre de patients étaient réduits presqu'à la nudité, et voici comment. A l'arrivée des malades aux abris, on s'emparait de leurs coffres et autres effets ; on les mettait dans un dépôt fermant à clef et confié à la garde d'un commis. Celui-ci donnait à entendre aux patients que c'était dans le but de mettre leurs effets en sûreté, mais quand il s'agissait de les réclamer, les pauvres gens ne pouvaient plus retrouver ce qui leur appartenait, de sorte que n'ayant rien pour se changer, ils étaient réduits à une malpropreté dégoûtante.

Les sœurs gémissaient de cet état de choses, mais ne pouvaient y remédier sans s'exposer à se mettre dans de grandes difficultés, car, à cette époque, leur présence qui gênait les opérations injustes de quelques employés, n'était que faiblement tolérée, et par amour pour les pauvres malades qui auraient été infiniment plus misérables si elles les eussent abandonnés aux soins mercenaires des employés, presque tous protestants, elles durent fermer les yeux sur une foule de choses et agir en toute circonstance avec beaucoup de réserve et de prudence.

Cependant, les sœurs crurent devoir informer Mon-

seigneur de Montréal, qui vint aux abris pour visiter les malades, de l'état pitoyable où étaient un certain nombre de pauvres victimes de la mauvaise foi du commis, qui, pour une raison ou pour une autre, ne voulait pas leur restituer leurs effets. Monseigneur, touché de compassion pour ces malheureux déjà si éprouvés, envoya aux sœurs quelques douzaines de chemises et autres effets pour être distribués aux plus nécessiteux.

La charité, qui ne se refroidit pas dans notre pays si chrétien, a inspiré des quêtes, des contributions ; mais nos citoyens ne sont point des lords, ni de puissants seigneurs, et on sait que nos verdoyantes campagnes ne recèlent point des mines précieuses.

On a vu avec admiratson un grand nombre de familles, déjà chargées d'enfants, accueillir les pauvres orphelins de la terre étrangère ; mais que peut-on faire davantage ? Pourtant les malades des abris ont faim, quel tourment !... Ils sont tristes et inquiets....

" Y avait-il quelque chose de plus navrant pour nous, a écrit une des sœurs, témoin de ces scènes des *sheds*, que d'entendre ces pauvres malheureux nous dire sans cesse : " Ma sœur, je me meurs de faim, je n'ai rien pour me sustenter, donnez-moi, je vous prie, quelque chose, afin que je ne descende point au tombeau. " Un soir que nous entrâmes dans les *sheds* à l'heure du souper, un grand nombre de ces pauvres faméliques s'approchèrent de nous et nous firent le récit de leurs misères. Quelques-uns nous montraient leur dîner : rien qu'une patate, et pour lenr souper, un petit morceau de pain. Nous avons vu plusieurs malades pleurer en nous disant : " Nous mourons de faim."

" Il ne nous restait plus qu'un secours : c'était l'assistance toute paternelle de Mgr de Montréal. Il nous faisait parvenir quelque argent qui montait ordinairement à vingt piastres. Cette recette était fréquemment renou-

velée; alors, nous achetions du pain et du beurre pour nos chers malades, dont le nombre dans les derniers temps monta jusqu'à 500.

" Sans la générosité de ce charitable pasteur, que serions-nous devenus avec nos pauvres patients ? Il fut pour eux une seconde providence ; aussi, avec quel respect, avec quel amour prononçaient-ils son nom ! "

" Il est impossible, dit encore la sœur Caron, témoin des faits précités, d'exprimer la reconnaissance de ces pauvres gens, quand ils voyaient entrer dans leurs appartements des personnes chargées de provisions pour eux. Ils se jetaient à genoux pour remercier le Seigneur et lui demandaient l'abondance de ses bénédictions pour leurs bienfaiteurs, tels que Mgr Bourget, les RR. PP. Jésuites, qu'ils regardaient comme de véritables pères, puis leurs Sœurs Grises."

Après la fermeture des abris, au mois d'avril, il restait encore un grand nombre de convalescents, lesquels, à raison de leur état de faiblesse, ne pouvaient encore travailler pour subsister et qui n'avaient pour toit que la voûte des cieux. A force de démarches et d'instances, les sœurs obtinrent des agents du gouvernement la permission de les abriter la nuit dans un des *sheds ;* mais, pour les nourrir, ils ne voulurent pas s'en charger. Que faire ? On ne pouvait les laisser mourir de faim. Dans cette extrémité, les sœurs recoururent à celui qui les avait toujours tirées d'embarras durant leur séjour aux *sheds :* elles s'adressèrent à Mgr Bourget, qui étendit sa générosité jusqu'au moment où les pauvres malheureux furent en état de se suffire à eux-mêmes.

***

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Ah ! et quand cette terre sera-t-elle vendue ?

—Dame, ça ne tardera pas. C'est pour le commencement de mai. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'ils ont si bien *arrimé* ce pauvre garçon, qu'ils l'ont traîné de porte en porte chez tous les habitants qui auraient *pu mettre* sur sa terre, sous la frime que, comme ça, il pourrait la racheter à meilleur marché ; ce qui fait que quelqu'un l'achètera pour M. Wagnaër à un prix raisonnable.

—Diable !

—Vous entendez bien, que le jeune homme ne perdra pas un sou : car tout ça, c'est une frime, rien que pour acheter la terre. Mais on lui remboursera tout le reste, vous me comprenez.

—Oui, je comprends.

—Mon cousin en a-t-il une chance un peu ? Sans compter que c'est une jolie fille, ce qui ne nuit pas, quand même qu'une fille est riche.

—Votre cousin a bien de la chance en effet. Mais vous me paraissez bien fatigué. Je vous ai trop laissé parler. Il faut prendre encore des gouttes et puis vous reposer. Pour cela, il est temps que je me retire.

Jean Guilbault ne fit qu'un bond de l'appartement du malade à sa propre demeure. La tête lui bouillait, l'indignation l'étouffait et il lui avait fallu tout son bon sens pour ne pas éclater en présence de son malade. Voilà, se dit-il, une spoliation qui ne se fera pas si tranquillement qu'on le pense, ou Jean Guilbault n'est qu'un sot et une ganache. C'est dans des temps comme ceux-là qu'on trouve ses amis !

Il était tard pour partir ce soir-là. Mais il ne perdit point de temps et loua le meilleur cheval qu'il put trouver dans les écuries de la ville. Les chemins n'étaient pas beaucoup praticables à cette saison de l'année ; il fallait se décider à faire à franc étrier une distance considérable.

De retour chez lui, il jeta dans un petit sac de voyage quelques objets indispensables, et n'oublia pas une magnifique paire de pistolets, qui lui servaient pour ses expéditions de *résurrectionniste*, et avec lesquels il avait épouvanté plus d'une fois les gardiens des cimetières.

—Après tout, se dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver, et en sus de la justice et du bon droit, il n'est pas mauvais d'avoir de son côté des arguments de la force de ceux-là.

Il passa le reste de la nuit à faire différents plans de campagne, suivant l'état dans lequel il trouverait les affaires de son ami.

Le matin à six heures, il était à la Pointe-Lévis, se dirigeant, au grand galop de son cheval, vers la paroisse de R....

VIII

UN COMPLOT

QUOIQUE qu'il eût changé de monture plusieurs fois sur la route, ce ne fut que bien tard dans la nuit que Jean Guilbault toucha au terme du voyage.

Tout le monde était couché chez madame Guérin ; mais personne ne dormait.

Ne voyant pas de lumière, le jeune homme hésita, s'il frapperait à la porte. La difficulté d'aller se retirer ailleurs, et l'impatience qu'il éprouvait, le décidèrent.

Au premier coup, plusieurs voix crièrent : Qui est là ? Et une autre voix ajouta : Mon Dieu, si c'était lui !

—Jean Guilbault, fut-il répondu du dehors.

—Est-ce possible ? fit Charles, et dans un instant il avait déjà allumé une chandelle et ouvert la porte à son ami.

Madame Guérin et Louise s'étaient retirées promptement dans leur chambre. — Le cœur m'a battu bien fort, dit la pauvre mère, j'ai cru un instant que c'était lui ; mais nous aurions eu trop de bonheur, si la Providence nous l'avait envoyé dans un tel moment....

—Écoute, Charles, dit Jean Guilbault en entrant, un mot avant tout. Quel est le jour fixé pour la vente de la terre ?

—C'était aujourd'hui, dit tristement Charles.

—Et puis ?

—Eh ! bien, elle a été vendue.

—A qui ?

—Au bonhomme Jean Pierre.

—Combien ?

—Neuf cent vingt-cinq louis.

—Si tu savais ce que je sais !

—Je ne le sais pas ; mais je m'en doute.

—Quel malheur ! Quelle infamie !

—Que veux-tu ? C'est ma faute. Tu es bien trop bon d'être venu exprès... Je ne le méritais pas, moi qui ne t'avais parlé de rien. Quand es-tu parti de Québec ?

—Ce matin à six heures.

—Mais tu dois être mort de fatigue, et ton cheval doit être *rendu*.

—C'est le deuxième. J'espérais être ici à temps.

—Mais tu dois être moulu.

—Bah ! je n'y ai point songé. Tout mon regret, c'est d'arriver trop tard.

Madame Guérin s'était habillée à la hâte et elle insista pour que l'hôte qui leur arrivait réparât ses forces. Elle improvisa une petite collation à laquelle fit honneur l'appétit de Jean Guilbault, lequel, même à son état normal, sans être aiguisé par l'exercice et la fatigue, n'était pas à dédaigner.

Charles, resté seul avec son ami, demeurait partagé entre la honte et la reconnaissance. Il y avait dans le procédé de Guilbault tant de générosité et de dévouement, et sa position à lui-même semblait si ridicule, qu'il osait à peine parler de ce qui s'était passé.

Heureusement, il est des gens avec lesquels il est difficile de rester longtemps mal à l'aise.

—Ah çà ! fit Jean Guilbault, après quelques instants de silence, j'espère que tu ne comptes pas en rester là

avec M. Wagnaër ? Il y a bien un proverbe anglais qui dit qu'il est trop tard de fermer l'écurie quand le cheval est dehors ; mais enfin il doit y avoir un moyen de revenir sur toutes ces transactions qui ne sont qu'un tas de friponneries. Voyons, toi qui es avocat, ou à peu près, tu dois connaître quelque remède.

—Tout est contre moi. J'ai donné la main à tout cela. Mon émancipation, mon négoce, l'intervention de M. Dumont ont couvert ce qu'il y aurait eu d'illégal dans l'affaire. Et puis, un procès !

—Eh bien, un procès ! Mille tonnerres, quand on a raison, on gagne, celui qui a tort, perd, et voilà le procès jugé ! Y a-t-il un juge dans le monde qui donnerait gain de cause à ce vieux misérable de Wagnaër ? Je voudrais bien voir cela, par exemple !

—Si je portais une action, ce serait une action très spéciale.

—Alors, prends une action spéciale, comme tu dis.

—Quand il n'y a point de précédent, on a peu de chance. On n'aime guère que les sentiers battus par la routine. Dès qu'il se présente quelque difficulté technique, on s'en saisit avec ardeur : tu ne connais donc pas les tribunaux ?

—Dieu merci, non. Eh bien, il faut se jeter sur autre chose.

—Oui, j'y ai pensé. L'opinion publique :... dévoiler, démasquer....

—Ah çà, viens-tu fou ? Que te fera l'opinion, et que fera-t-elle à un homme pareil ? S'il ne tient qu'à faire au bonhomme la réputation qu'il mérite, je m'en charge. Mais après cela ?

—Sans compter que je ferais un grand tort à Clorinde, en détruisant la réputation de son père.

—Le beau malheur ! Penses-tu qu'elle vaille mieux que lui ?

Charles se fâcha, et son ami fut frappé de l'ardeur et de la persistance avec laquelle il protestait de la sincérité de Mlle Wagnaër.

—Au fait, reprit-il, la question est de savoir si elle t'aime. Si elle t'aime vraiment, tu dois réussir. Voyons, t'aime-t-elle pour tout de bon ?

—Mais sans doute.

—Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur le fat ?

—Mais elle laisserait tout pour moi !

—Alors la chose est bien simple. Il faut, si l'on persiste à la marier avec Voisin, ou le tuer en duel, ou enlever Clorinde.

—Un duel ! un enlèvement !

—Cela ou rien du tout.

—Tu as peut-être raison. Quel mal leur avais-je fait à ces gens-là ? Henri Voisin a fait plus que de me tuer. Il a brisé mon avenir. Il a tué ma pauvre mère, qui ne survivra peut-être pas à ce dernier coup.

—Oui, il y a deux espèces de meurtriers, ceux qui tuent lentement, et ceux qui tuent promptement ; ceux qui tuent froidement par intérêt, avec calcul, et ceux qui tuent par passion, par colère, par vengeance, et presque sans savoir ce qu'ils font ; ceux qui rencontrent leur adversaire en face, qui risquent leur propre vie, qui le combattent franchement, et ceux qui assassinent lâchement, avec impunité, par ruse et par trahison. Je ne suis pas duelliste ; j'ai horreur de celui qui donne la mort sous quelque forme que ce soit ; mais je te dirai ceci : de tous les criminels, le plus vil, à mon avis, c'est l'intrigant qui, pour faire son chemin, jette la désolation dans toute une famille, sans s'occuper si la mort ne viendra point sur les pas de la misère ; l'intrigant qui, pour se composer une existence à son goût, prendrait sans hésiter l'existence de trois ou quatre de ses sembla-

bles, pourvu que cela pût se faire légalement et avec impunité. J'ai eu tort de te parler de duel ; mais dans un premier moment, quand j'ai appris cette vilaine affaire, si j'avais tenu Voisin à une portée de pistolet, je l'aurais tué comme un chien....

La triste pensée d'avoir contribué au malheur de son ami en le mettant en rapport avec Henri Voisin, augmentait encore l'exaltation de Jean Guilbault. Incapable de faire de sang-froid le moindre mal à son ennemi personnel, l'idée de l'injustice et de la spoliation, dont un autre avait été victime, le rendait presque cruel. Charles, sous son regard de feu, en présence de cet homme à la contenance ferme et décidée, aux larges et puissantes épaules, aux bras musculeux, sentait passer dans son âme des sentiments plus énergiques, une volonté plus inébranlable, une puissance d'action plus grande que n'en comportait son propre caractère. Il avait confiance non seulement dans le dévouement de son ami, mais encore dans son énergie morale et physique : il lui semblait qu'avec lui il pouvait tout entreprendre.

—J'aurais mal fait, continua celui-ci, de le tuer comme un chien. Il ne faut tuer personne, si *chien* qu'il soit. Mais quant à ce qui est d'enlever la belle Clorinde, c'est une autre affaire. Il me semble, pour peu qu'elle le veuille, que nous serons parfaitement dans notre droit.

—Rapt de mineure! observa Charles Guérin, simplement pour la forme.

—Oui, rapt de mineure d'un côté, et spoliation des biens d'un mineur de l'autre côté. Ce sera la peine du talion. Oh! pour cette affaire-là, j'en suis, et quand même je risquerais d'être un peu pendu, il faut que cela se fasse. As-tu un bon cheval à toi ?

—Le meilleur de la paroisse.

—As-tu quelque argent ?

—A peu près trente louis.

—Et vingt louis que j'ai apportés. Mais nous en prendrions du pays avec cela ! Voici le plan. Il n'y a pas à y aller par quatre chemins. Tu vois Mlle Wagnaër demain, tu as une explication avec elle ; si elle consent à être ton épouse et à partir avec nous, l'affaire est faite. Nous conviendrons d'une heure quelconque de la nuit. Nous louerons ou emprunterons quelque part un troisième cheval, et voilà que nous filons par les concessions. Avant le jour nous aurons fait terriblement du chemin sans que le vieux misérable s'en soit douté. Rendus à une certaine distance, pour épargner de la fatigue à madame Guérin, nous mettons deux chevaux sur la voiture la plus légère que nous pourrons nous procurer, et nous continuerons par les concessions jusqu'à la Beauce, où nous prendrons le chemin de Kennébec. Dans moins de trois jours, nous pouvons nous rendre aux États-Unis, et là, vous vous mariez, et du diable si M. Wagnaër et notre ami Voisin trouvent un moyen de vous démarier. En thèse générale, tout cela n'est pas très correct d'après mes principes, mais enfin il y a toutes les circonstances atténuantes possibles. D'abord je suis là pour veiller sur vous et pour répondre de l'honneur de ta fiancée. Je ne vous perds pas de vue un seul instant; car je galope constamment auprès de votre voiture en bon et fidèle écuyer, avec mes deux bons pistolets à ma ceinture, afin

de pouvoir riposter avantageusement aux gens qui se permettraient de courir après nous ou de nous barrer le passage. Bien entendu, une fois mariés, vous écrirez une lettre polie et respectueuse à papa Wagnaër, lui faisant mille amitiés, et l'informant des raisons et des motifs qui vous ont engagés à faire ce petit voyage.

Voyons, j'ai bien quelque scrupule à te proposer une pareille équipée. Mais enfin, il me semble que c'est le seul moyen de te sauver, toi et ta famille, d'une ruine certaine. Tu ne prends cette démarche extrême qu'à ton corps défendant. Tu ne lui enlèves sa fille que parce qu'il t'a enlevé ta fortune, et encore tu fais les choses honnêtement....

Charles n'avait pas besoin qu'on lui prouvât en trois points la justice de sa cause ; il était, dans ce moment-là surtout, suffisamment exalté pour embrasser avec ardeur la proposition qu'on lui faisait.

L'expédition fut donc décrétée et l'on continua à en préparer d'avance jusqu'aux moindres détails.

Les deux amis s'étaient levés de table et ils marchaient à pas précipités dans la chambre, en étouffant toutefois le plus qu'ils pouvaient le bruit de leurs pas et de leurs paroles, afin de ne point réveiller les personnes de la maison qui dormaient.

Dans le silence profond de la nuit, leur conversation se prolongea animée, confiante, exprimant sur leur visage et par leurs gestes les sentiments qui ne pouvaient pas trouver dans les inflexions de la voix une issue suffisante ; disposant tout, ne doutant de rien, aplanissant tous les obstacles, trouvant réponse à tout et anticipant avec une fiévreuse impatience le moment où ils pourraient déjouer les projets de M. Wagnaër et du gendre de son choix.

Ils se séparèrent fort tard, en se disant presque joyeusement à demain !

IX

LA PETITE CROIX DE CORAIL

CHARLES ne se trompait point : Clorinde l'aimait passionnément. Elle l'aimait déjà avant de le connaître, elle l'aimait beaucoup plus depuis qu'elle se savait aimée de lui.

Si la coquetterie inhérente au rôle qu'elle jouait dans la société où elle se trouvait, avait légèrement terni l'éclat de cet amour. il venait d'emprunter une nouvelle ardeur à un sentiment bien différent qu'on avait fait naître chez elle.

Elle s'était amusée quelque temps de la tournure peu élégante, des manières gauches et prétentieuses, de la figure et de l'allure vulgaires de M. Henri Voisin, l'éternel compagnon de Charles. Mais elle le croyait sincèrement dévoué à celui-ci, et elle lui passait ce qu'il avait de désagréable en faveur de ses bonnes intentions. Du reste, comme on l'a vu, l'avocat avait jusqu'alors plaidé sa cause auprès du père, et n'avait pas encore jugé à propos d'importuner la fille de ses galanteries, se réservant de tomber éperdument amoureux d'elle, au jour précis où il aurait réussi dans ses négociations.

Ce jour étant arrivé, Henri Voisin s'était mis à développer une foule de belles pensées, de talents agréables et de jolies manières, qu'il avait jusque-là tenus cachés, de même que la chenille dans son enveloppe tient roulées les ailes qu'elle doit plus tard étaler au soleil. Le chrysa-

lide se brisait, et la chenille sortait ; mais, hélas ! sans être devenue papillon.

Ses madrigaux étaient cent fois plus ridicules que son silence, son empressement plus désavantageux que sa timidité, ses attentions plus gauches que ses gaucheries mêmes. Il dansait d'après toutes les règles de l'art, mais de manière à faire maudire l'art et toutes ses règles. Il chantait juste, mais avec une voix plus triste que si elle eût été fausse. Depuis qu'il cultivait mieux sa toilette, il était parvenu à faire ressortir davantage sa laideur et sa vulgarité.

Charles était trop préoccupé de mille autres choses pour avoir remarqué l'espèce de métamorphose qui s'était opérée chez son ami... Clorinde, avec cette justesse de coup d'œil qui distingue son sexe, avait vu tout de suite que tout cela se faisait en son honneur. Quelques gracieusetés un peu trop familières que l'ami de Charles s'était permises envers elle avaient confirmé ses soupçons. Enfin M. Wagnaër, tout en plaisantant, avait laissé tomber quelques mots propres à faire croire qu'il ne serait pas fâché d'avoir M. Voisin pour son gendre.

Une circonstance que nous allons éclaircir bientôt l'avait empêchée de faire part de cette découverte à celui qu'elle intéressait le plus. Mais de ce moment la répulsion instinctive qu'elle éprouvait, se changea en une aversion profonde, et l'amour qu'elle avait pour Charles s'accrut de toute la crainte qu'elle entretenait de voir son existence liée à celle d'un homme méprisé et détesté tout à la fois.

Le lendemain de l'arrivée de Jean Guilbault à R.... dans la matinée, Clorinde était dans son boudoir, où elle brodait et lisait tour à tour ; dans le moment, elle ne faisait ni l'un ni l'autre.

Elle était assise sur un petit tabouret en laine d'Allemagne près d'un canapé ; sa tête s'appuyait sur-

sa main, son coude sur le canapé, sa broderie était par terre, son autre bras laissait tomber ouvert à demi le livre dont elle avait essayé la lecture.

Le petit boudoir était meublé avec luxe ; Clorinde, à peu près maîtresse de ses actions, copiait à la campagne ce qu'elle voyait chez ses amies de la ville.

Un guéridon en bois de rose était couvert de riches albums, de *keepsakes*, que dominait un vase de porcelaine rempli des plus belles fleurs, produit d'une serre à laquelle nos lecteurs savent que la jeune fille consacrait une grande partie de son temps.

Cette chambre ouvrait d'un côté sur le grand salon de la maison et de l'autre sur une chambre à coucher.

Mlle Wagnaër était beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; son sein était agité, et il y avait dans sa pose nonchalante plus de découragement que de mollesse. Elle tressaillit tout à coup : un bruit très léger, à peine perceptible, avait causé ce mouvement : c'est qu'il y a quelque secret avertissement magnétique qui révèle l'approche d'une personne aimée, surtout dans les heures d'angoisse que l'on éprouve à son égard.

—Je vous attendais, dit-elle, d'un air triste et presque solennel, au jeune homme qui entrait dans ce moment dans l'autre salon, précédé par une jeune fille de chambre espiègle et gentille, depuis peu au service de la maison.

—Anna, dit-elle, si M. Voisin se présente, fût-il même accompagné de mon père, vous lui direz qu'il ne peut pas me voir ce matin. L'impression que fit ce peu de mots sur l'étudiant se traduisit immédiatement sur ses traits.

—Je vois avec plaisir, dit Clorinde, que vous vous résignez à vous séparer de votre inséparable.

Le ton d'ironie avec lequel ces paroles étaient prononcées fit voir à Charles qu'il était deviné. Son visage était de ceux sur lesquels on lit mieux que dans un livre.

L'heure était solennelle et tous deux comprirent au premier regard que leur sort allait peut-être dépendre de cette conversation.

Ils prirent place sur un divan dans un des angles du salon et gardèrent quelque temps le silence.

Clorinde le rompit la première :

—Mon père venait de sortir, quand vous êtes entré... Vous ne lui avez rien dit ?

Charles fit un mouvement qui trahissait l'orgueil blessé, comme s'il eût voulu dire qu'il se félicitait de son silence. Puis il raconta d'une voix émue ce qui lui était arrivé et ce que l'on supposait des intentions de M. Wagnaër, en y mettant toutefois la plus grande réserve.

On conçoit aisément l'humiliation profonde que ressentit la jeune fille. Il lui restait cependant la dure nécessité de confirmer par son récit une partie de ce qu'elle venait d'entendre.

—Mon père ne peut pas avoir toutes les vues que vous lui prêtez, dit-elle ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il songe sérieusement à me marier avec M. Voisin, et je crains bien qu'il ne consente que difficilement à notre union.

—Mais, vous, Clorinde, vous ?

—Moi, fit-elle tristement, moi ?

Charles se leva brusquement et, involontairement, il lui lança un regard de mépris.

De grosses larmes jaillirent des yeux de Clorinde plutôt qu'elles n'en coulèrent ; elle détourna la tête, et elle dit comme se parlant à elle-même : Voilà ce que c'est : il gardera cette opinion de moi toute sa vie... Il ne me croira pas.

Charles se rapprocha d'elle et reprit sa place sur le divan....

—Clorinde, dit-il, Clorinde, vous êtes bien faible, bien légère et bien coupable envers moi, si vous croyez qu'il vous est permis d'appartenir jamais à un autre qu'à moi.

—Écoutez, dit la jeune fille en faisant un effort sur elle-même, écoutez, je ne savais pas avant ce temps ce que c'est que de souffrir et d'être malheureuse ; mais je comprends à présent que l'on peut être assez affligée pour se donner la mort !

—Se donner la mort ! Il y a d'autres remèdes que celui-là, aux situations même les plus critiques.

—Peut-être !

—Est-on obligé d'obéir à des ordres injustes ? Doit-on contre son cœur et contre soi-même donner la main à un complot malhonnête, parce que celui qui l'a formé.....

—Est votre père, ajouta lentement la jeune fille, forcée à rougir de son père devant lui !...Charles, si vous m'aimiez, vous me ménageriez davantage.

—Le mot est dur peut-être ; s'il n'y avait que moi de trompé, mais ma mère....

—Votre mère ! L'aimez-vous beaucoup votre mère ? dit vivement Clorinde.

—Si je l'aime beaucoup ! Étrange question ! Tous ceux que j'aime, Clorinde, je les aime beaucoup. Mais ma mère, voyez-vous, c'est autre chose. C'est de la reconnaissance, c'est de l'admiration, c'est du dévouement, pour elle qui s'est dévouée à nous, qui a refusé la fortune plus d'une fois pour être seule à veiller sur nous.

—Alors si vous aimez autant votre mère que vous l'assurez, vous comprendrez ce que j'ai à vous dire. Écoutez-moi bien, Charles, et vous jugerez de la conduite que je dois tenir. Vous me direz ce que vous feriez si vous étiez à ma place.

Je suis née à Jersey, comme vous le savez. Mon père était livré à de grandes spéculations de commerce, ma mère appartenait à une famille très considérée. Son père était chef-juge, et son aïeul avait été grand bailli. Elle avait apporté en dot à mon père, outre une forte somme d'argent, plusieurs beaux vergers dont il tirait un excel-

lent parti. Deux de ces vergers étaient situés tout près de Saint-Hélier, la capitale de l'île où nous demeurions. Je me rappellerai toujours avoir été avec ma mère et quelques-unes de ses amies cueillir les pommes que l'on entassait dans de grandes hottes pour les porter au pressoir, afin d'en faire du cidre. Il y avait aussi les pommes de choix que l'on cueillait avec beaucoup de précautions, et que nous mangions, ou que nous envoyions en cadeau à nos amis. Autant que je m'en souviens, nous étions bien heureux à Jersey lorsque ma mère vivait. J'étais bien jeune lorsque nous avons quitté l'île, mais plusieurs choses sont restées dans ma mémoire. Je me souviens surtout de nos promenades au bord de la mer, et du varec, que les vagues jetaient sur le rivage comme de grandes écharpes à franges de soie ou de dentelle.

Ma mère s'était mariée malgré ses parents, qui n'avaient consenti à son mariage que pour prévenir un éclat. Les affaires de mon père ayant mal tourné, il fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait. On fut même sur le point de l'emprisonner, et nous nous vîmes contraints à laisser le pays.

Il fut décidé que nous passerions en Canada, où nous avions des parents, et où mon père se proposait d'établir un petit négoce, avec l'argent que devait nous faire passer la famille de ma mère.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, de notre départ clandestin, et combien de larmes furent versées, lorsqu'il nous fallut prendre congé de nos parents.

Je me souviens de la chaloupe qui nous conduisit et qui fendait les vagues vertes et blanches à leur sommet, et de l'écume salée qui m'entrait dans la bouche et me navrait.

Je me souviens de la petite chambre toute petite où on nous mit, de la mer, des matelots, des cordages, du roulis du vaisseau, des bâtiments que nous rencontrions quelquefois et que nous voyions disparaître, comme s'ils eussent

été engloutis au fond de l'Océan, et reparaître plus loin sur la crête d'une vague haute comme une montagne.

J'avais sept ans alors. Ces impressions sont pour bien dire les premières impressions fortes qu'ait reçues mon esprit : et je ne trouve, en remontant dans mes souvenirs, presque rien qui soit plus ancien que cela. Il me semble que j'ai commencé à vivre et à penser sur la mer.

La traversée fut longue et périlleuse. Nous eûmes longtemps des vents contraires, des bourrasques et des tempêtes. Mon père fut malade du roulis, ma mère ne le fut pas. Elle avait une maladie plus sérieuse que celle-là, cette pauvre mère ! Elle était rongée par le chagrin et il semblait que chaque lieue que nous faisions en nous éloignant de Jersey, emportait une partie de son existence.

Durant les longues heures d'ennui qu'elle passait dans le calme ou sur le pont, seule avec moi, tandis que mon père causait avec le capitaine ou avec les autres passagers, elle me racontait tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance ; elle me disait une foule de choses que je n'ai pu bien comprendre que longtemps depuis. Elle disait souvent en riant qu'elle était folle de me tenir ainsi des discours de grande personne.

D'après ce dont je puis me souvenir, elle avait épousé mon père par dépit de ce que ses parents n'avaient pas

voulu la laisser marier à un jeune homme pauvre qu'elle aimait.

Ses parents avaient fait beaucoup de difficulté ; mais elle avait déclaré résolument que cette fois elle disposerait d'elle-même suivant son goût. M. Wagnaër passait pour faire de bonnes affaires, et à part la différence de position et d'éducation, il y avait peu à objecter.

Ma pauvre mère attribuait tous nos malheurs à sa désobéissance, et elle répétait sans cesse qu'une jeune fille qui se marie à sa tête, et malgré ses parents, se prépare une vie de misère.

Il y avait quatre autres passagers à bord de ce vaisseau : deux marchands écossais avec qui mon père s'était tout d'abord lié d'amitié, ce qui faisait qu'il passait une grande partie de son temps à jouer aux cartes et à fumer avec eux ; un vieux gentilhomme français qui se rendait au Canada pour y réclamer une succession, et un jeune prêtre irlandais, qui avait fait ses études à Paris. Ces deux derniers causaient souvent avec ma mère, qui avait reçu son éducation en France. Mon aïeule maternelle était française et catholique ; mais mon grand-père avait voulu que ses enfants fussent élevés dans la religion protestante.

Ma mère aimait beaucoup la controverse religieuse, soit qu'elle eût des doutes sur le culte qu'elle professait, soit qu'elle voulût faire du prosélytisme, ce qui est une maladie assez commune chez les personnes de notre pays. Elle entamait souvent de longues discussions, dans lesquelles elle ne laissait pas que de donner beaucoup de trouble au jeune prêtre, au grand amusement du vieux Français, qui était *catholique à gros grains*, comme il le disait lui-même.

Cependant peu à peu ma mère devenait moins railleuse et il arrivait souvent qu'elle écoutait avec un silence respectueux et presque convaincu les discours de son adversaire.

Nous n'étions point à la moitié du voyage, qu'elle fut prise d'un crachement de sang violent, et elle devint si malade qu'il lui était rarement possible de sortir de la chambre.

Le vieux Français avait une certaine expérience et quelques connaissances médicales : il dit en secret à mon père qu'il ne pensait pas que ma mère vécût longtemps.

Elle paraissait elle-même frappée de cette idée : elle parlait souvent de la mort et me faisait promettre de prier Dieu tous les jours pour elle, quand elle serait morte, et d'être bien bonne et bien obéissante.

Cependant nous touchions au terme de notre voyage et elle paraissait mieux. Un soir (nous étions alors à l'entrée du golfe Saint-Laurent), il faisait un beau temps calme et le soleil allait se coucher tout resplendissant de lumière ; ma mère alla s'asseoir sur un banc sur l'arrière du vaisseau et, contemplant le spectacle imposant que nous avions sous les yeux, elle me prit sur ses genoux et fondit en larmes. Je pleurais avec elle sans trop savoir pourquoi. Elle prit une petite croix de corail qu'elle avait sur sa poitrine, attachée avec un ruban bleu ; elle me passa le ruban au cou et me donna la petite croix comme pour me consoler, ce qui ne manqua pas de réussir.

Dans la nuit mon père vint me réveiller et me porta dans ses bras auprès du lit de ma mère. Je vis là le jeune ecclésiastique qui était à genoux et priait, et le vieux Français qui était debout et paraissait bien affligé.

On me mit à genoux sur une chaise tout près de ma mère, qui fit un effort pour s'asseoir et m'embrassa.

—Ma petite fille, dit-elle, je vais mourir. Je n'ai plus que quelques heures à vivre. Écoute bien ce que je vais te dire pour t'en souvenir toute ta vie. Tu vois ici un prêtre catholique et tu sauras que je vais mourir catholique : je désire que tu vives et meures dans cette religion, qui est la meilleure...

—La seule véritable, interrompit le prêtre.

—La seule véritable, reprit ma mère avec docilité. Me promets-tu que tu le feras?

Je regardai mon père, qui me dit :

—J'ai promis à ta mère de te faire élever dans la religion catholique.

—Je promets de vivre et de mourir catholique, dis-je, en tremblant de toutes mes forces, les mains jointes et les yeux fixés sur ceux de ma mère, qui rayonnaient d'un éclat inaccoutumé.

—Il faut que tu sois bonne, obéissante, sage, et que tu ne donnes aucun chagrin à ton père, au contraire que tu lui aides de toutes tes petites forces et que tu me remplaces dans les soins du ménage, quand tu seras assez grande pour cela. Me promets-tu cela ?

—Je serai bonne, sage et obéissante, dis-je, d'une voix forte.

—Maintenant, ce n'est pas tout : quand tu seras grande, tu voudras peut-être te marier.

—Oh ! non, dis-je, si tu veux vivre et ne pas mourir, je te promets que je ne me marierai pas. Je resterai toujours avec toi. Je disais cela d'un ton de conviction, comme si un semblable marché eût pu se faire. Ma mère et tous les autres ne purent s'empêcher de sourire. Écoute bien, me dit-elle, je ne suis pas libre de mourir, et quand tu seras grande, tu seras peut-être d'avis de te marier. Il faut que tu me promettes de ne te marier qu'avec celui que ton père te destinera pour époux, et de t'en rapporter entièrement à lui. Les enfants qui se marient sans le consentement de leurs parents sont toujours malheureux. Te souviendras-tu que ce sont les dernières paroles de ta mère ? Je te les ai répétées bien des fois ces jours-ci, pour que tu ne les oublies jamais.

Puis elle prit la petite croix de corail qu'elle m'avait donnée, elle la plaça dans mes mains. Garde toujours cette petite croix pour te souvenir de moi. Me promets-tu

de ne pas te marier malgré ton père et de l'écouter toujours en toutes choses ?

—Je promets, dis-je, de me marier comme papa voudra.

—Eh bien, dit-elle, chaque fois que tu verras cette petite croix, tu te souviendras de ce que tu m'as promis, n'est-ce pas ?... Elle fit encore un effort, m'embrassa, et l'on m'emporta.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit : je ne savais pas ce que c'était que la mort, j'épiais jusqu'au moindre mouvement.

Il y eut beaucoup d'allées et venues toute la nuit, et le matin, on me fit monter sur le pont, où je vis ma mère étendue sur une espèce de lit : elle paraissait dormir. Le capitaine, les passagers et tout l'équipage étaient à genoux et le jeune prêtre lisait des prières.

Je compris alors que ma mère était morte, et j'eus une idée confuse de ce que la mort peut être.

Restée seule avec mon père, il tint sa parole et me fit élever dans la religion catholique ; mais il me rappela souvent qu'il espérait que je serais fidèle à ma promesse, et que je devais me préparer à épouser l'époux de son choix, sans murmure et sans hésitation.

Je fis graver sur la petite croix de corail mes initiales et la date du jour funeste où je perdis ma pauvre mère.

Maintenant, vous savez tout. Ce vœu solennel fait entre les mains d'une mourante ; cette promesse de mon enfance, pensez-vous, Charles, que je doive y manquer ?

Le jeune homme ainsi interpellé garda quelques instants le silence.

Il était profondément ému. Mais l'instinct de ses propres intérêts, et mieux que cela un sentiment plus noble, que le récit de Clorinde avait accru, le poussèrent à soulever une distinction qui lui parut formidable.

—Votre promesse, dit-il, peut bien vous empêcher de

vous marier avec moi, tant que votre père n'y consentira point ; mais elle ne saurait vous obliger à devenir *madame Voisin.*

—Je l'espère bien, quoique mon père l'entende autrement. Il y a longtemps que je vous aurais informé de toutes ces choses, mais, dans les commencements, mon père paraissait voir vos assiduités d'un assez bon œil. Du moment où je me suis aperçu qu'il prenait M. Voisin sous sa protection, je vous ai conseillé de faire des démarches que vous avez négligées. Je ne pouvais point vous faire connaître mes motifs. Aujourd'hui mon père m'a parlé très clairement. Il prétend m'avoir toujours destiné M. Voisin depuis qu'il le connaît. Il m'a fait une scène bien violente et, pour la première fois de sa vie, il m'a parlé durement....

D'après ce qu'ils connaissent, nos lecteurs s'imaginent bien que notre héros dut abandonner toute idée d'enlèvement. Malgré les plus tendres paroles qu'ils purent se dire, Charles se retira doublement malheureux. Il aimait Clorinde plus que jamais, plus que jamais il était certain d'en être aimé ; mais moins que jamais, il n'avait d'espoir de la posséder.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

I

UNE PAUVRE FAMILLE

LES reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. " (Atala.)

C'était en effet une idée classique et traditionnelle que l'infortune seule des rois et des princes devait toucher les autres humains. Cette idée, à laquelle Chateaubriand sacrifiait sans le vouloir, était cependant une de celles qu'il avait pour mission de détruire par l'importante révolution qu'il devait opérer dans la littérature française, en créant une poétique chrétienne, et en effaçant les derniers vestiges littéraires du paganisme.

Aujourd'hui il est assez généralement convenu que, si les infortunes des grands ont quelque chose de plus tragique par le contraste qu'elles font avec la grandeur même, il existe cependant, dans de plus humbles sphères, des péripéties aussi poignantes quoique moins éclatantes, des drames intimes qui, pour n'être pas entourés d'une décoration aussi splendide, n'en ont pas moins droit à nos émotions.

Un prince dans l'exil, si misérable que son sort puisse être, s'il a l'âme faite pour apprécier sa dignité, trouve

dans le côté philosophique de son rôle une compensation à ses souffrances. Une mère de famille, jusque-là heureuse dans une condition honorable, et entourée de tout ce qu'il faut pour faire aimer la vie, qui se voit tout à coup jetée, elle et ses enfants, dans un état de pénurie voisin de la misère, s'estime à ses propres yeux tout autant déchue et exilée, et il lui faut beaucoup plus de résignation pour accepter les désagréments sans nombre qui se présentent à la suite les uns des autres sous une forme d'autant plus désolante qu'elle est plus triviale. Celui qui connaîtrait toutes les douleurs éprouvées dans de chétives mansardes par des veuves ou des orphelins, qui saurait redire avec éloquence tout ce qu'il s'est consommé de grandeur d'âme et de courage dans ces luttes obscures contre l'infortune, celui-là serait aussi touchant et peut-être plus instructif que s'il savait au juste la quantité de larmes qu'ont pu contenir les yeux des reines et des princesses depuis le commencement du monde.

Dans l'appauvrissement d'une famille, il y a une multitude de détails affligeants qui renouvellent chaque jour le sentiment du malheur ; il n'y a pas jusqu'à la moindre habitude de l'ancien temps, jusqu'au moindre meuble, au plus petit fragment, au plus mince débris échappé au naufrage de la fortune, qui ne rappelle tout un monde de délices perdues, et ne contriste l'âme doublement par la conscience de l'infortune et par le souvenir du bonheur. L'isolement est alors moins une nécessité qu'un bienfait. Par un sentiment qui fait peu d'honneur à la nature humaine, la plupart des amis, ou tout au moins de ceux que l'on comprend sous la dénomination banale de *connaissances*, se retirent d'une maison affligée, comme si le malheur était contagieux. Mais s'il en était autrement, la présence de ces amis et de ces connaissances serait plus souvent nuisible qu'utile, plus importune que consolante.

Il est si peu de personnes , même des plus charitables, qui soupçonnent l'infinie délicatesse avec laquelle certaines misères doivent être secourues. Les gens bien nés sont dans l'affliction comme les malades que tourmente un rhumatisme inflammatoire : le moindre effort pour les soulager, le moindre contact, si doux, si léger qu'il soit, fait courir dans toutes les fibres de leur existence un frissonnement douloureux. Heureux alors, dans son malheur, celui qui peut s'isoler et panser dans la solitude les plaies de son âme !

Tel fut le sort de madame Guérin, peu de temps après la vente judiciaire des biens dont elle avait imprudemment transmis la propriété à son fils.

Le dimanche qui suivit ce jour funeste, le vieux Jean Pierre se présenta, accompagné de sa femme, aussi décrépite et aussi avare que lui. Il venait visiter *son bien*, comme il disait, et signifier brutalement à l'*occupante* qu'elle eût à déloger dans la quinzaine. A voir ces deux personnages examiner minutieusement, de la cave au grenier, la maison et toutes ses dépendances, on aurait cru qu'ils en étaient de bonne foi les propriétaires incommutables. L'agent de M. Wagnaër trouvait une volupté grossière, mélangée de vanité et de jalousie satisfaite; à entrer, comme il le faisait, dans l'esprit de son rôle.

Madame Guérin se décida tout de suite à laisser la paroisse, et elle fit louer par son fils un petit logement dans le faubourg Saint-Jean, à Québec : par là, elle ne restait point séparée de Charles et elle s'éloignait d'un endroit qu'il lui était désormais trop pénible d'habiter.

Elle fit un encan d'une partie de son ménage, des animaux, des ustensiles d'agriculture et de tout ce qui était nécessaire à l'exploitation d'une ferme. S'il lui fut pénible de se défaire de ces objets, ses regrets n'égalèrent certainement point ceux de l'oncle Charlot, à qui on enlevait son existence en lui ôtant les instruments de son

travail et en brisant tout à coup ses habitudes. Ce fut les larmes aux yeux que le frère de M. Guérin mit en ordre ces débris d'une fortune qu'il avait vue si florissante. Il maniait et palpait avec amour, comme pour leur dire adieu, la charrue, le râteau, la bêche, le fléau, et, par-dessus tout, la bonne vieille cognée qui avait tant abattu d'arbres dans la forêt.

Ce brave cultivateur pensa avec raison qu'il ne devait pas abandonner dans son malheur une famille dont il avait partagé l'aisance, et il s'offrit à l'accompagner à Québec, bien certain que, par son travail et son industrie, il apporterait chaque soir plus d'argent à la maison qu'il n'y causerait de dépense.

Peu de jours après la visite de l'adjudicataire, Charles reçut une lettre de M. Wagnaër. Celui-ci commençait par lui dire que, au moyen d'arrangements qu'il venait de prendre, il était certain de lui remettre dans un mois le montant du billet qu'il avait endossé, avec l'intérêt et les frais, et le sommait en même temps de cesser certains discours injurieux qu'on lui avait rapportés. Il lui rappelait que c'était librement qu'il avait encouru cette dette, qu'il devait savoir ce qu'il faisait, et qu'à la rigueur, lui, dernier endosseur, n'aurait pas été tenu de rien lui rembourser. C'était aussi de plein gré qu'il avait consenti à la vente de ses immeubles sans discussion préalable de ses meubles. Il était donc difficile de s'expliquer sa conduite, surtout lorsqu'il ne perdait rien ; il devait se féliciter de la vente de ses propriétés qui avaient obtenu un prix plus considérable qu'on n'eût dû l'espérer.

M. Wagnaër terminait par une péroraison *ab irato* sur l'ingratitude que montrait un jeune homme traité par lui en ami, et, pour conclusion, il lui interdisait à jamais l'entrée de sa maison.

Il n'y avait pas dans cette missive un mot de Clorinde

ni de Henri Voisin, et il n'en était que plus évident, par l'astuce dont chaque phrase était pleine, que ce dernier l'avait dictée d'un bout à l'autre. On pouvait la lire et la relire sans trouver une seule syllabe qui pût compromettre son auteur.

Malgré la défense qu'on lui faisait, et peut-être même à cause de cette défense, il eût été bien facile à notre héros de se ménager des entrevues secrètes avec Clorinde ; mais il comprit tout de suite tout ce que sa position avait de faux et qu'il aurait l'air de mendier clandestinement auprès de cette jeune fille la fortune dont il se voyait dépouillé. Bien qu'il lui en coutât beaucoup, il se décida à la laisser juger elle-même de ce qu'elle devait faire dans les circonstances difficiles où elle se trouvait. Il lui écrivit en peu de mots, lui annonçant son départ prochain et celui de sa famille, l'informant de l'ordre qu'il avait reçu de M. Wagnaër, de l'obligation qu'il y avait pour lui de s'y conformer, et protestant avec réserve et dignité, toutefois, de l'amour qu'il entretenait et entretiendrait toujours pour elle. Il ne reçut aucune réponse.

Le jour fixé pour le départ arriva. Madame Guérin et sa fille assistèrent à la messe de grand matin, tandis que l'oncle Charlot faisait charger à bord d'une goélette ce qu'ils devaient emporter de ménage. C'était pour elles, comme nous l'avons déjà vu, une pieuse habitude à laquelle elles manquaient rarement, et ce jour-là elles avaient besoin plus que jamais de puiser au pied des autels cette résignation sainte qui, dans l'âme sensible de la femme, peut seule adoucir les amertumes de la vie.

Après avoir aidé à son oncle à transporter les derniers ballots d'effets, Charles revint à la maison, et ayant fermé avec précaution tous les contrevents et toutes les portes, il donna un tour de clef à la porte principale et, tout en balançant au bout de son bras le trousseau de clefs, il s'arrêta quelques instants sur la tertre qui se trouvait

devant la maison. De là il contempla longtemps l'anse, la pointe, l'église, la maison de M. Wagnaër, le fleuve et tout le paysage. Le soleil se levait à l'horizon et l'éclat de ses rayons venait frapper obliquement la petite île au milieu du fleuve et éclairait de la cime à la base les montagnes du Nord. Deux jours dans sa vie, et ces deux jours-là seulement, le jeune homme avait trouvé un charme aussi grand à ce spectacle. C'était le dernier soir des dernières vacances qu'il avait passées à la maison paternelle, et le matin du premier jour de mai où il avait vu Clorinde pour la première fois. Ces deux jours lui revinrent naturellement à la mémoire. Les émotions qui laissent une trace profonde dans notre âme y gravent de vivaces souvenirs du monde extérieur pris sur le fait. De même que le soleil dans sa plus grande ardeur frappe plus nettement sur la plaque daguerrienne les objets dont on veut conserver l'image, de même, il y a une lumière intérieure qui brille plus vivement en nous aux jours mémorables de notre vie, pour y buriner plus fortement le grand tableau de la nature.

Charles portait ses regards plus particulièrement sur le grand chemin au delà de l'anse, comme s'il eût attendu quelqu'un de ce côté. En effet, il ne tarda pas à voir un petit vieillard aux formes grêles et cacochymes qui, tout courbé, s'avançait cependant d'un pas agile et vigoureux. C'était le vieux Jean Pierre qui venait, au jour et à l'heure par lui indiqués, se faire livrer les clefs de *sa maison*.

Le jeune homme alla à sa rencontre, non sans éprouver une violente tentation de lui jeter le trousseau de clefs à la figure, ou tout au moins de lui dire énergiquement *son fait*. Mais à son approche il pensa qu'un vieillard, si coupable qu'il fût, devait être épargné ; il lui donna les clefs sans dire un mot.—Parlez-moi de cela, v'là des gens de parole : c'est prêt à l'heure juste, dit le vieillard en

souriant d'un sourire sardonique. Charles ne répondit rien et se dirigea vers l'église. Le prêtre disait les dernières prières de la messe et c'était une messe de mariage.

Les oraisons de la messe nuptiale, les cierges allumés sur les ballustres, les blancs vêtements de la mariée et de sa compagne, l'air pimpant et satisfait des gens de la noce, la gaieté qui semblait régner dans tout le temple, contrastaient vivement avec les sentiments de madame Guérin et de ses enfants agenouillés dans une des plus humbles places de l'église. Quoique la mariée ne fût pas aussi élégante que Mlle Wagnaër, tant s'en fallait, Charles ne put s'empêcher de songer à cette dernière. Il lui parut aussi que les dorures et les ornements sans nombre du chœur et de l'autel qu'il avait contemplés bien des fois en répondant aux prières de la messe, ou en remplissant divers rôles dans les cérémonies religieuses lorsqu'il était encore enfant, brillaient ce jour-là d'un éclat inaccoutumé. La chaire et le banc de l'œuvre, représentants du spirituel et du temporel de l'Église, placés en face l'un de l'autre comme pour signifier l'antagonisme qui existe quelquefois entre ces deux pouvoirs, ruisselaient de dorures et s'étalaient pompeusement à l'envi l'un de l'autre. Les vieux tableaux suspendus aux murailles, et sur lesquels il était d'ordinaire difficile de découvrir une tête ou un bras d'un saint ou d'une sainte quelconque, semblaient ne plus vouloir demeurer incompris dans leurs cadres antiques. En disant adieu du cœur et de l'âme à ces objets vénérés, chargés des pieux souvenirs de son enfance, Charles éprouva une émotion profonde.

Tous trois sortirent un peu avant les gens de la noce, pour ne pas être remarqués. Ils se rendirent furtivement, et comme si leur départ eût été une fuite honteuse, à la goélette échouée sur le rivage. Le petit vaisseau, penché sur le côté, attendait patiemment la marée montante pour se relever et partir.

On profita du moment où l'on pouvait encore s'embarquer presque à pied sec, et l'on fut à bord longtemps avant que la goélette fût prête à mettre à la voile. On ne se parlait point : ce que l'on avait à se dire était trop triste. Seulement chacun de son côté regardait à terre et jetait un dernier coup d'œil sur les objets qui l'intéressaient le plus. Madame Guérin partageait son attention entre sa maison et l'église : elle avait tant de fois parcouru le chemin de l'une à l'autre ! L'oncle Charlot ne pouvait se lasser d'admirer la grange et les autres bâtisses qu'il laissait en si bon ordre. Charles et Louise avaient dans ces parages une foule de vieilles connaissances à saluer au départ. Ici c'était une falaise avancée, où l'on avait pêché bien souvent ensemble de petits poissons aux écailles dorées ou argentées; là-bas une longue batture recouverte de jonc, que le jeune homme avait fréquemment parcourue avec son frère, en chassant l'alouette matinale ou le canard sauvage. De ce côté, c'était la chaussée du moulin nouvellement construite et le moulin lui-même qui n'était pas encore terminé. De l'autre côté, c'était le petit jardin auquel Louise avait prodigué tant de soins et qui lui avait fait espérer tant de jouissances, cet été-là même. Dans cette direction, c'étaient des coteaux où l'on avait improvisé tant de jolies parties de plaisir en allant cueillir des fruits et travailler aux champs. Plus loin était une belle *érablière*, où l'on avait eu tant de plaisir tous les printemps à recueillir l'eau des érables et à faire le sucre. Mais par-dessus tous ces objets, il y en avait un qui attirait plus fortement encore les regards du jeune homme et ceux de sa sœur : c'était la belle maison de M. Wagnaër, où Louise avait cru avoir une amie, et Charles quelque chose de plus qu'une amie.

Bientôt cependant les vagues arrivèrent jusqu'au vaisseau ; peu à peu elles l'entourèrent, et la petite goélette se releva, et commença à flotter fière et coquette

au souffle d'une jolie brise. On déploya les voiles, on ramena à bord l'ancre jetée la veille, et, docile au gouvernail, la goélette s'inclina légèrement et partit. Dans ce moment Charles crut voir une pâle figure de jeune fille s'approcher d'une fenêtre entr'ouverte chez M. Wagnaër, mais cette vision fut tellement fugitive, qu'il ne sut pas trop s'il devait y croire.

La *Friponne*, tel était le nom de la goélette, était une fine voilière, elle ne mit qu'un instant à gagner le large et passa triomphante tout près de deux lourds bateaux mis à flot longtemps avant elle.

A mesure que l'on s'éloignait et que l'on changeait de scène, le poids qui oppressait le frère et la sœur semblait diminuer et les amères pensées se dissoudre dans le sillon du vaisseau. Le ciel était si pur, le soleil si brillant, l'eau si limpide, le fleuve si majestueux, les belles campagnes de ses deux rives, si heureuses, si verdoyantes dans les flots de lumière qui les inondaient, qu'il fallait bien qu'un rayon d'espoir, sinon de bonheur, pénétrât bon gré mal gré dans le cœur même le plus attristé. C'était une nouvelle existence qui commençait pour eux et, quoique la raison leur dît qu'elle serait bien pénible, la première impression faite sur leurs sens la leur représentait comme agréable.

Il s'établit donc entre eux et leur mère une conversation plus animée et moins en harmonie avec leur position qu'on ne l'aurait imaginé. Louise s'informait du nom de chacune des îles qu'ils rencontraient sur leur passage, les unes petites et arides, amas de rochers pittoresques qui montraient leurs têtes chenues et bizarrement façonnées au-dessus des eaux, les autres longues et décorées d'une végétation luxuriante, celles-ci couvertes encore de la forêt vierge, celles-là cultivées et habitées et recélant dans de petites anses de blanches maisons qui de loin semblaient des troupes d'oies ou de cygnes se chauffant au

soleil sur le rivage. Elle s'informait encore du nom de chacun des petits bourgs et des villages qui tout du long de la rive sud du fleuve forment une succession presque nulle part interrompue, de belles habitations groupées de mille manières différentes ; les unes sur des pointes avancées dans le fleuve, les autres au loin sur des coteaux ; celles-ci sur des rivages plats avec l'apparence d'être inondées par la première vague ; celles-là sur des rochers escarpés suspendus pour ainsi dire au-dessus des flots. Elle s'étonnait aussi d'apercevoir sur les hautes montagnes du Nord, malgré leur mine sévère et sauvage, des preuves évidentes de culture, des champs verdoyants, et de longues files de maisons ; elle se demandait comment on pouvait labourer et récolter sur ces terres qui lui semblaient presque perpendiculaires.

Un vent de plus en plus fort gonflait les voiles de la petite goélette, qui fendait rapidement les vagues, et, obéissant au gouvernail, se cabrait fièrement après chaque secousse. Bientôt les villages se trouvaient, sur la rive sud, si proches les uns des autres, qu'ils formaient comme une longue rue ; et c'était ainsi non seulement au bord de l'eau, mais encore dans les profondeurs des paroisses. On naviguait au beau milieu du fleuve, à une grande distance de terre ; les champs et les montagnes prenaient cette couleur bleue qu'affecte toujours la partie la plus éloignée du paysage. Avec un peu d'imagination, on aurait pu comparer la côte du sud à un vaste rideau d'une étoffe d'azur, orné de trois ou quatre longues franges de perles blanches posées symétriquement à d'égales distances.

Vers le soir, on aperçut en avant du vaisseau les grandes voiles de cinq ou six navires, qui, interposées entre les derniers rayons du soleil, paraissaient noires comme de l'encre, et se dessinaient sombres et gigantesques sur l'horizon teint des plus resplendissantes couleurs ; c'étaient des vaisseaux arrêtés à la quarantaine de la *Grosse-Ile*.

La goélette passa tout près d'un des navires, rempli d'émigrés irlandais ; immense sarcophage nautique, où les maîtres de la belle et verte terre d'Hibernie entassent une bonne portion de son peuple, sans trop s'occuper de ce qui adviendra de ces cargaisons de chair humaine. Tout peint en noir comme un cercueil, et habité par de hâves créatures, dont les membres décharnés et demi-nus visaient au squelette, le navire semblait un de ces vaisseaux fantastiques peuplés de revenants, dont parle la légende maritime de tous les pays. Une circonstance rendait son aspect plus sinistre encore. Le choléra, comme l'on sait, sévissait alors en Europe pour la première fois, et il était assez naturel de croire que, pour faire le voyage d'Amérique, le fléau avait dû prendre passage de préférence sur ce vaisseau infect. Tout le monde à bord de la goélette se sentit soulagé, lorsque l'on perdit de vue la Grosse-Ile et son lazaret.

La lune se levait ; et, selon l'expression des marins, elle eut bientôt *tué le vent*. Cependant la brise était encore assez forte pour que l'on filât avec une vitesse assez respectable. Charles et Louise ne furent nullement fâchés du ralentissement qui leur permettait d'observer plus à leur aise le panorama si varié qui se développait devant eux. La scène changea plusieurs fois de décoration ; tantôt le vaisseau passait entre deux côtes abruptes et rapprochées, tantôt il voguait comme dans une espèce de lac dont les bords s'élevaient lentement et en amphithéâtre. Les anses et les pointes de la terre ferme du sud et de l'île d'Orléans causent ces contrastes, qui se répètent plusieurs fois avant que l'on atteigne la rade de Québec.

Louise n'eût pas voulu pour beaucoup perdre le coup d'œil de l'entrée dans le bassin qu'on lui avait toujours représenté comme un des plus beaux que l'on puisse imaginer. Elle passa avec Charles la plus grande partie de la nuit sur le pont, malgré le froid un peu vif contre

lequel la protégeaient, bien entendu, tous les châles et les manteaux que sa mère avait pu trouver.

Dès que le vaisseau eut dépassé cette longue pointe de terre qui porte le nom de l'immortel vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le chevalier de Lévy, Louise ne put retenir un cri d'admiration.

Québec, qui de fait est peut-être une des villes les plus mal bâties de l'Amérique, qui n'a pas un seul édifice complet et régulier, qui n'a pas un seul monument où les règles de l'architecture n'aient été plus ou moins maltraitées, Québec produit cependant, même en plein jour, une illusion étrange sur le spectateur qui l'aperçoit du fleuve. La disposition, et mieux, si nous pouvons ainsi nous exprimer, les artifices du terrain font que l'objet le plus insignifiant prend une attitude pleine d'importance, si bien que l'on croit avoir devant soi une ville monumentale telle que Rome, Naples ou Constantinople.

Mais la nuit au clair de la lune, c'est bien plus encore. C'est une éblouissante imposture, un mirage phénoménal. La moindre flèche vous fait rêver de la cathédrale d'Anvers, le moindre dôme vous tranche du Saint-Pierre de Rome. Les tours et les bastions de la citadelle et de l'enceinte fortifiée, qui, eux, sont de bon aloi, vous font songer avec raison à Gibraltar et à Saint-Jean d'Acre. Les toits des moindres maisons recouverts en fer-blanc semblent d'argent et vous donnent l'idée d'une multitude de palais dignes des *Mille et une Nuits*. Tout cela s'étage en amphithéâtre et se perd dans les derniers plans, de manière à faire supposer dix fois plus qu'il n'y a. La nature, imposante et gracieuse à la fois, a suppléé aux défauts de l'art et a répandu sa solennité et sa magie sur les œuvres de l'homme les plus mesquines en réalité.

Le Saint-Laurent d'un côté, la petite rivière Saint-Charles de l'autre, presque aussi large à son embouchure que le fleuve, sont littéralement couverts d'une mul-

titude de vaisseaux de toutes les grandeurs, qui forment une autre ville flottante, où les effets d'ombre et de lumière varient à l'infini. Comme les navires sont principalement groupés à chaque extrémité du promontoire, et que deux belles nappes d'eau s'étendent dans deux directions divergentes, on pourrait se croire à l'entrée d'une vaste mer intérieure, obstruée par une île.

La côte de Lauzon, qui s'élève presque perpendiculairement en face de Québec, et contient les germes d'une autre ville qui paraît surgir par enchantement du milieu d'une forêt, l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, recouvertes l'une et l'autre d'une végétation luxuriante et parsemées de blanches maisons, forment les autres côtés du vaste bassin.

Comme si la douce lumière de la lune n'avait pas suffi pour éclairer ce tableau grandiose, les lueurs de l'aurore boréale essayaient de lutter avec l'astre des nuits. Un segment de cercle noir couronnait les montagnes du nord et faisait ressortir un arc d'une blancheur éblouissante, de tous les points duquel s'élançaient comme des fusées parées de toutes les couleurs du prisme, d'innombrables jets de lumière. Éclipsés par la lune et par l'aurore boréale, les étoiles scintillaient à peine dans tout le reste du firmament ; mais, en revanche, dans l'espace obscur qui se trouvait à l'horizon, elles brillaient d'un éclat inaccoutumé. Cette illumination céleste, jointe aux pâles lumières que l'on voyait dans la ville, dans les habitations de la campagne et à bord des vaisseaux, formait un mélange de lueurs douteuses et indéfinies qui donnait à la scène quelque chose de féerique.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'enthousiasme de Charles et de sa sœur, et comme la goélette mouilla à l'entrée de la petite rivière, ils purent contempler longtemps la ville qui allait devenir leur résidence. Ce ne fut qu'au jour, et même assez tard dans la matinée, que

le petit vaisseau put s'approcher et prendre sa place parmi les nombreuses embarcations de tout genre qui se pressaient sur la grève à laquelle l'ancienne résidence des intendants français a laissé le nom de *Palais*.

Un spectacle un peu moins enchanteur que celui de la nuit s'offrit à Louise. Cet endroit était un de ceux qui pouvaient le mieux lui donner un avant-goût du bruit et des misères de la ville. Sur la place de la grève, sur les quais voisins, et dans les rues étroites qu'il lui fallut parcourir, s'agitait une foule bruyante, bigarrée de costumes étrangers, parlant et entremêlant deux idiomes différents, appliquant à mille occupations diverses cet empressement brutal qui forme un si grand contraste avec les travaux lents et paisibles de la campagne.

D'abord, c'étaient des charretiers aux costumes pittoresques, dont les jurons, plus pittoresques encore, enrichissaient la langue française, tandis que les uns recevaient dans de lourdes charrettes, ou sur de longs *cabrouets*, les cargaisons des bâtiments, et que les autres emplissaient à la rivière des tonnes d'une eau sale et triste à voir; la seule cependant que l'on boive à Québec, où il n'y a point d'aqueduc (1). Plus loin, c'étaient des matelots qui blasphémaient dans la langue de la fière Albion, inférieure à nulle autre sous ce rapport. Ici, c'étaient des sauvages avec leurs capots bleus, et des *sauvagesses* drapées dans des couvertes blanches; là, c'étaient des soldats anglais revêtus de leur uniforme écarlate, qui souvent tranchait vivement et de près sur les dites couvertes blanches. Des émigrés irlandais, portant l'habit bleu ou vert et la culotte courte traditionnelle, celle-ci boutonnée assez souvent sur la jambe nue, ce qui leur a fait donner par les Canadiens le sobriquet ironique de *bas-de-soie* (*lucus à non lucendo*); des

(1) Un aqueduc est maintenant en construction. Le Québec que nous décrivons (vers 1850) n'est déjà plus le Québec d'aujourd'hui. Il s'est fait depuis cinq ou six ans de nombreuses améliorations. Voyez note D. à la fin du volume.

femmes enveloppées de manteaux bleus et portant, quelques-unes, le plus jeune de leurs enfants sur leur dos, à la manière des sauvages et des bohémiens ; des *habitants* aux vêtements de gros drap gris de fabrique domestique, à la tuque bleue ou rouge, au tablier de cuir, et aux grandes bottes rouges, rattachées par une courroie à la ceinture, rouge aussi, le fouet sous le bras, et la pipe à la bouche ; des *habitantes* à la jupe de *droguet*, au mantelet d'indienne, au large chapeau de paille, aussi vives et caquetantes que leurs maris semblaient insoucieux et taciturnes ; des *voyageurs des pays d'en haut*, célèbres dans toute l'Amérique comme un type unique dans son genre, fiers et goguenards, avec leurs chapeaux chargés de rubans et crânement posés sur le coin de l'oreille, leurs chemises et leurs cravates éclatantes, et leurs belles et larges ceintures de *poil de chèvre* aux flèches de mille couleurs ; tout ce monde se mêlait à la population de la ville, qui, ouvrière ou bourgeoise, française ou anglaise, se faisait également remarquer par une propreté exquise, une mise et une tenue décente et même un peu recherchée.

Tout ce peuple parlait, criait, bruissait, bourdonnait, allait et venait, et au milieu du vacarme et du mouvement auquel se mêlaient les piétinements et les cris des animaux que l'on conduisait au marché, Louise croyait sincèrement qu'elle allait perdre la tête et ne pourrait jamais se frayer un chemin.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus.—Le coup d'éclat de M. Quesnay de Beaurepaire.—La Cour de cassation en France.—Difficultés diplomatiques.—Le "French Shore."—Le jingoïsme.—M. John Morley.—Sir William Harcourt.—La conférence de Washington.—M. Chiniquy.

C'EST avec un plaisir réel que je viens inaugurer une causerie mensuelle avec les lecteurs de la REVUE CANADIENNE, sur l'invitation du dilettante délicat qui dirige cette estimable publication.

Cette causerie s'occupera un peu de tout, des événements récents, des œuvres dignes de mention, des hommes en vue ou qui viennent de disparaître de la scène, et j'essaierai de la rendre à la fois instructive et attrayante.

***

L'année 1899 s'est ouverte assez tristement pour notre ancienne mère patrie. Cette horrible affaire Dreyfus, véritable cauchemar pour tous les bons patriotes, continue à bouleverser et à diviser la France, qui aurait pourtant grand besoin de concorde et de paix sociale. Quel chaos, et comme il est difficile de discerner la vérité et de distinguer le droit dans ce pêle-mêle de contradictions, d'incidents à sensation, de coups de théâtre, d'exagérations et d'accusations divergentes !

Le dernier éclat est celui dont M. Quesnay de Beaurepaire est le héros. On sait que l'affaire Dreyfus a été soumise à la chambre criminelle de la cour de cassation, pour faire la lumière complète. Les magistrats de cette chambre ont commencé leur enquête, ce qui n'a pas empêché les passions extérieures de se donner carrière avec autant de violence que jamais. Plusieurs journaux ont commencé à mettre en doute l'impartialité des juges saisis en dernier ressort de cette cause dramatique. Tout à coup, au commencement de janvier, la rumeur a commencé à circuler que M. Quesnay de Beaurepaire, président de la chambre civile de la cour de cassation, avait de graves accusations à porter contre quelques-uns de ses collègues de la chambre criminelle, chargés de l'affaire Dreyfus.

Ici il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner quelques détails sur la cour de cassation. Cette cour est le tribunal suprême de la France. On se pourvoit devant elle pour faire annuler, casser tout jugement d'un tribunal en dernier ressort contre lequel on invoque un vice de forme ou une fausse interprétation de la loi. Elle se divise en trois chambres : la chambre des requêtes, chargée de faire un premier examen des requêtes en cassation, pour constater si elles sont admissibles ; la chambre civile, chargée de statuer sur les requêtes une fois admises ; et la chambre criminelle, à laquelle sont soumis, sans examen préalable, les pourvois ou requêtes en matière criminelle, correctionnelle ou de police. A la tête de la cour de cassation, il y a un juge en chef que l'on appelle le premier président ; à la tête de chacune des trois chambres, il y a un président ; et outre ces quatre fonctionnaires, la cour se compose de quarante-cinq juges, qui portent le nom de conseillers. Il y a de plus, auprès de la cour de cassation, un procureur général et six avocats généraux. Le premier président a 30,000 francs d'appointements, le procureur général 30,000, les présidents de chambre 25,000, le procureur général 25,000, les avocats généraux 18,000, et les conseillers 18,000. Le premier président actuel est M. Mazeau, le président de la chambre des requêtes est M. Tanon, le président de la chambre criminelle est M. Loew, et le président de la chambre civile était M. Quesnay de Beaurepaire. C'est ce dernier qui vient de produire la profonde sensation dont j'ai parlé plus haut.

M. de Beaurepaire a accusé plusieurs membres de la chambre criminelle de partialité et d'entente avec les dreyfusards. Et, pour donner plus de poids à ses dénonciations, il a envoyé au ministre de la justice sa démission comme président de la chambre civile de la cour de cassation. Ce nouvel et retentissant incident a porté à son paroxysme l'agitation publique. Une interpellation a été faite en chambre par M. Millevoye, député nationaliste, qui a demandé l'adoption de mesures disciplinaires contre les magistrats ainsi accusés. Dans l'état de la question, c'était excessif, ou pour le moins prématuré. Le premier ministre, M. Dupuy, a repoussé cette demande avec énergie, et a été appuyé par une grande majorité dans la chambre.

Cependant l'excitation est toujours intense, et le nom de M. de Beaurepaire est prononcé par toutes les bouches avec

l'accent de l'enthousiasme ou de la fureur. On lui prête de hautes visées : on dit qu'il veut entrer à l'Académie française, devenir député, et qu'il aspire même à la présidence de la république.

Puisque le magistrat démissionnaire est l'homme du jour, donnons de lui une courte esquisse. Il est né à Saumur en 1837, et par conséquent il arrive à soixante-deux ans. Il est entré de bonne heure dans la magistrature, était procureur impérial en 1870, prit du service comme volontaire durant la guerre franco-prussienne, fut membre du conseil général de la Sarthe pendant plusieurs années, se présenta pour la chambre des députés et fut battu en 1877, rentra dans la magistrature en 1879, devint procureur général à Rennes en 1881, fut appelé comme avocat général à la cour d'appel de Paris en 1883. En 1889, c'est lui qui fut choisi par le gouvernement pour faire le procès de Boulanger et de ses complices, comme procureur général. Ce grand procès politique le mit en pleine lumière. Subséquemment il entra à la cour de cassation et fut nommé président de la chambre civile.

M. de Beaurepaire a aussi cultivé les lettres, et, chose remarquable, ce magistrat a été un romancier. Son pseudonyme, bien connu dans le monde littéraire, est Jules de Glouvet. Sous ce nom de plume il a publié, entre autres romans et études, les suivants : *le Forestier, le Berger, la Famille Bourgeois, le Père, Marie Fougère*, etc. A une audience de rentrée de la cour d'appel de Paris, il a prononcé, il y a plusieurs années, un discours fort apprécié sur l'*amour des lettres dans la magistrature*. Tel est l'homme de France qui, durant ce mois de janvier, a le plus fait couler d'encre et captivé l'attention publique.

***

Il n'y a pas que l'affaire Dreyfus qui assombrisse les patriotes français. Les procédés hostiles de l'Angleterres sont encore pour eux un autre sujet de tristesse. L'incident de Fachoda leur a laissé bien des rancœurs. Et voici maintenant que la question du *French Shore* à Terre-Neuve amoncelle de nouveaux nuages au firmament diplomatique. Résumons-la en peu de mots pour les lecteurs de la REVUE CANADIENNE. Le traité d'Utrecht, en 1713, enlevait Terre-Neuve à la France, et en transférait la souveraineté à l'Angleterre. Mais il garantissait en même temps aux pêcheurs français le droit exclusif de pêcher et de faire sécher le poisson sur toute la

côte nord de l'île, durant la saison d'été. C'est ce que l'on a appelé le *French Shore*. A différentes reprises des conflits ont éclaté entre les pêcheurs français et les terre-neuviens. Depuis un certain nombre d'années la pêche a diminué sur la côte et la plupart des pêcheurs français préfèrent aller pêcher sur les bancs. Mais ils vont s'approvisionner de boëtte sur le *French Shore*. Voyant cela, en 1866 la législature de Terre-Neuve a passé un acte pour interdire l'exportation de la boëtte, et l'Angleterre a sanctionné cette loi. De plus, le homard ayant remplacé la morue sur la côte, et les pêcheurs français ayant voulu en entreprendre la pêche, le gouvernement de Terre-Neuve a prétendu les en empêcher sous le prétexte que le traité d'Utrecht ne leur donne droit qu'à la pêche du poisson, et que le homard n'est pas un poisson, mais un simple crustacé. La distinction est subtile ! Le gouvernement français réclame, naturellement, auprès de l'Angleterre, qui ne paraît guère disposée à lui donner satisfaction.

Toutes ces misères irritent l'opinion publique en France, et alimentent le sentiment jingoïste en Angleterre.

***

Ce sentiment semble prédominer en ce moment dans le royaume britannique, et les hommes d'État pacifiques ne semblent pas en hausse. Cette disposition des esprits est pour beaucoup dans la crise que traverse actuellement le parti libéral anglais. Sir William Vernon Harcourt, leader du parti dans la chambre des communes, vient d'annoncer son intention d'abandonner ce poste, dans une lettre à M. Morley, un autre chef libéral éminent. Celui-ci approuve fortement la résolution de son ami. Tous deux sont des libéraux de l'école de Gladstone, qui a toujours été hostile à la politique agressive et impérialiste de son grand rival Beaconsfield, dont le continuateur a été lord Salisbury. L'ancien premier ministre libéral, lord Rosebery, au contraire, est très éloigné des traditions gladstoniennes dans sa politique étrangère. Ces deux courants divergents paralysent le parti libéral.

Parlant précisément de l'esprit jingoïste et des difficultés entre la France et l'Angleterre, un rédacteur du *Figaro*, de Paris, écrivait dans le numéro du 4 janvier de ce journal :

" Je me garderai bien de rien préjuger des résolutions de lord Salisbury ; le mieux sera encore, lorsqu'elles seront connues plus ou

moins complètement, de ne pas entraver l'action de la diplomatie par des polémiques de journaux qui compliqueraient plutôt qu'elles ne simplifieraient sa marche. Une seule question s'imposera à l'ouverture des discussions, la question de savoir si les Anglais veulent traiter avec la France dans un sincère esprit de conciliation, ou s'ils ne visent qu'à nous mettre aux prises avec un ultimatum irréductible. J'écarte provisoirement cette seconde hypothèse, parce que je la crois indigne du caractère pondéré et de l'esprit élevé de lord Salisbury. Il n'a pas le génie politique de feu le prince de Bismarck, mais, ce qui vaut mieux, il a plus que lui le souci de la justice humaine, telle qu'on la conçoit et qu'on la pratique en Angleterre. En réalité, ce serait un fait trop nouveau et trop imprévu que l'entrée en scène du premier ministre de la Reine armé d'un programme politique qui n'aurait rien à retrancher de quelques-unes des élucubrations de son collègue Chamberlain, ni des intimidations intolérables par lesquelles la presse de Londres l'a soutenu. N'y aurait-il donc plus, de l'autre côté du détroit, que deux justes de la vieille école, sir William Harcourt et M. Morley ? Qu'ils se réveillent au plus vite ; il y a peut-être des milliers d'électeurs écœurés prêts à les acclamer."

M. Morley vient de parler à son tour, comme pour faire écho à cet appel. Une dépêche du 17 janvier nous apprend qu'il a prononcé à Brechin un discours dans lequel il s'est déclaré en parfaite harmonie avec sir William Harcourt. Son intention, a-t-il dit, est de ne plus prendre aucune participation active à la direction du parti libéral, quoiqu'il soit toujours prêt à travailler pour l'avancement de toutes les causes libérales. Il a critiqué l'esprit jingoïste et impérialiste qui prévaut aujourd'hui, et il l'a dénoncé comme contraire aux doctrines de Gladstone. Il a prédit que cet esprit donnerait à l'Angleterre la plaie du militarisme, une énorme augmentation de dépenses, un accroissement d'influence pour les classes privilégiées, et la guerre. Ce discours a produit une profonde sensation.

M. John Morley est un des hommes les plus distingués de l'Angleterre contemporaine. Né en 1838, il prit ses degrés à Oxford, et entra au barreau en 1859. Mais le journalisme le détourna bientôt du droit. Il rédigea successivement la *Literary Gazette* et le *Parthenon*. De 1867 à 1882 il fut le directeur de la *Fortnightly Review*, et de 1880 à 1883, le directeur de la *Pall Mall Gazette*. Subséquemment, il prit en main le *Macmillan's*

Magazine. M. Morley se déclara de bonne heure en faveur du *Home Rule* pour l'Irlande, et l'on peut dire de lui qu'il fut un *home ruler* avant la lettre. Élu comme libéral avancé par le bourg de Newcastle-sur-Tyne, il devint bientôt l'un des membres les plus marquants de la chambre des communes, et se déclara en toute occasion favorable à l'établissement d'un parlement autonome à Dublin. Aussi en 1886, lorsque M. Gladstone forma son cabinet, voulant inspirer confiance au parti parnelliste, il confia à John Morley le portefeuille de secrétaire en chef pour l'Irlande. M. Morley seconda puissamment le *grand old man* dans sa lutte en faveur du Home Rule, et combattit avec ardeur le parti unioniste. Tant que M. Gladstone vécut, on le vit toujours à ses côtés, au pouvoir comme hors du pouvoir. Un critique qui l'a étudié à fond fait de lui ce portrait: "Esprit pénétrant et ferme, écrivain brillant, polémiste de premier ordre, il excelle à saisir les caractères d'une époque, d'une situation ou d'un individu, à les traduire avec exactitude, vigueur et précision. Par tempérament, par système et par habitude, c'est un de ces hommes qui ne touchent pas à une question sans l'étudier à fond, et qui n'émettent pas un avis sans l'avoir longtemps médité. Ajoutez que, même à la chambre, M. John Morley n'improvise jamais. Il écrit tous ses discours à l'avance, quitte à les dire avec un art infini et qui leur donne la libre allure de l'inspiration. M. Morley a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Edmond Burke, Voltaire, Rousseau, On Compromise, Richard Cobden* ; il a aussi dirigé une série d'essais qui ont fait fureur, intitulée: *English Men of Letters.* Les opinions et les principes de M. John Morley ne sont pas tous admissibles. Mais son talent est incontestable et le place au premier rang des publicistes et des parlementaires anglais de notre époque.

Son collègue, sir William Harcourt, est né en 1827. Il est un gradué de Cambridge. En 1854 il fut reçu avocat. Une cause célèbre, la défense du colonel Crawley devant la cour martiale d'Aldershot, le mit en évidence. Il devint avocat de la Reine en 1866, et professeur de droit international à l'Université de Cambridge en 1869. En 1868 il fut élu membre de la chambre des communes par Oxford. En 1873 on lui confia les fonctions de solliciteur général. En 1880 il entra dans le cabinet de M. Gladstone comme secrétaire de l'Intérieur. Depuis lors, lui aussi suivit fidèlement la fortune de Gladstone au ministère ou dans l'oppo-

sition. Enfin, lorsque celui-ci se retira, il fut appelé au poste de leader du parti libéral dans la chambre des communes. Sir William est un jurisconsulte distingué et l'un des plus forts debaters du parlement anglais.

***

Si de l'Europe nous passons en Amérique, nous trouvons peu de faits intéressants à noter durant le mois de janvier. A Washington, la conférence internationale a repris ses séances, sans que l'on puisse entrevoir quel en sera précisément le résultat, particulièrement en ce qui concerne la réciprocité. La mort de M. Dingley a enlevé à cette conférence l'un de ses membres les plus importants.

Ici, au Canada, l'événement du mois a été la mort de M. Chiniquy. Ce malheureux, qui avait eu le bienfait suprême d'une longue et robuste vieillesse, n'a pas su profiter de ces années de grâce pour se réconcilier avec le Dieu de sa jeunesse. La touchante et admirable démarche de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal n'a produit d'autre résultat apparent que la réponse, très convenable de fond et de forme, de M. le pasteur Coussirat. Chiniquy est mort dans l'hérésie, il ne s'est pas réconcilié avec l'Église, sa mère, il n'a pas réparé les effroyables scandales de sa vie. Quelle tristesse et quelle leçon !

Je me suis souvent demandé à quelle époque de sa carrière Chiniquy a perdu la foi. C'est le secret de Dieu. On lit dans des mémoires intimes, publiés récemment par un membre distingué de notre clergé : "Lorsque M. Mailloux arriva aux Illinois pour le combattre, Chiniquy lui avoua avoir été perdu par l'ambition, l'amour de la gloire et de la domination. Depuis quinze ans, il ne consacrait plus en disant la messe, comme il l'a déclaré lui-même à quelques-uns de ses amis ; et M. Mailloux en eut la preuve ; car des témoins absolument dignes de foi et apostés par lui-même affirment que Chiniquy ne prononçait aucune parole au moment de la consécration. Il se contentait de faire les cérémonies sans desserrer les lèvres."

J'ai sous les yeux, en ce moment, une lettre inédite écrite par Chiniquy le 29 mars 1856, et datée de Sainte-Anne de Kankakee. Il y parlait en ces termes des Canadiens émigrés aux États-Unis, et des dangers auxquels les exposait le contact de l'hérésie : " Il y a environ 150,000 Canadiens émigrés aux États-Unis, dont la plupart végètent dans la misère et le vice, dans les grandes villes.

de l'Est des États-Unis. Les uns sont faiseurs de briques dans l'État de New-York, d'autres sont charretiers, journaliers, gratteurs de rues, etc. Presque tous élèvent une génération d'enfants sans foi, sans mœurs, sans liens avec le passé, sans vues pour l'avenir. Semblables à ces plantes éphémères qui poussent sur les bords des étangs et des marais et qui ne servent pendant leur vie, comme après leur mort, qu'à empoisonner l'air qui les environne, nos malheureux compatriotes des États-Unis forment bien la population la plus abjecte, en général, et la plus digne de pitié que je connaisse. N'ayant pas d'amis ni de prêtres, que des Irlandais qu'ils détestent et dont ils sont détestés, ils se laissent entraîner par le torrent des désordres, de l'hérésie et de l'indifférence religieuse. Le jour n'est pas loin où le Canada tout entier comprendra que s'il y a une œuvre qu'il doit bénir, c'est celle qui a pour but de sauver cette partie si abandonnée et si malheureuse de ses enfants qui mangent le pain amer de l'exil sur cette terre étrangère. Le clergé du Canada, trompé par M. Lebel et ensuite par ce cher M. Mailloux, a trompé à son tour le peuple canadien sur mon compte ; mais j'aime à croire que son erreur était involontaire et qu'il reviendra de son premier jugement sur mon travail. J'ai écrit aux évêques du Canada pour leur demander de se souvenir de ceux de leurs enfants que les tempêtes politiques et le malheur des temps ont poussés sur les écueils formidables de l'hérésie et de l'impiété aux États-Unis. Je les ai conjurés de me venir en aide pour en arracher autant que possible au triste naufrage dont ils seront infailliblement les victimes si personne n'a pitié d'eux." Ainsi, au moment où il écrivait ces lignes, Chiniquy posait encore en apôtre catholique luttant pour arracher à l'hérésie, au protestantisme, les âmes des Canadiens émigrés. Eh bien, à peine six mois plus tard, il était en pleine révolte, entraînait une masse de Canadiens dans le schisme, et donnait, par ses actes, le plus éclatant démenti à sa lettre du mois de mars précédent. Où étaient sa sincérité et sa bonne foi ?

Chiniquy sera le sujet d'une page bien sombre dans l'histoire religieuse de notre âge. Son nom et son œuvre de perversion seront à toujours un objet d'exécration pour le Canada catholique.

Tho Chapais.

Québec, 25 janvier 1899.

CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les **rasoirs** et les nouvelles **doucines** que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

visiter dans ma demeure de garçon. En ce temps-là, je travaillais péniblement à me créer une situation comme avocat.

" Un jour, il revint après une absence plus courte que d'habitude et sans m'avoir prévenu. Il paraissait plus gai et mieux portant que d'ordinaire.

" Où j'ai été ? répondit-il brusquement à mes questions. Ce que j'ai fait pendant ce temps ? Faut-il te le dire ? Eh bien, j'ai vécu dans un petit village sur le bord de la mer, situé à quinze milles de Boston, et j'ai employé mon temps à gagner le cœur d'une charmante jeune personne.

" Je souris, incrédule.

" Ce que je te dis est absolument vrai, continua-t-il, et je peux t'en dire encore plus : je suis fiancé.

" — Pourquoi pas encore marié ? " demandai-je toujours plus incrédule. " Peut-être n'en as-tu pas pu trouver le temps. Eh bien, quand sera-ce ? "

" — Je ne puis te le dire, répliqua-t-il, tandis que son visage s'assombrissait un peu. Elle est gouvernante et ne possède aucune fortune. Je la vis, par hasard, à la porte d'un jardin, comme elle mettait la main sur ses yeux pour regarder au loin. Nos regards

CASIMIR ST-JEAN

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après l procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béto en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restauratio ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAI de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉ de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEU du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILL D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORI des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRA et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTI aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, D ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la F ÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidenc privées et magasins.

1—1893

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 Tel. des Marchands, No 1396

1—1893

se rencontrèrent ; et immédiatement j'eus l'impression qu'elle devait devenir ma femme.

" — C'est tout à fait digne de toi, m'écriai-je en haussant les épaules. Mais, pourquoi n'as-tu pas tout de suite suivi ton impulsion avant d'avoir eu le temps de changer d'avis ? Tu n'es pourtant pas, je crois, influencé par la question d'argent.

" — Non, mais, c'est peut-être le cas chez elle, répondit-il durement. Je sais que tu me crois jaloux et soupçonneux ; je te l'avoue ; la pensée qu'elle pourrait m'épouser sans amour, est pour moi un véritable supplice. Quelquefois elle tremble et recule devant moi ; en de tels moments, je suis sur le point de l'étrangler : vraiment, je pourrais la tuer malgré mon ardent amour ; car sa conduite me fait douter de son affection.

" — C'est, vraiment, très encourageant pour elle, répliquai-je. Et comment imagines-tu éclaircir ce point ?

" — J'ai l'intention de voyager pendant un an, dit-il. Cela me fait l'effet d'un adieu éternel. Je préférerais la mort à ce doute. Si, à mon retour, je la trouve toujours décidée à m'épouser, le mariage se fera aussitôt. Ne crois-tu pas que c'est le plus sage ?

" — Non, pas tout à fait, répliquai-je. Je sais que tu dépenses de

P. McKENNA & SO

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, c
beilles, massifs, plates-bandes
bordures ; ainsi que pour jardinières, va
et suspensions. Nous pouvons fournir, toujo
fraîches et en pleine croissance, toutes les p
récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Am
rique en fait de plantes.

**Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs po
les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolai
et des salles publiques.**

**Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration d
lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.**

**Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défie
toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs po
funérailles.**

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

12-06

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98

TEL. BELL : MAIN 398.

fortes sommes dans tes voyages ; mais tu n'as pourtant pas l'intention de te ruiner dans cette expédition, Godfrey, et alors, pas plus que maintenant, tu ne seras sûr de son désintéressement.

" — C'est ici que tu te trompes, mon cher. Aucun être féminin ne pourrait pendant un an entretenir le même sentiment, s'il n'était dirigé par un motif puissant. J'ai bien pesé cela, tu peux me croire, mais je ne lui ai donné aucun soupçon. Elle sait seulement que, pour des affaires importantes, je vais quitter l'Amérique pendant quelques mois. Elle m'écrira à l'adresse que je lui indiquerai ; et, comme elle ne recevra aucune réponse à ses lettres, ce sera une utile épreuve pour sa patience et sa fidélité.

" — Et moi, j'appelle cela un procédé abominable, m'écriai-je, révolté. Tu dis que tu aimes cette jeune fille et tu l'exposes de sang-froid à tous les tourments du doute. Ne vois-tu pas que tu la rends dix fois plus malheureuse que tu ne le serais par tes ridicules soupçons ? Je souhaite que, pour te punir de ta conduite, tu lui deviennes complètement indifférent, et qu'elle se tourne d'un autre côté.

" — Si elle fait cela, dit-il violemment, et ses yeux lançaient des éclairs, elle n'est pas ce que je crois, et cela serait encore mieux, car

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN, MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP. Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER, MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

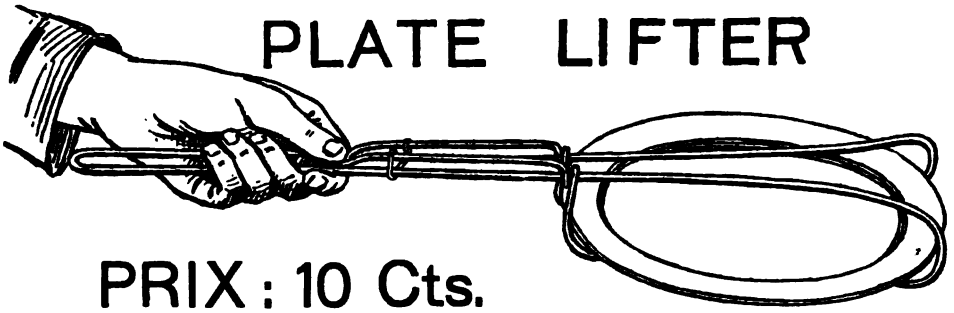
Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$1 .00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

PATENT



EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

je verrais qu'elle ne m'aime pas comme je le lui demande. Crois-tu, d'ailleurs, que je souffrirais qu'elle devînt la femme d'un autre que moi ? Jamais !

" — Et, cependant, tu joues ainsi ton bonheur ; ton aveugle folie te pousse, selon toute apparence, à une séparation définitive, répliquai-je, car toute mon âme se révoltait à la pensée de la pauvre fille qu'il allait soumettre à une telle épreuve. Mais, je m'aperçus bientôt que je ne parviendrais pas à le détourner de son projet.

" Je ne lui objectai donc plus rien. Mais la tournure de cet entretien avait suffi à refroidir nos relations.

" Pendant quelques mois, je n'eus aucune nouvelle de Godfrey ; car il avait été froissé de mes remontrances, et mes lettres demeuraient sans réponse. Très fréquemment je songeais à sa victime, comme dans mon indignation je nommai sa fiancée : combien de fois cherchai-je à me peindre l'état de ses sentiments et de ses pensées ! Combien je plaignais ses angoisses ! et comme j'aurais volontiers dissipé ses terreurs ! Je crois que j'aurais trahi la confiance de Godfrey, et que j'aurais expliqué à cette pauvre fille les motifs de son absence, si avant de partir il m'eût fait connaître son nom et son adresse ; mais il avait soigneusement gardé pour lui 'un et l'autre."

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - - $1,000,000
Réserve - - - - - - - 400,000

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France { Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens

New-York { National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston, { Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.

Chicago, { National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. 4—1898

III

" Un soir que je revenais du théâtre, je trouvais, à mon grand étonnement, dans ma demeure un homme qui m'attendait. Il se leva lorsque j'entrai ; et je fus plus étonné encore de reconnaître en lui, le domestique de Godfrey, Charles Tteinwald, un flegmatique et laconique Allemand.

" — Comment, Charles, vous ici ? m'écriai-je ; M. Burton est-il donc de retour ?

" Charles secoua solennellement la tête.

" — Pourquoi vous a-t-il donc envoyé ? Est-il malade ?

" — Non, monsieur, pas malade. Il a fini d'être malade.

" — Alors, il a été malade ! Parlez, parlez donc ! Dites-moi vite votre mauvaise nouvelle, car je suis persuadé que vous m'en apportez une...

" — M. Burton est mort, dit Charles, avec une parfaite placidité.

" — Mort ! m'écriai-je stupéfait ; mais, c'est affreux. De quoi est-il mort ? Où ? Quand ? Comment ?

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les femmes pâles et faibles.

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $73.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... $1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol..... 2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol. 2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (Voyage autour du monde). 177 dessins. 1 vol..... 2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol..... 2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol..... 1 15
Autour de la Lune. (Suite de De la Terre a la Lune). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol. 1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol... 1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol... 1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol..... 2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol..... 1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
La Jangada. (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Rayon-vert. 44 dessins. 1 vol..... 1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol..... 1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol..... 2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol..... 1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Nord contre Nord. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Famille sans Nom. (Episode des événements de 1837, au Canada.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol..... 2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Claudius Bombarnac. (Carnet d'un Reporter). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol..... 1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 108 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75

☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à	**$1 15**	**brochés,**	**$1 50**	**reliés.**
"	1 75	"	2 50	"
"	2 25	"	3 00	"
"	2 50	"	3 25	"

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disp sition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procure à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit e peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informatio dont ils peuvent avoir besoin pou faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plu agréable peut trouver une jeune fil que celle de former une collectio d'œuvres d'art, dans un album, qu deviendra par la suite une source in tarissable de plaisir pour toute l famille et un sujet de conversatio utile et intéressant, avec les ami pendant les longues soirées d'hiver

Le jeune homme qui a eu l'avan tage de faire un voyage à travers le monuments de la vieille Europe, peu revoir les merveilles qu'il a visité et raconter ses voyages en montran dans la réalité d'une photograph les édifices et les œuvres d'art qu' a admirés.

On est souvent embarrassé dans l choix d'un présent à faire. Quelque photographies sont toujours acce tables et forment un souvenir qu l'on a toujours devant les yeux, so qu'on les fasse encadrer, soit qu'o les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulièr Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu' traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, so pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant au arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations o donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait tro long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui comp plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme m derne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans premier numéro de la revue de cette année, 1895.

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30	feuilles	6⅛ × 8¼	90 cts
½ reliure plat en toile	50	"	6½ × 8¼	$1.50
½ " " "	100	"	" "	2.25
½ " " "	50	"	8¼ × 10½	2.50
½ " " "	100	"	" "	3.25
Pleine reliure, doré sur tranche.	50	"	" "	7.50
" " " "	100	"	" "	9.00
½ reliure plat en toile	50	"	9¼ × 11½	3.50
½ " " "	100	"	" "	4.00
½ " " "	100	"	10½ × 13	4.50

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,
d'après A. Dieffenback.

LIBRAIRIE

C.O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63

L'Enameline est le Brillant moderne pour Poêles, c'est-à-dire A LA HAUTEUR DE L'EPOQUE; car son application a lieu sans travail, sans poussière et sans odeur. En une minute, ce brillant donne à un vieux poêle rouillé l'apparence d'un poêle neuf. Préparé en pâte, pain ou liquide.
J. L. PRESCOTT & CO., NEW YORK.

"— M. Burton est mort de la fièvre, il y a deux mois environ, en Californie. Il s'intéressait aux travaux opérés dans des mines d'or ; et il aurait voulu s'habituer à la vie de ce pays. Nous n'étions pas encore bien installés, quand il a pris cette fièvre dont il ne se releva pas...

"— Grand Dieu ! m'écriai-je, il n'y a donc point de médecin dans ce pays ? il n'y avait donc personne pour l'assister ?

"— Non, monsieur, répliqua Charles, j'étais seul auprès de M. Burton. Je fis ce que je pus tant qu'il fut malade, puis je l'enterrai, " continua-t-il.

Le calme avec lequel il s'exprimait me mettait hors de moi, car dans mon chagrin de la mort de Godfrey, j'avais oublié tous mes différends avec lui.

"— M. Burton, reprit-il, m'a chargé de vous remettre, en mains propres, ce petit paquet. Il vous prie de vouloir bien, en souvenir de votre ancienne amitié, remplir ses dernières volontés. Vous les trouverez exprimées dans une lettre qui est sous cette enveloppe."

Je pris le paquet, mais je ne pus me décider à l'ouvrir tant que le regard froid et pourtant curieux de cet homme fut attaché sur moi.

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

No 290, Rue St-Paul, Montréal.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3.20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international, théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

"— Vous pouvez vous retirer, dis-je brusquement. Cependant, attendez... Quelle est votre adresse ? Je dois prévenir le régisseur des biens de M. Burton ; et vous devrez lui répéter les tristes détails que vous venez de me donner.

"— En ce cas, monsieur, dit-il, je vous prie d'avoir la bonté de terminer ces affaires aussitôt que possible. J'ai eu un peu de chance dans l'exploitation des mines d'or ; et je voudrais y retourner sans trop de retard ; car je ne puis accorder une grande confiance au compagnon qui travaille avec moi."

"Malgré mon bouleversement, je ne pus m'empêcher de sourire, en voyant cet homme si flegmatique, saisi tout à coup de la fièvre de l'or. Je lui promis de hâter la chose de toutes mes forces et le congédiai après avoir noté son adresse.

"Lorsqu'il eut quitté la chambre, je cherchai à ressaisir mes idées. Godfrey, mort sans l'assistance d'un ami, sans un mot d'encouragement, pour l'exciter au repentir avant de paraître devant Dieu. Nous étions, en nous séparant, sinon tout à fait brouillés, du moins en froid ; c'est alors que ma conscience s'éveilla ; car si ses fautes avaient été nombreuses, son amitié sincère et fidèle ne s'était jamais démentie pour moi.

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pou

la part si libérale de patronage qu'i nous ont accordée jusqu'ici, nous pr nons la liberté de rappeler que nou tenons toujours à la disposition d public des **carrosses** de premiè classe ainsi que des **coupés an glais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les e pèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

☞ Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts e toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

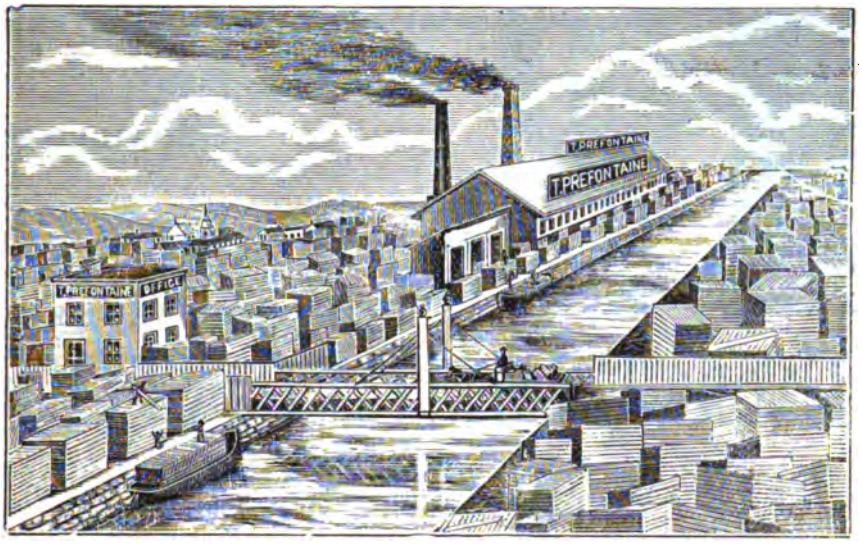
No 1353, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

T PREFONTAINE H. BOURGOUIN

T. PREFONTAINE & CIE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE.



Bureau : Coin des rues Napoléon et Tracey, Ste. Cunegonde.
Clos à Bois : Le long du Canal Lachine, des deux Cotés.

Telephone Bell 8141 MONTREAL.

" J'ouvris le paquet, qui, outre une lettre pour moi, contenait deux autres pièces. L'une d'elles était son testament, signé par deux témoins ; l'un d'eux était Charles, l'autre, un certain Robert Brown, sans doute le compagnon de travail du domestique.

" L'autre missive était adressée à Liliane Eliot dans une propriété située à B***, un village près de Boston.

" Je dépliai la lettre de Godfrey avec une douloureuse émotion, mais qui, pendant ma lecture, se changea en un sentiment de colère et de révolte. Après m'avoir prié de remettre les deux lettres en mains propres, l'une à son mandataire, l'autre à sa fiancée, il me rappelait la confiance qu'il avait eue teujours en moi, et me suppliait de ne pas le tromper.

" Je meurs, disait-il, mais plus terrible que les angoisses de la " mort, est pour moi, la pensée que là-bas, Liliane se trouve libre, " m'oubliera et peut-être en épousera un autre. Je peux t'assurer " que si je pouvais l'atteindre, malgré ma faiblesse et mon ardent " amour pour elle, je ferais tout au monde pour la tuer, plutôt que " de permettre cette possibilité. Ami, je me fie à toi ; je ne pourrais " dans ma tombe, trouver aucun repos si Liliane m'était infidèle. " Dans la lettre ci-jointe, je la conjure, ou plutôt, je lui ordonne de

N. ANTOINE & FILS

Récompenses à toutes les Expositions auxquelles la maison a pris part

Exposition universelle, Paris 1889 :

: : . : : MÉDAILLE D'OR

Amsterdam, 1883 ;
Anvers, 1885 ;
Barcelone, 1888 ;

MEDAILLES D'OR

ENCRE COMMUNICATIVE

VIOLET NOIR

La seule donnant des copies parfaites plusieurs mois après l'écriture.

ENCRE MODERNE

NOIR FIXE INALTERABLE

Très noire en écrivant et résistant à l'usage du papier buvard.

ENCRE BLEU-NOIR

ENCRE ECARLATE

ENCRE DE L'ÉTAT CIVIL,

A l'usage de M M. les Officiers ministériels

En vente chez tous lez Papetier

EN FRANCE ET A L'ETRANGER.

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

" garder pieusement mon souvenir ; j'ai parlé si résolument que je
" ne crois pas qu'elle hésitera à m'obéir. Elle me craint, je sais cela,
" et cette pensée qui autrefois m'a si souvent jeté dans le désespoir,
" maintenant me réjouit ; car cette crainte me donnera la sécurité,
" même quand son amour mourrait avec moi. C'est toi, Walter, que
" je charge de lui annoncer ma mort. Communique-la-lui avec
" ménagement ; je ne voudrais pas qu'elle souffrît plus qu'il n'est
" absolument nécessaire. Donne-lui la lettre ci-jointe, mais ne la
" confie à personne autre. La pensée que, par un hasard malheureux,
" elle pourrait être perdue, serait terrible pour moi..."

" Il continuait de la même manière, et me conjurait par tous les liens qui nous avaient unis, de remplir consciencieusement, ce qu'il appelait un testament sacré. Il cherchait à excuser son révoltant égoïsme, en disant qu'à sa place, il lui serait certainement resté toujours attaché ; puis il lui léguait sa fortune entière, de façon à ce que ses intérêts matériels n'eussent pas à souffrir du célibat imposé !

" Comme je l'ai dit, sa demande me parut révoltante. Si la jeune fille l'aimait vraiment, toutes ces précautions étaient inutiles ; mais si elle ne l'aimait pas, essayer de briser son existence, était un manque de cœur et une cruauté sans exemple. Je savais très bien la frayeur que cet homme inspirait, et je pensais aussi qu'un message d'outre-tombe troublerait beaucoup la tranquillité d'âme de la jeune fille. L'auréole lumineuse dont mon amitié l'avait si

☞Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

Son gout agréable
Fait que les
Enfants le
Prennent
Avec
Plaisir.

Le

VIN St MICHEL

Est indispensable aux enfants pâles, faibles, lymphatiques et qui sont d'une constitution chétive. C'est un tonique nutritif, qui aide à développer le corps et l'esprit et qui fournit au sang le fer nécessaire à la reconstitution des globules rouges qui en font la richesse,

longtemps entouré, et que ma douleur et mes regrets venaient d'élever à un si haut degré, disparut tout à coup ; et je vis cet homme dans sa vraie nature, dans toute l'abomination de ses crimes, que jusqu'ici j'avais excusés, dans le froid égoïsme qu'il manifestait en toute occasion envers ses proches et ceux qui lui étaient les plus chers. " Et quoi ! m'écriai-je, un tel coquin aurait-il le pouvoir de troubler la paix et le bonheur d'une enfant innocente ? "

" Après une longue séance avec l'homme d'affaires de Godfrey, chez qui je conduisis le seul témoin qui eût assisté à sa mort, je me rendis à B*** où je demandai miss Eliot. La lettre importante était dans ma poche, mais je résolus de la garder jusqu'au lendemain. La nouvelle de la mort de son fiancé était suffisante pour le premier jour.

" Au bout de quelques minutes d'attente, je vis entrer dans la chambre où l'on m'avait introduit, une gracieuse et pâle créature, avec de grands yeux francs et la plus aimable physionomie que j'aie jamais vue. Elle me regarda timidement ; son visage se colora légèrement, puis pâlit de nouveau.

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

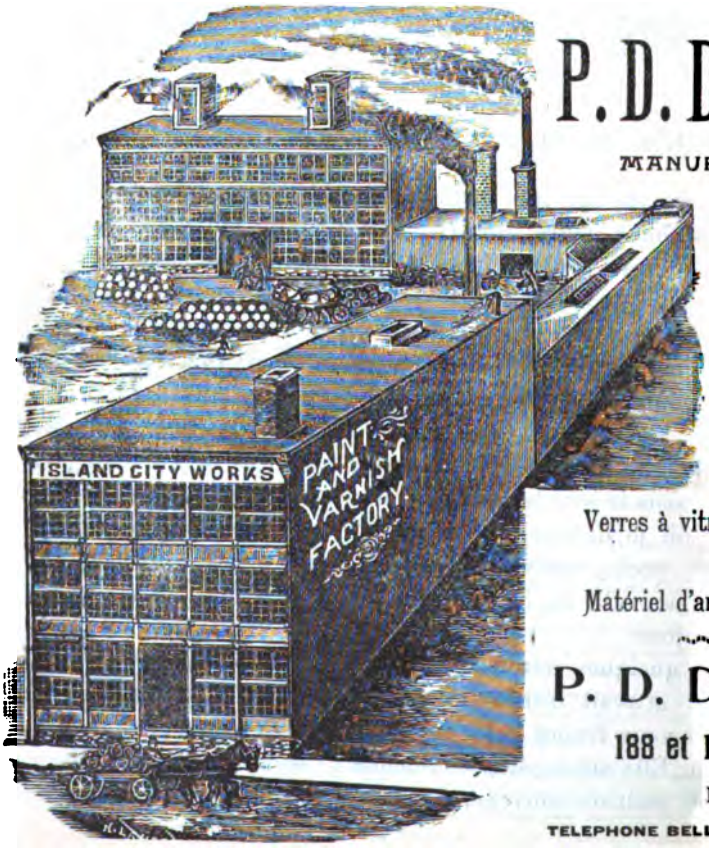
TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de premièr qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL.



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028

4-1896

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME
EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HUILES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

5-06

" Je ne sais plus en quels termes je lui annonçai la funèbre nouvelle ; toujours est-il qu'en l'apprenant, elle s'affaissa sur elle-même en perdant connaissance. Je la relevai et la mis dans un fauteuil près de la fenêtre, que je me hâtai d'ouvrir, afin que l'air frais produisît sur elle son heureux effet. Je n'osais pas appeler du secours : car je savais qu'elle occupait là une situation dépendante, et je craignais de l'exposer à des réflexions qui pouvaient être fort malveillantes.

" Bientôt elle revint à elle, et blême, troublée, mais les yeux secs, elle put écouter le récit que je lui fis, avec autant de ménagements que possible.

Il me sembla que son émotion provenait plutôt d'un sentiment de compassion pour son fiancé mort si prématurément, que d'une souffrance de cœur brisé.

" — Godfrey n'avait pas écrit depuis longtemps, dit-elle, toutes mes lettres étaient restées sans réponse. Je... je ne savais que penser de cela.

(A SUIVRE)

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes, 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III. *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud: JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol. 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud: HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste): ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 3 50

Nicolas: DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas : LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas : LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*État chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas: L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard: DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard : LE COLLÈGE CHRÉTIEN :

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard: LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard: LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

8—1898

ECHOS OU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 8—1898

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du MESSAGER CANADIEN DU SACRÉ-CŒUR se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de JÉSUS et de MARIE.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Cadrans, Billets-Zélateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de JÉSUS, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de JÉSUS.

Adressez toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Gésu,
Montréal, Canada.

9-93-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

8—1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

LA REVUE CANADIENNE

SOMMAIRE

PAGES

162.—La Vierge et l'Enfant Jésus, gravure, d'après.....**H. Ballheim**

163.—Premières années de Marie, par..... **Alphonse Leclaire**

164.—Ste Anne et la Vierge Marie, gravure, d'après.....**Carl Muller**

165.—Marie Enfant, gravure, d'après.....**F. Ittenback**

166.—La merveille de l'Occident, par.....**Lawrence Drummond**

176.—Les premières paroles de l'Enfant Jésus, légende, par.....**F.-X. Burque, ptre**

179.—La Littérature Américaine (*suite*), par.....**Alphonse Gagnon**

193.—Charles Guérin (*suite*), par.....**Pierre-J.-O. Chauveau**

227.—A travers les faits et les œuvres, par.....**Ths Chapais**

237.—A travers les livres et les revues, par.....**A. L.**

Souvenir de ma carrière médicale, nouvelle intercalée dans les annonces.

= 35e ANNÉE =

MARS 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANT

REND

la SANTÉ, la FORCE, l'ENERG
et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément

" Désormais, je ne m'embarque p
sans une provision de Vin Mariani,
tonique et fortifiant breuvage. "

† *CLÉMENT, Arch. de Carthage*

LAWRENCE A. WILSON & C

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE

(*Successeur de A. Lavallée*)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai.

Toujours en stock des instruments pour orche re et fanfare à prix t réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Ly France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—98

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

35e ANNÉE 1899

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

CANADA ET ETATS-UNIS	**$2.00**
FRANCE	**12 frs**
ANGLETERRE	**10 shellings**

Les abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements et les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne, 290, rue Saint-Paul.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants. le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, des Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour laver les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

LA CIE CAFÉSANTÉ **4, rue St-Laurent, Montréal.**
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

" Je gardais le silence, Godfrey était mort ; je ne voulais pas flétrir sa mémoire en découvrant le piège qu'il avait tendu à sa fiancée.

" — Il vous aimait vivement, lui dis-je. Croyez-moi, miss Eliot, quelques torts qu'il ait pu avoir, vous ne pouvez douter de son amour pour vous. Dans sa dernière lettre, il parle de vous avec une tendresse...

" A ces mots, je vis que la jeune fille commença à pleurer. Je crus devoir la laisser à sa douleur. Je me retirai donc en disant que je lui ferais le lendemain une nouvelle visite, au cours de laquelle nous pourrions causer longuement du défunt et du malheur qui la frappait.

" Le soir, dans ma petite chambre d'auberge, je lus et relus la lettre de Godfrey, me demandant s'il était convenable de la donner à Liliane. Ne pas la lui remettre me semblait tout d'abord un abus de confiance ; d'autre part, depuis que j'avais vu la jeune fille, je me faisais scrupule d'assombrir son innocente vie. Quelque chose semblait me dire qu'elle n'aimait pas Godfrey autant qu'elle en était aimée. Il me parut possible que la crainte dont il parlait, eût fortement agi sur l'esprit de Liliane, et qu'après avoir tout naturellement partagé l'inclination qu'il lui avait laissé voir avec des

J. BRUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbr et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèc d'ouvrages pour bâtisses, e ville, comme au cimetière.

Estimations données pou toute sorte d'ouvrages, su demande.

La statue du monumen Plamondon, sculptée dan nos ateliers, est la premièr statue en granit faite dans l province de Québec.

La sculpture, les inscrip tions et les moulures son exécutées dans nos atelier par des machines à air com primé, les seules de ce genr qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS

COTE-DES-NEIGES

près Montréal

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville

11-98

L. M. MOREL. J. A. BELANGER.

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & BELANGER

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 165½, rue Sanguinet, coin de la rue Ste-Catherine

MONTREAL.

11—98

formes douces et aimables, elle avait pu comprendre qu'elle venait de prendre un engagement qu'il lui serait difficile et peut-être dangereux de rompre. Si telle était sa situation, je me crus bien plus encore en droit de la délivrer des craintes qu'elle avait pu concevoir. Dès lors, ma résolution fut prise (eus-je tort ou raison ? je n'oserais pas me prononcer même aujourd'hui), toujours est-il qu'en tremblant de tous mes membres, je livrai aux flammes cette indigne lettre.

" Je revis Liliane le lendemain et les jours suivants ; et je n'eus aucune peine à comprendre que je ne m'étais pas trompé dans ma façon d'apprécier ses sentiments à l'égard de Godfrey. Il fut dès lors évident pour moi, que la mort de son fiancé constituait pour elle beaucoup moins un deuil de cœur qu'une sorte de délivrance de ses appréhensions pour l'avenir."

IV

" Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à cette partie de mon récit. Dès les premiers instants, Liliane et moi, nous nous étions sentis attirés l'un vers l'autre ; et, au bout de quelques semaines, elle me promit sa main.

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

—AVEC LE—

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boite

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

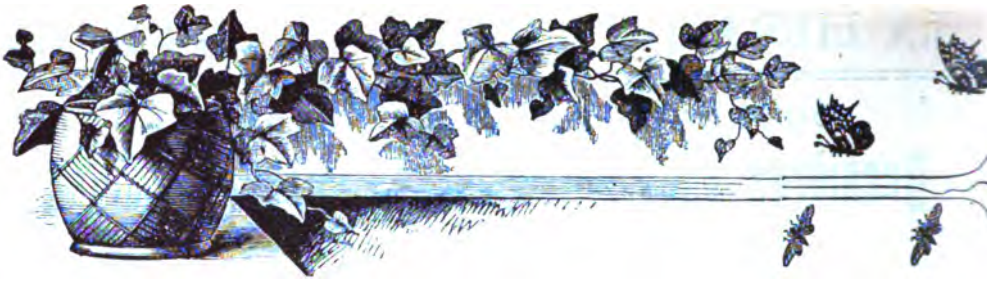
1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des " Variétés Canadiennes ", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

" Elle m'avait raconté l'histoire de ses fiançailles avec Godfrey, histoire qui était complètement ce que j'avais présumé. Il avait fait impression sur elle, et elle l'avait admiré avec une crainte qui, peu à peu, s'était changée en un sentiment d'amour. Lorsqu'ils eurent été fiancés, elle avait vu se manifester la violence de son tempérament ; des indices de profonde jalousie, de continuels soupçons la remplissaient de terreurs qui l'enveloppaient si entièrement. qu'elle se sentait incapable d'opposer aucune résistance à sa volonté,

" — Je savais aussi, disait-elle, que j'étais liée par la promesse la plus solennelle, et jamais il ne me vint la pensée que je pouvais reprendre ma parole. Alors, je cherchais (et avec quelles peines !) à l'aimer tendrement et fidèlement, et à espérer en des temps meilleurs, mais (et elle tremblait) quelle vie m'attendait ! Quoiqu'il m'eût en quelque sorte abandonnée, quoique mes lettres fussent restées sans réponse, et quoique je fusse, dès lors, autorisée à penser que je lui étais devenue indifférente, je ne pouvais me défendre de le regarder comme mon futur époux. Il me semblait que, à moins qu'il ne me rendît ma liberté de plein gré, je ne pouvais appartenir qu'à lui.

" En entendant Liliane s'exprimer ainsi, je me réjouis d'avoir brûlé la lettre de Godfrey.



F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.

SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées. bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCES.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL. 11—98

" Notre mariage fut hâté autant que possible, car il n'y avait pas de motif pour le retarder. Liliane n'avait plus d'asile ; et je me trouvais déjà de très jolis revenus dans l'exercice de ma profession. La seule ombre à mon bonheur était la fortune que lui avait laissée Godfrey ; je sentais une répulsion invincible à bénéficier de cet héritage. Je résolus alors de ne pas me servir personnellement de cet argent et de l'abandonner à ma femme, me réservant d'entretenir la maison exclusivement avec mes propres ressources.

" Ici, je dois relater une circonstance qui nous parut de peu d'importance, mais qui eut pourtant une certaine influence sur l'avenir. Environ quinze jours après que j'eus appris la mort de Godfrey, je fus appelé auprès du cadavre d'un noyé qu'on venait de retirer du fleuve. Une carte qui se trouvait dans la poche de son vêtement, portait mon adresse. A mon grand étonnement, je reconnus dans ce malheureux, Charles, que je croyais déjà bien loin du pays, et cet événement me laissa une impression désagréable comme formant une sorte d'épilogue à la mort de mon malheureux cousin.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée "**Les Saints,**" dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre :

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints*. Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints*, Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint."— "C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec "la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples "matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

"Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - - **$500,000**
Surplus - - - - - - - **$291,000**

Directeurs :

L'HON ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C S. POWELL, INSPECTEUR.

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES,
" RUE ONTARIO,
" RUE STE-CATHERINE,
" STE-CUNÉGONDE,
" ST-HENRI,
" ST-JEAN-BAPTISTE,
VICTORIAVILLE, P. Q.,
QUÉBEC, RUE ST-JEAN,
" ST-SAUVEUR,
HULL, P. Q.
BEAUHARNOIS, P. Q.,
FRASERVILLE, P. Q.,
VALLEYFIELD, P. Q.
OTTAWA, ONT.
EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
" Glynn, Mills, Currie & Co.
NEW-YORK, Bank of America.
" Western National Bank.
" Hanover National Bank.
" National Bank of the Republic.
" National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

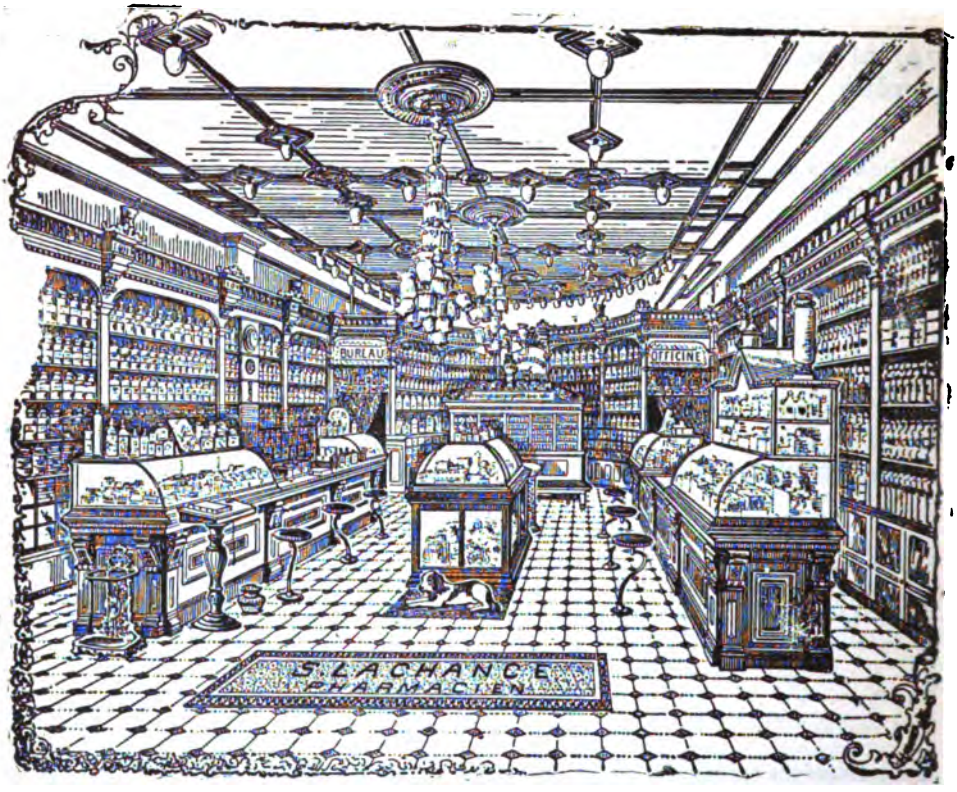
V

" J'arrive à la partie la plus triste, la plus sombre de mon histoire, et encore, mon cher ami, j'implore de vous la plus large et généreuse indulgence.

" C'était l'avant-veille de notre mariage. J'avais loué, sur les bords de la mer, non loin de B., une jolie petite maison de compagne ; et je pensais, après un court voyage de noces, y conduire ma jeune femme. J'y logeais déjà pour en compléter l'ameublement, et aussi pour me trouver plus près de Liliane.

" Il était environ neuf heures du soir, nous étions en été ; je me trouvais seul à la maison, car la femme qui s'occupait de mon ménage venait de retourner chez elle ; et j'étais occupé dans le salon, à déballer une caisse de porcelaines arrivée le soir même. C'était un ornement de cheminée venant de Dresde, un article de luxe que j'avais préparé pour surprendre ma fiancée. Je venais de poser le sujet du milieu et je me reculais pour juger de l'effet, lorsqu'une

PHARMACIE LACHANCE



Nous avons le plaisir d'annoncer, que pour répondre d'une manière plus satisfaisante aux besoins d'une clientèle toujours croissante, nous avons transporté notre pharmacie dans un local plus vaste et plus commode.

La préparation des ordonnances de MM. les Médecins et les recettes de famille resteront, comme par le passé, sous notre surveillance personnelle et la meilleure qualité de drogues seulement sera employée.

Nous continuerons à tenir l'assortiment le plus complet de médecines brevetées **Françaises, Anglaises** *et* **Américaines,** *ainsi que* **Parfumerie, Articles de Toilette,** *etc., etc.*

Nous profitons de l'occasion pour remercier cordialement notre clientèle de son bienveillant patronage et lui en solliciter la continuation.

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

Coin des rues Ste-Catherine et St-Christophe,

MONTREAL.

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez leur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1898

main passa sur mon épaule, pendant qu'une voix que je connaissais bien m'appelait par mon nom. Je me retournais vivement avec un indicible effroi. Entre les rideaux blancs qui voilaient à demi la fenêtre, se tenait Godfrey Burton.

" Je le regardai un moment, sans pouvoir articuler une parole. Mon saisissement était si grand qu'il me sembla que j'allais perdre connaissance. Un cri d'angoisse expira sur mes lèvres ; hors de moi, je cherchais à m'enfuir, mais la terreur paralysait mes mouvements ; adossé à la cheminée, je regardai devant moi avec une sorte d'hébétude, me demandant si je n'étais pas sous l'empire d'un lugubre cauchemar, si l'homme que je voyais ou croyais voir, existait réellement, ou si ce n'était là qu'une vaine apparition.

" Mais après un instant de silence, l'homme fit entendre un bruyant éclat de rire, puis s'approchant de moi, et me prenant la main : " Eh bien, fit-il, es-tu donc tout à fait dans la lune, mon ami ? Remets-toi, je ne suis pas un revenant, vraiment non ; je suis là, moi, ton cousin Godfrey, en chair et en os, mon peu de fièvre ne m'a pas fait de mal."

" Et de nouveau il me secoua la main dans une chaude et vive

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1898

étreinte. Je ne pouvais prononcer une syllabe, mes tempes battaient ; et il m'était impossible de rassembler mes idées : il en était une cependant que m'oppressait : l'homme que je croyais mort est là vivant devant moi :

"—Walter ! s'écria-t-il alors, tandis que la gaieté s'effaçait de son visage, n'aie pas l'air si effrayé, pauvre ami. La première surprise passée, n'es-tu pas content que je vive ? N'es-tu pas disposé à t'en réjouir ?

" Me réjouir ? Ce mot me rappela à la réalité et, au même moment, j'eus devant les yeux ce que pour moi signifiait son retour. Me réjouir, moi qui, par sa présence, voyais s'écrouler tout mon bonheur.

" Un véritable accès de rage me saisit : " D'où viens-tu ? Que veux-tu ? lui criai-je ; comment, après cette sinistre plaisanterie, oses-tu te présenter devant moi ? "

Godfrey sourit d'un air contraint : " Çà, voyons, dit-il, mon cher Walter, en quoi t'ai-je offensé ? En me permettant de te jouer un petit tour ? Tu ne sais donc pas entendre la plaisanterie ? Cela ne te touche pas de si près, d'ailleurs... puis... j'ai eu de bons motifs."

" Ma colère augmentait à chacune de ses paroles. De bons motifs disait-il. Oh ! je ne les connaissais que trop, et je ne savais que trop qui aurait le plus à souffrir de son infernale conduite.

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pour

la part si libérale de patronage qu'ils nous ont accordée jusqu'ici, nous prenons la liberté de rappeler que nous tenons toujours à la disposition du public des **carrosses** de première classe ainsi que des **coupés anglais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les espèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

☞ Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts et toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

No 1353, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL No 296 6—1896

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS,
d'après H. Ballheim.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 28 1899
CAMBRIDGE, MASS.

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

VI

PREMIÈRES ANNÉES DE MARIE

Tous les incidents de la vie de notre mère, depuis sa naissance jusqu'à sa présentation au temple, semblent avoir été ignorés par les artistes. Seules quelques miniatures ont représenté sainte Anne donnant ses soins à son enfant chérie. Dans un beau manuscrit grec conservé au Vatican, sainte Anne couche la petite Marie dans un berceau et la couvre avec sollicitude.

Rien pour rappeler le sacrement inconnu qui lavait la tache originelle et auquel Marie dut se soumettre, comme son fils le fit plus tard, bien qu'il n'eût rien à faire sur cette Immaculée.

Pas de trace non plus de la réunion, du festin de réjouissance où fut imposé ce nom de Marie ; nom qu'écoutent à l'envi les anges, nom plus doux aux lèvres qu'un rayon de miel, plus charmant à l'oreille que la mélodie la plus suave, plus délicieux au cœur que la joie la plus pure ! Nom que nous prononçons avec amour ! Nom qui nous fortifie, nous console, que nous ne pouvons cesser de redire !

STE ANNE ET LA VIERGE MARIE, d'après Carl Müller.

Vers le XVIe siècle, quelques artistes commencèrent à peindre sainte Anne donnant des leçons de lecture à sa fille. C'est dans cette action que nous les montre Rubens, au musée d'Anvers, et Murillo, au musée de Madrid ; ce dernier a mis au-dessus du groupe des anges tenant des guirlandes de fleurs. Dans tous ces tableaux la Vierge est représentée à l'âge de dix à douze ans ; cela est inexact, car Marie n'avait que trois ans lors de sa présentation au temple.

Les artistes modernes ont suivi la même coutume et, sous le titre de *la Leçon de lecture*, ont multiplié les images de cette mère privilégiée indiquant, sans doute, à sa petite Marie, dans le livre ouvert des Écritures, les oracles qui auront bientôt en elle et par elle leur accomplissement béni. Si l'Évangile est muet sur les premières années de cette enfant merveil-

leuse, nous savons cependant qu'elle grandit sous l'aile des anges et sous les caresses de sa mère. A six mois, Anne la dépose à terre pour essayer sa force naissante, et pour voir si elle marchera sans l'appui d'un bras protecteur. Elle fait seule sept petits pas, raconte la légende, et revient en souriant se jeter sur son sein maternel. Nous savons aussi qu'elle était douce, soumise, pure, pieuse, les délices des siens, l'admiration de tous, et qu'on se demandait à sa vue, dans un étonnement religieux : Que pensez-vous que sera cette enfant ?

Alphonse Leclaire.

MARIE ENFANT,
d'après F. Ittenback.

LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

I

LES ABORDS

Ne dirait-on pas que l'histoire a parfois des préférences bien injustes ? Elle met les noms de certains héros dans toutes les bouches ; dès le bas âge elle nous transporte aux Thermopyles pour nous montrer la mort de Léonidas, et, d'un autre côté, elle laisse dormir dans la poussière ingrate des bibliothèques, des noms de personnages modernes aussi intrépides que le roi de Lacédémone.

Tous ceux qui traversent l'Atlantique n'ont qu'à se déranger d'un pas pour voir des Thermopyles plus infranchissables que ceux de la Grèce, puisqu'on ne les a jamais franchis ; des Thermopyles illustrés d'âge en âge par des Léonidas plus invincibles que le chef spartiate, puisqu'on ne leur a jamais passé sur le corps.

Je veux parler du Mont-St-Michel, justement surnommé la Merveille de l'Occident.

A l'endroit où la côte normande rencontre la presqu'île de Bretagne, entre les deux petits ports de Cancale et de Granville, s'étendait naguère une immense forêt de chênes touffus. A dix lieues de la grève actuelle, les druides égorgeaient des victimes humaines dans leurs bosquets sacrés. Mais un jour l'Océan, poussé par le vent du Nord, vint fondre sur cette sombre forêt de Scissy et en fit un vaste bras de mer, appelé aujourd'hui la baie du Mont-Saint-Michel.

Et maintenant le pêcheur breton se balance dans sa barque au-dessus de la forêt submergée, que son imagination peuple de fantômes. Le soir, aux veillées, pendant que la rafale souffle au dehors, on se presse autour de l'âtre pour écouter de délicieuses légendes comme celle d'Amel et de Penhor, recueillie par Paul Féval, " le barde des plages armoricaines." Les Canadiens amoureux des complaintes d'antan, ne manqueront pas de l'apprécier. Amel, un jeune pasteur, et sa femme Penhor, vivaient à St-Vinol. Grande fut leur joie, lorsqu'après avoir attendu de longues années ils eurent enfin un petit enfant.

Penhor le porta à l'autel de la Vierge. " Regarde-le, sainte Marie, lui dit-elle, afin que tu le reconnaisses à l'heure du péril. Ta couleur est le bleu du ciel ; il grandira sous cette pieuse livrée."

Une nuit l'eau du Couësnon s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase, et la mer envahit toute la plaine et commença l'assaut de la hauteur où se trouvait l'église de Saint-Vinol. Les gens du bourg s'y réfugiaient, mais Amel et Penhor, qui avaient emmené leur enfant, restèrent à la porte parce qu'il n'y avait plus de place dans la nef. L'eau montait, montait. Amel prit sa femme dans ses bras. Ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Il dit : " Adieu, ma chère femme, soutiens-toi sur mes épaules; peut-être que l'eau s'arrêtera enfin."

Penhor obéit. L'eau montait.

Quand l'eau toucha sa ceinture, Penhor éleva le petit Raoul, disant : " Adieu, mon enfant chéri : soutiens-toi sur moi. Si je meurs et que tu sois sauvé, ce sera bien."

L'enfant fit ce que lui disait sa mère. L'eau montait toujours, toujours. Bientôt il ne resta plus au-dessus des vagues que la tête blonde du petit Raoul et un pan de sa robe bleue qui flottait.

Or, la Vierge de Saint-Vinol quittait en ce moment sa niche submergée, afin de s'en retourner au ciel. En passant

au-dessus du cimetière, elle aperçut la tête blonde et le pan d'azur.

La Vierge arrêta son vol et dit : " Cet enfant est à moi. Je veux l'emporter à Dieu." Elle le prit par ses cheveux blonds. L'enfant était lourd, bien lourd pour un aussi petit corps. Pour le soulever, la sainte Vierge fut obligée d'y mettre ses deux mains. Elle vit bien alors pourquoi le petit Raoul était si lourd.

La mère le tenait de ses doigts mourants et crispés. De ses doigts crispés et mourants le père tenait la mère. Oh ! le saint amour des familles ! La Vierge sourit. " Comme ils s'aimaient ! " dit-elle.

Elle emporta le père avec la mère, la mère avec l'enfant, trois âmes heureuses dans le paradis du bon Dieu.

On raconte cette histoire aux veillées entre Saint-Georges et Cherrueix.

De ce déluge, il n'émerge actuellement qu'un roc solitaire, haut comme le cap Diamant de Québec : c'est le Mont-St-Michel.

Les touristes se plaisent à citer parmi leurs plus beaux souvenirs de voyage, l'apparition soudaine des Pyramides, au sortir du Caire. On est subjugué par la masse écrasante de ces polyèdres de pierre qui se dressent sur les premières limites du désert fauve, comme les éternels témoins d'une civilisation éteinte. Des empires ont surgi, d'autres ont disparu dans le silence de l'oubli, et eux, les colosses de marbre, restent toujours debout, après avoir usé quarante siècles.

" La masse et l'ancienneté, dit Goethals, voilà donc ce qui frappe en présence de la pyramide de Chéops et des autres, ses sœurs : voilà le sentiment qui vous empoigne et vous écrase."

" Tout autre est l'impression qu'on éprouve, par la vue du Mont-St-Michel."

L'esprit, il est vrai, demeure confondu à l'aspect de ce

travail de Titans, qui consistait à accrocher une ville crénelée au faîte d'une montagne. Quelle solidité et quelle sveltesse tout à la fois dans ces constructions aériennes! Mais aussi comme l'imagination s'enflamme au souvenir des gestes héroïques dont fut témoin cette demeure par excellence de la chevalerie !....

Du plus loin que vous êtes sur la grève, vous voyez sortir de la mer et fuser vers le ciel ce formidable entassement de flèches, de tours, de bastions, de créneaux, qui déchirent la nue comme des aiguilles. Tout cela ne forme qu'un avec le roc vif, sur lequel il a surgi du XI au XV siècle par un prodige d'habileté et de patience inconnu au XIX. Au pied de la citadelle et suspendue à son piédestal de granit se serre une ville minuscule aux pignons gothiques entremêlés de pins, de figuiers et de chênes verts, une ville venue naguère se réfugier à l'ombre du colosse. Elle a demandé à l'Atlantique un asile contre l'envahisseur et l'Atlantique a étendu autour d'elle une barrière naturelle, comme jadis l'Adriatique autour des Vénitiens poursuivis par le Fléau de Dieu.

Enfin une longue ligne de fortifications qui tantôt se cramponnent à l'arête vive du rocher, tantôt courent à fleur d'eau, complète la merveilleuse défense de cette place unique, " le nid d'aigle le plus imprenable " qu'ait élevé le moyen âge. L'Océan pour base ; pour canapé le firmament ; l'infini pour horizon : voilà le cadre du Mont-St-Michel.

Tel il se présente à nos yeux durant la haute mer : isolé, martial, majestueux.

La scène change au retrait du jusant. Le niveau de l'Océan baisse peu à peu et chaque lame, en se repliant, dénude une partie de la grève. Bientôt une immense plaine sablonneuse remplace la plaine liquide et se déroule à perte de vue. On peut alors franchir à pied ou en carriole les 4 kilomètres qui séparent la côte du Mont-

Michaëlesque. Mais que le touriste vigilant ne s'attarde pas en route jusqu'à la survenue de la mer. Car au moment du reflux, le flot monte et accourt avec la rapidité d'un cheval lancé au galop, et quiconque se laisse devancer par Neptune, ne peut compter sur aucune force humaine pour le soustraire à son courroux.

Que de tombes elle recouvre cette grève traîtresse ! Formée d'une substance tremblotante et molle appelée tangue, elle retient à peine l'empreinte du pied qui la foule dans une marche légère ; mais une pression prolongée y détermine aussitôt un enfoncement de plus en plus accéléré. Malheur au touriste s'il s'enlize jusqu'à la cheville, c'est un homme perdu ; des efforts herculéens, loin de le sauver, ne serviront qu'à hâter l'immersion complète.

Oh ! la mort affreuse ! Il la voit venir pas à pas sous la forme d'une boue noire et collante, qui l'attire graduellement en dessous. Déjà elle emprisonne ses jambes, elle lui serre la taille, elle oppresse sa poitrine, et elle monte, monte toujours, comme l'eau dans une barque défoncée. Un quart d'heure après, une petite mare d'eau trouble indiquera seule l'endroit où un voyageur s'est imprudemment attardé !....

" Les habitants de la côte, dit Ernest Gœthals dans son beau livre " le Mont-St-Michel au péril de la mer," auquel j'ai fait de copieux emprunts, les habitants de la côte prétendent que, dans la nuit du second jour de novembre, le lendemain de la Toussaint, un brouillard épais monte et s'étend sur la grève. Plus intense qu'aucune des autres brumes de leur hiver, ce brouillard est opaque et lumineux tout à la fois. Il est dense et léger ; il est brillant, il est blanc ; il est doux comme ouate et fin comme mousseline tissée par les anges.

" Il plane à plus de vingt coudées d'épaisseur au-dessus de la grève d'où il s'élève et sur laquelle il demeure im-

mobile. Immobile il semble, et pourtant il est animé, et un bruissement de voix s'y fait ouïr,—susurrement confus et lointain, plaintes étranges qui n'ont rien de commun avec la voix humaine. C'est que ce brouillard est fait des âmes de ceux qui dorment là depuis des siècles dans les profondeurs de la tangue.

" Mais à cette date de novembre, leurs âmes reviennent sur terre, l'espace d'une nuit. Elles se racontent entre elles leur abandon. Elles s'efforcent d'appeler à l'aide ceux qui sont encore de ce monde pour leur dire leur peine et leurs espoirs. C'est la fête des morts. Et quand, du haut du Mont-St-Michel, minuit sonne au loin sur la grève, des voix se font entendre qui clament : Dans un an ! dans un an ! Ce sont les esprits qui se donnent rendez-vous pour l'année prochaine. Lorsque se lève l'aube, le brouillard a disparu."...

UNE VILLE LILLIPUTIENNE

Nous voici enfin devant l'unique porte qui introduit à la basse ville montoise et mène de là à la citadelle.

L'entrée en est bel et bien à l'abri d'un coup de main, car avant d'être franchement dans la ville il faut traverser la porte de la Bavolle, la cour de l'Avancée, la porte de la Barbacane, la cour du même nom et la porte du Roy. Halte-là ! il ne faisait pas bon de se frotter aux Michelois avec des intentions hostiles, surtout lorsque chaque porte, percée de meurtrières, cachait des archers qui faisaient pleuvoir sur l'assaillant une grêle de traits.

Le pacifique pèlerin lui-même ne passait pas avant d'avoir déposé ses armes au corps de garde ; car l'expérience avait démontré à ces rusés Normands, que le loup à deux pattes revêt volontiers la toison de l'agneau pour opérer ses coups. " Par un privilège bien dû à leurs héroïques services, seuls les descendants des défenseurs

du Mont conservèrent jusqu'à la Révolution le droit d'entrer avec leur épée dans la forteresse que leurs pères avaient conservée à la France." Ceux-là ne trahiraient point !

Près du corps de garde gisent deux bombardes abandonnées par les Anglais. Ces bombardes donnent une idée de l'artillerie naissante au moyen âge. Fabriquées de tiges de fer assemblées en long, elles lançaient des boulets de *pierre* qui tombaient inertes *à quelques toises* des desservants. Quelle triste figure à côté des formidables canons Krupp! Et les preux arrogants qui se vantaient d'arrêter avec leurs lances la chute du ciel, s'éparpillaient comme des feuilles d'automne devant ces tuyaux inoffensifs! A force d'enjamber des portes et des cours, on aborde une rue caillouteuse, obscure et grimpante, qui se tord aux flancs du rocher. Elle est unique cette rue impossible. Les Montois s'en consolent en l'appelant la *Rue Grande :* sans doute, parce que avec un peu de bonne volonté, on peut y avancer quatre de front. Le touriste conviendra en tous cas qu'elle n'a pas volé son petit nom de " Chemin du Paradis." Mais aussi, comme ils ont l'air heureux les deux cents habitants qui composent la cité montoise ! Vraie petite république perdue entre ciel et mer, elle a son école, son église, son maire, son conseil municipal, *sa gendarmerie*, tout comme le Val d'Andorre ou la République de San Marino.

Ces braves citadins fument tranquillement, assis sur le pas de leur porte, ou filochent de leurs grosses mains hâlées et calleuses leurs filets de pêche, tandis que les femmes ravaudent les chaussures de leurs seigneurs et maîtres. Et les enfants qui prennent leurs ébats tête nue, quelle marmaille tapageuse et remuante ! On les voit sauter du pignon au pavé comme des écureuils, choir dans un trou sombre pour surgir 20 pas plus loin, on ne sait d'où.

Par quel miracle d'équilibre ces bicoques noircies et délabrées continuent-elles encore à se tenir debout, après des siècles d'existence ? C'est encore un de ces secrets que le moyen âge n'a pas livré aux constructeurs américains. Peut-être est-ce grâce à l'application inconsciente du principe : l'union fait la force ? Car ces masures ont l'air de se prêter un *appui mutuel*, chose bien excusable, vu leur grand âge.

A droite, au delà des remparts et des chemins de ronde, s'étend la plaine tantôt liquide, tantôt sablonneuse, et, dans le lointain, se profilent les côtes vertes et boisées de la Basse-Normandie. A gauche, les maisons s'étagent sur les aspérités du rocher jusqu'au pied de la forteresse qui domine fièrement cette ville en miniature.

Derrière la petite église paroissiale, une terrasse semée de croix noires, mesure vingt-cinq pas : c'est le cimetière.

Oh ! le panorama idéal pour un champ de repos !

Comme Chateaubriand dans sa tombe sur la plage de Saint-Malo, l'humble pêcheur montois sera éternellement bercé par cette sympathique musique des flots, qui faisait les délices de son enfance.

Le trépas même ne l'arrache point au foyer de ses amours, car il dort son dernier sommeil à l'ombre du toit paternel, et le petit-fils reconnaissant, qui passe et repasse sans cesse devant sa couche funèbre, n'oublie pas de mêler une prière au souvenir de l'aïeul disparu !

Il est une maison entre toutes sur laquelle l'étranger arrête son regard avec attendrissement : c'est la maison ou vécut Duguesclin, celle du moins où il *devrait* avoir vécu, ajoutent les sceptiques. Quoi, en effet, de plus propre à la demeure d'un héros que ce coin de terre où chaque caillou a baigné dans le sang d'un brave !

On aime à se figurer dame Tiphaine, la femme de Duguesclin, assise à cette croisée gothique, et laissant tomber sa quenouille pour essuyer ses yeux humides

de pleurs et interroger longuement l'horizon : " Mon doux seigneur ne reviendra-t-il pas ? " répète-t-elle pour la centième fois depuis une heure. Patience, noble châtelaine, l'objet de ta sollicitude porte sa vaillante épée des plages bretonnes aux vallons pyrénéens. Patience, il ne te reviendra pas pour de longues années, car deux cents places de guerre ne s'emportent pas en quelques jours, et ce travail plus qu'herculéen, ton mari doit l'accomplir avant d'avoir libéré le sol de France.

" Hôtel Pouillard," " maison Pouillard," " veuve Pouillard." Ce nom se lit sur presque toutes les enseignes accrochées au-dessus de la tête des passants, et confisquant les derniers rayons de soleil qui ont trouvé moyen de se faufiler dans la rue casse-cou.

La famille Pouillard forme ici une véritable oligarchie, souvent divisée, dit-on, par la guerre civile. Pensez donc, est-il possible de ne pas se prendre aux cheveux avec l'héritage qu'ils ont à partager ? Il s'est transmis intact de père en fils cet héritage. Les sans-culottes ne l'ont pas empoché, maître Chicaneau lui-même ne l'a pas *régularisé*. Mais qu'est-ce donc qui peut jouir d'une pareille immunité ? Ne riez pas : l'héritage Pouillard pèse 500 grammes et tient dans une casserole ; il suffit de le nommer pour que les gourmets claquent la langue !

" On mange de la bouillabaisse à Marseille, à Strasbourg du pâté de foie gras, du macaroni à Naples, et du pilaf chez les Arabes. Au Mont, on mange de l'*omelette*, et les Pouillard sont grands par l'omelette. Qui n'en a pas goûté ne soupçonne pas ce que l'œuf de la poule peut contenir de saveur."

Évidemment nous ne tenions pas à passer pour des excentriques et nous dégustâmes à belles dents ce mets digne du baron Brice.

LA CITADELLE AÉRIENNE.

La *Rue Grande*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se rétrécit de plus en plus et se termine par une longue série de gradins qui contournent le versant à pic de la montagne et s'arrêtent enfin devant le châtelet, seule entrée de la citadelle. Ici le panorama est superbe : à nos pieds, la ville et l'immensité de l'Océan ; au-dessus de nous, les murs vertigineux et puissants du château de l'Archange. On n'y pénètre pas toutefois sans traverser un autre système de remparts aux profondes embrasures, où des coulevrines allongent leur gueule menaçante. Et le fameux châtelet donc, mais c'est une forteresse à lui seul ! Entre ses deux tours gigantesques, un escalier s'enfonce et disparaît dans les ténèbres, profond comme un mystère, imposant comme le nom qu'il porte : le " gouffre."

" C'est grand jusqu'à serrer le cœur. Devant cet entassement colossal, l'esprit étonné se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve."

Regardez ce passage étroit qui introduit dans la place, regardez ces meurtrières basses qui dardent sur lui leur champ de tir convergent, et comprenez pourquoi la Merveille n'a jamais entendu sonner sur ses dalles le sabot de fer de l'envahisseur.

Souventes fois, sans doute, le flot ennemi s'est rué sur ces marches de granit qui ont vu fumer un sang vermeil, de terribles luttes corps à corps ont ébranlé les parois du châtelet et la lourde herse est venue bien près de céder ; mais on dirait que Michel veillait sur son temple, comme l'ange de l'épée flamboyante à la porte de l'Éden, car au moment ou tout paraissait perdu, il arrivait un secours inespéré et l'assiégeant était refoulé.

Lawrence Drummond.

(*A suivre*)

LES PREMIERES PAROLES DE L'ENFANT JESUS

LÉGENDE

ON raconte qu'un jour, dans la Sainte Famille
Fugitive en exil, — mais, dans sa pauvreté,
Riche de tous les dons de la divinité,—
Une scène arriva, si touchante et gentille,
Que l'on tressaille encore, après dix-neuf cents ans,
Au charmant souvenir des premiers mots naissants
Que la bouche enfantine,
Adorable et divine
Du cher petit Jésus,
En accents inconnus,
Fit entendre à la terre,
A la nature entière,
Jusqu'aux esprits de feu,
Les saints Anges de Dieu !

Dans les bras de Joseph l'Enfant Jésus repose :
Sa bouche rose
Est toujours close ;
Joseph lui dit :
" Bien cher petit,
Laisse-nous voir enfin que tu peux nous entendre,
Nous bien comprendre
Et, de voix tendre,
Nous appeler
Et nous parler.

Oh ! que ta voix réponde à ma voix attendrie :
Dis donc : " Marie,
Mère chérie !
Dis donc ces mots
Doux et dévots....
Ne parleras-tu pas pour l'amour de ta mère ? "

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,
Comme il n'en fut jamais, ni là-haut ni sur terre,
L'Enfant pieux,
Brillant des yeux,
Dit : " O Marie,
Mère chérie ! "

—" O mon trésor,
Ta bouche est d'or !
Ne parleras-tu pas pour l'amour de ton père ? "

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,
Comme il n'en fut jamais, ni là-haut ni sur terre,
Il dit : " Abba,
O cher papa ! "

Quelle adorable complaisance !....
Il règne sur l'heure un silence
Universel
Et solennel ;
On voit au ciel
Tous les saints Anges,
A ce discours,
Rompre le cours
De leurs louanges,
Et s'arrêter
Pour écouter
Ces mots étranges,
Si doux, si beaux,
Et si nouveaux,
D'un Dieu fait homme,
Devenu comme

Simple mortel,
Nommant son père,
Nommant sa mère,
Lui, l'éternel
Emmanuel !

Mais ce qui, dans ce trait, davantage me touche
Est que le même instant qui délia la bouche
Du tout petit Enfant Jésus,
Rendit Joseph muet : — muet d'amour extrême
Et d'admiration et de respect suprême,—
Dès lors ne parlant presque plus.

De ce jour on ne voit dans la sainte Écriture,
Dans l'histoire, un seul mot de lui ;
Et qui pourrait trouver plus belle conjecture
Touchant ce silence inouï ?
Plus ému que le ciel, que toute créature,
Jusqu'à sa mort Joseph se tait....
O le sage et sublime fait !

F.-X. Burque, Ptre.

Fort Kent, Maine.

LA LITTERATURE AMERICAINE

PÉRIODE DE L'INDÉPENDANCE.

(*Suite*)

La période de la Révolution fut remarquable par les hommes d'État et les orateurs célèbres qu'elle fit naître. Ce fut une époque glorieuse où le patriotisme uni à l'éloquence soutint les États confédérés dans leur lutte pour la liberté.

Washington, John Adams, Patrick Henry, Jefferson, Madison et Alexandre Hamilton brillent d'un vif éclat dans l'histoire politique de leur pays. Plusieurs d'entre eux furent aussi des écrivains distingués ; mais leurs écrits et leur correspondance ont trait surtout aux grands événements auxquels ils prirent une part si active. Tel est le cas pour Jefferson et John Adams. Ce dernier, descendant d'une ancienne famille du Massachusetts, nous a laissé un *Journal* (Diary), et plus de trois cents lettres de correspondance qui forment un véritable monument littéraire tant par le caractère intime de l'œuvre que par la beauté du style et l'élévation de la pensée.

La révolution américaine, en pénétrant les âmes d'enthousiasme pour la cause sacrée de la liberté, inspira plus d'un poète lyrique. La déclaration de l'indépendance, la bataille de Trenton, la défaite de Burgoyne, la capture du général Prescott à Newport, celle du major André et autres épisodes de cette lutte des colonies contre la métropole furent célébrées dans nombre de chants populaires et de ballades patriotiques.

Ainsi, le *Yankee Doodle*, le plus célèbre de ces chants

populaires, date de cette époque. La musique toutefois en avait été composée dès 1755 par l'Anglais Shackbury, lors de l'attaque projetée contre les forts Niagara et Frontenac, sur des couplets satiriques dans lesquels les soldats anglais se moquaient de l'accoutrement des recrues coloniales en marche sur Albany et plaisantaient *Yankee Doodle* partant en guerre. Mais, par un de ces retours inattendus qui se retrouvent dans plus d'un ordre de choses, sous la révolution, les soldats américains victorieux renvoyèrent à leurs ennemis cette piquante raillerie en adoptant le *Yankee Doodle,* qui devint un chant national.

Un autre chant très en vogue pendant la guerre est intitulé : *War and Washington* (La guerre et Washington). Il fut composé par un poète du Massachusetts, Jonathan-Mitchell Sewall, dans le style pompeux particulier à cette époque. En voici un couplet : " Orgueilleux *Britons,* ne vous vantez plus, dans un présomptueux dédain, de vos légions triomphantes sur terre et de votre invincible force sur mer ; car, nous, vos fils enflammés de colère, nous avons ceint nos épées ; Huzza, huzza, huzza *for War and Washington* (pour la guerre et pour Washington)."

Il n'est pas moins vrai qu'il fut fort heureux pour les Américains que des valeureux fils de la France ceignirent aussi leurs épées en leur faveur, car sans leur aide, il se serait écoulé encore bien du temps avant que les colonies confédérées eussent pu secouer le joug de l'Angleterre.

C'est de cette époque que date également la littérature humoristique américaine. Francis Hopkinson, John Trumbull, Hopkins, Freneau, Brackenridge et Barlow, par leurs poèmes politiques et burlesques, contribuèrent pour une large part à l'affranchissement de leur pays en soutenant le courage des troupes pendant que Washington, Madison et Hamilton luttaient sur les champs de bataille ou jetaient les bases de la nouvelle constitution.

Dès 1774, Hopkinson publiait une histoire allégorique (*pretty story*) du conflit entre les colonies et la métropole, dans laquelle figure une colonie de fermiers luttant vaillamment contre les procédés illégaux d'un surveillant tyrannique. Représentant le New-Jersey au congrès, il signa la déclaration d'indépendance qu'il célébra dans un poème burlesque intitulé : *The Battle of the Kegs*, (la bataille des barils), combat allégorique des Anglais contre une flottille de tonneaux sur le Delaware.

Les différents auteurs que je viens de nommer, pour ne parler que des plus remarquables, outre les services qu'ils rendirent à leur patrie dans ses efforts pour conquérir sa liberté, eurent encore le mérite de frayer une voie littéraire nouvelle à l'esprit américain en le dégageant de l'imitation étrangère.

Jusqu'à cette époque la littérature américaine n'avait été pour ainsi dire qu'un reflet affaibli de la littérature anglaise. Addison et Pope furent d'abord les auteurs préférés dans toutes les colonies où se développa le goût d'écrire ; ils furent les inspirateurs de l'école littéraire et philosophique de la Pensylvanie, patrie adoptive de Franklin. Puis vinrent Fielding et Richardson dont les écrits, à leur tour, servirent de modèles. On peut dire que les écrivains de la mère patrie exercèrent une influence telle que les meilleurs littérateurs américains du siècle dérogèrent à peine de la tradition anglaise.

19e SIÈCLE.

Nous arrivons ainsi au 19e siècle, dont plus de la première moitié fut l'âge d'or de la littérature américaine.

En 1800, Washington Irving avait 17 ans ; Fenimore Cooper, 11 ans ; Bryant, 6 ans ; Emerson, Longfellow, Whittier, Holmes, Hawthorne, Poe, allaient naître dans les onze premières années du siècle.

Disons d'abord quelques mots des romanciers, ces intéressants conteurs qui nous font passer des heures si agréables, quand ils savent se tenir dans les bornes du bon goût et de la vraisemblance.

Ce qui, pendant longtemps, a fait défaut à la littérature américaine, c'est l'originalité. On a les yeux tournés vers la mère patrie ; on s'inspire de ses meilleurs écrivains, de sorte que, à venir jusqu'aux premières années de notre siècle, la littérature de nos voisins ne fut pour ainsi dire qu'un rameau détaché de la littérature anglaise.

Aussi, pour qu'une littérature puisse naître, il lui faut un milieu favorable et le temps nécessaire, quelquefois des siècles. Or les Américains, qui n'ont pas le temps d'attendre, ont à peine un passé. Ils n'ont guère de traditions, de souvenirs qui soient de nature à offrir un aliment à l'imagination. C'est un peuple qui n'a pas eu de jeunesse ; il naissait et atteignait presque en même temps l'âge de maturité. La moindre ruine de la malheureuse Irlande ou de l'Ecosse, le plus humble donjon de la Bretagne ou de la Normandie, les vestiges d'un simple castel des rives de la Loire ou des bords du Rhin, évoquent plus de réminiscences et ouvrent un horizon plus vaste à l'idéal que tout ce que la main de l'homme a édifié sur le sol des Etats-Unis. Hawthorne lui-même, dont nous dirons quelques mots dans un instant, confesse dans un de ses ouvrages, combien cette pauvreté de souvenirs est un obstacle à l'épanouissement d'une littérature vraiment originale. "Nul auteur, dit-il, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut avoir une idée de la difficulté d'écrire un roman sur un pays où il n'y a ni ombres, ni antiquités, ni mystères, ni pittoresque, ni horreurs, ni rien autre chose qu'une prospérité vulgaire étalée au grand jour, comme c'est heureusement le cas de ma chère patrie. Le roman et la poésie, comme le lierre, les lichens, les giroflées jaunes, ne poussent que sur des ruines."

Charles Brockden-Brown, qui vécut de 1771 à 1810, est, des citoyens de l'Union, le premier en date qui écrivit des romans et qui essaya de faire de la littérature une profession.

Voulant s'écarter des sentiers battus, il visa à l'originalité. Il avait du talent, mais une imagination désordonnée et maladive. L'effet qu'il cherche à provoquer est factice, fantastique, invraisemblable. *Wieland*, *Arthur Mervyn*, *Edgar Huntley*, sont des œuvres où tout est forcé, bizarre, incohérent. On y sent les pénibles efforts d'une intelligence qui veut créer et qui se perd dans son impuissance, en des exagérations chimériques ou monstrueuses. Il ne décrit que des scènes terribles, jamais une peinture naïve, simple et naturelle de la vie domestique.

Une littérature de ce genre ne pouvait vivre, aussi Brockden-Brown est depuis longtemps oublié.

Le 15 septembre 1789 naissait, d'une des plus anciennes familles des États-Unis, Fenimore Cooper, le Walter Scott américain. Si cet auteur a perdu un peu de sa grande vogue d'autrefois, il n'en est pas moins le romancier le plus remarquable et le plus fécond que l'Amérique ait produit. Ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

On sait que Fenimore Cooper reproduit, dans ses romans les scènes grandioses de la nature américaine, le caractère des tribus indigènes et les mœurs de la vie sauvage. Vous pénétrez avec lui dans l'intérieur des forêts vierges. vous parcourez des déserts sans bornes, des savanes verdoyantes, et tout cela est décrit avec une couleur que la nature seule peut inspirer.

" Parmi les nombreux romans que Cooper a publiés, dit un de ses critiques, celui qui s'isole par l'originalité la plus caractéristique, c'est le *Dernier des Mohicans*. En vain chercheriez-vous dans toute la bibliothèque des romanciers un ouvrage que l'on pût mettre en parallèle avec

celui-ci. Matelots de Smollett ou de Fielding et mendiants de Walter Scott ont disparu. L'éternelle famille de héros qui se perpétue de fiction en fiction s'évanouit enfin. Vous êtes dans un monde nouveau où respire dans sa majesté le génie originel de la race humaine. L'enfant du désert s'élève et se dessine devant vous. Il n'a ni vêtements, ni parures. Il est seul, à part, étranger à toute civilisation ; il est maître de tout ce qui l'entoure et ne reconnaît pas de maître. Roi de son désert, il n'a pas d'esclaves. Passions, vices, vertus de notre société lui sont inconnus. La nature qui l'environne est grande comme lui. Elle a pour lui des secrets et des plaisirs que le reste du monde ignore. Ce roman où respirent une magie et une fraîcheur merveilleuses nous fait vivre de la vie des solitudes primitives et nous associe à l'homme qu'elles ont nourri."

" La *Prairie*, qui est le titre d'un autre de ses romans, contient des descriptions caractéristiques et très détaillées ; c'est le plus beau portrait de ce genre qui soit sorti de sa plume. Vous croyez, après en avoir achevé la lecture, avoir vécu sur les bords de ses fleuves, traversé mille fois cette prairie, interrogé les mystères de ces lieux pleins de charme et fait retentir ses échos de votre voix."

Ses descriptions sont souvent surchargées et manquent de vie ; pourtant, une fois qu'on a commencé à le lire, on le lit tout entier.

Cooper est l'auteur de romans maritimes qui n'ont jamais été surpassés.

Tout en traçant un tableau déjà bien incomplet de la littérature américaine, il nous faut encore laisser dans l'ombre plusieurs noms qui mériteraient d'y figurer, tels, par exemple, que le célèbre et malheureux Edgar Poe, dont les œuvres sont si populaires aux États-Unis, malgré tout ce qu'elles renferment de fantastique et d'étrange ; l'auteur de *l'Autocrate à table*, Oliver Wendal Holmes, qui fut à la fois médecin, romancier, poète et philosophe.

Examinons un instant la figure si remarquable de Nathaniel Hawthorne, le créateur du vrai roman américain. Il est un des plus parfaits prosateurs que les États-Unis aient produits, et la force et la sagacité de ses analyses, la peinture des caractères et des sentiments sont si piquantes d'expression et de réalisme, qu'il passe pour le fondateur de l'école analytique, dont son fils Julien Hawthorne, Henry James et Howells sont les représentants actuels.

Rien pourtant ne faisait prévoir, dans sa jeunesse, qu'il arriverait un jour à ce degré de distinction. D'une nature indolente et rêveuse, ce qui le charmait davantage au collège Bowdoin, où il fit son cours d'études en même temps que Longfellow, c'était de cueillir des myrtilles, de suivre de l'œil des flottes de bois descendant le fil de l'eau, à tirer des pigeons ou des écureuils, à pêcher la truite. De retour à Salem, la fameuse Salem des puritains, il y passa dix années de sa vie, fuyant toute société, " ne sortant que la nuit pour courir les rues désertes aussi sombres que les ombres dont son imagination peuplait la ville ; se glissant près de la maison où jadis l'on jugeait les sorciers, grimpant sur le monticule où on les pendait." Ces souvenirs étaient chez lui d'autant plus vivaces, qu'un de ses ancêtres avait présidé à ces exécutions, car sa famille était une des premières qui avaient émigré en Amérique. Les ombres de Salem font le sujet d'un de ses écrits : *Twice told Tales*, (*Contes racontés deux fois.*)

Chose rare pour un Américain, Hawthorne n'aime ni le commerce, ni la politique ; la vie mystique, au contraire, a pour lui des attraits particuliers. Il s'identifie avec la nature, interroge l'âme humaine, dont il fait le centre de ses études, observe ce que la vie de la plus ordinaire apparence peut présenter de beau, de noble, de généreux. " Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent,"

dit-il, et c'est cette pensée qui le guide dans ses analyses. Original dans la conception de ses ouvrages, il n'imite ni les écrivains anglais, ni ses devanciers américains. Les deux romans les plus appréciés de Hawthorne sont *The Scarlet Letter*, (*la Lettre rouge*), qui passe pour son chef-d'œuvre, et la *Maison aux sept pignons*.

Nathaniel Hawthorne, qui est mort en 1864, laissa une empreinte si profonde et exerça une telle influence sur le mouvement intellectuel de ses contemporains et compatriotes, que les plus célèbres romanciers venus après lui se sont, avec plus ou moins de succès, inspirés de son génie.

Je dis, avec plus ou moins de succès, car la littérature actuelle chez nos voisins, de même que le niveau de la vie publique, n'ont fait que baisser depuis un quart de siècle.

Tous ces principes qui font la grandeur des peuples comme celle des individus, la religion, la morale, le patriotisme, tendent de plus en plus à s'effacer de l'esprit de la population. L'enseignement religieux ne pénètre plus la masse du peuple.

L'absence de toute règle, d'arbitre suprême en cette matière, a fini par provoquer une véritable anarchie intellectuelle, qui se traduit dans les actes des particuliers, parfois même dans ceux de la législation. Les sectes les plus bizarres, disons mieux, les plus inconcevables, y pullulent. D'autre part, ils se comptent par millions les Américains qui vivent éloignés de tout culte et qui, de l'intolérance de leurs ancêtres et du défaut d'une éducation religieuse dans leur jeunesse, sont passés à l'indifférence la plus complète des préceptes du christianisme. Et la littérature, qui ne peut être que l'expression psycologique d'un peuple envisagé à ces différents points de vue, peint parfaitement le changement qui s'est opéré depuis ces vingt-cinq dernières années. " Les dogmes fondamentaux de la déchéance originelle, de la grâce, de la rémunération et des peines de la vie future, qui tenaient encore une si

grande place dans les productions littéraires de l'Amérique, il y a trente ans, dit M. Claudio Jannet, ne se retrouvent plus dans celles de nos jours. Presque tous les écrivains contemporains en renom ont été plus ou moins touchés par la contagion des idées *unitaires*. Parmi les romanciers, celui qui a le plus de mérite, Bret-Harte, ne fait plus appel qu'à une vague religion de l'humanité où les sensations (nous ne pouvons dire les sentiments) tiennent une place prépondérante et où les exigences de la morale, à force d'atténuation, arrivent à *n'avoir plus aucune portée* (1)."

L'amour effréné de l'argent, le tout-puissant dollar étouffent chez la plupart le culte de la pensée, les élans généreux de l'âme. Le culte du veau d'or semble avoir matérialisé la pensée de tout un peuple.

" La richesse, dit à ce sujet une des grandes revues de l'Union, est plus généralement l'objet de la poursuite de chacun que le bonheur intérieur, l'honneur ou la dignité. Le crédit auquel nos contemporains aspirent et veulent arriver est celui que donne l'argent plutôt que celui qui suit la vertu. De belles maisons, un train élégant, une vie luxueuse, des réceptions coûteuses, des amusements à la mode, voilà les objets de leur ambition bien plus que la culture intellectuelle et morale, les triomphes de l'art ou les découvertes de la science. C'est ainsi que les choses se passent dans tous nos grands centres. Un extérieur pompeux et le décorum des manières qui attirent les regards, l'admiration et la popularité, sont plus prisés que des principes inflexibles et une conduite droite. En résumé, la société américaine, dans les villes et dans le reste du pays, est futile, superficielle, vaine, et s'appuie plus sur les prétentions que sur le mérite." (2)

Avouons également que le genre d'éducation donné au

(1) Claudio Jannet, *les États-Unis contemporains.*

(2) *New-Orleans Monthly Review*, mars 1875.

delà de la frontière n'est nullement propre à favoriser le génie, à former des hommes d'élite. La remarque d'Alexis de Tocqueville, que les États-Unis sont le pays qui, proportion gardée, compte le moins d'ignorants et le moins de savants, est aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était de son temps. Les écoles publiques et l'éducation que l'on y donne à la jeunesse du pays tendent, de leur nature, à établir une uniformité médiocre dans tous les esprits.

" On regarde depuis si longtemps le système des écoles publiques comme la gloire suprême de l'Amérique, que la critique la plus amicale de ce système passe pour être le produit d'un esprit révolutionnaire en délire, une attaque contre une institution divine par un suppôt du démon ; et, cependant, je crois fermement que l'historien de l'avenir dira que l'école publique a été le plus grand mal du siècle, qu'elle a assassiné le génie et enfanté la médiocrité. Il nous est aussi impossible de former un Socrate dans l'école publique de nos jours que de faire éclore des éléphants dans un incubateur ou d'élever un Bucéphale dans une cage d'oiseau. Notre système d'écoles publiques est simplement une machine dans laquelle on jette, comme matière pratique, les esprits les plus divers et que l'on transforme en autant de MENTAL SHOE-PEGS (ce qui veut dire des êtres intellectuels coulés dans le même moule et qui se ressemblent tous comme des clous à chaussures). On ne fait aucun effort pour se rendre compte des aptitudes de l'élève, pour savoir si Dieu l'a destiné à écrire de la poésie ou à laver de la vaisselle, à être un Massillon ou un conducteur de mulets. Voyez le programme aussi inflexible que le lit de Procuste.....Un maillet brutal fait entrer toutes les intelligences dans le même moule. Est-il étonnant que les hommes de génie deviennent rares ? (1).....”

(1) La *Review*, de Chicago, citant un article de *l'Iconoclast* du mois de novembre 1895.

La politique, telle qu'entendue et pratiquée dans la grande République, est un autre fléau qui ronge cette société américaine. Il y a à peine cinquante ans, elle était encore l'objet de l'attention des citoyens les plus éminents du pays et dont les aspirations étaient vraiment patriotiques ; aujourd'hui, ce n'est plus la politique pour le plus grand bien du peuple, c'est la politique de parti ; elle est devenue le monopole d'une classe d'individus qui subordonnent le bien public à leurs intérêts personnels et les proportions de corruption qu'elle a atteintes, unies à la défaillance générale des mœurs, à la perte du respect du foyer domestique, sont autant de menaces pour la civilisation américaine. Le développement des grandes industries, le progrès matériel sous toutes ses formes, témoignent certainement en faveur de la civilisation d'un peuple ; toutefois, ce sont des choses qu'il ne faut pas confondre avec la civilisation proprement dite, qui a tout à fait une autre signification.

Comment voulez-vous que les arts, qu'une saine et vigoureuse littérature fleurissent au milieu de tant de causes de décomposition sociale ? Non, il faut à l'esprit une tout autre atmosphère, une région plus sereine et plus désintéressée pour qu'il puisse produire des œuvres qui soient un sujet de gloire pour une nation et de crédit pour les auteurs eux-mêmes. Ils sont légions ceux qui tiennent une plume aujourd'hui aux États-Unis ; la quantité a remplacé la qualité. La question d'art ne compte guère dans ce pays où tout se vend et s'achète. Un exemple, entre mille, pris dans un journal de Chicago, peint parfaitement l'état de choses actuel. Voici l'annonce que publiait dernièrement ce journal : " M. Elias F. Mathers offre d'écrire mille articles de magazines en mille semaines. Peu importe la longueur." Le journal, le magazine, le roman populaire en sont là aujourd'hui aux États-Unis, et tant que leur vie nationale ne sera pas

vivifiée par de meilleurs principes, tant qu'ils n'auront pas compris que l'homme doit se faire un idéal plus élevé de l'existence que celui de la poursuite à outrance de la richesse, les Américains, avec leur génie pour les choses matérielles et mécaniques, pourront encore pendant quelque temps étonner le monde, mais là devra se borner leur ambition.

Revenons à l'âge d'or de la littérature de nos voisins, qui a été également l'âge d'or de leur vie politique et sociale. C'est surtout en histoire que les Américains ont excellé.

Washington Irving, le premier en date, est prabablement le meilleur de leurs historiens, tout en étant un brillant romancier ; il est considéré comme le plus populaire des écrivains américains.

Il naquit à New-York, le 3 avril 1783. Il se destinait au barreau, mais sa faible santé l'obligea à interrompre ses études du droit. Il voyagea en Europe où, de fait, il passa la plus grande partie de sa vie, et finit par se livrer entièrement à la littérature.

En 1820, de retour en son pays, il publiait son *Livre d'Esquisses*, où il raconte ses impressions de voyages et peint avec un talent inimitable les portraits de ses contemporains anglais et américains. Cet ouvrage créa une vive sensation en Angleterre et en Amérique. Lors d'un second voyage qu'il fit sur le Continent, il écrivit, à Paris, son *Manoir de Bracebridge* ou les Humoristes, et en Angleterre, ses *Contes d'un voyageur*, dont la forme littéraire et la fine plaisanterie font songer à Addison, à Steel et à Swift. Il fit en Espagne un long séjour qu'il employa à étudier dans les archives de la patrie adoptive de Christophe Colomb les sources de l'histoire de l'Amérique, ce qui nous a valu plusieurs ouvrages d'un grand mérite, tels que l'*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, puis celle de ses *Compagnons*. On a encore

de lui une chronique de la conquête de Grenade et des Contes de l'Alhambra, où les mœurs des Maures du moyen âge sont dépeintes d'une manière saisissante. On lui doit également une *Vie de Mahomet* et de ses successeurs, une vie d'Oliver Goldsmith, puis celle de Washington, qui passe pour un véritable monument élevé à la mémoire du fondateur de l'Indépendance des États-Unis. Tous ces ouvrages sont des modèles de narration. Ils se distinguent par le style classique le plus pur de la littérature anglaise et une telle richesse de coloris, qu'ils ne cessent de présenter aux lecteurs un intérêt captivant.

Washington Irving s'occupa de travaux littéraires jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1859, à Wolfesty-Root, près New-York, où il s'était définitivement retiré.

William Hicking Prescott, voilà encore un historien dont s'honorent les États-Unis.

Né à Salem, il fit ses études classiques à Boston, sous le célèbre Gardiner, puis alla s'asseoir sur les bancs de l'Université de Cambridge, où il lui arriva un grand malheur. " Un jour, dit un de ses biographes, qu'il sortait du réfectoire, où venait d'avoir lieu le repas en commun des étudiauts, il s'entendit appeler par ses camarades et se retourna pour savoir ce qu'on lui voulait. A ce moment il fut atteint à l'œil gauche par une croûte de pain dur que l'un des jeunes gens avait lancée avec tant de violence que l'organe visuel fut perdu. Prescott resta borgne.

" Après un séjour de quatre ans à Cambridge, il entra dans l'étude de son père, qui était avocat et avait une très grande clientèle ; mais il dut bientôt suspendre tout travail, son œil droit était également devenu malade. Les médecins l'engagèrent à aller en Europe prendre conseil, à Londres et à Paris, des sommités de la science ophtalmique. Il partit et s'arrêta, pendant la traversée, à Saint-Michel, une des Açores, où son grand-père était

encore ; son mal empira et pendant six semaines il dut rester enfermé dans unc chambre complètement noire où ne pouvait pénétrer un seul rayon de lumière. En août 1816, il s'embarqua pour Londres. Là les oculistes spécialistes ne purent lui donner aucun remède efficace ; il en fut de même en France et en Italie. Il revint chez lui, presque découragé ; ses parents et ses amis tâchèrent de le distraire en lui faisant à tour de rôle la lecture ou en écrivant sous sa dictée."

Mais vous allez voir ce que peut faire le courage uni à une volonté énergique.

Sur l'avis de son ami, Alexandre Everett, alors ambassadeur à la cour d'Espagne, il se décida à étudier les sources de l'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, si fécond en grands événements, car, comme on le sait, ce fut sous leur règne qu'eut lieu la conquête de Naples, la découverte et la colonisation de l'Amérique, la chute de l'empire arable en Espagne, l'expulsion des Juifs, l'expédition de Cortez au Mexique, la conquête du Pérou par Pizarre.

Alphonse Gagnon.

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

Heureusement que leur bon ami Jean Guilbault se trouvait là, avec deux calèches et une charrette qu'il avait eu le soin de retenir d'avance. Le jeune disciple d'Esculape monta dans l'une des calèches avec madame Guérin, Charles prit place dans l'autre véhicule avec sa sœur, et l'oncle Charlot prit soin de la charrette, dans laquelle il eut bientôt fait placer tout le bagage que l'on avait à bord de la goélette.

La maison que Charles avait fait louer se trouvait dans une des rues transversales du faubourg Saint-Jean. Elle était d'une pauvre apparence, bâtie en bois, sur un solage en pierre dont une partie sortait de terre à cause de l'inégalité du terrain ; un escalier extérieur conduisait à la porte qu'entourait une petite galerie. Si chétive que fût cette demeure, elle était gaie au premier coup d'œil, à cause de la belle vue que l'on découvrait de chacune des fenêtres. Presque toutes les rues de Québec ont cet avantage, qu'elles laissent voir à leur extrémité, encadré comme dans le champ d'une lunette, quelque fragment du beau paysage environnant.

Prendre possession d'une demeure que ses habitants viennent de quitter, comporte toujours avec soi une

indéfinissable tristesse. Le désordre qui règne dans tous les appartements, la nudité et le vide causent un vague effroi. Si l'on ne connaît point ceux qui nous ont précédés, on cherche à découvrir, dans ce qu'ils ont laissé derrière eux, quelque trace de leur existence. Si l'on est malheureux, on se demande quelle série d'infortunes a devancé celle que la Providence nous réserve ; on juge par les habitudes que devaient avoir les anciens occupants, du genre de vie que l'on devra mener soi-même.

Le rez-de-chaussée contenait trois chambres seulement, l'une servait de cuisine, les deux autres pouvaient servir à tout ce que l'on voulait. On montait à l'étage supérieur qui n'était autre chose qu'une mansarde, par un escalier grossier et mal assuré. La mansarde contenait quatre petites chambrettes, assez propres et riantes. Dans l'une d'elles, Charles trouva tout son petit ameublement que son ami avait fait déménager, et qu'il avait eu le soin de disposer absolument dans le même ordre, de manière qu'il pût se croire de retour dans la mansarde qu'il avait si longtemps habitée.

Dans la chambre voisine, Louise trouva deux pots de fleurs sur l'appui de la lucarne, et une cage vide suspendue à une poutre. Évidemment cette petite chambre avait été la demeure d'une autre jeune fille. Était-elle morte et l'oiseau oublié dans la cage s'était-il envolé pour la suivre ? Ou bien, passée à une condition meilleure dans le monde, avait-elle dédaigné d'emporter avec elle cette vieille cage et ces deux vieux pots de fleurs ? Louise se posa ce problème et se hâta d'adopter cette chambre pour la sienne.

Derrière la maison, il y avait un petit jardin mal clos et peu cultivé, dont la vue cependant lui fit battre le cœur ; un saule tout près de la maison étendait ses branches jusque au-dessus des lucarnes. Deux lilas en fleur embaumaient le jardin et évoquaient par leur parfum plus d'un souvenir.

L'arrivée de ces étrangers excita, comme d'ordinaire, la curiosité des commères du quartier. Après avoir examiné la demeure qu'ils s'étaient choisie, le ménage qu'ils apportaient avec eux, elles se dirent entre elles : *c'est une pauvre famille ; mais par exemple ce sont des gens qui n'ont pas toujours été pauvres et qui ont roulé gros train.*

II

TOUS COMPTES RÉGLÉS

La ruine qui venait de frapper la famille Guérin n'était pas, comme nous l'avons déjà dit, une ruine absolue : seulement, pour ne pas dépenser trop promptement le tout petit capital que leur laissait la liquidation définitive de leurs affaires, ces pauvres gens se voyaient contraints à subir une infinité de privations.

Les oppositions et réclamations sur le produit de l'immeuble vendu n'avaient été ni aussi nombreuses, ni aussi formidables que l'avocat Voisin avait voulu le faire croire ; mais, cependant, grâce aux frais, aux *oppositions à fin de charge*, aux *oppositions à fin de conserver*, aux *rapports de distribution*, toutes choses dont M. Voisin sut se procurer sa bonne part, *étant au fond du sac*, comme on dit vulgairement, il ne resta qu'une balance de deux cent cinquante louis. En y ajoutant les cent cinquante louis que M. Wagnaër remboursa, suivant sa promesse, on trouvera, sans avoir recours à Barême, quatre cents louis. De plus cet excellent M. Wagnaër remit scrupuleusement les frais de poursuite et l'intérêt des cent cinquante louis ; mais il ne voulut point payer les frais d'opposition, qui étaient, disait-il, un accessoire des dettes légitimement contractées par la famille Guérin.

Le produit net de l'encan que madame Guérin avait fait faire avant son départ (et il est bon de noter en passant que le vieux Jean Pierre avait été dans bien des cas le plus haut enchérisseur) donnait environ cent louis.

Tous comptes réglés, la famille Guérin se trouvait riche d'un très petit mobilier, d'une terre non cultivée qui n'avait pas été vendue, et d'une somme de cinq cents louis. Placé à rente, ce capital donnait juste trente louis par année. Avec cela il était impossible de payer un loyer, si petit qu'il fût, et de vivre, même en se gênant beaucoup, sans gagner quelque chose d'un autre côté.

Le vieil oncle se procura de l'ouvrage dans un chantier, Charles se décida à donner des leçons de français dans une couple de familles anglaises, et madame Guérin et Louise se courbèrent plus que jamais sur leur aiguille pour faire elles-mêmes toute leur couture, sans compter tous les soins du ménage qui retombaient sur elles, n'ayant plus personne pour les servir.

Les leçons de l'infortune sont presque toujours un bienfait. Elles ne sont funestes qu'aux âmes viles qu'elles paralysent pour toujours. Mais pour les esprits d'élite, la terrible apparition du malheur, comme celle du fantôme de minuit, chasse tous les lutins et les follets qui jusque-là les avaient séduits et égarés. Ils rentrent en eux-mêmes et marchent sans hésiter dans la voie nouvelle que le spectre leur indique du doigt.

Charles se mit à l'œuvre sérieusement. Il devint chez M. Dumont le modèle des étudiants, chez ses élèves le modèle des professeurs.

Il regretta pendant quelques jours le monde brillant où il n'avait fait que passer, l'avenir enchanteur qui n'avait fait que lui apparaître. Il fut parfois tourmenté bien cruellement par l'énigme insoluble que lui offrait l'étrange conduite de Clorinde, qui continuait à garder le silence.

Quelquefois il la justifiait, d'autres fois il la condamnait et la méprisait. C'était un procès continuel qui s'instruisait dans son esprit, mais le juge était trop intéressé pour être impartial. Tantôt une excessive indulgence,

tantôt une excessive sévérité faisait pencher injustement l'un ou l'autre plateau de la balance.

Dans les moments de désespoir un autre souvenir lui venait, qu'il s'empressait de repousser, comme on chasse une pensée basse et honteuse. N'eût-il pas été indigne, en effet, de songer à Marichette dans le malheur, après l'avoir oubliée pour courir après le bonheur et la fortune ?

Cependant il trouvait déjà dans la nouvelle vie qu'il menait d'abondantes consolations. Il lui semblait, avec raison, que tous ceux à qui il avait affaire le considéraient et l'aimaient davantage.

M. Dumont avait longtemps affecté de lui parler le moins possible, et avait écouté assez froidement le récit de la catastrophe au sujet de laquelle il avait bien quelques petits reproches à se faire, et comme *patron* et comme *conseil ;* mais peu à peu il parut s'intéresser à lui de nouveau et lui rendre sa confiance et son amitié. Ses compagnons d'étude, braves jeunes gens envers qui Charles avait pris des airs cavaliers au temps de ses splendeurs, se rapprochèrent de lui bien volontiers, dès qu'ils le virent disposé à se rapprocher d'eux.

Après une journée laborieuse et bien remplie, il passait de douces soirées en famille avec son ami Guilbault, qui manquait rarement au rendez-vous. On jouait une ou deux parties de *whist*, Louise chantait, sans trop se faire prier, tout ce qu'elle savait de romances et de chansonnettes ; l'oncle de Charles racontait quelque histoire du bon vieux temps; madame Guérin s'arrachait quelques instants à la sombre douleur qui la minait, pour prendre part à la conversation ; on lisait quelque poésie ou quelque nouvelle publiée dans le journal du soir, que l'étudiant en médecine apportait toujours avec lui ; on causait de tout ce que l'on pouvait savoir dans le cercle étroit où l'on vivait, et l'on se séparait souvent assez tard et toujours avec regret. Jean Guilbault prenait un plaisir

de plus en plus évident à ces petites réunions, où il amenait un ou deux amis, qui, nos lecteurs s'en doutent bien, étaient des jeunes gens sans reproche. Il avait trop de peine à se pardonner sa liaison avec son ex-ami Voisin, pour qu'il en fût autrement. Ses poings se serraient convulsivement, lorsqu'il songeait, comme il le disait, " que c'était lui qui avait introduit ce gredin-là partout." Chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue, il lui fallait faire appel à tous ses principes et à toutes ses vertus pour ne pas le rouer de coups. L'air gauchement fanfaron de l'avocat, qui avait décidément jeté son *bonnet par-dessus les moulins*, ajoutait à la violence de la tentation Ce qui achevait de vexer horriblement l'honnête Guilbault, c'est que, ainsi qu'il l'avait prévu, M. Wagnaër et son complice étaient sortis de cette affaire un peu plus blancs que la neige, dans l'opinion d'un certain monde.

La première version, la véritable, avait bien causé, en se répandant, quelque petit scandale. La seconde version, antidote de la première, n'avait pas tardé à prendre le dessus.

De quoi M. Guérin se plaignait-il ? disaient les *gens positifs*. M. Wagnaër ne lui avait-il pas remboursé tout ce qu'il avait perdu ? N'était-ce pas sa faute d'avoir voulu se poser en protecteur de cet autre jeune homme et d'avoir endossé ce billet ? N'était-il pas bien heureux de s'en tirer à si bon marché ? Toute l'intrigue gisait dans son imagination. C'était un poète, un visionnaire, un de ces hommes qui se posent en victimes à tout propos.

M. Wagnaër mariait sa fille à M. Voisin. Eh bien, le beau malheur ! En manquait-il des filles à marier ? Et puis M. Guérin pouvait-il affirmer qu'on lui avait promis la main de cette demoiselle ? Il lui avait plu de bâtir un roman sur rien du tout ; tant pis pour lui. M. Wagnaër n'avait-il pas le droit de préférer à un jeune homme incompris, un homme d'affaires habile et expérimenté, pour en faire son gendre ?

Tout le bruit que faisait la famille Guérin venait de son désappointement : le dépit d'avoir été refusé par une riche héritière avait monté la tête à ce pauvre garçon. Henri Voisin avait été plus heureux que lui, c'est qu'il s'y était pris plus convenablement. Au lieu de faire des phrases sentimentales à la jeune fille, et de se poser en troubadour, comme avait fait son ami, il avait su s'attirer l'estime et la confiance du père, ce que l'autre avait sottement négligé.

Voilà ce qui se disait partout, et ce que Jean Guilbault n'entendait jamais sans se fâcher. Il eut maintes querelles à ce sujet ; mais il s'aperçut bientôt que, plus il s'emportait, moins il faisait de prosélytes, et qu'il compromettait de plus en plus la réputation de son ami. Il pensa que celui-ci serait peut-être trop heureux, si, en fin de compte, après lui avoir enlevé sa fortune, on voulait bien lui laisser son caractère. Il songea à cette pauvre grue de la fable, si fière d'avoir retiré sa tête saine et sauve de

la gueule du loup, à ces pauvres moutons à qui l'on faisait tant d'honneur en les mangeant, et à une foule d'autres allégories qui toutes se résument par le mot de Brennus : *vœ victis ! malheur aux vaincus !* Point de justice pour les faibles !

Il se tut et fit bien.

Un soir il entra chez madame Guérin, le visage tout bouleversé et les lèvres toutes pâles.

—Qu'y a-t-il donc ? Viens-tu encore de rompre une lance pour ma cause ? lui dit en riant son ami.

—Non, mais je viens de rencontrer ce gredin de Voisin, en tilbury, le cigare à la bouche et qui part pour la campagne. Il est bien heureux cet aigrefin de pouvoir gagner la campagne !

—Mais ce n'est pas un si grand bonheur après tout. .

—Ah ! c'est que j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre. Au moins, il ne faudrait pas vous effrayer ; si je vous dis cela, c'est afin de vous mettre sur vos gardes et de vous envoyer à la campagne, s'il y a moyen pour vous d'y aller... C'est qu'il y a eu aujourd'hui deux cas bien constatés du choléra asiatique,... le véritable choléra-morbus asiatique.

—Miséricorde ! s'écria madame Guérin.

—Mon Dieu, mon Dieu ! fit Louise.

—Gagner la campagne ; mais cela nous est impossible. Avec quoi vivrons-nous ? Où aller ?

—C'est cela ! reprit Jean Guilbault, ça n'est possible que pour ce triple scélérat de Voisin. Je suis certain que cet escogriffe se sauve déjà. Il paraissait tout content de lui, et il m'a regardé d'un air goguenard....

—Ah çà, monsieur le docteur, c'est donc bien terrible ce *moléra corpus ?* demanda l'oncle Charlot.

—Il a été bien terrible en Europe, reprit le jeune homme en comprimant un sourire, mais on espère qu'ici il ne sera pas aussi cruel. Le climat est bien sain et la

position de Québec surtout est si salubre ! Il y a tant d'air dans cette ville, dans ce quartier-ci par exemple. Avec une bonne hygiène, on peut s'en préserver.

—Ces deux cas, où en sont-ils ?

—Morts tous deux et enterrés dans le nouveau cimetière que la *fabrique* vient d'acheter sur le chemin Saint-Louis.

—Et les connais-tu ?

—Non, ce sont deux Irlandais nouvellement débarqués.

—Maman, observa Charles, vous avez beau dire, vous ne pouvez pas rester ici, ni Louise non plus.

—Mon pauvre enfant, que veux-tu faire ? La mort nous trouvera bien partout où nous irons. La mort, c'est lorsqu'on la fuit qu'elle s'attache à nos pas ! Il est bien rare que ceux qui la désirent la voient venir.

—N'est-ce pas une fatalité ? N'est-ce pas désolant ? Être venus habiter la ville justement quelques semaines avant le choléra et ne pouvoir s'en aller, tandis que ceux qui sont ici depuis longtemps vont se sauver de tous côtés.

—Au moins, M. Guilbault, vous serez assez gentil pour ne rien nous conter de trop effrayant, n'est-ce pas ?

—Je ferai mieux que cela encore, Mlle Louise, je ne viendrai pas ici tant que durera l'épidémie. Je n'ai pas envie de vous apporter la mort !

—Quoi, vous ne viendrez plus du tout ? s'écria naïvement la jeune fille, et de pâle qu'elle était, elle devint rouge jusqu'aux oreilles.

Le jeune homme rougit légèrement, et il reprit d'une voix émue :—On n'a pas encore décidé, en Europe, si cette maladie est contagieuse ou non. Dans la supposition où elle le serait, les médecins doivent éviter de se présenter inutilement dans les familles où il n'y a point de cholériques.

—Mais vous n'êtes pas docteur ; sûrement, vous n'allez

pas vous faire recevoir exprès pour traiter cette vilaine maladie ?

—Dans un moment semblable, tous ceux qui peuvent être utiles se doivent aux malheureux. Dans une bataille meurtrière, on monte en grade bien vite !

—Et tu dis que ces deux Irlandais sont morts ? Dans combien de temps ?

—Neuf heures de maladie pour l'un d'eux, et sept heures pour l'autre.

—Les as-tu vus ?

—Non, mais mon patron a été appelé dans le dernier cas. Le chirurgien du 71e régiment, qui a traité le choléra dans les Indes, s'y est aussi trouvé. Il a dit que c'était un cas superbe. Les symptômes étaient parfaitement caractérisés et se développaient avec une rapidité et une vigueur qui faisaient qu'on ne pouvait point s'y méprendre. Je regrette beaucoup que mon patron ne m'ait pas emmené avec lui.

—Mais vous voulez donc nous faire mourir de parler ainsi ? dit Louise toute tremblante. Il faut au contraire que vous nous promettiez de ne pas aller aux cholériques, quand bien même votre patron voudrait vous y envoyer...

Comme Mlle Guérin prononçait ces mots, la porte de la maison s'ouvrit avec fracas. Un homme à moitié vêtu se précipita, en criant :

—Vitement, vitement, docteur Guilbault : ma femme se meurt !

Le jeune homme se jeta sur son chapeau et disparut sans dire une seule parole.

III

L'HOPITAL DES ÉMIGRÉS

LE choléra sévissait à Québec avec une rage inouïe. Bien loin d'avoir été préservée, comme on l'espérait, cette ville souffrait de l'épidémie dans des proportions bien plus grandes que toutes les autres villes de l'Amérique. Le fléau, dans sa terrible bizarrerie, semblait, pour détruire les préjugés que l'on entretenait à son égard, s'attaquer de préférence aux quartiers les plus salubres, aux familles les plus considérées, aux santés les plus robustes. De cent à cent cinquante victimes succombaient chaque jour. Prêtres et médecins ne pouvaient suffire à remplir leur ministère. Les émigrés et les pauvres gens tombaient frappés dans les rues, et on les conduisait aux hôpitaux entassés dans des charrettes, où ils se débattaient dans des convulsions effrayantes. Les corbillards ne suffisaient plus pour conduire les morts à leur dernière demeure. De longues files de charrettes, chargées chacune d'elles de plusieurs cercueils, se croisaient dans toutes les directions. Les décès des gens riches et considérables étaient devenus si fréquents, que les glas funèbres tintaient continuellement à toutes les églises. L'autorité défendit de sonner les cloches, et leur silence, plus éloquent que leurs sons lugubres, augmenta la terreur au lieu de la diminuer.

Toutes les affaires étaient interrompues, les rues et les places publiques étaient vides de tout ce qui avait coutume de les animer, presque toutes les boutiques étaient

fermées : la mort seule semblait avoir droit de bourgeoisie dans la cité maudite ; on ne rencontrait partout que des gens portant la livrée de cet horrible tyran.

L'autorité épuisait, dans son impuissance, tous les caprices de son imagination. Un jour vous sentiez partout l'odeur âcre et nauséabonde du chlorure de chaux, le lendemain on faisait brûler du goudron dans toutes les rues. De petites casseroles, posées de distance en distance sur des réchauds, le long des trottoirs, laissaient échapper une flamme rouge et une fumée épaisse. Le soir, tous ces petits feux avaient une apparence sinistre et presque infernale. Quelques officiers qui avaient été dans l'Inde, s'avisèrent de raconter qu'après une grande bataille le fléau avait cessé, et que l'on attribuait sa disparition aux commotions que les décharges d'artillerie avaient fait éprouver à l'atmosphère. On traîna tout de suite des canons dans les rues, et toute la journée on entendit retentir les lourdes volées d'artillerie, comme s'il se fût agi de dompter une insurrection.

Et avec toutes ces précautions le mal redoublait d'intensité, et emportait dans la tombe des familles entières ; il y eut même des rues où il resta à peine un seul être vivant. Les médecins, comme l'autorité, avaient épuisé toutes leurs ressources, et fait manger au monstre toute leur pharmacie, qui n'avait fait qu'aiguiser sa faim dévorante. Toutes les théories et tous les systèmes recevaient chaque jour de l'expérience un cruel démenti : le remède qui triomphait un jour était sûr d'éprouver le lendemain une éclatante défaite ; les seules cures qui s'opéraient ne pouvaient guère s'attribuer qu'à la nature, ou à l'intervention directe de la Providence ; elles avaient lieu, le plus souvent, lorsque le malade rendu à la dernière extrémité était abandonné des médecins.

On avait érigé des hôpitaux temporaires, et l'on avait élevé au centre du faubourg St-Jean, sur un terrain

vacant, une immense baraque en bois que l'on baptisa du nom d'hôpital des Émigrés. C'était là que le fléau tenait sa cour plénière et régnait en maître absolu. Ce n'étaient pas des malades, c'étaient plutôt des mourants qui allaient se faire enregistrer dans cet hôpital, avant de prendre le chemin du cimetière. Tous les lits étaient pleins, et une foule de patients étaient étendus par terre, faute de place : rien de plus hideusement saisissant que cette salle, où il fallait souvent déplacer un cadavre pour parvenir à un malade. On avait été obligé d'établir tout près de là une boutique de cercueils, et le bruit de ce sinistre travail parvenait distinctement à l'oreille des mourants.

C'était la nuit. Il faisait une chaleur suffocante. Épuisés de sueurs, de fatigue, de dégoût et de découragement, trois médecins et un élève étaient assis ou plutôt couchés sur des chaises dans une petite chambre étroite et basse, qui servait d'apothicairerie, derrière la salle des malades.

Ces trois hommes, distingués tous trois parmi leurs confrères, offraient chacun d'eux un des types de la profession médicale.

Le plus savant et le plus célèbre des trois, était un petit homme maigre, au front chauve, au visage pâle, aux yeux enfoncés dans leur orbite, à la contenance raide et automatique. Il était curieux à voir dans le désordre de ses vêtements et l'agitation nerveuse qu'il éprouvait. On reconnaissait aisément qu'il ne s'était point ménagé, et qu'il avait lutté sans trop de précautions contre le fléau. C'était un de ces hommes qui, par amour de la science et de l'humanité, se dévouent corps et âme à leur profession ; qui portent dans leur traitement des maladies une obstination acharnée et pour bien dire héroïque ; qui s'occupent peu de l'argent, de la renommée, de toutes les jouissances de la vie, et font

abstraction de tout ce qui n'est point l'art lui-même. En un mot, c'était le médecin-philosophe, un héritier en ligne directe de ces hommes célèbres dans l'art de guérir leurs semblables, à qui l'antiquité avait, à bon droit, érigé des autels.

Autant il paraissait inquiet et contrarié, autant le plus âgé de ses deux confrères semblait résigné et presque apathique. Celui-ci était un gros homme à tempérament sanguin, dont l'embonpoint et les fraîches couleurs étaient une cruelle ironie à l'adresse de ses patients. Il était renommé pour sa science, surtout pour son sang-froid et sa dextérité dans les opérations chirurgicales. Ses confrères ajoutaient que nul ne savait rédiger un mémoire comme lui, ni se faire payer avec plus de succès. C'était le médecin *homme d'affaires.*

Le troisième était un jeune homme élégamment vêtu, qui venait de jeter de côté une défroque toute spéciale dont il se servait à l'hôpital seulement. Il fumait négligemment un cigare pur havane, et exhalait en outre l'odeur de plusieurs parfums savamment et délicatement combinés. Il était arrivé depuis deux ans de Paris où il avait complété ses études. Il méritait sous bien des rapports la grande réputation dont il jouissait, mais il avait su aider habilement lui-même à ses succès. Il était plus préoccupé de lui-même que de son art, dont il se servait comme d'un instrument, pour se faire une position brillante. C'était un homme de vogue et de représentation ; en un mot, c'était le médecin *homme du monde.*

Quant a l'élève qui, par une faveur toute spéciale, était admis dans l'intimité de ces trois oracles de la science, il n'était autre que notre ami Jean Guilbault.

—Il y a de quoi brûler tous ses livres et casser toutes ses fioles, disait le petit homme chauve. Aucun traitement n'a réussi jusqu'à présent ; et j'ai vu dans les cas qui se sont présentés aujourd'hui des symptômes plus

terribles que jamais. Je ne suis pas surpris si les Irlandais de la rue Champlain s'imaginent qu'on les empoisonne, et obligent le coroner à tenir un *post mortem* sur chaque personne qui meurt. J'aurais juré moi-même aujourd'hui que mes patients avaient pris du poison, tout médecin que je suis. L'état de l'atmosphère contribue beaucoup à alimenter la rage du fléau. Cela va changer, j'espère. Nous aurons un orage bien vite. J'ai toujours remarqué qu'après le beau temps, il faisait mauvais.

—Et n'avez-vous pas aussi remarqué quelque chose après le mauvais temps ? demanda le jeune homme d'un air narquois, en secouant la cendre de son cigare.

Sans un brutal éclat de rire de son gros confrère, le docteur n'aurait point senti le trait qui lui était lancé, tant il était distrait et préoccupé.

—Vraiment, reprit-il après un moment de réflexion, il faut bien aimer les plaisanteries pour s'en permettre dans un temps comme celui-ci. Il est vrai que notre Parisien a rapporté de son voyage tout un arsenal de pointes et de bons mots. Il est fâcheux seulement, con-

frère, que les remèdes que vous nous avez apportés ne soient pas d'aussi bon aloi. Car, enfin, votre traitement du choléra ne fait point fortune ; vos moxas, vos sinapismes, vos frictions de toute espèce, vos bains d'eau chaude, et surtout vos passes magnétiques n'ont pas encore opéré de merveilles.

—C'est vraiment une cruauté de faire souffrir ainsi ces pauvres diables, observa le second médecin, comme pour réparer ce qu'il y avait eu d'irrévérencieux dans son éclat de rire.

—Je commence à le croire, fit le jeune homme, en se mordant les lèvres : il m'est avis, après tout, que le traitement anglais que vous avez adopté est bien préférable. Une forte dose de laudanum épargne bien des douleurs. Je vous conseillerais cependant une légère modification. Comme la nature pourrait bien s'aviser de ramener à la vie quelques-uns de vos patients, il faudrait ne pas les laisser enterrer si promptement.

—Hum ! fit le gros confrère, en enfonçant ses mains dans ses poches, le petit Parisien sera toujours méchant !

—Et dire que je n'en ai réchappé qu'un seul depuis deux jours, dit le vieux médecin, comme se parlant à lui-même ! Avoir étudié toute sa vie et être obligé d'avouer son ignorance complète ! Oh ! il y a du surnaturel dans ce terrible fléau. Ils meurent bien tous du choléra, mais chacun d'une manière différente. Les uns, c'est la faiblesse, la prostration qui les emporte, toutes leurs forces vitales se sont écoulées. Les autres meurent d'une congestion au cerveau : ceux-ci ont des convulsions effrayantes, ceux-là meurent dans très peu de temps, sans présenter autre chose que la diarrhée et des symptômes ordinaires. Nous avons épuisé sans succès les toniques et les astringents les plus forts ; nous avons essayé des révulsifs les plus énergiques : rien ! Quelques-uns à qui

j'avais laissé boire de l'eau froide en désespoir de cause, sont revenus à la vie : tous ceux à qui j'ai voulu ensuite prescrire ce traitement hydropatique, sont morts à l'envi les uns des autres.

—C'est comme moi ; imaginez-vous que j'ai soigné deux malades avec un traitement tout différent dans chaque cas : l'un est mort et l'autre s'est réchappé... Eh bien ! un peu plus tard, j'ai répété la même expérience ; j'ai obtenu le même résultat, mais en sens inverse. Le remède qui a tué dans le premier cas a guéri dans le second ; celui qui avait réussi dans le premier cas a vu mourir le second malade.

—Et cependant, observa le plus jeune des trois esculapes, cependant il faudra bien que l'on finisse par trouver un spécifique. On en a trouvé, à la longue, pour toutes les maladies.

—Oh ! oui, un spécifique ! Quelle gloire, quelle réputation mieux méritée, quel nom pour la postérité, quelle consolation pour lui-même ! quel trésor inappréciable aura gagné le savant qui fera la découverte de ce spécifique !

—Vous avez bien dit un trésor, confrère, car il fera sa fortune en très peu de temps.

—Oui, il aurait une assez jolie passe dans le monde, ce monsieur.

—Et cependant, pour cela, il faudrait remonter à la cause et nous en sommes loin encore : tout ce que nous avons pris jusqu'à présent pour le principe de la maladie n'est que symptômes. Je ne trouve rien de raisonnable dans tout ce qu'on a dit sur ce sujet, et j'avoue néanmoins que mon imagination ne me présente rien de nouveau. La chimie moderne, qui se perfectionne si rapidement, trouvera peut-être dans l'atmosphère la cause du mal. Il est vrai, pourtant, que l'analyse de l'air atmosphérique n'a encore rien présenté de bien remarquable. Si j'étais

fataliste, je comparerais ce fléau aux plaies d'Égypte, ou aux signes terribles de l'Apocalypse, et j'en conclurais qu'il n'y a rien à faire que de lui laisser accomplir sa mission providentielle.

—Que dites-vous de ma théorie électrique ? demanda timidement Jean Guilbault.

—Eh ! bien, elle n'est pas plus improbable que toutes les autres, mais elle ne m'est pas plus démontrée.

—Allons, docteur, si vous pensez que l'électricité peut avoir quelque chose à démêler avec le choléra, vous ne devez pas rire de mes passes magnétiques. Le magnétisme animal, dont l'existence ne peut se nier, doit se rattacher au magnétisme terrestre ; le magnétisme terrestre s'identifie de plus en plus avec l'électricité...

—Oui, *et voilà pourquoi votre fille est muette*, s'écria avec emphase le gros médecin, tout fier de prendre sa revanche contre le Parisien.

En ce moment on frappa légèrement et discrètement à la porte extérieure de l'apothicairerie.

—Entrez ! répondit-on.

—Pourrait-on voir M. Jean Guilbault un instant ? fit une voix qui trahissait une vive émotion.

—Mon Dieu ! est-ce toi, Charles ? cria le jeune homme. Entre vite. Qu'y a-t-il chez vous ?

—Je crains bien que ce ne soit le choléra. Ma pauvre mère est malade depuis quelques heures.

—Docteur, voulez-vous venir avec moi ? Vous m'avez tellement découragé, que je n'oserais administrer le moindre remède.

—Allons ! Encore un nouveau cas. Qu'allons-nous en faire ? Toujours le même problème à résoudre... et point de solution ! Autant vaudrait rouler le rocher de Sysiphe ou combler le tonneau des Danaïdes !

Malgré la fatigue dont il se plaignait, le docteur se rendit à la demeure de madame Guérin presque aussi vite

que les deux jeunes gens, qui avaient les meilleures jambes et toutes les raisons du monde pour ne pas languir en chemin. C'est que la science exerçait une puissante attraction sur cet homme dévoué. Il cherchait un spécifique contre le choléra avec le même acharnement que mettaient les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale. Quel que fût son découragement, il pensait trouver dans chaque nouveau cas une meilleure chance, et il risquait de nouveau l'enjeu de sa vie avec l'ardeur concentrée qui anime les joueurs frénétiques autour d'un tapis vert. Jean Guilbault partageait ordinairement avec son patron cet enthousiasme professionnel ; mais dans ce moment, il tremblait de toutes ses forces... L'épreuve qui allait se faire était bien pour lui tout le contraire de ce que les médecins appellent une expérience *in anima vili.* Il s'agissait d'existences que l'amitié lui rendait plus chères que la sienne propre.

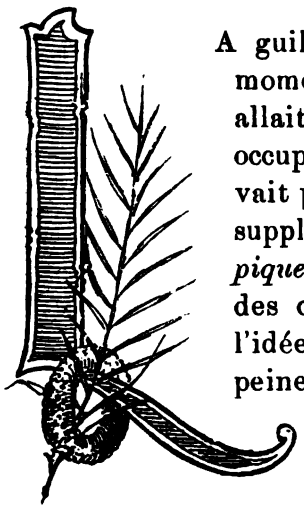
Au pied de l'escalier qui conduisait à la petite galerie extérieure de la maison, ces trois personnes en rencontrèrent deux autres, animées d'un égal empressement. C'est que, en même temps que Charles courait au médecin, son oncle avait couru chercher le prêtre.

—Après vous, monsieur le curé, après vous, fit le docteur avec un triste sourire. De ce temps-ci vos soins sont infiniment plus urgents que les nôtres, et plus efficaces aussi, il faut l'espérer...

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, et le prêtre et le médecin redescendaient ensemble les marches de cet escalier, échangeant d'un air morne deux mots bien significatifs pour eux : *au revoir !*

IV

LE CIMETIÈRE SAINT-LOUIS



A guillotine fut introduite en France au moment où le tribunal révolutionnaire allait être établi à Paris. Le Dr Guillotin, occupé de recherches scientifiques, n'avait pour but, en indiquant ce mode de supplice, qu'un projet tout *philanthropique*, celui de diminuer les souffrances des condamnés, et de faire disparaître l'idée d'infamie attachée aux autres peines. Mais lorsqu'on songe au rôle affreux de cette affreuse machine, venue au monde en même temps que les bourreaux et les assassins dont elle devait être le complice et le serviteur fidèle, on ne peut trop s'étonner des étranges coïncidences, des rapprochements effrayants qu'il y a dans la marche de certains événements, qui s'appellent les uns les autres dans les profondeurs de la pensée providentielle, comme l'abîme appelle l'abîme..... .....

Cette réflexion nous est suggérée par une autre coïncidence du genre terrible, qui s'est présentée dans l'histoire des ravages du choléra à Québec. La fabrique de Notre-Dame hésitait depuis longtemps à faire l'acquisition d'un terrain en dehors des murs de la ville pour y faire une espèce de *Père-Lachaise*, l'accroissement de la population rendant depuis longtemps insuffisant le vieux cimetière dit des *Picotés*, situé au centre de la haute ville et qui avait été (autre coïncidence étrange) *étrenné* par les ravages de la petite vérole, à une époque assez reculée. Les marguilliers pour le temps d'alors en faisaient, comme

de raison, une grande affaire : plusieurs terrains avaient été visités, arpentés, marchandés, et déjà l'on allait se diviser en *Guelfes* et en *Gibelins* d'une nouvelle espèce au sujet de deux propriétés rivales, lorsque l'entente se rétablit presque par miracle, et l'on se hâta de faire l'acquisition de la vaste étendue de terre maintenant connue sous le nom de *cimetière Saint-Louis.* — Le dimanche de la Pentecôte avait été fixé pour la bénédiction et la consécration solennelle du cimetière ; la foule compacte et pieuse rassemblée sur le tertre funéraire n'ignorait qu'une chose, c'est que deux cercueils, inhumés la veille dans ce nouveau domaine de la mort, contenaient les deux premières victimes du choléra à Québec. Le fléau avait fait, comme les princes et les grands seigneurs en voyage : il avait retenu d'avance ses appartements.

Le peuple, qui appelle toujours les choses de leur vrai nom, connaît plus sûrement ce lieu sous le nom de *cimetière du Choléra.*

Le cimetière Saint-Louis s'étend sur les plaines d'Abraham, célèbres et par la bataille perdue par le marquis de Montcalm et par celle gagnée par le chevalier de Lévis. On y parvient par un long chemin bordé de charmantes villas entourées d'arbres, chemin qui se prolonge jusqu'à la rivière du Cap-Rouge (1).

(1) Il manquerait quelque chose à l'étrange chronique des nécropoles québecquoises, si nous n'ajoutions qu'à quelque distance de là dans le bois du Cap-Rouge, les protestants des différentes sectes ont établi le cimetière du Mont-Hermon, lequel fut ouvert peu de temps avant le choléra de 1849, aussi terrible et plus terrible peut-être par le choix qu'il fit de ses victimes, que ceux de 1832 et de 1834. Le hasard voulut que nous fussions présent nous-même à l'inhumation du vocaliste écossais Wilson, la première victime de l'épidémie cette année-là. Ayant obtenu, en notre qualité de membre de l'assemblée législative, un acte *d'incorporation* pour les associés-propriétaires de ce cimetière, nous avions eu la curiosité d'aller visiter ce champ funèbre, divisé par *emplacements*, possédé *par actions* et *patenté* par acte du parlement.

Les associés qui depuis plusieurs années s'occupaient de ce projet, ne s'étaient point douté d'avance du sinistre à propos de leur entreprise. (Voyez aussi la note E à la fin du volume.)

Les enterrements des *cholériques* se faisaient régulièrement chaque soir à sept heures, pour toute la journée. Les morts de la nuit avaient le privilège de rester vingt-quatre heures ou à peu près à leur domicile. Ceux de l'après-midi n'avaient que quelques heures de grâce. On les portait au cimetière à la hâte pour *l'enterrement* du soir. Tant pis pour eux, s'ils se réveillaient trop tard !

A toutes les heures du jour, les chars funèbres se dirigeaient vers la nécropole ; mais le soir c'était une procession tumultueuse, une véritable course aux tombeaux, semblable aux danses macabres peintes ou sculptées sur les monuments du moyen âge. Des corbillards de toutes formes, de grossières charrettes, contenant chacune de quatre à six cercueils symétriquement arrangés, se pressaient et s'entreheurtaient confusément dans la *grande allée* ou chemin Saint-Louis. Les Irlandais étaient à peu près les seuls à former des convois à la suite des dépouilles de leurs parents ou de leurs amis. Ce peuple est si malheureux, qu'il a toujours festoyé la mort comme une amie, et que nul danger ne peut l'éloigner d'une cérémonie funèbre.

C'étaient de longues files de calèches pleines d'hommes, de femmes et d'enfants entassés les uns sur les autres, comme les morts dans leurs charrettes ; tandis que les cercueils des Canadiens se rendaient seuls ou presque seuls à leur dernière demeure. Au reste, la plupart de ceux qui avaient parcouru ce chemin la veille en spectateurs, faisaient eux-mêmes, le lendemain, les frais d'un semblable spectacle.

Le lendemain du jour où nous avons vu le curé et le docteur sortir de la maison de madame Guérin, un pauvre et modeste corbillard cheminait lentement et lourdement, à la suite de tous les autres convois. Un vieillard et deux jeunes gens formaient tout le cortège.

La mort de madame Guérin avait été plus prompte

encore que toutes les autres morts causées par le fléau. Les médecins n'avaient trouvé d'abord que de très faibles symptômes ; mais une prostration si grande s'en était suivie qu'ils durent abandonner bientôt tout espoir. Le chagrin et l'inquiétude avaient miné d'avance l'âme de cette pauvre femme et l'avaient peu à peu détachée de son enveloppe terrestre. Elle s'était consumée intérieurement comme ces corps que l'on trouve sous les laves du Vésuve, et que l'attouchement le plus léger fait tomber en poussière. L'ange de la mort n'avait eu qu'à la frapper, en passant, du bout de son aile pour accomplir son œuvre de destruction.

Par un sublime et dernier caprice de l'amour maternel, elle avait fait placer son lit de douleur vis-à-vis d'une fenêtre d'où elle pouvait apercevoir le port... Il lui semblait que si, par miracle, son fils absent, son fils ingrat, revenait vers elle dans ce moment, son âme pourrait s'élancer vers lui, et qu'ainsi elle le reverrait vivante ou morte. Plusieurs vaisseaux doublaient la Pointe-Lévi : leurs voiles blanches tranchaient sur l'eau bleue du fleuve au-dessus des vertes campagnes, et se confondaient quelquefois sur l'horizon avec les blanches maisons de la côte. Madame Guérin les regardait venir l'un après l'autre avec un sourire mélancolique et intelligent qui comprimait à peine la pensée qu'elle n'osait exprimer.

Lorsque l'huile sainte qui fortifie les mourants eut coulé sur ses membres torturés par la douleur, lorsque le prêtre qui seul parle à l'âme, lui eut donné cette céleste injonction qui termine les rites de l'Église : " Ame chrétienne, allez en paix ! " elle prit entre ses mains les mains de ses deux enfants, les bénit et les embrassa ; puis un éclair de joie passa sur sa figure, elle plongea un regard perçant dans le fond de la chambre, jeta ce cri : " Pierre ! " et s'affaissa en murmurant le nom de l'absent, comme si elle l'eût aperçu auprès d'elle : si bien que

Charles et Louise ne purent s'empêcher de détourner la tête et de porter simultanément leurs regards vers l'endroit que les yeux de la mourante avaient indiqué.

Dès que madame Guérin eut rendu le dernier soupir, Jean Guilbault ordonna à la famille de se retirer dans un autre appartement. Jusque-là il n'avait pas voulu troubler la piété filiale de ses amis, à qui l'idée du danger n'était pas même venue. Le jeune homme ne les abandonna pas un seul instant ; il passa le reste de la nuit à réciter avec eux les prières des morts ; et nous venons de le voir former avec Charles et le vieil oncle tout le cortège funèbre de la pauvre dame.

L'entrée du cimetière Saint-Louis offrait, ce soir-là, un spectacle plus saisissant encore qu'à l'ordinaire. La grande chaleur de la veille en avait fait une des journées les plus meurtrières de cette meurtrière époque. Aussi, indépendamment du grand nombre de fosses à part (pour les morts de *distinction*) retenues d'avance, la fosse commune, sillon long et profond creusé au milieu de la nécropole, était remplie d'un bout à l'autre de nouvelles victimes.

De deux à trois cents personnes de tout âge, de tout sexe, de tous rangs, de tous costumes, se pressaient dans un lugubre silence de chaque côté de la fosse commune. Il y avait là comme une députation de chaque classe de la société, élégants en grande tenue, matelots aux habits goudronnés, soldats en habits rouges ; mais toutes les figures portaient une même empreinte, celle de la douleur et de la terreur à leur apogée.

Le prêtre, qui s'avança lentement précédé d'un seul enfant de chœur portant un petit crucifix d'argent, était un tout jeune homme, et il n'avait pas l'habitude du ministère funèbre qu'il remplissait, à en juger par l'attention et la solennité exemptes de toute routine avec lesquelles il lut les prières du rituel.

Sa voix vibrante et grave, quoique jeune et douce, sa figure mâle et sérieuse, son ton et sa contenance presque inspirés frappèrent vivement tous les assistants. Son accent et ses manières avaient même quelque chose d'étranger. Les plus curieux demandaient tout bas quel était ce nouveau prêtre, et les mieux informés d'ordinaire ne pouvaient répondre à cette question.

Lorsque, avec un ton et un geste imposants, il leva la main pour bénir les cercueils, il eut l'air, quelques instants, du prophète accouru à la voix de Dieu dans la vallée des morts et commandant aux ossements arides de se recouvrir de leurs nerfs et de leurs chairs, à *l'esprit* de souffler des quatre coins du monde et aux morts de se lever et de marcher.

Tout le monde sans exception s'agenouilla et, pendant le silence mystérieux et lugubre du *Pater noster*, on entendit, comme le bruissement des vagues sur la rive ou comme les voix lamentables que jette la tempête dans les forêts, un chœur de sanglots qui brisaient à

l'unisson toutes les poitrines. Un long murmure, auquel pas une voix ne manqua de se joindre, répondit ensuite aux versets du *De profundis*, que le jeune prêtre, contre l'usage, récita sur le bord même de la fosse. Jamais cette sublime prière n'avait été dite avec plus de ferveur ni par des voix plus émues. Les oreilles du Tout-Puissant durent réellement se faire *attentives* à cette voix sortie de l'abîme des douleurs ; la miséricorde qui est *toujours auprès de lui*, dut alléger le poids des iniquités *qu'aucune âme ne saurait jamais soutenir*.

Le prêtre se dirigea ensuite vers les quelques *fosses à part*, qui avaient été creusées non loin du sillon commun près du mur.—Une douleur plus amère encore que toutes celles qu'il avait éprouvées tomba sur le cœur de Charles Guérin. Dans son inexpérience, dans le trouble qui avait accompagné la courte maladie et l'enterrement précipité de sa mère, il avait négligé de se pourvoir de l'argent nécessaire pour obtenir pour elle la distinction d'une couche isolée dans ce dortoir de la mort. Leur pénurie, quoique grande, lui aurait encore permis de réaliser cette petite somme, si l'idée lui en était venue, et il aurait pu se la procurer dans un très court délai, si l'ordre n'eût été donné au gardien du cimetière de ne faire crédit qu'à des gens bien connus. Ainsi que le remarquaient les inflexibles fabriciens, on *savait moins que jamais qui vivrait ou qui mourrait*.

Charles, accablé à la fois de honte et de chagrin, resta confondu dans la foule au pied de l'amas de terre élevé près de la fosse commune. Il ne leva les yeux sur personne et ne vit pas le prêtre, ni ceux qui l'entouraient. Appuyé sur le bras de son ami Guilbault, il était immobile, muet et comme pétrifié. Son âme était plongée dans une de ces douleurs stupéfiantes qui vous conduisent jusqu'aux bords du néant : le principe intellectuel semble alors englouti dans notre substance et l'on a comme un abîme au dedans de soi.

Guilbault fut obligé de le pousser pour le faire s'agenouiller, de l'avertir lorsqu'il fallut se relever ; et la foule s'était déjà toute écoulée, lorsqu'il parvint à l'arracher de l'endroit que ses pieds paraissaient ne pas vouloir abandonner. Les deux amis, l'un entraînant l'autre péniblement, étaient à peine sortis du cimetière, lorsqu'ils entendirent quelqu'un qui courait derrière eux, en criant de toutes ses forces : Monsieur le docteur ! monsieur le docteur !... Ils s'arrêtèrent.

—En voilà bien d'une autre, leur dit le gardien (car c'était lui)... Ce pauvre jeune prêtre que vous avez vu, est tombé raide mort... ou il ne vaut pas mieux... pendant qu'il écrivait les actes sur le registre. Venez voir à ça, je vous en prie, monsieur le docteur.

Jean Guilbault partit en courant ; Charles le suivit machinalement avec le gardien.

—Un joli garçon tout de même, un prêtre tout nouveau, que je n'avais jamais vu, continua celui-ci... C'est bien singulier. C'était drôlement l'étrenner, ce pauvre *nouveau déballé*, que de l'envoyer ici. Un rude apprentissage qu'on lui a fait faire à ce pauvre monsieur !

—Il n'est pas mort, s'écria Guilbault en entrant dans la chapelle, il n'est qu'évanoui. Aidez-moi. Vite de l'eau, de l'eau ; ouvrez sa soutane. Allons donc ! Charles, aide-moi, mon pauvre enfant. Tu n'avances à rien. Il ne faut pas que le chagrin que l'on a des morts nous empêche de sauver les vivants.

Charles fit un effort, courut vers les fenêtres qu'il ouvrit, sortit dehors et revint bientôt avec un vase qu'il avait rempli d'eau. En le posant à terre, il jeta les yeux pour la première fois sur le jeune prêtre. Une lueur soudaine traversa son esprit ; il pâlit, hésita quelques instants, puis, au moment où l'autre reprenait connaissance, ce fut presque son tour de s'évanouir. Il chancela ; son ami eut besoin de le soutenir...

Mon frère, s'écria-t-il, mon frère !...

V

LES DERNIERS ADIEUX

Ce n'était pas une illusion : c'était bien son frère que Charles avait ainsi retrouvé sur la fosse de leur mère.

Après avoir mené quelque temps une vie aventureuse et dissipée, essayé différents genres d'existence, parcouru plusieurs contrées de l'Europe, Pierre Guérin, à la suite d'une maladie sérieuse qui l'avait conduit au bord de la tombe, s'était retiré dans un couvent de moines en Italie et n'avait pas tardé à recevoir les ordres. Le mal du pays lui étant venu en même temps que la vocation religieuse, il obtint d'être admis à la prêtrise et de quitter le couvent pour revenir au Canada. Il n'avait point fait les vœux d'un régulier, et se trouvait libre sous ce rapport.

Arrivé à Québec au plus fort de l'épidémie, avec ce zèle exclusif et ce profond détachement du monde qui sont les premiers indices d'une véritable vocation religieuse, il s'était mis, en débarquant du vaisseau, à la disposition de l'évêque qui, sans perdre de temps, l'avait adjoint à son église vraiment militante. Le soir du même jour, comme tous les autres prêtres étaient occupés auprès des malades, il s'était trouvé chargé du soin des sépultures. Dans les informations qu'il avait prises à la hâte sur le compte de sa famille, le hasard avait voulu qu'il s'adressât à des personnes qui, peu au fait, lui avaient répondu que ses parents demeuraient toujours à R... Pendant la courte cérémonie funèbre, comme nous l'avons remarqué, Charles s'était tenu à l'écart et le jeune prêtre, tout entier à son devoir, n'avait pas égaré ses yeux jusque sur lui.

Ce fut seulement lorsqu'il lui fallut, pour rédiger les actes de sépulture, parcourir la longue liste nécrologique de cette terrible journée, qu'il fut frappé d'y trouver en toutes lettres le nom de sa famille. Son œil distrait crut d'abord à une de ces coïncidences bizarres qui ne causent qu'un instant de malaise. Mais à mesure qu'il regardait la liste fatale, les prénoms, les qualités, les accessoires se tracèrent successivement à ses yeux comme la forme d'abord indécise du spectre que l'on voit dans un songe et qui ne tarde pas à prendre une ressemblance connue. Sans prononcer une seule parole, il tomba dans une syncope que les autres émotions de la journée et les longues fatigues du voyage avaient d'ailleurs préparée.

Dès qu'il revint à lui, la présence de Charles opéra une réaction subite et favorable. Il lui vint à l'idée qu'il n'avait pas tout perdu, puisqu'il lui restait un frère, et cette pensée en amena une autre qui se traduisit par cette question :

—Et ma sœur ?

—Louise est bien. Telles furent les premières paroles échangées entre les deux frères. Puis, comme si la possibilité d'un autre malheur l'eût frappé, Charles ajouta : Viens avec moi, allons voir cette pauvre enfant. Et en disant cela, il prit le bras de son frère.

Pierre fit quelques pas, puis s'arrêta.

—Je n'ai pas vu ma mère, dit-il, d'un air résolu. Il faut que je la voie.

Guilbault et Charles se regardèrent avec un étonnement mêlé d'effroi.

—Je ne suis pas fou, reprit le jeune prêtre, devinant leur pensée, je ne suis pas fou. Mais voilà bien des centaines de lieues que je fais pour voir ma mère et avant que la terre l'ait recouverte, il est bien juste que je contemple encore une fois ses traits dont l'image m'a suivi partout. Je veux la revoir. Charles, où l'a-t-on mise ?

—Je suis étudiant en médecine et avant que vous risquiez une expérience aussi dangereuse...

—Si monsieur est médecin, il sait qu'un prêtre et un médecin ne doivent jamais craindre.

—Et je sais que ni l'un ni l'autre ne doivent s'exposer inutilement.

—Il y a ici un devoir à remplir pour vous et pour moi. Cette terrible maladie veut des enterrements bien prompts... Si j'en crois la rumeur...

—Bah ! des contes en l'air ! interrompit le gardien du cimetière. Si on croyait tout ce qui se dit, il y aurait plus de vivants que de morts d'enterrés. Le monde est si bavard ! Il n'y a qu'un pauvre matelot que nous avons trouvé dans son cercueil avec un bras mangé. Tout le reste, c'est des contes et des histoires !

Les trois jeunes gens frémirent.

—Eh bien, dit Jean Guilbault, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort.

—Mais c'est donc pour tout de bon, que vous voulez ouvrir un cercueil ? Ah çà ! ça ne se fera pas de même, par exemple ! mon caractère, voyez-vous, ma place, voyez-vous !

Et il retournait entre ses doigts son chapeau à larges bords, d'un air qui voulait dire : si cela se fait, du moins que je n'en aie point connaissance, que je ne sois point compromis.

—Tenez, brave homme, reprit Pierre Guérin, avec un ton et un geste impérieux, allez-vous-en, et laissez-nous faire. Je prends tout sur moi.

Le gardien s'éloigna et les jeunes gens se dirigèrent vers la fosse commune.

Pierre jeta à son frère un regard de reproche, que celui-ci comprit, car il rougit et baissa la tête.

Louise avait cloué sur la bière une image de la Vierge, au pied de laquelle était écrit le nom de madame Guérin et qui avait coutume d'orner le haut de son lit. Cette

précaution de la jeune fille ne se trouva point perdue. Après avoir déplacé plusieurs cercueils, les jeunes gens reconnurent ainsi celui qu'ils cherchaient et, chargeant le pieux fardeau sur leurs épaules, ils le portèrent à la petite *chapelle des morts*.

Tout habitué qu'il était aux œuvres de *résurrection*, l'anatomiste Guilbault se sentit ému et presque terrifié, lorsqu'il lui fallut ouvrir le cercueil. Il lui sembla que madame Guérin, avec cette dignité et cette douce gravité qu'il lui avait connues, allait se lever sur son séant et lui demander compte de cette espèce de sacrilège. Mais il réfléchit que ce n'était pas là une de ces excursions de *carabins* auxquelles il avait pris part si fréquemment, et qu'il aidait au contraire à l'accomplissement d'un acte de piété filiale. D'une main habile et ferme il eut bientôt levé le couvercle de la bière.

La mort n'avait imprimé son cachet qu'à demi sur les traits de madame Guérin ; sa figure était loin d'être méconnaissable, et, sans la maigreur et les rides causées par le chagrin, Pierre n'aurait pas trouvé une bien grande différence entre ces restes inanimés et l'image que sa mémoire avait conservée.

Les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté du cercueil. L'ecclésiastique souleva la main glacée de la morte et y colla ses lèvres, comme pour lui raconter l'histoire de ses courses lointaines et implorer son pardon.

Après un examen de quelques instants, Jean Guilbault répondit aux regards interrogateurs qu'on lui jetait par un sinistre mouvement de tête qui ne permettait pas la plus légère espérance.

Pierre se leva.

—Louise doit se mourir de peine et de tristesse, observa-t-il. Je n'ose pas la voir aujourd'hui. Il faudra la préparer à cette émotion. Il est temps que tu retournes auprès d'elle. Je vais passer la nuit ici *à veiller et à prier*. C'est mon état.

Pierre resté seul laissa couler ses larmes.

La crainte d'affliger son frère davantage, une certaine honte de la faiblesse qu'il avait montrée, une idée exagérée de la réserve qu'exigeait sa dignité de prêtre lui avaient aidé à les retenir jusque-là.

Heureusement la religion lui enseignait qu'il ne devait point se borner à une tristesse stérile : elle lui offrait dans la prière une consolation pour lui-même et un moyen d'être utile à celle qu'il pleurait.

Il prit son bréviaire et, assis dans un coin de la chapelle, il entreprit de lire l'office des morts. Ses yeux se portaient alternativement de son livre au cercueil étendu à ses pieds. Plus d'une fois, il se leva précipitamment, croyant avoir remarqué quelque mouvement, entendu quelque bruit ; mais ce n'était chaque fois qu'un jeu des rayons de la lune, ou le bruit léger de quelque insecte.

Le sens, tantôt lugubre et terrifiant, tantôt doux et consolant des psaumes qu'il lisait, s'adaptait quelquefois admirablement à sa propre situation ; souvent à côté du sens véritable se glissait une interprétation différente qu'un hasard merveilleux semblait lui adresser.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Malheur à moi, parce que mon exil s'est prolongé, disait le psalmiste parlant de la vie humaine comparée à un exil, et cela lui rappelait sa trop longue absence et les malheurs dont elle avait été suivie.

La colère de Dieu qui dévore les générations entières, comme un feu ardent brûle la paille légère, *sicut fœnum;* les flèches aiguës que décoche à coup sûr un implacable et invisible ennemi; la terre des ténèbres couverte des ombres de la mort, vallée de misères où il n'y a point d'ordre, mais une confusion et une terreur éternelles... *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*...Telles étaient les images que David et Job avaient tracées d'avance, et qui lui représentaient l'horreur du lieu où il se trouvait et la terreur du fléau qui venait y accumuler ses victimes.

" J'attendrai jusqu'au matin, disait encore Job, le tombeau sera ma maison, et je n'aurai point d'autre lit que ce lieu de ténèbres. J'ai dit au sépulcre : vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs."

Son imagination s'exalta par degrés, et cédant à une sorte d'hallucination, il revêtit de nouveau le surplis et l'étole noire qui servent aux sépultures, et il marcha pendant une partie de la nuit dans la chapelle, psalmodiant à haute voix les répons de l'office.

Le fossoyeur, qui vint de grand matin se remettre à sa pressante besogne, recula épouvanté et appela le gardien du cimetière. Celui-ci crut aussi lui à une vision, et il semblait en effet qu'un prêtre-fantôme et un cercueil fantastique s'étaient installés dans la chapelle mortuaire. Puis, se rappelant ce qui s'était passé la veille, il s'adressa au jeune homme, qu'il rappela difficilement au sentiment de la réalité.

Pierre jeta alors un dernier regard sur les traits chéris de sa mère, fit une courte prière (son dernier adieu) et, laissant entre les mains du concierge des morts, une somme suffisante pour creuser une tombe à celle à qui il ne pouvait plus rien donner autre chose, il s'éloigna lentement, traînant avec peine le fardeau de ses pensées.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus. — La cour de cassation. — Le bill de M. Dupuy. — La mort de M. Félix Faure. — L'élection de M. Loubet. — Hommes supérieurs et hommes médiocres. — Les élections présidentielles aux États-Unis et en France. — La Ligue de la patrie française. — Un manifeste. — MM. Brunetière, François Coppée et Jules Lemaître. — En Angleterre. —Le nouveau leader du parti libéral. — Un discours du duc de Devonshire. — La conférence de Washington.

Durant les dernières semaines qui viennent de s'écouler, l'affaire Dreyfus a continué à passionner tous les esprits, en France. Les dénonciations de M. Quesnay de Beaurepaire l'ont fait entrer dans une phase nouvelle. Ce président de la chambre civile de la cour de cassation, après avoir donné sa démission, a conduit une campagne de presse qui a produit beaucoup d'effet. Il a accusé plusieurs magistrats, saisis de l'affaire, d'incorrection de conduite, particulièrement dans leurs rapports avec le témoin Picquart, ce colonel prévenu de faux et l'usage de faux devant la juridiction militaire. Les attaques de M. de Beaurepaire ont induit le gouvernement à ouvrir une enquête sur les faits reprochés aux magistrats désignés. La polémique des journaux a redoublé de violence. L'impartialité de la chambre criminelle a été mise en doute. Enfin, il est devenu manifeste que ces nouveaux incidents dépréciaient d'avance et rendaient impuissant à satisfaire l'opinion, l'arrêt, quel qu'il fût, qui serait rendu par cette chambre. L'extrait suivant d'un article de l'*Univers* fait bien saisir l'impression ressentie par les hommes les mieux pensants :

" Nous sommes dans un pays où le suffrage universel fonctionne depuis un demi-siècle, où il est le souverain à peu près absolu depuis trente ans. Est-ce un bien, est-ce un mal ?... C'est un fait. Il s'estime supérieur à toutes les juridictions possibles. On le lui a dit ; pourquoi ne l'aurait-il pas cru ? Au-dessus des institutions et des tribunaux, si hauts qu'ils soient, il y a quelque chose encore, un recours vraiment suprême : le suffrage universel, l'opinion publique par conséquent. C'est elle qui casse ou ratifie en dernier

ressort. Et pour que la sentence des magistrats dans l'affaire Dreyfus soit pratiquement valable, il faut que l'opinion l'accepte, la sanctionne.

" Or, après tous ces incidents, qui ont suscité une fièvre si violente, après ce réquisitoire et cette démission de M. Quesnay de Beaurepaire qui portent le doute, le trouble, l'agitation au paroxysme, l'arrêt de la chambre criminelle sera-t-il généralement accepté ? Non ; à tort si l'on veut, mais nous n'y pouvons rien ; et l'apaisement, si nécessaire pour le pays, ne se fera pas.

" Donc, il faut trouver autre chose. Nous nous joignons à ceux qui demandent que l'affaire soit évoquée, par une loi, devant toutes les chambres réunies de la cour de cassation. Ce n'est pas conforme à la règle, aux habitudes. Sommes-nous donc en présence d'un cas ordinaire ? Le salut public doit passer avant les principes de procédure."

C'est cette nécessité d'obtenir un arrêt revêtu d'une autorité indiscutable et souveraine qui a induit le gouvernernent Dupuy à proposer une loi, par laquelle le jugement de l'affaire Dreyfus se trouvera confié à toutes les chambres réunies de la cour de cassation, et non plus seulement à la seule chambre criminelle. En même temps, une enquête se poursuit relativement aux agissements de certains membres de cette dernière chambre, en particulier de MM. Loew, président, Bard et Dumas, conseillers. Le procureur général Manau est aussi incriminé. On voit que l'attitude de M. de Beaurepaire, malgré les injures dont il a été abreuvé, a produit des résultats importants.

Au premier abord la loi proposée par le gouvernement a suscité une violente opposition, et son sort a paru très incertain. La commission de la chambre des députés, chargée de faire rapport sur le projet, s'est déclarée hostile. Plusieurs députés de première grandeur, appartenant à des groupes opposés, tels que MM. Brisson et Poincarré, ont même signé une lettre de protestation contre la mesure ministérielle. Mais l'énergie du premier ministre, M. Dupuy, a triomphé de tous les obstacles, et il a enlevé le vote de sa loi par une majorité de cent quarante-six voix. M. Dupuy n'est pas le premier venu. Ancien professeur de l'Université, il a promptement réussi dans la politique. Ex-président de la chambre des députés, un mot célèbre l'a mis en lumière, lors de l'attentat de l'anarchiste Vaillant, en 1893. L'émotion et le trouble causés par l'explosion de

la bombe lancée par ce misérable au milieu de la chambre, duraient encore, lorsque M. Dupuy, impassible à son fauteuil, rappela l'assemblée à l'ordre du jour en s'écriant d'une voix forte : " Messieurs, la séance continue." Ce mot, qui dénotait un admirable sang-froid, au milieu d'une panique très justifiée, fit le tour de l'Europe, et contribua beaucoup à poser son auteur comme un homme résolu et bien équilibré. M. Dupuy a été premier ministre trois fois, une première fois le 4 avril 1893, une seconde fois le 30 mai 1894, et une troisième fois lors de la chute récente du ministère Brisson, en 1898. La loi qu'il a fait victorieusement voter par la chambre sera probablement adoptée par le sénat.

***

C'est au milieu de tous ces incidents et de toute cette agitation que la mort subite du président de la République, M. Félix Faure, est venue jeter sa note lugubre. Le président défunt n'était pas un homme de valeur transcendante ; mais il était doué de qualités moyennes qui ont fait son succès dans la carrière publique. Il est à remarquer que, dans certaines démocraties, ce ne sont pas les hommes les plus éminents qui arrivent à occuper le premier poste de l'État. Voyez les élections présidentielles aux États-Unis. A part deux ou trois cas, ce sont plutôt des hommes médiocres qui sont parvenus à la suprême magistrature. Des orateurs, des hommes d'État comme Daniel Webster, Clay, Calhoun, n'ont jamais pu être élus présidents, tandis que des Van Buren, des Polk, des Buchanan, politiciens peu éclatants, ont eu cet honneur. En France, sous la troisième république, après la première période où, par suite d'un concours particulier de circonstances, des personnages de mérite et de situation considérables, tels que Thiers et MacMahon, ont été choisis, les autres présidents ne se sont pas recommandés aux suffrages des assemblées nationales par des qualités transcendantes. Jules Grévy, avocat capable et vétéran des luttes républicaines, offrait encore quelque surface. Carnot était une figure très effacée. Casimir-Périer, malgré ses millions, n'était ni un grand orateur ni un grand politicien, et monsieur Faure ne figurait qu'en deuxième plan dans le personnel parlementaire du jour. M. Loubet, qui lui a succédé si facilement, ne fait pas exception à cette tradition qui semble en train de s'établir. C'est un homme très ordinaire, né sous une heureuse étoile, puisque, sans talents exceptionnels, il a été ministre, premier ministre, président du sénat, et qu'il vient d'être

élu, haut la main, président de la république. M. Loubet est né le 31 décembre 1838. Il a donc soixante ans. Il appartient au barreau, a été maire de Montélimar, député de cette ville de 1876 à 1885, sénateur depuis le 25 janvier 1887, président du conseil des ministres en 1892, président de la chambre haute depuis 1896.

Le côté singulier de cette élection présidentielle, c'est l'absence de compétition. Lors des élections précédentes, il y avait surabondance de candidats. Le 3 décembre 1887, quand M. Carnot fut élu, MM. Floquet, Brisson, de Freycinet et Jules Ferry étaient formellement sur les rangs. Le 27 juin 1894, quand M. Casimir-Périer fut élu, MM. Brisson et Charles Dupuy étaient ses compétiteurs. Enfin, le 17 janvier 1895, quand M. Félix Faure fut élu, MM. Brisson et Waldeck-Rousseau se portaient aussi candidats. Cette fois-ci, c'est tout le contraire. M. Charles Dupuy que l'on mentionnait comme un concurrent redoutable, a formellement refusé de se mettre sur les rangs. La même chose pour M. Méline, qui a eu deux cent soixante-dix voix malgré lui, et qui a voté pour M. Loubet. Celui-ci a eu virtuellement le champ libre. Pourquoi cela ? N'y aurait-il plus d'ambitieux en France, et le rang suprême aurait-il perdu tout attrait pour les hommes politiques ? Il est vrai que par le temps qui court, c'est un métier peu enviable que celui de chef de peuple. Peut-être aussi M. Dupuy croit-il plus sage de se réserver pour la prochaine élection présidentielle ! Quant à M. Méline, son refus de candidature nous surprend peu ; il est moins ambitieux que la plupart de ses rivaux parlementaires.

Le mauvais aspect de cette élection, c'est que M. Loubet était appuyé par les radicaux, les socialistes et les dreyfusards. Cet appui est bien compromettant pour le nouveau chef de la France.

***

Pour en revenir à l'affaire Dreyfus, elle a fait naître, au commencement de l'année 1899, une sorte de ligue du bien public qui s'appelle " La ligue de la patrie française." Voici quel en est le programme :

" Les soussignés,

" Émus de voir se prolonger et s'aggraver la plus funeste des agitations ;

" Persuadés qu'elle ne saurait durer davantage sans compromettre mortellement les intérêts vitaux de la patrie française, et notamment ceux dont le glorieux dépôt est aux mains de l'armée nationale ;

" Persuadés aussi qu'en le disant ils expriment l'opinion de la France ;

" Ont résolu :

" De travailler, dans les limites de leur devoir professionnel, à maintenir, en les conciliant avec le progrès des idées et des mœurs, les traditions de la patrie française ;

" De s'unir et de se grouper, en dehors de tout esprit de secte, pour agir utilement dans ce sens par la parole, par les écrits et par l'exemple ;

" Et de fortifier l'esprit de solidarité qui doit relier entre elles, à travers le temps, toutes les générations d'un grand peuple."

Ce manifeste était signé en première ligne par les académiciens dont les noms suivent : MM. Ernest Legouvé, duc de Broglie, Alfred Mézières, Gaston Boissier, duc d'Audiffret-Pasquier, Rousse, Victor Cherbuliez, François Coppée, comte d'Haussonville, vicomte de Vogüé, Henri de Bornier, Thureau-Dangin, Ferdinand Brunetière, J.-M. de Heredia, Albert Sorel, Paul Bourget, Henry Houssaye, Jules Lemaître, Costa de Beauregard, André Theuriet, Albert Vandal, comte de Mun, Henri Lavedan, de l'Académie française. Une multitude d'autres hommes en vue dans les lettres, dans les sciences, dans les professions, dans le journalisme, etc., ont adhéré à cette ligue dont le but est si noble. Le maître éminent dont le nom est entouré d'une autorité chaque jour grandissante, M. Brunetière, a exposé ainsi l'idée qui l'a fait naître : " Plusieurs de mes amis et moi-même avions fini par être lassés, irrités, d'entendre dire que tous les hommes d'étude et de pensée, les intellectuels, étaient du même côté. Cela n'était pas vrai, et nous le prouvons. Il était nécessaire de montrer que l'intelligence, qui a sa part, une part très large, dans la direction des affaires de ce pays, n'avait pas pris parti dans la campagne abominable menée depuis une année contre l'armée, cette base, ce support de l'unité et de la grandeur nationales.

" En outre, il y a une œuvre d'apaisement à accomplir, tâche très haute et très belle de patriotisme éclairé que nous avons cru de notre devoir d'assumer. Sans prendre part dans l'affaire Dreyfus

dont le règlement appartient à la cour suprême, qui est revenue sur le terrain judiciaire qu'elle n'aurait jamais dû abandonner, nous félicitant même, en bons citoyens que nous sommes, de cette solution, nous avons à éclairer ceux qui méconnaissent leur devoir, ceux que l'ardeur de la lutte a égarés, sur les dangers que fait courir à l'unité française, l'armée à laquelle ils se sont involontairement associés.

" Voilà l'idée complexe qui a présidé à la constitution de notre ligue."

De son côté, M. François Coppée, l'illustre poète dont la conversion a réjoui tous les cœurs chrétiens, et qui est l'un des principaux initiateurs de la nouvelle ligue, a fait entendre à peu près la même note : " J'accepte complètement, a-t-il dit, à l'exception d'un ou deux détails sans grande importance, où la pensée a dû être reproduite infidèlement, l'interview de M. Brunetière. Ces déclarations sont trop précises pour qu'on puisse se méprendre dès l'abord sur notre pensée. Nous vous inviterons prochainement à entendre une conférence de M. Jules Lemaître, qui dira ce que nous sommes, et où nous voulons aller.

" Il était temps de grouper les intellectuels qui sont restés fidèles à l'idée de patrie, et ont gardé intact en leur cœur le respect de l'armée.

" Nous ne nous occuperons pas de l'affaire Dreyfus ; mais nous ne verrons aucun inconvénient à ce quelques-uns de nous considèrent que cette affaire est désormais sans issue par la faute même de ses meneurs ; car enfin, quoi qu'il arrive, le bon sens du peuple ne considérera jamais une innocence obtenue à coups de millions comme le triomphe de la justice et de la vérité. Tel est mon sentiment, mais je ne prétends engager aucun des adhérents de la ligue."

M. Jules Lemaître a donné subséquemment la conférence annoncée par M. Coppée, et elle a eu un grand succès, un si grand succès que l'on a demandé qu'elle fût imprimée et répandue à des milliers d'exemplaires. M. Paul Déroulède, au nom de la ligue des patriotes, a souscrit 1000 francs pour cette fin.

Espérons que l'influence de cette ligue contribuera à amener une détente et à produire graduellement l'apaisement des esprits.

***

En Angleterre, la session du parlement s'est ouverte le 7 février courant. Le parti libéral s'est choisi un nouveau chef à la chambre

des communes pour remplacer sir William Vernon Harcourt. C'est sir Henry Campbell-Bannerman qui a été choisi. Le nouveau leader est né le 7 septembre 1836. Il est le plus jeune fils de feu sir James Campbell, et il porte le nom de Bannerman en vertu du testament de son oncle maternel, feu Henry Bannerman. Il a pris ses degrés à Cambridge, et a épousé, en 1860, une fille du général sir Charles Bruce. Sir Henry occupa le poste de secrétaire financier du département de la guerre sous l'administration de M. Gladstone de 1871 à 1874, et de 1880 à 1882. Il devint ensuite secrétaire de l'amirauté. En 1884, il remplit les fonctions de secrétaire pour l'Irlande. En 1886 il eut le portefeuille de la guerre, et il occupa le même poste dans le cabinet libéral de 1892 à 1895. On fait de grands éloges de son début comme leader, et le parti libéral semble très satisfait de son nouveau chef. Il n'est pas un homme brillant, mais on le considère comme un homme solide et expérimenté.

Le ministère Salisbury est très fort, le plus fort qu'il y ait eu en Angleterre depuis un grand nombre d'années. La chambre des communes est actuellement composée de six cent soixante-dix membres répartis comme suit : Angleterre et pays de Galles 495, Irlande 103, Écosse 72. Après les élections de 1895, voici quelle était la force des partis : ministériels 411 (340 conservateurs et 71 libéraux-unionistes) ; oppositionistes 259, dont 177 libéraux et radicaux, 71 anti-parnellistes et 11 parnellistes. A l'heure qu'il est, le gouvernement a encore environ 140 voix de majorité.

Depuis qu'elle est montée sur le trône, la reine a eu dix premiers ministres : Melbourne (1837), Peel (1840), Russell (1846 et 1865), Derby (1852, 1858 et 1866), Aberdeen (1852), Palmerston (1855 et 1859), Disraeli, plus tard lord Beaconsfield (1868 et 1874), Gladstone (1868, 1880, 1886 et 1892), Salisbury (1885, 1886 et 1895), Rosebery (1894).

Il semble s'être produit une détente dans les relations entre la France et l'Angleterre. Le duc de Devonshire a prononcé, à la veille de la session, un discours dont nous empruntons l'analyse suivante à un journal français :

" Au banquet annuel de la chambre de commerce, le duc de Devonshire a prononcé un discours dans lequel il se félicite vivement de l'intimité survenue dans les relations de l'Angleterre et de l'Amérique, qu'unissent les liens du sang et de l'intérêt commun.

" Au sujet de nos voisins du continent, dit-il, je crois que la conscience de certains intérêts communs, dans les différentes parties du monde, en même temps que notre récente affirmation de nos droits et notre intention de les maintenir, ainsi qu'une certaine démonstration de notre puissance ont amené une plus grande intimité dans nos relations avec l'Allemagne, l'Italie et même la Russie.

" Quant à la France, si on peut dire que nos relations avec elle ont été tendues sans nécessité et sans raison, mon opinion est que l'incident, à présent réglé heureusement, a servi à éclaircir l'atmosphère et à nous mener à des négociations sur les autres points en litige, dont on peut espérer un règlement définitif et satisfaisant.

" Le duc nie l'existence du jingoïsme dans le gouvernement et dans la nation. Il dit qu'à Fachoda lord Salisbury a simplement refusé de reconnaître que la présence d'une petite troupe française dans le Soudan pouvoit donnner lieu à des négociations ou à un compromis *(très bien !)*, et il a attendu patiemment, sans la moindre mauvaise humeur, que le gouvernement français le reconnaisse également.

" Si le mot de guerre a été prononcé et si des préparatifs militaires ont été faits, c'était seulement pour se préparer dans le cas où l'on nous chercherait querelle. Il n'y a pas un mot de menace dans les documents officiels. L'impérialisme, qu'on nous a reproché, n'est que l'expansion naturelle d'un pays commerçant et industriel."

Ces déclarations du noble lord sont bien belles, mais il est certain que l'attitude du gouvernement anglais à propos de Fachoda et du " French shore " n'a pas été précisément sympathique.

La session du parlement va être très intéressante. La question de l'Université de Dublin et celle de l'augmentation des effectifs de la marine devront faire le sujet de débats importants.

*
* *

Aux États-Unis, le traité hispano-américain a été ratifié par le Congrès, au moment même où les troupes américaines livraient de sanglants combats aux insurgés philippins. D'un autre côté, les négociations entre nos voisins et nous semblent avoir abouti jusqu'ici à un résultat bien peu satisfaisant. Les Américains ne

paraissent pas disposés à pratiquer la doctrine du *give and take.* Ils aiment bien la derhière partie de la formule, mais la première, évidemment, a pour eux peu d'attraits. Les négociations seront-elles reprises dans quelques mois ? C'est le secret des diplomates qui, généralement, ne disent pas tout ce qu'ils pensent au commun des mortels.

Tho Chapais.

Québec, 25 février 1899.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Les Grands Jours au Collège, par M. l'abbé Joseph Tissier, chanoine honoraire, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres. Un beau volume in-18, chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 90 cts.

Ce volume est le quatrième d'une série d'ouvrages qui s'adressent tout particulièrement aux jeunes gens des collèges. Nous n'avons pas eu l'avantage de connaître les trois volumes qui l'ont précédé, mais si nous en jugeons par celui-ci et par les éloges qu'en fait Mgr l'évêque de Chartres dans la *Semaine religieuse d'Amiens*, ils sont aussi intéressants et aussi utiles que celui-ci. Nous disons qu'ils s'adressent plus spécialement aux jeunes gens, mais les maîtres et surtout les parents y trouveront des leçons dont un grand nombre ont besoin de nos jours pour savoir faire l'éducation de leurs enfants.

Voici, tracé par l'auteur lui-même dans sa préface, le but qu'il s'est proposé d'atteindre dans ce volume. Aujourd'hui, " c'est la physionomie d'un collège chrétien que nous voudrions présenter dans ses manifestations les plus solennelles. Nos précédents ouvrages ont retracé la vie scolaire de tous les jours, cette vie pacifique et régulière qui est la vie essentielle au fond et qui a été l'occasion de tant d'observations et de tant de conseils pédagogiques. Mais au collège, comme partout, on sort quelquefois de l'intimité et de la monotonie des exercices quotidiens. La vie de l'école a particulièrement besoin d'expansion, et il y a ainsi, à côté des jours de classe, des jours de fête, des jours de liberté, des jours de recueillement aussi et des jours de deuil qui donnent leur caractère à l'éducation, qui exercent leur influence sur elle, et sur lesquels il est nécessaire de compter pour achever la formation de l'écolier. C'est le collège à ces heures exceptionnelles de tristesse et de joie, à ces *Grands Jours*, qui apparaîtra dans ces pages. — Nous n'y avons pas cherché d'autre ordre que la suite chronologique des fêtes annuelles. Elles fournissent, toutes seules, une ample matière d'enseignement chrétien à l'homme d'éducation. Mettant ordinairement le collège en contact avec le monde, elles initient la jeunesse à une vie religieuse plus large, à des vertus plus étendues, à un christianisme moins étouffé, moins étroit, plus actif, plus militant."

***

Saint Henri, par M. l'abbé Lesètre, curé de Saint-Étienne-du-Mont. 1 vol. in-12, de la collection " les Saints." Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90 ; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 50 cts.

M. l'abbé Lesètre, curé de Saint-Étienne-du-Mont, bien connu pour de beaux travaux d'érudition religieuse, vient d'ajouter un saint Henri à la collection " les Saints." Ce livre est tout d'abord une œuvre de science, où les amis du moyen âge trouveront, élucidés avec méthode et avec élégance, bien des points de cette histoire d'Allemagne où les deux pouvoirs, temporel et spirituel, marchaient d'accord pour la pacification et l'organisation des empires. C'est aussi avec le plus vif intérêt qu'on y suivra l'action féconde des bénédictins et qu'on lira tout un chapitre remarquable à tous égards sur le rôle du pouvoir chrétien et sur l'union de la sainteté et de la politique. Les nombreux Canadiens qui ont reçu le prénom d'Henri n'avaient jusqu'ici sur leur saint patron aucun travail digne d'être lu. La lacune est désormais comblée de la façon la plus heureuse.

***

L'Année de l'Eglise, 1898, 1re année. Un vol. in-12. Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90 ; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 85 cts.

Sous ce titre, M. Charles Egremont vient de publier un ouvrage qui est une heureuse innovation et semble appelé à un très grand succès. Encouragé par un groupe de personnalités catholiques, M. Égremont a entrepris de donner chaque année au public religieux, un tableau très complet des événements petits et grands, intéressant la vie de l'Église dans le monde entier, accomplis dans le cours de l'année. Estimant à bon droit que le fait n'est rien sans l'idée, il ne s'est pas contenté de faire le récit des événements, mais s'est appliqué à en faire ressortir la portée morale, à en extraire pour ainsi dire la substance, ne craignant pas, au besoin, de retracer brièvement l'historique des questions que le hasard de l'année l'amenait à étudier.

Pour réaliser ce travail, M. Égremont s'est entouré de collaborateurs habitant les pays mêmes et a pu réunir ainsi des documents d'un haut intérêt et tous de première main. Cette publication, dont la collection constituera un jour la plus complète histoire de l'Église qui ait jamais été écrite, est donc appelée à rendre les plus précieux services. On peut dire qu'elle sera bientôt indispensable pour l'étude du mouvement religieux contemporain.

Le chapitre qui est consacré au Canada rend compte le l'état actuel de l'affaire des écoles du Manitoba et donne de courtes biographies du cardinal Taschereau et de monseigneur Laflèche.

***

Saint Dominique, par Jean Guiraud. Un vol. in-12, de la collection " les Saints." Paris, librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90 ; à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 50 cts.

La collection " les Saints " nous devait un saint Dominique. C'est M. Jean Guiraud, ancien élève de l'École normale et de l'École française de Rome, professeur d'histoire du moyen âge à la faculté des lettres de Besançon, qui s'est chargé de ce travail. Fort au courant de l'époque de saint Dominique et fort ami de ses traditions puisqu'il s'est fait récemment l'éditeur des archives du célèbre monastère de Prouille, rompu à toutes les méthodes d'une critique pénétrante et sensée, il a su tracer de la vie de son héros un tableau lumineux, chaud, véridique, respirant une sympathie profonde et la communiquant. L'érudition s'y laisse sentir de manière à donner pleine confiance ; elle est toujours assez discrète pour que le plaisir du lecteur le plus délicat n'en soit jamais offusqué.

***

La Nouvelle-France, par Eugène Guérin, tome II. 1 vol. in-12, chez Arthur Fourneau, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Cet ouvrage fait partie d'une *histoire de la colonisation française.* Le volume que nous avons sous les yeux contient un intéressant chapitre sur la littérature canadienne, dans lequel nous sommes heureux de voir apprécier à leur juste valeur plusieurs des collaborateurs de la REVUE CANADIENNE. Citons entre autres, M. Ernest Gagnon, " un Canadien des plus érudits, doublé d'un artiste de talent." L'auteur cite aussi avec beaucoup d'éloges, un long passage du roman de M. Chauveau, que nous publions en ce moment : *Charles Guérin.* Il y a cependant des lacunes et de graves, dans ce chapitre, mais le volume devra bientôt avoir une seconde édition comme son aîné et l'auteur les comblera, sans doute. C'est un ouvrage qui doit se trouver dans toute bibliothèque canadienne.

*
* *

Les numéros de février et mars du **Courrier du livre,** publié à Québec par notre bibliophile M. Raoul Renault, contient toute l'intéressante polémique soulevée par l'inscription malheureuse que l'on a réussi à substituer à la rédaction si complète et si bien faite de M. N.-E. Dionne, sur le monument Champlain, inauguré à Québec le 22 septembre dernier.

*
* *

Qu'est-ce que l'Art ? par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe et précédé d'une introduction, par Teodor de Wyzewa. 1 vol. in-12. Chez Perrin et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Ce petit livre, déjà célèbre, que le comte Tolstoï a intitulé : *Qu'est-ce que l'Art ?* sera toute une révélation pour bien des gens qui s'imaginaient savoir ce qu'étaient l'art et le beau. Après l'avoir lu, il leur faudra avouer qu'ils ne les avaient jamais considérés sous ce point de vue nouveau. Il flétrit, avec une verve merveilleuse, l'art que l'on est convenu d'appeler l'art de l'elite, parce que la rareté y tient la place de l'idéal ; cet art menteur, qui a rejeté toute spontanéité ; cet art pauvre, qui ne transmet plus à l'humanité des sentiments nouveaux ; cet art obscur, qui exige de ses adeptes une initiation fatigante ; cet art perfide, qui s'écarte du véritable progrès, et de l'intime source de la conscience religieuse, d'où peuvent seulement jaillir les émotions toujours fraîches et nouvelles, quelle misérable contrefaçon de l'art populaire et vivant, qui aide l'homme à monter vers Dieu ! Pour ceux qui auront lu et médité son livre, la théorie de l'art pour l'art ne sera plus qu'une vaine fumée, et l'art, d'un côté, comme la science, de l'autre, deviendra le moyen de réaliser sur cette terre l'œuvre d'amour pour laquelle nous vivons.

La Revue Canadienne a toujours professé que l'Art chrétien était l'art par excellence, la plus haute expression de la beauté ; elle est heureuse de voir confirmer par une autorité aussi compétente, et d'une manière aussi victorieuse, ses théories esthétiques.

*
* *

Album de Marie. 1 vol. in-4°, orné de 16 photogravures teintées. A la Société belge de librairie, à Bruxelles, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

Grouper les plus beaux chefs-d'œuvre qui, tous, disent une des scènes de la vie si remplie de la Mère de Dieu, les réunir en gerbe comme un bouquet de fleurs magnifiques écloses sous le souffle du génie chrétien, tel est le but poursuivi par l'apparition de cet *Album,* qui charmera à la fois et les yeux et le cœur.

*
* *

Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète. 1 vol. petit in-4°, magnifiquement illustré. Chez E. Plon, Nourrit et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $3.00.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent l'œuvre exquise, les *Études* disent "le chef-d'œuvre " de l'aimable et délicat écrivain qui signe Jean de la Brète. Elle a été couronnée par l'Académie française, prix Montyon, et du premier coup a valu la célébrité à son auteur. Voilà déjà six ou sept ans que ce journal de jeune fille, si frais, si gai, si honnête a paru, et, malgré un nombre infini d'éditions, son succès n'est pas épuisé. Il va se renouveler, au contraire, grâce à la nouvelle et luxueuse édition où les compositions de M. Vuillemin illustrent si spirituellement les maîtresses scènes du récit. Voici les orageux tête-à-tête de Reine et du curé, l'escalade de la fenêtre de la bibliothèque, le curé " montant en chaire," l'arrivée de Paul de Conprat, et tant d'amusants

ou touchants épisodes, jusqu'à la rayonnante figure du curé le jour de la bénédiction nuptiale. Rarement aussi joli roman s'est présenté sous l'aspect d'un aussi joli volume. Est-il besoin de rappeler que *Mon oncle et mon curé* est une lecture pour les jeunes filles, sinon pour les fillettes, et par conséquent un des plus beaux présents que l'on puisse faire.

***

Les Origines de la civilisation moderne, par Godefroi Kurth, professeur à l'Université de Liège. 3e édition. 2 vol. in-8°. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $2.00.

L'éminent savant catholique nous retrace, en une série de magnifiques tableaux, la transformation du monde antique par l'action de l'Église, de l'empire romain à Charlemagne. M. Kurth aime l'Église et la fait aimer. Ses peintures vivantes et imagées, grandioses et bien éclairées donnent la vraie notion et la perspective animée des grandes scènes de ces époques dramatiques, mais aussi des mouvements lents et profonds qui changèrent le sort des masses et réalisèrent le progrès. Il n'y a pas un meilleur guide pour un professeur d'histoire que ce manuel où sont condensés tant de matériaux précieux, ce recueil de synthèses puissantes et de lumineux aperçus. L'auteur, à la fois poète et critique, réunit les qualités les plus rares et qui semblent s'exclure. La foi les a fondues en un tout harmonieux, et sa plume semble tour à tour celle d'un Père de l'Église ou d'un Grégoire de Tours et d'un Montalembert.

***

Le Besoin de croire et le besoin de savoir, par Bernard Gaudreau, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique de Paris. Notes d'un auditeur au congrès de la jeunesse catholique à Besançon. 1 vol. in-12. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 25 cts.

Dans cette petite brochure, l'auteur fait part des impressions et des réflexions qui lui ont été suggérées par la conférence sur le *besoin de croire* prononcée à Besançon, le 19 novembre dernier, à l'occasion du Congrès de la jeunesse catholique, par M. Brunetière. Il faut lire cet opuscule pour comprendre l'effet produit sur son auditoire par la parole chaude de l'orateur que nous connaissons, qui sait "donner un intérêt passionnant même à la froideur des idées pures," suivant l'expression du président du congrès.

***

Œuvres poétiques du marquis de Ségur. 1 vol. in-8°. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.00.

Nous saluons avec plaisir cette nouvelle et plus belle édition des beaux poèmes de M. le marquis de Ségur, que l'on peut relire souvent avec un plaisir toujours nouveau. Dans notre dernier numéro, M. l'abbé *** en citait un, dans son bel article sur l'*Esthétique dans l'enseignement*. Le volume que la librairie Retaux nous donne aujourd'hui, contient l'admirable poème tragique, couronné par l'Académie française, intitulé *Sainte Cécile*, les stances et sonnets qui ont paru jadis sous le titre de *la Maison*, et divers autres petits poèmes.

***

Pluie et soleil, poésies par le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Charmant recueil de poésie dans lequel l'auteur a réuni les plus belles pièces de deux volumes qu'il a publiés autrefois sous le titre de *A mi-côte* et

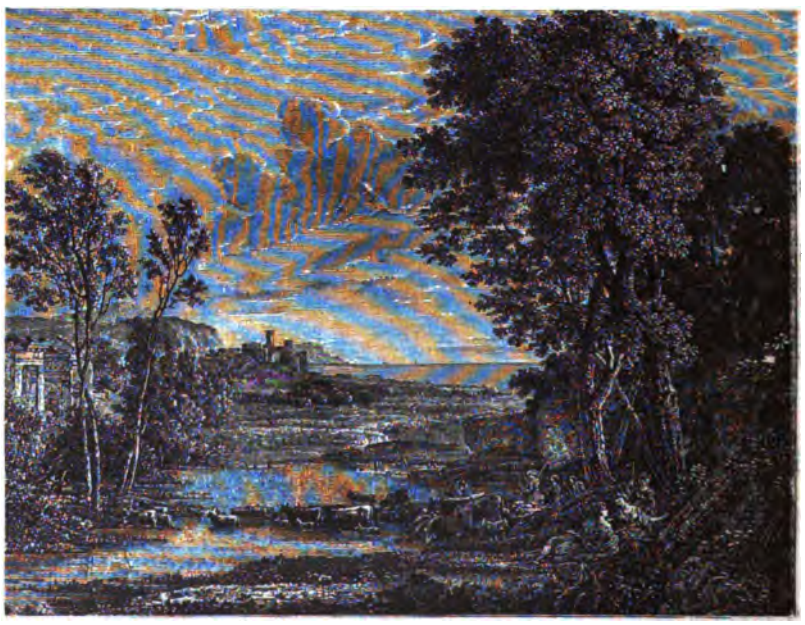
Grains d'encens. Le *Correspondant*, les *Études*, l'*Univers* firent le plus cordial accueil à ces poésies dont " la lecture, disaient les *Études*, produit l'impression paisible et priante d'une visite à l'église solitaire, au soir d'une fête, à l'heure où les senteurs de roses effeuillées et les derniers parfums de l'autel flottent encore autour des verrières qu'illuminent un soleil couchant." Que dire du choix de ces pièces ! C'est une liqueur de vraie poésie qu'il fait bon savourer goutte à goutte.

***

Olivier de Clisson, connétable France, par A. Lefrancs. 1 vol. in-8°, illustré de belles gravures. Chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.00.

Les *Études* du 20 janvier ont fait, sous le titre de *Figures de soldats*, un article excessivement intéressant en résumant ce livre de M. Lefrancs. Nous voudrions pouvoir en faire autant, mais l'espace nous manque et nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs au livre lui-même, où ils feront plus ample connaissance avec cet homme non moins remarquable que son compagnon et meilleur ami : Bertrand du Guesclin. S'il est resté dans l'ombre jusqu'ici, c'est qu'il n'a pas eu le bonheur d'avoir des historiens à la hauteur de ceux qui ont popularisé la legende de son frère d'armes.

A. L.



CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les rasoirs et les nouvelles doucines que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

"Il s'avançait vers moi la main tendue, mais je me reculai : "Il faut que tu m'expliques, dis-je, en m'efforçant de paraître tranquille, quoique ma voix tremblât, il faut que je sache quel but tu t'es proposé en accomplissant une pareille infamie."

"—Eh ! Walter, fit-il très calme, remets-toi donc, l'expression dont tu viens de te servir est vraiment trop forte pour une petite ruse qui, malgré moi, est allée un peu plus loin que je n'aurais voulu. Si ce gredin de Charles, comme je le lui avais commandé, était reparti aussitôt après l'annonce de ma prétendue mort, je serais revenu ici avant que cette nouvelle se répandît, et ma résurrection ne serait pas chose si extraordinaire qu'elle paraît l'être. En somme... qui sourira vraiment de toute cette histoire ? Si nous sommes en désaccord sur une question de sentiment, ce n'est certes pas la première fois que cela nous arrive. Il n'y a pas de quoi te fâcher ainsi. En ce qui concerne Liliane, elle n'aura pas à déplorer cette aventure. Par son mariage avec moi, elle restera en possession de la fortune qui lui serait définitivement échue dans le cas où je serais vraiment mort."

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

CASIMIR ST-JEAN,

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après les procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béton, en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis et dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restaurations ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAIRE, de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉE, de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEUR, du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILLE, D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORDE, des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRALE et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTES, aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, DES ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la FAÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidences privées et magasins.

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 Tel. des Marchands, No 1296

1—1898

" A ces mots, la tête me tourna. Ainsi il ne savait encore rien ! Comment faire pour gagner le temps de rassembler mes idées et dresser un plan ? Je ne pus que bégayer : " Ton domestique, tu ne sais donc pas ?... Tu n'as donc pas entendu dire ?... Tu ignores donc qu'il est mort ?...

"—Mort ! Est-ce possible ? Pauvre diable ! comment cela est-il arrivé ? En partant, il était en bonne santé. Non, je n'en ai rien su. Comment aurais-je pu le savoir ? Je suis arrivé aujourd'hui même à Boston, personne ne sait que je suis ici. J'ai gardé le plus profond silence ; car je sais qu'il n'est pas agréable de passer pour un revenant. Je t'ai fait demander ce matin à ton cabinet, mais sans me nommer ; puis je me suis dirigé de ce côté-ci. Mort ! Pauvre diable ! Alors je l'ai accusé à tort... Mais encore une fois, comment cela est-il arrivé ?"

" Je lui racontai tout ce que je savais à ce sujet, bien moins, évidemment, pour satisfaire à sa curiosité que pour gagner du temps ; puis je lui demandai sérieusement de me donner des explications sur sa conduite et de me dire en quoi la fausse nouvelle de sa mort pouvait être utile à quelqu'un.

☞ Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.

P. McKENNA & SON

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, corbeilles, massifs, plates-bandes et bordures ; ainsi que pour jardinières, vases et suspensions. Nous pouvons fournir, toujours fraîches et en pleine croissance, toutes les plus récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Amérique en fait de plantes.

Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs pour les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolaires et des salles publiques.

Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration des lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.

Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défient toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs pour funérailles.

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

12-96

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98

TEL. BELL : MAIN 398.

"—Je vais te le dire, répondit-il. Tu sais certainement mieux que personne, combien passionnément j'aime Liliane, et combien le doute de son attachement pour moi me torturait. Quelques mois après mon départ, j'eus vraiment dans les mines d'or un accès de fièvre, et la pensée que je pouvais mourir et que, par là, Liliane se trouverait libre d'en épouser un autre, me causait des angoisses inexprimables, semblables à celles de la mort, et je me sentais devenir fou ; c'est alors que je t'écrivis la lettre que tu reçus par Charles. Je m'exaspérais jour et nuit à cette pensée, et ce que je souffris moralement était suffisant pour me conduire au tombeau. Malgré cela je ne mourus point, comme tu le vois, mais après ma guérison, je tirai un plan dont j'avais eu l'idée pendant ma maladie et qui devait, me semblait-il, résoudre toutes les difficultés. Tu connais la mission que Charles devait remplir auprès de toi... il avait, en outre, l'ordre de veiller sur Liliane, et de savoir de quelle manière elle accueillerait la nouvelle de ma mort. Puis il devait venir me retrouver, et j'avais l'intention de revenir ici, afin de pouvoir, par ma soudaine apparition, apprécier définitivement moi-même les véritables sentiments de ma fiancée."

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN, MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP. Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER, MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

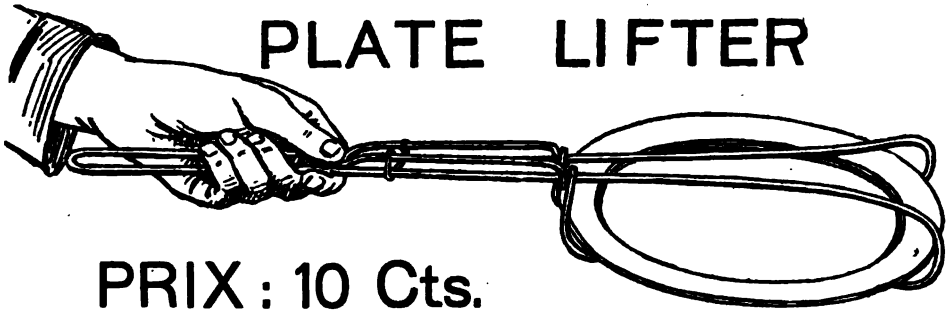
Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$12.00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

PATENT



PRIX : 10 Cts.

EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

" Douce et chère Liliane ! Pauvre enfant ! Quel examen ce misérable prétendait-il lui faire subir ?

" Pendant qu'il parlait, je prenais la ferme résolution de lui expliquer nettement la situation, en déclarant que je n'attendais nullement abandonner mes prétentions.

"—Ses véritables sentiments, répétais-je lentement, qu'entends-tu par là ?

"—J'entends que bientôt je saurai sûrement si elle m'est ou non restée fidèle. Si elle se réjouit vraiment de mon retour, bien qu'il ne lui apporte aucun gain matériel, cela signifiera qu'elle m'aime pour moi, et alors je ne pourrai plus douter. Mais s'il en est autrement... il s'arrêta.

"—Eh bien ! s'il en est autrement ? demandai-je d'un ton glacial, alors que feras-tu ? Tu la laisseras ?

" Il devint pâle comme la mort, ses lèvres même perdirent leur couleur.

"—La laisser ? Jamais ! Jamais ! Elle m'appartient à moi seul. Elle m'épousera par crainte, si elle ne m'épouse pas par affection.

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - $1,000,000
Réserve - - - - - - 400,000

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France { Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens
New-York { National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston, { Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.
Chicago, { National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. 4—1898

Qu'importe si—mais dans les commencements seulement—notre vie commune est sujette à quelques orages! Qu'importe si ma jalousie lui impose quelques chagrins ! Elle se fera à mon caractère.. Mais ce ne sont là que des mots, ces seules pensées me sont insupportables. Je suis sûr qu'elle est restée fidèle aux engagements pris, continua-t-il en essuyant la sueur qui coulait de son front. Mais qu'as-tu donc ? Pourquoi me regardes-tu avec cette étrange fixité ? Je suis venu pour t'entendre me donner cette confirmation ; et je veux que tu me la donnes.

" Ayant repris possession de moi-même, je lui dis du ton le plus posé :

"—Je voulais justement te demander pourquoi tu es venu d'abord chez moi, et pourquoi tu veux que je te renseigne là-dessus."

" Il reprit avec un accent de reproche:

"—Ne sommes-nous pas assez bien ensemble, Walter, pour que je m'adresse à toi tout d'abord ? Tu profites de l'affection qui nous lie depuis l'enfance pour me mettre plus longtemps à la torture... mais tu dois me dire toute la vérité. Comment Liliane a-t-elle reçu la nouvelle de ma mort ? Qu'a-t-elle dit de ma lettre ?

" Le moment était venu de brusquer la situation :

LE BRILLANT MODERNE POUR POÊLES
ENAMELINE
EN PÂTE, PAIN OU LIQUIDE
Brillant obtenu sans Travail, Poussière ni Odeur
J. L. PRESCOTT & CO., NEW YORK.

"—Ta lettre, dis-je, ton indigne lettre, Liliane ne l'a jamais vue; je l'ai brûlée pour épargner à ta victime les tourments que tu voulais lui infliger. D'ailleurs elle ne t'a jamais aimé, elle n'a jamais eu pour toi aucun attachement réel. Maintenant elle est ma fiancée, entends-tu, Godfrey ? Rien ne saura me faire renoncer à elle."

" Ce qu'il me répondit, je ne m'en souviens plus au juste. Le regard qu'il jeta sur moi, je ne pourrais le décrire. Je sais seulement qu'alors il m'apparut sous sa vraie figure, c'est-à-dire sous celle d'un démon incarné et forcené.

" Mais si terrible qu'il pût être, je m'en aperçus à peine, car en moi aussi parlait une voix infernale me disant, me répétant : " Personne ne sait qu'il est ici, il a gardé le plus profond secret sur son arrivée, il m'a fait demander chez moi sans dire son nom...

"—Rien, dis-tu, ne saurait te faire renoncer à elle ? dit-il d'une voix hautaine et railleuse, fort bien ! mais alors c'est elle qui saura renoncer à toi, je te l'assure.

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les femmes pâles et faibles.

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

No 290, Rue St-Paul, Montréal.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3.20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international, théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin, qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot, V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

"—Libre à toi de le croire, lui répliquai-je, mais je n'en ai nulle crainte. Tu connais mal Liliane. Elle est liée à moi par son absolue volonté, et non par les sentiments de fol effroi que tu lui avais inspiré. Elle ne t'a jamais aimé, entends-tu ? et elle m'aime. Tu ne peux la juger, et je la connais. Je sais qu'elle préférerait mourir que renoncer à moi.

"—Tu prétends la bien connaître, reprit-il du ton le plus froid, comme si sa fureur se fût tout à coup entièrement calmée ; soit, mais elle, te connaît-elle aussi bien ?"

" Je ne lui répondis que par un sourire dédaigneux.

"—Qu'arriverait-il, continua-t-il, tandis que sur son visage grimaçait un rire diabolique, qu'arriverait-il si je l'éclairais un peu sur ce qui te concerne ? Il pourrait lui paraître un peu singulier, par exemple, que tu ne lui eusses jamais donné la lettre qui contenait ma pièce solennelle et mon plus saint message."

" Oh ! pour cela ! répliquai-je, l'explication est très simple. Avant de connaître cette jeune fille, j'étais déjà fermement résolu à ne pas prêter la main à tes indignités. Quoi que tu dises ou fasses, Liliane ne doutera jamais de moi..."

" —Eh ! ricana-t-il, tu parais bien sûr de ton triomphe. Cependant la chose peut être envisagée d'un autre côté. Liliane sera

N. ANTOINE & FILS

Récompenses à toutes les Expositions auxquelles la maison a pris part

Exposition universelle, Paris 1889 :

: : . : : MÉDAILLE D'OR

Amsterdam, 1883 ;
Anvers, 1885 ;
Barcelone, 1888 ;

MEDAILLES D'OR

ENCRE COMMUNICATIVE

VIOLET NOIR

La seule donnant des copies parfaites plusieurs mois après l'écriture.

ENCRE MODERNE

NOIR FIXE INALTERABLE

Tres noire en écrivant et résistant à l'usage du papier buvard.

ENCRE BLEU-NOIR

ENCRE ECARLATE

ENCRE DE L'ÉTAT CIVIL,

A l'usage de MM. les Officiers ministériels

En vente chez tous lez Papetier

EN FRANCE ET A L'ETRANGER.

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $78.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol.	$1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol.	1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol.	2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (VOYAGE AUTOUR DU MONDE). 177 dessins. 1 vol.	2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol.	2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol.	1 15
Autour de la Lune. (Suite de DE LA TERRE A LA LUNE). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol.	1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol.	1 15
Une Ville flottante, suivie des FORCEURS DE BLOCUS. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol.	1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol.	2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol.	1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol.	1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol.	1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol.	1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol.	2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol.	2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol.	1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol.	1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol.	2 25
La Jangada. (800 LIEUES SUR L'AMAZONE). 95 dessins. 1 vol.	2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol.	1 15
Le Rayon-vert. 44 dessins. 1 vol.	1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol.	2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol.	1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol.	1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol.	2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol.	1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol.	1 15
Nord contre Sud. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol.	2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol.	1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol.	1 15
Famille sans Nom. (EPISODE DES ÉVÉNEMENTS DE 1837, AU CANADA.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol.	2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol.	1 15
Claudius Bombarnac. (CARNET D'UN REPORTER). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol.	1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol.	2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol.	2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol.	1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol.	1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol.	1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol.	1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 106 dessins et cartes. 1 vol.	1 75

☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à	**$1 15**	**brochés,**	**$1 50**	**reliés.**
"	**1 75**	"	**2 50**	"
"	**2 25**	"	**3 00**	"
"	**2 50**	"	**3 25**	"

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disposition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procurer, à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit en peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informations dont ils peuvent avoir besoin pour faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plus agréable peut trouver une jeune fille que celle de former une collection d'œuvres d'art, dans un album, qui deviendra par la suite une source intarissable de plaisir pour toute la famille et un sujet de conversation utile et intéressant, avec les amis, pendant les longues soirées d'hiver?

Le jeune homme qui a eu l'avantage de faire un voyage à travers les monuments de la vieille Europe, peut revoir les merveilles qu'il a visitées et raconter ses voyages en montrant dans la réalité d'une photographie les édifices et les œuvres d'art qu'il a admirés.

On est souvent embarrassé dans le choix d'un présent à faire. Quelques photographies sont toujours acceptables et forment un souvenir que l'on a toujours devant les yeux, soit qu'on les fasse encadrer, soit qu'on les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulière. Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu'il traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, soit pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant aux arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations ou donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui compte plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme moderne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans le premier numéro de la revue de cette année, 1895.

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30	feuilles	6½ × 8½	90 cts
½ reliure plat en toile	50	"	6½ × 8½	$1.50
½ " " "	100	"	" "	2.25
½ " " "	50	"	8½ × 10½	2.50
½ " " "	100	"	" "	3.25
Pleine reliure, doré sur tranche.	50	"	" "	7.50
" " " "	100	"	" "	9.00
½ reliure plat en toile	50	"	9½ × 11½	3.50
½ " " "	100	"	" "	4.00
½ " " "	100	"	10½ × 13	4.50

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,

d'après A. Dieffenback.

LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

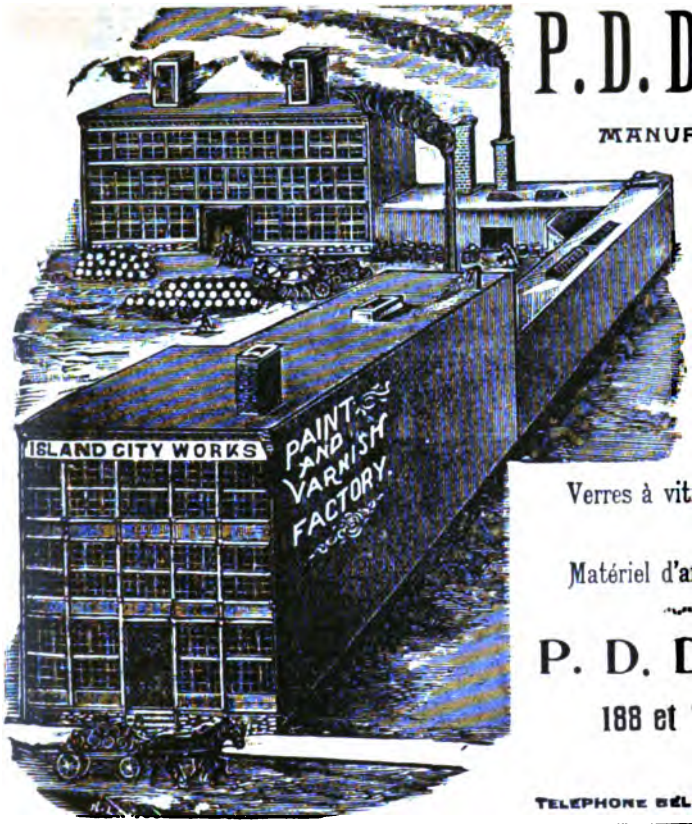
PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028 4-1896

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de première qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

Il excite, aiguise et ... régularise l'appétit.

Pris avant le repas le

VIN St MICHEL

Exerce sur l'estomac une action des plus bienfaisantes. C'est un apéritif d'un goût exquis, qui réchauffe et prépare l'estomac à faire le travail de la digestion.

Au lieu de Bitters, de Cocktails, d'Absinthe ou de Vermouths qui sont si nuisibles à la santé, prenez avant chaque repas un verre de Vin St-Michel

L'apéritif hygiénique par excellence.

" Alors je me sentis partagé entre l'émotion de la lutte et un sentiment de fierté victorieuse, comme si l'acte que je venais d'accomplir était bon et méritoire.

" Un secret instinct m'avertit aussitôt que je devais sans retard faire disparaître toute trace de cet événement. Qu'allais-je faire de ce cadavre ? Ouvrant la fenêtre qui donnait sur le jardin, j'avisai à la clarté de la lune, là-bas, au fond, sous un gros pommier, un large tas de briques restées là depuis qu'on avait fait une réparation au mur...

" Je soulevai le corps et le laissai glisser par la fenêtre sur le sable. Puis, sortant de la maison, je le pris de nouveau pour le porter près du gros pommier, où je le posai pour aller chercher une bêche dans le bûcher. Ayant en toute hâte mis les briques de côté, j'attaquais le sol avec la bêche, et avec une fiévreuse activité, en peu de temps j'eus creusé une fosse profonde où je poussai le mort. Bientôt encore, j'eus ramené la terre et comblé le trou. Je remis ensuite les briques à leur ancienne place, mais en les étalant peut-être un peu plus, pour qu'elles couvrissent bien les ndices du remuement du sol.

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME
EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HU LES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

5-91

" Cela fait, je revins à la maison, je remis le salon en ordre, ramenant les meubles à leur place et unissant le tapis ; je brûlai le chapeau de Godfrey, qui pendant la lutte était tombé, puis je montai dans ma chambre, où je me couchai.

" Est-il besoin de constater que le sommeil ne vint pas calmer la fièvre à laquelle j'étais en proie. En réalité, aucune pensée de remords ne contribuait à cette agitation essentiellement causée par une sorte de contentement sauvage. Je revivais par la pensée, incident par incident, tout l'horrible drame qui venait de s'accomplir ; je répétai en moi les paroles que j'avais prononcées ; j'entourais la gorge de Godfrey de mes doigts. De nouveau, je combattais avec la force du désespoir, de nouveau je me repaissais, avec une indicible joie, de la vue de mon ennemi vaincu. Oui, il était mort, mort !

(*A suivre*)

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes, 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III. *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud: JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol. 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud: HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste): ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 8 50

Nicolas: DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas: LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas: LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*Etat chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas: L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard: DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard: LE COLLÈGE CHRÉTIEN :

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard: LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard: LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

A NOS LECTEURS

Les collections complètes des 34 volumes de la REVUE CANADIENNE sont très rares et bien recherchées, surtout par les bibliothèques publiques des Etats-Unis. Nous pouvons cependant en procurer encore quelques-unes à ceux qui nous le demanderont.

***

Nous avons souvent des demandes pour des numéros et même des volumes détachés de la REVUE. Ceux de nos lecteurs qui en auraient dont ils peuvent disposer, sont priés de nous en envoyer une liste, avec que les prix qu'ils désirent en avoir. Nous pourrons ainsi leur rendre service, aussi bien qu'à ceux qui désirent se procurer ces parties détachées.

***

Nos lecteurs sont instamment priés de remarquer que, pour cesser de recevoir la REVUE CANADIENNE, il faut donner avis de son désir, *verbalement ou par écrit*, avant le 15 décembre, suivant les conditions imprimées sur la première page de chaque numéro. Il ne suffit pas, pour se désabonner, de refuser un numéro qui arrive par la poste. Les numéros ainsi refusés sont détruits par les autorités postales, suivant la loi qui régit maintenant les journaux et revues transmis par la malle. Et, comme la REVUE est imprimée par contrat à nombre égal chaque mois, la perte d'un numéro entraîne la perte de tous les numéros correspondants pendant l'année. Il serait injuste de s'attendre à ce que LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE subisse une perte causée par la négligence de l'abonné à se conformer aux conditions de cette publication.

LE DIRECTEUR.

---

certainement quelque peu étonnée d'apprendre qu'à la lettre qui contenait mon testament, une autre était jointe, où je te faisais part de mon intention de lui laisser toute ma fortune. Il est impossible qu'elle ne trouve pas surprenant que tu n'aies jamais fait allusion à cette confidence ; il pourra en outre lui paraître un peu suspect que tu aies mis complètement de côté notre ancienne amitié pour solliciter aussitôt après ma mort, la main de ma fiancée. Peut-être que Liliane, instruite de tout cela, sera conduite à penser qu'elle ne te connaît pas aussi bien qu'elle le croyait, et que tu n'es pas tout à fait le héros de vertu et de désintéressement qu'elle avait cru trouver en toi.

" Je vis tout de suite où il voulait en venir et fus un moment comme atterré devant la possibilité de voir mes intentions ainsi dénaturées.

" — Ha ! ha ! s'écria Godfrey en saisissant immédiatement l'avantage, moi aussi je te connais maintenant tel que tu es. Il faut que Liliane te voie sous ta vraie figure, et cela sans plus tarder, car je vais chez elle de ce pas.

Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

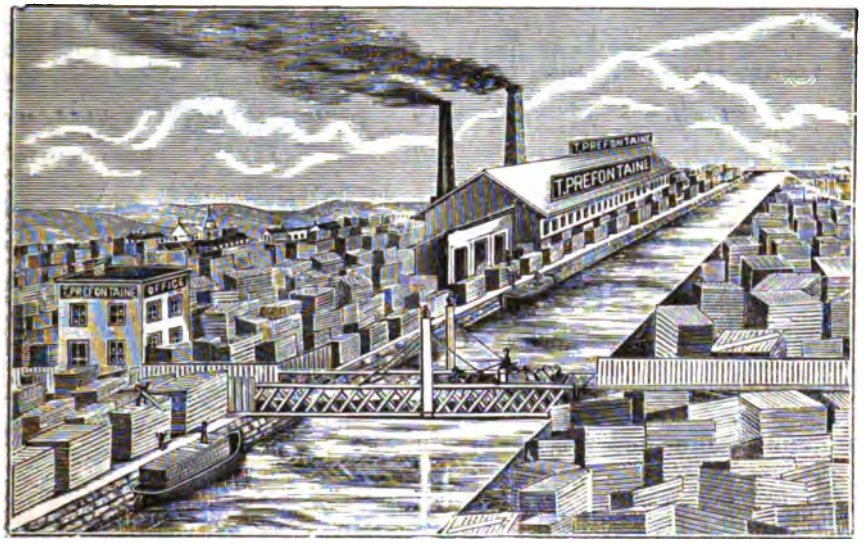
Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

T PREFONTAINE H. BOURGOUIN

T. PREFONTAINE & CIE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE.



Bureau : Coin des rues Napoléon et Tracey, Ste. Cunegonde.
Clos à Bois : Le long du Canal Lachine, des deux Cotés.

Telephone Bell 8141 MONTREAL.

" — Arrête, murmurai-je d'une voix rauque, pris que j'étais d'un trouble profond, ta démarche ne servirait à rien, elle ne te croira jamais... elle...

" — Elle trouvera, comme je te l'ai dit, tes façons d'agir fort suspectes, reprit-il, et cela, si je ne m'abuse, ne servira pas ta cause auprès d'elle. Ne t'imagine pas que j'abandonne les bénéfices de ma situation, continua-t-il avec un air hautement triomphant. Grâce à ta conduite irrégulière à mon égard d'un côté, et à mon influence personnelle de l'autre, tes affaires me semblent dès maintenant en assez mauvais état. Je vais d'ailleurs m'en assurer et je ne tarderai pas à être fixé sur ce point.

" Je ne l'avais pas entendu parler ainsi, sans qu'il m'en revînt un certain effroi. Dans son accusation il y avait une grande apparence de vérité, je m'étais mis, inconsciemment sans doute, dans une fausse position ; et la méchante intervention de Godfrey pouvait en imposer à ma timide et craintive fiancée. Dans tous les cas, je me disais que, quoi qu'il advînt, son honneur allait être perdu pour jamais.

" Godfrey était resté un instant à me regarder avec une sorte de joyeuse malignité. Interdit, silencieux, je cherchais à dominer la

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.

Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**

Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

rage qui grondait sourdement en moi et qui me soufflait au cœur les plus violentes déterminations.

" Toutefois Godfrey se dirigea vers la porte, sans que j'eusse rien tenté pour l'arrêter ; mais avant de franchir le seuil, il se retourna vers moi pour me demander ironiquement si je n'avais aucun message à lui confier pour *sa* fiancée.

" Alors... (que le ciel me pardonne !) je m'élançai sur lui ; j'avais en cet instant la force d'un géant ; haletant de rage, je lui chuchotai à l'oreille que sa dernière heure était arrivée, et, sous l'effort de mon attaque, il tomba lourdement sur le sol.

" Je m'agenouillai sur sa poitrine ; et, pendant qu'avec fureur mes mains serraient sa gorge comme dans un étau de fer, nos yeux se rencontrèrent. Oh ! quel affreux regard il fixa sur moi !... Le combat ne dura pas longtemps. Ses forces semblaient celles d'un enfant en proportion des miennes ; ses mains s'affaiblirent, et un lugubre silence régna. Mais je ne l'abandonnai pas encore, mes doigts étroitement crispés ne lâchèrent prise que lorsque je fus assuré que toute vie était éteinte en lui."

VI

" Alors je me relevai et je regardai, triomphant, ce corps immobile, inanimé. Ma première pensée fut, qu'ayant tué Godfrey, je venais d'assurer mon bonheur et la paix de Liliane.

" Aux yeux de tous, me disais-je aussi, il était mort depuis plusieurs mois, personne ne pouvait se douter qu'il était revenu à la vie pendant ce court espace de temps."

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

3—1896

ECHOS OU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 3—1896

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du Messager Canadien du Sacré-Cœur se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Cadrans, Billets-Zélateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de Jésus, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de Jésus.

Adressez toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Gésu,
Montréal, Canada.

3-93-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES.

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

8—1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

LA REVUE CANADIENNE

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 3 1899
CAMBRIDGE, MASS.

SOMMAIRE

PAGES

242.—Mater Dolorosa, gravure frontispice, d'après.....**Carlo Dolci**

243.—La Présentation au Temple, par..... **Alphonse Leclaire**

246.—Via Dolorosa, gravure, d'après.....**Raphael**

247.—Le Typhus de 1847 (*suite et fin*), par.....***

259.—La Littérature Américaine (*suite et fin*), par..... **Alphonse Gagnon**

267.—Charles Guérin (*suite et fin*), par.....**Pierre-J.-O. Chauveau**

310.—A travers les faits et les œuvres, par.....**Ths Chapais**

320.—A travers les livres et les revues, par.....**A. L.**

Souvenir de ma carrière médicale, nouvelle intercalée dans les annonces.

= 35e ANNÉE =

AVRIL 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANTS

REND

la SANTE, la FORCE, l'ENERGIE et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément :

" Désormais, je ne m'embarque plus sans une provision de Vin Mariani, ce tonique et fortifiant breuvage."

† CLÉMENT, Arch. de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & CIE

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE,

(*Successeur de A. Lavallée*)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai

Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à prix très réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Lyon, France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—98

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

CANADA ET ETATS-UNIS - - - - - - - - -	**$2.00**
FRANCE - - - - - - - - - - - - -	**12 frs**
ANGLETERRE - - - - - - - - - - - -	**10 shellings**

Les abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements et les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants, le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, des Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour laver les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

LA CIE CAFÉSANTÉ

4, rue St-Laurent, Montréal.
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

Et moi, je l'avais tué ! Je m'en réjouissais, il avait bien mérité de mourir. S'il avait vécu, il aurait détruit mon bonheur et brisé le cœur de Liliane. Il était, lui-même, lui seul coupable de tout ce qui était arrivé. Il ne devait attribuer qu'à son infernale machination de n'avoir pu être l'époux de Liliane. Maintenant, Dieu merci (oui, j'en remerciai sincèrement Dieu !), cela n'était plus à craindre. Elle m'appartenait, à moi seul, personne ne pouvait me l'enlever. Alors, cependant, je me souvins aussi de la dernière expression du visage de Godfrey. Je revis, sortant de ses yeux, le regard horrible qui rencontra le mien, je revis, sous l'étreinte de mes mains, sa bouche grimaçante ! Un frisson parcourut mes membres ; à ce souvenir et, pour la première fois, une sorte de terreur m'envahit ; terreur, dis-je, mais encore une fois ce sentiment n'avait rien de commun avec le remords. J'avais, certainement, bien agi en le tuant ; c'était le moins que je pusse faire ; cependant, j'étais un assassin et l'épouvantable secret du jardin était mon œuvre. Je me représentai Liliane, jeune femme, avec son innocente gaieté, chantant et riant dans cette maison, sans soupçonner l'effroyable tragédie qui s'y était jouée ; nos enfants, qui plus tard peut-être prendraient leurs ébats à cette place même...non, cela ne serait pas ! Je résolus, quoi qu'il advînt, de quitter ce foyer, apprêté avec tant d'amour et désiré

J. BBUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbre et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL.

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèce d'ouvrages pour bâtisses, en ville, comme au cimetière.

Estimations données pour toute sorte d'ouvrages, sur demande.

La statue du monument Plamondon, sculptée dans nos ateliers, est la première statue en granit faite dans la province de Québec.

La sculpture, les inscriptions et les moulures sont exécutées dans nos ateliers par des machines à air comprimé, les seules de ce genre qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS:

COTE-DES-NEIGES

près Montréal.

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville.

11-98

L. M. MOREL. J. A. BELANGER.

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & BELANGER

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 165½, rue Sanguinet, coin de la rue Ste-Catherine

MONTREAL.

11—98

depuis si longtemps. En possession de ce terrible secret, je ne pouvais supporter la pensée de vivre ici avec elle ; nous devions commencer une nouvelle vie, bien loin de celle que nous avions rêvée.

" A l'aube, j'étais levé et j'examinai encore une fois le théâtre du combat de la veille. La petite chambre avait le même aspect gracieux et familier qu'auparavant ; mon cœur se serra en examinant les préparatifs de notre emménagement et en songeant aux plans que nous avions tirés, aux dispositions que Liliane et moi nous avions prises. Quand je me fus convaincu avec satisfaction, que le salon présentait absolument le même aspect qu'avant l'arrivée de Godfrey, je me rendis au jardin. Là, aussi, j'avais travaillé adroitement : il n'y avait aucun doute, personne ne pouvait même supposer que le tas de briques avait été touché ; je me sentais assuré contre toute découverte fâcheuse.

" Dès que je revis Liliane, je lui fis entrevoir l'éventualité d'un prochain changement de domicile, mais, à mon grand chagrin, Liliane persista, la pauvre enfant, à vouloir passer, au moins l'été, dans la petite maison de campagne ou nous avions, disait-elle, si bien arrangé toutes choses pour y vivre en paix. Elle ne pouvait comprendre un changement aussi brusque dans mes intentions ; j'eus de grandes difficultés à lui persuader que je

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

—AVEC LE—

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boite

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des " Variétés Canadiennes ", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

n'agissais pas par pur caprice. Mais elle m'aimait tant que bientôt elle céda aux raisons que je lui donnais, quelque mauvaises qu'elles pussent être."

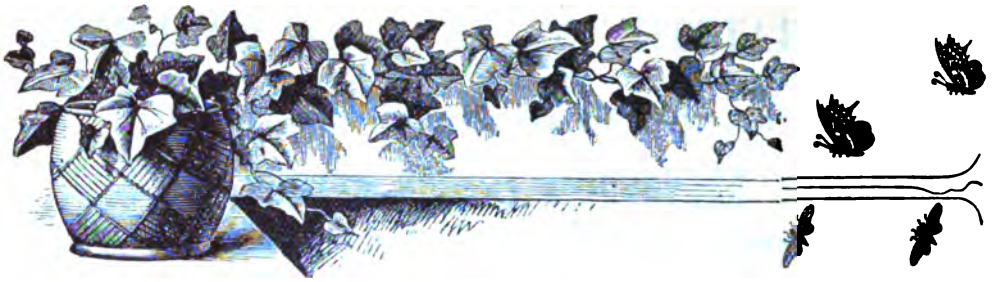
. . . . . .

VII

" Notre mariage eut lieu. Nous partîmes pour le voyage de noces traditionnel.

" Après un mois de parfait bonheur, pendant lequel j'oubliai tout, nous revînmes à la maison. A la maison ! Je me rappelle encore parfaitement la terreur qui m'envahit tout à coup, lorsque j'en franchis le seuil, et comme Liliane, se tournant vers moi avec un sourire rayonnant, m'engagea à lui donner le salut de bienvenue sous le toit où notre nouvelle vie allait commencer. J'essayai de parler : les mots me restèrent dans la gorge ; mais Liliane, dans le contentement de l'arrivée, ne remarqua rien d'extraordinaire.

" A table, je ne pus rien prendre, quoiqu'elle ne cessât de rire et de causer ; le visage de Godfrey, comme je l'avais vu la dernière fois, était constamment devant mes yeux. Je le voyais devant



F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.

SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées, bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCE.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL. 11—98

moi ; il m'apparaissait entre les rideaux, son regard sombre venait sur moi du fond de la chambre.

" Le repas fini, nous nous rendîmes au petit salon. Liliane était encore trop agitée pour remarquer que j'étais silencieux et préoccupé. Elle parcourait la chambre, admirait les porcelaines, examinait les livres et faisait souvent entendre des exclamations d'enchantement, qui, en tout autre temps, m'auraient réjoui ; mais, à ce moment mon cœur battait violemment, mes nerfs étaient singulièrement agités, une terreur incompréhensible s'était emparée de moi ; je croyais être sous la menace de quelque événement épouvantable.

" Cependant, Liliane s'arrêta dans ses investigations et me regarda d'un air anxieux.

" — Il te manque quelque chose, s'écria-t-elle, tu as très mauvaise mine ! Comment n'ai-je pas remarqué cela plus tôt ?

" Je murmurai je ne sais quoi et portai la main à mon front. Aussitôt elle fut à mes côtés et posa sa main fraîche sur mon front et m'embrassa doucement.

" — Tu as mal à la tête, dit-elle, j'aurais dû le voir ! Tu as beaucoup travaillé, mon pauvre Walter, à l'époque où tu voulais te

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN,
MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP.
Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER,
MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$10.00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - - **$500,000**
Surplus - - - - - - - **$291,000**

Directeurs :

L'HON. ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C S. POWELL, INSPECTEUR

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES,
" RUE ONTARIO,
" RUE STE-CATHERINE,
" STE-CUNÉGONDE,
" ST-HENRI,
" ST-JEAN-BAPTISTE,
VICTORIAVILLE, P. Q.,
QUÉBEC, RUE ST-JEAN,
" ST-SAUVEUR,
HULL, P. Q.
BEAUHARNOIS, P. Q.,
FRASERVILLE, P. Q.,
VALLEYFIELD, P. Q.
OTTAWA, ONT.
EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
" Glynn, Mills, Currie & Co.
NEW-YORK, Bank of America.
" Western National Bank.
" Hanover National Bank.
" National Bank of the Republic.
" National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

faire une position ; et maintenant seulement tu en ressens les suites. Tu vois combien une femme t'était nécessaire pour te soigner. Il faut te coucher ; un petit somme te fera, je crois, beaucoup de bien.

" Je répondis, en baisant la petite main qui me caressait le front, que je ne pourrais pas dormir.

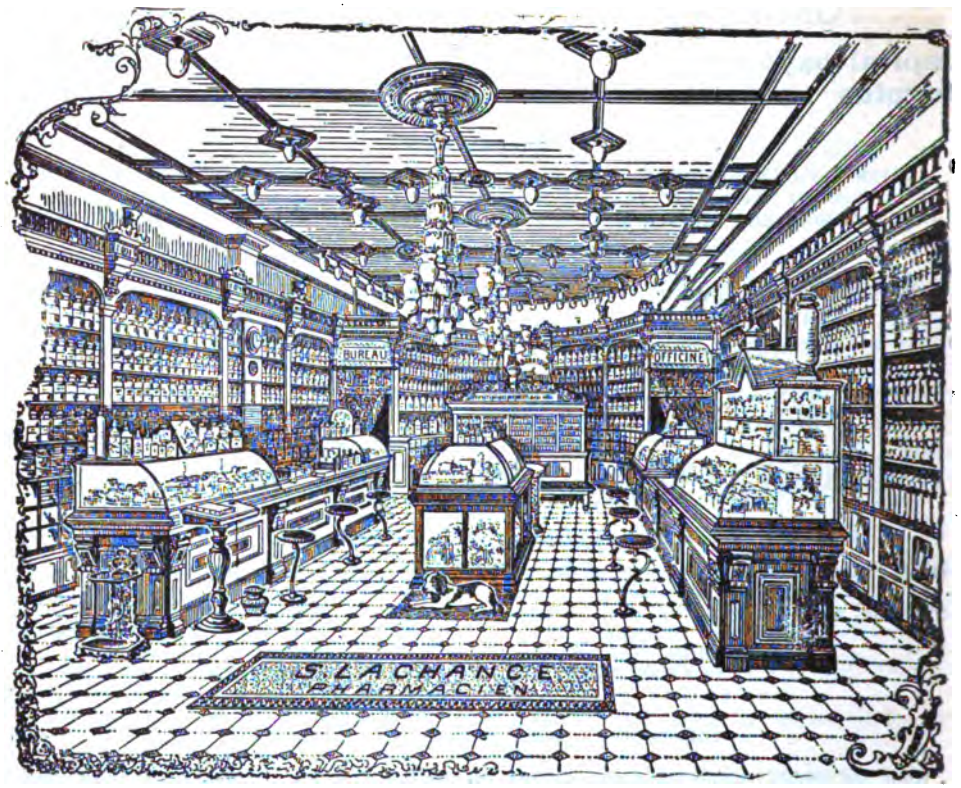
" — Oh ! mais, il le faut, répondit-elle, moitié plaisantant, moitié soucieuse, il faut aller tout de suite dormir. Ferme les yeux et sois aimable ; je vais te lire quelque chose de paisible, cela t'endormira...

" Pour lui obéir, je m'étendis sur le canapé.

" Elle prit un livre sur la table ; et, s'asseyant à quelques pas de moi, elle commença à lire. Je fermai docilement les yeux malgré l'agitation fiévreuse de mes nerfs ; jamais je n'avais eu moins envie de dormir. Quelque chose me poussait au contraire à regarder devant moi. Et pour quelle vision, ô mon Dieu !

" Godfrey était dans la chambre ! Je le vis clairement et distinctement derrière le fauteuil de ma femme. Il n'avait en lui rien de sépulcral, en dehors de la terrible expression de son visage,

PHARMACIE LACHANCE



Nous avons le plaisir d'annoncer, que pour répondre d'une manière plus satisfaisante aux besoins d'une clientèle toujours croissante, nous avons transporté notre pharmacie dans un local plus vaste et plus commode.

La préparation des ordonnances de MM. les Médecins et les recettes de famille resteront, comme par le passé, sous notre surveillance personnelle et la meilleure qualité de drogues seulement sera employée.

Nous continuerons à tenir l'assortiment le plus complet de médecines brevetées **Françaises, Anglaises** *et* **Américaines,** *ainsi que* **Parfumerie, Articles de Toilette,** *etc., etc.*

Nous profitons de l'occasion pour remercier cordialement notre clientèle de son bienveillant patronage et lui en solliciter la continuation.

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

Coin des rues Ste-Catherine et St-Christophe,

MONTREAL.

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez l ur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1898

dont le regard se reposa un instant sur le mien, puis lentement se détourna. La même haine diabolique se lisait dans ses yeux, le même rire grimaçant contractait sa bouche...

" Je ne pouvais détourner mes yeux de lui, pendant que ma femme continuait à lire sans soupçonner la terrible apparition qui se tenait à côté d'elle. Cependant elle finit par découvrir, à un de mes mouvements involontaires, que je ne dormais pas ; elle s'interrompit et me fit, en souriant, une petite gronderie. L'apparition se tourna, au même moment, de mon côté.

" Effrayée de mon silence et de la fixité de mes regards, elle se leva précipitamment et vint à moi ; mais Godfrey s'approchait aussi tout en se glissant entre nous. Je ne pus supporter plus longtemps cette épouvante et je perdis connaissance.

" Lorsque je revins à moi, j'étais sur mon lit, près duquel se tenaient Liliane et un médecin. Dans une angoisse fiévreuse, je regardai autour de moi ; et je vis, à mon inexprimable soulagement, que l'horrible spectre avait disparu. Lorsque je fus en état de les entendre, ils me dirent qu'un repos absolu me remettrait bientôt de cet accident, qui devait être purement nerveux.

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1898

" — Liliane, dis-je, lorsque nous fûmes seuls, que s'est-il passé au salon ? Pourquoi ai-je perdu connaissance ?

" — Je n'en sais vraiment rien, répondit-elle. Tu avais l'air si malade, Walter ! je me suis précipitée sur toi, mais tu étais déjà évanoui.

" Un soupir de soulagement m'échappa. Elle, au moins, Dieu merci, n'avait rien vu, rien compris des causes de mon malaise. Je n'avais sans doute rien dit qui pût les lui révéler.

" Au cours d'un entretien très affectueux que nous eûmes alors, je fis de mon mieux pour lui faire entendre le désir, peut-être irraisonné, mais bien réel, que j'avais de quitter cette habitation, où je me sentais mal à l'aise sans savoir pourquoi et où certainement je tomberais malade.

" Vous comprenez, cher ami, combien ce que je disais à ma chère Liliane devait lui paraître illogique ou même extravagant. Aussi, pendant que je parlais, la voyais-je, qui toute pensive, dirigeait sur moi des regards étonnés, et semblait se demander si j'avais bien tout mon bon sens.

" —Après tout, dit-elle enfin, tu m'avais déjà témoigné ce même désir avant notre mariage ; et quoique je doive regretter cette maison où nous nous étions, me semblait-il, préparé un séjour si

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pour la part si libérale de patronage qu'ils nous ont accordée jusqu'ici, nous prenons la liberté de rappeler que nous tenons toujours à la disposition du public des **carrosses** de première classe ainsi que des **coupés anglais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les espèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

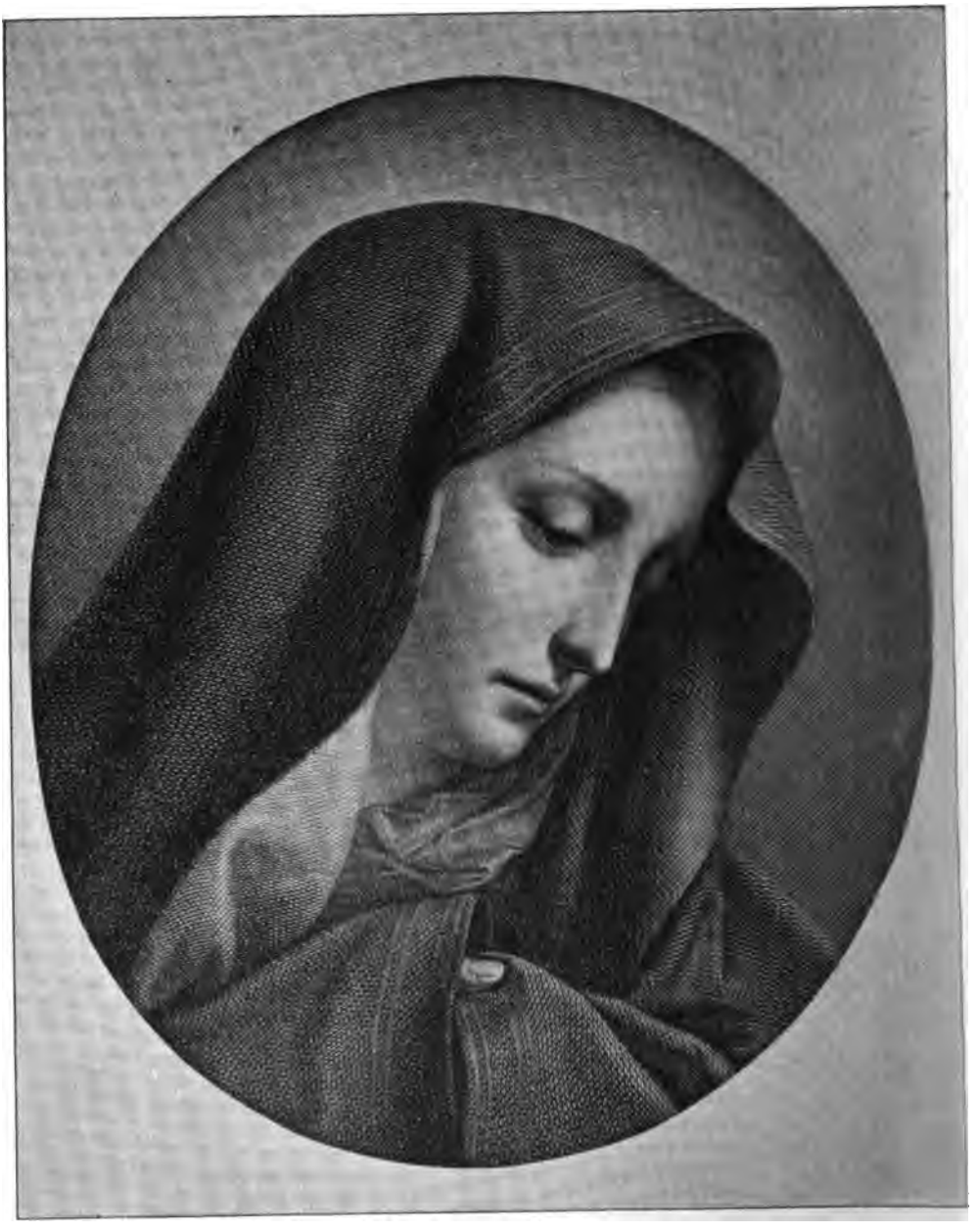
Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts et toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

No 1353, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.



MATER DOLOROSA, d'après Carlo Dolci.

PHOTO-GRAVURE PAR
DESBARATS & CIE
GRAVEURS ET IMPRIMEURS
MONTREAL

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 3 1899
CAMBRIDGE, MASS.

VII

LA PRÉSENTATION AU TEMPLE

La présentation au temple a été le sujet d'un grand nombre de compositions, qui toutes sont conçues à peu près de la même manière : Marie, vêtue de bleu, plus souvent de blanc, avec ses longues tresses de cheveux blonds flottant sur ses épaules, monte les quinze degrés qui, d'après la tradition, séparaient la partie du temple occupée par les hommes de celle réservée aux femmes. Au haut, le grand prêtre lui tend les bras ou la bénit. Au bas saint Joachim et sainte Anne, souvent entourés d'autres spectateurs, la regardent monter. Tels sont le bas-relief d'Orcagna, à Or San Michele ; la fresque de Thaddeo

Gaddi dans la chapelle Baroncelli, à Florence ; la scène plus compliquée de Ghirlandaio, à Sainte-Marie-Nouvelle. Albert Durer a introduit des vendeurs de toute espèce au bas des marches du temple. Vittore Carpaccio a fait un de ses chefs-d'œuvre de ce sujet. Tout à côté des marches il a peint un page tenant en laisse l'unicorne, que l'on considérait autrefois comme l'emblème de la chasteté : c'est à ce titre que beaucoup de peintres primitifs l'ont introduit dans les tableaux représentant la Vierge.

Toutefois, la plus célèbre *Présentation au temple* est celle que le Titien a peinte pour l'église *della Carita*, à Venise, maintenant transformée en académie des beaux-arts, où le tableau est resté. Vecelli semble s'être inspiré de Carpaccio, mais sous le pinceau du grand artiste vénitien, la scène poétique et peu compliquée de celui-ci devient somptueuse et dramatique. La Vierge, debout, soulevant sa robe d'un bleu pâle, monte les degrés avec une vivacité et une grâce tout enfantines. Le grand prêtre, sous les traits du cardinal Bembo, l'attend au haut. Parmi les spectateurs qui se tiennent au bas, on reconnaît l'artiste lui-même et son ami Andrea de Franceschi vêtus de la toge des chevaliers de Saint-Marc. En place du poétique emblème de l'unicorne, le Titien, s'inspirant sans doute de Durer, dont il avait dû voir le tableau, peint près de trente ans auparavant, a mis une vieille femme qu'on dit être le portrait de sa mère ; elle est assise, ayant à ses côtês un panier rempli d'œufs. Plus libre dans ses allures, la poésie nous donnera un tableau plus complet de cet épisode de la vie de notre mère bien-aimée :

Quand Anne vers le soir montait de la fontaine,
Chacun se retournait vers la Nazaréenne
Pour admirer l'enfant dont les charmes vainqueurs
Attiraient tous les yeux, ravissaient tous les cœurs.
Jamais tant de beauté, jamais tant de grâce
N'avait orné le front d'une enfant de sa race :.....

Avec ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds, fluets,
Ressemblant aux blés d'or azurés de bluets.
Anne, l'heureuse mère, avait fait la promesse
De consacrer à Dieu le fruit de sa tendresse.
Marie aux derniers lis n'avait que trois printemps ;
Mais la raison chez elle a devancé les ans :
De ses clartés d'amour l'Esprit-Saint l'illumine.....
En son âme elle entend comme une voix divine
Qui lui dit : " Vierge chère à mon cœur, c'est ton Dieu
Qui te parle à cette heure et t'appelle au saint lieu.....
Laisse là ton foyer, ton peuple, ta famille !
Et viens ! " Eliacin, Anne et la jeune fille,
Traversant donc un jour la plaine d'Esdrelon,
Allaient de Nazareth au temple de Sion.
Chargés de fruits nouveaux et de présents, les ânes
S'avançaient lentement à l'ombre des platanes,.....
Puis, longeant le chemin qui monte du versant
Boisé de la montagne au sommet blanchissant,
On les revit bientôt redescendre la pente
Verdoyante et fleurie où le ruisseau serpente,
Et s'arrêter le soir au petit bourg d'Endor
Qui s'allonge en échappe au pied du mont Thabor.
A l'aube on repartait,.....et le groupe fidèle,
Las, venait à midi s'asseoir sur la margelle
D'un puits rafraîchissant, à l'ombre des palmiers,
Près de la source vive où buvaient les ramiers,
Où, sous leurs voiles blancs, les brunes canéphores
A la file venaient remplir d'eau leurs amphores.
On marcha plusieurs jours. Que de sites charmants
Pour reposer leurs yeux, et que d'enchantements
Dans ce pays divin !.....Dans les brumes lointaines
C'était Sichem, ses fleurs, ses nombreuses fontaines.....
C'était Tibériade au splendide décor :
La molle mer d'azur dans une vasque d'or.
Après les champs de fleurs, les froments et les orges,
Les cactus, les figuiers, les ravins et les gorges,
Les tamaris, c'étaient des pays désolés,
Des sentiers rocailleux et des plateaux brûlés.
En route on cueillait des fruits, du baume et des baies
Qui pendaient aux rameaux ou rougissaient les haies.
Après avoir passé la nuit à Béthoron,
On vit au loin blanchir les remparts de Sion,
De l'Hermon au Thabor, et l'ombre et la lumière
Elevaient vers le ciel comme un chant de prière,
Comme un hymne d'amour, un immense hosannah,
Et les cieux répondaient : Célébrez Jéhovah !
Et les fleurs de partout embaumaient la vallée
Et semblaient saluer la Vierge Immaculée,

La fleur qui pour le ciel conservait son parfum
Pour l'épandre en secret, loin du monde importun,
Aux pieds de l'Eternel. Aux entours, la nature,
Avec ses airs de fête et sa riche parure,
Voulait ravir son cœur. Les brises qui chantaient,
Les sources, les oiseaux et les fleurs la tentaient;
Mais son âme entendait une voix plus touchante
Que celle de l'oiseau dont le bosquet s'enchante,
La voix du Bien-Aimé. Le temple magnifique
Au loin retentissait déjà du saint cantique.
Princes et peuple en foule inondaient les parvis,
Quand si belle apparut à leurs regards ravis
La fille de David et des grande patriarches.
Sans aide elle monta gaîment les quinze marches ;
Lors au grand prêtre Anne l'offrit avec bonheur.

Ajoutons qu'il est à croire que les anges, visibles à la seule Marie, lui firent un dais de leurs ailes, semèrent sous ses pas les fleurs du paradis, et l'accompagnèrent de leurs mélodieux concerts.

Alphonse Lecl

VIA DOLOROSA
d'après Raphaël.

LE TYPHUS DE 1847

(*Suite et fin*)

CHAPITRE ONZIÈME

La consolation.

L'ange de l'agonie porta au divin Crucifié quelques paroles éternelles pour le réconforter. Le mérite de cette divine tristesse et l'encouragement que voulut recevoir le Verbe incarné nous obtiennent, à nous, la grâce de supporter nos plus grandes amertumes, sinon avec contentement, du moins avec soumission.

Les malheureux enfants de la catholique Irlande expérimentèrent cette vérité et goûtèrent, même sur le sol étranger, au milieu de cruelles souffrances, quelques-unes de ces consolations qui viennent des cieux. Leur foi se maintint avec force et persévérance, et l'espoir de la rétribution éternelle les détacha de tous les biens d'ici-bas.

Un grand nombre de ces émigrés reçurent, sur notre sol, les bénédictions de Dieu, l'abondance des biens terrestres, et cela, à cause de leur fidélité et de leur attachement à notre sainte religion.

Un grand nombre se convertirent, et les Irlandais catholiques en conçurent une grande joie.

Le dévouement infatigable de Mgr Bourget et de son coadjuteur Mgr Prince, ainsi que celui des prêtres du clergé, venus en si grand nombre à leur secours, dilatèrent leur cœur oppressé par de si cruelles angoisses. La

vue des religieuses, si attentives à leur soulagement, les consolait.

A leur approche, ils faisaient le signe de la croix, joignaient les mains et levaient les yeux au ciel.

La présence du R. P. O'Mally, venu d'Irlande avec eux, semblait leur faire oublier l'exil. Il était si bon, si sensible, qu'il ne pouvait pas entendre parler de ses malheureux compatriotes sans verser des larmes.

Le service de la petite chapelle avait été accueilli avec un bonheur sans expression, on était si heureux d'assister au saint sacrifice.

La première messe y fut dite par Mgr Prince et les sœurs y chantèrent de pieux cantiques.

Cette humble chapelle vit beaucoup d'abjurations, on y administrait le saint baptême ainsi que d'autres sacrements qu'on avait tardé à recevoir. Plusieurs adultes furent baptisés, confirmés et mariés selon les lois de l'Église.

C'est là aussi qu'on célébra avec la plus grande solennité possible la belle fête de Noël. Les sœurs y chantèrent de pieux cantiques avec les orphelines qu'elles avaient amenées avec elles de la maison mère. C'est dans cette chapelle de l'exil qu'on aimait à prier pour le grand O'Connell, le libérateur de l'Irlande, que la mort moissonna en cette année néfaste de 1847, avant qu'il vît le triomphe glorieux de sa cause.

C'est dans cette année 1847 encore que fut bénite l'église Saint-Patrice, église mère des congrégations irlandaises de cette ville. Ce fut le jour même de la fête de saint Patrice que Sa Grandeur Mgr Prince en fit la bénédiction. Le révérend M. Connolly y fit un sermon qui dura une heure. A l'occasion des épreuves cruelles de la catholique Irlande, on supprima à Montréal le banquet ordinaire donné dans cette circonstance à tous les contribuables.

Mais nous lisons dans les annales que ce même jour, la communauté des Sœurs Grises invita les orphelins et orphelines de l'asile Saint-Patrice, ouvert depuis quelques mois sur la rue Murray, à venir prendre le dîner à la maison mère ; ce qui eut lieu avec grand contentement de part et d'autre. Les petites filles furent accueillies chez les orphelines et les petits garçons à la salle Saint-Alphonse, salle des orphelins.

A cette époque, cette maison d'orphelins avait définitivement sa dénomination, on la connaissait dans la ville sous le titre d'asile Saint-Patrice. Voici un extrait d'un journal anglais que nous aimons à citer en le traduisant :

" St. Patrick's Asylum. We direct attention to this " charitable Institution and hope it will receive an " increase of public support. Those who first suggested " the undertaking and then generously devoted a com- " modious building for the Institution are rewarded in its " daily benefits."

February 4th, 1847.

L'asile Saint-Patrice, au début, fut tout simplement une œuvre entreprise pour la réunion d'un nombre de pauvres et d'orphelins que sœur Hurley voulait retirer de la misère et qu'elle confia à madame McGrath, qui voulait bien partager son dévouement. Sœur Hurley cependant n'habitait point cette première maison qu'elle visitait chaque jour et dont elle pourvoyait à tous les besoins par ses quêtes et son industrie ingénieuse. Ce ne fut que le 9 octobre 1847, que trois sœurs prirent la direction interne de cette maison, qui subit plusieurs mutations. M. McGrath n'avait accordé gratis le loyer de l'une de ses maisons que pour six mois... On alla alors prendre possession d'un autre logis chez M. McDonnell, ce qui ne dura tout au plus que deux mois. On alla ensuite

habiter dans la rue Bleury quatre ou cinq mois, puis enfin à la résidence de M. de Rocheblave, où se retirèrent, en 1848, les messieurs du séminaire qui desservaient l'église Saint-Patrice. En 1849, on retrouve les pauvres et les orphelins de Saint-Patrice sur la rue Craig, dans la maison de M. Augustin Perrault, où ils demeurèrent jusqu'à ce que l'asile Saint-Patrice fût bâti en 1851 ; il fut bénit le 21 novembre par le révérend monsieur Billaudèle, supérieur du séminaire. Sœur Hughes, chargée de la conduite de la maison sur la rue Craig, eut pour la seconder sœurs Marie Christin et Ste-Croix (Robin).

Durant ces années, en 1850 probablement, sœur Reid, chargée de la visite des pauvres irlandais à domicile, avait ouvert, sur la rue Colborne, une maison où se réfugièrent cinquante pauvres familles qu'elle soulageait par des aumônes. En bas de cette maison, elle avait recueilli une cinquantaine de pauvres orphelins et orphelines dont les parents étaient morts durant la douloureuse période du typhus. Madame Brown, une victime aussi elle de l'exil, et qui avait échappé aux fureurs de la contagion avec sa jeune famille, prenait soin de ces enfants et leur faisait une classe élémentaire, avec un heureux succès. Mais bientôt le bon Père Dowd, aumônier des pauvres, fit réunir tous ces orphelins à ceux de la rue Craig. Madame Brown y fut également accueillie.

Sœur Reid succéda à sœur Hughes et fut la première supérieure de l'asile que nous voyons aujourd'hui bâti à côté de l'église Saint-Patrice.

Sœur Forbes prit l'administration de cette maison en 1853 et y demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1877.

Les sœurs Olier et Dalpée, qui furent des plus anciennes missionnaires dans cette maison, en eurent également la conduite comme supérieures, succédant l'une après l'autre à la sœur Forbes. Sœur Pagnuëlo qui y demeura 22 ans, et les autres sœurs Devins et Harkin.

Sœur Pepin ainsi que les deux premières compagnes des sœurs Hughes et Reid, sœurs Marie (Christin) et Ste-Croix (Robin) virent les premiers et heureux développements de l'asile. Elles eurent néanmoins à supporter beaucoup de privations et de sacrifices, cette maison ne subsistant que par la charité et le soutien de la congrégation irlandaise, dont le dévouement et la générosité ne firent jamais défaut. Chaque année un bazar, des quêtes et d'autres recettes de bienfaisance venaient grossir le chiffre de la caisse des pauvres; mais les orphelins, les orphelines étaient si nombreux, puis on accueillait également la vieillesse infirme ou sans soutien... Parfois on souffrait et on ne le disait point. Un jour, par exemple, la sœur dépensière vient prévenir la supérieure, vers les neuf heures du matin, qu'elle n'avait absolument rien pour préparer le dîner. Toutes les provisions étaient épuisées. Sœur Reid lui répondit: " Ma sœur, nous allons " en premier lieu faire notre lecture, puisque c'est l'heure " de la faire, et nous verrons après cela ce que nous pour- " rons faire."

On mit les orphelines en prière. La lecture à peine terminée, on entend le timbre de la porte résonner fortement. Un bon vieillard, chargé d'un énorme panier, apportait les provisions nécessaires au dîner. Il avait eu l'inspiration de faire une quête au marché en faveur des pauvres de l'asile Saint-Patrice.

Que de faits de ce genre il y aurait à relater ici. La divine Providence fut admirable pour cette maison.

Parmi les Dames de charité qui protégèrent avec tant de bienveillance l'asile Saint-Patrice, on conserve tout particulièrement le nom de madame Vallières de Saint-Réal, qui en fut l'insigne bienfaitrice par son dévouement et ses bienfaits. Mesdames Chs Wilson, M. P. Ryan, madame W. Brennan et madame Murphy la secondèrent admirablement.

L'asile Saint-Patrice est devenu tellement prospère aujourd'hui, qu'on pourrait dire que l'abondance y règne. Ne craignons point cependant la prodigalité. Une administration sage et discrète tient en main le bien des pauvres pour le ménager en faveur d'un plus grand nombre.

On compte ordinairement à Saint-Patrice 150 à 200 orphelins et orphelines dont les noms entrent dans les registres chaque année.

A voir ces enfants réunis ou défilant dans les processions, revêtus d'habits convenables à l'état prospère de leur maison, on admire la divine Providence et l'on répète avec amour cette douce invocation qui revient sur nos lèvres chaque jour : *Divine Providence, vous êtes la mère des orphelins.* Les détails que nous venons de donner sur la maison de Saint-Patrice sont bien succincts. Plusieurs pages écrites sur les commencements de cette maison ne se retrouvent plus. Nous sommes ainsi privés de la consolation que nous aurions eue de connaître la protection admirable du ciel sur cette maison et de nous édifier tout particulièrement du dévouement et de l'esprit de sacrifice dont étaient animées les premières sœurs qui prirent la conduite de cet asile. A combien de privations elles furent soumises, elles et leurs pauvres !

Ce dont nous ne pouvons douter, c'est la grande bénédiction que le Seigneur s'est plu à répandre sur cette œuvre, qui fait honneur aujourd'hui non seulement à la congrégation irlandaise, mais à la ville de Montréal.

Nous ne terminerons point ici cette imparfaite esquisse sans rapporter deux traits bien émouvants, à l'occasion de deux familles dont les enfants furent accueillis à l'asile Saint-Patrice quelque temps après le typhus.

Un nommé Welsh, ayant échappé au fléau destructeur, était en recherche anxieuse d'une petite fille qu'il avait perdue. Il entre au parloir de l'asile pour prendre des

informations ; il était accompagné de son petit garçon qu'il avait eu le bonheur de retrouver dans une famille où il avait été placé. En ce moment sœur Sainte-Croix (Robin), hospitalière des orphelines, conduisait ces enfants au dehors pour les y amuser, lorsque soudain se détache des rangs une petite fille de cinq à six ans, qui reconnaît, non pas son père, mais son petit frère, et lui saute au cou. Le petit garçon reconnaît aussi lui sa petite sœur et tous deux s'étreignaient en pleurant, au grand étonnement du père, qui doutait encore de la consolation de retrouver sa chère petite fille. On comprend facilement le bonheur de ce pauvre père.

Nous avons parlé plus haut de madame Brown, que sœur Reid avait eue, comme aide et institutrice des cinquante orphelins qu'elle avait recueillis dans sa maison de la rue Colborne.

Madame Brown était venue d'Irlande sur les navires infectés de fièvre ; elle y prit le typhus, et fut transportée aux sheds, où on la soigna. Or cette bonne et tendre mère avait trois enfants, un petit garçon et deux petites filles, Brigitte et Rose, qu'on plaça comme les autres enfants dans de bonnes familles. Le petit garçon fut accueilli par le révérend M. Archambault, curé de Saint-Hugues, qui lui fit faire ses études et le conduisit heureusement dans la carrière sacerdotale. Devenu un prêtre fervent, M. Brown remplaça son insigne bienfaiteur dans sa propre cure.

Madame Brown étant entrée en parfaite convalescence, se mit à la recherche de ses enfants. Elle apprit le dévouement du révérend M. Archambault pour son fils et put, après quelques recherches, retrouver sa fille Brigitte, mais elle ne pouvait pas découvrir sa petite Rose, la plus jeune. Elle priait et pleurait. Or, un jour qu'elle assistait à un office célébré dans l'église Saint-Patrice où les sœurs avaient conduit leurs orphelines, cette pauvre mère

songeait sans doute à sa petite Rose. Tout à coup l'une des orphelines, bien petite, s'amusant avec un petit marbre qu'elle roulait en tous sens dans ses petites mains, échappa son joujou ; l'enfant, sans se soucier de personne, se met à la poursuite de son marbre qui va s'arrêter, en roulant, dans un des plis de la robe de madame Brown. O bonheur ! madame Brown reconnaît son enfant ! jugeons de l'émotion et du bonheur de la tendre mère. Elle avait maintenant retrouvé toute la famille qui lui restait sur la terre d'exil.

C'est sans doute après cette dernière circonstance que madame Brown se fit l'auxiliaire de ma sœur Reid dans l'instruction de ses orphelins.

Brigitte et Rose entrèrent au noviciat, mais après quelques mois on reconnut que Brigitte n'était pas appelée à la vie religieuse ; elle retourna auprès de sa mère et se maria convenablement dans la paroisse de son frère. Rose persévéra dans sa sainte vocation et fit profession sous le nom de sœur Saint-Patrice. Le Seigneur se contenta de son sacrifice, elle ne vécut que peu d'années, elle mourut à l'âge de 22 ans et quelques mois, ayant passé près de 6 ans dans la communauté, où elle fut véritablement une petite rose sans épines par son caractère doux et pacifique et exhalant les parfums d'une piété douce et solide.

Ces faits touchants rappellent à la mémoire quelques détails sur l'émigration, en Canada, de l'une de nos infirmes, achevant sa carrière à la salle des femmes des Sœurs Grises.

L'histoire d'une exilée, quelle qu'elle soit, obtient des sympathies.

Lorsque, en 1847, le gouvernement anglais entassait les pauvres d'Irlande dans de nombreux navires qui faisaient voile vers les deux Amériques, il se trouvait également des exilés volontaires qui tentaient fortune sous notre ciel.

Un jeune homme et une jeune fille s'embarquèrent un jour sur l'un de ces navires. Ils étaient frère et sœur. *Samuel et Esther* venaient de s'arracher des bras de leurs chers parents qui consentaient à cette cruelle séparation pour répondre à la pressante sollicitation d'une cousine demeurant à Toronto, qui voulait les faire héritiers de sa fortune. Ils étaient protestants.

Munis de certificats et d'indications bien sûrs, ils traversent la mer. Esther prend les fièvres du navire... mais Samuel son frère est si attentif à la secourir qu'il voit sa sœur revenir à la vie et prend confiance de sa première convalescence.

Arrivé à Montréal, Samuel s'empresse de lui procurer quelques toniques pour continuer avec plus de sûreté sa route jusqu'à Toronto. Il entre dans un restaurant, mais craignant qu'on inquiétât sa sœur qui paraissait encore souffrante, il lui dit : " Ma sœur, assieds-toi sur le " seuil, je vais me hâter et si quelqu'un te demande si tu es malade, ne le dis pas." A peine Samuel est-il entré, qu'une voiture s'avance rapidement vers cet endroit et s'arrête à quelques pas... Un gentleman en descend et va droit à la jeune fille qui n'a pas échappé à son regard (c'était probablement un médecin). " Vous êtes malade, lui dit-il.—Je ne le suis pas, répond Esther toute " tremblante.—Vous l'avez été.—Oui ! mais " je suis mieux. —Montrez-moi votre langue." Puis, lui tâtant le pouls, il fit une exclamation d'horreur. Appelant aussitôt son cocher, il jeta la pauvre Esther au fond de la voiture, et le cheval à toute vitesse prit le chemin de la Pointe Saint-Charles. La pauvre enfant criait et appelait de toutes ses forces son frère, qui sort tout effrayé de la maison et se met à courir pour rejoindre sa sœur. Il constate qu'on la conduit aux sheds et il y arrive avec elle. A peine peuvent-ils échanger quelques mots. " Ne pleure pas, Esther, lui dit-il, je ne quitterai pas Montréal

avant que tu sois rétablie. Demain je viendrai te voir." Le lendemain, Samuel revint-il ou ne revint-il pas? Hélas ! la jeune Esther était déjà sous l'influence d'un délire fiévreux qui la rendait inconsciente de tout.

Elle ne revit jamais ce frère, qui hérita probablement de la fortune de sa vieille cousine. Chercha-t-il sa sœur, afin de l'amener avec lui ?... Il se peut, mais la divine Providence veillait sur l'adolescente de quatorze ans tombée heureusement dans les bras des sœurs de la charité.

Esther releva de la cruelle maladie du typhus, elle s'attacha aux sœurs qui en avaient pris soin, elle écouta leur enseignement, s'édifia de leur piété et conçut le désir d'embrasser la religion catholique. On l'instruisit et bientôt elle put recevoir le baptême des mains du bon et révérend Père O'Mally et faire sa première communion dans la modeste chapelle des sheds. On songea à la placer convenablement dans une de nos bonnes familles canadiennes et les respectables parents de mère Coutlée l'accueillirent parmi eux.

Esther prit le nom de Mary au baptême et déclina celui de sa famille, afin de se soustraire aux recherches de parents protestants qu'elle aurait pu rencontrer dans le pays. Elle demeura près de sept ans chez monsieur Coutlée, où elle ne reçut que de bons soins ;... mais la pauvre enfant trouvait partout son exil... n'était-elle pas seule sur la terre, si éloignée des auteurs de ses jours et de ce frère bien-aimé qui avait conduit ses pas vers la terre étrangère et dont elle n'entendait plus parler ?.... Mary se tourna vers Dieu et songea à ne mettre sa consolation qu'en lui seul... Elle se souvint des Sœurs Grises et de la sœur Cinq-Mars tout particulièrement, qui avait été pour elle une seconde mère. Mary se décida un jour à partager les travaux de ses bienfaitrices dans le soin à donner aux pauvres et aux malades : c'était une dette de

reconnaissance à acquitter. Elle en parla au curé de la paroisse : c'était aux Cèdres que la famille Coutlée demeurait. Mais ni le pasteur, ni la famille hospitalière qui avait accueilli la jeune orpheline ne consentirent à son départ. La pauvre enfant ne pouvait cependant se distraire d'une pensée que la bonne édification et la reconnaissance avaient fait naître dans son cœur. Elle put enfin, un jour, prendre congé convenablement de ses hôtes. Après leur avoir témoigné affectueusement sa gratitude, elle arrive à Montréal et vient se jeter dans les bras de mère Deschamps, alors supérieure. C'était en 1855 ou 56. Mary fut admise dans la maison et placée dans la salle de l'Ange-Gardien, où l'on prenait soin des enfants que les nourrices rapportaient quand ils avaient dix-huit mois. A cette salle on a substitué la crèche que fait l'admiration des personnes qui visitent l'Hôpital Général. Après avoir témoigné sa bonne volonté dans cette salle et ailleurs, la pauvre enfant fut prévenue d'infirmités précoces. Elle retrouva encore dans ses chères Sœurs Grises une charité qui ne s'est point altérée. Elle eut son lit et des soins à la salle des femmes, où elle acheva son existence, purifiée par les souffrances d'un rhumatisme goutteux.

On reconnaît facilement ici notre pauvre Mary McKune, toujours reconnaissante des soins de la divine Providence à son égard, et heureuse d'avoir vu sa petite barque qui allait sombrer dans les fureurs de la tempête, arriver, à la faveur de l'étoile de la mer, au port de la vérité et du salut.

Vraiment il nous en coûte de nous éloigner du vaste champ que nous venons de parcourir. Cette terre de la Pointe Saint-Charles que nous avons foulée est une terre bénie, elle recouvre 6000 (six mille) tombes de martyrs. La voie ferrée qui sillonne en tous sens aujourd'hui la vallée de la Pointe Saint-Charles et les mille et une habitations qui se dressent en tous sens devant nous,

laissent à peine apercevoir l'endroit où se déroulait autrefois le champ de l'épidémie.

Une pierre énorme érigée comme premier monument par les ouvriers qui construisirent le pont Victoria, nous indique seule ce lieu vénérable, par son humble inscription.

Mais si les cendres refroidies de nos frères d'Irlande n'ont pas de marbres ni de cyprès qui ombragent leurs tombeaux, le ciel immortalise leur gloire, et nos annales canadiennes enregistrent avec respect cette page de leur malheur et l'admirable dévouement qu'il a produit.

Heureuse époque qui a fait des saints et des martyrs sous les lois de l'oppression. Heureuses années de 1847 et 48, qui ont donné des héros et des héroïnes non pas en combattant par le glaive, mais en mourant pour le soulagement de l'étranger.

O sainte religion, à toi la gloire d'un si héroïque dévouement!... Épisode d'horreur, mais si glorieuse, comment t'oublier?...

Le choléra asiatique apparut en 1849, 52 et 54. Les chères Sœurs Grises n'ont pas reculé devant ces fléaux destructeurs. Quelle est la maison infectée qui n'a pas connu leur dévouement ? Le typhus même est venu comme un nouveau fantôme faire maintes apparitions.

En 1867, on craignit une épidémie ; 12 à 15 sœurs qui avaient visité les malades en furent atteintes. Deux moururent : les chères sœurs Lanthier (Hurtubise) et Bailleur (Sainte-Marie de Bonsecours).

La première, encore postulante, avait dit en allant auprès de pauvres pestiférés, quel bonheur pour moi si j'allais mourir dans cet exercice de charité, je serais martyre. Notre-Seigneur exauça ses vœux. Une palme, une couronne signalèrent les célestes fiançailles de cette prétendante à la vie religieuse.

***

LA LITTERATURE AMERICAINE

(*Suite et fin*)

Toutefois, Prescott n'alla pas en Espagne, mais se fit remettre les documents qu'il voulait étudier. Il se livra au travail avec tant d'ardeur qu'il faillit perdre complètement la vue : il resta trois mois sans pouvoir ouvrir son œil unique. Il eut alors recours à un instrument appelé *nectographe*, espèce de carton sur lequel étaient tendus des fils pour conduire la main, et ce fut ainsi qu'après sept ans et demi d'un travail héroïque, il publia son chef-d'œuvre, l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*, qui produisit une profonde sensation en Europe aussi bien qu'en Amérique. Mais ce ne fut pas son seul ouvrage. On lui doit encore une histoire de la *Conquête du Mexique*, celle de la *Conquête du Pérou*, et l'*Histoire de Philippe II*, qui ne firent qu'accroître sa réputation. Tous ces ouvrages ont été traduits dans toutes les langues mères européennes et ils méritaient de l'être, car ils sont parfaits tant sous le rapport de la science, de l'impartialité et de la clarté, que sous celui du style, qui est entraînant.

Prescott termina une vie si bien remplie le 28 janvier 1859, qui fut aussi, comme on vient de le voir, l'année de la mort de Washington Irving.

George Bancroft est un autre historien dont les œuvres font autorité. Il naquit à Worcester, dans le Massachusetts, en 1800. Son père avait lui-même publié, en 1807, une *Vie de Washington* qui le fit avantageusement connaître. Son fils devait marcher sur ses traces.

Ayant terminé ses études à l'Université de Harvard, il fit aussi son tour d'Europe pour y compléter son édu-

cation littéraire, puis revint en Amérique où il obtint une chaire de grec à la célèbre université. Il avait alors 24 ans. Quelques années se passèrent ainsi à professer et à accroître son bagage littéraire. Entre temps, il publia dans la *North American Review* et la *Quarterly Review* de Boston des poésies et autres articles qui furent remarqués. Il avait déjà publié deux volumes de sa grande *Histoire des États-Unis* lorsque, cédant aux sollicitations de puissants amis politiques, il embrassa la vie publique. En 1842, étant envoyé à Londres comme ministre plénipotentiaire, il y demeura trois ans pendant lesquels il se lia avec l'élite des écrivains anglais et français : Hallam, McCaulay, Grote, Peel, Brougham, Dickens, Guizot, Mignet, Lamartine, Thiers, de Tocqueville. Grâce à ces hautes influences, il put avoir accès aux archives de ces pays, où il puisa une masse de renseignements qui le mirent à même de pouvoir compléter son *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord*, qui comprend douze volumes. Ce fut son œuvre capitale et celle de cinquante années de recherches et de travail.

" L'*Histoire des États-Unis*, dit M. A. Moireau, dans une excellente notice publiée sur ce célèbre écrivain, a coûté à son auteur cinquante années d'un labeur pour ainsi être ininterrompu. Le plan conçu dès l'origine était tellement vaste que la réalisation n'a pu en être effectuée que jusqu'au seuil de la période moderne, au moment où les États-Unis sont devenus, au sens propre du mot, une nation. Le résultat de ce grand effort n'en a pas moins été d'assurer à son auteur le renom d'un des premiers historiens de son pays et de son temps. Cette réputation était établie dès l'apparition des trois premiers volumes. Heeren déclare que peu d'œuvres historiques modernes ont atteint une telle élévation, tant au point de vue de la consciencieuse étude des sources qu'à celui de l'art de l'exposition. Everett dit qu'un tel ouvrage supprime

la nécessité de toute œuvre ultérieure sur la même période historique. Les principales qualités attribuées à l'œuvre de Bancroft sont : la recherche aussi infatigable qu'intelligente et l'emploi scientifique des documents de toute nature se rapportant au sujet, une critique scrupuleuse et sûre d'elle-même, une érudition dont la profondeur et l'étendue ont été rarement égalées, une composition féconde en effets puissants et dramatiques, un style pittoresque, une peinture vive des caractères et surtout (les critiques américains insistent particulièrement sur ce point) l'intensité du sentiment patriotique et la passion de la liberté qui animent l'ouvrage et en pénètrent toute la structure."

John Lothrop Motley est le quatrième des grands historiens américains. Né en 1811, à Boston, dans le Massachusetts, ce coin de terre vraiment privilégié des historiens nationaux, il débuta dans la carrière littéraire par quelques chroniques de l'histoire coloniale de son pays et par deux romans. Le succès qu'obtint Prescott en histoire excita chez lui la noble ambition de produire quelque ouvrage digne d'être cité. Après un long séjour en Hollande, il publia l'*Histoire de la République hollandaise et l'Histoire des Pays-Bas*, qui le placèrent du coup parmi les historiens distingués de son pays. On voit que Motley a beaucoup étudié Carlyle ; sa manière et son style s'en ressentent, et en recherchant la profondeur, à l'exemple du maître, il n'atteint souvent que l'étrange ou l'obscur. Hormis Carlyle, l'Angleterre, dit M. de Gourmont, n'a en ce siècle aucun historien qui puisse se comparer à ces quatre historiens américains.

Francis Parkman, sur qui la tombe vient à peine de se fermer, ne doit pas être passé sous silence, dans une circonstance comme celle-ci. Ses nombreux et consciencieux ouvrages sur l'histoire de notre pays lui ont valu une grande et juste réputation, et il figure avec honneur à la suite de Prescott et de Bancroft, et il est plus pondéré et impartial que Motley.

Après l'histoire, qui enseigne, vient la poésie qui enchante, qui embellit la vie, qui berce l'âme de douces illusions, qui répand, pour qui sait l'apprécier, un charme infini sur l'existence.

L'antiquité avait compté neuf Muses ; il y en aurait dix aujourd'hui, paraît-il, puisque, dès 1650, une femme, madame Bradstreet, faisait entendre des chants harmonieux intitulés : " La dixième Muse." Cette dixième muse, ne discutons pas sur la propriété du terme, serait la muse américaine.

Toutefois, les Américains, pendant la période coloniale et celle non moins difficile des guerres de l'Indépendance, ne purent donner presque aucun loisir à la poésie ; mais au 19e siècle parurent Bryant et Longfellow qui, à l'époque même qui vit briller notre poète Crémazie, prirent place dans le Parnasse américain.

William Cullen Bryant, né à New-York, débuta dans les lettres, à l'âge de treize ans, par une satire politique qui eut tant de succès qu'une seconde édition suivit presque immédiatement la première. Ses études classiques terminées, il se fit admettre au barreau qu'il abandonna quelques années plus tard pour se livrer entièrement à la littérature. En 1816, le *North American Review* publia son beau poème *Thanatopsis*. Cinq ans après, il publiait la plus remarquable de ses compositions, *les Ages*, où il passe en revue le progrès de l'humanité depuis les temps les plus anciens.

Bryant aime la nature, surtout quand elle revêt ses formes sauvages, solitaires et pittoresques. Il la chante, comme Bernardin de Saint-Pierre, avec des accents pathétiques et d'une douce tristesse. Une feuille d'automne emportée par le vent émeut son âme tendre et rêveuse :

" Ils sont revenus, les jours tristes et remplis de mélancolie, avec leurs vents mugissants, leurs forêts dénuées de verdure et leurs prairies desséchées. On voit, entassée dans les profondeurs des vallées, la feuille morte

que froisse la brise du soir, ou que déplace le lièvre en la foulant de ses pieds légers. Le rouge-gorge et le roitelet ont quitté la branche, aussi bien que le geai, et de la cime de l'arbre le corbeau, tout le jour, fait entendre son lugubre croassement.

" Où sont donc les fleurs, fleurs jeunes et belles qui hier encore crurent et brillèrent de tout leur éclat, comme des sœurs de beauté ? La tendre famille des fleurs, hélas ! est descendue dans la tombe ; elle repose sur son lit de silence, comme le font les bons de la terre. La pluie tombe là où naguère fut la fleur ; mais la froide pluie de novembre ne saurait faire renaître du sein de la terre les objets chéris qu'elle recouvre...."

Henry Wadsworth Longfellow est non seulement le plus grand poète de son pays, mais ses travaux littéraires lui valurent une renommée universelle.

Né à Portland, État du Maine, le 27 février 1807, il fit de brillantes études au collège Bowdoin, où il accepta peu d'années après une chaire de langues étrangères. Toutefois, avant d'inaugurer son cours et pour se perfectionner dans la connaissance des littératures qu'il devait enseigner, il fit un voyage en Europe qui dura trois ans et demi, visitant la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, s'assimilant avec un rare bonheur les langues et les chefs-d'œuvre littéraires de chacun de ces pays. A son retour, à l'âge de 22 ans, il ouvrit son cours et commença la longue série de ses productions littéraires.

Nommé en 1835, professeur de belles-lettres et de littérature moderne au célèbre collège de Harvard, il fit un second voyage sur le continent, parcourant, cette fois, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande et le nord de l'Allemagne. En 1854, s'étant démis de ses fonctions de professeur, il alla s'établir avec sa famille à Boston où il ne cessa de produire jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 24 mars 1882.

Les œuvres littéraires de Longfellow sont nombreuses. Je voudrais que le temps me permît d'en analyser ici quelques-unes, et de citer des extraits de ce poète si éminent et particulièrement sympathique parmi nous, car l'auteur d'*Évangéline* vivra aussi longtemps que battra un cœur français en Amérique.

De 1829 à 1835, Longfellow publia un *Essai sur la littérature espagnole*, suivi d'une traduction des *Caplas* de Manrique et d'un volume d'esquisses : *Outre-mer*. Les grands écrivains américains semblent avoir un goût prononcé pour l'Espagne. C'est là que Washington Irving et Prescott viennent s'inspirer. Ticknor, le prédécesseur de Longfellow au professorat de littérature étrangère au collège d'Harvard, avait, lui aussi, publié une *Histoire de la littérature espagnole*, qui, en son genre, est un chef-d'œuvre.

De 1835 à 1882, époque de sa mort, il ne se passa presque pas une année sans que Longfellow produisît un ouvrage qui ajoutât à sa réputation toujours croissante. Il était constamment occupé ; aussi l'amour de la vie, mais de la vie active, est un des caractères saillants de ces poésies. Spiritualiste convaincu, il sait qu'une certaine somme de bonheur est accordée à l'homme sur la terre, pourvu qu'il travaille sans se lasser, et que Dieu finit toujours par récompenser tout effort courageux.

"Ni la joie, ni la tristesse, dit-il, ne sont notre destinée. Notre but est d'agir pour que chaque lendemain nous trouve plus avancé que la veille. Toutes les vies des grands hommes nous font voir que nous pouvons rendre notre vie sublime, et, en partant, laisser derrière nous dans le sable du temps l'empreinte de nos pas."

Longfellow était déjà regardé comme un grand poète lorsqu'il publia, en 1847, *Évangéline*, qui rendit sa réputation universelle.

Nous avons tous lu *Évangéline*. On sait que dans ce beau poème, Longfellow raconte le drame mélancolique

de la dispersion des malheureux Acadiens dans les colonies anglaises, et l'idylle i touchante d'Évangéline à la recherche de son bonheur perdu, répétant à tous les échos du continent le nom de son fiancé, le seul ami qui lui reste, car son père est mort.

" Un jour, comme Évangéline et son guide descendaient l'Ohio, se laissant aller au courant, ils rencontrent une barque qui remonte le fleuve, et la jeune fille, saisie d'une sorte de pressentiment, dit au prêtre avec un triste sourire : " O père Félicien, quelque chose dans mon cœur me dit que Gabriel est là, errant près de moi ; est-ce un rêve absurde, une folle et vague imagination ? ou bien un ange a-t-il passé qui a révélé la vérité à mon esprit ? " Le prêtre l'encourage et la console, et lorsqu'ils arrivent sur les bancs de la Têche, aux villes de Saint-Maur et Saint-Martin où ils espèrent trouver Gabriel, son père, Basile le forgeron, seul est là et leur dit : " N'avez-vous pas rencontré le bateau qui emporte mon fils ? " A chaque étape de cette course sans fin Évangéline trouve des traces du passage de son fiancé, mais la fatalité les sépare éternellement l'un de l'autre. Elle attend, la jeune fille héroïquement fidèle à son unique amour, résignée mais triste de voir s'en aller jour par jour la beauté et la jeunesse qu'elle avait promises à son fiancé. Les années se sont écoulées, son cœur est jeune, et elle, la pauvre femme, est vieille. " Belle et jeune elle était, lorsque dans l'espoir commença le long voyage : elle est fanée et vieille lorsqu'il finissait dans le désappointement... Maintenant apparaissaient et s'étendaient sur son front d'imperceptibles lignes grises, aurore d'une autre vie qui éclatait sur son horizon terrestre, comme dans le ciel oriental les premières imperceptibles lignes du matin."

" N'attendant plus rien du monde, n'ayant plus aucune des espérances d'ici-bas, Évangéline, sans en revêtir l'habit, embrasse la vie des sœurs de la Miséricorde.

Pendant une peste qui s'abat sur Philadelphie, elle se dévoue et affronte tous les dangers pour soigner les malades, les sauver peut-être, ou au moins leur apporter une suprême consolation. Un jour elle s'arrête, saisie d'une émotion terrible, devant un lit où s'affaissait un mourant : elle a reconnu Gabriel dans ce vieillard près de la tombe terrassé par le mal. Elle s'approche, et lui, comme dans un rêve, la reconnaît à son tour : ses yeux ont parlé, il meurt. Et, agenouillée près de la couche, les mains du mort dans les siennes, elle dépose sur ses lèvres encore tièdes son premier et aussi son dernier baiser d'amour ; puis, faisant un retour soudain vers les heures où elle a désespéré, elle s'écrie en élevant son âme à Dieu : O mon Père, merci."

" Telle est l'histoire qu'on répète auprès de la forêt primitive, non loin de l'Atlantique aux flots lugubres qui murmurent toujours. Ceux qui la redisent sont les enfants des exilés, les hommes qui sont revenus mourir sur le sol de leurs pères. Le rouet tourne encore dans la cabane, le grand bonnet normand flotte encore agité par les vents de la côte. Quand vient le soir, le meilleur des conteurs dit cette histoire aux femmes pendant qu'elles filent et la voix douloureuse de l'Océan répond, par sa plainte qui ne finit pas, à ce triste récit des iniquités humaines et de l'affection d'une femme. (1) "

(1) Les principaux écrivains contemporains aux États-Unis sont, parmi les romanciers : William D. Howells, Henry James, George W. Cable, E. Fawcet, W. H. Bishop, F. Marion Crawford. Quelques-uns d'entre eux ont fait de longs séjours en Europe. Aussi Henry James et W. M. Crawford peignent-ils des caractères internationaux, décrivent-ils des scènes de la vie cosmopolite. Fawcet et Bishop nous donnent des portraits bien réussis de la société américaine, des goûts et des travers de la vie mondaine à New-York. George W. Cable a montré beaucoup d'originalité dans ses descriptions des mœurs et de la vie créole au moment où la Louisiane fit partie de l'Union.

Parmi les poètes, il faut citer Joaquin Miller.

L'humoriste Marc Twain s'est rendu célèbre par ses parodies charivaresques. Il manque de goût et de mesure ; il est bien inférieur à Washington Irving dans son *History of New York by Diedrick Knickerbocker* et Wendel Holmes dans son *Autocrat of the Breakfast Table.*

Alph. Gagnon.

Québec, août 1898.

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

Suite et fin)

VI

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME

OUISE était à la fenêtre de sa mansarde. C'était le soir. La chaleur excessive des jours précédents s'était abaissée par degrés. Un orage qui venait de passer sur la ville, avait purifié l'atmosphère. L'eau coulait encore par torrents dans la petite rue étroite et d'une pente abrupte, le soleil couchant dorait les nuages refoulés vers l'horizon, et qui s'éloignaient en grondant, une teinte d'un vert éclatant couvrait les belles campagnes de Beauport et de Charlebourg, et l'on aurait pu compter les maisons blanches éblouissantes qui parsemaient le paysage, rapproché par un effet magique de lumière. Si elle avait pu oublier le fléau qui n'avait pas encore cessé ses ravages, la jeune fille se serait presque sentie heureuse en aspirant l'air frais et

humide qui lui arrivait à travers les branches du lilas de son petit jardin, et les fleurs qu'elle cultivait sur l'appui de sa fenêtre. Mais sa poitrine avait peine à se dilater au souffle de la brise, et ses yeux distraits ne jouissaient qu'à demi du gracieux épanouissement de la nature. De longs soupirs agitaient son sein, et de grosses larmes demeuraient suspendues à ses paupières, comme les gouttes de pluie aux feuilles des roses.

Louise n'était plus la même jeune fille que nous avons peinte au début de cette histoire. Elle avait grandi, et perdu en grandissant son frais et gracieux embonpoint. Ses joues n'avaient plus leurs belles couleurs. Sa physionomie, de naïve et enjouée, était devenue mélancolique, ses mains si blanches et si potelées étaient maintenant effilées, et portaient les traces de labeurs qui ne semblaient point faits pour elles.

Mais, pour être autrement belle, elle ne l'était pas moins. Le malheur avait imprimé un cachet sévère à sa beauté. Sa taille svelte et cambrée, emprisonnée dans une robe noire qui faisait ressortir l'éblouissante blancheur de sa peau, rappelait la stature de sa mère, et l'expression de douceur et de gaieté répandue sur sa figure aurait complété la ressemblance pour celui qui aurait oublié que madame Guérin était aussi brune que sa fille était blonde.

L'orpheline était tellement absorbée dans sa rêverie, que Charles put monter l'escalier, entrer dans sa chambre et s'approcher tout près d'elle, sans qu'elle en eût connaissance. Elle tressaillit vivement lorsqu'une main caressante s'appuya sur son épaule, et le regard qu'elle adressa à son frère fut mêlé de surprise et de reproche ; car la figure du jeune homme avait une expression de gaieté qui lui déplut.

—Voyons, petite sœur, j'ai de bonnes nouvelles à te conter, fit Charles en donnant à sa voix l'inflexion la plus douce.

Louise ne répondit point, et leva les épaules en signe d'indifférence.

—Mais comment donc ? Est-ce que tu ne serais plus curieuse ?

L'orpheline regarda le ciel, comme pour dire que désormais les *bonnes nouvelles* ne pourraient lui venir que de là.

—Je viens de recevoir une lettre de quelqu'un que nous aimons bien, reprit Charles, décidé cette fois à se faire écouter.

—De qui donc ? demanda vivement la jeune fille, car elle n'osa point comprendre du premier coup.

—Si c'était de Pierre ?

—Oh ! si c'était de lui, tu me l'aurais dit tout de suite !

—Eh bien ! oui, cette lettre est de lui.

—Oh ! mon Dieu ! et est-il bien loin ? dit-il qu'il va revenir ? Donne donc que je lise !

La jeune fille, tremblante de tout son corps, lui tendait la main.

—Et, s'il n'était pas bien loin ?

—Tu n'as donc pas de lettre ?

—Il y a mieux que cela. Mais tâche de te calmer, petite sœur, ou je ne te dirai point ce que je sais.

—Eh bien ! je serai raisonnable.

—Pierre est arrivé.

—Louise regarda son frère d'un air qui voulait dire : cela n'est pas possible, pourquoi prendre ainsi plaisir à me tourmenter ?

—Tu ne veux pas me croire ? Tu le croiras mieux lui-même. Seulement tu auras de la peine à le reconnaître, car il est vêtu d'une manière qui te surprendra.

Au même instant, Louise entendit ouvrir la porte de la maison, et se précipita dans l'escalier. Elle faillit remonter à sa mansarde, lorsqu'elle aperçut un prêtre, qu'elle eut en effet beaucoup de peine à reconnaître pour son frère. Dire le trouble, l'émotion, la joie mêlée de tristesse qui ébranlèrent dans ce moment la frêle organisation de Louise, serait au-dessus de mes forces.

La douleur que la mort a laissée dans une famille se ravive toujours, dès qu'un parent, un ami ou même une simple connaissance franchit pour la première fois le seuil désolé de la maison, et vient s'asseoir au foyer qu'afflige une place vide.

De retour au presbytère, le matin qui avait suivi son arrivée, Pierre était tombé d'une fièvre violente qui avait donné des craintes sérieuses pour sa raison. C'était la première fois qu'il pouvait sortir, et jusque-là les deux frères n'avaient pas eu d'entretien sérieux. Charles avait bien des questions à faire au voyageur, et Pierre, sans avoir à un bien haut degré la manie de conter ses aventures, ne put s'empêcher d'entrer dans quelques détails.

" Le soir de mon départ, dit-il, il faisait un bien mauvais temps, si tu t'en souviens, et, le lendemain, c'était une véritable tempête. Nous fûmes retenus une journée entière *au trou* Saint-Patrice. Le jour suivant, en passant devant l'anse de la *rivière aux Écrevisses*, nous aperçumes les débris d'un navire qui avait fait naufrage sur la pointe. C'en fut assez pour me confirmer dans ma folle résolution de ne pas vous écrire. Naturellement, vous me penseriez péri avec ce vaisseau. Sans en avoir au juste la certitude, vous me pleureriez pendant quelque temps et vous finiriez par m'oublier, comme heureusement on finit toujours. C'est aussi ce qui explique pourquoi j'ai persévéré dans ce système, malgré ce qu'il a dû m'en coûter.

" La traversée fut mauvaise. Les brouillards nous retinrent longtemps dans le golfe. Les vents contraires et les bourrasques m'ont fait faire un rude apprentissage de la mer. Le *cœlum undique et undique pontus* a plus de charmes dans les poèmes de Virgile que dans la réalité. Les vagues cependant et les dangers mêmes ont leur attrait. Lorsqu'il me fallut grimper en haut d'un mât, tandis que le vaisseau penchait et craquait sous l'effort de la tempête, tout en formant bien sincèrement le vœu de vous revoir, j'éprouvais un certain orgueil à braver ainsi les éléments déchaînés.

" Ce qui m'a le plus inspiré d'aversion, ce sont les habitudes brutales des matelots, et le peu de sympathie que je trouvai en arrivant. Il semblait que mes camarades du bord étaient jaloux de l'éducation que j'avais. Ils cherchaient continuellement à m'humilier, et me gourmandaient et me raillaient sans motif. Leurs grossières plaisanteries me rendirent malheureux. Le capitaine se plaisait à me donner les ouvrages les plus rudes et affectait de me traiter comme le denier de ses hommes. Ceux-ci cependant, lorsqu'ils virent que je mordais aussi franchement qu'eux dans le gros biscuit, et que je faisais mon devoir sans me décourager, changèrent de ton. On cessa de me plaisanter, et même, lorsque je semblais en peine, on venait à mon aide, précisément parce que je ne le demandais point. Au bout de la traversée, j'étais aimé de tout le monde et j'avais fait deux amis particuliers.

" L'un d'eux était un jeune Anglais de bonne famille. Il avait dissipé son patrimoine et s'était ensuite jeté dans toutes sortes d'aventures. Il avait parcouru les Indes et l'Amérique du Sud ; l'Indoustan et le Chili lui étaient aussi familiers que l'Angleterre. Ses récits m'enchantaient et me raffermissaient dans ma nouvelle vocation. Sa protection me valut beaucoup et empêcha le capitaine de me maltraiter comme il y paraissait disposé.

" Mon autre ami était un Italien. Nous parlions latin, et nous récitions ensemble des odes d'Horace et quelques vers de Virgile. Nous chantions aussi des hymnes d'église. Il m'apprit un peu d'italien, et il me disait avec tant d'enthousiasme les beautés de sa terre natale, que je me promis bien de la visiter. La Méditerranée et l'Adriatique étaient d'ailleurs dans mes rêves d'enfant, et il me semblait que ces mers classiques devaient être bien différentes de l'Océan mystérieux et sans bornes sur lequel nous étions lancés.

" Mazelli avait étudié pour être prêtre ; mais un beau jour, en lisant à Gênes la vie de son compatriote Chris-

tophe Colomb, il s'était embarqué pour l'Amérique. Je lui dis un jour qu'il était surprenant que l'Italie, qui avait fourni Christophe Colomb et Americo Vespuci, ne possédât pas un pouce de terre dans la partie du monde qu'elle avait découverte et nommée.

" —Oh ! me dit-il, si l'Italie *pouvait se posséder elle-même !*

" Débarqué à Liverpool, je n'y demeurai que cinq ou six jours, le temps de faire comme les autres, de gaspiller en folies l'argent que j'avais si bien gagné. L'Angleterre m'était antipathique, et, ce que je regrette beaucoup aujourd'hui, je manquai l'occasion d'étudier chez lui un peuple qui tient entre ses mains les destinées de notre Canada. Tandis que mon ami italien se dirigeait sur Londres, l'Anglais et moi nous nous engagions à un capitaine dont le brick faisait voile pour l'Italie.

" L'équipage était un ramassis de gens de tous les pays, principalement des Espagnols, des Italiens et des Maltais. Mon ami William Johnson était le seul Anglais à bord. Il y avait là de sinistres figures, que ne démentaient point trop ceux que la Providence en avait affligés Le capitaine était lui-même un peu flibustier ; du moins je le soupçonnai d'avoir des intelligences avec des contrebandiers. Johnson et moi n'aimions guère tout ce monde-là, et n'en étions pas plus chéris qu'il ne fallait. Johnson me dit un jour qu'un coup de coude bien appliqué pourrait jeter l'un de nous deux à la mer et qu'on ne risquerait pas grand'chose pour nous repêcher. Si le premier vaisseau où je m'étais embarqué m'avait fait l'effet, dans les commencements, d'un purgatoire flottant, celui-là, c'était bien l'enfer.

" Une tempête nous fit relâcher à Bordeaux. Le capitaine, qui pouvait avoir ses raisons pour cela, resta quelque temps dans ce port. Nous en profitâmes, Johnson et moi, pour déserter. A peine avions-nous exécuté notre projet, que je regrettai cet affreux bâtiment. C'est une triste chose de se trouver dans un pays étranger, sans argent.

Si mal que l'on soit à bord d'un vaisseau, on a sa ration assurée et son hamac où se coucher. Heureusement Johnson était un peu plus au fait que moi; il était aussi muni de quelques guinées. Nous résolûmes de nous rendre à Marseille en parcourant l'intérieur de la France. Nous achetâmes une lanterne magique, et une petite pacotille d'images et de brimborions, et avec cela nous nous mîmes assez gaîment en route. Johnson avait pour sa part de besogne la *comptabilité* et l'agencement de nos soirées scientifiques; c'était moi qui faisais les discours, c'est-à-dire dans les villages où l'on comprenait le français. Dans les autres, il y avait toujours quelque savant qui nous interprétait en patois. Il faisait beau me voir raconter les batailles de l'empire et répéter les mots sublimes du petit caporal, ou bien encore les contes de *Barbe bleue* et du *Petit Chaperon rouge*, la parabole de l'enfant prodigue, Geneviève de Brabant, et l'astronomie en six leçons. Car il y avait de tout cela dans notre lanterne magique. Quoique Johnson sût assez de français pour se tirer d'affaire, on le reconnais-

sait assez facilement pour un *rosbif* et nous n'étions pas toujours trop bien venus. Quant à moi, on ne savait trop à qui me donner. A mes manières on me croyait Anglais, à mon visage on me prenait pour un Italien, à mon langage on était assez porté à me reconnaître pour un compatriote. Mais de quelle province ? C'était une autre affaire. Je n'étais point du Sud, c'était bien clair. Mais étais-je Normand, Picard ou Breton ? C'était bien difficile à dire. Je n'avais l'accent d'aucune de ces provinces en particulier, mais un peu de tout cela mêlé ensemble. Je mettais tout le monde d'accord en disant que j'étais Américain. Cela répondait à toutes les suppositions. Je voulus dire que j'étais Canadien-Français. Autant aurait-il valu leur annoncer que je venais de la lune. Il est complètement sorti de l'esprit du peuple en France qu'il y ait un Canada. Ceux qui me comprirent crurent que j'étais un sauvage, et on m'accabla de mille sottes questions. Johnson voulut mettre cela à profit. Il me suggéra gravement de me fabriquer un accoutrement bizarre quelconque, s'offrant à devenir mon cornac, et à me montrer par curiosité en sus de la lanterne magique. Je ne goûtai point cette proposition et je fus singulièrement humilié du rôle qu'il ne tenait qu'à moi de jouer dans le pays de mes ancêtres. C'était un rude désenchantement pour moi qui avais toujours rêvé à la France et qui n'avais pas même daigné regarder l'Angleterre en passant.

" Grâce à l'esprit inventif de Johnson et, toute modestie mise à part, grâce aussi à mon éloquence, nos petites affaires n'allaient pas trop mal. Nous avions très souvent un gîte et notre nourriture gratuitement ; nous ramassions beaucoup de gros sous à nos soirées et nous faisions un profit de cent pour cent sur les petits objets de notre pacotille. Si Johnson n'avait pas eu un goût si prononcé pour l'eau-de-vie, et s'il se fût contenté comme moi de l'excellent vin du cru qu'on nous versait libéralement.

nous serions arrivés à Marseille avec une somme assez ronde. Toutefois, malgré les libations de mon compagnon, nous pouvions faire bonne figure à notre entrée dans la ville. Je n'avais point de reproches à faire à Johnson. Il avait fourni tout le capital, il devait avoir une plus large part dans sa *liquidation*. Il me donna honnêtement la moitié de notre petit pécule. Mon premier soin fut de m'habiller en *gentilhomme*. Je sentais le besoin de me relever à mes propres yeux tout autant qu'à ceux d'autrui. Je n'étais pas trop orgueilleux de mon métier de matelot, ni de celui d'historien ambulant qui l'avait remplacé ; sans compter que j'avais failli passer pour un sauvage.

Johnson s'embarqua pour l'Algérie le surlendemain de notre arrivée. Notre séparation m'affligea malgré moi, car je savais bien qu'il n'y avait rien de sérieux à entreprendre avec un tel compagnon. Johnson, en me secouant la main, m'assura que nous nous reverrions quelqu'un de ces jours, soit à la Chine, soit au Canada ; car il se promettait bien de faire encore deux ou trois fois le tour du monde.

" J'avais choisi une pension assez convenable, et je fis annoncer dans un journal qu'un jeune Américain, qui possédait à fond la langue française, s'offrait à donner des leçons d'anglais dans les familles. Il se présenta plusieurs élèves et l'on trouva que je parlais très bien le français *pour un Américain*. Je songeai que si jamais j'allais m'échouer en Angleterre, je jouerais le même rôle en sens inverse. On trouverait là que je parle bien anglais *pour un Français*.

" Je ne trouvais pas ce genre de vie très mauvais : j'étais introduit dans les meilleures familles en ma qualité de précepteur, et avec une politesse exquise, on y dissimulait tout ce que ma position secondaire pouvait avoir de blessant pour moi. Un jour cependant que je regardais la mer couverte de vaisseaux aux pavillons de toutes les nations, cette belle Méditerranée si étincelante et

si engageante en comparaison des eaux ternes et froides de nos pays du Nord, me séduit complètement. J'avais fait quelques petites épargnes, assez pour prendre un passage de seconde classe pour l'Italie. J'eus bientôt fait mes malles, et, sans prendre congé de mes élèves, qui me devaient cependant encore quelques francs, je me trouvai le soir même à bord d'un brigantin faisant voile pour Gênes.

" Je crus, après quelque temps passé dans cette ville, que je ne pourrais jamais en partir, et si j'étais né dans ses environs comme Christophe Colomb, j'aurais laissé à d'autres le soin de découvrir l'Amérique. Je n'ai point fait fortune à Gênes : je m'y suis comporté en philosophe de l'école des péripatéticiens. La belle promenade des môles, qui s'avance si loin dans la mer et d'où l'on peut contempler l'amphithéâtre de marbre et de verdure qui s'élève sur le penchant de la montagne ; celle d'*Acqua sola*, plus belle encore, et celle d'*Acqua verde*, où je coudoyais le soir les élégants seigneurs, maîtres des palais que j'admirais tant, m'offrirent des charmes qui absorbèrent jour après jour, soirée après soirée. Passer son temps à contempler les palais des autres, c'est bien le meilleur moyen de n'en avoir jamais. Aussi je me trouvai bientôt en état de faire les tristes réflexions de la cigale : *quand la bise fut venue*, j'avais dépensé le reste de mon argent :

Pas le plus petit morceau
De mouche ou de vermisseau !

" Je cherchai de l'emploi. Je m'annonçai cette fois comme maître d'anglais et de français. Ce fut en vain, les élèves ne vinrent point. Vous allez croire que j'étais bien découragé ? N'avais-je pas la mer devant moi ? Quiconque a été matelot s'est assuré un spécifique admirable contre la misère d'une part, et contre la fortune de l'autre. Vous êtes à bout d'expédients : vous gagnez un

port de mer. Il y a toujours un vaisseau en partance où l'on vous recevra, ne fût-ce que pour votre passage. Je m'engageai à un capitaine anglais qui partait pour Smyrne ; un naufrage nous rejeta à Civitta-Vecchia. Je tombai bien malade dans cette petite ville. J'y serais mort autant de misère que de fièvre, sans un vieux moine camaldule qui s'intéressa à moi, me recueillit, et, dès que ma santé le permit, m'emmena à Rome où était son couvent.

" *Tous les chemins mènent à Rome*, c'est un bien vieux proverbe ; mais la route que j'avais suivie pour arriver dans la capitale du monde chrétien, n'en était pas moins singulière : et lorsque je songe à l'influence que cette circonstance devait avoir sur mes destinées, j'y vois une providence bien signalée. Ma maladie avait changé le cours de mes idées. Des pensées pieuses remplacèrent mon insouciance aventureuse, les projets ambitieux qui m'avaient poussé à courir le monde se réveillèrent, mais avec une autre couleur et une autre tendance. Je me reprochai d'avoir jusque-là perdu mon temps sans embrasser aucune des carrières nombreuses que je croyais si faciles à trouver partout ailleurs que dans mon pays. J'eus honte de la vie que j'avais menée, et surtout je me désespérai, lorsque je pensai que j'avais eu la cruauté de ne pas écrire à ma mère. Vingt fois je pris la plume pour le faire, mais toujours elle me tomba des mains. J'ajournais chaque fois ma résolution, dans l'espoir d'avoir quelque chose de plus satisfaisant à vous annoncer.

" Le moine qui m'avait recueilli était un vieillard respectable et savant, il occupait une charge importante dans sa maison. Il avait ses vues sur moi, mais, en homme habile, il me laissait à mes réflexions et me glissait rarement un mot de religion. Je vivais dans la communauté avec la parfaite liberté que j'aurais eue dans une hôtellerie. J'allais et je venais, sans que l'on parût s'occuper de moi.

" Ce ne fut pas dans la colossale église de Saint-Pierre,

ni dans aucune des grandes basiliques, que me vint l'idée d'embrasser la vie religieuse ; mais dans une petite chapelle du Transtévère, devant une humble madone dont j'étais dans ce moment-là le seul suppliant. La solitude de cette église me rappela le calme religieux de nos églises du Canada. Une femme d'une quarantaine d'années, qui vint s'agenouiller devant la madone, avec un jeune garçon d'une dizaine d'années et une petite fille plus jeune que son frère, me rappela ma mère, avec qui elle me parut avoir quelque ressemblance. Je pensai que Charles, que je croyais ecclésiastique, était probablemeni agenouillé dans le sanctuaire de la chapelle du séminaire à Québec, et peut-être ma mère et ma sœur dans l'église de R.... Les lieux et les personnes se représentèrent à mon imagination avec une réalité, un mouvement, une vie qui tenaient du prodige. Pour la première fois depuis mon départ, je versai des larmes abondantes. Je fis une fervente prière et je sortis de l'église un tout autre homme. Ma vocation religieuse était décidée. Le père directeur, à qui je fis cette confidence, n'en parut nullement étonné : il me conseilla cependant d'y réfléchir sérieusement, et lorsque, après deux jours, je persistai dans ma détermination, il me conduisit au collège de la Propagande. Les connaissances que j'avais déjà acquises firent qu'au bout d'un très court espace de temps, on m'admit dans les ordres et je passai au séminaire romain. Je m'abstins pendant tout ce temps de vous écrire, voyant approcher rapidement le moment où je pourrais porter moi-même à ma famille la bonne nouvelle de ma vocation. Il y eut hier trois mois, je fus ordonné prêtre dans l'église de *San Pietro in Montorio*, et quelques jours après j'obtins un *exeat* pour l'évêque de Québec. On me permit d'autant plus volontiers de revenir ici, que là-bas l'on considère le Canada comme un pays de missions. Vous savez la peine terrible que la Providence me réservait à mon arrivée."

Ce récit, écouté dans un silence presque religieux, fut suivi d'une conversation animée qui se prolongea si tard que la voix argentine de la cloche d'un couvent vint l'interrompre, en annonçant quatre heures du matin.

Pierre se souvint alors qu'il devait assister à une prise de voile dans l'église des Ursulines à six heures, et son frère qui ne jugea pas à propos de se coucher et ne savait que faire avant le jour, se décida à l'accompagner.

VII

SŒUR SAINT-CHARLES

UN couvent est une petite ville au milieu d'une grande, une société particulière qui fait abstraction de la société générale, et, malgré toutes les secousses que peut éprouver le monde extérieur, continue à fonctionner avec la précision d'un chronomètre. Tandis que dans toute la ville on avait cessé de vendre et d'acheter, de plaider et de se marier, les bonnes religieuses continuaient toujours à recevoir des compagnes pour elles-mêmes et des dots pour leur monastère : leurs rangs se recrutaient, tandis que tout se dépeuplait autour d'elles avec une si effrayante rapidité.

Ce matin-là il s'agissait de trois prises de voile et d'une profession. Charles, en entrant dans l'église, fut frappé non seulement du nombre mais encore de la qualité des per-

sonnes qui l'encombraient. Une partie du monde élégant qu'il avait naguère fréquenté, semblait s'y être donné rendez-vous. Ce qui le scandalisa beaucoup, ce fut de voir placés au premier rang quelques militaires et quelques lionnes dont la vie n'avait eu jusqu'alors rien de bien monastique. Il fut bien plus surpris encore, lorsqu'il remarqua que tous les regards se dirigeaient sur lui, comme s'il eût été appelé à jouer un rôle dans la cérémonie qui se préparait. Il se réfugia tout ému dans un petit coin où il lui était impossible de voir et difficile d'être vu, et s'y agenouilla tout honteux, ne sachant à quoi attribuer l'espèce de sensation qu'avait pu causer sa présence.

La jolie chapelle des Ursulines s'harmonisait parfaitement avec le beau monde qui l'avait envahie; son architecture composite (style Louis XV) tout émaillée de peintures et de dorures, porte un caractère d'élégance aristocratique, qui, pour dater d'un peu loin, ne messied pas au pensionnat le plus *à la mode* de notre pays. Un prélude sur la *harpe* partit du chœur intérieur de la communauté et vibra doucement dans toute l'église. Deux voix de femmes, pures et limpides, s'élancèrent, soutenues dans leur vol harmonieux par les sons du poétique instrument; un chœur de voix plus jeunes et plus fraîches encore répéta le refrain du cantique. L'évêque accompagné de son clergé entra dans le chœur de l'église et prit sa place en face de la grande grille qui le sépare de celui de la communauté.

Un mouvement de vive curiosité se manifesta alors dans toute l'église et se soutint pendant les longues et imposantes cérémonies qui venaient de commencer. Il n'y avait cependant, à proprement parler, que les personnes placées au premier rang qui pouvaient suivre et comprendre ce qui se passait dans le chœur intérieur, et c'était là qu'avait lieu la partie la plus intéressante du spectacle religieux. Aussi les spectateurs se pressaient et se grimpaient à l'envi les uns des autres, qui sur des

bancs, qui sur des tabourets, qui sur des chaises : notre héros seul restait à l'écart dans une indifférence profonde. Ses pensées, il faut le dire, étaient loin de cet endroit, ou du moins il le croyait ainsi. Son imagination, surexcitée par les événements des jours précédents, voyageait au hasard ; mais dans ses voyages, elle s'arrêtait assez complaisamment sur certains endroits et certaines époques ; disons-le franchement, parmi les anges qu'évoquait à son esprit le chant tout séraphique des bonnes religieuses, il y en avait un qui revenait plus souvent que les autres et qui avait nom Clorinde.

Il essaya en vain pendant tout l'office de chasser des pensées qui ne convenaient ni au lieu, ni aux circonstances ; elles revenaient avec toute la persistance particulière à ce que l'on appelle, en langage ascétique, *des distractions*, persistance qui justifie à nos yeux le réformateur Luther d'avoir cru voir le diable sous la forme d'une grosse mouche.

Deux choses seulement purent faire sur l'esprit de Charles une impression assez vive pour vaincre un instant ce charme mondain. Les lugubres prières que l'on chante, tandis que la nouvelle religieuse est étendue sous un drap mortuaire et fait son apprentissage de la mort, vinrent raviver une douleur trop récente pour ne pas être bien véritable.

L'autre chose qui attira son attention fut l'écusson de marbre que lord Aylmer venait de faire incruster dans le mur de l'église à droite, tout près de l'endroit où il se trouvait agenouillé.

Tout un monde d'idées se présentait, renfermé dans cette noble et touchante inscription :

HONNEUR
A
MONTCALM !
LE DESTIN EN LUI DÉROBANT
LA VICTOIRE,
L'A RÉCOMPENSÉ PAR
UNE MORT GLORIEUSE !

Il aurait fallu ne pas être doué d'autant d'imagination et de patriotisme qu'en possédait notre héros, pour lire sans émotion cet éloge laconique, placé au-dessus d'une fosse qu'une bombe avait creusée d'avance.

Au sortir de l'église, Charles fut rejoint par un jeune homme qu'il avait rencontré plusieurs fois dans le monde.

C'était précisément un de ces fâcheux qui vous abordent de préférence au moment où vous voulez être seul, et qui ne manquent jamais de verser leur parole corrosive sur les plaies de votre âme, en un mot un véritable descendant de celui pour qui Horace écrivit autrefois la satire *Ibam forte via sacra.*

Celui-ci, bien que Charles marchât d'un pas rapide et tînt ses yeux baissés comme quelqu'un qui se parle à lui-même, vint lui frapper amicalement sur l'épaule, et, passant son bras sous le sien, commença un interrogatoire en forme, faisant quelquefois lui-même la demande et la réponse.

—Eh bien ! que pensez-vous de cela ? Franchement qu'en dites-vous ?

—Mais la cérémonie était bien belle ; seulement je l'ai déjà vue plusieurs fois ; elle n'avait point l'attrait de la nouveauté.

—Je ne parle pas de la cérémonie, mais de notre nouvelle novice.

Charles regarda son interlocuteur sans lui répondre.

—Oui, comment trouvez-vous cette conversion ? Vous avez sans doute été bien surpris, comme tout le monde ? Je sais bien que ce n'est pas agréable de vous parler de cela... mais enfin, entre amis... vous comprenez. Et puis après tout, vous vous consolerez. Il ne manque pas de jolies filles, Dieu merci, par le temps qui court. Il faut prendre le temps comme il vient Vous connaissez le proverbe, et c'est un bien bon proverbe que celui-là : *une de perdue, deux de trouvées.* C'est bien contrariant tout de même de voir enfermer une si jolie fille entre les quatre murs d'un couvent. Qui aurait dit que Clorinde Wagnaër, si folle encore cet hiver, ferait une fin aussi tragique ?

—C'est bien étonnant en effet, balbutia Charles, qui craignit d'avoir l'air ridicule en paraissant ignorer ce que tout le monde savait.

—Tenez, après cela il n'y a plus à connaître son monde. On dit que le bonhomme est furieux. Ce qui doit vous consoler, c'est que le vieux sournois avait d'autres plans sur sa fille. On vous a dit cela, je suppose. Enfin, il paraît que ça été une scène terrible. Mais vous savez sans doute tout cela bien mieux que moi, et je vous ennuie. Adieu, mon cher M. Guérin, soyez raisonnable : vous aurez peut-être plus de chance une autre fois. Enfin, comme on dit : une de perdue, deux de trouvées ! Ah ! j'oubliais... Il y a une chose que je ne dois pas omettre : vous saurez, si déjà vous ne le savez pas, que la novice a choisi votre nom pour le sien et qu'elle doit s'appeler *sœur Saint-Charles.*

VIII

MONSIEUR DUMONT

MDUMONT, le patron de Charles, avait une terrible peur du choléra. Malgré cela, fidèle aux vieilles traditions de la magistrature, il était resté inébranlable à son poste. Il avait pris envers le fléau le même parti que les athées prennent contre l'être suprême dont ils redoutent la justice : il le niait purement et simplement.

Avec lui la mort avait toujours raison. Pourquoi un tel avait-il tant mangé de fruits et de légumes ? On peut mourir d'indigestion en tout temps pour peu qu'on le veuille. Pourquoi cet autre avait-il tant bu de brandy épicé ? C'est un remède pire que le mal : on se tue avec les préservatifs. Pourquoi celui-ci avait-il fait une diète si rigoureuse ? Il faut manger pour vivre. On ne se soutient pas avec l'air qu'on respire. Pourquoi le médecin avait-il donné une si forte dose d'opium à cet autre patient ? Le moyen de ne pas mourir, quand on vous empoisonne ! Pourquoi avaient-ils fait transpirer cette pauvre femme jusqu'à ce que mort s'ensuivît ? La recette de Sangrado a toujours été infaillible pour guérir les malades de tous maux présents et à venir !

Et M. Dumont passait ainsi en revue tous les cas de choléra parvenus à sa connaissance et exonérait chaque fois ce pauvre fléau, dont on disait si injustement tant de mal. Au besoin, il se fâchait tout rouge contre les peureux, les imbéciles, les hypocondres, qui osaient lui

soutenir qu'on n'était plus dans des temps ordinaires, et que l'on pouvait mourir du soir au matin, sans y mettre la moindre bonne volonté.

Et cependant, M. Dumont menait lui-même une existence assez misérable : il faisait régulièrement couvrir sa table des mêmes mets que d'ordinaire, mais il n'y touchait pas plus que s'ils eussent été empoisonnés. A tout propos, et sans la moindre nécessité, il buvait de ce *brandy épicé* qu'il trouvait si dangereux. Il était assidu à son étude, c'est vrai, mais les volets en étaient hermétiquement fermés ; les clients qui s'y aventuraient étaient saisis à la gorge par une âpre odeur de chlorure de chaux, de vinaigre brûlé, de camphre et de mille autres préservatifs. Il se rendait au greffe et devant le tribunal, chaque fois que son devoir l'y obligeait ; mais il y dépêchait les affaires avec une merveilleuse rapidité et ne parlait qu'à travers un mouchoir tout imprégné d'essences, qu'il tenait presque constamment appliqué sur sa bouche. Quelqu'un de ses confrères avait-il pris la clef des champs et manquait-il à l'appel, M. Dumont s'emportait contre lui en invectives de tout genre. Comment pouvait-on être si peureux, si stupide, si lâche ?

Lorsqu'il apprit la mort de madame Guérin, il écrivit à son clerc une lettre toute paternelle, dans laquelle il lui disait, sous forme de consolation, que, pour sa part, il était bien surpris de voir que sa mère eût vécu si longtemps avec un aussi mauvais tempérament, une constitution aussi délabrée. Il n'avait été nullement étonné d'entendre dire que cette pauvre dame était morte à la suite d'une crise nerveuse, causée par une de ces folles terreurs si communes depuis que *l'on parlait du choléra-morbus*. Dans un *post-scriptum*, il engageait Charles à rester auprès de sa sœur pour la consoler, et l'exemptait de reparaître au bureau jusqu'à nouvel ordre. Par surcroît de précaution, il avait joint à cette lettre l'envoi de tous les livres,

cahiers, notes, et autres petits objets que Charles avait laissés dans son pupitre.

Celui-ci, qui connaissait le faible du *maître*, comprit toute la portée de ce congé illimité. Il se tint pour dit qu'il devait demeurer *en quarantaine*, et se donner bien de garde de présenter aux yeux terrifiés de M. Dumont sa personne suspecte, avant d'avoir été admis par lui en *libre pratique*.

La prise de voile de Clorinde, à laquelle il avait assisté sans le savoir, avait créé chez lui des impressions bien diverses.

D'un côté, son amour-propre triomphait de plusieurs manières par ce dénouement. Il était évident que Mlle Wagnaër l'aimait d'un amour bien sincère ; elle n'avait été pour rien dans la honteuse mystification tramée par son père et par Henri Voisin. Ceux-ci se trouvaient punis et Charles était vengé jusqu'à un certain point. Si Clorinde ne pouvait lui appartenir, du moins elle n'appartenait pas à un autre.

En même temps la certitude d'avoir été aimé d'elle lui était une source d'amers regrets, que l'on comprendra sans peine. La confidente naturelle et pour bien dire inévitable de tous ses sentiments était la bonne Louise, qui depuis quelque temps avait bien ses raisons de s'intéresser à de semblables confidences.

Une fois en train de tout lui dire, il ne put s'empêcher de lui raconter l'histoire de son premier amour avec Marichette, qu'il avait jusqu'alors complètement supprimée.

Louise s'éprit d'une sympathie toute féminine pour cette pauvre enfant, qui avait dû tant souffrir. Elle se fit raconter jusqu'aux moindres détails cet épisode de la vie de son frère, et celui-ci, en la racontant, trouva plus de charme qu'il n'en soupçonnait au souvenir de la spirituelle et naïve jeune fille. Il ressentit toute la

vérité des reproches que Louise lui adressa sur sa conduite, et en songeant qu'il avait été la cause du malheur de deux aimables personnes, il se trouvait en lui-même un *grand coupable*. Mais que ceux qui sont sans péché de ce côté lui jettent la première pierre !

Cependant le fléau avait cessé ses ravages ; et le brave M. Dumont riait plus que jamais des *folles terreurs* qui avaient tenu un si grand nombre de ses confrères éloignés du palais. Il allait et venait avec une gaieté exubérante, lançant aux *revenants*, comme il les appelait, en se frottant les mains, ces deux vers inscrits un jour, après les vacances, sur la porte du Châtelet à Paris, par quelque espiègle enfant de la basoche :

Aujourd'hui le barreau reprend son exercice,
Et tout rentre au palais..... excepté la justice.

Comme si sa conscience lui eût reproché tout bas d'avoir lui-même passablement négligé ses affaires, malgré sa présence assidue, il se jeta tête baissée dans les dossiers les plus embrouillés, et fit un affreux carnage d'exceptions *dilatoires*, *déclinatoires* et *péremptoires*. Il continua aussi, par goût et par habitude, les libations qu'il s'était permises par précaution ; seulement, au lieu de ce détestable *brandy épicé*, il buvait des meilleurs vins que contenait sa cave.

Malheureusement M. Dumont était arrivé à cet âge fatal, où l'on ne peut impunément changer ses habitudes. L'excitation continuelle dans laquelle le tenait la peur d'abord, ensuite le vin et les affaires, rendirent ses nerfs singulièrement irritables et son sang on ne peut plus inflammable.

Or, il arriva qu'un jour un de ses confrères ayant allégué et entrepris de prouver que le défendeur poursuivi en dommages pour la non-exécution d'un contrat, n'avait pas rempli ses engagements à cause de l'épidémie

récente, M. Dumont entra dans un terrible accès de colère. Il voulut soutenir juridiquement sa thèse favorite contre le choléra, et sa fureur s'accrut en raison directe de l'hilarité qu'elle produisit sur les juges, le barreau et l'auditoire. Il sortit de l'audience exaspéré.

Dans la nuit, il succomba à une attaque d'apoplexie. Une vieille femme de confiance, qui avait soin de son ménage, n'eut pas même le temps de courir au médecin. Comme M. Dumont n'avait point de parents en ville, toute la responsabilité des mesures à prendre tomba sur cette vieille et sur M. Germain, le premier clerc, qu'elle envoya chercher dès qu'il fut jour. M. Germain dénonça immédiatement le décès au coroner. Un jury fut convoqué et deux médecins appelés. Ceux-ci ne voulurent point déroger à la louable habitude de leur profession, en tombant d'accord sur un point quelconque. L'un soutint que le défunt était mort d'apoplexie, l'autre qui voyait le choléra partout même depuis sa disparition, déclara que c'était un cas de *choléra*, mais que les symptômes ordinaires faisaient défaut, parce que les prédispositions du défunt avaient causé une mort presque instantanée. Peu s'en fallut que M. Dumont ne fût classé officiellement parmi les victimes du fléau qu'il avait nié avec tant de persévérance.

M. Germain se rendit ensuite chez le notaire que M. Dumont avait coutume d'employer et lui demanda s'il y avait un testament. Le notaire déclara qu'il n'y en avait pas à sa connaissance, mais qu'il fallait visiter avec soin tous les papiers du défunt, et pour cela faire poser les scellés ; ce qui fut fait.

Après de longues et infructueuses recherches, auxquelles Charles Guérin et le plus jeune clerc de l'office furent aussi invités à prendre part, le notaire allait écrire à l'unique héritier du défunt, lorsque la vieille femme s'écria en se frappant le front : *Nous n'avons point visité la petite chambre noire !*

Il s'agissait d'un petit cabinet de quelques pieds carrés, situé derrière la chambre à coucher de M. Dumont. La vieille femme alluma une chandelle et ouvrit avec beaucoup de peine la porte de la petite chambre. Elle ne contenait qu'un tas de vieilles défroques suspendues à des clous tout autour. C'était toute la friperie du défunt. En écartant les vieux habits, on trouva une petite armoire pratiquée dans le mur, et dont il fallut enfoncer la porte, faute de pouvoir s'en procurer la clef. L'armoire contenait deux boîtes de fer-blanc, toutes deux fermées avec des cadenas. Il fallut encore briser ces deux boîtes en présence des officiers de justice. La plus grande renfermait une foule de titres, obligations, billets, reçus et autres papiers classés avec soin. On ne trouva dans la plus petite qu'un vieux livre de comptes. On allait cesser toutes perquisitions, lorsque M. Germain s'avisa de feuilleter le vieux livre. Il s'en détacha trois feuilles de papier d'une autre couleur et fraîchement écrites. Le notaire en fit la lecture et l'on écouta dans un religieux silence ce qui suit :—

" Aujourd'hui, le seizième jour de juillet de l'année " mil huit cent trente-deux, moi, François-Richard Dumont, " avocat de profession, Canadien-Français de naissance, " chrétien et catholique de religion, ayant entendu parler " de plusieurs morts subites, qui auraient lieu dans cette

" ville, ai écrit de ma propre main mon présent testament
" et acte de dernières volontés.

" 1° Je désire être enterré avec les cérémonies de ma
" religion, que je regrette de n'avoir pas mieux prati-
" quée. J'affecte vingt-cinq livres courant à ma sépulture ;
" on ne devra dépasser cette somme sous aucun prétexte.

" 2° Je veux que mes dettes soient payées ; mais je recommande à mon exécuteur testamentaire et à mes légataires universels d'examiner avec soin toute réclamation vieille de plus de trois mois et de la contester au besoin ; car je n'ai jamais laissé accumuler les comptes, particulièrement ceux des shérifs, greffiers, huissiers et autres officiers subordonnés de la justice, que je payais toujours comptant.

" 3° Je donne et lègue au curé de ma paroisse vingt-cinq livres courant pour ses pauvres. J'ai fait la charité autant que j'ai pu de mon vivant, et j'ai toujours vécu en honnête homme.

" 4° Je nomme pour mon exécuteur testamentaire Mtre Jean Duhamel, notaire, mon meilleur ami.

" 5° Je lègue au dit Jean Duhamel vingt-cinq livres courant, comme souvenir et pour le trouble que je lui laisse.

" 6° Je donne et lègue à M. François Germain, mon premier clerc, pareille somme de vingt-cinq livres courant, en récompense de sa bonne conduite.

" 7° Je donne et lègue à M. Napoléon de Lamilletière, mon plus jeune clerc, mon Pothier, mon Domat et mon formulaire écrit de ma main. J'espère qu'il mettra ces livres à profit ; car les nobles ont rarement brillé dans la profession.

" 8° Je donne et lègue les livres suivants à la bibliothèque du barreau de Québec : Dumoulin, d'Argentré, Bartole, Vinnius, Cujas, Charondas et mes Pandectes, le

seul exemplaire de l'édition florentine qu'il y ait en Amérique. Je conseille aux jeunes avocats de lire ces ouvrages de préférence aux nouveautés dont ils paraissent si engoués.

" 9° Je veux que mes légataires universels ci-après nommés paient, à proportion de leurs legs, à dame Perpétue Constantineau, ma ménagère, une rente et pension viagère de neuf livres courant, en trois paiements, au premier jour des mois de janvier, mai et septembre de chaque année.

" 10° J'institue ma légataire universelle, pour les deux tiers de mes biens meubles et immeubles, Marie Lebrun, fille de Jacques Lebrun et de feue Marie Dumont, ma sœur. J'espère que ma nièce continuera à se montrer sage et travaillante et cultivera l'instruction qu'elle a reçue. Je lui souhaite de trouver un bon mari.

" 11° J'institue mon légataire universel, pour l'autre tiers de mes biens, M. Charles Guérin, mon second clerc. J'ai de graves torts et négligences à réparer envers ce jeune homme, qui est le fils de mon meilleur ami. Je souhaite qu'il fasse un honnête homme comme son père. Je lui conseille d'abandonner les romans, la musique, la botanique, la politique et autres frivolités, pour l'étude de la jurisprudence et de la procédure.

" Mes biens légués ci-dessus consistent :

1° En ma maison où je demeure, que j'évalue à.....	£600	0	0
2° Une petite maison au faubourg Saint-Louis.....	150	0	0
3° 400 arpents de terre dans les *Townships*.....	100	0	0
4° Diverses sommes déposées à la banque de Québec...	350	0	0
5° Constituts dont on trouvera des copies dans ma boîte de fer-blanc.....	2100	0	0
6° Obligations et billets promissoires qu'on y trouvera également.....	223	5	0
7° Autres dettes solvables, par mon livre de comptes tel qu'additionné ce jour.....	475	11	9
8° Mon ménage et mes défroques, que j'évalue à.....	150	0	0
9° Ma bibliothèque, qui vaut au moins.....	500	0	0
En total.....	£4,638	16	9

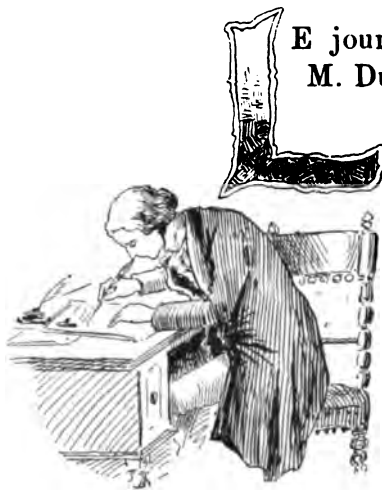
" Je recommande à mon exécuteur testamentaire et à mes légataires universels d'être indulgents envers ceux de mes débiteurs qui, dans la liste que j'en ai faite, ont un astérisque au bout de leur nom : ce sont des gens pauvres et honnêtes. Ils doivent agir en toute rigueur contre ceux dont les noms sont marqués d'une croix rouge : ce sont des misérables et des usuriers.

" Car telle est ma volonté,

" F.-R. DUMONT."

IX

LE NEVEU DE MON ONCLE



LE jour même de l'enterrement de M. Dumont, Charles écrivit à sa colégataire la lettre suivante :

" Mademoiselle,

" Ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous écrire. J'ai la conviction de mes torts envers vous. Je ne chercherai point à les pallier. Connaissant vos sentiments élevés, je sais trop bien que tout ce je pourrais dire aurait l'effet de me rendre plus odieux encore.

" Il est bien probable que ma conduite m'a valu votre complète indifférence, et c'est avec cette idée que je me décide à vous écrire, comme je le ferais à toute autre personne pour une affaire qui l'exige impérieusement.

" M. Duhamel, notaire, a déjà dû vous transmettre une copie authentique du testament olographe de feu votre oncle M. Dumont, lequel a été dûment prouvé pardevant les juges de la Cour du banc du Roi.

" Vous n'avez pas été peu surprise, je suppose, de me voir associé pour un tiers au legs qui vous est fait. Vous avez pu être tentée de croire qu'une intrigue m'a valu cette part d'une fortune qui devait vous revenir toute entière, et je vous permettrais d'avoir une bien triste opinion de moi si, après ce qui s'est passé, je consentais à accepter un seul des deniers qui vous étaient destinés.

" Vous trouverez sous ce pli une renonciation en bonne forme aux avantages que m'a faits M. Dumont. Pour mettre votre conscience en repos, je dois vous dire que les *graves torts* et *négligences* dont il parle n'ont jamais existé que dans son imagination.

" Je vous prie de me pardonner ma conduite à votre égard, dont je n'ai été que trop puni, et d'accepter les souhaits bien sincères que je fais pour votre bonheur."

Cette lettre fut écrite franchement et sans arrière-pensée, elle le fut aussi sans hésitation. Louise, Pierre, et l'ami Jean Guilbault, à qui Charles la montra, trouvèrent cette conduite si simple, si naturelle, qu'ils n'eurent pas même la pensée de le complimenter sur son désintéressement.

Pour toute réponse, Mlle Lebrun renvoya sous enveloppe et la lettre et la renonciation.

Ce fut pour Charles un véritable coup de foudre. Qu'y avait-il dans sa lettre qui pût lui attirer un acte de mépris aussi écrasant ? Comment la nièce de M. Dumont pourrait-elle s'offenser d'une conduite que l'honneur seul avait dictée ? Que faire pour la contraindre à garder un bien dont Charles rougissait de la priver ?

Les choses ne pouvaient certainement point rester ainsi. Le petit conseil de famille se tourmenta à chercher les motifs de cette conduite. Jean Guilbault crut les avoir trouvés en disant que probablement Marie était sur le point de se marier, et que *son épouseur ne voulait rien devoir à la libéralité d'un premier amoureux.* Jean Guilbault en eût fait autant.

Charles, suivant cette idée, prit ce qu'il considérait un parti extrême : il se décida à porter lui-même en cadeau de noces ce legs dont tant d'autres, dans sa position, se seraient fort bien accommodés. Après s'être muni de phrases et d'arguments pour se débarrasser de son héritage, il partit, la tête haute et le cœur léger, comme un homme qui va faire une bonne action.

Tout le temps qu'avait duré avec quelque chance de succès son amour pour Clorinde, Charles était venu à bout de se persuader qu'il n'avait jamais aimé Marichette sérieusement. Ses conversations avec Louise avaient failli ressusciter ses premiers sentiments.

Mais, tout au contraire de l'effet qu'aurait produit sur tout autre l'héritage que venait de faire la jeune fille, dès qu'il eut pris connaissance du testament de M. Dumont, il ne regarda plus comme possible un mariage où l'amour n'aurait joué qu'un rôle secondaire et équivoque. Il se mit en route, se sentant supérieur à Marie de toute son infortune, et sans redouter le moins du monde des charmes qui lui semblèrent plus problématiques que jamais.

Il ne s'était pas écoulé deux ans depuis la première résidence que notre héros avait faite chez Jacques Lebrun. A mesure que cheminait, par une belle journée d'automne, la modeste *calèche de charretier* qu'il avait louée aux Trois-Rivières, bien que la saison donnât au paysage une apparence bien différente, il reconnaissait, non sans une certaine émotion, les rivières, les côtes, les ravines, les maisons, les sapins qu'il avait déjà vus. Son cœur se mit à battre fortement, lorsqu'il passa sur le petit pont au-dessus du précipice où Marichette et lui avaient été si près de tomber.

Un peu plus loin, il rencontra un vieillard qui s'avançait en fumant sa pipe avec un air de joyeuse indépendance. Il reconnut le père Morelle et lui tira son

chapeau. Le père Morelle ôta poliment son bonnet rouge, mais il était trop préoccupé de quelque bonne idée à lui, pour *dévisager*, (1) comme il aurait dit, l'étranger qui le saluait, comme font, au reste, dans notre pays tous les voyageurs qui savent leur monde.

Quelques instants après, un gros chien aboya à la

voiture, puis se mit à la suivre en donnant des marques non équivoques de contentement.

Une vieille femme, qui filait sur le seuil de sa porte, leva vers la voiture son énorme nez chargé d'une énorme paire de lunettes, et s'écria en joignant les mains : Jésus, Marie du bon Dieu !... Je l'avions toujours dit !

(1) Pour envisager. Voyez la note F à la fin du volume.

A la maison voisine, Charles ordonna à son cocher d'arrêter, et il entra chez Jacques Lebrun, précédé de *Castor* qui faisait mille gambades, et suivi de la mère Paquette accourue sur ses talons.

Une servante assez proprement habillée dit au *Monsieur* que *Mademoiselle Marie* était dans la *grande chambre* et le conduisit à cet appartement. La *grande chambre* était un joli salon avec une tapisserie tout autour, quelques gravures bien encadrées, un joli tapis sur le plancher, quelques meubles assez convenables, des pots de fleurs dans toutes les fenêtres, un *piano*, une petite bibliothèque et une table couverte de beaux livres.

Il n'y avait plus à se reconnaître chez Jacques Lebrun, tant on y avait pris *un air de ville.*

La dame de céans eut le bon esprit de ne pas s'évanouir, quelle que fût sa surprise. Elle se contenta d'une légère rougeur qui anima un peu sa physionomie empreinte de tristesse et de souffrance. La toilette de la jeune fille ne déparait point son joli salon. Elle était simple et élégante.

Charles, stupéfait, balbutia gauchement quelques cérémonieux bouts de phrases.

—Tout ce que vous voyez ici vous étonne, lui dit Mlle Lebrun, avec un fin sourire. Que voulez-vous ? Mon père n'a pas voulu me laisser mourir, et il m'a forcée d'accepter tout *ce luxe....*

—Qui sera loin d'être déplacé en regard des deux tiers de la fortune de feu votre oncle, et de l'autre tiers que je viens vous contraindre d'accepter.

—Me contraindre ? s'écria la jeune fille avec un accent légèrement moqueur. Vous n'aurez peut-être point affaire à moi seule.

—Je m'y attends bien et je désire que vous me fassiez connaître au plus vite l'autre partie intéressée. Il lui faudra beaucoup de fierté, et même de dureté, si je ne parviens pas à lui faire accepter ce cadeau de noces.

—Une autre partie intéressée ! Un cadeau de noces !... Je voulais parler de mon père. Vous avez donc cru que j'avais pu faire comme vous ?

Ces paroles furent dites d'une voix très émue. Marie était vraiment belle dans ce moment : toute sa personne était séduisante de grâce et de distinction naturelle. Charles ne douta point de deux choses, la première qu'il ne l'eût aimée constamment et plus que chose au monde, la seconde qu'elle ne l'aimât à la folie, ce qui était évident.

Au théâtre, c'eût été le moment, pour notre héros, de se précipiter à genoux et de fondre en larmes.

Dans la vie réelle, entre gens un peu civilisés, on prend un fauteuil, on s'y installe pour continuer l'explication plus à son aise. C'est ce que fit Charles, sur un signe de Mlle Lebrun.

—Je n'ai pas pu comprendre autrement le renvoi dédaigneux de ma lettre et de l'acte de renonciation.

—Votre lettre, est-ce qu'elle valait la peine d'être conservée ? Que disait-elle donc de si touchant cette grande *lettre d'affaires ?* Pour ce qui est de l'acte... je n'aime pas les *renonciations*. Tenez, je conçois bien que vous ayez eu quelque délicatesse vis-à-vis d'une héritière comme moi ; mais, après tout, je ne pouvais point comprendre ce que vous ne disiez pas, et je ne pouvais point non plus vous écrire de venir. Nous avons fait l'un et l'autre ce que nous devions faire.

Évidemment Marie interprétait à sa manière la visite de Charles ; mais elle prenait la chose du *bon côté*, et celui-ci ne fut nullement blessé, quoiqu'un peu surpris. Chaque seconde qui s'écoulait donnait raison à la jeune fille.

Il y a dans la vie certains moments où toutes vos irrésolutions et vos doutes tombent comme par enchantement, où l'on voit clairement ce que l'on doit faire, où la

volonté est aussi rapide que la pensée. Charles eut un de ces moments.

Il n'eut point de grands efforts à se faire pour qu'on lui pardonnât son inconstance. Marie savait, à peu de chose près, ce qui s'était passé ; son amie de la ville l'avait tenue au courant, elle avait eu le temps de faire ses réflexions. D'ailleurs, elle lui pardonna beaucoup parce qu'il avait beaucoup aimé, et qu'il semblait disposé à aimer encore davantage.

Les choses vont vite, lorsqu'elles se font avec un bon vouloir réciproque. Charles et Marie eurent bientôt convenu du temps où devait se faire un mariage qui réglerait toutes les difficultés du testament de M. Dumont, empêcherait ses biens de sortir de famille et rendrait plus *indivis* que jamais les *trois tiers* de sa succession.

Jacques Lebrun entra sur ces entrefaites. Il ne se remit pas au premier coup d'œil la figure de Charles ; cependant il n'avait pas oublié sa première visite et tout le chagrin qu'elle avait causé à sa fille bien-aimée, car il s'écria d'un air bourru :

—Quel est donc encore ce beau monsieur ?

—Souffrez, mon père, lui dit Marie, que je vous présente le neveu de mon défunt oncle.

EPILOGUE

LA NOUVELLE PAROISSE

CHARLES épousa donc *Marichette* aussi promptement que son deuil le lui permit. Mais il ne se fit pas qu'un mariage ce jour-là.

Jean Guilbault eût fait preuve d'un bien mauvais goût, s'il eût pu voir tous les jours impunément l'aimable Louise. Son caractère franc et généreux convenait parfaitement à l'âme naïve et aimante de la jeune fille. Sans être sorcier, il s'était aperçu depuis longtemps de l'impression que faisaient sur Mlle Guérin ses visites fréquentes, et le jour même où il reçut ses diplômes, il déclara formellement ses intentions.

Pierre Guérin célébra la messe de mariage, et les deux nouveaux couples se rendirent immédiatement dans la paroisse de Jacques Lebrun, où le *docteur* devait exercer sa profession. Charles, dès ce jour-là, fit ses adieux définitifs à l'étude du droit, quoiqu'il n'eût plus que dix-huit mois à courir pour être revêtu de la toge. Il s'est proposé de se faire une science de l'agriculture et de cultiver d'après les meilleures méthodes les terres de son beau-père. Il a réussi à merveille dans ce projet.

Pendant tout ce temps, M. Wagnaër, que nous avons un peu perdu de vue, n'a fait que de bien mauvaises affaires. La bonne fortune l'a abandonné et, au rebours des années

passées, moins il a mis d'honnêteté dans ses marchés, moins ils lui ont réussi. Le remords, le dépit, l'ennui l'ont remis sur la voie d'anciennes habitudes d'ivrognerie... Bref, il *s'en va aux chiens*, comme disent ses amis anglais.

Henri Voisin, désappointé dans sa spéculation matrimoniale, a braqué ses espérances sur plusieurs héritières, mais il les a abandonnées l'une après l'autre, ne les trouvant pas assez riches.

Il a continué la chasse aux clients avec un zèle et une persévérance dignes d'admiration. Il continue toujours à s'exagérer les avantages de la malhonnêteté et tient pour certain que, dans ce pays comme dans bien d'autres, ceux qui, avec de petits génies et de petites connaissances, savent amasser beaucoup d'argent par toutes sortes de moyens, en se gardant toutefois de la prison et du pénitencier, sont les véritables puissances qu'il faut respecter. Il admet cependant que cela n'empêche pas les honnêtes gens et les hommes de talent de jouir d'une certaine considération, pourvu qu'ils ne soient pas trop pauvres.

Il attend avec une foi imperturbable la rencontre d'une femme quelconque, fille ou veuve, jeune ou vieille, belle ou laide, qui puisse disposer d'une fortune de vingt-cinq mille louis. C'est le chiffre qu'il a fixé : il n'épouse pas à moins.

Nous ne sommes point certain, malgré son habileté, qu'il fasse la conquête de cette dot, pour peu que l'occasion tarde à se présenter. Les années qui s'écoulent n'ajoutent point de charme à sa physionomie, qui de laide est devenue affreuse, ni à ses manières, qui de communes sont devenues détestables.

Charles Guérin, de son côté, est parfaitement heureux et, sans faire beaucoup de bruit, il est devenu, du moins dans notre opinion, un véritable grand homme. Voici comment.

Quelques années après son mariage, plusieurs jeunes gens de sa paroisse étaient sur le point d'émigrer à l'étranger. Leurs pères, après avoir donné à l'aîné la moitié de la terre de l'aïeul, ne pouvaient point partager l'autre moitié en quatre ou cinq lambeaux : ils n'avaient point non plus les moyens d'acheter de nouvelles terres ; il fallait donc partir. Les uns voulaient s'en aller dans les *pays d'en haut*, ce qui veut dire la baie d'Hudson, la Rivière-Rouge, voir même la Colombie et la Californie : les autres dans *l'Amérique*, ce qui veut dire le Maine, le Vermont, le Michigan ou l'Illinois.

Charles rassembla à la porte de l'église tous les fugitifs et il leur fit un magnifique sermon en trois points sur la lâcheté qu'il y avait d'abandonner son pays, sur les dangers que l'on courait de perdre sa foi et ses mœurs à l'étranger, sur l'avantage et le patriotisme de fonder de nouveaux établissements sur les terres fertiles de notre propre pays.

Sa harangue fut écoutée froidement, sans marques bien évidentes d'approbation ni d'improbation, comme c'est le cas d'ordinaire chez nos flegmatiques *habitants*. Seulement, quand il eut fini, il entendit rire et murmurer dans les groupes :

—Veut-il donc qu'on meure de faim pour lui faire plaisir, ce beau monsieur ?

—On est *ben* partout ous'qu'on a de *quoé* manger.

—C'est ça ; on va chercher fortune ; quand on est *ben*, on y reste ; quand on est pas *ben*, on s'en revient.

—Ouvrir des terres dans les *trompeships !* je voudrais l'y voir avec ses belles mains blanches.

—Oui, et pas d'argent pour commencer !

—Il en ferait de belles !

—Qu'il nous en fasse donc avoir, lui, des terres ! La moitié du temps, ça n'a pas de *maître* ces terres-là ; il en *resout* seulement quand on a fait *ben* de la dépense dessus !

—Avec ça, qu'il n'y a pas de chemins et qu'il faut porter ses provisions sur son dos.

—Quand on est rendu là, on est plus loin qu'au bout du monde.

—Oui, ajouta une vieille femme, y a ni prêtres, ni docteurs, on y meurt comme des chiens.

Charles comprit tout de suite que le meilleur sermon ne valait pas un bon exemple. Le soir même, il proposa à Jacques Lebrun de former une petite société pour l'établissement des terres incultes de la seigneurie et du township voisin, dans lequel se trouvaient situés les quatre cents arpents de M. Dumont.

—C'est cela, dit Jean Guilbault, voilà une fameuse idée, nous ferons une nouvelle paroisse et nous la modèlerons d'après nos goûts. Je ne puis rien faire de mieux, car je m'aperçois que je commence à me rouiller ici. Je dispute misérablement la pitance au vieux docteur, qui me fait déjà mauvaise mine, et me calomnie affreusement auprès de tous ses patients, si ce qu'on me dit est vrai. Il me semble, de mon côté, que je commence à médire de mon confrère toutes les fois que l'occasion s'en présente, ce qui n'est pas beau. Là-bas, je serai seul de mon espèce, je ne porterai ombrage à personne. Et puis, je prendrai une terre, moi aussi. Comment donc? mon père Jean Guilbault, quatrième du nom, n'est-il pas le meilleur laboureur de toute la côte de Beaupré ? Il y aura bien du guignon, si le fils n'en tient pas.

Jacques Lebrun ne fut pas aussi prompt à adopter les idées de son gendre. Il y pensa, puis il y *repensa*, et il souleva une foule d'objections que les deux jeunes gens combattirent de leur mieux. Les deux femmes, Louise et Marichette, se rangèrent de son côté, et on eut bien de la peine à leur faire entendre raison.

On y parvint cependant, en leur promettant de ne les transporter au nouvel établissement que lorsqu'on

pourrait les y installer aussi confortablement qu'elles pouvaient le désirer.

Charles eut beaucoup de peine d'abord à persuader ceux que cela intéressait davantage. Plusieurs renoncèrent après lui avoir donné leur parole, quelques-uns même de ceux qui allèrent explorer la *terre promise*, la décrièrent à leur retour et le contrecarrèrent de toutes leurs forces.

Il eut aussi beaucoup de difficultés avec le seigneur pour la portion de l'établissement qui se trouvait dans sa seigneurie, et il éprouva des lenteurs et des tracasseries sans fin de la part du gouvernement pour l'octroi des patentes.

Il avait réalisé tout ce qui était réalisable de la succession de M. Dumont; et il se voyait en état pécuniairement de faire face aux difficultés les plus pressantes.

La première année fut employée à l'arpentage des terres et au tracé d'un chemin qu'il fit ouvrir par les associés eux-mêmes, par corvées, comme cela se pratiquait dans les premiers temps du pays, où les colons ne comptaient point sur le gouvernement pour toute espèce de choses.

La seconde année fut employée à des défrichements en proportions égales sur la terre de chacun. Il avait imposé, de son autorité privée, à chaque père de famille qui avait un fils d'engagé dans l'entreprise, une certaine somme pour les provisions dont il s'était fait le fournisseur, sans autre profit que d'en payer la moitié à lui tout seul. Il avait soin que ses gens fussent bien nourris, car le défricheur canadien est un peu comme le soldat anglais, il faut avoir soin de son physique, si l'on veut que son moral se soutienne.

Il conduisait et limitait lui-même les défrichements. Il avait le soin de conserver une *érablière* sur le haut de chaque terre, et il ne détruisait qu'à regret cet arbre prodigieux, qui abondait partout dans la petite colonie. Il

prit aussi bien soin d'épargner quelques beaux groupes d'arbres dans les champs et le long des chemins, pour y voir plus tard les moissonneurs s'y reposer à l'ombre, et aussi les voyageurs et encore le pauvre bétail dans les ardeurs de l'été.

C'est ce qui manque dans beaucoup de vieilles paroisses où l'on semble avoir eu horreur du plus utile et du plus bel ornement de la nature.

Dès qu'un certain nombre de colons se furent fixés à demeure sur leurs terres, ils demandèrent l'érection canonique et civile d'une nouvelle paroisse. Ce fut là le nœud gardien de toute l'affaire. Charles n'évita un procès qu'à force de diplomatie.

Il s'agissait d'enlever à la vieille paroisse toute la nouvelle concession de *la Grillade* et une partie du vieux rang appelé *Trompe-Souris*. Le curé et les marguilliers faisaient bon marché du *township ;* mais ils réclamaient comme leur, tout ce qui se trouvait dans la seigneurie. Les vieux établissements des *Belles-Amours*, du *Brûlé*, du *Coteau* et du *Bord-de-l'eau* se levèrent en masse contre le démembrement projeté.

L'évêque hésitait, craignant que, les frais du culte prélevés, il ne restât point à ces braves gens de quoi faire vivre un prêtre, lorsqu'un jeune vicaire à qui l'on destinait une des meilleures cures, vint se jeter à ses genoux et lui demanda comme une faveur d'être chargé de la petite colonie. C'était Pierre Guérin, qui voyait avec orgueil son frère accomplir ce qui avait été un des rêves de sa jeunesse. Il apportait à l'œuvre naissante le concours de son zèle, de son activité, de son intelligence décuplée par les forces imposantes de la religion.

Il se rendit immédiatement au milieu des colons et les encouragea de son exemple, de ses discours et de ses prières. Ceux-ci construisirent, sur le point le plus élevé et le plus pittoresque, une humble chapelle de

bois, dont le nouveau curé se montra aussi fier que de la plus belle cathédrale de France ou d'Angleterre.

Pierre, à force de raison, de douceur et de persévérance, sut prévenir les discordes qui menaçaient sa jeune chrétienté, soit au sujet de l'église, soit à propos des chemins ou des écoles. Son grand secret consiste à

ne jamais dicter d'autorité à ses paroissiens ce qu'il désire obtenir d'eux, mais à s'en rapporter entièrement à leur jugement, après leur avoir exposé modestement et habilement sa manière de voir. Il est rare que le *verdict* populaire ne soit pas en sa faveur.

Ses sermons sont fort goûtés de ses auditeurs. Il les fatigue rarement par de longues dissertations sur le dogme. Il ne s'enroue pas à prêcher à de pauvres gens

qui arrachent leur subsistance à la sueur de leur front, le détachement des richesses, le renoncement au monde, et la mortification. Il ne leur fait pas un crime des fêtes et des divertissements innocents, qui leur aident à remplir gaîment leur carrière laborieuse.

Mais il tonne contre l'envie, la médisance, la calomnie, l'esprit de ruse et de querelle, l'indolence, la paresse, l'ivrognerie, qui sont la source de bien des maux. S'il leur parle souvent, pour ranimer leur courage, des petits oiseaux du ciel, que Dieu nourrit sans inquiétude du lendemain, il leur rappelle plus souvent encore la parabole du père de famille et des *talents* confiés à ses serviteurs. Il leur dit que nous sommes tous les serviteurs de Dieu et que nous devons faire valoir les biens qu'il nous a donnés. Il enseigne que ce n'est pas se défier de la Providence que d'amasser une dot pour sa fille, d'établir honnêtement chacun de ses fils, et de leur léguer à tous un peu plus qu'on n'a reçu de ses ancêtres, pourvu que tout cela soit du bien *bien acquis*, et dont le pauvre ait toujours eu sa part. Il leur prêche surtout et par-dessus tout, la charité, qu'il leur recommande bien de ne pas confondre avec l'aumône, et il ajoute que, sans la *justice*, il n'y a pas de charité, et que celui qui donne aux pauvres ou à l'église d'un côté, tandis que de l'autre il triche ou maltraite son voisin, fait la part du diable bien large et insulte le bon Dieu.

Au reste, le zèle de ses paroissiens court au-devant de ses désirs. Déjà l'humble chapelle de bois a été remplacée par une belle église de pierre, dont le clocher brille au soleil aussi élancé, aussi fier que pas un clocher du pays. Le pauvre curé aura même bien de la peine à empêcher ses marguilliers de faire couvrir de dorures le chœur et les chapelles. Il préférerait commander deux beaux tableaux à quelqu'un de nos artistes ; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

De chaque côté de l'église s'élèvent deux jolies maisons d'égales dimensions, blanchies à la chaux avec des toits rouges, ce qui a été une concession au *goût* de la grande majorité des habitants.

L'un de ces édifices est le presbytère, l'autre est la maison d'école. L'instituteur est un compagnon de classe de Jean Guilbault et à peu près de sa trempe. Il a épousé la jeune fille la plus savante de l'endroit, et le *maître* et la *maîtresse* vivent dans la plus grande intimité du *docteur et de sa dame*, et du *bourgeois* et de la *bourgeoise*, comme on appelle Charles et Marichette à deux lieues à la ronde.

Outre cela, il y a encore un instituteur nomade qui, l'hiver, parcourt les endroits éloignés ; car, je vous le demande un peu, comment les gens de *la Miche*, ceux de *Monte-à-peine* et de *l'Hermitage*, qui demeurent à deux et trois lieues, pourraient-ils procurer de l'instruction à leurs enfants, s'il leur fallait pour cela les envoyer à la maison d'école ?

Le *fort*, comme on appelle par un reste de tradition militaire qui remonte aux premiers temps de la colonie, le groupe de maisons et d'édifices autour de l'église, se trouve tout près de la ligne géométrique qui sépare le *township* de la seigneurie.

C'est un endroit élevé, sur le bord d'une rivière qui forme une chute pittoresque presque en face de l'église, à quelques arpents seulement de la seigneurie, circonstance heureuse pour tout le monde, excepté pour le seigneur.

Charles y a construit un moulin à scie. Il a aussi une potasserie, à une petite distance. Ces deux établissements, naturellement alimentés par les progrès du défrichement, l'ont déjà récompensé de ses peines. Il n'est pas énormément riche, car il n'exploite pas les habitants à la façon de M. Wagnaër, mais il jouit d'une assez belle aisance.

Il habite un *cottage* qui n'est point sans prétentions. C'est une blanche maison suspendue à mi-côte dans une

anse que forme la rivière : elle est entourée d'arbres et d'une luxuriante végétation qui contraste agréablement avec l'aspect sauvage de la chute.

De l'autre côté, on voit s'élever en amphithéâtre l'église et le groupe de maisons dont fait partie celle du *docteur*. Les terres que Charles et ce dernier avaient commencé à cultiver, sont maintenant confiées à des fermiers que surveillent Jacques Lebrun et l'oncle Charlot. Ce qui n'empêche pas Jean Guilbault, dans les loisirs que lui laisse sa profession, de travailler lui-même comme deux bons habitants. L'hiver, il se permet de fréquentes et lointaines excursions. Il chasse dans les bois, avec le premier venu, le lièvre, le castor, le caribou, le chevreuil ou l'orignal. C'est le seul chagrin qu'il cause à sa femme.

Une de ces parties de chasse a failli lui être fatale. C'était en 1837. Il avait annoncé une absence de trois semaines, qui lui permit de se rendre à Saint-Eustache. Il s'y battit comme un brave, ne manquant jamais un ennemi quand une fois il l'avait ajusté. Il fut assez heureux pour se tirer sans accident de cette bagarre. Il ne s'en est pas beaucoup vanté, et quoiqu'il ait depuis reconnu la folie de cette expédition, il n'a pas étourdi l'univers du bruit de son repentir. Il tient pour fait ce qu'il a fait, et ne conserve point de rancune aux chefs du mouvement, des risques qu'il a courus de son plein gré.

Louise a toujours ignoré cette circonstance. Elle et Marichette s'aiment tendrement et se voient souvent, grâce au pont que les habitants ont construit sur la rivière, sans attendre le bon plaisir du bureau des travaux publics.

Madame Guérin est encore l'élégante de l'endroit. Elle y a transporté l'ameublement de son petit salon, revu, corrigé et augmenté. Dans les longues soirées d'hiver, on cause chez elle, on y fait de la musique, on y lit en petit comité ce que l'on peut se procurer de plus nouveau.

On y chôme aussi avec une gaieté toute nationale les

bonnes fêtes du pays, la Saint-Jean-Baptiste, la Sainte-Catherine, le *Mardi-Gras*, et surtout la *Mi-Carême*. Jusqu'à ces dernières années, la mère Paquette, qui elle aussi a *émigré*, a renouvelé ce jour-là, au profit des enfants de Louise et de Marichette, la scène que vous savez. Nous disons jusqu'à ces dernières années, car la mère Paquette, qui est un peu janséniste, soutient, malgré l'avis de son curé, que le carême mitigé que l'on observe maintenant, ne sert qu'à damner les gens un peu plus vite et ne vaut plus la peine qu'on en parle.

Tous les ans dans le mois de juin, Pierre Guérin célèbre à petit bruit dans son église une messe de *Requiem*, et les deux jeunes familles y assistent avec recueillement. On y prie pour une bonne mère dont l'absence est le seul obstacle que l'on connaisse à un bonheur parfait.

Il faut le dire cependant ; ce bonheur est depuis peu sérieusement menacé ; l'orage se forme souvent à l'horizon du ciel le plus pur.

Charles avait senti, dès le commencement, que le plus grand écueil de sa colonisation serait la jalousie que lui et ses proches pourraient inspirer. Il n'a jamais voulu, ni pour lui-même, ni pour son beau-frère, ni pour son beau-père, d'aucune des charges et des dignités locales. Il n'est ni officier de milice, ni juge de paix, ni marguillier, ni commissaire des petites causes, ni commissaire des écoles ; il a laissé nommer à toutes ces fonctions les habitants les plus respectables. Il y gagne qu'on ne fait jamais rien sans le consulter, et qu'on ne prend guère son avis sans le suivre.

Malheureusement, sa réputation d'homme de bon conseil s'est répandue au loin dans les autres paroisses, et l'on parle fortement de lui déférer la députation au prochain parlement....

Bons lecteurs, et vous aimables lectrices, si vous vous intéressez à lui et à sa jeune famille, priez le ciel qu'il leur épargne une si grande calamité!....

Pierre-J.-O. Chauveau.

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

M. Félix Faure et les secours religieux.—La tentative de M. Paul Déroulède. —Le fondateur de la Ligue des Patriotes.—Un poète-soldat.—Le *credo* de M. Déroulède.—Son œuvre poétique et politique.—L'incident de Mascate. —A Paris et à Londres.—La santé du Pape.—La lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons.—La vie du Père Hecker.— L'américanisme.—Mgr Ireland et l'abbé Klein.—L'abbé Meignen. — Une controverse.—La lumière est faite.

Depuis ma dernière causerie, les journaux français nous ont apporté de nouveaux détails sur la mort du président Faure. Il est maintenant avéré qu'il a demandé un prêtre, lorsqu'il était encore en pleine connaissance. Ainsi donc cet homme qui ne pratiquait pas la religion, qui était franc-maçon et apparemment incrédule, lorsqu'il a vu la mort s'approcher, a senti se réveiller en lui une foi qui n'était qu'engourdie, et a voulu mourir en chrétien. C'est une grande grâce et un grand exemple. Au milieu des soucis de l'ambition, du tumulte des affaires, des enivrements du succès, on peut vivre comme si l'on ne croyait pas; mais lorsqu'arrive le moment suprême de la séparation de l'âme et du corps, lorsqu'il faut quitter tous les biens et tous les honneurs de ce monde, alors très souvent on se retourne vers le Dieu qu'on a semblé ignorer durant sa vie, et l'on éprouve le besoin éperdu de se réconcilier avec celui qui tantôt sera notre juge. Puisse cette funèbre leçon produire ses fruits chez un grand nombre des hommes dirigeants de la République française.

Les funérailles du président défunt ont eu lieu à Notre-Dame, au grand déplaisir des fanatiques et des sectaires. Elles ont eu pour épilogue un coup de tête dont le héros a été M. Paul Déroulède. M. Déroulède est président de la Ligue des Patriotes, qu'il a fondée. Il est un des plus ardents anti-dreyfusards qu'il y ait en France, et aspire, non pas au rétablissement d'une monarchie, mais à la transformation et à l'épuration de la république actuelle. Au moment où un détachement, composé des 4e et 82e régiments d'infanterie, et commandé par le général Roget, débouchait sur

la place de la Nation, M. Déroulède et un grand nombre de ligueurs essayèrent de détourner la troupe et de l'entraîner vers l'Élysée pour renverser le président nouvellement élu. Le général Roget ayant refusé de se prêter à cette manœuvre, M. Déroulède suivit les régiments jusqu'à leurs casernes, en continuant ses exhortations. Finalement, il fut fait prisonnier sur les ordres du général, en compagnie de M. Marcel Habert, un autre député nationaliste. Cette nouvelle a naturellement produit beaucoup d'excitation dans Paris. Le gouvernement a demandé l'autorisation de poursuivre les deux députés arrêtés, et cette autorisation a été accordée à mains levées par la chambre, qui a repoussé une demande de mise en liberté provisoire par une majorité de 422 voix contre 84. Les deux députés sont maintenant poursuivis en vertu de la loi du 12 décembre 1883, qui a modifié les articles 24 et 25 de la loi de 1881 sur la presse. Voici le texte de l'article dont on demande l'application aux prévenus :

" Sera puni d'un emprisonnemeut de trois mois à deux ans et d'une amende de 100 à 3,000 francs tout individu qui aura adressé une provocation à des militaires des armées de terre ou de mer dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs dans ce qu'ils commandent pour l'exécution des lois et règlements militaires et la défense de la Constitution républicaine."

La physionomie et la personnalité de M. Paul Déroulède sont d'une assez piquante originalité et d'un intérêt assez actuel pour que je m'arrête à les esquisser ici. Paul Déroulède est né à Paris, le 2 septembre 1846. Après avoir fait ses études au collège de Vanves et au lycée Louis-le-Grand, il commença à étudier le droit. En 1870, après les premiers désastres de la guerre franco-prussienne, il s'engagea volontairement dans un régiment de zouaves. Quelques semaines après, étant au camp de Châlons, il vit arriver sa mère tenant par la main un jeune homme encore imberbe : " Voici, lui dit-elle, ton frère qui veut combattre avec toi, je te l'amène." Famille de preux et de patriotes ! C'est cet héroïque épisode qui a inspiré à Déroulède les vers suivants :

Oui, cette femme au cœur français, à l'âme fière,
Qui mène vaillamment ses deux fils aux combats,
Oui, cette femme-là, cette femme est ma mère,
Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.

Sur le champ de bataille de Sedan, Paul Déroulède vit tomber son frère blessé au moment où leur régiment essayait de percer les lignes allemandes. Il le ramena dans ses bras, le mit à l'abri d'un arbre, et se précipita de nouveau dans la mêlée, où il fut fait prisonnier. Il croyait son frère mort. Interné à Breslau, il s'échappa au péril de sa vie, rejoignit l'armée, et fit les campagnes de la Loire et de l'Est, durant lesquelles il fut mis à l'ordre du jour. Pendant ce temps, son frère était allé faire le coup de feu en Algérie contre les Arabes révoltés. Après la guerre contre les Prussiens, Paul Déroulède fit la guerre contre la Commune et eut un bras fracassé en enlevant une barricade. Comme on le voit, il paya largement sa dette à la patrie durant l'Année Terrible.

En 1872, il publia les *Chants du soldat*, poésies guerrières et patriotiques qui eurent un immense succès. La France saluait en lui son Tyrtée. L'Académie française couronna ce volume, dont un critique célèbre, Paul de Saint-Victor, a écrit : " Le talent est grand, mais l'inspiration est plus haute encore, le poète se soucie moins de ciseler ses vers que de les tremper. Leur éclat est celui des armes, leur cadence semble réglée sur celle d'une marche guerrière. Il n'entre que du fer dans les cordes de cette lyre martiale, c'est de l'héroïsme chanté." Aux *Chants du soldat* succédèrent les *Nouveaux Chants du soldat*, et *Marches et Sonneries*. L'ardent amour de la patrie éclate dans toutes ces poésies. Lisez ces vers :

France, veux-tu mon sang ? Il est à toi, ma France ;
S'il te faut ma souffrance,
Souffrir sera ma loi.
S'il te faut ma mort, mort à moi,
Et vive toi,
Ma France !

Ailleurs le poète dit :

En avant ! tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe
Quand le pays en sort vivant.
En avant !

Ne croirait-on pas entendre une vibrante sonnerie de clairon ? En 1877, M. Déroulède fit jouer à l'Odéon un drame en cinq actes et en vers, l'*Hetman*. En 1880, il écrivit un drame biblique, la *Moabite*, dont le gouvernement interdit la représentation parce que la donnée en était trop religieuse. En 1881, il fonda la Ligue

des Patriotes. C'est à ce moment qu'il se révéla comme orateur. Dans un discours prononcé le 18 mai de cette année, il s'écriait : " On n'attaque que les faibles, on ne surprend que les oublieux, on n'opprime que les lâches." En 1886, il publia une biographie de La Tour d'Auvergne, et un ouvrage au titre significatif de *Avant le combat.* En 1887, il publia le *Livre de la Ligue des Patriotes.* En 1894, il fit paraître un nouveau recueil de poésies intitulé *Chants du paysan*, petit volume où éclate à chaque page l'inspiration chrétienne et nationale. Les lecteurs de la *Revue Canadienne* me sauront gré de leur citer ces beaux vers, qui sont comme le *credo* du poète :

Je crois en Dieu. Le siècle est mauvais, l'heure est trouble,
Un souffle de blasphème égare les esprits ;
L'honneur contre l'argent se joue à quitte ou double ;
Le mal est sans danger et l'homme est sans mépris.

Je crois en Dieu. La mode est d'insulter le prêtre ;
Bien imprudent qui fait le signe de la croix !
Quiconque est un chrétien est bien près d'être un traître.
Des devoirs, nul n'en veut, nous n'avons que des droits.

Je crois en Dieu. Qu'importe à ma prière ardente
Des criminels joyeux le triomphe apparent ?
Ce cercle de dégoût n'est pas l'enfer du Dante,
Mon cœur n'a pas perdu l'espérance en entrant.

Je crois en Dieu. La France attristée, abattue,
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande nation dort d'un sommeil qui tue.
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu.

L'homme qui a écrit ces vers admirables a droit à l'estime des croyants.

M. Déroulède a aussi écrit, il y a deux ou trois ans, un drame intitulé *Duguesclin*, et plus récemment une autre pièce ayant pour titre *La mort de Hoche.* Comme on le voit, le bagage littéraire du député d'Angoulême est assez considérable.

En 1885, Paul Déroulède se présenta dans le département de la Loire aux élections législatives. Il fut battu quoiqu'il eût obtenu 104,000 votes. En 1887, il se jeta dans le mouvement boulangiste, parce qu'il avait foi dans le patriotisme du général au noir coursier. En 1888, il se présenta dans la Charente et fut encore battu. En 1889, il fut élu aux élections législatives et devint

député d'Angoulême. Lors de la crise du Panama, il joua en chambre un rôle brillant et retentissant. C'est alors qu'il prononça contre Clémenceau cette philippique écrasante qui porta un coup mortel à l'influence et au prestige politiques du leader radical.

Aux élections générales qui suivirent, en 1893, il fut battu; mais il prit sa revanche en 1897. Comme on le voit, la carrière de Déroulède a été active et militante. M. Jules Claretie écrivait de lui ce bel éloge en 1885 : " Voici un homme qui n'a pas quarante ans et qui a déjà vécu, par le devoir et le sacrifice à une idée—mieux qu'à une idée, à la patrie—une existence si remplie qu'elle donnerait de l'honneur à deux hommes. Paul Déroulède est, dans notre littérature, ou plutôt dans notre France contemporaine, une physionomie particulière, très sympathique et très attirante. Il marche droit à son but, le plus solide que se puisse assigner un Français : le relèvement de la nation ; et, donnant à cette œuvre unique son temps, sa jeunesse, sa peine, son argent, il accomplit avec un entêtement superbe, sans découragement et sans ambition, son apostolat national."

L'auteur des *Chants du soldat* est donc une figure sympathique, quelles que puissent être ses exubérances et ses outrances. Et son coup de tête du 23 février a affligé bien des braves gens. Il est certain que Déroulède s'est trompé sur l'état d'esprit du peuple et de l'armée. Il y a, sans doute, beaucoup de mécontentement, beaucoup d'agitation en France ; toutefois ce mécontentement, cette agitation n'ont point ce degré d'intensité qui rend possibles les *pronunciamientos*. Le poète-député est un sincère, mais on pouvait noter chez lui, depuis quelque temps, un emballement fort accentué. C'est ce qui explique son échauffourée, qui ne pouvait avoir, en ce moment, d'autre résultat qu'une victoire pour le régime actuel.

Le gouvernement a voulu, à tort, trouver une conspiration au fond de cette aventure. Il a même cru ou feint de croire que les royalistes et les bonapartistes avaient quelque chose à faire avec la tentative avortée. Des perquisitions ont été faites chez plusieurs notabilités monarchistes, mais sans résultat appréciable. Le procès de M. Déroulède va avoir lieu nécessairement, et se terminera, sans doute, par la condamnation de l'accusé à une détention plus ou moins longue.

Au milieu de tout ce brouhaha, le sénat a voté le projet de

loi pour saisir de l'affaire Dreyfus toutes les chambres réunies de la cour de cassation. Espérons donc que cette douloureuse affaire va recevoir bientôt une solution définitive.

***

Une nouvelle cause de froissement entre la France et l'Angleterre, vient encore de se produire. C'est ce que l'on appelle l'incident de Mascate. Voici comment il est résumé par un journal français :

" L'affaire ou l'incident de Mascate comprend deux faits principaux, d'ordre différent, qu'il faut bien se garder de confondre ou d'absorber l'un dans l'autre : le premier fait, sur lequel notre gouvernement n'a pas encore cru devoir nous renseigner d'une façon claire et positive, c'est la demande adressée au sultan d'Oman ou de Mascate par la France de lui céder à bail un petit port, Bandar-Issar, situé à quelques milles de Mascate, afin d'y établir pour nos navires une station de charbon et de ravitaillement. Cette demande aurait été bien accueillie, paraît-il, et la concession nous aurait été accordée.

" Le second fait, sur lequel un membre de la Chambre des Communes a interrogé, avant-hier, le gouvernement anglais, et que vient de confirmer, avec des détails précis, une nouvelle dépêche de Bombay datée du 23, c'est l'ordre donné par lord Curzon de Kedleston, le nouveau vice-roi de l'Inde, à l'amiral anglais commandant la station navale, de se concerter avec le résident politique de Mascate ainsi qu'avec le résident politique du golfe Persique, afin d'exiger du sultan, sous la menace du bombardement de sa capitale, le retrait de la concession faite à la France. C'est, en effet, ce qui a eu lieu ; sous l'empire des menaces anglaises, la concession accordée nous a été retirée."

Le nouveau vice-roi des Indes a manifestement le verbe haut. Ce désagréable incident a causé beaucoup de commentaires des deux côtés du détroit. En réponse à une question posée par un député, M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, a déclaré ce qui suit :

" Le gouvernement de la reine, renseigné sur les faits, sur nos intentions, n'a pas tardé à reconnaître que, les droits de la France et de l'Angleterre à Mascate étant identiques, comme identiques

leurs obligations, la France peut très légitimement y avoir à son tour un dépôt de charbon, exactement dans les conditions où l'Angleterre y a installé le sien. Donc raison nous était donnée pour le fond. Restait la question du procédé. Là aussi, une solution satisfaisante ne pouvait faire doute. Ce n'est pas, en effet, au moment où les deux gouvernements négocient une délimitation africaine dans un sincère esprit de conciliation, recherchant un arrangement qui soit la garantie d'une entente durable parce que les intérêts essentiels des deux nations y auront été sauvegardés, ce n'est pas à ce moment que le gouvernement de la reine pouvait admettre, de la part d'un de ses agents, l'intervention aussi incorrecte que spontanée dont nous avons dû nous plaindre, et le gouvernement de la reine nous a exprimé son profond regret." (Applaudissements.)

Mais au lendemain de cette déclaration, le sous-secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères en Angleterre, M. Brodrick, en faisait une de son côté qui ne cadrait pas absolument avec celle du ministre français. L'expression du "profond regret" ne s'y retrouvait pas. Cette divergence a été le sujet de bien des conjectures à Paris et à Londres. Voilà encore de la besogne pour les diplomates anglais et français.

***

Durant les dernières semaines, le monde catholique a été dans l'anxiété au sujet de la santé du pape. Sa Sainteté Léon XIII a dû subir une opération, l'amputation d'un kyste dont il était embarrassé depuis trente ans. Les médecins du Souverain Pontife ont parfaitement réussi l'opération, et l'illustre malade a semblé traverser cette crise très heureusement. Il a montré une fermeté et une solidité merveilleuses, étant donné son grand âge. N'a-t-il pas été jusqu'à composer un poème latin, à propos de sa maladie ? Cependant le Saint-Père est bien âgé, et les dépêches les plus récentes nous annoncent que sa vitalité laisse à désirer. Puisse la divine Providence le conserver à l'Église, dont il fait la gloire, à l'univers catholique, dont il est le flambeau !

***

Un des actes les plus récents de ce grand pontife a été la lettre doctrinale qu'il a adressée au cardinal Gibbons relativement à

l'*américanisme*. Depuis plusieurs années, les écrivains catholiques les plus autorisés signalaient l'éclosion aux États-Unis de certaines maximes et la diffusion de certaines idées peu compatibles avec la saine doctrine. Dans des sphères très élevées même, on remarquait une tendance alarmante vers un libéralisme extrêmement accentué, qui se manifestait à la fois par des expressions d'opinion et par des actes. La publication de la *Vie du Père Hecker*, fondateur des Paulistes—qui est un ordre religieux américain—vint révéler tout le péril de ce mouvement. Ce livre, dont l'auteur était le père Elliott, fut traduit en français, et publié à Paris avec une préface d'un abbé très moderniste, M. Félix Klein, et une introduction de Mgr Ireland, l'archevêque de St-Paul. Il fut lancé dans le public avec pompe et fracas. L'abbé Klein écrivait dans sa préface : " Pas un livre paru depuis cinquante ans ne projette peut-être une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'évolution religieuse du monde ; sur les rapports internes de Dieu avec l'âme moderne, ou sur les conditions actuelles du progrès de l'Église."

Que trouvait-on dans ce livre ? On y trouvait, entre autres choses, une théorie étrange sur les vertus passives et les vertus actives, et sur la "direction intérieure du Saint-Esprit dans l'âme individuelle." On y faisait bon marché de l'humilité, de l'obéissance, on y exaltait outre mesure le sens propre, la " confiance en soi," on affaiblissait la notion de l'autorité dans l'Église. On y rencontrait des phrases comme celle-ci : " L'influence de l'Église (à l'époque de la Réforme) fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quelque sorte *au détriment des vertus naturelles* qui, sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde." Dire que l'Église a exercé son action *au détriment des vertus naturelles*, c'était très hardi ! Cependant de doctes revues religieuses faisaient bon accueil, trop bon accueil à cet ouvrage. L'*Ami du Clergé* écrivait : " Au sujet de ce livre, il suffit de dire que, malgré de légers défauts, par exemple un peu d'enthousiasme dans la préface, d'ailleurs fort belle, de M. Klein, il ne peut qu'être très profitable aux ecclésiastiques." La *Revue du Clergé français* allait encore plus loin et comparait le Père Hecker à saint Justin et à saint Augustin ! En même temps toute une campagne se poursuivait à côté du livre. L'abbé Klein publiait dans la *Revue française d'Édimbourg* un article intitulé *Le Catholicisme américain*, plein d'idées risquées ; un correspon-

dant, qui signait *Romanus* dans la *Contemporary Review*, y relevait le drapeau du catholicisme libéral ; Mgr Keane écrivait une apologie du fameux parlement des religions tenu à Chicago en 1893. Il fallait une réaction. C'est le journal *la Vérité* de Paris qui eut l'honneur de tirer les premiers coups contre l'américanisme. L'abbé Charles Meignen y écrivit une série d'articles très forts sous ce titre : "*Le Père Hecker est-il un saint ?*" Il y faisait avec vigueur le procès de la nouvelle doctrine et en dénonçait sévèrement les singularités périlleuses. Ces articles furent mis en volume et édité à Rome avec l'*imprimatur* du maître du Sacré Palais. Presque en même temps paraissait une brochure du Père Delattre, de la compagnie de Jésus, intitulée : *Un catholicisme américain*, et combattant les mêmes erreurs. La controverse prenait une telle ampleur, qu'on devait s'attendre à l'intervention du Docteur suprême. Cette intervention a eu lieu. Le Pape a parlé par sa Lettre au cardinal Gibbons. Les excès et les écarts d'opinion connus sous le nom d'*américanisme* y sont réprouvés nettement. Voici une brève analyse de ce document pontifical :

" Le Souverain Pontife réprouve spécialement dans le livre intitulé : *La Vie du Père Hecker* cette assertion que, pour attirer les dissidents au catholicisme, il faut accorder davantage aux exigences de l'esprit humain, non seulement en ce qui concerne la discipline, mais encore en passant sous silence telles ou telles questions doctrinales....

" La lettre condamne l'opinion qui rejette comme superflu le magistère externe dans la direction des âmes, surtout de celles qui tendent vers la perfection, sous prétexte d'inspiration directe de l'Esprit-Saint. Pour discerner celle-ci, un magistère extérieur est précisément nécessaire surtout aux âmes qui embrassent la voie de la perfection....

" Sa Sainteté critique la division en vertus actives et en vertus passives, car les vertus vraiment passives n'existent pas.

" C'est faussement que l'on appelle passives les vertus constituant la perfection évangélique.

" Il faut blâmer les critiques contre les vœux des ordres religieux. Les individus et les associations qui ne veulent pas s'y astreindre sont libres, mais ne doivent pas se proclamer supérieurs en cela aux religieux.

" En ce qui concerne les méthodes à suivre pour ramener les

dissidents, il faut adopter la prédication de la vérité, surtout si les dissidents sont retenus hors de l'Église par ignorance. Au cas où l'on croirait utile de haranguer hors des temples nos frères séparés, il faut le faire non comme des personnes qui discutent, mais ainsi que des gens qui conversent amicalement dans le but de parvenir à la vérité.

" La lettre conclut : Nous ne pouvons pas approuver dans leur ensemble les opinions que d'aucuns ont appelées l'*américanisme*. Si ce nom désigne les qualités particulières qui distinguent les Américains, leurs usages, leurs systèmes civils, nous n'avons rien à y reprendre. Mais si ce nom est employé pour désigner les opinions susdites, il est certain que les évêques américains sont les premiers à le rejeter."

La lettre du Souverain Pontife a fait la lumière complète. Elle a été accueillie avec joie par toute la presse catholique. Ceux que l'on désignait comme les chefs de l'américanisme se sont empressés d'y adhérer. Mgr Ireland a écrit au Pape une lettre dans laquelle il répudie les opinions condamnées par Léon XIII et proteste qu'il n'a jamais " ouvert son âme à ces extravagances." On ne peut s'empêcher de regretter, en lisant ces protestations, qui font honneur à la soumission du prélat américain, qu'il ait accrédité, par une préface élogieuse, le livre où se trouvaient exprimées ces " extravagances." Mgr Keane a écrit dans la même note. M. l'abbé Klein a, lui aussi, adhéré à la lettre du Pape, et l'on annonce que l'édition française de la *Vie du père Hecker* va être retirée de la circulation.

De toute cette controverse et de son heureuse solution ressortent encore une fois l'importance et le bienfait d'avoir dans l'Église un magistère infaillible.

***

La malheureuse Espagne vient de traverser une crise ministérielle. M. Sagasta a donné sa démission, et il est remplacé par M. Silvela, un conservateur. Des élections générales auront lieu incessamment.

Ths Chapais.

Québec, 25 mars 1899.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

L'Eucharistie *d'après les prédicateurs contemporains*, avec préface et traits historiques, par M. l'abbé Pluot, directeur de l'enseignement catholique. 1 vol. in-8°, chez P. Téqui, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.00.

Dans les trente sermons que contient ce volume, nous entendons les maîtres de la chaire contemporaine. Ils sont disposés de manière à nous présenter sous tous ses aspects le dogme de l'Eucharistie. On peut dire que pas un point de vue n'a été omis. Par conséquent, l'orateur sacré qui voudra parler de l'adorable mystère de nos autels n'a qu'à ouvrir le beau livre de M. Pluot, *véritable petite somme eucharistique*, pour y trouver les développements, les aperçus, les applications que comporte le Sacrement d'amour. On a quelquefois reproché aux prédicateurs de nos adorations perpétuelles de tomber dans de fâcheuses redites. Le livre de M. Pluot, orateur lui-même à ses heures, n'eût-il d'autre avantage que de remédier à ce défaut, que nous lui saurions encore gré de nous l'offrir. Avec des modèles du genre, nous avons toute la doctrine eucharistique. Les traits historiques sont les traits classiques qu'il a pris soin de réunir et qui viennent ajouter au mérite de son livre.

***

Pensées, souvenirs et méditations. 1 vol. in-18, chez Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

La publication de ce recueil se rattache à l'épouvantable catastrophe du Bazar de la Charité. Celle qui a laissé ces pensées disparut dans la fournaise avec une fille tendrement aimée. Chrétienne sincère, la noble femme, tout en tenant son rang dans un monde dont elle avait senti de bonne heure le vide, consacrait à la vie intérieure le début de chaque journée. Elle écrivait, à l'insu des siens, pour être lues d'eux après sa mort seulement, ces pages animées d'une foi si ardente, d'une piété si résignée à la souffrance, à la mort. Elle trouvait ainsi le temps de s'occuper de son âme et de son perfectionnement, de se faire chaque jour une solitude au fond de son cœur, d'élever ses pensées vers le ciel, de puiser dans la prière et la méditation la force de mener une vie saintement chrétienne. La charité dont elle devait être la victime, la mort surtout, qui fut cruelle envers cette martyre, voilà les deux sujets préférés de ses méditations, comme en témoigne presque chaque page du livre. " Je suis prête, dit-elle, à faire tous les sacrifices, même celui de ma vie ". — " Il faut prier et veiller sans cesse, toute la vie et jusque dans la mort." — " Mon Dieu, je désire que le dernier moment de ma vie honore celui de votre mort."

Au lendemain de l'horrible désastre du 4 mai 1897, la famille découvrit le mystérieux cahier, tout imprégné du parfum de cette belle âme. D'abord des extraits en furent confiés aux plus intimes amis seulement. Il sembla bientôt que répandre ces pensées d'une si haute spiritualité hors du petit cercle des premiers lecteurs, serait travailler véritablement à l'édification des personnes qui s'en pénétreraient. On se décida donc à publier le précieux recueil ; et l'auteur ayant trouvé la mort dans l'incendie du Bazar de la Charité, en quêtant pour l'œuvre des Noviciats Dominicains, on voulut, par une délicate inspiration, que ce fût à cette œuvre que le produit de la vente en fût attribué.

A. L.

CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les rasoirs et les nouvelles doucines que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

tranquille, ta volonté sera toujours la mienne ; là où tu voudras être je me trouverai heureuse.

" — Quand partirons-nous ? lui demandai-je tout en sentant mon cœur se déchirer à l'idée du chagrin que je lui causais.

" — Aussitôt que le docteur aura déclaré que tu es en état de partir.

" Le docteur, qui vint le lendemain matin, attribua cette aversion à une de ces dispositions nerveuses avec lesquelles il n'y a pas à discuter, et sur son avis, nous quittâmes la campagne dès le jour même."

VIII

" Dès mon retour à Boston, malgré les prières de Liliane, et les conseils du médecin qui me disait de redouter pour moi l'excès d'application, je me jetai à corps perdu dans les travaux de ma profession, espérant faire diversion aux sombres pensées qui m'obsédaient sans cesse.

" Ma chère Liliane ne pouvait s'expliquer ni le peu de cas que je faisais de ses exhortations réitérées, ni l'obstination que je mettais à rechercher le travail, la fatigue... Encore moins comprenait-elle le

CASIMIR ST-JEAN,

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après les procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béton, en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis et dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restaurations ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAIRE, de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉE, de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEUR, du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILLE, D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORDE, des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRALE et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTES, aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, DES ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la FAÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidences privées et magasins.

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 Tel. des Marchands, No 1396

1—1898

changement qui s'était opéré dans tout mon être ; car j'étais devenu silencieux et mélancolique, et bien qu'elle s'efforçât de me distraire par tous les moyens imaginables, rien ne pouvait me tirer de cet état de tristesse et d'abattement. De mon côté, et sans trouver en moi la force de réagir, je vis qu'elle perdait le courage et tombait dans une noire et morne tristesse. Ainsi se glissait sur notre bonheur une ombre qui, de jour en jour, devenait plus froide et plus épaisse.

" Un soir, comme Liliane s'occupait à un travail manuel, assise en face de moi, je l'observai à la dérobée par-dessus un journal que j'étais censé lire. Je remarquai avec peine combien son jeune visage était émacié ; un trait douloureux entourait ses lèvres, que j'avais vues sourire si aimablement. Je me figurai apercevoir des larmes dans ses yeux abattus et je me sentis pris d'un profond navrement. Il me sembla qu'à tout prix je devais faire cesser l'étrange situation où nous étions, l'un en face de l'autre. Il suffisait, pensai-je, de lui dire avec tout l'abandon dont j'étais capable, combien je l'aimais tendrement, passionnément, en la suppliant de m'aimer, d'avoir

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

P. McKENNA & SON

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, corbeilles, massifs, plates-bandes et bordures ; ainsi que pour jardinières, vases et suspensions. Nous pouvons fournir, toujours fraîches et en pleine croissance, toutes les plus récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Amérique en fait de plantes.

Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs pour les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolaires et des salles publiques.

Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration des lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.

Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défient toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs pour funérailles.

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

12-96

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98 **TEL. BELL : MAIN 398.**

confiance en moi comme jadis, quelque singulier que pût lui paraître l'état où elle me voyait, qui loin d'altérer mon affection pour elle, ne faisait que la rendre plus vive, plus absolue.

" Je me levai dans l'intention d'aller subitement vers elle pour l'embrasser et lui dire tout ce que devait me suggérer la plus ardente tendresse ; mais à peine étais-je debout, à peine avais-je les bras tendus de son côté que tout à coup entre elle et moi surgit encore une fois la lugubre apparition. Godfrey était là, me regardant fixement, les bras, d'abord croisés sur sa potrine ; puis il les tendit lentement vers moi, comme s'il eût voulu me défendre d'approcher. Sans mouvement, je regardai ce spectre, puis je retombai sur ma chaise ; au même instant, l'apparition s'effaça.

" — Walter ! s'écria Liliane épouvantée.

" — O Liliane ! m'écriai-je, et tout mon désespoir, toutes mes angoisses passèrent dans ces mots. O Liliane, ma pauvre, pauvre enfant !

" Elle se leva précipitamment et voulut venir à moi, mais au même moment, le spectre se montra, invisible pour elle, mais, pour moi, d'une horrible netteté. N'avance pas, lui criai-je, tout en me reculant ; puis m'efforçant de rendre ma voix calme et rassurante :

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée " **Les Saints,** " dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre :

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints.* Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints,* Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint." — " C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec " la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples " matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

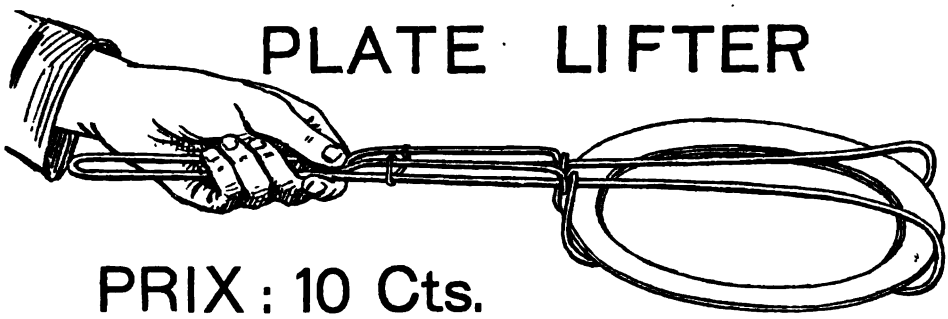
" Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

PATENT



PRIX : 10 Cts.

EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

Reste... ce n'est rien, je n'ai rien, je suis maintenant tout à fait bien, ne viens pas, non, non... Je n'ai plus besoin de toi.

" Pendant que je m'exprimais ainsi, mon cœur se brisait. Je vis, de nouveau, la même expression navrée se répandre sur le visage de ma bien-aimée.

" Elle regagna silencieusement sa chaise.

" Un soulagement se fit en moi.

" Le spectre n'était plus là.

" Alors — oui, seulement alors — je compris que c'en était fait pour toujours du bonheur que j'avais cru m'assurer en commettant un crime. Je compris que la sinistre fatalité avait une revanche à prendre sur moi, et qu'elle la prendrait d'une manière terrible ; que je perdrais, sans aucun doute, l'amour de celle que j'aimais tant... Et mes douleurs morales s'accrurent de cette conviction.

" Un peu de paix revenait en moi, cependant, quand je me bornais à plaindre la destinée de la douce créature qui avait uni son existence à la mienne ; mais dès que je songeais seulement à lui parler de mon immense affection, tout aussitôt la funèbre

☞ Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LECTURES MORALES ET LITTERAIRES

POUR LES FAMILLES, PENSIONNATS, COLLÈGES, ETC.

Inventaire de ma chambre, par Marie O'Kennedy. 1 vol 9 x 6 ..... 0 63

Bouton de rose et souci, par Marie O'Kennedy. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

Souvenirs d'une pensionnaire, suivi de *le Voyage d'un gâteau* par Marie O'Kennedy. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

Ces ouvrages ont été couronnés par la Société d'encouragement au bien et par la Société d'instruction et d'éducation.

Les Récréations de la jeunesse, illustrées de nombreuses gravures. 1 vol. 10 x 6½ 0 38

Récits et souvenirs, recueillis et offerts aux jeunes gens pour les diriger dans le choix d'un état, par Louis Desormes. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Les hommes forts par le travail, la persévérance et la sobriété, par J. M. de Gaulle. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Napoléon et Dioclés, ou le Triomphe de la faiblesse sur la force, au temps de Dioclétien, par l'abbé Anglade. 1 vol. 7¼ x 4¼ 0 33

Esquisses morales et historiques, souvenirs de quinze années, par Georges de Cadoudal. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

Claire et Léonie, ou les Jeunes filles du catéchisme de persévérance, par Marie Curo. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

Vie anecdotique de Pie IX, par André Dufaut. 1 vol. 7½ x 4½ 0 38

Julius et Miriam, épisode du siège de Jérusalem, par Mme. F de Nocé. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

○ —Le même ouvrage relié toile rouge 0 88

Stella, ou Jeune blanche et vieux noir, par Mme de Martigny. 1 vol. 7½ x 4½ 0 38

Histoires et souvenirs, par Madame de Martigny. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Les trois filles du ciel, ou la foi, l'espérance et la charité, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7 x 4½ relié toile 0 50

Les deux orphelines, ou mauvaise tête et bon cœur, suivi de *Elisabeth ou la jeune Béarnaise,* par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7 x 4½ 0 33

L'Etoile de la mer, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

La famille Dumonteil, ou Explication des sept sacrements, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 33

Voyage à Constantinople, par Baptistin Poujoulat. 1 vol. 7¼ x 4½ relié toile 0 50

Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre, par Emma Faucon. 1 vol 7¼ x 4½, relié toile 0 50

La jardin des enfants, ou Légendes pour les enfants, par le R. P. Hattler, S.J., traduit de l'Allemand. 1 vol. 9 x 6 ..... 1 50

Le même ouvrage en 4 volumes se vend séparément comme suit:

1er vol. **L'Hiver,** 7 x 4½ 0 50

2e " **Le Printemps,** 7 x 4½ 0 50

3e " **L'Eté,** 7 x 4½ 0 50

4e " **L'Automne,** 7 x 4½ 0 50

Fleurs eucharistiques, par J. M. A. Nouvelle édition illustrée. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Le Livre jaune, par A. Verley ; illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

La Charité enseignée aux enfants, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

L'Autre monde, par J. M. A. ; illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

La Boussole de la vie, par J. M. A., ouvrage illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

La religion défendue par ses ennemis, avec exemples, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Conversions au XIXe siècle, par J. M. A., illustré de nombreuses gravures. Le P. Hermann —Babinet.—Le docteur Nélaton.—Raymond Brucker.—Littré.—Frédéric LePlay.—Louis Veuillot.—Marie-Alphonse Ratisbonne.—Paul Féval.—Chevreul.—Corot. 2 vol. 9 x 6 ..... 0 50

La Main de Dieu, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première Communion, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - $1,000,000
Réserve - - - - - - 400,000

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France { Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens

New-York { National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston, { Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.

Chicago, { National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. 4—1898

vision se renouvelait, qui, menaçante, effroyable, se dressait entre nous.

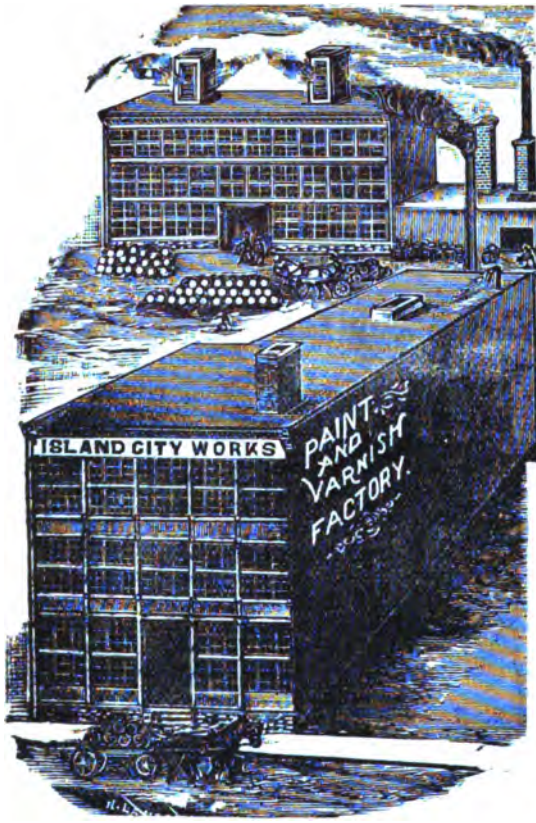
" A partir de ce moment, imaginez, cher ami, ce que put être la misérable vie au cours de laquelle je voyais, de jour en jour, l'amour de Liliane, non seulement s'amoindrir, s'éteindre, mais encore changer en un sentiment d'aversion et de terreur.

" Oui, je comprenais que sans s'expliquer la raison de mes effrois, elle semblait les partager et les ressentir presque avec autant de souffrance que moi... Elle se trouvait, de la sorte, condamnée au supplice qui me torturait, et qui devenait pour moi d'autant plus cruel que cette chère innocente y était associée. C'était en me fuyant qu'elle trouvait un peu de calme : ma personne ramenait en elle le trouble, l'angoisse. A mon approche, ou en entendant ma voix elle blémissait, tremblait comme prise d'épouvante et d'horreur... Alors je m'éloignais pour dévorer mes atroces souffrances...

" La malheureuse devait être mère... Presque aussitôt après la naissance de notre enfant, elle perdit complètement la raison, ne gardant d'autre conscience d'elle-même qu'un instinct de répulsion à mon égard...

" Quelques semaines plus tard, elle mourut...

" Son dernier mot fut pour me défendre de l'approcher."



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028 4-1898

IX

" Ma pauvre Liliane, ma chère Liliane était morte, cette charmante créature, que dans ma folie j'avais aimée avec tant de douleur. Elle était morte, et je pouvais me dire que je l'avais tuée... Il me sembla que le désespoir mettrait fin à mes jours... Mais non, je devais vivre... et aujourd'hui, je remercie Dieu d'avoir permis que je vive, encore que pendant ma longue existence, j'aie été le plus profondément malheureux des hommes.

" Ici, je dois vous le dire, mon ami, et pourrez-vous me croire ? jusqu'à ce moment-là, je n'avais encore ressenti aucun remords du crime que j'avais commis. J'étais brisé des suites de mon action, mais dans la douleur insurmontable que j'éprouvais, dans les terreurs que m'infligeaient de sinistres et oppressantes visions, j'admettais simplement que j'avais été victime d'une cruelle fatalité ; que tout autre à ma place aurait agi comme je l'avais fait, et comme j'avais été en quelque façon contraint à le faire... La plus navrante de mes peines était celle qui résultait pour moi de cette incessante pensée : que pour ne pas perdre Liliane, j'avais empoisonné sa vie, précipité sa fin....

VIENT DE PARAITRE

CHARLES GUÉRIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

PIERRE J.-O. CHAUVEAU,

ILLUSTRÉ DE PLUS DE SOIXANTE GRAVURES PAR

J.-B. LAGACÉ

Un beau volume, format de la Revue. Pour le recevoir franco, par la poste, envoyer une piastre et demie à la

Compagnie de Publication de la Revue Canadienne

MONTRÉAL.

" Pourtant, mais bien moins comme acte de repentir, que pour me livrer à une sorte de superstitieuse conjuration de l'avenir, je résolus de consacrer à des œuvres de bienfaisance, la partie des biens qui, par la mort de Liliane, me revenait sur la fortune qu'elle tenait de Godfrey. Jusque-là je ne m'étais jamais attribué un denier de cet argent qui me semblait maudit, et dont même je n'aurais pas voulu que mon enfant héritât.

" Cet enfant, un petit garçon, avait les traits de Liliane. Il parut, dès ses premières marques de connaissance, avoir aussi le doux caractère de celle que j'avais tant aimée. Il fut bientôt pour moi l'objet de toutes mes pensées ; à l'amour que je lui vouai comme père, s'ajoutait celui que j'avais eu pour sa mère.

" Près de lui, avec lui, il me semblait qu'un peu d'oubli se faisait dans mon esprit, qu'un peu de calme rentrait dans mon cœur. Je me préparai donc à commencer pour lui une nouvelle vie. Après avoir changé d'habitation, pour que rien du passé ne me détournât de mon but, je me mis en quête d'occupations profes-

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Avant d'acheter vos graines de fleurs, de legumes ou autres, demandez le plus important des catalogues de graines de l'Amerique, le

Burpee's Farm
Annual pour 1899

C'est un beau livre de 176 pages, splendidement illustré de centaines de gravures et de plusieurs planches en couleurs, peintes d'après nature. Il contient la description de vingt et une nouveautés, d'un grand mérite, et dit tout ce qu'il faut savoir sur les graines qui poussent le mieux.

Les graines de la maison ***BURPEE CROISSENT TOUJOURS,*** comme aussi le chiffre de ses affaires. Chaque printemps elle remplit plus de commandes qu'aucun grainier au monde. Joignez-vous à ses innombrables clients ! Pour avoir son catalogue, il suffit de le demander par carte-poste, adressée à

W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia, Pa., U. S.

3—1898

sionnelles. Mais ma conduite étrange des derniers temps, la négligence qu'elle m'avait fait apporter à quelques affaires confiées à mes soins, avaient éveillé des doutes sur mes capacités et éloigné des clients, qui ne s'étaient pas abstenus de commenter défavorablement les allures qu'on avait remarquées chez moi. Cherchant de nouvelles affaires, je n'en trouvais pas ; et si je n'eusse fait précédemment quelques économies assez importantes, j'aurais douté de pouvoir me suffire.

" Tout en subissant ces échecs, je n'oubliais pas le dessein que j'avais formé pour l'emploi des biens de Godfrey... Tout d'abord me vint la pensée de faire construire une église dans le quartier où il était né. J'entrai en pourparlers avec un architecte, avec des entrepreneurs, des propriétaires de terrains ; mais, dès qu'une décision semblait prise, quelque obstacle se présentait, des marchés presque conclus étaient répudiés, et que sais-je ? J'abandonnai cette idée et m'en allai à New-York, pour fonder un hôpital ou un asile dans l'un des plus pauvres quartiers de la grande ville.

" Je trouvai là une maison vaste, très convenable pour cette destination ; et les préparatifs d'aménagement étaient commencés lorsqu'une nuit un incendie éclata, qui malgré les efforts qu'on fit pour le combattre, réduisit tout l'édifice en cendres.

Calligraphie Artistique.

C'est la seule expression qui rende la netteté et la beauté de la calligraphie produite par le

CLAVIGRAPHE BLICKENSDERFER.

Il produit l'écriture sans ruban et sauve bientot son coût par l'économie du ruban.

PRIX : SEULEMENT $35.00.

Cet instrument produit une écriture toujours visible aux yeux de l'exécutant, avantage qui à lui seul vaut l'argent. Il est facilement transportable, ne pesant que 6 lbs. Il a une capacité de 84 caractères et peut exécuter tout ce qu'un instrument de $125.00 peut faire, et il fera même mieux.

Nous avons aussi les Clavigraphes DUPLEX et JEWETT. Descriptions et prix envoyés franco sur demande.

CREELMAN BROS. TYPEWRITER CO.

Manufacture à Georgetown, Ont. Dépôt, 15, rue Adelaide, E., Toronto.

Pour Machines à tricoter actionnées par la main, par la vapeur ou l'électricité, veuillez nous écrire.

1—1898

" Croyant voir dans cette catastrophe, un signe de malédiction, de réprobation divine, j'ajournai la réalisation de tout projet analogue pour me consacrer en entier à mon enfant, qui d'ailleurs, grandissait et prospérait. Je me réfugiai avec lui et une vieille bonne à la campagne, loin de toutes mes précédentes relations.

" Je ne saurais dire la force, l'étendue de ma tendresse pour lui, mais voué que j'étais au malheur, à cette tendresse se mêlait malgré moi à chaque heure, à chaque instant, l'angoisse de l'avare qui dans la jouissance de son trésor, voit sans cesse apparaître la possibilité de le perdre.

" Toutes les fois que je serrais mon enfant sur mon sein, toutes les fois que ses petits bras entouraient mon cou, et que je sentais sa petite bouche sur ma joue, j'étais saisi par l'affreuse angoisse, je dirais même, la conviction qu'un jour mes mains s'étendraient en vain pour le chercher dans l'absence. Je ne pouvais me réjouir dans la possession de ce bien que je n'osais nommer le mien. Quand je le voyais avec ses boucles dorées, trottiner joyeusement dans la chambre, et que j'entendais sa petite voix ou ses rires, les larmes me montaient aux yeux, à la pensée de

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

ce que serait ma vie s'il n'était plus là. Je ne me lassais pas de le contempler, de le caresser. Lorsque je quittais la maison, je l'emmenais autant que possible avec moi ; je lui donnais moi-même sa nourriture ; pendant la nuit, son petit lit était toujours près du mien ; combien de fois étendis-je une main tremblante vers lui, pour me convaincre qu'il était encore là ; combien de fois dans une mortelle anxiété, écoutai-je sa respiration !

" Avec le temps, cependant, je me sentis relativement tranquillisé ; l'enfant avait atteint sa troisième année, et sa santé n'avait encore subi aucune atteinte grave.

" — Je suis fou, pensai-je, pourquoi cet innocent n'échapperait-il pas à la malédiction, qui d'ailleurs, semblait peser un peu moins sur ma vie ?

" Cette tranquillité, hélas, ne devait pas être de trop longue durée. Comme si l'implacable fatalité ne m'eût accordé un répit que pour me mieux faire sentir le retour de ses rigueurs, depuis quelque temps, j'étais de nouveau hanté par la sinistre vision.

" Une nuit, échappant à une sorte de cauchemar qui m'éveilla, aux faibles lueurs d'une veilleuse qui tremblotait sur un meuble,

☞Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.

L'encre avec laquelle nous imprimons la REVUE CANADIENNE nous est fournie par

The Queen City Printing Ink Co.

Bureau : 347 Dearborn St., Chicago. **Fabrique : Cincinnati, O.**

4—1899

je vis ou crus voir une ombre se baisser sur le berceau de l'enfant. Je voulus me lever, mais impossible ! j'étais comme retenu dans une rigidité léthargique...Je voulus crier, appeler, aucun son ne put sortir de ma gorge...

" Un instant après cependant, je me retrouvai en possession de moi-même, bien qu'encore oppressé et tremblant. Je sautai hors de mon lit, j'allumai une bougie. Je regardai tout autour de moi. J'étais seul, bien seul avec l'enfant, qui dormait dans son petit lit...

" — Ah ! ce n'est qu'un rêve !... soupirai-je, et je m'assis exténué à côté de l'enfant.

" Mais ce n'était pas un rêve, comme j'en eus bientôt la cruelle certitude, car tout à coup le visage du petit dormeur que je contemplais parut se contracter ; et l'enfant se tordit bientôt dans d'effroyables convulsions. J'appelai la vieille bonne, et je l'envoyai chercher un médecin, qui heureusement demeurait dans le voisinage. Il accourut. Les remèdes ordinaires furent employés, et l'accident cessa.

" Le docteur, après quelques questions, ne me dissimula pas que cette crise lui paraissait étrange, car l'enfant ne semblait pas

BURPEE'S
Seeds Grow
and are always the
Best that Grow!
as proved by thousands of trials at our famous FORDHOOK FARMS,—the largest trial grounds in America.
BURPEE'S
Farm Annual
for 1899—mailed FREE to all
A handsome new book of 176 pages,—tells the plain truth about Seeds, including rare Novelties which cannot be had elsewhere. Beautiful colored plates and hundreds of illustrations from nature. Gives practical information of real value to all who would raise the choicest Vegetables and most beautiful Flowers.
Write a postal card TO-DAY!
W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia

prédisposé à la subir. Autant qu'il croyait l'avoir compris, la santé générale de l'enfant était bonne, ses dents n'étaient pas en jeu, et il n'y avait aucun symptôme de refroidissement. En s'en allant, il me fit des recommandations, tout en cherchant à me consoler par la presqu'assurance que la crise ne se renouvellerait pas.

" Pourtant la nuit suivante, le fait se reproduisit, quoique cette fois, étant resté éveillé, je n'eusse pas constaté la même apparition que la nuit précédente. Le médecin, appelé de nouveau, parut encore plus étonné que la première fois, pendant que la bonne, vieille femme du Nord, très superstitieuse, affirma que l'enfant avait dû être ensorcelé. Je dois noter que cette supposition, dont je n'aurais fait que rire en tout autre cas, m'impressionna profondément.

" Les remèdes administrés, le calme semblant revenir, le médecin s'en alla. Je tenais sur mes bras l'enfant, que la crise avait profondément abattu. La vieille bonne s'approcha de moi mystérieusement et me proposa d'employer un charme qui, certainement, empêcherait le mal de revenir. J'étais trop anéanti pour faire une opposition quelconque, bien que je n'eusse que peu de confiance en son remède ;

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disposition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procurer, à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit en peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informations dont ils peuvent avoir besoin pour faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plus agréable peut trouver une jeune fille que celle de former une collection d'œuvres d'art, dans un album, qui deviendra par la suite une source intarissable de plaisir pour toute la famille et un sujet de conversation utile et intéressant, avec les amis, pendant les longues soirées d'hiver?

Le jeune homme qui a eu l'avantage de faire un voyage à travers les monuments de la vieille Europe, peut revoir les merveilles qu'il a visitées et raconter ses voyages en montrant dans la réalité d'une photographie les édifices et les œuvres d'art qu'il a admirés.

On est souvent embarrassé dans le choix d'un présent à faire. Quelques photographies sont toujours acceptables et forment un souvenir que l'on a toujours devant les yeux, soit qu'on les fasse encadrer, soit qu'on les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulière. Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu'il traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, soit pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant aux arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations ou donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui compte plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme moderne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans le premier numéro de la revue de cette année, 1895.

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30 feuilles	6⅛ × 8¼	90	cts
½ reliure plat en toile	50 "	6½ × 8¼	$1.50	
½ " " "	100 "	" "	2.25	
½ " " "	50 "	8¼ × 10½	2.50	
½ " " "	100 "	" "	3.25	
Pleine reliure, doré sur tranche.	50 "	" "	7.50	
" " " "	100 "	" "	9.00	
½ reliure plat en toile	50 "	9¼ × 11½	3.50	
½ " " "	100 "	" "	4.00	
½ " " "	100 "	10½ × 13	4.50	

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,
d'après A. Dieffenback.

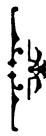
N. ANTOINE & FILS

Récompenses à toutes les Expositions auxquelles la maison a pris part

Exposition universelle, Paris 1889 :

: : . : : MÉDAILLE D'OR

Amsterdam, 1883 ;
Anvers, 1885 ;
Barcelone, 1888 ;



MEDAILLES D'OR

ENCRE COMMUNICATIVE

VIOLET NOIR

La seule donnant des copies parfaites plusieurs mois après l'écriture.

ENCRE MODERNE

NOIR FIXE INALTERABLE

Très noire en écrivant et résistant à l'usage du papier buvard.

ENCRE BLEU-NOIR

ENCRE ECARLATE

ENCRE DE L'ÉTAT CIVIL,

A l'usage de M M. les Officiers ministériels

En vente chez tous lez Papetier

EN FRANCE ET A L'ETRANGER

LE BRILLANT MODERNE POUR POÊLES
Enameline
EN PÂTE, PAIN, OU LIQUIDE.
Chaque Paquet garanti
J. L. PRESCOTT & CO., NEW YORK

la brave femme traça quelques signes sur un morceau de papier qu'elle mit, avec une pincée de sel, entre deux feuillets d'une petite bible, où elle avait coutume de lire chaque jour, et qu'elle me dit de poser et de laisser sur le cœur de l'enfant. Cela fait, elle sortit, convaincue que le patient ressentirait les bons effets de cette étrange conjuration.

" Allant et venant dans la chambre, je berçai le cher petit, jusqu'à ce qu'il fût tombé dans un paisible sommeil. Le désespoir dans le cœur, je contemplai le doux visage qui s'appuyait avec tant de confiance contre ma poitrine. Les traces de souffrance étaient encore aisées à constater ; les traits étaient tirés, les joues pâles ; en un mot, il était difficile de reconnaître en lui, l'enfant qui, peu de jours avant, offrait l'image de la santé la plus florissante.

" Mes tristes réflexions furent interrompues par la brusque chute du volume qui m'avait glissé des mains. Je me baissai avec précaution pour le ramasser et le poser sur une table où il resta ouvert. Involontairement, mes yeux tombèrent sur une des pages, et je lus ce verset d'un livre de Moïse : *Il punit l'iniquité des pères sur les enfants* (Deutéronome). Je m'arrêtai comme foudroyé par cette espèce d'oracle sacré, dont l'écho retentit au plus profond de mon âme.

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

MONTREAL.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3 20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international, théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin, qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot, V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

ÉTUDES

publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Revue bimensuelle, s'occupant des hautes questions du jour, traitées de main de maître. . Chaque numéro contient une *Revue des livres* les plus importants parus dans la quinzaine.

ABONNEMENT, $6.00 PAR ANNÉE.

LA REVUE GÉNÉRALE

La plus importante des revues belges. Paraît le 1er de chaque mois, par livraison de plus de 160 pages, dont une partie illustrée de phototypies, et une autre, bibliographique, en petit texte ; chacune de ces parties ayant une pagination distincte, forme des volumes séparés de la revue, qui elle-même forme par an deux volumes de plus de 800 pages chacun. Tous les abonnements datent du 1er janvier.

ABONNEMENT, $3.00 PAR ANNÉE.

TOUS CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

" Ayant posé l'enfant endormi sur sa couche, je m'affaissai anéanti sur un siège.

" Tout d'un coup, il me sembla qu'un voile tombait de mes yeux, de mon esprit. Pour la première fois, je reconnus la dureté de mon cœur, l'erreur de mon raisonnement... Alors naquit en moi, tardivement, mais ardemment, ce remords que jusque-là je n'avais pas connu, et le besoin du repentir auquel je n'avais jamais songé encore.

" Le souverain juge céleste dont je sentais enfin la main appesantie sur moi, n'avait-il pas à me demander compte d'avoir fait paraître devant lui, sans qu'elle ait eu le temps de répudier ses erreurs et ses fautes, l'âme d'un pervers qui avait perdu toute idée d'honneur et de devoir, et qui dans ses derniers moments, s'apprêtait à commettre de nouvelles infamies ?

" Je n'avais pas seulement à me reprocher, à expier la mort de Godfrey, mais aussi celle de ma femme, d'abord si heureuse. Fallait-il que mon enfant fût, en outre, victime de ma faute ?

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $78.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... $1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol..... 2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol. 2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (Voyage autour du monde). 177 dessins. 1 vol..... 2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol..... 2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol..... 1 15
Autour de la Lune. (Suite de De la Terre a la Lune). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol. 1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol... 1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol... 1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol..... 2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol..... 1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
La Jangada. (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Rayon-vert. 44 dessins. 1 vol..... 1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol..... 1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol..... 2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol..... 1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Nord contre Sud. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Famille sans Nom. (Episode des événements de 1837, au Canada.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol..... 2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Claudius Bombarnac. (Carnet d'un Reporter). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol..... 1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 108 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75

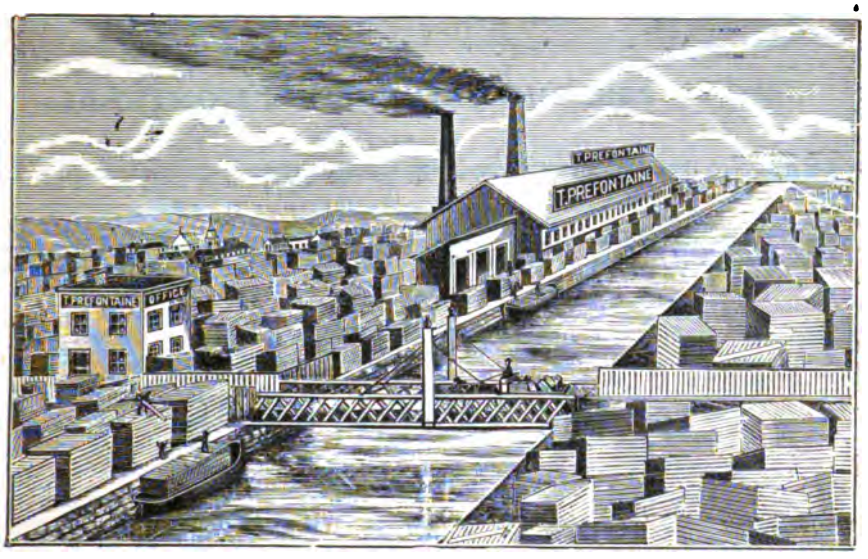
☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à $1 15 brochés, $1 50 reliés.
" 1 75 " 2 50 "
" 2 25 " 3 00 "
" 2 50 " 3 25 "

T PREFONTAINE H. BOURGOUIN

T. PREFONTAINE & CIE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE.



Bureau : Coin des rues Napoléon et Tracey, Ste. Cunegonde.
Clos à Bois : Le long du Canal Lachine, des deux Cotés.

Telephone Bell 8141 · MONTREAL.

Devais-je le voir longtemps souffrir, comme pendant ces deux dernières nuits ? Les souffrances devaient-elles le consumer lentement sous mes yeux, ou bien (pendant que j'étais seul à le secourir) devait-il être fauché en un instant, comme l'avait été sa mère ?

" Cette pensée me rendait presque fou.

" Je me jetai à genoux devant le lit de l'enfant et je priai avec une ferveur que je n'avais jamais ressentie... Je suppliai Dieu de me punir, de faire pour moi le châtiment égal à la grandeur de ma faute, mais d'épargner mon enfant.

" — Si vous devez le prendre, ô mon Dieu, m'écriai-je — car il me sembla que le ciel devait m'infliger cette peine suprême — préservez-le des douleurs, des chagrins.

" Je restai en prière pendant je ne sais combien de temps, ne m'interrompant que pour embrasser le front calme du petit être ; pleurant, sanglotant, prenant déjà le deuil de cette chère créature qui, je le sentais bien, allait m'être ravie. Et ces pleurs, ces sanglots me fortifiaient...

" Dieu, dans ses rigueurs, entendit ma prière sans doute, et s'il n'eut pas pitié de moi, il prit en compassion l'innocent. Vers le soir, l'enfant s'éteignit, avec un doux sourire sur les lèvres, pendant que ses petites mains reposaient dans les miennes...

LIBRAIRIE

C.O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63

A NOS LECTEURS

Les collections complètes des 34 volumes de la REVUE CANADIENNE sont très rares et bien recherchées, surtout par les bibliothèques publiques des Etats-Unis. Nous pouvons cependant en procurer encore quelques-unes à ceux qui nous le demanderont.

***

Nous avons souvent des demandes pour des numéros et même des volumes détachés de la REVUE. Ceux de nos lecteurs qui en auraient dont ils peuvent disposer, sont priés de nous en envoyer une liste, avec que les prix qu'ils désirent en avoir. Nous pourrons ainsi leur rendre service, aussi bien qu'à ceux qui désirent se procurer ces parties détachées.

***

Nos lecteurs sont instamment priés de remarquer que, pour cesser de recevoir la REVUE CANADIENNE, il faut donner avis de son désir, *verbalement ou par écrit*, avant le 15 décembre, suivant les conditions imprimées sur la première page de chaque numéro. Il ne suffit pas, pour se désabonner, de refuser un numéro qui arrive par la poste. Les numéros ainsi refusés sont détruits par les autorités postales, suivant la loi qui régit maintenant les journaux et revues transmis par la malle. Et, comme la REVUE est imprimée par contrat à nombre égal chaque mois, la perte d'un numéro entraîne la perte de tous les numéros correspondants pendant l'année. Il serait injuste de s'attendre à ce que LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE subisse une perte causée par la négligence de l'abonné à se conformer aux conditions de cette publication.

LE DIRECTEUR.

X

." Mais c'est assez ; je ne puis m'arrêter davantage à ces souvenirs, qui m'accablent encore aujourd'hui. A partir de ce moment, j'avais un but dans ma vie... le repentir, l'expiation. J'avais perdu tout droit de demander aucune satisfaction de la vie et je résolus, d'être, à l'avenir, entièrement mort pour le monde.

" Je fis un testament où je consacrai mes biens personnels aux bonnes œuvres, et où je laissai la fortune provenant de Godfrey à un de nos parents éloignés.

" Puis j'attendis une occasion de rompre, pour toujours, avec mon existence passée et mes occupations habituelles. Si je me retirai aussi complètement de tous ceux qui m'avaient connu, pour qu'ils me crussent mort, si je donnai tout ce que j'étais en droit d'avoir, pour vivre du travail de mes mains, j'espérai, au moins, vivre en paix. Mais il n'est pas facile, aujourd'hui, de se cacher au point de n'être jamais découvert.

" Enfin je fus, d'une manière tout à fait inattendue, mis à même de réaliser mon projet.

" Après la mort de mon enfant, je m'étais retiré dans un petit

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

village, très loin de la ville. Le lendemain de mon arrivée, me promenant dans la campagne déserte, assez loin des habitations, je trouvai à l'entrée d'un bois, le cadavre d'un homme, le visage contre terre. Je le retournai. Il devait avoir à peu près mon âge. Il avait dû succomber à une attaque ou tomber d'inanition. Sa mort semblait toute récente.

" Cet homme, qui m'était complètement inconnu, ne paraissait être ni un vagabond, ni un vulgaire ouvrier ; ses vêtements étaient usés, mais propres ; dans sa poche se trouvaient ses papiers et quelques moyens d'établir son identité. Après une courte hésitation, je lui enlevai ses habits, et lui mis les miens, ainsi que ma montre et ma chaîne ; je changeai aussi de chapeau avec lui ; mon mouchoir de poche, mes cartes de visite et les lettres qui étaient dans mes vêtements, devaient, je l'espérais, indiquer une fausse piste et achever de donner le change ; et, comme j'étais très peu connu dans la contrée, je pouvais penser que ce malheureux serait pris pour moi. Pour retarder la découverte du cadavre, et pour rendre plus difficile la constatation de sa personnalité, je le transportai dans d'épaisses broussailles non loin de là.

" Puis je me dirigeai vers la grande route, vagabond sans patrie et sans nom, mais libre, enfin libre ! je le crus du moins dans un accès de joie, car j'avais fini avec mon ancienne vie et rejeté toute responsabilité. Fou que j'étais, de ne pas savoir qu'une faute sanglante ne peut être lavée par aucun moyen humain ; car la marque de Caïn était empreinte sur mon âme d'une manière ineffaçable et devait y rester aussi longtemps que je vivrais.

VIN ST MICHEL

Tonique énergique
Stimulant persistant
Reconstituant nutritif
Apéritif exquis.

Employé avec succès dans tous les Hopitaux, **Couvents, Collèges, Communautés religieuses** pour combattre rapidement **l'Anémie, la Faiblesse, la Pâleur, la Débilité, l'Insomnie, la Dyspepsie et le manque d'Appétit.**

Pour les adolescents, les convalescents, les vieillards, le Vin St-Michel est l'aliment rénovateur par excellence.

EN VENTE PARTOUT.

BOIVIN, WILSON & CIE, 338 rue Saint-Paul,
MONTREAL.

Seuls agents pour le Canada et es Etats-Unis.

" L'étrange substitution eut le succès que j'en avais attendu ; quelques jours plus tard, je vis dans les journaux la découverte du cadavre qu'on crut le mien, et qu'on enterra comme tel.

" Pourquoi vous retiendrai-je par le récit des pérégrinations du nouvel homme que j'étais. Après différents épisodes, je vins à Worcester, où je m'employai comme journalier, et j'y suis resté. Dans les dernières années, ma santé et mes forces perdues m'obligèrent, comme vous le savez, à gagner le pain quotidien en balayant les rues. Ma vie, depuis ce temps, n'a cessé d'être très triste et ne m'a apporté, chaque jour, que des souffrances et des privations ; cependant j'aurais supporté tout cela, si la paix de l'âme m'avait été donnée. Mais cette paix ne sera mon partage que lorsque j'aurai accompli le dernier acte d'expiation qui n'est, maintenant, plus éloigné. Je vis encore, mais ma vie doit être sacrifiée pour celle que j'ai supprimée.

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les femmes pâles et faibles.

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de première qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL.

" Vous connaissez les évanouissements auxquels je suis sujet, et dont vous avez été souvent témoin. Leur cause que jusque-là vous ne connaissiez pas, sans doute, vous la comprenez maintenant. Ils sont amenés par le spectre vengeur qui ne cesse de me poursuivre. Ayez pitié de moi, cher docteur ! car je suis hors d'état de dépeindre l'horreur de ces apparitions ; et cependant, afin que vous ayez une idée juste du châtiment que j'endure, je veux essayer de vous dire comment se passent ces crises. Tout d'abord, je suis saisi par une angoisse épouvantable ; une sueur froide envahit mon front, je tremble de tous mes membres et le sang s'arrête dans mes veines. Puis je me trouve combattant contre Godfrey le combat que nous eûmes dans la terrible nuit. Ses mains entourent ma gorge, ses yeux fixent les miens, et nous luttons jusqu'à ce qu'un évanouissement bienfaisant me délivre.

" Ce ne sont là, penserez-vous peut-être, que des troubles de ma folle imagination, pendant ce combat, auquel je me figure prendre part, puisque je suis alors sans mouvement et sans connaissance." Je ne nie pas qu'il en soit ainsi, mais toujours est-il, pour moi, c'est une terrible réalité ; et, tandis que mes forces intellectuelles et corporelles déclinent, mes frayeurs croissent de jour en jour. Si, une

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME
EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HUILES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

fois, je ne me réveillais pas d'un de ces évanouissements ? Où irait, que deviendrait mon âme ? Dieu voudrait-il enfin la recevoir ?

" C'est ainsi que j'ai pris la résolution d'en finir ; et cette résolution s'est de plus en plus fortifiée, car sa réalisation approche. Ni femme, ni enfant, ni fortune, ni santé ne me retiennent ; je n'ai plus que ma vie ; et cela aussi doit être aussi sacrifié. Je prie Dieu d'accepter mon sacrifice, de me pardonner ; et vous, monsieur le docteur, qui avez été mon unique consolation pendant ces derniers temps, espérez avec moi, pour moi que l'expiation aura été suffisante."

. . . . . .

(*A suivre*)

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes. 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud : JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud : HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud : HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste) : ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 3 50

Nicolas: DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas : LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas : LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*Etat chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas: L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard: DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard : LE COLLÈGE CHRÉTIEN :

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard : LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard : LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

8—1896

ECHOS DU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 8—1896

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du Messager Canadien du Sacré-Cœur se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Cadrans, Billets-Zélateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de Jésus, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de Jésus.

Adresses toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Cœsu,
Montréal, Canada.

8-93-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES.

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

3—1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

LA REVUE CANADIENNE

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAY 5 1899
CAMBRIDGE, MASS.

SOMMAIRE

PAGES

322.—La Vierge Marie, les premières années de son séjour au Temple, gravure frontispice, d'après.....**H. J. Sinkel**
323.—Vie de Marie au Temple, par.....**Alphonse Leclaire**
324.—La Vierge Marie, la dernière année de son séjour au Temple, gravure, d'après.....**Carl Muller**
325.—La Vierge au baiser, gravure, d'après.....**E. Hébert**
326.—La merveille de l'Occident *(suite)*, par.....**Lawrence Drummond**
334.—La Sainte Famille en Egypte, poésie, par.....**F.-X. Burque, Ptre**
337.—François Coppée (*suite et fin*), par.....**Geo. Legrand**
349.—La pluralité des mondes habités, par.....**Jos. Royal**
361.—Les fables de La Fontaine, par.....**M. l'abbé G. Bourassa**
373.—La Clarinette du père Jolivet, nouvelle, par.....**P. Martin**
385.—A travers les faits et les œuvres, par.....**Ths Chapais**
394.—A travers les livres et les revues, par.....**A. L.**

Souvenir de ma carrière médicale (*suite et fin*), nouvelle intercalée dans les annonces.

Le Sous-Officier, nouvelle intercalée dans les annonces.

A contre-cœur, " " "

= 35e ANNÉE =

MAI 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANTS

REND

la SANTÉ, la FORCE, l'ENERGIE et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément :

*" Désormais, je ne m'embarque **plus** sans une provision de Vin **Mariani**, ce tonique et fortifiant breuvage. "*

† CLÉMENT, Arch. de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & CIE

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE,

(***Successeur de A. Lavallée***)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai

Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à prix très réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Lyon, France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—98

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

CANADA ET ETATS-UNIS - - - - - - - - -	**$2.00**
FRANCE - - - - - - - - - - - - -	**12 frs**
ANGLETERRE - - - - - - - - - - - -	**10 shellings**

Les abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements et les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les publications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants, le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, des Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour laver les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

LA CIE CAFÉSANTÉ

4, rue St-Laurent, Montréal.
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

Là, finissait le manuscrit. Ce qui suit peut se dire en quelques mots. Walter avait fait en sorte que la vérité de sa confession fût irrécusable. Quelques os et quelques débris de vêtements de la victime purent être retrouvés à la place indiquée ; et toutes les circonstances du récit qu'il fit de son crime, furent facilement vérifiées sur les lieux où l'événement avait eu lieu.

L'affaire fut vite terminée. Devant le tableau qu'il traça de ses longues angoisses ici-bas, et du tourment que lui infligeait l'existence, les juges crurent sans doute lui témoigner leur indulgence, leur compassion en le déclarant coupable sans atténuation, puisque la mort devait être pour lui une réelle délivrance, après la plus terrible des expiations.

J'étais à l'audience lorsque l'arrêt fut rendu, et je n'oublierai jamais le regard de reconnaissance qu'il jeta sur ses juges, ni le ton avec lequel il leur dit : " Merci, messieurs. Soyez bénis pour votre sentence ! "

J'obtins de le voir dans sa prison quelques jours plus tard. Il espérait bien que sa peine ne serait pas commuée. Ses yeux brillaient de joie. " Si vous saviez comme je suis heureux, me dit-il.

—Heureux ? répétai-je.

J. BBUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbre et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL.

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèce d'ouvrages pour bâtisses, en ville, comme au cimetière.

Estimations données pour toute sorte d'ouvrages, sur demande.

La statue du monument Plamondon, sculptée dans nos ateliers, est la première statue en granit faite dans la province de Québec.

La sculpture, les inscriptions et les moulures sont exécutées dans nos ateliers par des machines à air comprimé, les seules de ce genre qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS:

COTE-DES-NEIGES

près Montréal.

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville.

11-98

L. M. MOREL. J. A. BELANGER.

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & BELANGER

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 165½, rue Sanguinet, coin de la rue Ste-Catherine

MONTREAL.

11—98

—Oh oui, bien heureux ! car l'apparition, la terrible apparition n'est pas revenue. Dieu, sans doute, m'a fait miséricorde. Peut-être permettra-t-il que je les revoie : elle, ma chére Liliane, lui, mon cher enfant. Peut-être ne me repousseront-ils pas, peut-être ne s'éloigneront-ils pas de moi. Si Dieu a pardonné, pourquoi ne pardonneraient-ils pas, eux ?...."

.....

Au jour fixé, après qu'il eut reçu les dernières consolations de la religion, il alla au supplice, le visage radieux...

Puisse une si longue et si douloureuse expiation lui avoir acquis là-haut le repos et la paix auprès de ceux qu'il a tant aimés !

Hermann Bartol.

FIN

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

—AVEC LE—

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boite

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

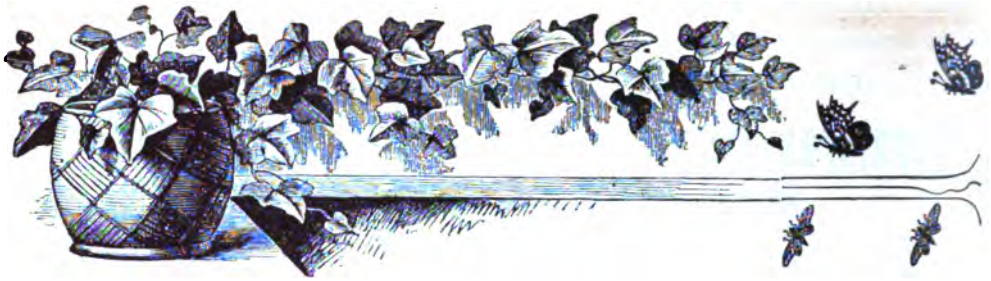
1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des " Variétés Canadiennes ", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

LE SOUS-OFFICIER

Quand on apporta au banquier Léon Duthil la dépêche qui lui annonçait la faillite de la maison Bertrand, son correspondant de Tours, il pâlit, chancela, battit l'air de ses bras, et, sans prononcer une parole, tomba lourdement sur le tapis, tué par une attaque d'apoplexie foudroyante.

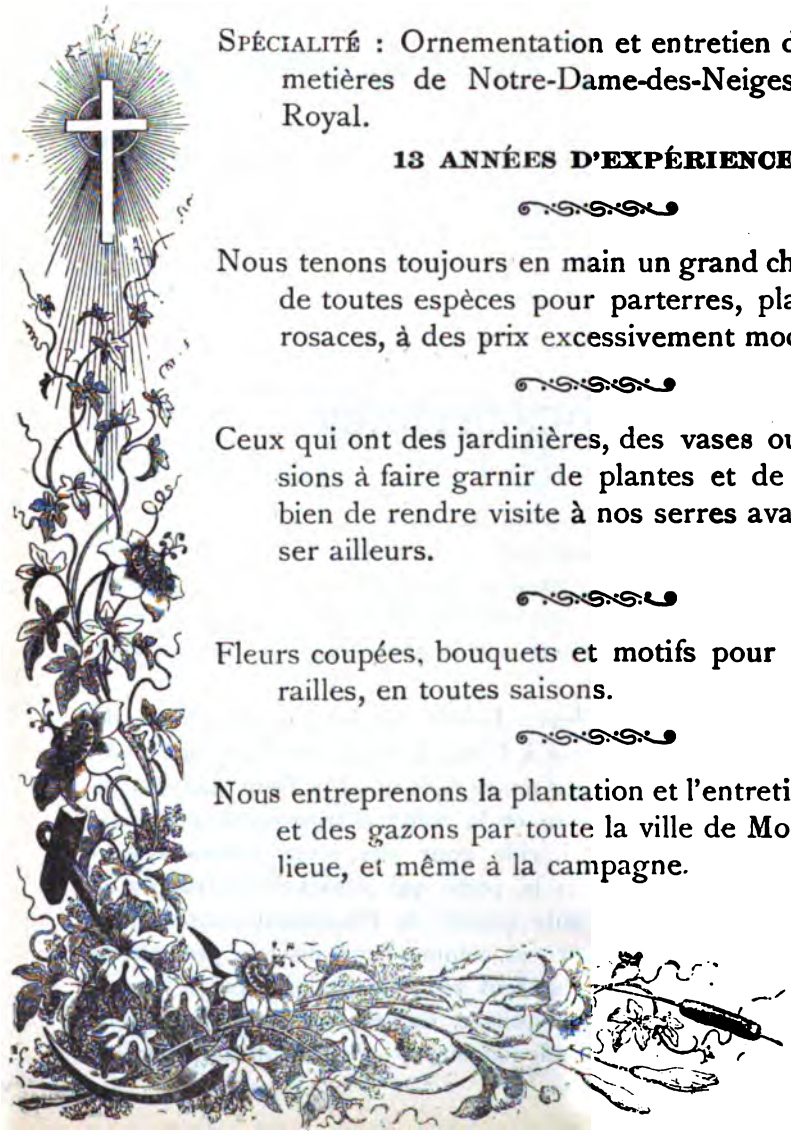
Il laissait deux orphelins : Robert, un intelligent garçon de dix-huit ans, qui se préparait à l'école normale, et Clara, une charmante jeune fille de trois ans moins âgée que son frère. Lorsque, le soir de l'enterrement, le frère et la sœur se trouvèrent seuls dans l'appartement, désormais si vide pour eux, leurs larmes redoublèrent, car, à la douleur de la perte qui venait de les frapper, se joignait pour eux la navrante pensée de l'isolement complet dans lequel ils allaient se trouver ; et, comme deux oiselets prématurément abandonnés, ils se pressèrent tendrement l'un contre l'autre, en jurant de ne point se quitter, espérant trouver, dans leur mutuelle affection, le seul adoucissement possible au coup terrible qui venait de les foudroyer.



F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.



SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées, bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCE.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL 11—98

Hélas ! les pauvres enfants avaient compté sans la bande des hommes d'affaires qui, dès le lendemain de la mort de leur père, tombèrent sur la succession comme les corbeaux sur un cadavre. A peine s'il resta aux orphelins une rente de sept ou huit cents francs. C'était la ruine et la misère. C'était, chose encore plus douloureuse pour eux, la séparation forcée.

Robert, devant ce désastre, eut bientôt pris une décision ; et puisant la force d'un mutuel sacrifice dans la pensée du devoir accompli, il l'imposa à sa sœur, malgré ses larmes, malgré son propre déchirement : Clara irait dans une modeste pension, chez les dames Maréchal, elle y achèverait son éducation, prendrait ses diplômes, et chercherait ensuite quelque place d'institutrice ; quant à lui, se réservant seulement cinq ou six louis pour payer son voyage et sa bienvenue au régiment, il s'engagerait.

Ce fut une triste soirée que la dernière que Robert et Clara passèrent ensemble, la main dans la main, se jetant des regards navrés et ne se parlant pas de peur d'éclater en sanglots.

Les premières semaines du régiment furent d'autant plus pénibles pour Robert, qu'esprit rêveur et méditatif, il n'avait rien des goûts et des aptitudes militaires. Néanmoins, faisant

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée " Les Saints, " dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre :

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints*. Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints*, Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint." — "C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec "la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples "matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

" Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - - **$500,000**
Surplus - - - - - - - **$291,000**

Directeurs :

L'HON. ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C S. POWELL, INSPECTEUR

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES,
" RUE ONTARIO,
" RUE STE-CATHERINE,
" STE-CUNÉGONDE,
" ST-HENRI,
" ST-JEAN-BAPTISTE,
VICTORIAVILLE, P. Q.,
QUÉBEC, RUE ST-JEAN,
" ST-SAUVEUR,
HULL, P. Q.
BEAUHARNOIS, P. Q.,
FRASERVILLE, P. Q.,
VALLEYFIELD, P. Q.
OTTAWA, ONT.
EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
" Glynn, Mills, Currie & Co.
NEW-YORK, Bank of America.
" Western National Bank.
" Hanover National Bank.
" National Bank of the Republic.
" National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

appel à toute son énergie, il subit vaillamment les dures épreuves et le fatigant apprentissage de la vie de soldat, si bien que six mois après son arrivée, il était nommé caporal.

Mais ses camarades le regardaient un peu comme une bête curieuse : en effet, après avoir, le lendemain de sa réception au régiment, payé largement sa bienvenue à la chambrée, jamais on ne l'avait vu, depuis ce jour-là, offrir ou même accepter un verre de bière, jamais on ne l'avait vu franchir la porte d'un cabaret. Chaque jour, après son service, il disparaissait jusqu'à l'heure de la retraite, et nul ne savait ce qu'il devenait. Mais comme, après tout, il était bon camarade, obligeant et serviable quand il s'agissait de quelque corvée, on le laissait tranquille, et on se contentait de l'appeler : le caporal Sans-Soif.

Il venait d'être, au bout de son année, promu au grade de sergent, quand arrivèrent à la caserne les volontaires d'un an, et, parmi eux, Rodolphe Grignon, fils d'un grand industriel de Lyon.

Rodolphe Grignon s'était bien promis de passer aussi agréablement et aussi gaiement que possible cette inévitable année de

Propreté, Beauté et Efficacité

SONT LES PROPRIÉTÉS

DE LA

CAPILLINE !

Outre la propriété inestimable de rendre aux cheveux leur beauté et leur couleur primitives, la **Capilline** réclame encore celle de nettoyer la tête, faire disparaître les pellicules, empêcher la chute des cheveux et même en activer la croissance.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 50 cents.

Dépositaire :

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

1594, Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

PRENEZ LE

REMÈDE du Dr SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : $1.00

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

5–1899

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez leur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1898

régiment, et, s'imaginant que l'or est toujours, est partout tout-puissant, il arrivait à la caserne le portefeuille bien garni. Comme bienvenue, ce n'est pas du petit bleu, mais du champagne qu'il fit largement couler dans la chambrée, criant à ses camarades en frappant sur sa poche : " Hein ! ne vous gênez pas, vous autres, car, vous savez, quand il n'y en a plus... il y en a encore ! "

Et il multiplia autour de lui les politesses, les petits verres et même les grands ; seul, le sergent Duthil, son sergent à lui, n'avait jamais rien accepté.

Un jour, contre son habitude, Robert Duthil n'était pas sorti après la soupe ; et, une lettre à la main, affaissé sur un des bancs de la cour de la caserne, il avait les yeux pleins de larmes.

—De mauvaises nouvelles, sergent ? demanda insidieusement Rodolphe Grignon en s'approchant de son chef.

—Oui ! répondit celui-ci tout troublé en reconnaissant le volontaire.

—Peines de cœur, ou peines d'argent ?

—Les deux ! balbutia Robert.

—Oh ! pour les peines de cœur, je n'y puis rien, sergent, mais pour les peines d'argent, s'il vous fallait quelques louis ?

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1898

—Deux cents francs ! murmura le malheureux à voix basse, en baissant les yeux.

—Une misère, sergent ! voilà vos deux cents francs et la suite à un prochain numéro, si le cœur vous en dit.

—Merci ! fit sourdement Duthil, et il se précipita hors de la caserne.

...Comme, huit jours après, le soldat Grignon avait manqué à l'appel du soir, il trouva, le lendemain, à son réveil, quatre jours de consigne donnés par le sergent Duthil.

—De la consigne à moi ! s'écria Grignon ! tonnerre ! Sergent, c'est un peu fort ! et vous allez, je pense, me lever cette punition, d'autant plus que demain, je suis invité à dîner par des amis.

—Impossible ! Grignon, vous avez manqué à l'appel....

—Comment, impossible ? vous n'êtes pas gentil, sergent, après ce que j'ai fait pour vous !

—Vous m'avez rendu service, je le reconnais et je vous en suis reconnaissant, mais, quant à votre consigne, ma conscience....

—Votre conscience ! Turlututu ! Une dernière fois, voulez-vous oui ou non, lever ma consigne ?

—Je vous ai dit que c'était impossible, il est donc inutile d'insister.

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pour la part si libérale de patronage qu'ils nous ont accordée jusqu'ici, nous prenons la liberté de rappeler que nous tenons toujours à la disposition du public des **carrosses** de première classe ainsi que des **coupés anglais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les espèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

☞ Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts et toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

No 1353, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL No 296 6—1888

LA VIERGE MARIE, les premières années de son séjour au Temple,
d'après H. J. SINKEL.

PHOTO-GRAVURE PAR
DESBARATS & CIE
GRAVEURS ET IMPRIMEURS
MONTREAL

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAY 5 1899
CAMBRIDGE, MASS.

VIII

VIE DE MARIE AU TEMPLE.

La *Légende dorée* rapporte que, pendant son séjour daus le temple, les anges apparaissaient journellement à Marie ; elle demeurait en prière jusqu'à ce qu'elle reçût de la main de l'un d'eux les aliments dont elle se nourrissait. Nous trouvons ces scènes admirablement sculptées sur les stalles du chœur de la cathédrale d'Amiens. Là aussi Marie nous est montrée en prière devant l'arche d'alliance, dans le Saint des Saints. S'il ne répugne pas de croire que notre mère eut le privilège unique d'être introduite dans ce lieu, où le grand prêtre pouvait seul pénétrer, et cela, une fois dans l'année seulement ; ça n'a pu être que par l'entremise des anges ; les prêtres ignorant, en effet, que dans un sens rempli de vérité, ce sanctuaire était fait pour l'enfant qui grandissait alors à l'ombre du temple. L'artiste qui représente ce fait doit donc donner à sa composition quelque chose de mystérieux et ne mettre que des anges comme témoins d'un privilège dont ils ont seuls le secret. C'est ce que les sculpteurs d'Amiens ont très bien compris.

En peinture la Vierge est plus fréquemment représentée lisant les saintes Écritures : tel est le beau tableau de Van Eyck, au

LA VIERGE MARIE, la dernière année de son séjour au temple, d'après Carl Müller.

musée de Prado, à Madrid, et la fresque de Pinturicchio, à Sainte-Marie du Peuple, à Rome.

Pendant son séjour dans le temple, Marie se fit aussi remarquer par son assiduité au travail ; par l'habileté avec laquelle elle filait le lin et la soie la plus fine ; par la perfection qu'elle apportait au tissage et à la broderie des riches ornements dont on se servait pour les cérémonies du culte. De là ces charmantes images du *Mater admirabilis* où la Vierge nous est montrée, à la fleur de l'âge, filant pour le besoin du temple, et plus tard, dans la maison de saint Jean, après l'ascension de son fils, travaillant pour les fins du culte nouveau, tout en méditant sur les ineffables mystères auxquels elle avait pris une part si active, et soupirant après le moment où il lui sera donné d'aller rejoindre au ciel son fils bien-aimé.

Alphonse Leclaire.

LA VIERGE AU BAISER, d'après E. Hébert.

LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

LA CITADELLE AÉRIENNE.

(*Suite*)

ELLE devait être bien belle la merveille de l'Occident pour que le moyen âge accumulât autour d'elle un pareil système de défenses! "Le mont Saint-Michel est un lieu qui défie la description," dit la marquise de Créquy. Aussi ne puis-je que vous en balbutier la magnificence. La merveille ! mais c'est un petit monde ; c'est un résumé du moyen âge transplanté sur la cime d'un rocher au sein des eaux. Quatre siècles y ont entassé ce que l'architecture religieuse et militaire avait de plus grandiose, et, quand il a fallu peupler ces hauteurs, la chevalerie a envoyé ses plus nobles représentants pour prouver que le nombre et les obstacles ne sont rien, que la force d'âme est tout.

Pour couvrir Saint-Pierre de Rome, Michel-Ange suspendit le Panthéon dans les airs ; pour couronner le colosse normand, les bénédictins plantèrent entre le ciel et l'Atlantique une autre Sainte Chapelle.

Même grâce et même solidité, même élancement hardi de toutes les lignes vers le ciel. "Cette élévation vertigineuse de contreforts taillés en dentelle ; ces galeries où le dur granit se profile en guirlande de chêne et de laurier tout autour du saint édifice ; ces légions de gargouilles qui s'élancent de tous les replis, qui grimacent à tous les angles saillants et peuplent cette forêt de clochetons et d'aiguilles gothiques :" tout rappelle le

bijou de saint Louis. Mais combien plus difficultueuse fut l'exécution de la basilique Michélienne !

Pierre de Montreuil avait sous la main les matériaux pour construire la Sainte Chapelle, mais chaque pierre qui forma le temple aérien, d'Estouteville et ses moines devaient aller l'extraire dans des carrières lointaines, la charrier au milieu de dangers inouïs, à travers des sables mouvants et la hisser à force de bras au sommet d'une falaise abrupte.

Libre à Montreuil de s'absorber dans la construction de son chef-d'œuvre ; quant aux Michelois, toujours il leur fallait tenir un œil braqué sur l'horizon pour signaler l'approche d'une voile ennemie, et, comme nos vaillants colons canadiens constamment en butte aux Iroquois, ils bâtissaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre.

Mais il faut se placer dans la nef pour apprécier ce splendide sanctuaire. Dans la convergence de toutes ces nervures au sommet de la voûte, l'ignorant comme le lettré lisait le symbole de l'union des âmes ; il la lisait aussi dans ces vitraux historiés qui tamisent les rayons du soleil et les projettent en faisceaux sur le pavé.

On retient le souffle en avançant sous ces arceaux séculaires qui virent agenouillés des rois et des guerriers, des prélats et des chevaliers dont les noms se lisent en lettres de feu dans les annales de l'Europe : saint Louis et Duguesclin ; Marie de France et les compagnons de Jeanne d'Arc. Louis XI vint jusqu'à trois fois s'y prosterner devant la statue de l'Archange. Il est vrai que ce fameux Tartufe avait joliment besoin de sauver les apparences ; mais aussi, dans ces circonstances, dit-on, il oubliait ses mauvaises habitudes et ne marchandait pas trop ses pièces sonnantes au trésor de l'abbaye.

Faisant cortège aux grands, vous eussiez pu voir dans cette nef, se dérouler d'âge en âge une innombrable pro-

cession de pèlerins accourus des confins de l'Europe pour réclamer l'appui de Michel.

Pourquoi cet universel empressement ?

C'est que l'abbaye forteresse était considérée comme le pied à terre de l'Archange, et le moyen âge voyait dans sa possession un gage de victoire, à peu près comme les Hébreux se croyaient assurés du triomphe par la présence de l'arche d'alliance. De là une source perpétuelle de rivalités entre deux nations qui voulaient chacune garder pour elle un labarum si précieux. De là ces sanglantes passes d'armes, sur la grève normande, entre ceux qu'on a baptisés " les ennemis intimes."

Depuis bientôt mille ans, la distraction favorite de John Bull et de Jacques Bonhomme a toujours été de se prendre à la gorge. Assez souvent c'est pour tuer le temps ; mais cette fois il y avait un enjeu pour rendre la partie excusable : la montagne sainte était le prix du tournoi et jamais prix n'a été plus disputé.

LES DONJONS.

La basilique montoise, piquée, pour ainsi dire, au sommet d'une pyramide, asseoit ses quatre angles sur quatre cryptes dont les colonnes, énormes comme des mondes, ont arraché un cri d'admiration à Vauban lui-même.

Que de drames elles pourraient raconter ces cryptes enfouies dans le roc ! Que de gémissements ont poussés les 14,000 prisonniers ensevelis dans leurs recoins obscurs !

Êtes-vous sujet aux crises de nerfs ? ne descendez pas dans ces caveaux aux parois moussues ; n'y descendez pas surtout sous l'aile d'un cicerone : car c'est ici que ces maîtres conteurs s'en donnent à cœur joie, et le chapelet d'horreurs qu'ils vous débitent d'une voix caverneuse donnerait la chair de poule à un soldat d'Afrique. Bien

entendu, cela laisse un peu à désirer, sous le rapport de l'exactitude historique....

Çà et là grimacent ces cachots et ces cages de bois qu'on surnomme des " in pace " ou en paix — sans doute pour consoler les pauvres détenus.

Goëthals a une jolie description d'une visite à ces " in pace."

" Tous les touristes y pénètrent, les dames surtout.

" De petits cris d'effroi, des appels, des interjections se croisent dans la bande des visiteurs. Les messieurs frottent des allumettes, cherchant aux murs des noms de prisonniers d'antan ; les dames font jouer les gonds rouillés et les verrous qui grincent lugubrement; d'aucunes demandent que l'on referme (oh ! un peu, bien peu seulement) la porte sur elles, afin d'éprouver la terreur délicieuse de se trouver un instant seules dans ces réduits affreux où l'atmosphère est lourde et où la plainte n'a pas d'écho. Et après quelques secondes,—un petit siècle !— elles sortent radieuses de leur tombeau pour rire et, fières de leur crânerie enfantine, moitié tremblantes, moitié rieuses, reprennent le bras de leurs seigneurs et maîtres.

" Un joli souvenir sur leurs tablettes de voyage pour les jeunes mariées. Dans vingt ans, elles en parleront encore."

Une petite comédie vint un jour égayer ce séjour habituel du désespoir. La terreur avait transformé le mont Saint-Michel en une prison pour trois cents prêtres coupables d'avoir refusé de prêter serment à la constitution. Or, un jour, sur l'un d'eux, on surprend un Homère en texte grec. Le geôlier, fier de sa capture, se cambre d'un air important et fait mine d'examiner le volume, mais, comme le brave homme ne sait ni A ni B, le voilà bien forcé d'avoir recours aux lumières de ses compères, gens d'ailleurs aussi savants que lui. Ces fortes têtes font le cercle autour de l'Iliade, et secouant

gravement leur bonnet phrygien, ils se demandent quel peut être le sujet de ce livre séditieux et s'il ne contient pas par hasard des principes contraires à la république " une et indivisible."

Après mûre délibération, la docte assemblée décide que l'Iliade ne peut être autre chose qu'un bréviaire en une langue inconnue, et que la figure d'Homère, placée au frontispice, doit représenter quelque affreux calotin. En conséquence de quoi arrêt de confiscation est porté contre un engin si dangereux pour la sécurité de la prison.

L'air est bien lourd dans ces donjons, regagnons la plate-forme qui domine les remparts et poursuivons notre route à travers la citadelle aérienne.

LA MERVEILLE.

Une masse de bâtiments crénelés et bastionnés enserrent la basilique comme une ceinture pour en défendre les approches. La principale structure regarde vers le nord : c'est par excellence la " Merveille." Dans toute l'architecture médiévale, il n'est rien pour surpasser les trois étages de salles dont elle se compose.

Au rez-de-chaussée, une suite de salles appelées les Montgomeries, allongent à perte de vue leurs voûtes pesantes et caverneuses, où pénètre un jour incertain. Galerie dramatique s'il en est ! Montgomery !... Ce nom seul, prononcé au milieu d'un silence sépulcral, évoque des scènes de mort ! Comme malgré lui, le voyageur éprouve un serrement de cœur en songeant à la nuit fatale qui valut l'étrange sobriquet à " ces longs corridors sombres."

Le sol qu'il foule n'est-il pas trempé de sang humain, ne flotte-t-il pas une odeur cadavéreuse sous ces arches humides ? On baisse la voix, on allège le pas de crainte d'éveiller des spectres endormis ! Vite, passons à l'étage supérieur par cet escalier en spirale.

Des ténèbres nocturnes aux éblouissements du midi, la différence n'est pas plus sensible qu'entre les catacombes que nous venons de traverser et " la Salle des Chevaliers ", où le soleil entre à flots et ruisselle sur le beau marbre poli des colonnes qui supportent d'incomparables arcades gothiques.

" La Salle des Chevaliers, s'écrient les connaisseurs, c'est le plus superbe vaisseau gothique au monde."

" Cela impose, a dit un voyageur, comme un chevalier armé de toutes pièces et svelte encore sous sa pesante armure."

Mais il fallait voir cette galerie lors de son antique splendeur.

Des panoplies d'armes s'accrochent aux colonnes, les casques et les cimiers des chevaliers sont placés sur la sommité de leurs stalles, et cette longue file de bannières et d'armures éveille un souffle belliqueux, évoque le souvenir de grands dévouements !

Ici la chevalerie a tenu ses solennelles assises ; ici le conseil des guerriers a décrété la résistance à outrance, la résistance à mort ; et l'on dirait que l'atmosphère du lieu est restée comme imprégnée de l'arome héroïque de leurs grandes âmes !

Tout est grand dans ces cheminées monumentales où des bœufs rôtissaient tout entiers, où des troncs de chênes flambaient comme des bûchettes ; six personnes peuvent se mouvoir à l'aise.

Ninive avait ses jardins suspendus ; ce palais aux salles immenses a pour couronnement un bosquet accroché à la hauteur des nuages, un bosquet dont le feuillage ne se colore pas de teintes automnales, car il est de granit : j'ai nommé " le Cloître. " A ceux qui l'examinent de près, les livres n'ont rien à apprendre sur le génie artistique des moines d'Occident. Quelle légèreté dans les minces colonnettes roses qui supportent les gracieuses arcatures

de ce quadrangle merveilleux ! Ne les croirait-on pas figées sous la baguette d'une fée ces feuilles de vigne, de trèfle, d'acanthe délicieusement mariées au lierre grimpant ?

Ce jardin féerique servait de promenoir aux moines. Immobiles en face de la mer mouvante, ils n'avaient pas besoin de manuel pour se perdre dans les considérations philosophiques. L'agitation humaine, mais c'était le pêcheur dans sa barque sans cesse ballottée par la vague houleuse !....

Mais voilà que soudain le calme fait place à la tempête ; du haut du beffroi sonne le tocsin d'alarme : le cliquetis des armes a retenti au loin. Les broussailles qui bordent le rivage s'écartent pour livrer passage à une forêt de lances, tandis qu'une interminable ligne de cuirasses s'embrase aux feux du soleil. Aux armes ! l'ennemi ! s'écrient les Montois, qui courent se poster aux remparts. Il n'est que temps, car déjà les assiégeants déployent leurs bataillons sur la grève....

Bientôt le bélier bat les murs, le clairon sonne l'assaut, le fer croise le fer.

Tremble, ô moine, c'est ta destinée qui s'agite ! Dans une heure peut-être, un soudard ennemi, ivre de carnage, envahira ta solitude, son épée te tranchera le cou et ta tête sanglante, piquée au bout d'une lance, servira de pâture aux corbeaux !

Surpris par le vacarme du combat, le moine suspend sa marche pour tendre l'oreille : il pâlit ; mais une pensée heureuse vient d'illuminer ses traits ; il lève les yeux vers le sommet de la basilique, les baisse de nouveau, puis il continue, impassible, sa silencieuse promenade !

—Qu'as-tu donc vu pour rassurer ton âme craintive ?

—La statue de Michel qui n'a pas cessé de pivoter au pinacle du temple, et qui nous couvre toujours de son

aile ! Eh bien ! sache ceci, voyageur : suivant la prophétie de Toustain, tant que l'Archange montera la garde au-dessus de l'abbaye, elle ne passera pas entre des mains étrangères !

—Moine, l'avenir t'a donné raison, et, soit coïncidence fortuite, soit seconde vue prophétique, Toustain a dit juste. En 1788, la foudre pulvérisait l'ange aux ailes éployées ; en 1790, la Révolution " accordait sa protection " à l'asile jusque-là inviolé, c'est-à-dire qu'elle invitait les religieux à trouver un gîte ailleurs.

L'abbaye du mont Saint-Michel avait vécu. Ce rapprochement est étrange pour le moins !

Lawrence Drummond.

(*A suivre.*)

LA SAINTE FAMILLE EN EGYPTE

LA BOHÉMIENNE.

BONNE AVENTURE DE L'ENFANT JÉSUS.

LÉGENDE égyptienne
De la Bohémienne
Qui de l'Enfant Jésus,
En termes ingénus,
Dit la bonne aventure'
Aussi belle que sûre ; —
La seule évidemment
Qui put correctement,
Une fois dans sa vie,
Dire la vérité !.....
Que nul donc ne s'y fie
Dans sa témérité.

Elle était du pays aux monuments splendides,
Aux séculaires Pyramides.
Sur sa robe d'azur des étoiles brillaient
Et plusieurs signes se voyaient,
De diverses couleurs, de céleste nature,
Formant étrange bigarrure.
Elle vivait aux jours où le Verbe Incarné
Enfin sur la terre était né ;
Où Jésus, reposant sur le cœur de Marie,
Embrassait sa mère chérie ;
Où le cruel Hérode ordonnait aux bourreaux
D'égorger les enfants nouveaux.

Livrée entièrement aux sciences magiques,
Elle se distinguait par un air de grandeur.
Elle habitait, rêveuse, un palais enchanteur,
Et ne paraissait point sur les places publiques.
Un obélisque grave indiquait sa maison,
Un redoutable sphinx en protégeait l'entrée ;
Et qui parlait toujours à son âme inspirée ?
Tantôt les dieux, tantôt l'ombre d'un Pharaon !

Un soir, il vint un Juif, pesant de lassitude,
Tout droit vers cette solitude ;
Une femme charmante apparaissait aussi
Sur un âne à côté de lui ;
Aux bras de cette femme un enfant adorable
Faisait un spectacle admirable :
La famille venait de franchir le désert
Et semblait chercher un couvert ;
Tout révélait aux yeux, dans ce pauvre équipage,
Un long et pénible voyage ;
Sans doute, ils avaient fui quelque monstre cruel,
Un danger pressant et mortel.

La sibylle aussitôt s'avance toute émue,
S'étonnant que son cœur se trouble à cette vue.
" Vous êtes fatigués ; voilà qu'il se fait tard :
Entrez chez moi, " dit-elle avec un tendre égard.
Prodiguant à l'enfant les plus vives caresses,
Et poussant jusqu'au bout ses pieuses tendresses,
Elle dit à la mère : " Et ma chambre et mon lit,
Madame, sont à vous, pour y passer la nuit. '

Elle indique du doigt :—l'étranger vénérable
Installe sa bête à l'étable ;
Pour leur frugal souper, aux deux nobles époux
Elle offre ses mets les plus doux :
C'est du vin de palmier ; c'est la figue vermeille
Remplissant une ample corbeille ;
Et pendant le repas, ses discours attendris
Consolent ses hôtes ravis,

Leur faisant oublier les chagrins et les peines
Dont leurs âmes paraissaient pleines ;....
Puis, ce fut dans ses bras que s'endormit enfin
L'aimable petit Chérubin.

Bientôt, dans les transports d'une sagesse étrange,
Elle prend dans sa main la main du petit ange,
En observe longtemps les traits mystérieux ;....
On eût vu s'enflammer et son cœur et ses yeux ;....
Sa face, tout à coup, rayonne, s'illumine,
Et ce cri retentit : " O merveille divine !
Étrangers, dites-moi votre affaire en ce lieu,
Car cet enfant royal, oh ! c'est le Fils de Dieu ! "—

—Je suis Joseph gardant la Vierge Immaculée,
De Nazareth en Galilée,
Qui doit à Dieu l'honneur de la maternité
Dans la sainte virginité ;
Un jour, le Tout-Puissant traversa le ciel sombre
Et vint la couvrir de son ombre ;
Cet adorable enfant est donc le divin fruit
De la grâce du Saint-Esprit.
Un prince impitoyable avait juré sa perte :
Laissant notre maison déserte,
Nous cherchons quelque part un modeste séjour,
Jusqu'au temps de notre retour."

—Que ma retraite, amis, soit donc votre demeure,"
S'écria la sibylle, en tombant à genoux ;
Oui, restez avec moi jusqu'à la dernière heure ;
Je crois au Fils de Dieu ; je l'adore avec vous ;
Objet de mon amour et de mon espérance,
Je l'attendais moi-même avec impatience ! "
Et les trois voyageurs, sur les rives du Nil,
Passèrent en ce lieu le temps de leur exil.

F.-X. Burque, Ptre.

Fort Kent, Maine.

FRANCOIS COPPEE

(*Suite et fin*)

III

Si par la forme elle est parnassienne, par le fond elle est réaliste.

Le qualificatif de réaliste attribué à un écrivain peut être pris dans un bon ou dans un mauvais sens.

Il est déplorable qu'un écrivain soit réaliste, si l'on entend par là que son regard est borné au domaine de la chair et ignore le domaine spirituel. Dans cette acception, le réalisme se confond avec le naturalisme, ou mieux avec le matérialisme. Mais il est un autre genre de réalisme, qui nous apparaît comme bienfaisant. Celui-là consiste à représenter la vie, les hommes et les choses, tels qu'ils sont. L'art réaliste, ainsi compris, délaisse les rivages où fleurit l'exotisme de la fantaisie ; il fuit les régions où vagabondent les aventures imaginaires, il se tient au réel et n'offre au public que la peinture du réel.

Et franchement, n'est-ce pas mieux ? A quoi bon entasser les périodes grandiloquentes ? A quoi bon agiter la draperie mensongère d'histoires romanesques ? A quoi bon faire voir le monde à travers le prisme des illusions ? Cela sert-il à autre chose qu'à enflammer les imaginations, à préparer des déceptions, des dégoûts et des chutes ? Il est plus sain et plus moral de nous accoutumer à considérer la vie comme elle est, en nous apprenant à détester ce qu'elle contient de mauvais et à aimer ce qu'elle présente de bon. La vie simple et banale, comme sont les trois quarts des vies, tissue de petits devoirs et

d'occupations monotones, auxquels il faut nous affectionner, afin que nous les remplissions le plus parfaitement possible. C'est de cette vie-là, la vie de tout le monde, qu'Ernest Hello demandait l'intelligence et l'amour, lorsqu'il disait dans sa prière au petit Enfant de Nazareth : "Faites que j'aime les petites choses, les petits enfants, vos outils, votre table ; que je travaille avec vous, sous vos yeux, dans votre amour. Donnez-moi le goût de la petite maison, avec sa douceur, son ordre, sa modestie et le soulagement qui vient de l'humilité (1)."

C'est par le réalisme de leurs œuvres que les romanciers anglais et russes ont exercé une influence favorable à certaines classes déshéritées ou déconsidérées. En Russie, les romans de Gogol ont servi la cause des petits employés. Ceux de Dostoïevsky ont amélioré le sort des fonctionnaires et des déportés en Sibérie. En Angleterre, Dickens a plaidé pour les maîtres d'écoles et les pions de collège. Avec Disraëli il a dépeint la condition misérable de la population ouvrière au début du siècle. Pour que le réalisme littéraire ait ainsi une heureuse portée sociale, il faut qu'il soit imbu de sympathie pour ceux dont il raconte les infortunes. Il faut qu'il rende ses humbles et ses simples héros, intéressants et attachants, au lieu de les rendre méprisables et ridicules, comme les romanciers français ne l'ont que trop souvent fait.

Ainsi conçu, l'art devient social ; il intervient comme une force accélératrice dans le courant de généreux amour pour les petits qui emporte notre vieux monde. L'artiste qui entend ainsi son métier, remplit une fonction dans la société et, ce faisant, il accomplit son devoir. Car, pas plus qu'aucun autre homme, l'artiste n'a le droit de se replier sur soi-même, de s'enfermer dans la tour d'ivoire de l'égoïsme pour y jongler en pur dilettante avec les

(1) Armand Thiéry, *Ernest Hello*, dans *Chatholiques actuels*.

mots et les sons. Pas plus que la richesse matérielle, la richesse intellectuelle n'a sa fin en elle-même ; l'avarice de l'esprit est aussi coupable que l'avarice de la bourse. Ni le riche, ni l'artiste ne peuvent se désintéresser de ceux qui vivent et peinent autour d'eux. Si l'artiste a reçu des dons particuliers, c'est pour le bien de tous et non pour sa satisfaction personnelle ; c'est pour l'encouragement, la consolation et le réconfort des autres, et non pour son agrément propre. L'artiste qui s'isole dans l'originalité de ses conceptions, se targuant comme d'un honneur de son incompréhensibilité ou de sa singularité, non seulement manque à son devoir social, mais s'annihile lui-même ; la stérilité ou l'extravagance sont les fruits ordinaires de ce personnalisme orgueilleux ; à force de vouloir être lui-même, il finit par n'avoir plus ce qui est commun à tous : " Celui qui veut posséder seul quelque chose, dit l'*Imitation*, perd ce qui est à tous (1)."

François Coppée n'est pas de ces pontifes superbes, dédaigneux de la foule ; il est le poète des " Humbles," et dans ce recueil intitulé " les Humbles," il a mis l'émotion sincère de sa sympathie profonde pour les tristesses, les misères, les sacrifices des petits. Il l'a mise encore dans des poèmes de plus large envergure et de réputation universelle, comme la " Grève des forgerons," " le Naufragé " et l'Épave " ; ces récits où se dessinent, en traits précis, en tons un peu ternes, des existences simples, des iufortunes ignorées, des sacrifices que les journaux ne célèbrent pas.

Il est vrai que ce réalisme est susceptible d'exagérations et de défauts, et qu'il glisse aisément, si l'on n'y prend garde, dans le détail insignifiant ou trivial. Coppée n'a pas toujours évité l'écueil, et l'on s'est beaucoup amusé de certaines trivialités de parti pris qui gâtent

(1) *Imitation*, livre III, chap. XIII.

parfois ses descriptions, comme un coup de cloche discord donné par la main gamine d'un enfant de chœur déchire mal à propos d'un son âpre la traînée mélodieuse des notes douces. On lui a aussi reproché avec raison l'insignifiance et la banalité de certaines de ses peintures.

Un farceur s'est amusé à parodier le défaut de Coppée dans le sonnet suivant :

L'autre jour — et vous m'en croirez si vous voulez,
Car un événement simple est parfois bizarre,—
Ayant sous le bras deux paquets bien ficelés,
Je me dirigeai du côté de Saint-Lazare.

Après avoir pris mon billet sans démêlés,
J'entre dans un wagon et j'allume un cigare
D'un sou. Le train — nous en étions fort désolés,—
Étant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.

Soudain il siffle et fait halte. Au même moment
Un monsieur, pénétrant dans mon compartiment,
Prend les billets ainsi qu'on ferait une quête ;

Et moi, content de voir enfin ma station,
Je remets mon billet sans contestation
A l'employé portant un O sur sa casquette (1).

IV

Nous avons parlé de l'homme et de l'artiste. Il nous reste à parler du converti.

Le poète anglais Tennyson, rencontrant une brave femme et lui demandant quelles étaient les nouvelles du jour, celle-ci répondit : " En vérité, monsieur Tennyson, je ne sais qu'une nouvelle, c'est que le Christ est mort pour tous les hommes. — Ce sont là de vieilles nouvelles, répliqua le poète, et de bonnes nouvelles, et des nouvelles toujours nouvelles." Depuis quelque temps, c'est cette nouvelle-là que Coppée semble avoir unique-

(1) Jules Lemaitre, *Portraits contemporains* : François Coppée.

ment à cœur de propager, lui qui s'occupa de conter tant d'autres " nouvelles." Un livre a paru qui manifeste un changement complet dans ses idées et ses sentiments, une conversion entière au christianisme réel. Fragment d'autobiographie ou récit d'un événement étranger, chaque page de *La bonne souffrance* est une profession de foi chrétienne, directe ou indirecte.

L'occasion de cette transformation morale, lui-même l'a indiquée dans une page intitulée " La meilleure année " : " Encore quelques tours de l'aiguille sur le cadran de la pendule, et elle sera finie, cette année que j'ai passée presque tout entière dans les souffrances, où j'ai vu la mort de si près, et au bout de laquelle je me trouve dans un état d'infériorité physique qui m'annonce l'arrivée définitive de la vieillesse.

" Derrière les vitres froides de ma fenêtre, où sont à peine fondues les blanches arabesques qu'y traça la nuit glacée, le morne ciel de décembre m'invite aux souvenirs sincères.

" Quelle année ! Je me revois à Pau, en janvier dernier, puis à Mandres, au mois de juin. Deux fois, je m'étends sur la table d'opération, entouré de praticiens en tablier blanc, dont les visages deviennent brusquement si sérieux ; j'aspire l'écœurante odeur de pomme du chloroforme, et j'entends, dans mon cerveau, avant de perdre connaissance, un bruit de marteaux lointains. Deux fois, on me rapporte vers mon logis parisien, inerte, masse secouée par la trépidation du wagon, ballottée sur les sangles de la voiture d'ambulance. Combien de temps suis-je resté sur le dos dans une immobilité douloureuse ? Le tiers de cette année maudite ! Oh ! la persistante puanteur des antiseptiques ! Oh ! les interminables nuits d'insomnie ou de cauchemar !

. . . . . .

" Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie ?

"Non pas, ô mon Dieu, c'est la meilleure !

"Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement : que la douleur est inéluctable ; que, s'il faut la soulager chez autrui de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même ; et, depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satisfaction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plus joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant équitable que l'équilibre pût se rétablir, et— lorsque tout danger immédiat eut été écarté — vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous les maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt, dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur."

C'est donc la souffrance qui a ramené François Coppée à Jésus-Christ, et la souffrance, physique ou morale, en a ramené bien d'autres, les faits quotidiens se chargeant ainsi de justifier le texte de l'*Imitation* : "Vous savez, Seigneur, ce qui est utile à mon avancement, et combien la tribulation sert à consumer la rouille des vices (1)." "La souffrance met l'homme face à face avec le néant qu'il est, elle le jette en bas des lieux élevés où l'asseyaient les illusions de son orgueil. "Maintenant, écrit Coppée, mon orgueil a rendu les armes. Un jour, j'ai senti sur mon front le souffle de la mort, et en moi se sont réveillés l'horreur du néant et le besoin d'une vie éternelle. Alors j'ai relu l'Évangile. Je l'ai lu comme

(1) *Imitation*, livre III, chap. L.

il faut le lire, avec un cœur simple et confiant, et dans chaque page, dans chaque mot du livre sublime, j'ai vu resplendir la vérité. Et je crois fermement aujourd'hui à tous ces miracles, d'ailleurs racontés, décrits, attestés par les évangélistes avec une sûreté et une précision de détails où éclate la plus évidente et la plus complète sincérité... Cette foi en Jésus-Christ, que j'ai retrouvée—car mon enfance fut chrétienne—je veux la garder en moi et désormais l'augmenter sans cesse, constamment, patiemment, sans me décourager aux heures de défaillance. Car si, parfois, je chancelle et j'ai peur, comme saint Pierre en marchant sur les flots, vous voyez pourtant que je vous obéis, Seigneur, et vous êtes là pour me soutenir (1) ! "

Ainsi la maladie a réveillé chez Coppée l'aspiration vers une vie future. Cette aspiration l'a conduit à la lecture de l'Évangile. Dans cette lecture il a retrouvé la foi. La conversion de François Coppée est un exemple de ce que peuvent, avec la grâce de Dieu, la prière et la lecture de l'Évangile, faites avec la simplicité de petit enfant que Notre-Seigneur demande. Dans la préface de " La bonne souffrance " Coppée raconte, qu'un jour de trouble et d'inquiétude, son confesseur lui a dit : " Priez " seulement et lisez l'Évangile," et qu'il lut l'Évangile " pendant des semaines et des mois."

Mais Coppée converti a dû être, comme Féval, éclairé sur la responsabilité terrible qui incombe à l'écrivain. Le sentiment de cette responsabilité n'est pas une excuse pour ces livres insipides et incolores que Féval appelait " des nouilles." Mais il fait à l'écrivain une règle stricte d'éviter, non seulement l'immoralité proprement dite, mais toute allusion, toute note qui pourrait blesser une oreille chaste et pieuse. Qu'il y ait dans les

(1) A propos de l'institution d'une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc.

livres de Coppée beaucoup d'inspirations honnêtes et de sentiments généreux, nous ne le nions pas ; mais lui-même a confessé avoir quelquefois parlé des choses religieuses " avec une sotte légèreté, parfois même avec la plus coupable audace," bien qu'on ne puisse pas trouver dans ses livres " un blasphème " (1). Coppée a aussi eu le tort de parler de son " mal ordinaire, le spleen " (2), et non content d'en parler, il l'a quelquefois chanté. Or s'il est un mal contagieux, c'est bien celui-là. Le mépris et le dégoût de la vie débordent de la littérature contemporaine. Ils s'expriment tantôt sous des couleurs violentes, tantôt en teintes adoucies. Ils se déploient, comme les harmonies veloutées, comme les mélodies onduleuses d'une musique diaboliquement enchanteresse, dans les œuvres morbides de ce chantre consacré de la décomposition totale des êtres et des choses, Pierre Loti. Cette tristesse foncière de la littérature contemporaine tient sans doute à deux causes : d'abord au sensualisme dont elle est imprégnée, car c'est une vérité vieille comme le monde que la sensualité engendre la tristesse ; ensuite à l'insignifiance de la vie envisagée en dehors de la religion. L'écrivain chrétien, lui, n'éveille que des émotions pures, partant joyeuses ; il situe les événements qui composent la trame de la vie sous le rayon surnaturel qui les transfigure et les rend tous, bonheurs ou infortunes, aimables et précieux. Les misères de la vie peuvent submerger le cœur du chrétien, elles ne doivent pas atteindre à son âme, selon l'éloquente distinction que faisait Louis Veuillot écrivant à sa fille religieuse : " Adieu, lui écrivait-il, mon enfant bien-aimée, et bénie, et amère. Je t'assure que je suis très amoureusement soumis à la volonté de Dieu sur toi et sur moi. Rien ne

(1) *La bonne souffrance*, p. 7.

(2) *Le cahier rouge*. Avertissement de la 1re édition.

m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens : la joie est dans mon *âme* et ne peut entrer dans mon *cœur ;* la peine est dans mon *cœur* et ne peut troubler mon *âme.* Ces deux sentiments se confondent et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais perdre ni l'un ni l'autre."

Est-ce tout ? Je veux dire : A-t-on tout dit, quand on a condamné dans les œuvres de Coppée certaines notes qui sonnent faux au point de vue moral, certain souffle pessimiste — non pas sans doute d'un pessimisme sombre, irrité et sacrilège comme celui qui hurle à travers les strophes d'un Leconte de Lisle, mais plutôt d'un pessimisme de couleur tendre, de teinte mélancolique ?

Certes, loin de nous la pensée mesquine d'inviter Coppée converti à condamner en bloc ses œuvres anciennes, parce qu'elles ne constituent pas une apologie religieuse. Toute vérité et toute beauté sont encouragées et honorées par le christianisme, et avec raison, puisque la vérité, à quelque ordre qu'elle appartienne, la beauté, à quelque degré qu'elle soit située, sont une expression des perfections de Dieu en qui resplendissent la vérité et la beauté absolues. Ceux qui se targuent de ne reconnaître que les vérités ou les beautés religieuses et de mépriser les autres, sont des jansénistes dont l'étroitesse de vues jette le discrédit sur la religion qu'ils veulent servir.

De même il est certain qu'on peut faire son salut en consacrant sa vie à une œuvre, à une profession utile quelconque. Le petit joueur de violon qui racle son instrument aux kermesses de village, juché sur un tonneau dans un coin de cabaret, peut gagner ainsi son paradis en gagnant sa vie. Que si cependant une belle ferveur de piété lui inspirait l'idée de ne plus jouer aux kermesses, mais seulement aux processions, avouez qu'un

bon chrétien n'aurait pas le droit de lui jeter la pierre. Et nous ne la jetterons pas non plus à M. Coppée, mais bien plutôt nous le louerons d'avoir, depuis sa conversion, employé les ressources de sa plume à l'unique fin d'enluminer des pensées religieuses.

Mais s'il n'est pas requis qu'une œuvre littéraire soit une apologie directe de l'idée religieuse, pour mériter attention et respect durable du lecteur, pour valoir la peine qu'elle a coûtée à son auteur, encore faut-il néanmoins qu'elle serve une pensée élevée, qu'elle soit animée d'une inspiration noble, qu'elle exerce une influence bienfaisante. L'écrivain ne doit pas seulement fuir l'immoralité, il doit aussi considérer comme indigne de lui de faire œuvre " amorale," je veux dire, œuvre indifférente au point de vue moral. La neutralité morale est aussi honteuse en matière d'art que partout ailleurs. L'art pour l'art est une formule contre nature qui ravale la littérature au rôle d'excitant ou d'amusette sous le ridicule prétexte qu'une chose ne peut pas être à la fois belle et utile. Sans doute, ce préjugé n'est pas sans avoir quelque parenté avec celui qui restreint le domaine de la littérature au roman, au conte et à la poésie. Erreur profonde finement analysée par M. Brunetière, l'homme que les boulevardiers ont tâché de ridiculiser en l'affublant de lunettes vertes et d'un abat-jour vert et qui n'en dépasse pas moins de beaucoup les joueurs de petite flûte de la critique contemporaine. Mais même par le roman, par le conte et par la poésie, on peut défendre une idée et soutenir une thèse. Seulement il faut alors avoir une idée à défendre, une thèse à soutenir.

Voilà ce que ne comprend pas celui qui s'amuse à enfiler des mots comme on enfile des perles. Celui-là est semblable à la Samaritaine de l'Évangile qui " ne savait pas le don de Dieu." Quand elle le sut, elle ne puisa plus

à grand'peine l'eau insipide des vaines jouissances, elle s'abreuva à la source des pensées fortes et des sentiments profonds, elle alla quérir pour les y amener ses parents, ses amis, ses concitoyens. François Coppée fera de même, et son talent de conteur et de poète, souple et gracieux, s'attachera désormais aux thèmes qui lui sont devenus familiers depuis quelques mois.

Être le poète chrétien des humbles, ce serait là pour François Coppée converti une vocation digne de remplir les années que Dieu lui donnera de vivre encore. Poète chrétien des humbles, en ce sens qu'il révélerait et ferait rayonner aux regards des grands et des riches les magnificences de sentiment et d'action qui souvent gisent, ignorées comme des mines d'or souterraines, dans l'âme et dans la vie des petits et des pauvres.—Poète chrétien des humbles, en ce sens aussi qu'il écrirait pour les petits et pour les pauvres mêmes, dans le style simple, limpide et abordable à tous dont il a le secret, les consolations que la religion leur réserve et qu'ils connaissent trop peu. Et ce faisant, Coppée serait dans la tradition chrétienne, car Jésus-Christ et les saints se sont adressés de préférence aux simples, et l'Église n'a jamais cru se rabaisser en mettant son langage à la portée des petits de ce monde.

D'ailleurs, François Coppée a dit lui-même le regret de ses œuvres passées ; il a lui-même écrit l'idée mère qui devrait être la génératrice de ses œuvres futures.

Il dit, dans une belle page intitulée " Pour celle qui priait " : " Foi des humbles ! Dernier trésor de consolations pour la pitoyable humanité ! Combien ceux qui te combattent et te détruisent sont malfaisants et coupables, et combien je le fus moi-même, qui me reproche plus d'une page dictée par l'ironie et par l'orgueil ! "

Et dans " La meilleure année," il écrit : " Ah ! si les malheureux savaient mieux souffrir, et si les heureux

savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèverait sur le monde ! Ceux qui ne croient pas aux miracles doivent au moins désirer celui-là. Mais est-il permis de l'espérer ? Faut-il se fier à quelques favorables présages ?... Ah! qu'il vienne, le semeur de la parabole, et qu'il jette à pleines poignées la semence de résignation et de solidarité chrétiennes sur cette société moderne, si lugubre et si caduque, où nous voyons, en haut, tant de corruption er de sécheresse de cœur, et, en bas, tant de révolte et de désespoir ! "

***

Le semeur ! Vous avez vu sa silhouette au geste généreux se profiler à travers la campagne dénudée sur l'immensité pâle du ciel d'automne.

Il y était dans la fraîcheur matinale, quand le premier givre ourle les dernières feuilles. Il y était sous le soleil de midi. Il y était le soir, à l'heure où la pénombre emplit les chemins creux de mystère.

Infatigable il parcourait les sillons, projetant d'une main confiante la graine de l'avenir.

Ainsi fit le semeur de la bonne parole, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et tandis qu'il semait, il dit : " La moisson est grande, et les ouvriers sont peu nombreux." Et cela était un appel indirect, mais instant comme une prière, que le divin semeur adressait aux hommes de bonne volonté de tous les siècles.

Puisse François Coppée converti, y répondre de tout son cœur et de tout son talent !

Georges Legrand.

LA PLURALITE DES MONDES HABITES

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF, PAR M. L'ABBÉ F.-X. BURQUE (1).

L'APPARITION d'un livre nouveau sur la scène du monde est un événement que les voix de la publicité, journaux et revues, ont coutume d'annoncer avec une obligeance d'autant plus opportune que l'ouvrage est plus utile, plus instructif, plus remarquable par ses mérites littéraires et scientifiques.

A tous ces points de vue, le livre de M. l'abbé Burque s'impose à l'appréciation des penseurs et à l'attention du public. Il a déjà reçu un accueil très favorable de la part de plusieurs publications importantes, en Canada, même en France. Aussi, la REVUE CANADIENNE, croyant accomplir un devoir, est-elle heureuse de prendre part, aujourd'hui, à ce concert de bon accueil, en faveur de l'œuvre extrêmement remarquable de notre distingué compatriote, poète et prosateur, ancien professeur de philosophie au séminaire de Saint-Hyacinthe, et depuis plus de seize ans, curé de Fort Kent, Maine, dans le diocèse de Portland. Nous laissons maintenant la parole à l'hon. J. Royal, qui a bien voulu se charger de l'étude qui suit.

Le Directeur de la REV. CAN.

(1) 1 volume in-8 de VIII, 408 pages. Chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.00.

APERÇU GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE.

Qui ne connaît l'actualité saisissante du sujet traité par l'auteur ? Qui n'a pas eu les oreilles abasourdies par les clameurs d'une certaine école de matérialistes, ayant Flammarion pour chef, et ne cessant de crier avec lui que l'habitation des astres n'est plus une chose problématique, mais une chose positive, entrée définitivement dans le domaine de la science ? Qui ne s'est pas senti troublé par la bruyante exposition de la prétendue exubérance de vie sur la terre, impliquant la diffusion de la vie dans tout l'univers,—surtout par l'emphatique exposé des soi-disant preuves d'intelligence et d'habitation, découvertes enfin sur la planète Mars ? Qui n'a pas été ébranlé par cette opinion vulgairement répandue, non combattue par certains philosophes et théologiens, que non seulement il n'y a rien de répréhensible dans cette doctrine de l'habitation des astres, mais qu'elle est elle-même très séduisante et probable, pour la raison qu'elle fait ressortir davantage la puissance, la bonté et la sagesse du Créateur ? Qui enfin n'a pas fait, sur la dissémination universelle de la vie, ses propres spéculations et ne s'est pas abandonné là-dessus à toute espèce de rêves plus ou moins fascinants ?

Eh ! bien, vous tous qui avez rêvé et spéculé sur cette question, vous tous qui avez pris parti pour ou contre, mais qui conservez toujours vos doutes et vos angoisses, parce que le sujet est difficile à approfondir et que le côté négatif n'avait pas encore été élucidé dans toute sa force par aucun auteur, procurez-vous le livre de M. l'abbé Burque ; lisez-le avec attention ; et, avec la lumière pour votre esprit, vous trouverez la paix pour votre âme. Car vous saurez enfin à quoi vous en tenir sur les apparences trompeuses qui vous tiennent en suspens ; vous connaîtrez les vices nombreux de l'argumentation

de tous les hommes qui, soit par la science, soit par la philosophie, soutiennent la doctrine des astres habités ; vous connaîtrez les erreurs de principes et de faits qui sont au fond de cette doctrine ; vous connaîtrez les immenses difficultés qu'elle renferme ; et alors, vous serez convaincus,—non pas précisément que l'hypothèse, en elle-même, est impossible et absurde, ou absolument irréconciliable avec nos dogmes catholiques,—mais qu'elle est de la plus parfaite invraisemblance. Telle est en effet la thèse de M. l'abbé Burque.

Tel est aussi le point de vue d'après lequel il convient de juger son ouvrage. Ce serait enfoncer une porte ouverte et donner lieu à une injuste présomption que de faire observer qu'il ne prouve pas sans réplique la non habitation des astres, ou que plusieurs de ses arguments sont plus ou moins faibles. Car l'auteur ne prétend pas prouver strictement la non habitation des astres ; il avoue lui-même qu'il n'existe pas un seul argument d'une certitude absolue contre la thèse de la pluralité des mondes, et que c'est entre les deux partis, non pas une question de certitude, mais une question de probabilité. A ce point de vue, tous ses arguments, se soutenant les uns les autres, sont de la plus grande force et prouvent sans réplique ce qu'il veut prouver : l'improbabilité et l'invraisemblance.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la première partie de son ouvrage, M. l'abbé Burque démontre l'impuissance de la science à établir la réalité de la pluralité des mondes. Pour cela, il pose un principe aussi simple qu'évident, savoir : que les astres ne peuvent être habités que s'ils sont habitables, c'est-à-dire doués de toutes les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie. Quelles sont ces conditions ? Il s'en

tient à sept : air, eau, sol propice, chaleur tempérée, lumière modérée, juste pesanteur, atmosphère à la fois calme et mouvante. Pourquoi y a-t-il vie sur la terre ? Parce que toutes ces conditions y ont été ajustées avec une précision parfaite, comme les verres d'un instrument d'optique. Retrouve-t-on ces mêmes conditions dans les astres ? Point du tout. La lune est un corps mort, tantôt glacé, tantôt brûlant, sans eau et sans atmosphère ; Mercure est trop proche du soleil ; Vénus, encore trop proche ; Mars en est déjà trop éloignée, ainsi que les astéroïdes qui suivent ; et, *à fortiori*, les dernières planètes : Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune.

Le chapitre de Mars offre un intérêt extraordinaire, parce que c'est là que plusieurs visionnaires, devançant les astronomes, prétendent qu'on a enfin trouvé des preuves d'habitation. M. Burque démolit une à une toutes ces prétendues preuves, en faisant voir qu'il n'y a signe d'intelligence nulle part : ni dans les fameux canaux, simples ou doubles ; ni dans les projections verticales, ni dans les triangles de feu, ni dans les marques noires des pôles.

Après Mars inhabitée, vient Mars inhabitable. Inhabitable, 1° parce qu'il n'y a pas assez de chaleur ; 2° parce qu'il n'y a pas assez d'eau ; 3° parce qu'il n'y a pas assez d'air ; 4° parce que la densité et la gravité y sont trop faibles. Le chapitre se termine par un exposé ironique, tout à fait réjouissant, des divers moyens, plus ou moins ingénieux, plus ou moins risibles, par lesquels il a été suggéré qu'on viendrait peut-être à bout de communiquer avec Mars.

Une autre pièce d'ironie réjouissante se trouve au chapitre de Saturne, où l'auteur se moque à loisir des habitants de gélatine et de baudruche, imaginés par Flammarion, " êtres aérostatiques flottant dans l'atmosphère, assis sur des trônes de nuages, se nourrissant d'air

et faisant des pieds de nez à toutes les intempéries des basses régions." Signalons encore, parmi les pages sarcastiques, celles du chapitre 18, où l'on voit un splendide échantillon de la logique des matérialistes ; la nature, parce qu'elle est immense, pouvant concevoir et réaliser des êtres bizarres, à peu près comme un éléphant, parce qu'il est gros, peut fort bien être un fabricateur de meubles de fantaisie.

A l'égard des milliers ou des milliards de planètes hypothétiques circulant autour des soleils de l'univers, M. l'abbé Burque a la bonne fortune de pouvoir invoquer la première autorité astronomique du monde, celle de M. Faye, directeur de l'Observatoire de Paris, pour établir que les chances de concentration de toutes les conditions nécessaires à la vie, sur l'une quelconque de ces planètes, sans être absolument nulles, ne sont rien moins qu'infinitésimales. Admettant leur habitabilité, cela ne donnerait pas encore leur habitation réelle. Celle-ci, en effet, ne pourrait venir que de la matière ou de Dieu. Or, la matière est essentiellement impuissante à produire la vie ; et l'action de Dieu sur ces astres lointains, n'est pas connue et ne le sera jamais.

Une objection extrêmement spécieuse qui se présente ici à l'esprit de tous ceux qui méditent sur l'habitation possible des astres, est la suivante : si les conditions climatériques des astres diffèrent de celles de notre globe, on peut imaginer une différence analogue et conjointe dans la constitution des hommes sidéraux ; et alors de ce chef,—de la non identité dans les conditions d'existence,—il devient impossible de conclure que les astres ne peuvent pas être habités. M. l'abbé Burque répond à cela que tous ces êtres d'imagination, constitués autrement que l'homme terrestre et adaptés spéculativement à des conditions climatériques différentes des nôtres, sont des êtres chimériques, de réalisation métaphysiquement impos-

sible, à cause de leurs éléments contradictoires. Cette démonstration philosophique se trouve en deux endroits : au chapitre de Mars, pages 109 et suivantes, et au chapitre Ier de la 2e partie, pages 179 et suivantes. Il ne peut tout au plus être question que de l'adaptabilité d'hommes façonnés comme nous, à des conditions extrêmes de température, par exemple : à l'extrême chaleur ou à l'extrême froid ; mais nos limites d'acclimation, à nous, sont très restreintes ; celles des hommes sidéraux le seraient-elles moins ?

Parmi les savants qui se réclament de la science en faveur de la pluralité des mondes, les matérialistes forment une classe à part, qu'il faut combattre par des arguments particuliers. Ceux-ci, en effet, ne se contentent pas de conclure *à posteriori*, comme les autres, d'après l'exubérance de la vie terrestre et d'après les révélations du télescope ; ils concluent encore *à priori*, d'après leurs notions fondamentales sur l'éternité, l'identité universelle et le développement indéfini de la matière. Dans leur système, tous les êtres ne sont que pure affaire d'évolution. Non seulement l'évolution du singe a produit l'homme ; non seulement l'évolution des premiers types de vie a produit toutes les espèces organiques ; mais l'évolution de la matière a même engendré les premiers types de vie. Par conséquent, la question de vie et d'habitants sur les astres comme ici-bas, est un simple corollaire qui découle nécessairement des principes essentiels de la matière. C'est en ce sens que M. l'abbé Burque, avec la plus grande raison, quoique cela puisse paraître paradoxal à plusieurs, signale " tout ce qu'il y a de matérialisme " dans la doctrine de la pluralité des mondes ; en autant que les matérialistes, qui en sont les partisans les plus nombreux et les plus acharnés, nous la jettent à la face, comme une conséquence de leurs propres doctrines.

Renvoyant les lecteurs aux traités ordinaires de métaphysique pour ce qui regarde les absurdités de la matière éternelle existant par elle-même et douée par elle-même de toutes ses prétendues forces d'évolution, M. l'abbé Burque se borne à démontrer l'absurdité de la génération spontanée, cet unique et fameux expédient par lequel les matérialistes ont toujours essayé en vain, et essayent encore de nos jours avec moins de chance que jamais, à passer de la matière brute à la matière organisée, c'est-à-dire aux premiers types de vie. 1° Les infusoires sont dus à des germes, *omne vivum ex ovo.* 2° Le *Bathybius* de Hœckel n'a été qu'une vilaine farce, au dire même de Huxley. 3° Les prétendues susbtances organiques de la chimie sont une autre mystification. 4° Les cristaux vivants du professeur Von Schroen sont le comble de l'ineptie. Tout cela est exposé avec un entrain superbe et des sarcasmes à l'emporte-pièce qui font la honte aussi bien que la ruine de cette pauvre théorie de la génération spontanée.

C'est alors que l'auteur s'écrie : " A l'œuvre maintenant, le fouet à la main, contre les matérialistes modernes." Et les prenant à partie, — Flammarion en particulier, comme le représentant, même le chef le plus en vue, *ab uno disce omnes,* — il les juge et les apprécie à leur juste valeur, c'est-à-dire qu'il les flagelle impitoyablement. Il les démasque, 1° dans leur ignorance profonde au sujet de l'origine des êtres ; 2° dans leurs flagrantes contradictions ; 3° dans leurs stupides manières de raisonner ; 4° dans leur haine exécrable contre Dieu, contre Jésus-Christ et contre l'Église. Dénonçant leurs efforts pour anéantir toute religion, pour établir partout le culte pur et simple de la nature, il les apostrophe en ces termes : " Pourquoi nous enlever notre divinité personnelle et vivante et la remplacer par une divinité factice et monstrueuse qui n'a aucune vie propre, aucune

personnalité ?... Oh! laissez-nous donc notre Dieu, et retirez-vous, misérables, avec votre nature aveugle, inintelligente et inconsciente... Notre Dieu, à nous, limité par aucune borne de temps ou d'espace, d'essence incréée, ou d'essence créée, dilate librement à l'infini, dans l'infini, ses infinies perfections... Il nous plaît, à nous chrétiens, d'avoir un Dieu que nous puissions respecter, c'est-à-dire craindre et aimer tout à la fois, comme étant à la fois un Dieu de justice et d'amour, qui dispose de l'enfer pour punir les méchants et du ciel pour récompenser les bons ! "

DEUXIÈME PARTIE.

Dans la deuxième partie de son ouvrge, M. l'abbé Burque démontre l'impuissance de la philosophie chrétienne à prouver la réalité de la pluralité des mondes. Les philosophes chrétiens ont cela de commun avec les matérialistes, qu'ils raisonnent eux-mêmes *à priori*, estimant que l'habitation des astres découle, comme un corollaire, des connaissances préalables que nous avons au sujet du déploiement des grandeurs et de la gloire de Dieu dans l'univers. M. l'abbé Burque leur répond : si l'habitation des astres était une réalité, on devrait en découvrir quelque part une révélation quelconque, naturelle ou surnaturelle, dans l'univers même, ou dans les saints Livres, ou dans l'Église, ou dans l'histoire du monde ; or, n'est-ce pas un fait grave, extrêmement significatif, qu'on n'en trouve nulle part aucune révélation ? Toutes les sources de renseignement auxquelles on s'adresse gardent sur ce point un silence impénétrable ; ou si l'on y trouve quelque chose, en vérité, c'est tout le contraire de ce qu'on y cherche. Là-dessus, notre auteur oppose à ses nouveaux adversaires les sept arguments qui suivent :

1° L'Ancien Testament garde un silence absolu. Dieu aurait-il caché l'existence des humanités sidérales aux écrivains de l'ancienne loi, ou ceux-ci auraient-ils tenu la lumière sous le boisseau ?

2° Le Nouveau Testament garde un silence absolu. Jésus-Christ aurait-il été constamment sur ses gardes pour ne trahir jamais par une parole, un geste, un signe, le secret de la multiplicité des mondes habités?

3° L'Église, les Pères, les Docteurs, gardent un silence absolu. Est-il concevable que l'Église de Dieu aurait été laissée par Dieu même dans une ignorance invincible au sujet de l'habitation réelle des astres ?

4° Si la sainte Écriture, l'Église et l'histoire de tous les peuples du monde enseignent quelque chose à cet égard, ce n'est pas l'habitation, mais la non habitation des astres. Il faut venir au 18e siècle pour trouver les premiers partisans déclarés de l'hypothèse, inconnue jusque-là, mais devenue célèbre, de la pluralité des mondes.

5° La fin des astres est bien connue par la révélation et par la science. Dieu a créé les astres dans un triple but par rapport aux habitants de la terre : dans un but d'utilité, dans un but d'agrément, dans un but d'instruction ; or cette triple fin des astres, par son exclusivisme, au lieu d'impliquer, repousse plutôt l'état d'habitation.

6° L'habitation des astres, relativement à Jésus-Christ, est une énigme insoluble. Car on a beau faire mille et mille suppositions, s'y prendre de toutes les manières, il est toujours également impossible à l'esprit humain de concevoir le salut des humanités sidérales, soit indépendamment de Jésus-Christ, soit par le moyen de Jésus-Christ,—soit par une seule incarnation sur la terre, soit par autant d'incarnations qu'il y aurait de mondes habités.

7° L'habitation des astres par des êtres inférieurs aux anges serait un préjudice à la gloire de Dieu. Voici la pièce de résistance, le nœud gordien de toute la question, l'argument suprême où l'esprit philosophique de l'auteur s'est donné libre essor et s'est élevé aux considérations les plus hautes sur le plan de Dieu dans la création. La difficulté était d'expliquer la raison d'être d'une seule humanité dans toute l'étendue de l'univers,—en d'autres termes, comment l'humanité terrestre a bien pu être agréable à Dieu en dépit de sa matérialité, et toute autre humanité sidérale non agréable à Dieu à cause de sa matérialité.

S'emparant du texte de saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*, l'auteur nous fait observer que la seule création vraiment digne de Dieu était celle des anges, et que Dieu n'aurait effectivement créé que des anges, si la nécessité du mal parmi ces derniers et la nécessité subséquente d'une réparation adéquate pour l'outrage fait à la Majesté divine par le péché des rebelles, n'eût entraîné une troisième nécessité mille fois plus urgente que les deux autres : celle d'une vraie mort, d'un quasi anéantissement de l'une des trois personnes divines. Le Verbe de Dieu s'offrant à mourir pour réparer l'outrage du péché et diviniser toute la création, ne pouvait accomplir son œuvre parmi les anges. De là une quatrième nécessité : celle d'un monde mi-spirituel, mi-matériel, où le Verbe de Dieu pourrait perdre son existence par une mort expiatoire et la reprendre par une glorieuse résurrection. Le Père éternel a résolu ce formidable problème par la création des astres qu'il a semés dans l'espace comme des grains d'or ou de poussière, par la création du globe terrestre où il a concentré toutes les conditions physiques nécessaires à la vie, enfin par la création sur ce globe d'une humanité se composant d'une âme immortelle et

d'un corps à la fois périssable et reconstituable. C'est ici, dans notre humanité, que s'effectue le mystère de l'Incarnation et de la réparation. Ce mystère devient en même temps un mystère de Rédemption. Car la mort de Jésus-Christ, tout en réparant l'outrage du péché des anges rebelles qui restent perdus, accomplit une double fin à l'égard de notre monde : elle répare l'outrage de tous les péchés de la terre et sauve tous les hommes de bonne volonté par la foi et la pénitence.

Dans un tel ordre d'idées, il est évident qu'un seul globe doit être habité dans tout l'univers, puisque le Verbe de Dieu n'a besoin de s'incarner qu'une seule fois et qu'une seule humanité suffit. L'univers a donc été créé pour la terre ; la terre a donc été créée pour le genre humain ; le genre humain a donc été créé pour Jésus-Christ ; Jésus-Christ, ralliant tout à lui, a donc été créé pour Dieu, pour les anges et pour les hommes. Voilà pourquoi les humanités sidérales ne sont pas agréables à Dieu. D'abord, il n'en avait pas besoin. Ensuite, il pouvait faire quelque chose de mieux : c'était de créer des anges plutôt qu'elles (car la nature angélique est supérieure à la nature humaine), c'était d'augmenter son royaume du côté de l'esprit plutôt que du côté de la matière. Ainsi les humanités sidérales n'ont pas de place dans la série des êtres créés.

Du même coup se trouve repoussée l'opinion de certains théologiens qui pensent que Dieu, par motif de gradation, a dû créer des êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme, c'est-à-dire des espèces d'hommes à partie matérielle plus subtile que la nôtre, et que de tels êtres constitueraient peut-être les populations des astres. Illusion que tout cela. Pure superfluité que tous ces êtres intermédiaires, complètement en dehors de la grande œuvre d'incarnation et de réparation qui s'est accomplie et consommée tout entière sur notre globe, avec la rédemption de notre humanité.

Tel est le plan de Dieu dans la création, d'après l'analyse de M. l'abbé Burque. Ce plan, un seul mot le résume tout entier : *Christus*, le Christ. Un seul Christ. Une seule immolation. Une seule humanité. Serait-ce exagérer que d'affirmer qu'il n'existe nulle part, dans aucun ouvrage de philosophie ou de théologie, un exposé plus approfondi, plus complet, plus satisfaisant, des raisons qui ont dû déterminer, dans l'idée de Dieu, l'enchaînement et la nature de tous les êtres créés ?

Jos. Royal.

(*A suivre*)

LES FABLES DE LA FONTAINE

UN éminent critique a dit de La Fontaine : " La Fontaine est le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel des vieillards. Nous avons bégayé ses fables tout enfants. Devenus pères, en les faisant réciter à nos fils, nous nous étonnons d'y trouver de graves plaisirs pour notre âge mûr, après y avoir pris un si vif intérêt dans notre enfance ; c'est le génie familier de chaque foyer." (1)

Rechercher le secret d'une popularité qu'aucun écrivain, même des plus grands, n'a gardée après sa mort, c'est dire les qualités du fabuliste et le mérite des fables qui ont fait sa renommée : car les autres œuvres de La Fontaine, poèmes, épîtres, comédies, contes, malgré quelques beautés de détail, ne l'auraient jamais classé parmi les grands écrivains classiques.

" Nommer la fable, c'est nommer La Fontaine. Le genre et l'auteur ne font qu'un." C'est dans la fable qu'il a révélé son génie, comme Molière et Racine ont manifesté le leur au théâtre.

C'est dans ses fables qu'il faut donc l'étudier, pour savoir quel écrivain il a été et pourquoi il ne cesse de charmer, depuis des siècles, les hommes de tout âge, qui comprennent et goûtent la langue française.

I

Le genre même de la fable, traité par un homme de son caractère et de son esprit, devait lui assurer un très spécial succès.

(1) Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 13e édit., t. III, p. 133.

De tous les genres littéraires, il n'en est pas qui plaise à un plus grand nombre d'esprits. La Fontaine n'a-t-il pas dit lui-même, dans la première préface de ses fables : " Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent."

M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, a très heureusement développé cette pensée, en ce qui touche aux enfants. " Dans l'enfance, dit-il, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe ni le rapport du précepte à l'exemple ; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leur caractère. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur ; toute la basse-cour où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Ils y trouvent ce que leur mère leur a dit des bêtes féroces : le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages ; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin : ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux. J'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent du fabuliste à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement ; ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. (1) "

(1) D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, 13e édition, t. III, p. 134-135.

On pourrait donner une seconde raison de l'intérêt que l'enfant trouve dans les fables. Il est charmé de voir attribuer une voix, une intelligence, des gestes, des paroles humaines à ces bêtes qui l'intéressent déjà telles qu'elles sont, qu'il aime et dont il se sent plus près que nous par la simplicité, la naïveté et la spontanéité de son âge. Cette absence de vie intellectuelle et morale, chez ses compagnons et ses amis, le chien, le chat, le cheval, l'agneau, le lapin, toute la domesticité animale qui l'entoure et qu'il associe à ses jeux, cette lacune lui est sensible ; il souffre de ne pas recevoir de réponse aux paroles qu'il leur adresse, aux questions qu'il leur pose, de retour, parfois, aux caresses qu'il leur donne ; ils fuient souvent, quand il les approche ou les appelle, et sans lui dire pourquoi ; leurs allures capricieuses et muettes le déconcertent, quand il veut les plier à ses volontés et à ses caprices, et il perd ses semonces à vouloir les corriger, les transformer.

Le fabuliste opère pour lui cette transformation et lui donne la revanche de ses déceptions; il lui montre des animaux selon son désir, pensant, réfléchissant, aimant et voulant comme lui, avec des qualités et des défauts semblables aux siens, plus développés même que les siens, qui sont encore en germe et qu'il ne saurait analyser, dans le demi-jour de sa conscience et les défaillances de sa raison à peine éveillée.

Les personnages qui se meuvent dans les fables, sont des hommes faits, dérobant leur visage sous le poil ou le plumage de maint animal familier à l'enfant et associant le jeu intéressant des sentiments et des passions humaines à l'exacte description de la physionomie et des mœurs des bêtes : fusion ingénieuse qui séduit l'enfant et le charme, en lui montrant, au-dessous et tout près de nous, dans le règne animal et même dans quelques coins du règne végétal, un monde et une société calqués sur les nôtres.

Est-ce par suite de ce même amour de la fiction et du merveilleux, toujours vivace au fond de notre âme, malgré la maturité qu'elle emprunte à l'âge et à l'expérience des réalités, que nous trouvons encore plaisir aux fables, dans l'âge mûr et jusque dans la vieillesse ?

Ce sentiment y est certainement pour quelque chose, car toujours la chimère et la fantaisie nous plaisent. Nous aimons à nous échapper par quelque ouverture, si petite soit-elle, du cercle étroit où les réalités arides ou douloureuses de l'existence nous enserrent et nous étreignent; la fable est une de ces portes, quoique la plus modeste, et il nous plaît d'en user. Mais nous trouvons aussi dans cette lecture un plaisir plus sérieux et plus réfléchi : celui de vérifier et de goûter la justesse d'une peinture fidèle des défauts, des ridicules et des travers que nous contemplons autour de nous et même en nous ; la vérité d'une maxime de bon sens ou d'expérience, que nous ne saurions aussi bien formuler ; tout un petit code savant de philosophie morale sur l'homme, la société, le devoir ; ou plutôt un petit traité de morale en action, plus agréable qu'un recueil de préceptes et d'une lecture plus aisée qu'un sermon ou un éloge abstrait de la vertu, et nous atteignant d'autant mieux qu'il n'affecte pas l'allure de la leçon ou de la réprimande.

Voilà le mérite essentiel de la fable, le secret de son succès comme genre littéraire, de son aptitude à satisfaire les esprits les plus divers. C'est à ce point de vue que M. Nisard a pu dire avec beaucoup de justesse : " Si un certain degré de culture est nécessaire pour en goûter toutes les beautés, il suffit d'avoir l'esprit sain, pour s'y plaire."

Mais on s'y plaira d'autant plus que les beautés seront plus nombreuses et que le fabuliste y aura mis plus de talent et qu'il aura trouvé dans son génie, sa culture,

sa manière personnelle, une plus grande puissance d'adaptation à un genre auquel peu de grands écrivains se sont appliqués, et où La Fontaine seul a rencontré la supériorité.

Sans prétendre faire une étude complète de son talent et de son œuvre, ni même présenter une vue d'ensemble de ses fables, je voudrais, en ces quelques pages, indiquer les principaux éléments de cette supériorité. Ce sera, par le fait, procurer à nombre de mes lecteurs le plaisir de réveiller dans leur mémoire, peut-être infidèle, quelques-uns des récits, des personnages et des tableaux qui ont le plus vivement intéressé leur jeune âge.

II

Un des grands mérites du fabuliste a été de donner à ses récits une forme dramatique. Il a voulu faire de son recueil, lui-même nous l'apprend,

> Une ample comédie à cent actes divers,
> Et dont la scène est l'univers.

Son livre est un petit théâtre en raccourci, donnant la représentation de tous les genres de drames, depuis les plus élevés, la tragédie et la comédie, jusqu'au plus simple, le vaudeville. Les animaux en sont le plus souvent les acteurs, et il leur attribue toujours un caractère, un langage, des actions conformes à leurs mœurs et à leur physionomie. Ses devanciers ne s'étaient pas montrés aussi fidèles à cette règle d'art. " Ils ne respectent pas toujours l'espèce et la forme ; ils méconnaissent le caractère ; ils prêtent à l'oiseau ce qui convient au quadrupède ; ils font faire au plus petit ce qui demanderait la force et la taille du plus grand. Leurs ressemblances avec les hommes n'y sont pas tirées de leurs mœurs. Le plus souvent même, le poète ne leur

donne aucune propriété particulière, et l'histoire naturelle n'a rien à y prendre ; ce sont des hommes du temps, sous des noms d'animaux. " (1)

La Fontaine aussi met bien en scène, sous les masques velus et les habits fourrés de ses plaisants acteurs, les hommes et les femmes de son temps, observés dans les salons du grand monde, dans les maisons bourgeoises des villes ou dans les chaumières rustiques. Mais il se garde de leur donner la robe et l'allure d'un animal avec qui ils n'auraient aucun trait de ressemblance ; et, son personnage une fois choisi, il ne réunit pas en lui des traits disparates, pas plus qu'il ne lui attribue des allures qui ne sont pas celles de son type dans la nature.

Ses personnages ont encore un autre mérite : c'est qu'ils sont essentiellement humains, par le fond même de leur nature et de leurs sentiments. Si le visage et le costume sont tantôt d'un Grec ou d'un Français, d'un habitant des rives du Gange ou d'un citoyen d'Athènes, d'un rat du Levant ou d'un renard d'Angleterre, suivant le sujet de la fable, l'auteur qui le lui fournit, ou le souvenir personnel qui l'évoque en lui, les défauts et les qualités qu'il met en relief sont les défauts et les qualités de l'animal humain, sous toutes les latitudes et dans tous les temps. Ils sont d'une vérité universelle ; les lecteurs de tous les pays en peuvent faire leur profit, en appliquer la leçon à leur propre existence. Les traits individuels, la couleur locale, sont là pour assurer la vérité particulière de chaque tableau, le décor convenable à chaque scène, le costume de chaque personnage. Mais ces tableaux et ces scènes sont ceux de la grande comédie humaine, dont la scène est l'univers, et vous pouvez transporter sous tous les cieux, sans les dépayser, ces portraits, si spirituellement

(1) Nisard, ouvrage cité.

peints, du potentat orgueilleux et despotique, du courtisan souple et plat, astucieux et cruel, du charlatan verbeux et spirituel, de la péronnelle indiscrète et bavarde, de l'homme d'Église, oublieux du désintéressement apostolique et qui escompte amoureusement les promesses du casuel.

III

Arrêtons-nous quelque peu, à la suite de M. Taine, qui a fait des fables de La Fontaine une si profonde et si charmante étude, à quelques-uns des types que le poète a le plus heureusement décrits, dans ses spirituelles et légères comédies de vingt à cinquante vers.

Prenons, par exemple, le potentat, le souverain tout-puissant et arbitraire, qui prétend bien que l'État commence et finit à lui et que tout ce qui n'est pas l'État ne vit que pour lui et par lui.

Un personnage aussi auguste ne saurait être représenté que par le roi des animaux, " sa majesté lionne," ou par l'aigle, " reine des airs."

L'un et l'autre sont graves et majestueux par nature, comme lui-même est grave et majestueux par état. Car s'il lui arrive parfois de rire, c'est par exception, et le fait mérite qu'on le note et qu'on l'excuse ; ainsi, du moins, l'entend notre auteur :

> Qu'un pape rie, en bonne foi
> Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
> Bien malheureux, s'il n'osait rire.

Mais il ne rit pas tous les jours, comme il ne sourit pas à tout venant.

Ce n'est pas le roi primitif des cités et des petits États antiques, père de son peuple, d'un abord familier et facile. C'est le monarque de Versailles, dominant de très haut, du sommet d'une cour hiérarchisée à l'infini et presque agenouillée devant lui, la nation lointaine qui l'entrevoit de très bas dans sa gloire de roi-soleil.

Louis XIV, du moins, était toujours d'une politesse exquise, très souvent aimable, dans son toujours très grand air : c'était pour lui devoir de roi. Celui des fables, au contraire, est superbe avant tout et le plus souvent dédaigneux. S'il est condescendant parfois aux petits, c'est quand il a bien dîné et que s'ennuyant, tout comme Jupiter, il trouve certain plaisir à leur babil.

Mais qu'ils aient garde, même en ces moments de bonne grâce et de bonne humeur, de lui faire maladroitement leur cour, de lui offrir de malencontreux services, car il leur fera sentir son mépris et sa colère ; il leur dira comme à la pie :

> Ne quittez point votre séjour,
> Caquet bon-bec, ma mie ; adieu ; je n'ai que faire
> D'une babillarde à ma cour :
> C'est un fort méchant caractère.

S'il appelle ses sujets autour de lui, c'est avant tout pour " étaler " devant eux " sa puissance." Il tient cour plénière, pour connaître la multitude et la variété de son peuple, et le festin dont il les régale d'abord, suivi des " tours de Fagotin, " ne lui est qu'un prétexte à faire montre de sa magnificence.

Au cours de la fête, sa griffe de prince envoie prestement chez Pluton et l'ours maladroit qui bouche sa narine à l'odeur de ce charnier et le singe flagorneur qui loue avec excès la colère du maître.

Avec l'orgueil, il a l'ambition et le mépris du droit des faibles.

Il ne souffre pas qu'on réclame sa juste part de profit dans l'œuvre commune ; et du gibier abattu il s'arroge les quatre portions, la première, parce qu'il s'appelle lion, la seconde, par droit du plus fort, la troisième comme au plus vaillant, et quant à celle qui reste,

> Si quelqu'un de vous touche à la quatrième,
> Je l'étranglerai tout d'abord.

A ce point de vue, il ne vaut guère mieux que le loup, bête roturière, bandit de bas étage, qui emporte l'innocent agneau et le mange " sans autre forme de procès." Chez l'un comme chez l'autre, c'est la force érigeant en droit ses convoitises et ses violences.

La préoccupation, la recherche de son moi domine tout autre sentiment ; et même lorsqu'il fait mine de songer au bien public, c'est encore et surtout au sien qu'il songe. Témoin, cet hypocrite examen de conscience, qu'il fait en présence des animaux assemblés en conseil pour aviser au moyen d'apaiser la colère du ciel par le sacrifice du plus coupable d'entre eux :

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger. Je me dévoûrai donc, s'il le faut. Mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Vous savez le résultat de cette confession.

Le plus coupable, aux yeux de cette cour de flatteurs, ne fut pas le mangeur de moutons, le mangeur de bergers, mais le pauvre baudet qui avait tondu " d'un pré la largeur de sa langue." Le faux pénitent ne cherchait pas autre chose.

Ce roi, du reste, sait régner ; il a les talents de son rôle, s'il en a les vices. Il observe soigneusement toutes les formalités d'une bonne administration, " tient ses conseils de guerre," " envoie ses prévôts," expédie " de circulaires écritures avec son sceau," ou des passeports contenant " promesse très bien écrite," " foi de lion," pour les députés du peuple et leurs vassaux.

Malgré son orgueil et son égoïsme, qui le rendent, tour à tour ou même à la fois, ambitieux, méprisant, hypocrite

et cruel, il ne manque à l'occasion, ni de clémence ni de grandeur.

Il épargne noblement le rat, qui se jette étourdiment entre ses pattes, montrant en cela " ce qu'il est ; " et vieux, affaibli par l'âge, livré à ses sujets, " devenus forts par sa faiblesse," il demeure digne et calme sous leurs outrages, attendant son destin sans proférer une plainte, sans laisser échapper un murmure, n'exhalant qu'un gémissement sous l'opprobre du coup de pied de l'âne.

Ainsi meurent les lions, au sentiment du poète, dans leur majestueuse douleur. Ainsi doivent mourir les rois. Si le malicieux bonhomme, qui a raillé discrètement deçà et delà à travers ses rimes, mais toujours avec une verve bénigne, les excès du pouvoir absolu, avait pu contempler, vingt ans après sa propre mort, la fin du grand roi qui avait ébloui l'Europe de sa gloire, tout en la liguant contre lui par ses prétentions ambitieuses, il se serait incliné avec respect devant la majesté sereine et triste de ses derniers moments.

Du maître, passons au valet, c'est-à-dire du roi au courtisan ; car il n'est valet d'âme plus basse et plus fourbe. Et La Fontaine, fort au courant des mœurs de cour, non par lui-même, car la liberté de son esprit et de ses mœurs, peu agréable à Louis XIV, l'en tint toujours éloigné, mais par les conversations de ses amis, La Fontaine a peint avec beaucoup de finesse les défauts et les vices du courtisan. Il attribue parfois ce personnage au loup, au singe, au cerf ou à quelque autre ; mais c'est au renard qu'en revient presque toujours l'honneur, et à bon droit, car il a tous les talents et tous les vices de l'état.

Infiniment adroit, d'abord, astucieux jusqu'au mensonge, il louvoie à merveille au milieu des écueils du métier. Il sait se tirer habilement d'un piège que lui a dressé un bon camarade pour le faire tomber en disgrâce, et même retourner contre lui son embûche.

Un jour, par exemple, il apprend que le loup vient de lui faire un mauvais parti auprès du prince, interprétant à mal son absence de la cour, alors que tous les animaux ont été invités à venir proposer un remède au mal dont souffre Sa Majesté. Mandé par elle en hâte, il s'approche humblement et, d'un ton doux et insinuant, présente ainsi sa justification :

Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé,
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Et voyez donc comme le ciel est propice aux âmes pieuses ! En route, il a justement trouvé, auprès de " gens experts et savants " qu'il a consultés sur la maladie royale, le remède qui convient à Sa Majesté : c'est, ni plus ni moins,... la peau de son rival. Mais il suggère la chose du ton de l'homme de l'art qui recommande un spécifique, en tout désintéressement et pour le plus grand bien de son patient :

Vous ne manquez que de chaleur,
Dit-il au royal malade ;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret, sans doute, en est beau
Pour la nature défaillante.

Et il termine par un trait aigu qu'il décoche à son adversaire, savourant sa vengeance dans ce sarcasme insinuant :

Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Il a, du reste, la raillerie naturelle et facile, comme les malins égoïstes qui vivent de la naïveté d'autrui, et il ne se gêne pas de se moquer des sots qui se sont mis dans l'embarras, pour le tirer d'un mauvais pas. Tel, l'adieu moqueur qu'il jette au pauvre bouc, à qui il a demandé le secours de ses pattes et de ses cornes, pour sortir du puits

où tous deux étaient si inconsidérément descendus boire, sans songer à la sortie :

Si le ciel t'eût donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits.

Il a donc de l'esprit, beaucoup d'esprit, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer ses réparties et ses tours ; mais il ne s'en sert jamais que pour railler, tromper ou nuire ; car il n'a ni cœur, ni bonté, ni respect, ni honnêteté. Si, il respecte son prince, mais parce qu'il le craint ; et son respect ne se traduit que par la flatterie la plus adroite et la plus audacieuse ; les crimes et les abus du pouvoir n'ont pas de meilleur avocat ; et ce n'est pas lui qui favorisera jamais chez le prince la velléité passagère de reconnaître ses torts et d'amender sa vie. A sa confession la plus entière il oppose la plus spécieuse justification. Le royal mangeur a dévoré, englouti mainte brebis et même plus d'un berger. Peuh, que tout cela !

Sire..., vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Jamais juriste, épris des droits et des prérogatives royales, n'a poussé plus loin la complaisance pour l'omnipotence du souverain, et ce renard était bien de la famille des avocats de cour dont parlait le grand Frédéric à son neveu : " Quand vous voudrez, lui disait-il, revendiquer une province, faites provision de troupes. Vos orateurs prouveront surabondamment vos droits."

G. Bourassa.

(*A suivre*)

LA CLARINETTE DU PERE JOLIVET

Il y a de cela plus de quarante ans. Joliette est la scène où se passent les petits événements dont je vais vous faire le simple récit. Notre jolie petite ville n'était pas alors ce qu'elle est devenue depuis ; elle n'était encore que le village de Joliette, déjà important il est vrai, mais n'ayant ni chemin de fer, ni téléphone, ni lumière électrique et, pour y arriver, il fallait faire un assez long trajet, souvent en charrette, après avoir quitté le bateau à vapeur.

Vous me permettrez de changer les noms, car plusieurs des intéressés vivent encore et ils me feraient de gros yeux si je révélais leurs débuts dans la vie conjugale aux nombreux enfants et petits-enfants auxquels, sans doute, ils n'ont pas fait cette confidence.

C'est dimanche et le vieux curé de la paroisse publie les bans de Justin Bennon et de Victoire Rebuin.

A ce moment, bien des yeux se dirigent vers le banc de François Naulier, mais il n'est pas là, et sa mère, la vieille Toinette, soutient vaillamment les regards plus ou moins curieux ou indiscrets.

Elle quitte la première sa place et si son pas semble moins assuré que son attitude, pourtant, elle marche vite en sortant de l'église, comme si elle avait hâte de se trouver seule, hâte de rentrer au logis.

Un jeune homme est assis devant le poêle de la cuisine, une écumoire à la main : il a l'air complètement absorbé dans la contemplation d'une marmite qui bout en débordant.

—La soupe sent bien bon, François, dit la vieille femme en entrant.

—Elle a cuit tout le temps, répond François sans quitter des yeux la marmite.

Toinette a promptement enlevé son châle et son bonnet ; puis elle prend une grosse miche de pain de ménage, sur laquelle, avant de l'entamer, elle trace un signe de croix avec son couteau et en coupe de fines tranches dans la soupière. Le silence règne entre la mère et le fils. Non un silence de bouderie ou de mauvaise humeur, mais on croirait qu'un malaise règne entre eux, que la tristesse plane sur le petit ménage.

Enfin la soupière est posée sur la table, ainsi qu'un morceau de lard flanqué de pommes de terre et de choux sortant de la même marmite ; un nuage de vapeur enveloppe soudain la mère et le fils, mais ni l'un ni l'autre ne semblent disposés à manger et si Toinette peut enfin avaler une cuillerée, il est impossible à son fils d'en faire autant. On dirait qu'un poids l'étouffe ; sa mère le regarde et tout à coup le garçon éclate en sanglots.

—Elle ne portera pas ça en paradis, s'écrie la pauvre mère, qui se lève toute tremblante, non, François, mon pauvre enfant, le bon Dieu ne bénira pas son ménage. A-t-on jamais vu prospérer la maison d'une femme qui dédaigne, pour un riche, un brave homme qui l'aime, parce qu'il a sa vieille mère à sa charge ? Non, non, le bon Dieu ne le voudrait pas.

L'été avait passé sur le gros chagrin de François ; il avait travaillé double et quand il rentrait, le soir, las, fatigué, le sommeil ne lui laissait pas le temps de s'attarder à d'inutiles regrets.

Mais l'hiver approchait, et Toinette, non sans raison, s'effrayait de ces journées si tristes où les hommes n'ont rien à faire, de ces longues soirées que tous les jeunes gens vont passer auprès de leur promise, au coin du feu, sous l'œil des parents.

Que fera François, qui, lui, n'a plus de promise ?...

Il y avait là-haut dans l'armoire de la mère, celle où on abritait le beau chapeau du dimanche, au plus haut rayon, il y avait une clarinette.

Cette clarinette avait appartenu au père de Toinette, qui adjoignait à ses fonctions de bedeau celles de ménétrier.

Pas de fête de village à deux lieues à la ronde, pas de noce joyeuse sans la clarinette du père Jolivet. On racontait dans la famille l'histoire de cette clarinette qui avait eu de beaux jours : celui où elle avait accompagné de ses notes les plus gaies tous les notables de l'endroit et le député du comté venu pour la bénédiction de la cloche ; et enfin le jour mémorable entre tous où le père Jolivet, sans prévenir personne, avait suivi le curé et le clergé du voisinage allant à la rencontre de Monseigneur qui venait donner la confirmation à Joliette, le son de la clarinette avait subitement éclaté, à la stupéfaction générale, après le discours de réception à l'entrée du village, et le père Jolivet, prenant une allure aussi militaire que possible, avait précédé la procession en jouant des airs qui témoignaient hautement de la joie des assistants et de la gaieté du musicien. Les gens du village avaient même remarqué que la clarinette faisait cette joie communicative, car un des prêtres faisait des efforts inouïs pour dissimuler un rire qui sortait par trop du programme.

Et ce fut la dernière visite du prélat à Joliette, mais elle laissa de longs et beaux souvenirs, inséparables de ceux du père Jolivet et de sa clarinette.

On la conservait donc pieusement dans la famille et il ne fallait rien moins que la mésaventure de François pour décider la mère à l'exhiber au grand jour.

—Et dire que personne ne fait plus de musique depuis que mon pauvre père (Dieu ait son âme !) est mort.

Les yeux de François brillaient, le sang du père Jolivet était chaud dans les veines de son petit-fils.

—Croyez-vous que si j'avais *la musique* je ne saurais pas m'en servir ?

—Eh que si, mon garçon, et mon père (Dieu le mette en son saint paradis !) a bien aussi appris tout seul.

Et voilà que François prend religieusement la clarinette du grand-père. Toinette la contemple avec attendrissement, elle voit revivre son vieux père et pour la première fois découvre une ressemblance entre son fils et lui. Puis François essaie le bec de la clarinette, et les yeux de Toinette se mouillent. Oui, la *musique marchait* bien....

Et cet hiver tant redouté passa comme on n'eût jamais osé l'espérer. François semblait entièrement absorbé par la musique. Ses essais avaient été ardus; les sons sortaient, mais les airs point. Enfin, à force de peine, de travail, le petit-fils du père Jolivet arrivait à quelque chose et comme une traînée de poudre le bruit s'était répandu dans le village que François jouait *dans la musique* de son grand-père.

Il était en train de devenir célèbre. On allait le soir, à la sourdine, l'écouter derrière les fenêtres et les plus malins du village prétendaient que le fils Naulier voulait obtenir un prix comme on en donnait à Montréal.

Voilà donc que Joliette possédait un musicien, et François un talent qui, entre nous soit dit, n'avait rien de classique. Mais si François ne songeait pas à utiliser son talent, Joliette rêvait d'utiliser son musicien. Depuis la mort du père Jolivet, le village était humilié dans son amour-propre d'avoir à emprunter un violon ou un cornet à piston pour faire danser les jours de fête. Et il fallait en passer par là, les villages environnants n'étant pas mieux pourvus en artistes.

Voilà pourquoi M. le maire commençait à toucher son bonnet quand il rencontrait François.

Depuis quelque temps, on s'apercevait aussi que Mar-

guerite Merlin, la plus jolie fille de Joliette, était moins touchée des attentions du riche Blancheton et qu'elle était de plus en plus sourde aux avances du beau Robin, le jeune notaire du village.

—Marguerite ne veut pas rester fille, pourtant, hasardait-on quelquefois.

—Eh que non, répondait le père Merlin, mais les jeunes filles ont leurs idées. Oui, oui, j'en sais quelque chose, et ce n'est pas le père Merlin qui contrariera jamais sa fille.

Elle a plus d'esprit que moi : elle ressemble à sa mère qui n'a eu de repos que lorsqu'elle a eu son Merlin.

Le mardi gras, pour n'être point un saint qu'on fête en habit noir, n'en est pas moins joyeusement fêté, au contraire. Cette année-là, la récolte avait été bonne, et partout les gens étaient de bonne humeur. Oui, même les pauvres dédaignés comme le nôtre laissaient un peu de joie pénétrer dans leur âme.

La clarinette y était pour quelque chose, sans doute.

Elle avait fait son œuvre comme le travail avait fait la sienne à la saison précédente.

Le carnaval, qui avait été bien calme chez Toinette, fut animé le soir par l'arrivée de quelques jeunes gens qui venaient demander à François d'accompagner en jouant de la clarinette la visite qu'ils avaient projeté de faire aux nouveaux mariés de l'année.

La mission était délicate, et il fallait que les jeunes gens fussent un peu excités par la fête pour tenter cette démarche, étant donné que l'une des stations devait se faire chez Victoire.

Et François acc. ..a, ne sachant comment motiver un refus.

—Ma clarinette me servira de *bonne amie*, ajouta-t-il en s'efforçant de rire. Et le dimanche suivant, fidèles au rendez-vous, tous les jeunes gens du village attendaient,

devant l'église, la sortie des vêpres où les jeunes filles, le nez dans leur livre de prières ou le chapelet entre les doigts, pensaient à bien autre chose ! Là, devant la porte, chacune d'elles avait un fiancé ou du moins un prétendant. A ce titre-là, deux jeunes gens, je crois l'avoir dit, se disputaient les bonnes grâces de Marguerite. Aussi ne fut-on pas surpris de voir, plantés de chaque côté de la porte de l'église, le grand Blancheton et le beau Robin prêts à saisir Marguerite au passage.

Les oraisons de la jeune fille étaient un peu longues, car elle ne se pressait point de sortir. Enfin lorsque le son de la clarinette annonça le départ de la bande joyeuse, Marguerite quitta son banc et glissant lestement entre les deux rivaux, les laissa, tout abasourdis, se regarder et rejoignit une des parentes qui riait avec son fiancé de la déconvenue des deux farauds.

Tout en riant et causant, les jeunes gens suivaient François et réglaient leur pas sur le sien, non sans l'observer à la dérobée. Son attitude calme les étonnait un peu :

—Il fait peut-être le content, disaient les uns.

—Il l'est peut-être aussi, disaient les autres.

—Il n'y a pas rien que Victoire au monde, pensaient ceux qui ne disaient rien, et Marguerite était peut-être de ce nombre.

Il y avait là, tout près, une petite maison, bien pauvre, sur la porte de laquelle se tenaient un jeune homme et une jeune femme et voilà que, les mains tendues et la figure toute joyeuse, ils faisaient entrer les amis.

C'était leur première station.

Le ménage était pauvre, c'était celui d'un cordonnier, marié peu avant Victoire à la fille du forgeron. La bonne humeur et le courage étaient toute leur fortune ; aussi la collation ne se composait-elle que d'un verre de lait et de quelques biscuits. Mais si la table était modeste, on sentait là un bon accueil qui réconfortait. Tout près, dans

un coin près du poêle, se trouvait un berceau de bois guère plus gros qu'un sabot et qui attendait son petit sabotier.

Le bon Dieu avait béni cette maison.

Après un tour de danse, les visiteurs se remirent en marche ; mais si la clarinette jouait toujours des airs gais, la gaieté factice du musicien s'était évanouie. Malgré lui son pas s'était ralenti et lorsqu'on fût en vue de la maison de Justin, le pauvre garçon était à bout de forces et blanc comme un linge.

Et pourtant, il jouait toujours, toujours. Il ne fallait pas que Victoire pût se douter qu'un pauvre cœur meurtri battait encore pour elle... La porte était au large ouverte et la jeune femme semblait fort effarée autour d'une table abondamment servie.

Le premier regard de Victoire, regard furtif et gêné, il faut le dire, fut pour son ancien fiancé, et François, malgré sa pâleur, le soutint bravement. Mais lorsqu'il essaya de goûter aux friandises qu'on offrait, il lui sembla tout à coup que quelque chose lui étreignait la gorge.

—J'ai trop soufflé dans ma clarinette, dit-il, oui, oui, cela épuise.

Il fallait absolument qu'il sortît.

—Je vais respirer une minute, dit-il, à tout à l'heure.

Puis il traversa la cuisine, mais il y avait devant la porte des parents qui attendaient leurs filles : l'amour-propre le retint.

—Ces gens-là riront de moi, pensa le pauvre garçon.

Tout à coup il avisa une petite porte qui menait à la grange.

—J'attendrai là, se dit-il.

Cette porte céda à la première poussée... Mais non, ce n'était pas la grange. C'était une sorte de chambre longue et étroite comme un corridor et que des planches mal ajustées séparaient de la grange sur laquelle on l'avait

prise. Une femme roulée dans un châle était assise au fond de cette chambre sans feu.

—Qui est là, dit-elle d'une voix faible, mais effrayée.

—C'est moi, François Naulier, pardon, je croyais... Mais est-il bien possible !... Serait-ce vous, Anaïs ?...

—Oui, c'est moi, en chair et en os, en os surtout, c'est pourquoi on ne me reconnaît guère. Et c'est bien toi, petit Naulier ? D'où viens-tu ?... Ah ! oui, c'est le carnaval, tu n'es donc pas marié encore ?

—Non, Anaïs. Mais vous avez donc quitté la maison... le pensionnat ?...

—Allons donc, mon garçon, dis donc l'hospice, puisque c'est l'hospice. Eh bien, je suis ici parce qu'à Sainte-Élisabeth, ça coûte trop cher et qu'ici je ne coûte pas grand'chose.

—Mais depuis quand êtes-vous revenue ?

—Depuis quand ? depuis quand ?... mon Dieu ! guère de temps après leur mariage. Ils sont venus me voir un jour et Victoire m'a dit : si vous vouliez revenir avec nous, vous seriez en famille, mieux qu'ici : et j'ai dit oui. Ah ! combien de fois j'ai regretté ce oui. C'est là-bas, à la Providence, que j'étais en famille, la famille des aveugles et des vieux, c'est vrai, mais une petite famille tout de même. Tandis qu'ici ! Ah, François !....

L'eveugle s'était levée et le jeune homme chercha en vain à retrouver celle qu'il avait connue autrefois, lorsqu'il n'était qu'un enfant. Anaïs était fraîche et forte alors, et la petite vérole qui lui avait enlevé la vue ne la défigurait point. Maintenant elle paraissait très grande, ses traits allongés et les lignes rigides de sa stature ne rappelaient en rien la bonne grosse fille d'autre ois. Son air était dur à présent et l'on sentait que son regard eût été implacable.

Le jeune paysan frissonnait, devinant là un douloureux mystère.

—François, continuait l'aveugle, en baissant la voix, je t'ai connu tout petit enfant, et bien que mes yeux soient fermés depuis vingt ans, je me rappelle que ta mère avait l'air bon et que tu lui ressemblais. Laisse-moi te dire une chose, te donner un conseil. J'en ai le droit, les aveugles doivent être écoutés comme les vieillards. Viens tout près, je veux te parler tout bas. Quand tu voudras te marier, cherche une femme qui ait du cœur, car il y a des femmes qui n'en ont point. Celle-là, et l'aveugle indiquait le côté d'où venait le bruit de la réunion, celle-là n'a pas de cœur ! Elle est venue m'arracher à ma tranquillité parce que je coûtais cent piastres par an. Et me voici dans la maison de mon frère comme un pauvre chien à qui on fait payer bien cher l'os qu'on lui jette.

François, ta mère mourrait si elle était à ma place. Mais les aveugles, sais-tu, ont la vie très dure.

A ce moment, il était presque heureux qu'Anaïs ne pût rien voir : elle eût été effrayée de la figure de François.

—Le cœur, continua l'aveugle, c'est tout, ne cherche ni la fortune, ni même la beauté.

La pauvre fille était retombée sur sa chaise. François, sans dire un mot, lui prit les mains et sans qu'elle s'en doutât peut-être, y appliqua ses lèvres.

—Ma mère pourra-t-elle venir vous voir ? murmura-t-il enfin.

—Non, non, s'écria Anaïs, ils me cachent, personne ne sait que je suis ici. Je voudrais aller quelquefois prier à l'église, mais je suis séquestrée jusqu'à ce que le bon Dieu me prenne en pitié.

Il était temps de quitter l'aveugle ; le jeune homme lui raconta qu'il accompagnait de sa clarinette la visite du carnaval. Alors la pauvre infirme tressaillit : Ah, dit-elle, c'était donc toi qui jouais tout à l'heure, j'étais toute

saisie et heureuse d'entendre un air joyeux pénétrer dans ma prison.

François se pencha vers l'aveugle et, bas, rapidement : J'irai quelquefois jouer là, tout près.... Vous entendrez....

L'aveugle joignit les mains : Merci, dit-elle, c'est Dieu qui te récompensera.

Il faisait presque nuit et ce fut en tâtonnant que François retrouva la porte.

Il était dans cette même cuisine qu'il avait traversée tout à l'heure, l'âme angoissée, et voilà qu'il ne ressentait plus rien de la douleur qui l'étreignait alors.

Il lui semblait qu'il était plus léger, et pourtant, il avait rencontré une infortune immense....

Ah! mais, c'est que son cœur était à jamais guéri. L'auréole était tombée du front de la femme qu'il avait aimée. Elle n'était plus rien pour lui.

Il entra dans la salle où les jeunes gens l'attendaient pour partir. Quelques notes aiguës l'annoncèrent et aussitôt les couples se formèrent. La table chargée des restes de la collation gênait les danseurs et alors, en un galop fou, tous s'élancèrent dans la grande cuisine. François, lui-même, était pris d'un entrain fiévreux, les émotions qui s'étaient succédé dans son âme l'avaient ébranlé.

—Anaïs entend, pensait le joueur de clarinette, c'est tout son carnaval, à elle.

Justin apparut à la porte de la chambre un verre à la main.

—A la santé du musicien, dit-il.

On s'arrêta. Chacun était fatigué. Victoire, toute gênée, présenta un verre à François, afin qu'il fît raison à son mari. Le jeune homme le prit et se tournant vers Justin : — Merci, dit-il, veux-tu me permettre de boire à la santé de ta sœur ?... A la santé d'Anaïs, cria-t-il.

Justin était devenu pâle comme un trépassé et François était déjà presque repentant de son mouvement, lorsqu'il rencontra le regard aigu de Victoire. Non, non, il ne regrettait rien : ces gens-là étaient des misérables. Enfin, on quitta la maison, et devant la porte les jeunes filles trouvèrent leurs parents. Le père Merlin était là, battant la semelle avec impatience.

—En voilà des endiablés, dit-il, on voit bien que la danse réchauffe.

—Allons, ne grondez pas, papa, dit vivement Marguerite, et donnez-moi le bras. Je n'avais pas de cavalier, savez-vous.

—Voilà ce qui ne se serait jamais passé de mon temps, bougonna le père Merlin.

François s'était approché : —Père Merlin, dit-il tout bas, me permettez-vous de venir, le dimanche après vêpres, jouer de la clarinette dans votre hangar ?

—Dans mon hangar ! Eh ! l'ami, si tu avais offert le bras à ma fille, tout à l'heure, tu aurais pu lui demander la permission.

—Père Merlin, jouant de la clarinette, je ne pouvais offrir le bras à personne et je n'aurais pas osé l'offrir à Marguerite, elle a refusé mieux que moi.

—Mieux que toi ! non, non, mon garçon. Quant au hangar, il est à ta disposition, si toutefois tu veux bien me dire pourquoi tu l'as choisi comme salle de concert.

—C'est un secret, monsieur Merlin, mais comme c'est moi qui l'ai découvert, par hasard, il m'appartient. Oui, oui, je vous le dirai malgré tout et vous me donnerez un conseil.

Ils étaient arrivés, et François s'assit. Là, sans fausse honte, il dit sa souffrance en entrant chez Victoire, le malaise réel qui l'avait obligé à sortir et enfin la découverte qu'il venait de faire.

Les yeux de Marguerite s'étaient humectés au com-

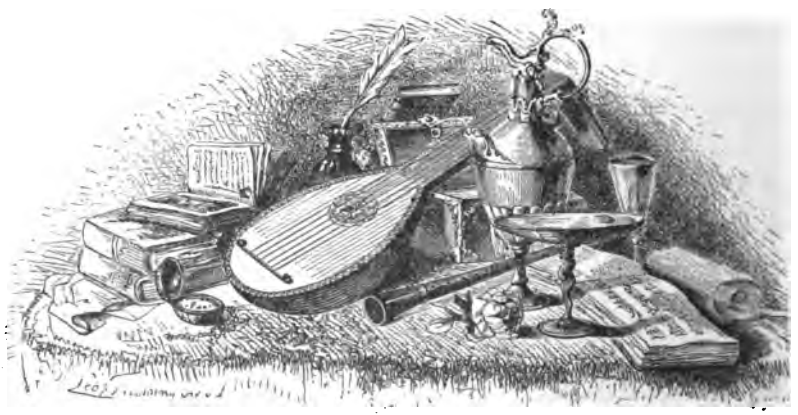
mencement du récit de François. Oui, elle avait bien vu qu'il souffrait... Mais lorsqu'il parla d'Anaïs, de son dénuement, de son abandon, la jeune fille ne put retenir ses larmes.

Elle a du cœur, celle-là, pensait François en retournant chez lui....

Trois mois après ce carnaval, Anaïs rentrait à la Providence de Sainte-Élisabeth qu'elle avait eu le temps de regretter dans sa cellule, et, comme les récits finissent ordinairement par un mariage, il est peut-être inutile de vous dire que le mien finit par celui de François et de Marguerite.

Après cela qu'on n'aille pas médire des musiciens de village : sans son talent, François aurait peut-être continué à regretter Victoire, l'aveugle serait morte de misère et de chagrin dans son réduit, et Marguerite n'aurait jamais rencontré aussi bon mari que François, *c'est moi qui vous le dis.*

P. Martin.



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La santé du Pape.—Une audience du cardinal Goossens.—Un mot du Saint-Père.—Encore l'américanisme.—Inconvenance de certains journaux catholiques.—L'attitude de Mgr Ireland.—Le livre de madame Marie du Sacré-Cœur.—Deux courants de principes.—Une condamnation.—La position de l'*Univers*.—M. Dupuy et les associations.—Les immunités de la Franc-Maçonnerie.—Un article de M. Jules Lemaître.

Durant le mois qui s'achève, la santé du Saint-Père a continué de s'améliorer. L'énergie vitale de l'illustre malade est vraiment étonnante. Il a recommencé à donner des audiences et il présidait récemment, sans fléchir, à la cérémonie d'action de grâces qui devait avoir lieu pour l'anniversaire de son couronnement, et qui avait été remise à cause de sa maladie.

Je lisais, l'autre jour, dans le compte rendu d'une audience accordée par le Pape au cardinal Goossens, archevêque de Malines et primat de Belgique, des détails bien intéressants. Le Saint-Père a parlé de l'opération qu'il a subie.

" J'ai bien cru, a-t-il dit, en avoir fini avec la vie. Ma longévité " est vraiment exceptionnelle, et j'attribue la guérison d'un pauvre " vieillard comme moi à l'intervention toute spéciale de la divine " Providence.

" A certain moment, au cours de l'opération, je me sentais " défaillir, mais j'ai invoqué le secours de la Mère de Dieu et j'ai " repris ma pleine connaissance.

" Depuis longtemps je portais cette tumeur. Il y a quelques " années, Mgr de Croij me conseilla de recourir à un professeur de " Louvain, M. de Baisieux, et comme je sais que les professeurs de " Louvain sont habiles, j'étais enclin à suivre le conseil et à me " faire opérer. Mais mes médecins romains furent d'un autre avis. " Peut-être étaient-ils un peu jaloux," ajouta le Pape, avec un peu de malice.

Mgr T'Serclaes, prélat belge, auteur d'une *Vie de Léon XIII* en deux volumes, accompagnait le cardinal Goossens. Lorsqu'il vint à

son tour baiser l'anneau du pêcheur, il dit au Saint-Père : " J'espère bien avoir encore quatre volumes à ajouter à la vie de Léon XIII ! " Le Pape sourit avec bonté, et leva les yeux au ciel en disant : " Qu'il en soit comme le bon Dieu voudra ! " Il se couvrit ensuite le visage des deux mains, comme absorbé dans la réflexion et la prière.

Dans une entrevue plus récente avec Mgr Turinaz, évêque de Nancy, le Souverain Pontife a parlé de sa lettre sur l'Américanisme. Le Père Leclerc, supérieur général des prêtres de Saint-Vincent de Paul, présenté par Mgr Turinaz, dit au Pape : " Très Saint Père, je suis le supérieur de l'abbé Maignen.—Ah ! " répondit Léon XIII, il doit être bien content de ma lettre sur " l'Américanisme !—Oh, oui, Très Saint Père et nous en sommes tous " profondément reconnaissants." Alors relevant la tête, le Pape ajouta avec beaucoup d'énergie : " Mais il faut être vigilant."

***

Cette lettre mémorable continue à faire beaucoup de bruit. S'il fallait une preuve de son opportunité et de sa nécessité, on la trouverait dans le ton déplorable avec lequel une certaine presse catholique des États-Unis a accueilli ce document pontifical. Quelques citations peuvent en donner une idée. Le *Colorado Catholic* a publié les lignes suivantes : " Naturellement, la lettre du pape sera reçue avec une attention respectueuse par les catholiques américains, mais elle va les prendre par surprise, pour la plupart, et ils vont se demander, comme nous le faisons nous-mêmes : Où est cet américanisme contre lequel s'élève le Saint-Père ?.... Ce que Léon XIII a attaqué dans sa lettre, ce n'est pas l'esprit et l'enseignement de la vie du Père Hecker, du vrai Père Hecker, mais l'homme de paille, le Père Hecker imaginaire qui a été fabriqué par les ennemis de la véritable catholicité, dans l'espoir de faire humilier des hommes vraiment apostoliques par la main du Pape." C'est très joli, n'est-ce pas ? Le Pape a écrit sa lettre pour combattre un homme de paille, il s'est battu contre une chimère !

Un autre journal, le *Catholic Citizen*, de Milwaukee, s'est permis, à l'occasion de la lettre papale, des impertinences de ce genre : " La lettre s'ouvre avec la déclaration que ce document doit être

considéré comme une nouvelle preuve de l'amour du Pape pour l'Amérique. Il paraît que le cardinal Gibbons, à qui la *prétendue lettre* était adressée, a retardé la communication au public américain de cette preuve de l'affection du Pape, et que l'archevêque Ireland traversa les mers pour obtenir que l'amour du Pape se manifestât d'une autre façon. Les dépêches font voir que juste au moment où l'archevêque Ireland plaidait auprès de Sa Sainteté, quelque intrigant eut une copie de la lettre et la fit publier. Il y a dans ce procédé, soit un grand manque de respect à l'égard du cardinal Gibbons, pour lequel *le Vatican lui doit des excuses*, ou bien la publication, si elle est autorisée et officielle, blâme virtuellement le cardinal américain d'avoir retardé la communication aux fidèles d'une lettre du Pape."

Un grand nombre de journaux catholiques américains ont écrit dans la même note scandaleuse. Cette coupable attitude montre bien quelle était la profondeur du mal.

J'ai dit un mot, dans ma dernière causerie, de la lettre de Mgr Ireland au Pape après la condamnation de l'américanisme. J'ai relu cette pièce et je dois avouer qu'elle me fait une impression singulière. Le passage suivant m'a surtout paru digne de remarque :

" Certes, avec toute l'énergie de mon âme, je répudie et je condamne toutes les opinions que la Lettre Apostolique répudie et condamne—toutes ces opinions fausses et dangereuses auxquelles, comme la lettre le dit, " certaines personnes attribuent le nom d'américanisme." " Je répudie et je condamne ces opinions sans aucune exception, telles littéralement que Votre Sainteté les répudie et les condamne, et je les répudie et les condamne avec d'autant plus d'empressement et de joie de cœur que jamais, pour un instant, ma foi catholique et mon entendement des enseignements et des pratiques de la sainte Église ne m'ont permis d'ouvrir mon âme à de pareilles extravagances."

Le distingué prélat proteste qu'il n'a jamais ouvert son âme à aucune des étrangetés signalées par le Pape. En lisant ces lignes je me suis demandé si leur vénérable auteur ne se faisait pas jusqu'à un certain point, illusion, et ne s'abusait pas lui-même sur la portée de quelques-uns de ses écrits. Par exemple, dans son introduction au livre *le Père Hecker*, on trouve cette page :

" Il y a eu, dans l'histoire, des époques où l'Église, sacrifiant ses

avant-postes et ses tirailleurs pour conserver son centre et ses forteresses,—c'était une conséquence essentielle du genre de guerre qu'elle subissait,—a comprimé fortement l'activité individuelle et a fait mouvoir ses soldats en masse compacte. Alors c'était le rôle et la gloire de chacun de marcher en colonne. Aujourd'hui plus n'est besoin de cette compression. L'autorité de l'Église et de son chef suprême ne court plus le moindre risque d'être méconnue ou obscurcie; chaque soldat chrétien peut s'élancer à la bataille suivant l'impulsion de cet Esprit de vérité et de piété qui souffle en lui, et sentant ce qu'il peut, il est tenu de le faire. Il y a de l'ouvrage pour tout prêtre, pour tout laïque individuellement, et, dès que la tâche est aperçue, elle doit être accomplie. La responsabilité pèse entière sur chacun; l'indifférence du voisin ne sert d'excuse à personne. Le P. Hecker disait un jour à un ami: "On compte " trop sur l'action des autres; le laïque attend le prêtre, le prêtre " attend l'évêque, et l'évêque attend le Pape, tandis que l'Esprit-" Saint adresse à chacun ce reproche qu'il nous appelle tous et que " personne ne bouge." Idée originale, comme l'étaient toutes les siennes, comme l'étaient ses méthodes; il n'y avait chez lui rien de routinier, pas plus en théorie que dans la pratique." Inutile de signaler l'inconvenance de la boutade heckérienne, qui nous représente le Pape comme sourd à l'appel du Saint-Esprit!

Maintenant, en regard de cette page de Mgr Ireland, lisons ce passage de la lettre du Saint-Père sur l'américanisme:

"Dans la question dont Nous parlons, cher Fils, une chose plus périlleuse, plus nuisible à la doctrine et à la discipline catholique, est l'opinion, professée par les partisans de ces nouveautés, qu'il faut introduire une certaine liberté dans l'Église, de sorte que, la force et la vigilance du pouvoir se trouvant restreintes d'une certaine manière, il soit permis aux fidèles de s'abandonner dans une large mesure à leur propre inspiration et à leur vertu active. Ils affirment que cette liberté est devenue nécessaire, à l'exemple de cette autre liberté qui, récemment introduite, constitue communément, à l'heure actuelle, le droit et le fondement de la société civile. Nous avons traité assez longuement de cette dernière dans la lettre que Nous avons adressée à tous les évêques au sujet de la constitution des États. Nous y avons même montré la différence qui existe entre l'Église, qui est de droit divin, et toutes les autres associations, qui doivent leur développement à la libre volonté des hommes.

" Il importe donc davantage de signaler une certaine opinion qui est alléguée comme argument par ceux qui voudraient voir cette liberté chez les catholiques. Ils disent en effet qu'il n'y a plus lieu maintenant d'être inquiet pour l'infaillible magistère du Pontife romain, après la solennelle proclamation qui en a été faite par le Concile du Vatican et que, pour cette raison, ce dogme étant mis en sûreté, un champ plus vaste peut être ouvert à la pensée et à l'action de chaque homme. On peut très bien renverser l'argument. S'il y a en effet quelque chose à conclure du magistère infaillible de l'Église, c'est cette vérité, que nul ne doit chercher à s'écarter de son enseignement et que tous doivent s'en remettre absolument à lui pour s'imprégner de vérités et puiser des principes d'action de manière à se conserver plus facilement indemnes de toute erreur privée. Ajoutons que ceux qui raisonnent ainsi s'écartent tout à fait du sage plan de la Providence, qui, par cela même qu'elle a voulu faire affirmer par une sentence des plus solennelles l'autorité et le magistère du Siège apostolique, a voulu précisément procurer, dans les périls du temps présent, une garantie plus efficace aux intelligences catholiques. La licence, confondue un peu partout avec la liberté, la passion de tout dire et de tout contredire, enfin la permission de tout penser et de traduire toute pensée par des écrits, ont répandu sur les esprits des ténèbres si profondes, que l'utilité et la nécessité du magistère en vue de retenir les fidèles dans les limites du devoir et de la conscience, sont devenues plus grandes qu'auparavant."

Il me semble évident que cette partie de la lettre du Saint-Père est une réfutation de l'opinion émise par Mgr Ireland dans la page de son introduction plus haut citée. Il n'avait donc pas cette page présente à la mémoire lorsqu'il a repoussé toute solidarité avec les " extravagances " réprouvées par le Saint-Père.

***

Une autre décision romaine qui a produit une vive sensation dans le monde catholique, mais plus spécialement en France, c'est la condamnation du livre de la mère Marie du Sacré-Cœur, intitulé *les Religieuses enseignantes.* Ce livre, publié l'année dernière, avait provoqué de vives controverses. L'auteur, membre de l'institut des Sœurs de Notre-Dame, après avoir beaucoup insisté sur l'infériorité prétendue des couvents catholiques comparés aux

lycées de filles, proposait de créer une grande école normale où les religieuses des différents ordres seraient allées pêle-mêle suivre des cours pédagogiques. Plusieurs évêques, entre autres Mgr de Nancy, attaquèrent vivement ce projet. Ils en firent ressortir les graves inconvénients au point de vue de la formation et des vocations religieuses. Ils contestèrent avec succès les données sur lesquelles la mère du Sacré-Cœur s'était appuyée pour arriver à sa conclusion. Ils établirent que les études dirigées par les congrégations enseignantes formaient des chrétiennes, des épouses et des mères pas du tout inférieures aux diplômées des lycées féminins. La presse catholique prit part au débat. Symptôme significatif, on vit se produire à peu près la même division que sur la question de l'américanisme. Ainsi l'*Univers*, qui avait semblé défendre la *Vie du Père Hecker*, défendit également le livre de la mère du Sacré-Cœur, tandis que la *Vérité*, qui avait fait campagne contre le premier de ces ouvrages, dénonça aussi énergiquement le second. Parmi les périodiques, la *Quinzaine*, dirigée par M. Fonssegrive, après avoir embouché la trompette en l'honneur du *Père Hecker*, prit fait et cause pour les *Religieuses enseignantes*, que les *Études* des révérends Pères Jésuites critiquèrent assez vivement, peu de temps après avoir signalé les périls de l'américanisme. Il y avait donc là deux courants bien dessinés.

J'emprunte à l'article du Père Burnichon, dans les *Etudes religieuses* du 5 août dernier, ce résumé de l'ouvrage: "Les maisons d'éducation dirigées par des religieuses se dépeuplent. Pourquoi? Parce que l'instruction que l'on y donne est trop faible, inférieure à celle des écoles de l'État, enfin point en rapport avec le progrès des lumières et des exigences du temps. La faute en est aux religieuses elles-mêmes, qui n'ont pas voulu sortir de leur routine et de leur quiétude. Conclusion: Fonder une école normale à Paris, au foyer des lumières, où nous les élèverons à la hauteur voulue." Le père Burnichon prouve ensuite que les écoles congréganistes sont plus peuplées que jamais, et que l'instruction y est au moins égale à celle des écoles de l'État.

Le livre de Mme Marie du Sacré-Cœur était orné de deux préfaces, écrites par deux abbés très modernistes, l'abbé Frémont et l'abbé Naudet. Cela n'a pas suffi à le préserver du naufrage. La Congrégation des Evêques et Réguliers, saisie de la question, a rendu sa décision dans les termes suivants:

" Dans la réunion plénière des Éminentissimes Pères de cette Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, tenue au Vatican le 17 mars 1899, fut proposée la cause avignonnaise d'une école normale, sous la forme de doutes proposés en ces termes :

" 1° Convient-il d'approuver le projet de créer une grande école normale pour les religieuses enseignantes, tel qu'il a été proposé dans le livre de sœur Marie du Sacré-Cœur ?

" Et en cas de réponse négative,

" 2° Convient-il d'adopter quelque mesure pour améliorer l'enseignement des femmes dans les instituts religieux ?

" Tous les éléments de la cause ayant été mûrement examinés, les Éminentissimes Pères ont décidé de répondre.

" Au premier doute " : négativement, et le livre est digne de blâme.

" Au second doute " : Il n'y a pas lieu de prendre une mesure générale. Il sera pourvu, autant que besoin sera, aux cas particuliers : qu'il soit cependant notifié par les évêques de France, aux congrégations religieuses de femmes, auxquelles a été confiée par approbation apostolique la charge d'instruire les jeunes filles dans la piété et dans la science, qu'elles ont excellemment mérité de l'instruction et éducation chrétienne et civile des jeunes filles.

" C'est pour cela que cette Sacrée Congrégation en leur adressant des louanges qu'elles méritent justement, nourrit la ferme espérance qu'elles ne manqueront pas dans l'avenir à leur charge ; et que, dirigées et aidées, comme cela doit être, par les évêques, elles prendront les moyens propres à leur permettre de répondre amplement aux désirs des familles chrétiennes, et d'élever les jeunes filles qui leur sont confiées à la culture qui convient à une femme chrétienne.

" Rapport sur ce qui précède ayant été fait à notre Saint-Père le Pape Léon XIII en audience accordée au soussigné cardinal préfet, le 24 mars, Sa Sainteté a daigné ratifier et confirmer en tous les points la décision des Éminentissimes cardinaux."

En présence d'une condamnation aussi catégorique de son idée, la Mère Marie du Sacré-Cœur a fait acte de soumission immédiate. Elle a transmis à Son Éminence le cardinal Vannutelli, préfet de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, une lettre dont voici le texte :

Éminentissime Seigneur,

" Après avoir lu le texte de la décision de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, je crois de mon devoir d'exprimer respec-

tueusement à Votre Éminence ma complète et entière soumission, sans restriction ni réserve, heureuse de pouvoir, en fille docile de l'Église romaine, donner à notre Mère cette marque de profond et inébranlable attachement.

" Daigne Votre Éminence agréer le religieux hommage du très profond respect et de la totale obéissance de celle qui a l'honneur d'être

" De Votre Éminence,
" L'humble servante,
" MÈRE MARIE DU SACRÉ-CŒUR,
" Fille de Notre-Dame."

L'*Univers*, qui avait eu le malheur de donner son adhésion formelle au projet, a rectifié sa position en ces termes :

" Notre article du 17 août dernier se terminait ainsi :

" Nous nous rangeons parmi ceux qui pensent, fermement, qu'une " institution est à créer dans le sens indiqué par Mme Marie du " Sacré-Cœur.

" C'était aller trop loin. Rome nous le déclare : la cause est entendue ; nous nous inclinons."

Voilà donc encore un péril d'écarté, grâce à la sagesse de Rome.

***

Pendant que se produisent ces incidents dans le monde des idées et des doctrines, en France M. Dupuy fait la guerre aux associations, comme épilogue à l'échauffourée Déroulède. Le premier ministre à poigne a poursuivi la Ligue des droits de l'homme, la Ligue de la Patrie française, dont il a mis en cause le président M. Jules Lemaître, et d'autres associations encore. Mais on a remarqué qu'il s'est soigneusement abstenu de poursuivre une société bien autrement dangereuse que celles-là, le Grand-Orient de France, la Franc-Maçonnerie. Cette différence de traitement a frappé les esprits les moins prévenus. On s'est demandé pour quelle raison l'association maçonnique jouissait de cette immunité. M. Jules Lemaître a publié à ce sujet, dans l'*Écho de Paris*, un remarquable article, dans lequel il prouve que la franc-maçonnerie est une association de haine, de fanatisme et de tyrannie. Voici comment le célèbre académicien termine sa vigoureuse et brillante démonstration :

" Où je veux en venir ? A ceci.

" En haïssant, en outrageant, en proscrivant autant qu'il est en elle, la religion reconnue par l'Etat, de la majorité des Français, la maçonnerie, je le veux bien, exerce un " droit " naturel.

" Mais la ligue de la Patrie française exerce peut-être un droit du même genre (est-ce que je m'abuse ?) en recommandant aux citoyens l'amour de la patrie et le respect de l'armée nationale...

" La maçonnerie est une association secrète (je reviendrai sur ce point). La ligue de la Patrie française est une association à ciel ouvert.

" La ligue de la Patrie française n'est pas autorisée par l'État. La franc-maçonnerie non plus, quoi qu'en ait dit " le membre influent " du conseil du G.·. O.·. dans sa lettre au journal *le Temps*.

" Tolérer la maçonnerie et dissoudre la ligue de la Patrie française (je n'ai pas charge des autres ligues) serait un acte d'arbitraire monstrueux, abominable.

" Nous demandons, ou qu'on nous tolère, ou qu'on dissolve, en même temps que nous, la franc-maçonnerie.

" Et finalement, et pour tout trancher, nous demandons une loi sur les associations.

" C'est un refrain que je reprendrai."

Le gouvernement ne saurait répondre d'une manière satisfaisante à cette mise en demeure, autrement qu'en poursuivant messieurs les franc-maçons tout comme le commun des ligueurs.

Mais M. Dupuy n'est-il pas lui-même un frère.·.?

***

En Angleterre, la crise du ritualisme devient de plus en plus aiguë. J'essaierai de résumer cette intéressante question pour les lecteurs de la REVUE dans ma prochaine causerie.

En Espagne, les élections ont été marquées par une violence et un acharnement extraordinaires. Le cabinet conservateur de Silvela l'a emporté par une faible majorité.

Tho Chapais.

Québec, 25 avril 1899.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Les Religieuses enseignantes et l'éducation des jeunes filles, conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation. Joli vol. in-24 allongé. Chez P. Téqui, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix franco: 25 cts.

Cet ouvrage n'est pas, comme son titre semble l'indiquer, une œuvre de polémique. L'auteur, le R. P. Libercier, s'est simplement proposé, comme il dit, de venir en aide aux nombreuses et méritantes congrégations de femmes, aux institutrices et aux maîtresses chrétiennes de tout ordre et de tout rang, qui, ayant consacré leur vie à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, accomplissent une œuvre digne d'attirer les regards de Dieu et des hommes.

A ces éducatrices incomparables, dont la vie se dépense, sans compter, au profit de l'enfance et de la jeunesse, à toutes celles qui, isolément ou dans les pensionnats laïques, animées de la même foi et de la même charité chrétienne, poursuivent une œuvre également digne d'éloge et d'admiration, ces pages sont offertes.

Elles sont extraites des œuvres et des divers écrits de Mme de Maintenon, pieusement conservés par les religieuses de Saint-Louis, que cette femme illustre et d'un rare génie formait elle-même à la vie religieuse et à l'éducation de la jeunesse.

***

En entrant dans le monde, conseils de la vie chrétienne, avec une préface du R. P. Libercier, des Dominicains Enseignants. Joli volume in-24 allongé, imprimé avec luxe, nombreuses vignettes, approuvé par S. G. Mgr de Versailles, honoré d'une intéressante lettre de S. G. Mgr Jourdan de la Passadière, évêque de Roséa. Chez Téqui, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, broché : 25 cts.

Ces *conseils* de vie chrétienne conviennent à tous, mais surtout aux jeunes filles qui achèvent leur éducation ou font leur entrée dans le monde, et aux jeunes femmes chrétiennes qui veulent, au milieu des exigences de la vie contemporaine, conserver, irréductibles, leur foi et leurs pratiques religieuses.

Si quelqu'un a qualité pour parler à ce public d'élite et mérite sa confiance, c'est assurément la femme éminente qui joua vers la fin du dix-septième siècle un rôle des plus importants.

Les écrits de Mme de Maintenon, pieusement conservés par les religieuses de Saint-Cyr, témoignent de l'élévation de ses sentiments, de son génie, de sa sagesse, d'un bon sens et d'une perfection de parole qui la placent à côté des écrivains et des moralistes les plus estimés.

Il y avait là une mine abondante, un gisement d'or et d'argent très riche, dont le R. P. Libercier, familiarisé avec toutes les questions d'éducation et d'enseignement, soit théoriques, soit pratiques, a su tirer un excellent parti.

***

Suite des Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie, etc. (Couvent du Sacré-Cœur, 1856 et 1857), suivis de quelques passages de sa correspondance. 1 volume in-12 de 271 pages. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

Les *Enfants de Marie* ont cédé enfin aux instances réitérées qui leur ont été faites. Les entretiens spirituels du P. de Ravignan, dont elles ont eu les pré-

mices et qu'elles ont pris soin de recueillir avec une piété toute filiale, sont mis désormais à la portée de tous. Entretiens charmants, imprégnés de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre, où il semble que le grand et pieux orateur de Notre-Dame se livre avec abandon et laisse voir toutes les richesses de grâce cachées dans son cœur d'apôtre et de père. Comme il aime ses *enfants de Marie !* Que de conseils sages, que d'exhortations simples, que d'onction pénétrante dans ces instructions et ces lettres dont ce volume contient quelques extraits ! Ce volume, comme son aîné, s'adresse bien aux enfants de Marie. Elles y trouveront matière ou à de pieuses lectures ou à de ferventes méditations, assurées qu'elles suivent la plus autorisée des directions, puisque ces pages ont été exclusivement écrites, pensées et dites pour elles, et cela par l'un des plus saints religieux de ce siècle, par l'un de ces hommes de Dieu dont la présence seule et le signe de croix dans la chaire de Notre-Dame ont gagné plus d'une âme à Notre-Seigneur.

***

De saint Paul à Jésus-Christ, par le P. Clérissac. Un volume in-18, E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

On commence à reconnaître les symptômes d'une véritable renaissance des études sur les saintes Écritures et les origines de l'Église. La curiosité des incrédules eux-mêmes est sollicitée par les œuvres et les hommes des débuts du christianisme. Une des figures les plus étonnantes est ici celle de saint Paul. L'homme, le philosophe, l'orateur, l'écrivain, le disciple du Christ présentent en lui un caractère extrêmement original. Il a personnifié le génie religieux d'Israël autant que le génie de l'apostolat chrétien. Aussi le public fera-t-il un chaleureux accueil au beau livre que le P. Clérissac, des FF. Prêcheurs, vient de publier à la librairie Plon sous le titre : *De saint Paul à Jésus-Christ.* Écrivain profond, délicat, très artiste, unissant l'érudition à la poésie, l'auteur a restitué avec un talent remarquable l'admirable figure du docteur de la gentilité. Apologiste autant qu'historien, il riposte en passant, à toute occasion, aux attaques des rationalistes, et réfute les objections contre la divinité du Maître de saint Paul.

***

Pages d'histoire, par M. Georges Firmin-Didot. 1 vol. in-12. Chez Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Sous ce modeste titre, M. G. Firmin-Didot retrace avec un esprit intuitif, ordonné et rigoureusement exempt de parti pris, certains événements de notre histoire contemporaine qui paraissaient jusqu'alors comme enveloppés de mystère.

C'est la comédie pompeuse qui se joua autour de la naissance du roi de Rome ; c'est l'étrange affaire Maubreuil, dont l'action se passa sur les grands chemins, mais dont les causes demeurèrent ténébreuses ; c'est la vie inquiète de Napoléon à l'île d'Elbe ; ce sont de piquants détails sur le séjour de M. de Vibraye, ministre de Louis XVI à Copenhague, et sur celui, encore plus orageux, de Macdonald dans la même cité danoise.

Une documentation forte et choisie, inédite la plupart du temps et puisée à bonne source, confère à ces *Pages d'histoire* une autorité dont l'auteur avait déjà fait preuve dans son intéressant travail sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène.

***

Opinions du jour sur la nature des châtiments d'outre-tombe. — Feu métaphorique. — Universalisme. — Conditionnalisme. — Mitigations, par François Tournebize, S J. 1 volume in-12. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 15 cts.

C'est d'un point de vue très actuel que l'auteur traite ces graves questions. Quiconque a besoin de les connaître pour lui-même ; quiconque doit les

enseigner ou les prêcher aura ici un guide aussi sûr qu'intéressant. A sa suite, il jugera aisément de la valeur des hypothèses imaginées de nos jours par des rationalistes, des protestants et un certain nombre de catholiques. Mis en garde contre une sévérité toujours odieuse et contre un laxisme toujours funeste, il verra comment la justice de Dieu se concilie avec son infinie bonté.

***

Œuvres mystiques du bienheureux Henri Suso, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, traduction nouvelle par le P. G. Thiriot, des Frères Prêcheurs. 2 vol. in-12. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.50.

Malgré la haute valeur de ses écrits, le bienheureux Suso est peu connu. Jusqu'ici en effet, il n'existait aucune traduction exacte et correcte de ses œuvres. La plus récente remonte à 1856 ; mais elle a tant de lacunes qu'on a bien de la peine à y reconnaître notre auteur. Le P. Thiriot, au contraire, non content de prendre pour base de son travail l'excellente édition allemande donnée par le R. P. Denifle, le savant bibliothécaire du Vatican, a compulsé quantité de manuscrits et d'éditions d'œuvres de Suso. Son édition est donc sans contredit la meilleure qu'on ait eue jusqu'ici sous le rapport de l'intégrité et de l'exactitude du texte. Malgré la difficulté qu'il y a à traduire d'une façon claire et élégante une langue aussi différente du français que l'allemand, le P. Thiriot a su donner à sa traduction une allure toute française.

***

Pour entrer dans la vie, par Henri Joly. 1 vol. in-18. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 20 cts.

En publiant ce petit ouvrage, M. Henri Joly vient de rendre un vrai service à la jeunesse. Ces pages, dédiées aux jeunes gens des sociétés de patronage, sont destinées à servir de guide aux nombreux adolescents quittant l'école primaire avec une instruction trop sommaire pour s'intéresser à la lecture d'ouvrages sérieux susceptibles de compléter leur éducation. On pourra mettre en leurs mains, à leur sortie de classe, ce petit volume d'une grande valeur morale et littéraire, qui, tout en les intéressant, leur donnera les avis et consolations dont ils ont besoin. *Pour entrer dans la vie* leur fera aimer la famille, leur expliquera la grande et féconde loi du travail, leur indiquera quels sont leurs amis et leurs ennemis, les bonnes habitudes qu'ils doivent contracter et les mauvaises qu'ils doivent éviter, leur dira quel amour ils doivent avoir pour la patrie, enfin, leur parlera des espérances du chrétien.

***

Saint Basile, par M. Paul Allard. 1 vol. in-12 de la collection " les Saints ", librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

Il est inutile de rappeler tous les titres de M. Paul Allard à la profonde estime et à la sympathie fidèle de tous les amis de l'histoire religieuse. L'auteur de la belle *Histoire des persécutions* a voulu contribuer à son tour au succès grandissant de la collection des " Saints." Il vient de l'enrichir d'une vie de saint Basile, le grand évêque, le grand orateur, le grand écrivain du IVe siècle.—Le livre est divisé en trois parties. La première fait connaître les origines et la première jeunesse de Basile, son passage des études grecques à la retraite et à la vie monastique. La seconde retrace les phases si dramatiques de son épiscopat, ses luttes intrépides contre la persécution arienne, ses longues épreuves et ses illustres amitiés. La troisième étudie l'orateur et l'écrivain, ses homélies, sa correspondance. On trouvera d'un bout à l'autre de ce volume, court, mais complet, une science consommée et un art plein d'agrément.

***

Le Catholicisme et la vie de l'esprit, par George Fonsegrive, directeur de la " Quinzaine". 1 vol. in-12, VIII-460 pages, chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Dans ce volume l'auteur a indiqué d'abord quelles sont d'après lui les conditions nouvelles de l'apologélique et il s'est efforcé pour sa part d'y satisfaire. Il pense en effet qu'une doctrine est d'autant meilleure qu'elle fournit plus d'aliments à la vie de l'âme. Le Catholicisme est la doctrine intégrale de la vie, c'est pourquoi il est vrai. Par conséquent, faire voir que le Catholicisme non seulement n'entrave pas, mais favorise le développement de la vie spirituelle dans tout l'ordre scientifique, moral et religieux, c'est défendre le Catholicisme et établir son excellence de la façon la plus propre à frapper nos contemporains. C'est aussi la tâche que s'est imposée l'auteur et qu'il a pu remplir grâce à sa double formation de philosophe éminent et de publiciste hors de pair.

***

Saint Ambroise, par le duc de Broglie. 1 vol. in-12 de la collection " les Saints", librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

La collection " les Saints " obtient avec ce volume la plus flatteuse des consécrations. M. le duc de Broglie est le premier des membres—assez nombreux déjà—de l'Académie française, qui ont bien voulu assurer leur concours à cette entreprise si remarquée. Personne n'a oublié l'œuvre par laquelle s'était signalée sa jeunesse : *l'Église et l'Empire romain au IVe siècle.* La figure de saint Ambroise y était esquissée, elle n'y était pas achevée : le cadre ne s'y était pas prêté complètement. C'est la nouvelle collection qui reçoit et qui enchâsse ce précieux portrait. Saint Ambroise a été un grand évêque, un grand politique, un grand moraliste. Bien que nul aspect de cette belle figure n'ait été négligé, c'est surtout l'évêque politique qui tient ici la première place. Saint Ambroise a essayé de conserver et de consolider par la religion cette patrie romaine et cet empire auquel il fut sincèrement attaché. Il ne réussit pas à sauver cette forme humaine de gouvernement, mais il contribua plus que personne à sauver la société en affermissant pour elle une foi et des institutions bien supérieures à celles qu'il avait eu l'illusion de pouvoir préserver de la ruine. Telle est la thèse que développe et que prouve M. le duc de Broglie en ce morceau de grande histoire, que le public ne peut manquer d'accueillir avec admiration et reconnaissance.

***

Sainte Mathilde, par Eugène Hallberg. 1 vol. in-12, de la collection " les Saints," librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

M. Eugène Hallberg, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse, et l'un des meilleurs humanistes de notre enseignement public, vient de donner à la collection des " Saints " une vie de sainte Mathilde. Il y était admirablement préparé par sa profonde connaissance des documents allemands. Il a su recueillir de la science germanique tout ce qu'elle contient de données scientifiques et suggère de positif : il en a éliminé avec critique, avec sûreté, avec esprit, avec une foi vraiment éclairée, tout ce qu'elle contient de sophismes pédantesques. Il a ainsi dissipé plus d'une erreur et complété fort heureusement les travaux des Bollandistes. Sainte Mathilde restera un exemple bien attachant de ce que la piété catholique faisait des reines du moyen âge, leur donnant sur leurs époux et sur leurs fils—souvent rebelles—un ascendant sans lequel non seulement la religion, mais la civilisation eussent été à chaque instant compromises.

***

Terre d'asile, saint Thomas Becket en France, tragédie en cinq actes précédés d'un prologue, et en vers, par le R. P. G. Longhaye, S. J.

Le Fils du Contremaître, comédie en trois actes, en prose, par Armand Gauley.

La Maison qui voyage, comédie en un acte, en prose, par Armand Gauley et Louis Dubois.

C'est une véritable bonne fortune que de pouvoir présenter à nos lecteurs trois nouvelles pièces, en ce moment où dans toutes les maisons d'éducation on cherche des sujets pour séances de fin d'année.

Commençons par le grand drame écrit spécialement pour les collèges, où la scène doit être une classe, où l'on va entendre avec plaisir de nobles et généreuses leçons données en bon style. *Terre d'asile* répond au programme: on y trouve la même élévation de sentiment, la même beauté de style que dans les précédentes productions du P. George Longhaye. L'idéal, quand il s'agit du martyre, c'est la réalité de l'histoire. Thomas Becket est l'idéal des soldats de Dieu et de l'Église; il s'est fait égorger, mais après avoir combattu des années, et presque seul, contre un pouvoir usurpateur devant lequel les autres évêques courbaient la tête, par intérêt ou par lâcheté, comme des chiens muets:

> ... Mais quoi! Jetez les yeux sur la triste Angleterre:
> Cherchez un dévouement, cherchez un caractère.
> Du sacre épiscopal qui garde le serment?
> Moi seul, pécheur indigne, inutile instrument,
> Moi seul, faible roseau, je tiens bon quand tout plie.
>
> (Acte IV, sc. VI.)

Comment cet évêque tient bon, appuyé sur la croix et sur l'espérance de l'au-delà, c'est ce que l'auteur met en pleine lumière dans ce drame dont nous ne pouvons faire ressortir toutes les beautés, faute d'espace. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article que lui a consacré le P. V. Delaporte, dans les *Etudes* du 20 août dernier, ou encore mieux au petit volume publié par la maison *Victor Retaux*, de Paris, et en vente à la librairie *Cadieux et Derome*, à Montréal.

Le Fils du contremaître est une petite comédie qui contient aussi une utile leçon. L'auteur a placé la scène au Canada, mais la pièce n'a de canadien que le désir de l'auteur de faire agir ses personnages sur le sol de notre patrie. Un jeune ouvrier, par son travail et son intelligence, s'est rendu indispensable à un riche industriel, dont le fils, comme il arrive souvent, aurait cru s'abaisser en se rendant capable de succéder à son père. Jaloux de la considération dont jouit le jeune ouvrier, il cherche à l'éloigner de la maison paternelle, où orphelin il avait été recueilli. Mais vaincu par la générosité et le dévouement de celui qu'il considérait comme un rival ambitieux, il revient à de meilleurs sentiments et se met en état de devenir son associé à la tête de l'usine de son père.

Plus légère encore est *la Maison qui voyage*. L'intrigue roule sur le quiproquo créé par l'expropriation d'une maison qu'on a transportée sur les fondations d'une vieille construction démolie pour lui faire place. Un artiste distrait et peu endurant s'installe dans l'appartement qu'il croit le sien et ne le cède au véritable propriétaire qu'après beaucoup de difficultés et de pourparlers. Le thème n'est pas nouveau, mais il est assez bien renouvelé.

La même librairie, Victor Retaux, nous donne une nouvelle édition de *Corbin et d'Aubecourt*, ce délicieux roman de Louis Veuillot. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait pas lu ce petit chef-d'œuvre, véritable tour de force, dont, seul, un Louis Veuillot était capable. S'il en était encore, nous leur dirions: demandez-le tout de suite à la librairie Cadieux et Derome et ne passez pas un jour de plus sans le savourer.

***

Review of historical publications relating to Canada, edited by George M. Wrong, M. A., Professor of History in the University of Toronto, assisted by H. H. Langton, B. A., Librarian of the University of Toronto. 3 vol. gr. in-8.

Depuis trois ans M. Geo. M. Wrong, professeur d'histoire à l'Université de Toronto, assisté du bibliothécaire de cette institution, M. H. H. Langton, a publié, chaque année, un catalogue raisonné de tous les ouvrages se rattachant à l'histoire du Canada, parus pendant les douze mois précédents. C'est une heureuse idée et un ouvrage précieux pour les futurs historiens de notre pays. Nous serons heureux de faire connaître et même de procurer ces volumes à ceux qui les désireraient.

***

Du doute à la foi, par le R. P. Tournebize, S. J. 1 vol. in-12. Prix : 15 cts.

Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe, par le même auteur. 1 vol. in-12. Prix : 15 cts.

Ces deux petites brochures, d'une incontestable utilité, font partie de la collection des *Etudes pour le temps présent*, publiées par la librairie Bloud et Barral, de Paris, et sont en vente à Montréal à la librairie Cadieux et Derome.

Dans la première, l'auteur s'adresse directement aux esprits que tourmente le doute et qui sincèrement désireraient se délivrer de cette souffrance, pour arriver au calme et à la sérénité de la foi. Le P. Tournebize est un guide sûr, expérimenté, et, à la lumière de ses sages conseils, l'esprit qui doute peut arriver à dissiper ses ténèbres pour mériter la grâce de la foi.

***

M. Jean Aubanel, de la librairie Aubanel frères, d'Avignon, a eu la bonté de nous faire don d'un exemplaire réservé (n° 74) d'un ouvrage intitulé **Lettres à Mignon,** dont 200 exemplaires seulement ont été livrés au commerce. Ce livre contient la correspondance affectueuse et chaste, — les rapports poétiques d'une rare mysticité, — entre son père, l'illustre poète Th. Aubanel, et celle qu'il appelait l'*Amigo que n'ai jamai visto* (l'Amie que je n'ai jamais vue), ou plus souvent *Mignon*.

Aubanel est peu connu au Canada à cause de la langue dont il est servi, qui est tout à fait inconnue de ce côté de l'Atlantique. Cependant il mériterait de l'être, et nous conseillons fortement à nos lecteurs de lire la belle étude que lui a consacrée M. Lu lovic Legré sous le titre de *le Poète Théodore Aubanel*, ouvrage édité par la librairie Victor Lecoffre, de Paris, et que l'on trouve chez nos libraires de Montréal. Empruntons à la préface du livre qui nous occupe un court historique de la noble et touchante idylle qu'il nous révèle.

" Mademoiselle Sophie de L*** — aujourd'hui Madame du T*** — fille d'un diplomate russe de grande distinction, vit le jour sous le beau ciel d'Athènes et acquit au berceau ce charme et cette beauté atavique particuliers aux filles d'Orient.

" Dès son jeune âge, mademoiselle de L*** eut un goût prononcé pour l'étude des langues ; il se traduisit plus tard en véritable passion, à tel point qu'elle en connaissait six, lorsque pour la première fois elle entreprit l'étude du provençal.

" C'était à B... où les parents de la jeune fille se trouvaient alors. Un célèbre Père Dominicain, ami de la maison, le R. P. Minjard, très au courant de la littérature provençale, engagea vivement mademoiselle de L***, dont il connaissait la nature rêveuse et poétique, à étudier la langue provençale.

" La jeune philologue s'éprit bien vite de la douceur de ce bel idiome, et les mœurs de la pittoresque Provence, si délicieusement chantées par ses poètes, lui rappelèrent la patrie d'Homère, sienne aussi et qu'elle aimait tant ! Puis, sur ses instances, après l'assentiment de sa mère, le R. P. Minjard mit la jeune fille en rapports littéraires avec le *Poète de la Miongrano*.

" On se rendra facilement compte de la joie intense, du bonheur indescriptible que dut éprouver Aubanel, à la lecture de la première lettre de cette jeune fille.

" Lui, ce modeste, croyant ne chanter que pour quelques amis, allait être compris par une étrangère, par une Athénienne ! — presqu'une sœur... — Lui, l'amant passionné de la beauté grecque !... Lui, le descendant glorieux d'un capitaine grec illustre. Une très grande amitié s'établit aussitôt en ces deux âmes d'artistes, nées pour se comprendre et sympathiser. Dès qu'un événement nouveau et d'un réel intérêt se produisait, dès qu'une idée neuve surgissait de son imagination féconde, le poète l'écrivait à son *Amigo*. Aussi, trouvera-t-on dans les pages du livre un délicieux mélange de pensées galantes, de sensations d'art et d'aperçus sur les chefs-d'œuvre de différents maîtres : peintres, sculpteurs, musiciens et poètes.

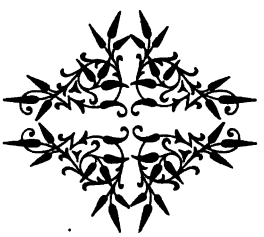
" Cette correspondance aimable dura longtemps, toujours dans l'invisible idéal.

" Certain jour un jeune *houzard*, brillant officier de l'armée française, aujourd'hui le colonel du T***, demanda et obtint la main de la belle Olympienne. Cet événement, dit-on, jeta le trouble dans l'âme du poète. Il fut certainement fort ému, tout comme un enfant privé de ses illusions, ou comme un païen fanatique à qui l'on aurait brisé son idole. Mais son culte était trop profond et trop ancien ; les sentiments ne fléchirent point et le charme demeura. Un changement seul se produisit tout à l'avantage du cher poète : il avait désormais un ami de plus."

Je m'arrête, car cette citation devient trop longue. Ajoutons cependant que *Mignon* n'est pas un inconnu dans le monde des lettres françaises, nous avons d'elle *Tartarine dans les Alpes*, journal de route fort curieux, et *Nice-Légende*, satire débordante d'esprit, sur les mœurs cosmopolites de la cité du soleil et l'origine fantaisiste de leur importation. Son poète, hélas ! n'est plus, mais elle est fidèle à sa mémoire et réunit quelquefois les Félibres à son château du T*** et l'on récite avec enthousiasme les poésies de Th. Aubanel tout en s'amusant à la méridionale.

Si l'espace nous le permet, dans un de nos prochains numéros, nous cueillerons quelques perles de l'écrin que nous offre M. Jean Aubanel, pour les offrir à nos lecteurs.

A. L.



CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les **rasoirs** et les nouvelles **doucines** que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

—Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Parole d'honneur, sergent, vous vous en repentirez !

Le soir, vers cinq heures, le sergent Duthil était appelé chez le colonel. Il tressaillit au souvenir de la menace de Grignon. En arrivant, il devina sans peine, à la figure sévère de son chef, qu'il avait été dénoncé.

—Est-il vrai, sergent, que vous avez emprunté deux cents francs au soldat Grignon, votre subordonné ?

—Oui, mon colonel !

—Vous n'ignoriez cependant pas que votre acte constitue une des plus graves fautes que puisse commettre un sous-officier ?

—Non, mon colonel, je ne l'ignorais pas... mais j'avais absolument et immédiatement besoin de cette somme.

—Quelque dette de cabaret ou de jeu, sans doute !

—Oh ! mon colonel ! moi, jouer ou boire quand ma pauvre Clara a à peine le nécessaire !

—Clara ? qu'est-ce que c'est que cette Clara ?

—Cette Clara, reprit vivement Robert, c'est ma sœur, mon colonel !

Et le malheureux Duthil, d'une voix haletante, raconta son

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

CASIMIR ST-JEAN,

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après les procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béton, en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis et dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restaurations ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAIRE, de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉE, de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEUR, du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILLE, D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORDE, des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRALE et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTES, aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, DES ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la FAÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidences privées et magasins.

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 **Tel. des Marchands, No 1396**

1—1896

histoire et celle de sa sœur... Il dit comment, pouvant à peine payer la pension de sa chère Clara et pourvoir à son entretien, il se privait pour elle de tabac, de toute distraction, n'entrant jamais au café, et s'astreignant chaque jour à aller, sitôt son service fini, faire des copies chez un homme d'affaires. Et il montrait les lettres touchantes par lesquelles la jeune fille remerciait son frère des quelques louis qu'il lui envoyait.

—Et, fit le colonel, les deux cents francs, c'est pour elle, sans doute ?

—Et pour qui donc, si ce n'est pour cette pauvre enfant, aurais-je manqué à mon devoir ? Tenez, mon colonel, voici la lettre où la maîtresse de pension m'annonce que Clara s'est cassé le bras, que le chirurgien est venu, qu'il faut un appareil.... Alors j'ai perdu la tête, vous comprenez, et j'ai accepté l'offre de Grignon.

—Mais sapristi, malheureux garçon ! reprit le colonel ému, est-ce que vous n'auriez pas pu vous arranger avec cet animal pour empêcher que sa dénonciation parvienne jusqu'à moi ?

—Si, mon colonel, je l'aurais pu.

—Et vous ne l'avez pas fait !... Mais, c'est idiot, car maintenant.....

—Pardon, mon colonel, Grignon, pour prix de son silence, pré-

P. McKENNA & SON

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, corbeilles, massifs, plates-bandes et bordures ; ainsi que pour jardinières, vases et suspensions. Nous pouvons fournir, toujours fraîches et en pleine croissance, toutes les plus récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Amérique en fait de plantes.

Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs pour les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolaires et des salles publiques.

Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration des lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.

Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défient toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs pour funérailles.

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

13-96

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98 **TEL. BELL : MAIN 398.**

tendait me faire retirer quatre jours de consigne que je lui avais donnés.

—Ah !... très bien ! vous pouvez vous retirer, fit l'officier en jetant sur Robert un regard de visible intérêt.

Le lendemain, au rapport, le colonel, entouré de ses officiers, apparut avec la figure triste et sévère. Le sergent Duthil et le soldat Grignon, convoqués d'avance, se tenaient silencieux dans leur coin.

—Sergent Duthil ! fit le chef.

Et le malheureux, faisant quelques pas, s'arrêta, tête basse, devant le cercle des officiers.

—Sergent Duthil, reprit le colonel d'une vaix émue, vous avez commis une faute grave... une faute très grave, en acceptant un prêt d'argent d'un de vos subordonnés. Je me vois contraint d'exécuter la loi qui vous condamne à la perte de vos galons et à passer dans un autre régiment. Mais je sais combien vous êtes excusable, combien dans les tristes circonstances où vous vous trouviez, il vous a été facile de perdre la tête : aussi, pas plus que moi, aucun de ces messieurs ne vous retire son estime, et tous, nous vous accompagnerons de nos vœux les plus sympathiques et de nos

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN, MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP. Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER, MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

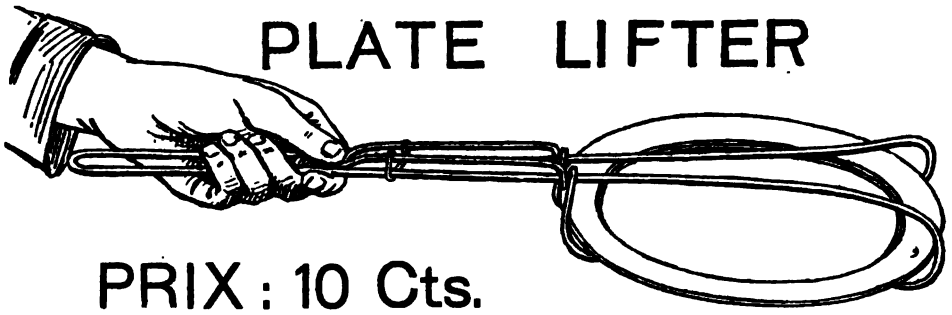
Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$10.00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

PATENT



PRIX : 10 Cts.

EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

plus chaleureuses recommandations dans le régiment où vous allez entrer. Jusqu'ici vous avez été un bon soldat, vous êtes un brave cœur, je le sais, et je ne doute pas que, par votre conduite, vous ne répariez un moment de défaillance.

—Oh ! oui, mon colonel ! s'écria vivement Robert, le front haut et les yeux brillants.

—Quant à vous, Grignon, reprit sévèrement le colonel, vous avez offert de l'argent à un de vos chefs, vous avez tenté d'acheter sa conscience, et n'y ayant pas réussi, vous l'avez lâchement dénoncé ; je vous inflige deux mois de prison, et souvenez-vous qu'un jour de prison de plus mérité par vous au delà de ces soixante jours, vous envoie aux compagnies de discipline.

Trois ans se sont passés. Robert vient d'entrer avec le numéro un à l'école de Saint-Maixent ; Clara, munie de ses diplômes, a été choisie par l'ancien colonel de Robert, pour institutrice ou plutôt pour amie de sa fille. Quant à Grignon, de sottises en sottises, de prisons en prisons, il s'est échoué aux compagnies de discipline ; et, cassant des cailloux sur la nouvelle route que le génie construit vers le Sahara, il gémit sur l'inutilité de ses billets de banque dans le désert morne et brûlant.

Cte d'Ibarrart d'Etchegoyen.

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - - **$1,000,000**
Réserve - - - - - - - **400,000**

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France: Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens

New-York: National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston: Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.
Chicago: National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

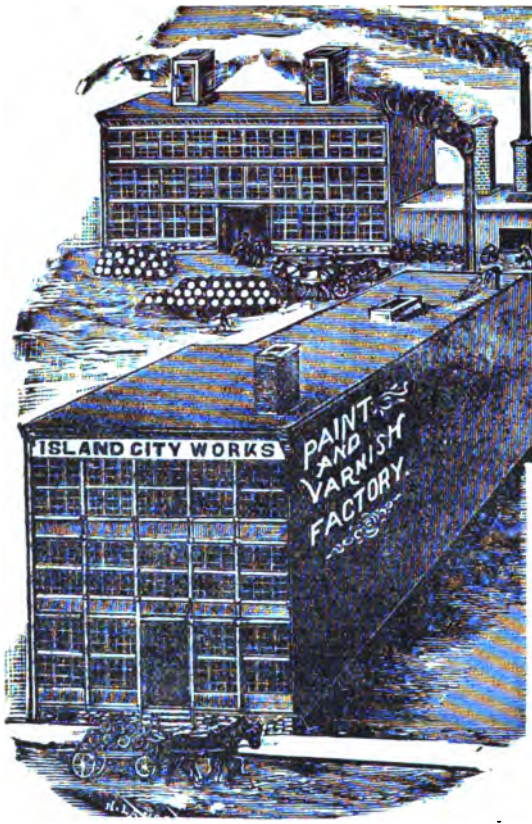
La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. 4—1898

A CONTRE-CŒUR

Pourrai-je jamais l'oublier, cette soirée du mois de mai de l'année dernière ? J'étais assise dans le grenier, et mes yeux, gros de larmes, se fixaient sur un bouquet de roses fanées ; le soleil couchant de cette soirée printanière, belle et douce, étalait une nappe d'or sur les murs rébarbatifs de l'hôtel de ville, et communiquait un éclat joyeux, même aux vitres ternes et couvertes de poussière, du grenier dans lequel je me trouvais ; mais je n'accordais aucune attention à tout ce qui m'entourait ; je m'obstinais à contempler les têtes affaissées du bouquet que mes mains soutenaient, et je me considérais comme la victime de Dieu et de l'humanité.

Et cependant, avec quelle humeur joyeuse j'avais salué l'aube de ce jour néfaste !... avec quel sentiment d'espérance confiante j'avais

☞ Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les femmes pâles et faibles.



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028 4-1898

pris des mains de Manette, notre vieille servante, ce bouquet composé de fragiles boutons de roses ! Avec quelle rougeur au visage, quelle agitation, j'avais ouvert le charmant billet, caché au milieu des fleurs ! Il n'était pas écrit à l'encre, sur du papier blanc, coutume banale, vulgaire, à la portée de tous... Non ; ce délicieux billet était imprimé en lettres d'or, sur du papier rose imprégné d'un parfum délicat, et il m'apportait, non pas de la prose, ce qui est à portée de toutes les intelligences, mais des vers... de vrais vers..

A ELLE :

Quand je regarde tes yeux,
O déesse enchanteresse,
Ces yeux qui...

Je n'ai pas retenu les vers, ni leurs rimes ; je ne devais pas les connaître, du reste ; maman, qui venant de la chambre voisine, s'était approchée de moi à mon insu, et lisait par-dessus mon épaule, saisit le joli papier rose et l'enfouit dans les profondeurs de sa poche.

—Maman, cette poésie m'est destinée !... m'écriai-je, dès que la surprise de l'attaque s'étant dissipée, je pus recouvrer la parole.

VIENT DE PARAITRE

CHARLES GUÉRIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

PIERRE J.-O. CHAUVEAU,

ILLUSTRÉ DE PLUS DE SOIXANTE GRAVURES PAR

J.-B. LAGACÉ

Un beau volume, format de la Revue. Pour le recevoir franco, par la poste, envoyer une piastre et demie à la

Compagnie de Publication de la Revue Canadienne

MONTRÉAL.

—Je le déplore, répondit-elle d'un ton sérieux, et même sévère, qui jusqu'ici n'avait jamais frappé mon oreille... Si je ne l'avais vu par moi-même je n'aurais jamais ajouté foi aux affirmations de Manette. Elle m'avait avertie qu'à l'insu de vos parents, vous receviez des bouquets et des lettres envoyés par des jeunes gens.

—Non, non... c'est un mensonge, m'écriai-je... pas de lettres et pas de fleurs... Une fois seulement, à la fin de l'hiver, un bouquet de violettes, et puis... aujourd'hui... ces roses, envoyées par....

Je m'arrêtai net ; non, je ne voulais pas le nommer, celui qui m'avait fait parvenir ces envois parfumés, et pour lequel j'étais une " déesse enchanteresse " ; je voulais garder pour moi seule ce secret qui me semblait avoir émancipé mes dix-sept ans ; à aucun prix je ne voulais le laisser pénétrer par ma mère, — qui, par le fait, n'était que ma belle-mère.

—Ces roses vous ont été envoyées, dites-vous, par.... Par qui ?.... reprit maman, en fixant sur moi un regard inquisiteur.

—Par quelqu'un ; je ne suis point disposée à subir un interrogatoire comme une petite fille désobéissante et coupable d'un méfait.

Avant d'acheter vos graines de fleurs, de legumes ou autres, demandez le plus important des catalogues de graines de l'Amerique, le

Burpee's Farm
Annual pour 1899

C'est un beau livre de 176 pages, splendidement illustré de centaines de gravures et de plusieurs planches en couleurs, peintes d'après nature. Il contient la description de vingt et une nouveautés, d'un grand mérite, et dit tout ce qu'il faut savoir sur les graines qui poussent le mieux.

Les graines de la maison ***BURPEE CROISSENT TOUJOURS,*** comme aussi le chiffre de ses affaires. Chaque printemps elle remplit plus de commandes qu'aucun grainier au monde. Joignez-vous à ses innombrables clients ! Pour avoir son catalogue, il suffit de le demander par carte-poste, adressée à

W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia, Pa., U. S.

2—1898

Et j'entourai le bouquet de mes deux mains, absolument résolue à ne plus me laisser arracher un mot de plus.

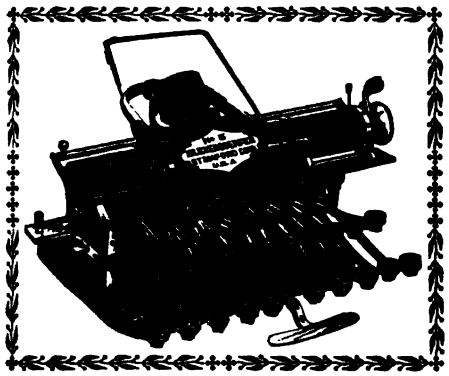
Quoique mes yeux fussent baissés vers le parquet, je voyais fort bien au travers de mes paupières, que le regard de maman ne me quittait pas, et qu'elle étudiait ma contenance.

Un long silence s'établit, et rien ne le troublait, sinon le mouvement régulier de l'horloge, et les sons du piano sur lequel ma jeune sœur—une demi-sœur— répétait la valse du beau " Danube bleu ".

—Adda, dit maman en rompant le silence, je ne veux pas avoir entendu les paroles que tu viens de prononcer ; je les attribue à une excitation passagère, et je les oublie. Mais je te prie instamment de me dire toute la vérité ; si tu t'y refuses, je me verrai dans la pénible obligation d'instruire ton père de cet incident. Et tu sais combien il est aisément irritable, depuis sa dernière maladie, et quels soins nous devons prendre pour écarter de lui toute émotion.

—Oh oui !... je le sais bien ; quand Emma ou Albert sont en jeu, dis-je, en fixant sur mon interlocutrice des regards étincelants, tout, en effet, est caché, dissimulé à mon père... Mais dès que

Calligraphie Artistique.



C'est la seule expression qui rende la netteté et la beauté de la calligraphie produite par le

CLAVIGRAPHE BLICKENSDEBFER.

Il produit l'écriture sans ruban et sauve bientot son coût par l'économie du ruban.

PRIX : SEULEMENT $35.00.

Cet instrument produit une écriture toujours visible aux yeux de l'exécutant, avantage qui à lui seul vaut l'argent. Il est facilement transportable, ne pesant que 6 lbs. Il a une capacité de 84 caractères et peut exécuter tout ce qu'un instrument de $125.00 peut faire, et il fera même mieux.

Nous avons aussi les Clavigraphes DUPLEX et JEWETT. Descriptions et prix envoyés franco sur demande.

CREELMAN BROS. TYPEWRITER CO.

Manufacture à Georgetown, Ont. Dépôt, 15, rue Adelaide, E. Toronto.

Pour Machines à tricoter actionnées par la main, par la vapeur ou l'électricité, veuillez nous écrire.

1—1898

j'agis contrairement à votre volonté, vous êtes immédiatement dans la pénible obligation....

—Que se passe-t-il ici, Louise ?... Et quel langage te permets tu de tenir, Adda ?....

C'était la voix grave de mon père qui interrompait notre dialogue ; il se trouvait sur la vérandah, et sans que nous ayons perçu le bruit de ses pas, s'était arrêté sur le seuil de la chambre dans laquelle cette discussion avait lieu.

Tout mon courage faiblit, et ma force de résistance m'abandonna ; je baissai les yeux, pour *de bon*, cette fois, et contemplai le dessin du tapis qui couvrait le parquet, tandis que maman s'empressait de se rapprocher de mon père, et, posant la main sur son bras, elle lui dit :—Adda force l'expression, mon ami... sa pensée ne va pas si loin ; il n'y a entre nous qu'un fort léger dissentiment... une différence d'appréciation.

—Il n'y a pas seulement un léger dissentiment, m'écriai-je avec colère, secrètement confuse de constater que cette belle-mère exécrée s'efforçait de me disculper ; ma pensée était d'accord avec les termes que j'ai employés. Maman n'a certainement pas le droit

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

de me surveiller comme elle le fait, et de me traiter en petite fille. J'ai dix-sept ans !... Je suis arrivée à l'âge de raison.

—Du moins tu devrais y être, répondit mon père en fronçant le sourcil ; mais quand ta conduite est celle d'une enfant mal élevée, il faut bien que tu te résignes à être traitée comme tu le mérites. Puis-je te prier, Louise, de faire connaître, sans détours comme sans atténuation, le sujet du débat qui a causé l'irritation d'Adda ?

Ces termes d'irréprochable politesse enveloppaient un commandement auquel il fallait obéir. Maman reconstitua la petite scène qui venait de se passer, et, soit dit à son honneur, elle trouva le moyen d'être rigoureusement sincère, sans trop m'accabler ; mon père réclama le billet que je n'avais pas eu, hélas ! le temps de lire, pour en graver les termes dans ma mémoire ; je dirigeai à la dérobée un regard sur son visage... Me trompé-je ?... Un sourire détendit ses traits habituellement si sévères ; cela dura peu ; la physionomie de mon père reprit sa gravité ; mais une expression ironique que je connaissais bien et que je redoutais plus que le sermon le plus humiliant, resta fixée sur ses lèvres.

—Oh ! oh !... fit mon père, cela commence bien ; certainement je serais très flatté, ma chère Adda, si tu ressemblais à l'idéal que

L'encre avec laquelle nous imprimons la REVUE CANADIENNE nous est fournie par

The Queen City Printing Ink Co.

Bureau : 347 Dearborn St., Chicago. **Fabrique : Cincinnati, O.**

4—1899

ce jeune poète chante en des vers qui doivent aller loin, si l'on en juge par l'extraordinaire quantité de pieds dont il les a pourvus. Pour le moment, la ressemblance entre ledit idéal et toi m'échappe ; laissons cela ; je ne veux pas perdre mon temps à relever l'inconvenance de ta conduite envers ta mère , je laisse à ton propre jugement le soin de reconnaître l'énormité de tes torts ; mais tu comprendras qu'une pénalité quelconque soit attachée à ta conduite ; je ne puis te permettre, les circonstances étant données, d'assister aujourd'hui à la fête que donnent, dans leur jardin, le colonel de Roser et Mme de Roser. Il n'est point douteux que le poète dont je viens de parcourir l'élucubration, soit l'un des subalternes et des protégés du colonel.... Et mon père agitait avec dédain la jolie feuille de papier rose.... Je ne veux à aucun prix, reprit-il, lui fournir une nouvelle occasion de recourir à sa muse ta mère trouvera pour ton abstention une excuse très valable, et saura la faire agréer à Mme de Roser.

—Mais, papa, dis-je, pâle de terreur et d'une voix que l'émotion étranglait, cela ne se peut !... Tu ne parles pas sérieusement ! Que

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.

BURPEE'S
Seeds Grow
and are always the
Best that Grow!
as proved by thousands of trials at our famous FORDHOOK FARMS,—the largest trial grounds in America.
BURPEE'S
Farm Annual
for 1899—mailed FREE to all
A handsome new book of 176 pages,—tells the plain truth about Seeds, including rare Novelties which cannot be had elsewhere. Beautiful colored plates and hundreds of illustrations from nature. Gives practical information of real value to all who would raise the choicest Vegetables and most beautiful Flowers.
Write a postal card TO-DAY!
W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia

pensera de moi Mme de Roser, et... et... tout le monde ? Hier soir encore, j'ai causé de cette fête avec Elfriede Wachler, et nous avons fait toutes sortes de projets... Non, cher papa, tu ne voudras pas m'infliger une pareille humiliation... dis, c'était seulement pour me faire peur... Tu ne peux être assez cruel pour m'interdire un plaisir dont la perspective m'enchante depuis plusieurs semaines !

—Assez, Adda ! Pas un mot de plus ; monte dans ta chambre ; nous allons causer, ta mère et moi, de la meilleure décision à prendre en cette circonstance.

Je tentai encore de fléchir mon père ; mais aux premiers mots que je me hasardai à prononcer, je rencontrai son regard et je compris que sa décision était irrévocable ; je courbai la tête, et m'éloignai.

Dans le silence et la solitude de ma chambre, je donnai un libre cours à ma douleur ; les larmes de la colère et de la déception coulèrent à flots pressés, et des paroles amères se pressaient sur mes lèvres.

Que dirais-je à mes amies ? Comment oserais-je reparaître devant Mme de Roser, si mon père demeurait inflexible, et s'il m'était interdit de prendre part à cette fête, si impatiemment

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $78.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... $1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol..... 2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol. 2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (Voyage autour du monde). 177 dessins. 1 vol..... 2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol..... 2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol..... 1 15
Autour de la Lune. (Suite de De la Terre a la Lune). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol. 1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol... 1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol... 1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol..... 2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol..... 1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
La Jangada. (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Rayon-vert. 44 dessins. 1 vol..... 1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol..... 1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol..... 2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol..... 1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Nord contre Sud. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Famille sans Nom. (Episode des événements de 1837, au Canada.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol..... 2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Claudius Bombarnac. (Carnet d'un Reporter). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol..... 1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 108 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75

☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à	**$1 15**	**brochés,**	**$1 50**	**reliés.**
"	1 75	"	2 50	"
"	2 25	"	3 00	"
"	2 50	"	3 25	"

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disposition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procurer. à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit en peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informations dont ils peuvent avoir besoin pour faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plus agréable peut trouver une jeune fille que celle de former une collection d'œuvres d'art, dans un album, qui deviendra par la suite une source intarissable de plaisir pour toute la famille et un sujet de conversation utile et intéressant, avec les amis, pendant les longues soirées d'hiver?

Le jeune homme qui a eu l'avantage de faire un voyage à travers les monuments de la vieille Europe, peut revoir les merveilles qu'il a visitées et raconter ses voyages en montrant dans la réalité d'une photographie les édifices et les œuvres d'art qu'il a admirés.

On est souvent embarrassé dans le choix d'un présent à faire. Quelques photographies sont toujours acceptables et forment un souvenir que l'on a toujours devant les yeux, soit qu'on les fasse encadrer, soit qu'on les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulière. Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu'il traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, soit pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant aux arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations ou donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui compte plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme moderne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans le premier numéro de la revue de cette année, 1895.

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30	feuilles	6⅛ × 8¼	90 cts
½ reliure plat en toile	50	"	6½ × 8¼	$1.50
½ " " "	100	"	" "	2.25
½ " " "	50	"	8¼ × 10½	2.50
½ " " "	100	"	" "	3.25
Pleine reliure, doré sur tranche.	50	"	" "	7.50
" " " "	100	"	" "	9.00
½ reliure plat en toile	50	"	9¼ × 11½	3.50
½ " " "	100	"	" "	4.00
½ " " "	100	"	10½ × 13	4.50

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,
d'après A. Dieffenback.

N. ANTOINE & FILS

Récompenses à toutes les Expositions auxquelles la maison a pris part

Exposition universelle, Paris 1889 :

: : . : : MÉDAILLE D'OR

Amsterdam, 1883 ;
Anvers, 1885 ;
Barcelone, 1888 ;

MEDAILLES D'OR

ENCRE COMMUNICATIVE

VIOLET NOIR

La seule donnant des copies parfaites plusieurs mois après l'écriture.

ENCRE MODERNE

NOIR FIXE INALTERABLE

Très noire en écrivant et résistant à l'usage du papier buvard.

ENCRE BLEU-NOIR

ENCRE ECARLATE

ENCRE DE L'ÉTAT CIVIL,

A l'usage de MM. les Officiers ministériels

En vente chez tous lez Papetier

EN FRANCE ET A L'ETRANGER

L'Enameline est le Brillant moderne pour Poêles, c'est-à-dire A LA HAUTEUR DE L'EPOQUE; car son application a lieu sans travail, sans poussière et sans odeur. En une minute, ce brillant donne à un vieux poêle rouillé l'apparence d'un poêle neuf. Préparé en pâte, pain ou liquide.
J. L. PRESCOTT & CO., NEW YORK.

attendue ? C'était la première réunion importante à laquelle il m'avait été permis d'assister ; et j'avais éprouvé une joie qui confinait au délire, lorsque, le matin de ce jour affreux, Manette avait apporté dans ma chambre une robe neuve, en vaporeuse mousseline blanche, ornée de ravissants nœuds roses ; elle avait étalé soigneusement cette robe sur mon lit... et le spectacle que m'offrait cette toilette, m'apparaissait maintenant comme l'un des plus cruels que la destinée pût jamais m'infliger ; dès que mes regards s'y arrêtaient, les larmes coulaient à flots, fournies par une source qui semblait intarissable.

Mon père avait été, dès l'origine de la proposition, hostile à son acceptation : il avait cédé uniquement aux prières de maman, comme du reste, l'hiver précédent, quand il avait été question de me conduire dans les soirées de lecture qui avaient lieu chez Mme de Roser ; il voulait absolument m'interner dans la chambre des enfants, et se refusait à comprendre que j'avais dix-sept ans, ce qui est l'âge d'une jeune fille.

C'était dans la maison de Mme de Roser, dans un cercle choisi, volontiers raillé par les gens frivoles, que j'avais fait mon entrée dans le monde.... cette *entrée* que les jeunes filles ambi-

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

MONTREAL.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3 20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international, théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin, qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot, V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

ÉTUDES

publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Revue bimensuelle, s'occupant des hautes questions du jour, traitées de main de maître. Chaque numéro contient une *Revue des livres* les plus importants parus dans la quinzaine.

ABONNEMENT, $6.00 PAR ANNÉE.

LA REVUE GÉNÉRALE

La plus importante des revues belges. Paraît le 1er de chaque mois, par livraison de plus de 160 pages, dont une partie illustrée de phototypies, et une autre, bibliographique, en petit texte ; chacune de ces parties ayant une pagination distincte, forme des volumes séparés de la revue, qui elle-même forme par an deux volumes de plus de 800 pages chacun. Tous les abonnements datent du 1er janvier.

ABONNEMENT, $3.00 PAR ANNÉE.

TOUS CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

tionnent et redoutent à la fois ; là se rassemblaient quelques intelligences d'élite autour d'une maîtresse de maison à la fois intelligente et spirituelle, aimable et instruite. C'est là que je l'avais vu pour la première fois... lui... ce joli officier de cavalerie, Rodolphe de Selten, neveu de la maîtresse de la maison ; dès la première rencontre, il avait pris près de moi l'attitude d'un chevalier attentif et soumis ; quand on représentait des tableaux vivants, il était toujours mon *partner ;* personne ne lisait mieux que lui les œuvres des grands poètes ; personne ne communiquait aussi bien que lui, un charme particulier aux compositions même d'ordre inférieur ; et lorsque, ému des sentiments qu'il exprimait si bien, il levait au ciel ses beaux yeux bruns, il était vraiment irrésistible, ce lieutenant des hussards rouges.

Les heures s'écoulèrent ; j'étais assise dans un coin de ma chambre, pleurant silencieusement, ou bien trépignant dans un accès de colère. Tout à coup on frappa à ma porte ; c'était maman, qui d'un ton de tristesse et de commisération, me priait d'ouvrir ma porte, en ajoutant qu'elle désirait causer avec moi. Je lui répondis vivement, négativement, et je ne bougeai pas de ma

Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

FERDINAND BRUNETIÈRE, *de l'Académie française*
Manuel de l'histoire de la littérature française.
1 vol. petit in-8°, br. 5 fr. Relié 6 fr. 75 c.

Morceaux choisis des écrivains du seizième siècle avec notices et notes, par **MM. Darmesteter**, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et **Hatzfeld**, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Un vol. in-12, cartonné. **3 francs.**

Recueil de morceaux choisis des Auteurs français (*Prosateurs et Poètes*)
par **N.-M. BERNARDIN**
Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, Docteur ès lettres.

Chaque siècle est précédé d'un tableau sur la littérature.

XVIIe Siècle. — 1 vol. in-12, cartonné ..... **2 fr. 25 c.**
XVIIIe Siècle. — 1 vol. in-12, cartonné ..... **2 fr. 25 c.**
XIXe Siècle. — 1 vol. in-12, cartonné ..... **2 fr. 25 c.**
Le même ouvrage (Enseignement moderne). In-12, cartonné. Ch. vol. ..... **2 fr. 25 c.**
Le même ouvrage (Enseignement secondaire des jeunes filles).—1 vol. in-12, relié toile. Chaque volume ..... **2 fr. 50 c.**

Morceaux choisis de VICTOR HUGO PROSE POESIE

2 *Volumes.* Chaque vol., broché ..... **3 fr. 50 c.**
in-16 — cartonné ..... **4 francs.**
— élégamment rel. en mouton plein, tr. rouge ..... **5 francs.**

place ; après quelques instants d'attente, je l'entendis descendre lentement l'escalier et s'éloigner. Peu après Manette me cria par le trou de la serrure, qu'elle m'apportait mon dîner ; j'ouvris la porte pour déclarer à la vieille servante qu'elle avait pris une peine inutile, vu que l'appétit me faisait défaut ; mais quand j'aperçus un plateau fort bien garni, et que l'odeur de quelques petits plats succulents vint jusqu'à moi, je changeai d'avis ; l'appétit que je croyais absent s'éveilla, et je pris le plateau des mains de Manette.

Qui est-ce qui avait pu suggérer à maman l'inspiration de composer le menu du repas avec les mets que je préférais ? Était-ce par grandeur d'âme, ou, ce qui paraissait infiniment plus probable, par raffinement de méchanceté ? En entamant une certaine crème aux fraises, il me sembla que mon ressentiment s'apaisait ; mais lorsque ma faim se trouva apaisée, mon cœur s'endurcit à nouveau et je regagnai l'angle de la fenêtre en me livrant à la rancune qui grondait en moi.

Bientôt l'espace me parut trop restreint autour de moi, et l'air suffocant. Dehors ! Dehors !... Je ne pouvais plus tenir entre ces quatre murs.

Oui... Mais où aller ? Je ne voulais pas descendre au jardin, dans la crainte d'y rencontrer mes parents, et moins encore me rendre dans le parloir, lieu de réunion pour toute la famille. Il ne me

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes, 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud: JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol. 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud: HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud: HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste): ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 3 50

Nicolas: DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas: LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas: LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*Etat chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas: L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard: DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard: LE COLLÈGE CHRÉTIEN :.

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard: LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard: LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

A NOS LECTEURS

Les collections complètes des 34 volumes de la REVUE CANADIENNE sont très rares et bien recherchées, surtout par les bibliothèques publiques des Etats-Unis. Nous pouvons cependant en procurer encore quelques-unes à ceux qui nous le demanderont.

***

Nous avons souvent des demandes pour des numéros et même des volumes détachés de la REVUE. Ceux de nos lecteurs qui en auraient dont ils peuvent disposer, sont priés de nous en envoyer une liste, avec que les prix qu'ils désirent en avoir. Nous pourrons ainsi leur rendre service, aussi bien qu'à ceux qui désirent se procurer ces parties détachées.

***

Nos lecteurs sont instamment priés de remarquer que, pour cesser de recevoir la REVUE CANADIENNE, il faut donner avis de son désir, *verbalement ou par écrit*, avant le 15 décembre, suivant les conditions imprimées sur la première page de chaque numéro. Il ne suffit pas, pour se désabonner, de refuser un numéro qui arrive par la poste. Les numéros ainsi refusés sont détruits par les autorités postales, suivant la loi qui régit maintenant les journaux et revues transmis par la malle. Et, comme la REVUE est imprimée par contrat à nombre égal chaque mois, la perte d'un numéro entraîne la perte de tous les numéros correspondants pendant l'année. Il serait injuste de s'attendre à ce que LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE subisse une perte causée par la négligence de l'abonné à se conformer aux conditions de cette publication.

LE DIRECTEUR.

---

restait plus d'autre asile que le grenier, situé au-dessus de l'aile voisine, si souvent fréquenté par moi quelques années auparavant. Au milieu des meubles de rebut, des objets de toute nature que depuis mon arrière-grand'mère chaque génération avait amoncelés dans ce grenier, j'avais toujours trouvé un intérêt de curiosité et une source d'émotions diverses ; je me plongeais durant des heures entières dans la contemplation des sièges à hauts dossiers, des faïences fêlées, des tapisseries rongées par les vers ; sous l'unique fenêtre donnant sur le jardin, il y avait un *recoin* délicieux, dans lequel je m'étais blottie plus d'une fois, en compagnie d'un livre, tandis que maman était sortie, en me laissant dans la chambre des enfants, avec la certitude que je ne m'en écarterais pas ; là, j'oubliais le boire et le manger pour me livrer à une ivresse d'un genre particulier, pour rêver que j'avais vécu à chacune des époques éloignées représentées dans ce garde-meuble. J'avais été une dame châtelaine, remettant une écharpe brodée par elle au féal époux qui partait pour la Palestine ; j'avais figuré dans les cours du seizième siècle, assisté en qualité d'ambassadrice aux fêtes dans lesquelles Louis XIV dansait des ballets, puis crêpée, poudrée, avec deux ou trois mouches parsemées sur mon visage, j'avais vécu au dix-huitième siècle.

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Ce fut vers ce refuge que je me dirigeai aujourd'hui, en tenant le bouquet, source de mes maux, et qui pour cette raison, sans doute, m'était devenu encore plus cher ; je m'élançai au travers du corridor, et gagnai l'aile de la maison élevée d'un seul étage, au-dessus duquel régnait ce vaste grenier ; je ne rencontrai personne ; je pus donc gagner mon asile à l'insu de tous, et me livrer à mes tristes pensées, sans craindre d'y être arrachée.

Mon front était brûlant, mes yeux gonflés par les larmes que j'avais versées ; je contemplai avec un profond sentiment de détresse, les objets si familiers dont j'étais entourée : la guitare dépouillée de ses cordes, ce portrait dont aucun trait n'était plus visible, sinon deux yeux de spectre.... Et je me demandai si parmi mes aïeules, il y en avait eu une seule qui ait été aussi malheureuse que moi en ce jour. Privée de cette fête si brillante, assise dans un grenier, au lieu de jouer au crocket sur la vaste pelouse, puis de danser au son d'un orchestre renommé, à la clarté des lustres... c'était vraiment un de ces malheurs que l'âme humaine ne peut endurer, et sous lequel elle succombe.

Cette pensée me fit défaillir ; ici aussi, l'air me manquait ; j'ouvris la fenêtre toute grande et m'y accoudai pour respirer librement ; puis je me laissai tomber sur un vieux divan, recouvert d'une étoffe de crin, et j'appuyai ma tête fatiguée contre l'un de ses coussins éventrés ; le soleil de l'après-midi inondait le grenier et réveillait çà et là une étincelle dans le tas des vieux objets dont il était encombré ; des milliards de parcelles impalpables dansaient au travers du rayon de soleil qui traversait ce grenier ; je

Elles désirent avoir un Remède qui leur Rendra la

Santé.

La plupart des maladies qui affligent les jeunes femmes, ont pour cause la faiblesse ou l'altération du sang.

Il faut donc pour combattre efficacement une maladie, aller droit au but, en purifiant et en fortifiant le sang qui est la source même de la vie.

Le Vin St-Michel contient toutes les propriétés essentielles à un Tonique stimulant, ferrugineux, reconstituant et nutritif qui rendra la **Force**, la **Vigueur**, la **Santé** aux jeunes femmes pâles, faibles et amaigries.

fermai les yeux pendant quelques instants ; mais j'entendis bientôt le gravier des allées du jardin craquer sous les pieds de promeneurs, et les voix de ceux-ci s'élevèrent distinctement jusqu'à moi ; c'étaient mon père et maman qui s'approchaient lentement, en se dirigeant vers un banc placé sous l'avant-toit de cette aile de la maison ; je frémis, je retins ma respiration à la pensée qu'ils apercevraient la fenêtre ouverte par moi, et peut-être moi-même ; mais tous deux étaient absorbés par leur conversation ; ni l'un ni l'autre ne levèrent les yeux vers le grenier.

—Tu n'as pas essayé une seconde fois de voir Adda ? dit mon père en s'asseyant avec lassitude sur le banc, tandis que maman étendait soigneusement une couverture sur ses genoux.

—Non, répondit-elle ; je n'ai pas osé renouveler la tentative, puisque, aussi bien, je n'avais pas réussi à te faire revenir sur ta décision, un peu cruelle, il faut en convenir ; j'ai pensé qu'à tous égards mieux valait laisser cette pauvre enfant à elle-même pendant quelques heures.

☞ Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de première qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL.

—" Cette pauvre enfant " !... dit mon père en se redressant vivement... Il n'y a en jeu dans toute cette sotte affaire, que de la vanité blessée, de l'obstination, une bouderie puérile... rien de plus ! Nous avons été trop indulgents pour elle. Mais, Dieu merci, il est temps encore de faire comprendre à Adda, qu'en dépit de ses dix-sept ans elle n'échappe point à l'autorité, à la protection paternelle.

—Calme-toi, mon cher Jean ; songe à la cruelle déception qu'éprouve cette enfant ; il y a longtemps qu'Adda se réjouit de se rendre à cette fête, qui est pour elle le premier grand bal, et la voilà obligée de renoncer à un plaisir envisagé comme d'autant plus désirable, qu'il lui est plus inconnu. Mais elle est trop intelligente, elle a le jugement trop sain pour ne pas comprendre qu'en cette circonstance, comme dans tous les cas pouvant se présenter, ses parents n'ont en vue que son bonheur. En ce qui concerne l'envoi des fleurs et des vers, — je suis persuadée qu'il émane du jeune lieutenant, M. de Selten, dont l'empressement ne m'a point échappé, et qui s'arrange toujours pour nous rencontrer dès que nous sortons, — c'est purement un enfantillage, quelque chose comme les jeux des enfants qui jouent au soldat, ou bien à la *Madame ;* Adda, avant peu, rira de cet incident qui

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME
EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HU LES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

n'a pour moi aucune importance. Son imagination s'en occupe ; son cœur n'y a aucune part ; elle est surtout charmée d'être considérée comme une *grande personne*, lorsqu'elle touche encore de si près à l'enfance.

Jusqu'ici, j'avais écouté chacune des paroles prononcées par ma belle-mère, avec une sorte de confusion mélangée de gratitude... Je me sentais presque disposée à lui pardonner son intervention dans mes affaires personnelles ; mais ces derniers mots effacèrent ces impressions erronées et ma haine contre elle se ranima ; je ne pus m'empêcher de trépigner avec colère et même, quoique cette conduite soit des plus blâmables chez une jeune fille bien élevée, je ne pus m'empêcher de lui montrer le poing.

—Je me suis déjà demandé quelquefois, reprit cette belle-mère abhorrée, si le parti le plus sage ne consisterait pas à éloigner Adda de nous pendant quelques mois ; nous pourrions peut-être l'envoyer chez ta sœur, à Hanovre, ou bien chez Mme de Rehfeld, à Wiesbaden.

(A suivre)

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LECTURES MORALES ET LITTERAIRES

POUR LES FAMILLES, PENSIONNATS, COLLÈGES, ETC.

Inventaire de ma chambre, par Marie O'Kennedy. 1 vol 9 x 6 ..... 0 63

Bouton de rose et souci, par Marie O'Kennedy. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

Souvenirs d'une pensionnaire, suivi de *le Voyage d'un gâteau* par Marie O'Kennedy. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

Ces ouvrages ont été couronnés par la Société d'encouragement au bien et par la Société d'instruction et d'éducation.

Les Récréations de la jeunesse, illustrées de nombreuses gravures. 1 vol. 10 x 6½ 0 38

Récits et souvenirs, recueillis et offerts aux jeunes gens pour les diriger dans le choix d'un état, par Louis Desormes. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Les hommes forts par le travail, la persévérance et la sobriété, par J. M. de Gaulle. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Napoléon et Dioclés, ou le Triomphe de la faiblesse sur la force, au temps de Dioclétien, par l'abbé Anglade. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 33

Esquisses morales et historiques, souvenirs de quinze années, par Georges de Cadoudal. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

Claire et Léonie, ou les Jeunes filles du catéchisme de persévérance, par Marie Curo. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

Vie anecdotique de Pie IX, par André Dufaut. 1 vol. 7½ x 4½ 0 38

Julius et Miriam, épisode du siège de Jérusalem, par Mme. F de Nocé. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 63

—Le même ouvrage relié toile rouge 0 88

Stella, ou Jeune blanche et vieux noir, par Mme de Martigny. 1 vol. 7½ x 4½ 0 38

Histoires et souvenirs, par Madame de Martigny. 1 vol. 9 x 5½ 0 38

Les trois filles du ciel, ou la foi, l'espérance et la charité, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7 x 4½ relié toile 0 50

Les deux orphelines, ou mauvaise tête et bon cœur, suivi de *Elisabeth ou la jeune Béarnaise,* par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7 x 4½ 0 33

L'Etoile de la mer, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 38

La famille Dumonteil, ou Explication des sept sacrements, par Madame Marie de Bray. 1 vol. 7¼ x 4½ 0 33

Voyage à Constantinople, par Baptistin Poujoulat. 1 vol. 7¼ x 4½ relié toile 0 50

Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre, par Emma Faucon. 1 vol 7¼ x 4½, relié toile 0 50

Le jardin des enfants, ou Légendes pour les enfants, par le R. P. Hattler, S.J., traduit de l'Allemand. 1 vol. 9 x 6 ..... 1 50

Le même ouvrage en 4 volumes se vend séparément comme suit :

1er vol. **L'Hiver,** 7 x 4½ 0 50

2e " **Le Printemps,** 7 x 4½ 0 50

3e " **L'Eté,** 7 x 4½ 0 50

4e " **L'Automne,** 7 x 4½ 0 50

Fleurs eucharistiques, par J. M. A. Nouvelle édition illustrée. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Le Livre jaune, par A. Verley ; illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

La Charité enseignée aux enfants, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

L'Autre monde, par J. M. A. ; illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

La Boussole de la vie, par J. M. A., ouvrage illustré de nombreuses gravures. 1 vol. 9 x 6 .. 0 25

La religion défendue par ses ennemis, avec exemples, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Conversions au XIXe siècle, par J. M. A., illustré de nombreuses gravures. Le P. Hermann —Babinet.—Le docteur Nélaton.—Raymond Brucker.—Littré.—Frédéric LePlay.—Louis Veuillot.—Marie-Alphonse Ratisbonne.—Paul Féval.—Chevreul.—Corot. 2 vol. 9 x 6 ..... 0 50

La Main de Dieu, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

Les Frères des anges, recueil d'histoires sur la première Communion, par J. M. A. 1 vol. 9 x 6 ..... 0 25

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

3—1898

ECHOS OU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; —surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 3—1898

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du Messager Canadien du Sacré-Cœur se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Cadrans, Billets-Zélateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de Jésus, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de Jésus.

Adressez toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Gésu,
Montréal, Canada.

8-93-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES.

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

2—1898

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par M. ALPHONSE LECLAIRE, au ministère de l'Agriculture.

LA REVUE CANADIENNE

HARVARD COLLEGE LIBRARY
JUN 2 1899
CAMBRIDGE, MASS.

SOMMAIRE

402.—Une nuit pendant la fuite en Egypte, gravure frontispice, d'après..... .....**Luc Olivier Merson**

403.—Le mariage de Marie, par..... .....**Alphonse Leclaire**

405.—Le mariage de la Vierge, gravure, d'après.....**W. A. Bouguereau**

409.—La merveille de l'Occident *(suite et fin)*, par...**Lawrence Drummond**

423.—Discours et Conférences, par Thomas Chapais, par..**A. B. Routhier**

431.—Les fables de La Fontaine (*suite et fin*), par...**M. l'abbé G. Bourassa**

441.—La pluralité des mondes habités (*suite et fin*), par.....**Jos. Royal**

453.—Une dot, scène de mœurs françaises, par.....***

469.—A travers les faits et les œuvres, par.....**Ths Chapais**

478.—A travers les livres et les revues, par..... **A. L.**

479.—Table des matières.

A contre-cœur, nouvelle intercalée dans les annonces.

= 35e ANNÉE =

JUIN 1899

La Cie de Publication de la Revue Canadienne, Montréal.

Le papier employé pour cette REVUE est fabriqué par ALEX. BUNTIN & SON, Valleyfield.

VIN MARIANI

LE PLUS EFFICACE ET LE PLUS AGREABLE

DES

TONIQUES ET DES STIMULANTS

REND

la SANTE, la FORCE, l'ENERGIE et la VITALITÉ.

Témoignage de Monseigneur Clément :

" Désormais, je ne m'embarque plus sans une provision de Vin Mariani, ce tonique et fortifiant breuvage. "

† CLÉMENT, Arch. de Carthage

LAWRENCE A. WILSON & CIE

MONTREAL

Seuls Agents au Canada.

MAISON FONDÉE EN 1852.

CHAS LAVALLÉE,

(*Successeur de A. Lavallée*)

Importateur d'Instruments de Musique de toute espèce.

Réparations de toutes sortes exécutées à bref délai.

Toujours en stock des instruments pour orch re et fanfare à prix très réduits. ***Violons faits à ordre.***

Agent pour F. Besson, de Londres, Ang., Pellissons, Guinot & Cie, de Lyon, France, Jérôme Thibeauville-Lamy, Paris, France.

No 35, Côte St-Lambert, Montréal.

11—98

LA

REVUE CANADIENNE

Religioni, Patriae, Artibus

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PAR LIVRAISON DE 64 PAGES

Formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 800 pages, orné d'un grand nombre de gravures artistiques reproduisant les tableaux des maîtres dans l'art de la peinture.

ABONNEMENT

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE :

ANADA ET ETATS-UNIS	**$2.00**
RANCE	**12 frs**
NGLETERRE	**10 shellings**

abonnements sont pris à l'année jusqu'à révocation formelle faite par le souscripteur.—Les abonnements datent du 1er janvier.—Tout souscripteur qui n'a pas formellement renoncé à son abonnement avant le 15 décembre, est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

OUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

S'adresser, pour tout ce qui regarde l'administration, les abonnements les annonces, à La Cie de publication de la Revue Canadienne.

Pour la rédaction, à M. Alphonse Leclaire, 290, rue de l'Université.

Il sera rendu compte, dans le Bulletin bibliographique, de toutes les lications dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Sans équivoque et en toute sincérité.

Nous maintenons que le travail de la semaine deviendra un véritable passetemps d'une heure si l'on se sert du

BOND'S SOAP

SAVON DE BOND.

C'est le plus merveilleux savon du monde pour nettoyer et remettre à neuf.

Il polit tout, excepté les manières,
Il éclaircit tout, excepté les idées,
Il nettoie tout, excepté les mœurs,
Il idéalise tout, excepté les pensées.

Il donne aux objets en fer-blanc l'apparence de l'argent, à ceux en cuivre l'apparence de l'or. Il embellit même l'argenterie. Avec lui les ustensiles de cuisine et de laiterie deviennent propres et brillants, le cuivre reluit comme du verre. Les parties brillantes des Bicycles, Harnais et des Machines reluisent comme du neuf.

Le **savon Bond** est le meilleur de l'univers pour les statues et sculptures de tous genres ; il nettoye à la perfection les marbres, marches en pierre et pavés en tuiles. Pour laver les planchers, le linoléum, les peintures et enlever les saletés ou taches de graisse n'importe où, il est incomparable.

AGENCE DU SAVON BOND, No 1, rue Ste-Hélène,

MONTREAL.

11—98

CAFÉSANTÉ FORTIER

Une véritable nourriture sous une forme liquide.

Le meilleur des toniques, fortifiant et nourrissant. S'emploie au lieu de thé et café, dans les cas de **Dyspepsie, Constipation, personnes débiles et nerveuses, pauvreté de sang, nourrices et enfants faibles.** Hautement recommandé par les médecins.

Lisez l'analyse et jugez par vous-même quelles sont les propriétés du Cafésanté.

ANALYSE

Montréal, 19 avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs,—Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier. C'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka. Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents. Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M. D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.

EN VENTE PARTOUT, PRIX : 20 cts.

LA CIE CAFÉSANTÉ

4, rue St-Laurent, Montréal.
Québec, J. P. Coutlée, 322, rue St-Jean.
Trois-Rivières, L. T. Cormier.

11-98

—Non, répondit mon père avec brusquerie ; ne me parle pas de ces grandes villes et de ces lieux de plaisir, comme Hanovre, ou Wiesbaden ; je souhaite vivement de pouvoir éloigner Adda d'ici ; mais je ne veux pas la faire tomber de Charybde en Scylla, c'est-à-dire l'enlever aux distractions qu'elle trouve ici pour la plonger dans le tourbillon mondain, au sein duquel s'agitent ma sœur et Mme de Rehfeld... La thèse changerait complètement, si ta sœur Mathilde voulait se charger d'Adda pendant quelque temps.

—Mathilde !... Mais, mon cher Jean, le châtiment serait vraiment trop sévère pour Adda. Tu n'ignores point combien cette solitaire maison des Bruyères est un séjour monotone pour une jeune fille pleine de vie, en qui respire la gaieté et le goût du plaisir. Ma pauvre sœur est entièrement consacrée aux soins que réclame l'état de son plus jeune fils ; quant à Éverard, tu sais aussi qu'il envisage l'existence d'une façon bien sévère, je dirais presque trop rude et trop austère.

—C'est précisément pour ces raisons que ce séjour serait bienfaisant, reprit mon père ; Adda est une enfant qui a été gâtée par moi, par toi, par tout le monde. Quand donc ses vœux ont-ils rencontré un obstacle ? Ne lui a-t-on pas épargné toutes les épines qui l'auraient pu meurtrir ? Elle n'a connu que les joies d'une existence

J. BBUNET

Manufacturier et Importateur

DE

Monuments en Marbre et en Granit

EN GROS ET EN DETAIL.

Propriétaire de carrières de granit rouge, rose et gris.

Fait aussi toute espèce d'ouvrages pour bâtisses, en ville, comme au cimetière.

Estimations données pour toute sorte d'ouvrages, sur demande.

La statue du monument Plamondon, sculptée dans nos ateliers, est la première statue en granit faite dans la province de Québec.

La sculpture, les inscriptions et les moulures sont exécutées dans nos ateliers par des machines à air comprimé, les seules de ce genre qu'il y ait au Canada.

BUREAU et ATELIERS:

COTE-DES-NEIGES

près Montréal.

TELEPHONE BELL 4666

Connexion gratuite avec la ville

11-98

PEINTURE ET DECORATION

MOREL & CIE

ENTREPRENEURS

Spécialité : Edifices Religieux.

Atelier, 1337a, rue DeMontigny

MONTREAL.

6—90

ensoleillée, et croit avoir des droits légitimes à la jouissance d'un bonheur sans mélange, comme sans interruption. Il est temps—sous peine de bien cruelles déceptions — qu'elle envisage la vie sous ses aspects sérieux.

Avant que maman eût pu lui répondre, mon père continua : " Nous reprendrons cette conversation ; pour le moment il faut rentrer ; la température a fraîchi et la soirée s'avance. "

Je perçus aussitôt le bruit des pas qui s'éloignaient ; à peine mes parents étaient-ils hors de portée de la voix, que je bondis hors de ma place, et que j'éclatai d'un rire strident.

Moi, j'allais être chassée comme une enfant insubordonnée ! On allait m'exiler, dans cette horrible maison des Bruyères... Je serais forcée d'habiter avec cette sœur aînée de ma belle-mère, que j'avais toujours détestée, avec son insupportable fils — le pauvre malade Gauthier ne comptant pas naturellement : je serais renfermée dans cette habitation isolée, dans ce désert !

Je n'avais vu cette pseudo-tante — car elle n'était pas plus ma tante que sa sœur n'était ma mère — qu'une seule fois ; mais cela m'avait suffi, et au delà. C'est une personne anguleuse, raide, pédante, laide, vêtue à l'ancienne mode, si ridicule, en un mot, que j'avais été humiliée de l'accompagner au jardin public, et que

Pourquoi souffrir des maux de tête et migraines ?

Quand vous pouvez les guérir instantanément

AVEC LE

KOPVEY

Un remède infaillible sous forme de chocolat à la vanille.

PRIX : 25 cts la boîte

En vente dans toutes les pharmacies ou à la

PHARMACIE NATIONALE, Montréal.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

(OUVRAGES NEUFS ET D'OCCASION.)

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

SPÉCIALITÉ : Commission en Librairie.

Se charge de procurer aucun ouvrage canadien ou étranger. Attention toute particulière aux commandes écrites ; le retour du courrier vous apportera toutes les informations désirées.

Choix de Papeterie,
Fournitures de Bureau,
Livres de prières et chapelets.

Catalogue expédié franco sur demande.

LOUIS J. BELIVEAU,

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE-PAPETIER,

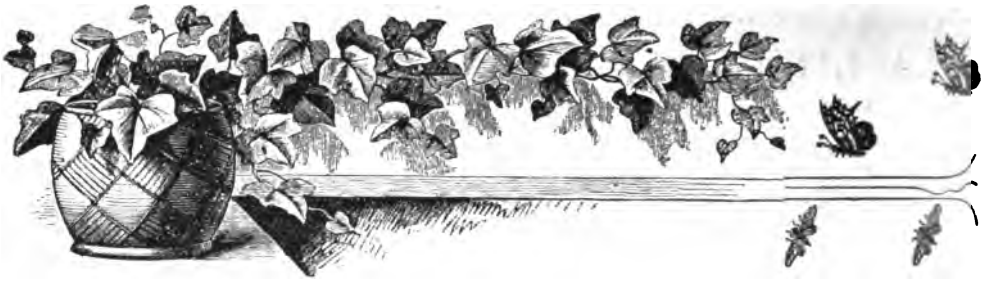
1617, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Propriétaire des "Variétés Canadiennes", par W. LAROSE, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE.
1 vol. Broché, *franco*, 75 cts. Relié, $1.00.
11-98

j'avais rasé la muraille en passant sous les fenêtres de la maison occupée par les Walther, tant je redoutais que mon ami Elfride nous aperçût : l'aspect de cette tante campagnarde lui aurait fourni un inépuisable sujet de railleries à mon adresse.

Telle mère, tel fils ; c'est le jugement que l'on ne pouvait manquer de porter sur cet Éverard si vanté, proposé en modèle à toutes les générations présentes et futures ; cet Éverard sérieux, vertueux, en qui l'on ne pouvait, disait-on, relever aucun défaut, mais qui pénétrait tous les défauts d'autrui... Oh oui !... avait-il été assez dédaigneux pour la fillette âgée de douze ans ! Je ne pouvais oublier avec quelle expression empreinte de sévérité à la fois, et d'une pointe de gaieté, il m'avait contemplée, lorsque j'avais entamé avec aplomb mon grand morceau de piano en frappant à tour de bras sur les touches... Oh ! je le haïssais de tout mon cœur, ce docteur ès toutes les sciences, pour le regard qu'il m'avait adressé à ce moment-là !

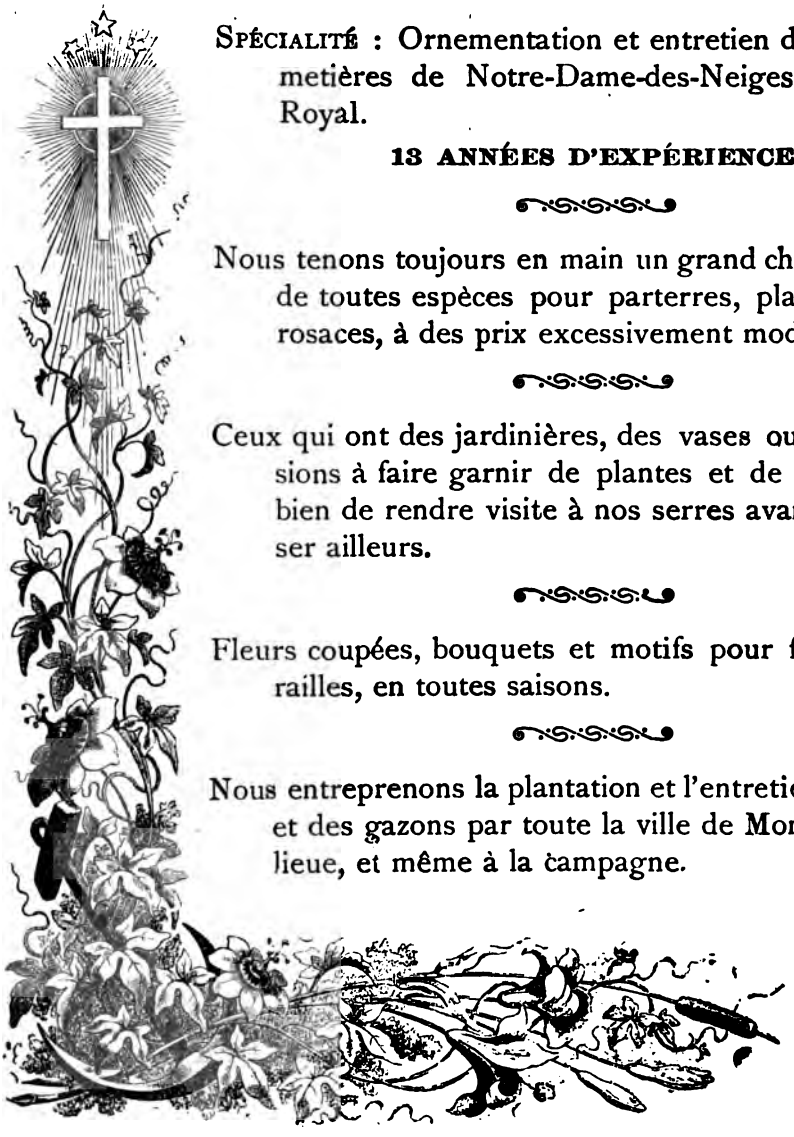
Depuis longtemps déjà les rayons du soleil avaient quitté le grenier ; ils étaient encore visibles sur la plus haute cime des toits et des tours ; l'obscurité m'envahissait ; des ombres spectrales s'étendaient sur les tables boiteuses et l'on semblait entendre quelques légers murmures dans les coins obscurs et poussiéreux



F. L. FRAPPIER,

FLEURISTE

N°. 200, AVENUE DULUTH, MONTRÉAL.



SPÉCIALITÉ : Ornementation et entretien des lots des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal.

13 ANNÉES D'EXPÉRIENCE.

Nous tenons toujours en main un grand choix de plantes de toutes espèces pour parterres, plates-bandes et rosaces, à des prix excessivement modérés.

Ceux qui ont des jardinières, des vases ou des suspensions à faire garnir de plantes et de fleurs, feront bien de rendre visite à nos serres avant de s'adresser ailleurs.

Fleurs coupées, bouquets et motifs pour fêtes et funérailles, en toutes saisons.

Nous entreprenons la plantation et l'entretien des jardins et des gazons par toute la ville de Montréal, la banlieue, et même à la campagne.

TEL. DES MARCHANDS 292.

JOS. LAMOUREUX & CIE

1615, RUE STE-CATHERINE

COIN DE LA RUE ST-HUBERT.

MONTRÉAL. 11-98

TELEPHONE MAIN 2733

H. H. BROSSEAU & CIE

AGENTS D'IMMEUBLES, DE PRÊTS AUX MUNICIPALITÉS ET AUX FABRIQUES AU TAUX DE 4 A 5 % ET COURTIERS D'ASSURANCES.

Nous nous chargeons de l'administration des successions, de la location des propriétés et de la collection des loyers.

13, COTE ST-LAMBERT

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL. 11—98

de la pièce. Malgré l'impression pénible que je ressentais au milieu de cette solitude, je restai un temps assez long, pelotonnée sur le vieux divan, occupée à édifier des plans chimériques, pour me soustraire à mon triste sort.

" Mademoiselle Adda !..." une voix étouffée m'appelait et m'arracha en sursaut à mes réflexions ; c'était la vieille Manette, arrêtée sur le seuil de la porte, et tenant d'une main sa petite lampe, qu'elle garantissait avec l'autre main.

—Je l'avais deviné !... reprit-elle, que notre enfant s'était réfugiée dans mon cher grenier ! Mais venez vite ; M. le Président vous a déjà réclamée plusieurs fois ; et tu sais, mon cœur — lorsque la vieille Manette qui avait servi ma grand'mère, avait à me convaincre, elle revenait au tutoiement — tu sais que ton père n'entend pas raillerie quand il a ses sourcils froncés.

—Je ne peux pas, Manette, répondis-je en respirant avec difficulté, et m'approchant d'elle, à pas lents ; vois comme mes mains sont brûlantes... Et mon front !... c'est un brasier. Je crois bien que j'ai la fièvre ; je dois l'avoir, bien sûr. Ah !... Manette, pourquoi as-tu bavardé ?

Et un torrent de larmes s'échappa de mes yeux.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

LES SAINTS

Volumes en vente :

Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld, professeur au lycée Louis-le-Grand.
Sainte Clotilde, par G. Kurth, professeur à l'Université de Liège.
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy, conseiller municipal à Nantes.
Saint Augustin de Cantarbury et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J.
Psychologie des Saints, par Henri Joly.

Ces volumes sont les premiers d'une série intitulée "**Les Saints,**" dont la direction a été confiée à M. Henri Joly. Afin de donner une idée exacte de l'esprit de cette publication, nous reproduisons ici quelques passages de la lettre adressée aux auteurs qui doivent prêter leur concours à cette œuvre:

Monsieur,

Je suis chargé de remercier les écrivains qui ont bien voulu promettre leur concours à la prochaine publication d'une série de volumes intitulée *Les Saints*. Je dois en même temps leur rappeler les idées échangées sur les intentions, sur l'esprit, sur la méthode qui semblent devoir présider à leurs travaux et, dans la mesure nécessaire, en assurer l'unité.....

Dans une lettre des plus remarquables *sur la véritable manière d'écrire les vies des saints*, Mgr Dupanloup ne craignait pas de dire qu' "il y a bien peu de vies de saints écrites comme elles devraient l'être."—Les unes, disait-il, sont composées comme des romans;" d'autres sont dues à "de violents panégyristes qui ne savent que louer à outrance, manquent de dignité, souvent de vérité,... qui altèrent déplorablement, en voulant l'ordonner, la vraie figure du saint."— "C'est encore, dit-il, un défaut capital et trop commun aux hagiographes de nous représenter les saints si dépouillés de tout ce qui est humain, qu'on se demande vraiment si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, de chair et d'os comme nous." Il n'admettait cependant pas qu'on les abordât uniquement avec "la passion archéologique," en prenant leurs vies comme de simples "matières à des études d'antiquaire et d'érudit." Ce que finalement il réclamait, le voici :

" Avant tout et par-dessus tout l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours, dans le récit, au premier plan; des faits vrais, authentiques, mais groupés avec art et habilement disposés, dans un ordre savant qui prépare et éclaire tout;..." la précaution de "faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent;... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant."

Que de pareilles qualités aient été assez souvent réunies dans des ouvrages dignes d'être étudiés, nous sommes bien loin de le méconnaître. Nous sommes les premiers à rendre plein hommage aux travaux si considérables et si neufs de MM. Wallon et Marius Sepet, de MM. les abbés Fouard, Le Monnier, Vacandard, de Nos Seigneurs Bougaud et Lagrange, de la Carmélite qui a écrit l'admirable vie de sainte Thérèse, sans oublier surtout la vie de sainte Elisabeth de Hongrie par Montalembert. Mais toutes ces œuvres sont ou en de gros in-4° ou en deux volumes. On a jugé qu'il serait importun de présenter de chacun de nos grands saints un portrait vivant, renfermé dans un cadre plus restreint, de manière à attirer l'attention et peut-être à réformer les idées d'un beaucoup plus grand nombre de lecteurs.....

Henri Joly

Prix de chaque volume broché . . . . . 50 cents.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

FONDÉE EN 1862—BUREAU CHEF, MONTRÉAL.

Capital payé - - - - - - - $500,000
Surplus - - - - - - - $291,000

Directeurs :

L'HON. ALPH. DESJARDINS, PRÉSIDENT, A. S. HAMELIN, ECR, VICE-PRÉSIDENT,
DUMONT LAVIOLETTE, ECR, G. N. DUCHARME, ECR, L. J. O. BEAUCHEMIN, ECR.
M. TANCREDE BIENVENU, GÉRANT GÉNÉRAL. M. ERNEST BRUNEL, ASSIS.-GÉRANT. M. C. S. POWELL, INSPECTEUR.

Succursales :

MONTRÉAL, PTE ST-CHARLES,
" RUE ONTARIO,
" RUE STE-CATHERINE,
" STE-CUNÉGONDE,
" ST-HENRI,
" ST-JEAN-BAPTISTE,
VICTORIAVILLE, P. Q.,
QUÉBEC, RUE ST-JEAN,
" ST-SAUVEUR,
HULL, P. Q.
BEAUHARNOIS, P. Q.,
FRASERVILLE, P. Q.,
VALLEYFIELD, P. Q.
OTTAWA, ONT.
EDMONTON (ALBERTA), T. N.-O.

Département d'Epargne au Bureau Chef et aux Succursales.

Correspondants à l'étranger :

PARIS, France, Comptoir National d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
LONDRES, Ang., Comptoir Nat. d'es. de Paris.
" Le Crédit Lyonnais.
" Glynn, Mills, Currie & Co.
NEW-YORK, Bank of America.
" Western National Bank.
" Hanover National Bank.
" National Bank of the Republic.
" National Park Bank.
BOSTON, Mass., National Bank of the Commonwealth.
" National Bank of the Republic.
" Merchants' National Bank.
CHICAGO, Ill., Bank of Montreal.

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde. Collections faites dans toutes les parties du Canada.

—Cela ne fait rien, mon enfant... ne t'inquiète pas — je parle de ta fièvre — tu fais pitié à voir, c'est vrai, avec tes joues pâles, tes yeux rougis et gonflés ; mais tout cela passera ; je sais ce que je dis ; j'ai déjà vécu près de soixante-dix ans dans ce monde si singulier. Quant à ce que tu appelles mon bavardage... hé bien, que veux-tu ?... Il était très difficile de me taire ; notre maîtresse m'a demandé de qui provenait ce bouquet de roses ; je n'ai encore pas menti depuis que je suis au monde, et il est trop tard pour commencer ; et puis je crois que notre maîtresse avait raison de vouloir savoir ce qui se passait ; ce jeune homme ne se conduisait pas gentiment, en se cachant de vos parents ; il a l'air de croire que tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas, est son lot naturel.

Manette hocha la tête avec énergie, comme pour affirmer son opinion désavantageuse à l'égard du jeune homme en question, puis elle reprit :

—Savez-vous, Mlle Adda, ce qu'il faut faire ? Ne descendez pas ce soir, pour le souper ; j'arrangerai cela avec M. le Président, et dans un quart d'heure, je vous porterai du thé dans votre chambre ; puis il faudra vous mettre bien vite au lit.

Propreté, Beauté et Efficacité

SONT LES PROPRIÉTÉS

DE LA

CAPILLINE !

Outre la propriété inestimable de rendre aux cheveux leur beauté et leur couleur primitives, la **Capilline** réclame encore celle de nettoyer la tête, faire disparaître les pellicules, empêcher la chute des cheveux et même en activer la croissance.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 50 cents.

Dépositaire :

S. LACHANCE,

PHARMACIEN

1594, Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

PRENEZ LE

REMÈDE du Dr SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : $1.00

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

5–1899

Graines, ognons de fleurs et plantes de toutes espèces et dans les meilleures qualités pour fermes, jardins, serres et appartements, chez

WILLIAM EWING & CO.

GRAINETIERS,

No 142, RUE McGILL, MONTREAL.

Demandez l ur beau catalogue illustré, il vous sera envoyé gratuitement, par la poste.

4-1898

PHILIPPE DEMERS, L. L. D. RAOUL G. DE LORIMIER, L. L. B.

DEMERS & DE LORIMIER,

AVOCATS ET PROCUREURS.

Bâtisse de la "BANQUE DU PEUPLE"

No 97, rue St-Jacques, MONTRÉAL.

TELEPHONE BELL No 1531. 1er ETAGE, CHAMBRES Nos 13 ET 14.

N. B.—Nous suivons les Cours des Districts d'Iberville, de Terrebonne et la Cour de Circuit du Comte de Soulanges.

1—1885

II

Je ne pouvais échapper à ma destinée ; quelques jours se passèrent daus une écœurante uniformité ; nous n'échangions en famille que les paroles strictement nécessaires ; je ne pouvais cependant m'empêcher d'avoir pour ma belle-mère un certain sentiment de gratitude : elle n'avait point essayé de m'obliger à lui demander pardon ; je ne me serais pas abaissée à ce point, quelles que dussent être, d'ailleurs, les conséquences de ma résistance.

Le bouquet de roses s'était flétri ; je l'avais soigneusement renfermé dans un précieux coffret d'ébène, incrusté d'écaille et d'ivoire, qui m'avait été légué par ma grand'mère. Dans la détresse qui m'avait atteinte, je trouvais une mélancolique satisfaction, à la possession ainsi qu'au souvenir de ces fleurs, auxquelles je devais mon infortune ; je souffrais pour mon adorateur... Et cela même mettait un nimbe autour de sa tête aux boucles brunes.

Le lendemain du jour où la fête avait eu lieu, madame de Roser vint elle-même s'informer de la santé de " sa favorite, de sa

THE

STAR IRON CO., Limited

MONTREAL.

FONDEURS—MANUFACTURIERS DES

FITTINGS EN FONTE STAR

POUR EAU CHAUDE ET VAPEUR.

Fournisseurs en Gros dans les marchandises de Plomberie telles que

Eviers, Bains, Closets, Tuyaux d'égout, etc.

Bureau :
593, rue GRAIG.

Entrepots :
8, rue COTE.

8—1898

Wm CLENDINNENG & SON

FONDEURS ET MANUFACTURIERS

DE POELES, FOURNEAUX (Ranges) ET FOURNAISES

Moulages faits journellement de lits en fer, éviers et fournaises à graisse pour cultivateurs. Nous entreprenons toute espèce d'ouvrages en fer, de même que les travaux de plomberie et le chauffage à l'eau chaude pour les maisons.

FONDERIE A SAINTE-CUNÉGONDE.
MAGASINS : 24, Carré Chaboillez et 524, rue Craig.
TÉLÉPHONE Nos 1459, 1955 et 8403.

Celui-ci est l'ancien établissement **Wm Clendinneng & Son,** le seul qui fabrique les poêles portant ce nom. Il n'a rien de commun avec d'autres magasins portant le nom de Clendinneng.

☞ N'oubliez pas les numéros :

24, CARRÉ CHABOILLEZ ET 524, RUE CRAIG.

1—1898

chère petite Adda." Ma pâleur, l'état fiévreux dans lequel je me trouvais ne laissaient point de doute, au sujet du prétexte qui avait attribué mon absence à une indisposition subite.

—Vous ne pouvez imaginer, chère madame, dit-elle à ma belle-mère, combien cette chère Adda a été regrettée : mon neveu tout particulièrement s'est montré désespéré ; je n'ai pu le consoler qu'en m'engageant à donner prochainement une fête encore plus belle, avec des tableaux parlants et peut-être même un petit bout de comédie. Mais vous ne me jouerez pas le même tour, méchante enfant... fit-elle en me menaçant du doigt.

—Je crains, dit maman en prenant vite la parole, que la jeunesse d'Adda et la délicatesse de sa constitution, ne lui permettent pas, de quelque temps du moins, de prendre part à de grandes réunions : nous avons déjà pensé à lui faire faire à la campagne un séjour employé uniquement à fortifier sa santé.

Oh ! quelle abominable hypocrite ! Je serrai les dents pour ne point éclater d'un rire méprisant et ironique ; que lui importaient ma santé et ma délicate constitution ! Ce qu'elle poursuivait, c'était mon bannissement, et tous les détours qu'elle employait, avaient pour but de me ravir la tendresse de mon père, et de substituer ses propres enfants à moi, héritière de la maison dans

LS. R. PAYFER. J. ANTHIME BEAUDRY.

C. A. DUMAINE & CIE

MAISON FONDÉE EN 1845.

Tout en remerciant les amis et nos concitoyens en général pour la part si libérale de patronage qu'ils nous ont accordée jusqu'ici, nous prenons la liberté de rappeler que nous tenons toujours à la disposition du public des **carrosses** de première classe ainsi que des **coupés anglais** pour mariages, baptêmes, etc., etc.

Nous avons un assortiment complet de cercueils de toutes les espèces : Cercueils métalliques, cercueils en bois de toute sorte, cercueils couverts en drap. Nous fournissons tous les accessoires nécessaires à un enterrement : Bandoulières, gants, crêpes, etc., etc.

NOUS FAISONS DE L'EMBAUMEMENT UNE SPÉCIALITÉ.

NOS PRIX SONT EXCESSIVEMENT MODÉRÉS.

Nos Corbillards peuvent satisfaire tous les gouts et toutes les bourses.

N'oubliez pas l'adresse :

C. A. DUMAINE & CIE,

No 1353, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL No 296 6—1300

UNE NUIT PENDANT LA FUITE EN EGYPTE, d'après Luc-Olivier Merson.

PHOTO-GRAVURE PAR
DESGRANGE & CIE
GRAVEURS ET IMPRIMEURS

LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

HARVARD COLLEGE LIBRARY
JUN 2 1899
CAMBRIDGE, MASS.

IX

LE MARIAGE DE MARIE.

Charmés par le travail, la prière et l'étude,
Douze ans s'étaient passés dans cette solitude,
Douze ans de paix profonde et d'extase sans fin,
Pareils à ceux qu'au ciel passe le séraphin.
Marie avait quinze ans... Toute juive à cet âge
Devait, selon la loi, songer au mariage
Et quitter le lieu saint. Alors, bien qu'à regret,
La Vierge regagna le bourg de Nazareth.
En ses quinze printemps, ô Dieu ! qu'elle était belle
La Vierge de Judas, des vierges le modèle !
Si belle, que les saints en étaient éblouis,
Et qu'ils ont retracé ses traits épanouis :
" Son sourire du ciel, son maintien grave et calme,
Sa taille qui gardait l'ondoiment d'une palme,
Ses yeux vifs et profonds comme le firmament,
Son teint, comme l'épi des gerbes de froment,

Doré par le soleil, ses lèvres purpurines,
Sa blonde chevelure et ses grâces divines,
Le timbre de sa voix plein de suavité :
En elle tout était merveilleux de beauté ;"
Et son âme et son corps, harmonieux mélange,
Mortelle lui donnait l'apparence de l'ange :
C'était un abrégé des merveilles des cieux.
La vertu se lisait reflétée en ses yeux...

Telle était notre mère chérie le jour où le grand prêtre lui dit qu'il fallait qu'elle songeât à se trouver un époux. Elle refusa d'abord, mais assurée par celui-ci que telle était la volonté du ciel, elle s'y soumit avec humilité. Luini est le seul peintre que nous connaissions qui ait rendu cette scène entre Marie et le grand prêtre.

Le *mariage de la Vierge* a de tout temps été un sujet aimé des artistes ; ils l'ont rendu célèbre par un grand nombre de chefs-d'œuvre. Citons celui de Fra Angelico sur la *predella* d'un tableau de l'*Annonciation*, qui se trouve dans l'église du Gésu, à Cortone ; nous le préférons au petit tableau du même qui est au Musée des Offices, à Florence : dans ce dernier, il nous déplaît de voir ces prétendants irrités au point de menacer saint Joseph.

Ces tableaux, comme la fresque de Domenico Ghirlandaio, à Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, et celle de Luini transportée au musée Brera, à Milan, sont tous conçus suivant les mêmes données. Marie et Joseph occupent le centre de la composition. Derrière la Vierge se groupent ses compagnes, tandis que les prétendants malheureux, du côté de Joseph, brisent de dépit leurs bâtons. Cette action dans la légende n'est pourtant rapportée que du seul Agab, jeune homme qui, à sa haute naissance, à ses alliances avec les plus puissantes familles de Judée, joignait les avantages d'une fortune considérable. Frustré dans ses espérances, froissé dans son orgueil en se comparant à l'homme de condition si

chétive que lui avait préféré un sort en apparence aveugle et injuste, il brisa sur ses genoux sa baguette aride, dans un transport de désespoir, et courut s'enfermer dans une des grottes du Carmel avec les disciples d'Élie. Dans ce lieu consacré bientôt à Marie, il prit le culte de la Vierge dont il perdait la main ; il se distingua par sa foi et sa sainteté chrétienne.

LE MARIAGE DE LA VIERGE,
d'après W.-A. Bouguereau.

Raphaël dans son célèbre tableau du *Sposalizio*, devenu le plus précieux joyau du musée de Milan, s'est conformé à ce détail ; il n'a d'ailleurs fait, pour ainsi dire, que copier le tableau de son maître le Pérugin. Ce qu'il y a mis de nouveau, c'est ce sentiment exquis du sujet, avec une supériorité qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi ; c'est cette impression de suave pudeur qui règne dans le groupe principal ; c'est ce chaste et confiant abandon avec lequel Marie laisse aller sa main vers le gardien de sa virginité ; c'est cette gravité de Joseph, conforme aux côtés austères

de son rôle ; c'est cet air pensif du prêtre, pressentant dans cette union un doux mystère, d'une portée bien au-dessus de ce qu'il peut comprendre. Raphaël n'avait que vingt ans lorsqu'il peignit, pour l'église de Saint-François, à Città di Castello, ce mariage de la Vierge, qui porte déjà l'empreinte de cette grâce éthérée qui distinguera les compositions du maître. Le jeune artiste ne s'est peut-être pas rendu compte de toutes les pensées que nous suggère son œuvre, mais c'est le propre du génie de trouver d'instinct tout ce qu'il y a d'intime et d'exquise beauté dans un sujet.

Dans toutes ces compositions, saint Joseph passe l'anneau nuptial au doigt de la Vierge, en présence du grand prêtre qui se tient, avec sa longue barbe blanche et la tiare sur la tête. entre les deux époux. Cet usage est autorisé par le culte que l'on rend à l'anneau même que Marie est réputée avoir reçu de Joseph. On sait que cet anneau se conservait à Pérouse, et que le droit de le posséder avait été attribué à cette ville par décision du pape Innocent VIII, contrairement aux prétentions rivales des habitants de Chiusi, soulevées sous le règne de Sixte IV.

Quelques artistes ont représenté saint Joseph dans la scène du mariage comme un vieillard déjà caduc ; cela est inadmissible. Vieillard, il n'aurait pu couvrir la maternité de Marie, ni, par conséquent, sauver son honneur et sa vie ; loin de là, il n'aurait apporté, par son âge disproportionné, qu'un ridicule à la jeune et belle Vierge. Vieillard, pas davantage il n'aurait pu, même dans la vie ordinaire, à plus forte raison dans les voyages et les dangers, remplir auprès de la mère et de l'enfant son office de nourricier, de soutien et de protecteur. Il convient donc de le représenter dans toute la force de l'âge, entre trente-cinq et quarante ans.

Giotto, dans la chapelle de l'Arena de Padoue, parmi la suite de tableaux où il raconte tous les détails du

mariage de la Vierge, depuis le moment où les prétendants présentent leur baguette au grand prêtre, a une charmante scène de la *Marche nuptiale de la Vierge.*

Giralamo da Cotignola a traité ce sujet des épousailles à un point de vue tout mystique. Marie et Joseph sont seuls, debout devant l'autel sur les marches duquel sont assis, d'un côté un prophète, de l'autre une sibylle.

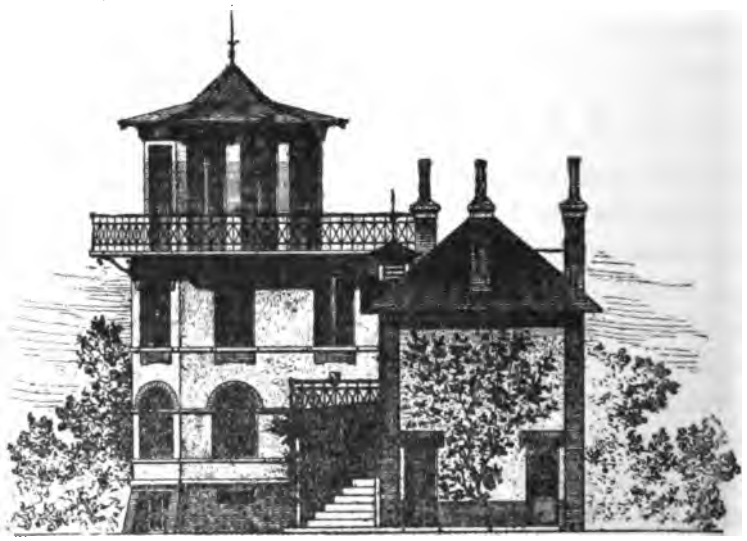
Les artistes du nord ont, selon leur habitude, rendu cette scène du mariage sans se préoccuper le moins du monde des données historiques. Le temple et l'autel sont des monuments de style gothique. Saint Joseph est un vieux burgrave vêtu d'une robe richement brodée et garnie de fourrure. La Vierge est somptueusement habillée d'un costume du quinzième siècle. Les prétendants sont souvent des chevaliers ou bien encore des cavaliers serrés dans un justaucorps et armés d'éperons.

Le retour à Nazareth a été admirablement traité dans la série de tableaux de Giotto, dont nous parlions tout à l'heure et, mieux encore, par Luini, dans une des fresques transportées au musée Brera. Marie et Joseph y sont représentés marchant la main dans la main. Celui-ci, avec une tendre vénération, regarde sa jeune épouse, dont les yeux sont modestement baissés.

La légende est la poésie des pauvres et des simples; c'est, comme dit Montalembert, l'Évangile paré a leur usage. Ne quittons pas l'épisode du mariage de notre mère, sans dire celle qui trouve sa place entre les fiançailles et le mariage. Suivant cette aimable légende, les deux fiancés revinrent ensemble à Nazareth. Là, ils se séparèrent, en attendant le jour nuptial, et chacun rentra dans sa modeste demeure. Le grand prêtre aurait donné pour compagnes à Marie sept jeunes vierges élevées avec elle dans le temple, et leur aurait confié à toutes une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre, qu'elles devaient filer pour le

service des autels. Elles convinrent de tirer au sort, entre ces divers travaux, celui dont chacune aurait la tâche. La pourpre échut à Marie. " La pourpre ne tombe qu'aux souveraines ! " s'écrièrent en riant les jeunes filles, et elles appelèrent aussitôt Marie la Reine des vierges. " Vous ne saviez pas si bien dire, leur répliqua un ange descendu au milieu d'elles, et votre parole sera l'accomplissement de toutes les prophéties." A la voix et à l'aspect de l'ange, les vierges tombèrent prosternées de terreur, le visage contre terre ; mais, en se relevant, elles ne virent plus que la douce figure de Marie, qui priait avec ferveur.

Alphonse Leclaire.



LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

(Suite et fin)

GESTA DEI PER FRANCOS.

MAIS il est temps de voir ce qui s'est passé dans cette magique forteresse. Ne mentionnons que les faits les plus importants.

Le Mont Saint-Michel avait déjà servi d'autel pour les égorgements des druides et pour le culte infâme de Jupiter lorsque, une nuit, "l'an 709, Michel apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna d'y élever un temple en son honneur. Devant les difficultés d'une entreprise pareille, l'évêque hésitait. L'Archange insista et, pour triompher de sa prudente hésitation, il lui imprima dans le crâne la marque de son doigt. On observe encore de nos jours dans le crâne d'Aubert, conservé au trésor de l'église Saint-Gervais d'Avranches, cette marque à laquelle la science déclare ne pouvoir attribuer qu'une origine surnaturelle."

Saint Aubert se mit à l'œuvre, les bénédictins le secondèrent énergiquement et l'on vit bientôt s'épanouir cette incomparable forêt de pierre que nous venons de traverser au pas de course.

Debout sur les rives de la Normandie, cette sentinelle avancée devait fatalement devenir une pomme de discorde entre les deux " ennemis intimes." C'est ce qui ne tarda pas à arriver. Durant la guerre de Cent Ans, on rompit bien des lances autour du colosse dentelé ; mais les coups de main rataient toujours : saint Michel ne se laissait pas apprivoiser.

UN ESPION MITRÉ.

A bout de ressources, Bedford, le général anglais, tenta de réduire le mont par les " négociations " ou, en bon français, trahisons. Le traître Jolivet reçut de lui cinquante écus pour " négocier." Bon prix, dit Paul Féval, car c'était à peu près exactement la valeur des trente deniers de Judas. Le félon essaya d'introduire un de ses affidés dans l'enceinte même du sanctuaire.

Un jour, on voit déboucher sur la grève un évêque et sa suite. Il est reçu à la porte de la ville par le chef de la garnison, Goneault, qui lui demande son nom : " Jean, répond-il d'une voix doucereuse et la tête hypocritement baissée, Jean, évêque *in partibus* d'Héliopolis (?) ; je suis très dévot à saint Michel et je désire visiter sa chapelle. N'y a-t-il pas aussi quelque jeune clerc à qui je puisse conférer la tonsure ?—Nous avons, pour ce, bulle du pape, réplique Goneault.—Certes, mais en l'absence de votre abbé, objecte l'espion mitré, souffrez que pour cette fois j'accomplisse ici ma charge épiscopale.

Le pieux visiteur avait là un plan superbe pour lancer une œillade sur les défenses de la place et pour embaucher un tonsuré, par-dessus le marché ; mais il était tombé entre les pattes d'un fin matois. Mis en garde par l'air affecté de " l'évêque *in partibus*," Goneault devine son jeu et perce à jour l'objet de sa visite. Mais il voile ses soupçons derrière une courtoisie parfaite et consent à l'admettre dans le fort—sans toutefois le lâcher d'une semelle. Il le conduit *lui-même* à la basilique en grande cérémonie, lui donne le temps de se livrer à toute l'ardeur de sa dévotion, puis le ramène prestement jusqu'à la grève, où il le congédie avec force saluts.

Le prélat pour rire s'en retourne tout penaud sans avoir pu mettre le nez dans un seul bastion ni ouvrir l'ombre d'une " négociation."

CHATEAUBRIAND.

La Normandie étant alors aux mains du roi d'Angleterre, le Mont Saint-Michel ne pouvait se ravitailler que du côté de la Bretagne. Bedford le comprit. Aussi ordonna-t-il à sa flotte de barrer la baie comme une digue. Dès lors aucun secours ne peut arriver aux assiégés. La disette se déclare bientôt terrible dans la citadelle et la mort plane sur la garnison réduite à une poignée d'hommes.

Goneault dépêche émissaire sur émissaire pour obtenir des secours ; tous sont interceptés ; à la fin un courrier traverse la grève et réussit à gagner Saint-Malo. Là, il trouve pour le recevoir un homme aussi prêt à tirer l'épée pour une grande cause que le fut son illustre descendant à tirer la plume. Cet homme au cœur généreux avait nom Chateaubriand. Celui-ci convoque aussitôt ses parents et ses amis, qui ne demandent pas mieux que de " cogner sur les goddams," énergique expression des Malouins pour désigner leurs éternels rivaux. On arme toutes les galères du port et l'on met à la voile, le cap sur Saint-Michel.

Les guetteurs sur les chemins de ronde de la forteresse investie sont les premiers à voir poindre à l'horizon cette escadre imposante. Un long cri de joie se répercute de bastion en bastion, de créneau en créneau ; les défenseurs lèvent vers le ciel leurs bras reconnaissants et se pressent aux murailles pour assister au combat.

A cette clameur guerrière, l'assiégeant tend l'oreille, il croit à une attaque, mais ne sait d'où elle va venir ; il hésite, il se retourne et subitement se prend à trembler : il a aperçu cette cohue de voiles qui fond sur lui, merveilleuse comme la tempête qui avait engouffré sa flotte quelque temps auparavant. Vraiment, se dit-il, une force supérieure doit veiller sur cet asile imprenable, et

prompt comme on l'était au moyen âge à voir partout le doigt de la divinité, avant que de combattre il s'estime vaincu.

Cependant la flotte de secours arrive et engage immédiatement les vaisseaux ennemis. Les corsaires bretons, ces fiers batailleurs que les Chinois dans leur épouvante appelaient hier encore " les diables du Nord," cramponnent les galères opposées, grimpent par les cordages, se jettent sur le pont, et, leur terrible hache à la main, tombent sur les matelots déconcertés, dont la moitié à peine échappe au massacre.

Le Mont Saint-Michel, largement ravitaillé par Chateaubriand, put alors goûter un moment de répit, le calme précurseur de la tempête.

LAMORICIÈRE ET LES DAMOISELLES.

Cent ans s'écoulèrent. Vint le seizième siècle avec le protestantisme qui déchira le royaume de France. Le long des rivages normands, les Huguenots promenaient le fer et le feu ; dans le seul diocèse d'Avranches le nombre des massacrés s'éleva à 14,000. " Voilà, dit un écrivain, une Saint-Barthélemy dont on fait peu de cas ! "

Naturellement le Mont se trouva le point de mire d'attaques multiples : toutes échouèrent, car la garnison avait pour chef un de ces hommes qui ne savent pas rendre les armes. Cet homme a revécu de nos jours dans l'héritier de son nom et de son intrépidité, le héros de Castelfidardo, le créateur des zouaves, cette nouvelle légion fulminante qui a rempli le monde du bruit de ses exploits. Les patriotes d'alors exaltaient jusqu'aux nues leur idole, Louis de Lamoricière. Les insurgés avaient appris à leurs dépens qu'il ne fallait pas l'attaquer à force ouverte.

Montgomery se trouvait l'âme du parti huguenot dans cette région. C'était le fils du joûteur qui tua le roi de

France dans un tournoi et peut-être un ascendant du général américain qui tomba à l'assaut de Québec en 1775. Un jour, il apprit que Lamoricière devait s'absenter du fort pour une visite pressante. Aussitôt il prit avec lui cent chevaux légers et arquebusiers à cheval et s'embusqua dans les environs de la baie pour manigancer quelque chose dans l'ombre.

Trois jours après, le guetteur montois voit descendre sur la grève une cavalcade de damoiselles parées dans leurs plus beaux atours : elles sont accompagnées de leurs suivantes et semblent se diriger comme pèlerines vers le sanctuaire. Ces belles dames, on le devine, sont des partisans de Montgomery et chaque pli de leurs robes cache un poignard. Ils ont ordre de se faufiler dans la ville, grâce à leur déguisement, et ensuite de désarmer la garnison, afin d'ouvrir les portes à Montgomery et à sa suite.

La cavalcade arrive à la tour d'entrée et un vieux domestique présente : " Mlle de St-Auviers qui vient visiter la dame de Lamoricière." Jusqu'ici les gardes ne soupçonnent rien, ils sont sur le point d'introduire la compagnie lorsque survient un incident qui met le feu aux poudres. Avec un sans-gêne étonnant chez une personne de son sexe (?), une des suivantes prétend forcer la consigne. La sentinelle s'y oppose, lui barre le chemin, et par manière de plaisanterie, lui passe la main sur le menton.

" Barbe il y a ! " crie l'homme tout interdit.

Le menton appartient à un Écossais qui plante le stylet de sa manche dans la poitrine du gardien. L'éveil est donné, il n'y a plus à reculer. Les pèlerines, oubliant leur attitude dévotieuse, tirent l'épée et frappent d'estoc et de taille comme de beaux diables ; les suivantes rivalisent d'ardeur avec leurs maîtresses. En un clin d'œil, les pauvres gardiens, une poignée à peine, sont mis

hors de combat et le corps de garde tombe entre les mains des assaillants.

Un bon bourgeois réussit cependant à repousser deux Huguenots qui gardaient la porte pour permettre au renfort d'entrer : déjà la herse commence à descendre, lorsqu'un des ennemis s'avise de pousser un banc sous le rateau qui ne peut ainsi toucher terre. Par cette ouverture, Montgomery et ses chevaux légers se glissent un à un dans la place, se répandent dans la basse ville, pillent les habitants et les tiennent sous un régime de terreur durant huit jours.

Tout l'effort des assiégeants se porta ensuite contre le châtelet qui donne sur la ville, mais le géant était de taille à repousser les attaques les mieux concertées, et, comme l'antique Brennus, Montgomery se cassait en vain la tête pour trouver un moyen de forcer le capitole. Une femme dirigeait la défense, mais c'était la femme de Lamoricière !

Sur ces entrefaites, prévenu du danger qui menace le château fort, Lamoricière rassemble une forte troupe et accourt, bride abattue ; mais trouvant l'ennemi massé à la porte de la basse ville, il imagine un stratagème ingénieux pour le surprendre.

Dans la tour du nord se trouve l'appareil du guindage ou la roue. La corde longue de quatre-vingts brasses qui s'y enroule, sert à monter les vivres pour la garnison. A la tour du Nord surplombe la chapelle Saint-Aubert, sur la grève. Lamoricière s'y loge avec ses gens. Les Huguenots le laissent faire en se moquant du brave capitaine qui prend tant de peine pour conquérir une bicoque.

La nuit venue, nuit sombre et sans étoiles, Lamoricière signale sa présence aux moines, qui déroulent doucement la corde. Le capitaine la saisit et des bras vigoureux le hissent jusqu'à la plate-forme de la merveille. La corde

redescend et, par la même voie, ses soldats le suivent deux à deux. Bientôt tous se jettent entre les bras de leurs femmes et de leurs amis, qui étaient à la veille de s'abandonner au désespoir.

Le lendemain matin, les Huguenots, intrigués, ont beau fouiller tous les recoins de la chapelle Saint-Aubert, ils ne découvrent personne. Les Michelois sont-ils donc rentrés sous terre ?

L'assiégeant est à se demander l'explication d'une disparition si soudaine, lorsque toup à coup on entend un bruit de ferraille à la porte du Châtelet. La herse monte et le pont-levis s'abaisse. Alors du haut du "gouffre," Lamoricière et ses hommes d'armes, la hache au poing, prennent leur course et tombent comme un ouragan sur leurs adversaires consternés. La mêlée s'engage terrible dans l'unique ruelle étroite, le fer s'abat sur les heaumes qui volent en éclats, les corps roulent les uns par-dessus les autres, le sang coule par torrent le long des rigoles : l'ennemi refoulé, rompu, écrasé, se jette sous un portail, où il capitule piteusement.

Montgomery rendit son épée ; il s'était frotté à un plus Normand que lui ; à ses damoiselles on avait opposé la roue, et les damoiselles avaient crié grâce : on ne saurait être plus rudement tancé.

Eh bien ! l'impudent eut le toupet de vouloir se jouer de la postérité : en mémoire de son coup manqué, il s'avisa d'ajouter à son écusson *trois coquilles de Saint-Michel.* "Les plaideurs du bon La Fontaine, remarque Féval, auraient pu aussi se composer un blason avec les coquilles vides de l'huître que l'arbitre avait avalée !"

Quant à Lamoricière, sa grande âme était incapable de soupçonner jusqu'où peut aller la bassesse d'un apostat, et il fut assassiné l'année suivante par un Huguenot, son ancien ami, à qui il rendait un service.

UN GUET-APENS.

Dès lors Montgomery eut une dent contre Saint-Michel, le bon tour de la roue lui restait sur le cœur, et à force d'y songer, il arriva à cette conclusion générale : Si la roue a servi une fois, elle peut bien servir deux fois...et maintenant gare à vous, sentinelles montoises !

La fortune sembla sourire à son projet: un Normand de la garnison, nommé Goupigny, lui tombe entre les mains. Le malheureux a déjà la corde au cou, lorsque Montgomery lui propose une petite transaction : il retournera au château et, moyennant " ung cent d'escus sonnants et trébuschants," au premier jour de brouillard, il introduira par le guindage un parti de Huguenots dans le fort. Le prisonnier crie marché conclu et on le renvoie au mont. *Caveant consules*, que les consuls prennent garde, clamait-on à Rome, lorsqu'un danger planait sur la République. *Caveant consules*, c'est l'heure ou jamais pour les Michelois d'avoir l'œil ouvert, car la citadelle où circule un traître est moins sûre que le mortel qui réchauffe une vipère sur son sein.

Goupigny eut-il des remords ? ou l'idée lui vint-elle d'être payé deux fois, en vrai Normand qu'il était ? Toujours est-il qu'il révéla tout le plan au successeur de Lamoricière, le commandant Boissusé, qui lui ordonna, sous peine d'être pendu, d'agir comme si le projet tenait bon. Ainsi fut fait et le 29 septembre 1591, Goupigny envoie dire à Montgomery qu'à la tombée de la nuit, il sera à la tour de la roue pour le guinder lui et ses partisans.

Montgomery ne flairant aucun piège, n'a garde de manquer au rendez-vous. Il traverse la grève et se blottit avec deux cents soudards dans la chapelle Saint-Aubert.

Il fait sombre et un brouillard épais enveloppe la

base du rocher. " Bonne nuit pour les stratagèmes," marmottent les Huguenots.

Un léger coup de sifflet vibre dans les ténèbres : Goupigny est à son poste. La roue grince, la corde se déroule et maintenant elle frôle la terre. Le plus hardi Huguenot s'y cramponne, monte et disparaît dans la brume. Bientôt la corde redescend, un autre recommence le même jeu, et ainsi de suite.

Le premier Huguenot est reçu à l'ouverture du guindage par Goupigny qui lui présente deux gardiens : " gagnés à la bonne cause," dit-il, en clignant de l'œil. Ces derniers introduisent l'étranger dans une vaste salle déserte qui aboutit à une porte basse.

Derrière cette porte, le long d'une galerie sombre et mystérieuse, s'alignent sur deux rangs tous les défenseurs de la forteresse, en armes et l'épée en l'air. L'inconnu franchit le seuil, il interroge les ténèbres du regard, il fait un pas et reçoit un bâillon dans la bouche et dix épées dans le corps. Son cadavre s'abat dans un coin comme un paquet de guenilles.

Dans l'intervalle le guindage a fonctionné de nouveau ; un second aventurier cherche à pénétrer sous la voûte fatale : il subit le même sort que le premier....

Un troisième, un dixième, un soixantième se présentent successivement : le seuil de cette porte cintrée marque leur passage dans l'éternité.

Un éclair rapide, un cri étouffé, un râlement sourd ont à peine précédé d'une seconde la chute d'une masse inerte sur le sol—et les épées ruisselantes de sang se dressent encore pour immoler une nouvelle victime !

Des laquais s'emparent des cadavres et les empilent les uns au-dessus des autres comme des billots de bois. Et la roue poursuit toujours son œuvre sinistre. De minute en minute, elle amène un nouveau condamné.

Durant plus d'une heure, la funèbre procession de chair

à boucherie avance d'un pas ferme, d'un visage serein, à travers la longue galerie ténébreuse, vers ce pays inconnu d'où personne ne revient jamais....

Les dalles ont disparu sous une mare de sang qui baigne les bourreaux jusqu'à la cheville. Un souffle de mort passe et repasse dans ce lugubre charnier; l'air ambiant s'alourdit et se charge de cette odeur âcre du sang qui naguère dilatait les narines des horribles tricoteuses assises à l'ombre de la guillotine, et les faisait tressaillir !

Cependant Montgomery se tenait toujours sur la grève, faisant passer sa suite avant lui : précaution charitable qui sauva sa peau. A la fin, une crainte vague s'empare des conspirateurs : " Que font leurs amis, voilà le soixante-huitième que la roue emporte dans la citadelle et pourtant on n'entend rien. L'irruption soudaine de tant de soldats devrait au moins réveiller un lointain écho. C'est étrange ce silence sépulcral ! " On interroge Goupigny à voix basse et celui-ci répond que tout va " au mieux." Montgomery, à demi rassuré, demande qu'on lui lance un moine, " car, dit-il, ceux qui sont là-haut sont assez maintenant pour *besogner*."

Une seconde après, une masse noire tombe à ses pieds, au cri de : moine vole. On l'examine, on le retourne, mais dans l'obscurité il est impossible de reconnaître ses traits. Si un rayon de la lune eût en ce moment filtré à travers le brouillard, les Huguenots auraient découvert un des leurs dans cet infortuné. Les Michelois l'avaient rasé, revêtu d'un froc et lancé par la fenêtre après l'avoir égorgé. Ce faux moine ne rassurait pas encore complètement Montgomery, qui y songeait deux fois avant de jeter dans un guet-apens sa précieuse personne. C'est pourquoi il commande à son page favori d'aller voir si tout marche à souhait : celui-ci s'élance sur la corde, arrive en haut et, au lieu d'entrer

comme les autres, il reste à la fenêtre pour observer ce qui se passe à l'intérieur. Aucune figure amie ne vient à sa rencontre, la longue salle reste plongée dans un silence inquiétant, et, au fond d'un antre obscur, il lui semble entrevoir le miroitement d'une épée ! Aussitôt le page fait volte-face, et disposant ses mains en porte-voix, il crie à pleins poumons : " Trahison, trahison ; " puis il se laisse glisser le long de la corde jusqu'en bas.

Montgomery et ses braves prennent leurs jambes au cou et détalent vers la côte, salués par une décharge de pierres et de mousqueterie.

Mais, dira-t-on, cette hécatombe de soixante-huit victimes fait tache de boue sur l'histoire du Mont ; seule une âme vile sait tremper dans un pareil crime. Rien de plus vrai. Aussi Boissusé n'était qu'un catholique d'occasion ; il ne tarda pas à se brouiller avec ses compagnons d'armes et revint s'enrôler sous la bannière des Huguenots, gens peu scrupuleux ; ils le reçurent à bras ouverts et serrèrent à qui mieux mieux cette main horriblement rouge du sang de ses frères. Le misérable finit par tourner ses armes contre Saint-Michel et fut tué à l'assaut de la citadelle qu'il avait lui-même si habilement défendue.

LES CENT DIX-NEUF CHEVALIERS.

" Les péripéties fabuleuses du siège de Troie, sur lesquelles pâlit la jeunesse lettrée de la France et de l'Europe, sont bien froides et bien puériles, à côté de l'histoire des sièges du Mont Saint-Michel, au péril de la mer."

C'est surtout en présence du fait d'armes suivant qu'éclate la vérité de cette citation. Aussi, adoptant la disposition homérique, ai-je réservé pour le bouquet ce glorieux épisode d'une odyssée sans pareille.

La guerre de Cent Ans tirait à sa fin, et les affaires d'Henri VI se gâtaient : pressé par les compagnons de Jeanne d'Arc, il lâchait ses places fortes une à une. Toutefois il résolut de tenter un suprême effort contre le colosse normand, qui le narguait depuis si longtemps. En 1434, lord Scales reçut ordre de concentrer 20,000 soldats autour du Mont, qu'il emprisonna derrière des travaux d'investissement si considérables qu'on les a comparés à ceux du siège d'Orléans.

Des batteries s'élèvent de distance en distance sur la grève, leurs feux se croisent et se combinent de manière à battre le point faible des murailles. Le bombardement continue implacable jusqu'à ce qu'un pan des Fanils s'écroule. L'assiégeant crie ville gagnée, et une colonne d'assaut s'élance vers la brèche, l'escalade, mais ne va pas plus loin...

La muraille de pierre avait cédé : derrière ses débris, il s'en dresse une autre, toute de fer celle-là. Contre elle se brise l'élan de l'ennemi comme la falaise impassible brise la fureur des flots. Cette muraille de fer, c'est le commandant Louis d'Estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers, qui attendent de pied ferme, l'arme au poing ! Cent dix-neuf, et l'assaillant est légion. Qu'importe, l'espace est étroit, l'ennemi ne peut déployer son grand nombre et chacun de ces preux est une forteresse à lui seul. C'est un corps à corps épouvantable, et chaque fois que tournoient dans l'air ces terribles épées à deux mains, un adversaire tombe pour ne plus se relever. Les cadavres s'entassent pêle-mêle dans la brèche et ferment le passage aux nouveaux arrivants.

En vain Scales lance colonne sur colonne, en vain les chefs se ruent au milieu de la mêlée, jurant à gorge pleine. Inébranlables comme le roc, les cent dix-neuf chevaliers fauchent comme le blé mûr les rangs serrés des assaillants, qui en un clin d'œil sont rejetés hors de la brèche et précipités des murailles. Une panique les saisit, ils se débandent, ils s'éparpillent.

D'Estouteville et ses compagnons sautent par-dessus la brèche, franchissent le pont-levis et les poursuivent à travers la grève, la lance dans le dos, jonchant de morts toute l'étendue des sables depuis la citadelle jusqu'à Avranches, car là seulement s'acheva la déroute.

D'estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers avaient tué 2,000 Anglais et l'exploit de Léonidas était surpassé ! Que dis-je, Léonidas n'avait à combattre que des Perses efféminés; ceux-ci se mesuraient avec des guerriers vainqueurs dans cent combats. A peine si une gaze légère flottait sur les membres exposés de l'Oriental ; mais pour coucher dans la poussière ces hommes du Nord, la main nerveuse du chevalier avait à traverser des poitrines d'airain, à pourfendre des casques d'acier.

Circonstance plus merveilleuse encore dans cette lutte de géants, suprême reflet d'un âge héroïque qui allait s'abîmer dans l'océan de l'éternité : des cent dix-neuf chevaliers, assure la chronique, pas un seul ne fut même grièvement blessé !

Partout on criait au miracle : on avait vu, disait-on, chevaucher près de d'Estouteville le cavalier vêtu de blanc des Écritures.

Le siège était fini : on n'eût pas trouvé une autre armée pour donner l'assaut à cette forteresse enchantée.

On appela ce triomphe : la revanche de Jeanne d'Arc.

L'AVENIR.

Trois siècles passèrent encore sur le " Joyau de la mer normande." Il subsiste de nos jours tel qu'il était au temps de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui comme alors, le Michelois a droit de saluer avec un légitime orgueil l'étendard qui flotte sur les créneaux de sa citadelle : jamais il n'a cédé ni devant le nombre, ni devant la ruse ; jamais il n'a baissé ni devant l'étranger, ni devant le rebelle !

L'abbaye-forteresse, seule au milieu de la mer orageuse, battue par la tempête, battue par le bélier ennemi, toujours exposée au traître, et malgré tout demeurant inexpugnable à travers les âges, mais c'est plus qu'un monument historique. La forteresse à la fois guerrière et religieuse est un symbole ; le symbole de l'union des deux forces qui ont fait la France grande et qui seules la sauveront du naufrage : la croix et l'épée !

Tant que ces deux forces se donneront la main, l'assaillant pourra bien emporter les travaux avancés, il ne plantera jamais son fanion au cœur de la place.

L'armée et la religion, voilà la vie d'une nation : on peut se passer du reste, on ne se passe pas du principe de l'ordre et de la cohésion, ou le temps qu'on y passe est une marche vers l'abîme.

Les anarchistes le savent : aussi entendez leur cri de guerre, lisez-le dans leurs journaux : Sus au sabre et au goupillon !

Ce que veulent leurs esprits détraqués. c'est de fonder le chaos sur les tronçons de la croix et de l'épée.

Mais, grâce à Dieu, la race des Lamoricière, des Sonis, des Courbet, des Charette, déjà si ancienne, n'est pas près de mourir! Nous aurons bientôt de leurs nouvelles, car l'horizon se charge de points noirs et ces vaillants se préparent en silence à opposer leurs poitrines au choc de l'ouragan....

En attendant que des guerriers chrétiens étonnent de nouveau le monde par le spectacle de leur valeur, si quelqu'un nous vante les exploits d'un Grec ou d'un Romain, disons que nos pères ont fait plus que lui !

Si l'occasion s'en présente, portons nos pas vers les Thermopyles de France, le Mont Saint-Michel " au péril de la mer " et rappelons-nous bien que Léonidas a trouvé son maître dans Louis d'Estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers.

Lawrence Drummond.

DISCOURS ET CONFERENCES

par THOMAS CHAPAIS [1]

L'AUTEUR de ce volume est un homme politique ; mais les œuvres oratoires qui y sont contenues sont exclusivement académiques, et j'ai conséquemment le droit de les juger.

Il va sans dire que toute publication de ce genre m'intéresse ; mais j'ai une raison toute particulière d'apprécier celle-ci : c'est qu'en étudiant l'œuvre du fils, je veux surtout rappeler et louer l'éloquence du père.

La génération actuelle n'a guère connu l'honorable M. Charles Chapais, qui a longtemps représenté le comté de Kamouraska dans nos chambres, qui fut plusieurs années ministre fédéral, et qui mourut sénateur. Mais j'ai eu l'avantage d'avoir avec lui des rapports très intimes pendant dix années, et de jouir de sa confiance.

Il aurait voulu faire de moi son héritier politique, et il a fait tout ce qu'il a pu pour me faire entrer dans cette carrière, qu'il décriait souvent mais qu'il n'a jamais quittée.

Les électeurs de Kamouraska ne voulurent pas de moi, et je les en remercie. A tort ou à raison, j'ai toujours cru qu'ils m'avaient rendu service, en me fermant au nez la porte du parlement.

Les luttes électorales dans le comté de Kamouraska sont restées célèbres, non seulement parce qu'elles furent ardentes, acharnées, pendant vingt ans, mais aussi et surtout parce que les deux partis s'y étaient incarnés

(1) 1 vol. in-8, L.-J. Demers et frères, imprimeurs, Québec.

dans deux hommes remarquables, qui étaient deux puissants lutteurs, l'honorable M. Chapais et l'honorable M. Letellier de Saint-Just.

Pendant dix années, j'ai assisté à leurs combats homériques, et j'y ai même pris part quelquefois. J'en ai gardé un souvenir très vivace, et il me semble encore que c'étaient de beaux duels d'éloquence. Pour nous, jeunes gens, c'était le *sport* d'alors, et je n'en ai pas connu de plus passionnant.

L'honorable M. Chapais, père, n'a jamais pris une part active aux débats parlementaires. Toutes les instances de ses amis ne pouvaient pas triompher de sa timidité et de sa modestie.—Je ne suis qu'un commerçant, disait-il, c'est aux avocats qu'il appartient de manier la parole en parlement.

Mais sur les hustings, il fallait bien ouvrir la bouche, et c'est sur ce terrain qu'il s'était fait une réputation d'orateur.

Dirai-je qu'il y paraissait volontiers?—Oh ! non, certes. Rien ne lui répugnait plus que ces assemblées politiques où il lui fallait rencontrer son perpétuel adversaire, l'honorable M. Letellier de Saint-Just.

Il fallait l'y traîner pour ainsi dire de force, et si nous, ses partisans, avions voulu l'en croire, ces grandes joûtes de la parole auraient été supprimées.

Nous lui disions qu'il y allait du succès de son élection, que tous ses amis voulaient l'entendre et se plaignaient de son inertie et de son mutisme, que toutes les accusations portées contre lui et son parti seraient crues s'il n'y répondait pas victorieusement, etc.

Nous finissions par triompher de ses résistances, mais non sans peine : et bien des fois, il m'a soutenu ce parodoxe : " la puissance de la parole est nulle, et la vraie force est la force d'inertie."

Quel sentiment lui faisait ainsi fuir la lutte ? Était-ce

la peur ? Non ; s'il n'était pas agressif, il n'était pas non plus un pusillanime. Seulement, il n'aimait pas la guerre ; et, en même temps, il était trop modeste et se défiait trop de ses forces. Il se rendait au husting avec l'air d'une victime qu'on va sacrifier.

Mais une fois là, en face de l'ennemi qui acclamait bruyamment son adversaire, et qui applaudissait toutes les accusations qui pleuvaient sur sa tête, il changeait complètement d'attitude.

Il se redressait sous l'injure avec toute la fierté de l'accusé convaincu de son innocence ; et il prenait la pose d'un lutteur antique, sûr de sa force. A chaque invective nouvelle de son adversaire il souriait avec dédain. Il secouait sa large tête où le sang montait et, se plaçant en pleine lumière auprès de la rampe du husting, il y appuyait ses poings fermés avec une attitude qui voulait dire : attendez un peu, et vous allez voir comme je vais démolir tout cet échafaudage de calomnies et de mensonges.

Puis, il prenait la parole, et il était vraiment beau de voir avec quelle chaleur et quelle force de dialectique il réfutait les accusations portées contre lui et contre son parti. Il négligeait les fleurs de rhétorique et les délicatesses du langage ; mais sa phrase nette, correcte, pleine de vigueur, s'imprégnait de toute l'énergie de ses convictions.

Son cœur s'enflammait, sa voix montait, montait toujours, jusqu'à atteindre une sonorité et une puissance qui dominaient tous les murmures et tous les bruits. Il rugissait alors comme un lion, et il gesticulait comme un athlète, avec ses poings toujours fermés. J'étais jeune alors, plein d'enthousiasme, peu versé dans l'art de la parole ; et je ne sais pas quelle opinion je me ferais aujourd'hui de son éloquence s'il m'était donné de l'entendre encore, mais je puis dire qu'alors j'avais pour sa puissance oratoire une véritable admiration.

Son éloquence me paraissait tout à fait remarquable, non seulement comme fond, mais même au point de vue de la forme. Sans être académique, son langage avait une rare correction, et c'est aux sentiments les plus nobles et les plus élevés qu'il s'adressait toujours. On sentait en l'écoutant toute la chaleur d'un cœur ardent, toute la profondeur de conviction d'un esprit sincère, et tout l'amour d'un patriote éclairé pour sa race.

Oh ! quels transports d'enthousiasme soulevaient de temps en temps sa poitrine ! Quels mouvements ! Quels cris lui inspiraient sa foi et son patriotisme !

Aussi arrivait-il quelque fois à de grands effets d'émotion sans les avoir cherchés. C'est qu'alors il était lui-même profondément ému, et que des larmes mouillaient sa voix.

Mais les traits caractéristiques de son éloquence étaient la vigueur, la chaleur, l'impétuosité et la force. A certains moments, elle débordait comme les grandes marées d'automne qui entraînent tout dans leurs flots, et qui grondent sur les rivages avec un bruit de tonnerre. Il n'était doux et tendre que lorsqu'il s'épanchait en tête à tête dans le cœur de ses chers électeurs de Saint-Denis, groupés sur le rocher pittoresque où s'élève l'église de la paroisse.

Là seulement il s'abandonnait à sa nature sympathique, à cette sensibilité que le véritable orateur doit posséder, et il parlait à cœur ouvert à ses vieux amis dont il avait tant de fois éprouvé le dévouement. C'est là qu'il a prouvé, pendant plus d'un quart de siècle, que si l'on n'est pas prophète dans son pays, on peut l'être dans sa paroisse.

Telles sont les impressions que je retrouve encore bien vives dans mes souvenirs, et que l'apparition du volume de M. Thomas Chapais a évoquées.

Comme son père, la carrière politique l'a attiré, et elle

le retiendra. Il en a pris le goût dès son enfance, qui s'est écoulée dans une atmosphère politique surchauffée. Il est d'ailleurs mieux armé que son père pour cette vie militante : car il manie à la fois la parole et la plume. M. Chapais est avant tout journaliste

Le journal est son arme favorite, en même temps qu'il est son amusement et son travail de prédilection. Mais le journalisme ne l'absorbe pas tout entier, comme la chose arrive par exemple à Paul de Cassagnac, à Édouard Drumont et à Rochefort.

Tous les jours, avec une passion dévorante et inextinguible, ces terribles lutteurs versent dans leurs journaux leurs diatribes enflammées, les explosions de leurs haînes, et les éloquentes revendications de leurs convictions et de leurs partis. Dans ces écoulements incessants de leur prose endiablée, ils se dépensent tout entiers sans jamais épuiser leur activité intellectuelle.

M. Chapais ne subit pas cet entraînement. Le voulût-il que sa nature s'y refuserait ; car elle est calme, très amie de la paix, un peu nonchalante même, et rétive à l'exécution.

Il a livré bien des combats, mais le plus souvent malgré lui, comme son père. Il est pourtant bien doué pour la lutte, et, comme polémiste, je ne lui connais pas de supérieur parmi les journalistes du jour.

Mais son armure pesante et compliquée rend ses mouvements un peu lents. Il lui faut quelque temps pour la mettre en action, et dans la position stratégique qui convient à son tempérament.

Il ne possède guère ces armes légères du ridicule et de la plaisanterie qui rendaient de si grands services à Louis Veuillot dans ses escarmouches de chaque jour.

Aussi n'aime-t-il pas attaquer. Il se tient plus volontiers sur la défensive, et dans l'armée de son parti, il ne se mêle guère aux tirailleurs de la plaine. Il préfère

prendre place dans la grosse artillerie, parmi les batteries dressées sur les collines.

Mais de là, une fois ses pièces bien dressées, il devient formidable. Bien pourvu de munitions et de projectiles, tireur à l'œil juste, il n'est pas facile à déloger.

Voilà l'instantané du journaliste. Faisons maintenant celui de l'orateur, qui lui ressemble comme un frère. Ici le physique a son importance.

La taille de M. Chapais est au-dessous de la moyenne, mais il est bien proportionné, et toute sa personne a de la distinction. Sa physionomie est expressive, ouverte et assez mobile. Son sourire est bon et spirituel. Sa voix est suffisamment forte et sonore ; mais elle manque de la note pathétique.

Si j'étais anatomiste, je dirais que le pathétique dans la voix est une corde vocale toute particulière que tout le monde n'a pas, qui est en relation directe avec le cœur, et dont elle traduit par le son les émotions intimes. Cette corde n'est pas assez développée dans la voix de M. Chapais.

Il a l'esprit droit et très éclairé. Il a le cœur chaud, large, plein d'amour pour la patrie, enthousiaste pour les grandes et belles choses, épris de tous les héroïsmes.

Ses principales qualités comme orateur sont l'élévation des idées, la rectitude du jugement, la noblesse et la correction du langage, la clarté et la mesure, la sobriété, la précision et la simplicité.

Nous croyons que ces trois dernières qualités sont poussées à l'excès, c'est-à-dire qu'il a les défauts de ces qualités.

Pour donner de la vie au discours, il faut recourir souvent aux figures de rhétorique, aux mouvements oratoires, aux comparaisons, aux images ; car les images ont cette supériorité qu'on les *voit*, tandis qu'il faut *comprendre* les idées.

Or M. Chapais néglige un peu ces moyens, qui exigent d'ailleurs une grande fécondité d'imagination.

M. Chapais est avocat, mais il n'a guère pratiqué sa profession. Est-ce un bien ou un mal, au point de vue de ses facultés oratoires ? Nous croyons qu'il aurait perdu dans la pratique beaucoup de cette correction de langage qui le distingue. Mais il y aurait gagné de l'assurance et de la confiance en lui-même ; et dans ses discours académiques, il se livrerait davantage à cet entraînement de la période oratoire, à la possession du feu sacré.

Nous connaissons tous ces occasions solennelles où nous sommes invités à parler, après des jours ou des semaines d'avis préalable. Non seulement l'auditoire n'attend pas alors de nous une improvisation ; mais nous n'avons pas le droit de nous présenter devant lui sans une préparation convenable.

Et cependant, même alors, il faut que l'orateur ait l'air d'improviser. Il faut qu'il donne à l'auditoire l'illusion du spontané, et de l'éclosion actuelle de la pensée. Mais c'est un art difficile ; et il faut avoir de la témérité pour le pratiquer avec succès.

Naturellement, l'œuvre de notre ami est jeune en quelques endroits, quoique M. Chapais soit arrivé avant l'âge à une rare maturité d'esprit. L'expérience modifiera ou nuancera tout au moins quelques-unes de ses idées. Je n'affirme pas qu'il y ait dans son livre beaucoup de choses vraiment neuves et originales ; mais le neuf est bien rare aujourd'hui, et tout le monde sait par cœur ces vers d'Alfred de Musset :

> Il faut être ignorant comme un maître d'école
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

Une chose manque au jeune orateur : c'est d'avoir fait des vers : la versification est un exercice d'harmonie fort utile, sinon nécessaire à l'orateur. Il y a des confé-

renciers très remarquables—M. Brunetière, par exemple—chez lesquels cette lacune prend les proportions d'un défaut, tant ils pèchent contre les lois de l'harmonie.

Chez M. Chapais, elle est à peine sensible, car sa phrase élégante et claire n'est jamais rude. Les poètes seuls la voudraient parfois plus harmonieuse.

Ce sont les seules observations que nous ayons notées en lisant la belle collection de discours et de conférences que nous avons sous les yeux et qui contient beaucoup de pages vraiment éloquentes.

Ah ! si l'orateur populaire que nous admirions à Kamouraska avait pu lire ce volume, comme il aurait été fier de son fils !

A tous les deux nous appliquerons, en terminant, deux images d'Horace désignant deux genres d'éloquence, et nous dirons que le fils parle à la façon des Grecs, *ore rotundo*, la bouche arrondie, tandis que le père était plutôt l'"*os magna sonaturum*, la bouche à la parole retentissante."

A.-B. Routhier.

LES FABLES DE LA FONTAINE

(*Suite et fin*)

SON talent d'avocat du reste lui sert autant pour assurer ses propres intérêts que pour flatter les convoitises du prince. Il nous en donne un délicieux échantillon dans le discours qu'il adresse à " compère loup," pour l'attirer dans un puits où il est lui-même descendu dans l'espoir d'y goûter certain fromage, qui n'était autre que l'image de la lune réfléchie dans l'eau noire. Entendez ces considérations qu'il lui fait valoir, plus alléchantes cent fois que la vaine apparence qui l'a trompé lui-même ; voyez comme il tire parti de toutes les circonstances, comme il explique à son profit tout ce qui peut mettre l'autre en défiance :

.....Camarade,
Je veux vous régaler. Voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis, le dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le lait,
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

En faut-il plus pour convaincre un affamé ? Le loup descendit ; il y est peut-être encore.

Fécond en expédients, en tours inépuisable, presque toujours heureux, grâce à son adresse et à son audace, il ne se trouble pas dans son insuccès et sait dérober ses défaites sous un air galant et dégagé.

Un vieux coq, qu'il a voulu attirer dans ses pattes, mais aussi rusé que lui, le paie de sa monnaie ; du haut de la branche où il le nargue, il lui annonce l'approche

de deux lévriers, porteurs sans doute de l'heureuse nouvelle de la paix générale, qu'il vient lui-même de lui annoncer et qu'il voudrait sceller par une accolade : " Attendez un peu, lui dit-il, nous allons nous embrasser tous ensemble." Mais non, il est trop pressé, il faut qu'il coure vite au terme de sa route ; " sa traite est longue à faire."

Adieu..., dit-il,
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois.

Et son superbe dédain pour ces raisins qu'il trouve " trop verts " et " bons pour des goujats," parce qu'ils sont hors de sa portée ! Personne n'en a oublié la formule ; elle est devenue proverbe ; et nous l'avons tous peut-être appliquée, un jour ou l'autre, à d'autres renards qui n'étaient pas aussi renards que celui-là.

III

Voilà deux caractères et deux personnages des fables, que j'ai choisis de préférence entre vingt autres, parce qu'ils reviennent plus souvent et qu'ils sont plus complètement et plus parfaitement traités. Dans ceux-ci comme dans les autres, la ressemblance du portrait avec son modèle est achevée ; le personnage reste partout et toujours fidèle à lui-même ; ses traits caractéristiques sont ceux du groupe humain ou animal auquel il appartient. Ce sont des traits typiques, qui n'excluent pas d'ailleurs les traits individuels qu'exige la vérité particulière de chaque scène, de chaque tableau. Par leurs personnages, les fables sont donc vraiment dramatiques.

Les fables ont encore un autre grand mérite : elles révèlent une observation juste et fine de la nature, un sentiment exquis de ses beautés, une compréhension sympathique de tous ses mouvements et de tous ses

aspects. On reconnaît, en le lisant, l'homme qui a fait de longues promenades et des rêveries sans fin à travers le monde des animaux et des plantes. Les bois, avec leurs hautes voûtes feuillues, leurs buissons épais, leurs racines mousues où l'on s'assied pour lire et pour rêver ; les plaines ondulant sous la moisson, à travers laquelle sautille l'alouette et où les petits oiseaux viennent picorer les épis en bravant la faucille du moissonneur ; le ruisseau où grouillent, dans l'eau transparente et rapide, les tanches que dédaigne le héron qui se promène sur ses bords ; la basse-cour, bruyante de gloussements et de caquets ; l'étable et l'écurie qui fument, bêlent et mugissent : il a tout traversé, tout observé, tout noté ; il y a pris mille images pittoresques et vivantes qui peuplent sa mémoire et viennent à son appel colorer et animer ses récits. Dans ses petits tableaux vifs, où il a peint des scènes champêtres, on reconnaît l'observateur attentif et l'ami de la nature.

Voyez, par exemple, ce serpent qu'un villageois vient de ramasser sur la neige,

> Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
> N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

A peine ranimé par la chaleur de l'âtre,

> Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
> Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut,

puis, un instant après, devenu " trois serpents " sous les deux coups de cognée qui le tranchent,

> Un tronçon, la queue et la tête,

" sautillant, " " cherchant à se réunir. "

Voilà en quelques lignes, en quelques mots, une description complète, courte et vive, où l'on sent et la chose vue et l'intérêt de l'observateur qui a saisi et noté les moindres mouvements du reptile.

Ailleurs, c'est la description si lestement enlevée d'un âne prenant ses ébats dans "un pré plein d'herbe et fleurissant" où son maître l'a lâché :

> ...Le grison se rue
> Au travers de l'herbe menue,
> Se vautrant, grattant et frottant,
> Gambadant, chantant et broutant,
> Et faisant mainte place nette.

Non seulement on croit le voir, dans ses gambades extravagantes de bête libre et heureuse, mais on sent presque son plaisir tout physique, tout animal qui éclate dans la consonance répétée et prolongée de ces participes accumulés.

Beaucoup de ces portraits de bêtes sont charmants de vérité. Souvent un ou deux traits en font tous les frais : ' la dame du logis avec son long museau," la belette ; " le héron au long bec emmanché d'un long cou ;" le mulet " marchant d'un pas relevé, en faisant sonner sa sonnette." D'autres fois, plus complets et se dessinant avec plus de relief par l'opposition et le contraste : tels le lièvre et la tortue dans leur gageure et leur course, l'un qui " regarde d'où vient le vent," " broute," " se repose," " s'amuse à toute autre chose que la gageure," " part enfin comme un trait," multiplie ses " élans," pendant que l'autre part tout de suite et d'un train de sénateur, " s'évertue," " se hâte avec lenteur " et finalement arrive la première. Tels ce chat et ce jeune coq, décrits par le souriceau naïf et sans expérience, qui compare entre eux ces deux animaux d'aspect si différent, l'un " doux, bénin et gracieux," " velouté comme nous," " longue queue," " une humble contenance," " un modeste regard " et " pourtant l'œil luisant ; " " l'autre turbulent et plein d'inquiétude," avec une " voix perçante et rude," " sur la tête un morceau de chair," et " une sorte de bras " " dont il s'élève en l'air comme pour prendre sa volée," " la queue en panache étalée."

Remarquez que ces portraits sont mis au compte d'un jouvenceau qui ignore certains mots, parce qu'il ignore les choses qu'ils désignent ; ce " morceau de chair " et cette " sorte de bras " sont bien d'un tout jeune souriceau qui n'a jamais vu de bête portant aile et crête, et qui rentre de sa première exploration au delà des " monts qui bornent l'état " où il a vu le jour. Ces traits nous montrent avec quelle fidélité La Fontaine adapte ses discours à l'âge, au caractère et à la situation de ses personnages.

IV

Car il n'est pas moins soucieux de la vérité des discours que de celle des caractères et des descriptions, et c'est là encore une qualité essentielle du drame.

Qu'il nous révèle lui-même les sentiments et les impressions intimes de ses acteurs, ou qu'il les fasse parler, la note est toujours juste, toujours celle du moment et de la situation.

Aussi vrai que celui du souriceau novice est le monologue du " petit rat de peu de cervelle " qui, " soûl des lares paternels," part un jour en découverte, loin du trou et du cercle exigu où se sont étiolés ses premiers jours.

La moindre taupinée était mont à ses yeux, et dans les premières huîtres qu'il rencontra, il

> Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

Sa fatuité égale sa naïveté, et c'est de la meilleure foi du monde qu'il en vient très vite à dédaigner l'existence casanière de l'auteur de ses jours :

> Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire
> Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
> Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;
> J'ai passé les déserts...

Ils parlent presque tous ainsi, avec la même sincérité d'accent, le même bonheur d'expression, le même sentiment de leurs besoins et de leur état.

Écoutez le petit poisson, pris à l'hameçon du pêcheur et sollicitant sa pitié :

Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

C'est là de l'éloquence de carpillon, et de la meilleure !

Et celle des grenouilles donc !

Elles ont appris que le soleil, dont elles ont si souvent à souffrir, est sur le point de contracter mariage, et voici dans quels termes elles s'en plaignent au sort :

Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
.....un seul soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec, et tous ses habitants.
Adieu, joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx.

V

Cette couleur, ce mouvement, cette vie en parole et en action, qui font tout le drame, sont essentiellement propres au fabuliste français.

Il ne faut pas croire que ses admirateurs, devenus injustes par le fait d'un enthousiasme aveugle, se plaisent à l'exalter au détriment de ses devanciers, Ésope, Phèdre, Bilpay, Abstémius, Rabelais et les auteurs de fabliaux du moyen âge, à qui il doit la très grande partie de son fonds. Non, cette supériorité de la mise en œuvre des mêmes matériaux est bien réelle chez lui ; elle est saisissante ; et pour s'en assurer, on n'a qu'à comparer le même sujet, traité par lui et par l'un des autres. On voit immédiatement de quel côté se trouve l'action, le mouvement, la vie. M. Taine a fait plusieurs de ces rapprochements décisifs ; je lui emprunte celui-ci. Il s'agit de la fable de

la *Vieille et Les deux Servantes*, que La Fontaine a prise à Ésope. Voici comment Ésope en raconte la première partie : " Une femme veuve, laborieuse, ayant des servantes, avait coutume de les éveiller la nuit, au chant du coq, pour les mettre à l'ouvrage. Celles-ci, lassées de leur travail continu, résolurent d'étrangler le coq, car elles croyaient qu'il causait leurs maux, en éveillant la nuit leur maîtresse."

Voilà un récit bien sec et bien terne, fait uniquement pour conduire au dénouement et à la morale dont il est le prétexte ; ce n'est pas un tableau, c'est tout au plus un sujet de tableau. Ouvrez maintenant La Fontaine. Il prend ce croquis à peine tracé ; il saisit sa palette et ses pinceaux, et voici le tableau qu'il nous donne :

Dès que l'aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait.
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras.

C'est de la peinture, et faite, pour emprunter les paroles de M. Taine, " avec des couleurs aussi vraies, aussi familières, aussi franches que celles de Van Ostade et de Téniers."

VI

Ce qu'il fait par le récit, il le fait aussi par le discours. Il fait parler ses personnages, où les autres s'étaient contentés de les faire agir. Il recourt presque toujours au discours direct, qui est celui du drame. Voyez, par exemple, comment une toute petite fable d'Ésope se transforme et s'anime par ce procédé.

" Un jour, dans un pré, dit Esope, une grenouille vit un bœuf ; et, envieuse d'une telle grandeur, elle enfla sa peau ridée, puis demanda à ses enfants si elle était plus grosse que le bœuf. Ceux-ci dirent que non.

" Alors elle tendit de nouveau sa peau, par un effort plus grand, et demanda qui des deux était le plus grand. Ils dirent que c'était le bœuf. A la fin, indignée, et voulant s'enfler encore plus fortement, son corps creva et elle resta morte."

Prenez La Fontaine ; il n'a rien ajouté, mais il a mis le récit en dialogue ; voyez la différence.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
Vous n'en approchez pas. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Voilà à coup sûr le ton et la forme du drame, que La Fontaine a su donner à beaucoup de ses fables et qui lui ont assuré un si vif attrait.

Mais il ne les a pas toutes soumises à cette forme. " Il craindrait, dit M. Nisard, qu'on ne s'en lassât ; ou plutôt il en change par plaisir. Plus d'une fable n'est qu'un récit sans interlocuteur et sans dialogue. D'autres sont mélangées de description et de récit. Souvent le poète intervient de sa personne, comme un auteur qui interromprait les comédiens pour dire son avis sur la pièce ; il s'amuse de ses propres inventions, il se met lui-même en scène ; il sourit, il se plaint doucement ; il regrette les années qui s'envolent. Que ne lui passerait-on pas ? il a rendu le *moi* aimable. C'est du caprice ; mais ce caprice se montre si à propos et si en passant, qu'on est tenté de le prendre pour une des lois du genre. Tel est le privilège du génie ; la physionomie même par laquelle

le génie est une personne, l'humeur, l'abandon, y paraissent autant de conditions du genre." (1)

C'est ce caprice qui fait le charme de ton et de style de ses fables. Il a un style unique, parce qu'il ne contient pas sa verve et son humeur et qu'il a l'humeur et la verve d'un véritable artiste, sentant vivement tout ce qu'il voit, se l'assimilant par l'imagination et la mémoire et trouvant sur chaque sujet qu'il aborde des images et des impressions personnelles.

Il ne contraint pas davantage son vers en l'attachant à un mètre déterminé ; ses vers s'allongent tour à tour et s'accourcissent d'après les exigences du sujet ; la même pièce en contient presque toujours de plusieurs sortes : l'alexandrin, en général, pour les choses importantes ; le petit vers pour les indifférentes ; les vers de deux et trois syllabes, pour finir le sens.

Il arrive, par cette variété du rythme, à des effets saisissants. Il produit par leur seule sonorité une impression analogue à celle que l'objet même ferait sur nous ; et ses vers, comme des phrases musicales, jettent souvent notre esprit dans l'état voulu par leur auteur.

En voici au hasard quelques-uns de cette espèce :

C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants.
Et ces petits en même temps,
Voletants, se culbutants,
S'éloignent tous sans trompette.

L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.

Il avait formé son style aux sources les plus variées. Les anciens, les Italiens de la Renaissance, Rabelais et les vieux conteurs français, il les avait tous lus et il les relisait tous avec un égal plaisir, leur empruntant avec

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française*, 13e édition, t. III, p. 141.

une intelligente liberté ce qu'ils avaient de meilleur et de plus approprié à ses besoins. " J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi," écrit-il quelque part. On trouve dans ses vers la langue classique et la langue populaire, sans compter certains mots pittoresques qu'il fabrique hardiment avec des racines prises en toutes les langues. Il a fait rentrer dans la littérature du grand siècle la plupart des locutions proverbiales et des termes vieillis que nous aurions perdus sans lui. La richesse de son vocabulaire et la variété de ses tours de phrases sont étonnantes, au point qu'un critique contemporain n'a pas craint de dire "qu'après Ronsard et avant Victor Hugo, c'est le seul de nos poètes qui ait travaillé efficacement au développement normal de la langue française." (1)

J'ajouterai, pour la consolation des jeunes littérateurs que pourrait effrayer, dans leurs premiers efforts, la perfection des grands modèles de notre langue, que La Fontaine, comme Boileau et Racine, faisait laborieusement des vers faciles, et qu'un de ses brouillons, celui du *Renard et du Hérisson*, ne contient que deux vers de la rédaction définitive.

***

Faut-il tirer une conclusion de ce travail, une morale de cette étude d'un recueil de fables qui toutes ont leur morale ? La conclusion, le lecteur peut la tirer lui-même, c'est qu'il faut lire La Fontaine de temps à autre : pour goûter un plaisir d'esprit exquis ; pour ranimer au contact d'un de ses maîtres les plus sûrs et les plus charmants l'admiration et le goût de notre belle langue française ; pour rapprendre à propos une de ces saines et spirituelles leçons de bon sens et d'expérience, que ces aimables bêtes nous donnent en nous amusant et que nous demanderions quelquefois en vain à nos semblables.

(1) M. Émile Faguet.

G. Bourassa.

LA PLURALITE DES MONDES HABITES

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF, PAR M. L'ABBÉ F.-X. BURQUE (1).—*Suite et fin.*

CONCLUSION.

La conclusion de l'auteur se résume en deux réflexions qui sont l'une et l'autre extrêmement intéressantes et instructives.

Première réflexion. — Notre foi, dans le débat au sujet de la pluralité des mondes, est entièrement désintéressée. Les motifs pour lesquels nous croyons sont tout à fait inébranlables en eux-mêmes et tout à fait indépendants de cette question. Nous croyons parce que Dieu se révèle irrésistiblement, ainsi que la divinité de Jésus-Christ et la divinité de l'Église. Qu'arriverait-il si le télescope, un jour, nous révélait avec certitude l'existence d'habitants dans les astres, par exemple dans la lune ou dans la planète Mars ? Tout simplement, nous serions en face de nouveaux mystères,—mystères bien faciles à porter, mystères de second ordre qui n'affecteraient nullement notre foi. Le soin de la création, après tout, est l'affaire de Dieu, non pas la nôtre. Ce que l'esprit humain ne comprend pas, au sujet des astres peuplés, on dirait : Dieu le comprend, et Dieu peut avoir des moyens infiniment justes et sages, quoique à nous inconnus, pour effectuer le salut de toutes les populations des astres.

(1) 1 volume in-8 de VIII—408 pages. Chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : $1.00.

Deuxième réflexion. — Un grand nombre de catholiques se déclarent partisans du système de la pluralité des mondes plutôt par pusillanimité que par conviction. Ils craignent que les savants, avec cet engin de guerre, ne nous mettent encore une fois dans l'embarras. Ils vont à eux d'un air conciliant et semblent leur dire : " Ah çà ! puisque nous pensons comme vous, il ne faut pas, sur ce point, nous engendrer chicane."—Pareilles craintes ne sont rien moins que puériles, et pareil zèle n'est rien moins qu'intempestif.

Nous avons affaire à des gens qui ne sont nullement redoutables. Pourquoi nous en laisser imposer par les criailleries des faux savants et les étalages de la fausse science ? Les vrais savants, au nom de la vraie science, n'ont jamais prétendu nous mettre dans l'embarras. Et toutes les fois que de faux savants l'ont osé, ils ont échoué à leur courte honte. Qu'on en juge par les deux grandes questions de l'antiquité du genre humain et de l'origine des espèces. Les matérialistes n'ont-ils pas rempli la terre du cri que l'humanité est vieille de plusieurs centaines de mille ans et que toutes les espèces,—l'espèce humaine y comprise, — ne sont que le résultat de l'évolution naturelle de la matière et de la vie ? Eh bien ! qu'on écoute, sur ces deux points, le verdict de la véritable science, la conclusion des véritables savants.

Pour prouver l'antiquité fabuleuse du genre humain, les matérialistes ont invoqué l'histoire, et l'histoire dépose contre eux. Ils ont invoqué l'archéologie, et l'archéologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la géologie, et la géologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la paléontologie, et la paléontologie dépose contre eux. D'après les données les plus certaines de ces quatre sources de lumière, il est impossible de faire remonter l'âge du genre humain à plus de neuf mille ou dix mille ans !

Pour prouver l'évolution naturelle des espèces, les matérialistes en appellent à leurs expériences de croisements et de perfectionnements des races par la sélection des sujets ; ils en appellent encore aux fossiles. Or, l'expérience du monde, vieille de plus de six mille ans, est que les espèces, essentiellement différentes des races, ne se fécondent pas entre elles, ne se reproduisent pas mutuellement ; et pour ce qui est des fossiles, ceux-ci confirment pleinement l'expérience humaine, c'est-à-dire la distinction et l'immutabilité des espèces.

Les déistes, et parmi eux certains catholiques libéraux, même des prêtres, des religieux, comme le Dr Zahm, ont voulu ennoblir cette doctrine, en assujettissant l'évolution des organismes au contrôle souverain de Dieu. Ceux-ci pèchent à la fois contre la science et contre la philosophie ; contre la science, parce qu'ils partagent les erreurs des matérialistes ; contre la philosophie, parce qu'il n'y a rien de plus répugnant à la Majeste divine que ce rôle d'expérimentateur qu'ils attribuent à Dieu, en le tenant péniblement à l'ouvrage pour produire, par une longue série d'ébauches et d'éliminations, les formes définitives auxquelles il s'arrête, alors qu'il aurait pu, du coup, sans nulle hésitation, sans nulle reprise, créer à l'état parfait toutes les formes voulues. C'est quand ils arrivent aux corps du premier homme et de la première femme que leur philosophie est le plus en défaut. Qu'ils optent pour le perfectionnement de la forme singe, conformément à leur doctrine, ou pour une création de toutes pièces, contrairement à leur doctrine, ils se trouvent toujours en face de la contradiction et de l'absurdité.

Si l'on joint à cette étude les réflexions supplémentaires des pages 377 et 386 de l'appendice, on a, dans le livre de M. l'abbé Burque, une réfutation parfaite, la vraie réfutation philosophique de l'évolutionnisme théiste, avec une précision qui atteint jusqu'à la nature

intime des choses et ne laisse plus rien à désirer. A la page 377, il nous fait voir que le contrôle producteur attribué à Dieu sur l'évolution des organismes, n'est rien moins 1° qu'une création dissimulée, 2° une création subordonnée au concours fictif des créatures, 3° une création imparfaite ;— toutes choses indignes de Dieu. A la page 386, il nous fait voir qu'il y a un abîme de séparation entre la matière et la vie, entre deux espèces quelconques, entre le singe et l'homme, et que, seule, une puissance infinie, c'est-à-dire la puissance de Dieu, a pu franchir tous ces abîmes.

En conséquence de ces formidables échecs infligés aux matérialistes,—si grands que les plus nobles efforts ne peuvent, d'aucune façon, réhabiliter, ennoblir leurs doctrines,—c'est une faute bien grave, assurément, que de se laisser intimider par ces imposteurs, et de répéter après eux que peut-être, en effet, les espèces et l'homme ne sont que le résultat d'une simple évolution, et que peut-être, en effet, l'humanité est beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense.

Eh bien ! c'est une faute semblable que commettent les catholiques pusillanimes, quand ils embrassent prématurément la doctrine suspecte de la pluralité des mondes. " D'où vient cette doctrine ? Des ennemis de notre foi. Quels sont les savants qui la vulgarisent avec le plus d'ardeur ? Les pseudo-savants. Quel but se proposent-ils ? Ruiner toute religion et faire triompher le matérialisme. Notre foi est-elle en danger ? Nullement. Il n'est donc pas sage de s'en laisser imposer par le faux prestige de nos ennemis et de se prosterner devant leurs marottes, comme si le parti le plus sûr était de faire cause commune avec eux. Arrière les compromis entre la vérité et l'erreur ! "

APPENDICE.

On voit que M. l'abbé Burque a été profondément impressionné par le rapport intime, essentiel, qu'il y a

entre le système de la pluralité des mondes et la question de l'origine des espèces. Il y revient encore dans un appendice en trois articles, où mettant en pleine lumière la parfaite inanité de tous les efforts des matérialistes pour se passer de Dieu dans la production des espèces végétales, des espèces animales et de l'espèce humaine, il nous fait voir *ipso facto* l'impossibilité absolue où ils sont de prétendre que la matière seule suffit à tout, et que par conséquent la multiplicité des mondes habités n'est qu'une simple déduction, évidente de soi, dans la science de l'univers,—la nature de la matière n'étant pas, comme ils le disent, de s'épanouir partout en êtres vivants, voire même intelligents, aussi bien sur les astres que sur notre globe.

Le premier article (traduction d'un très bon discours fait en anglais par un pasteur protestant de Montréal, en réponse à une attaque inconsidérée d'un professeur protestant, aussi de Montréal, contre le clergé) — a pour but de prouver que le clergé ne doit pas être évolutionniste. De même que Dieu est au fond de l'univers, organisant tous les mondes avec la plus parfaite harmonie, de même Dieu est au fond de toutes les espèces vivantes, les organisant une à une, avec l'ordre le plus parfait. D'ailleurs, les partisans du darwinisme se combattent les uns les autres. Le système, déjà répudié par les plus illustres savants, l'est aujourd'hui par ses propres adeptes.

Le second article est une charge sérieuse contre le Dr Zahm, une réfutation de son évolutionnisme prétendu orthodoxe, surtout une démonstration claire et nette que saint Thomas et saint Augustin, contrairement aux avancés du docteur, n'ont pas été évolutionnistes. Cette dissertation, faite de main de maître, se recommande à tous les esprits amateurs de philosophie.

M. l'abbé Burque cite textuellement le Dr Zahm, et

s'écrie : " Pour des opinions libérales, en voilà. Pour des " idées avancées, en voilà. Pour des sophismes et des " erreurs, en voilà. On y trouve jusqu'à la monstrueuse " absurdité de l'homme-singe. On y trouve jusqu'à la " révoltante affirmation que la doctrine de saint Thomas " et de saint Augustin est entachée de cette saleté."

Tout rapporter à une seule création primordiale *ex nihilo* et supprimer toute création subséquente *ex materiâ præexistente*, telle qu'enseignée par les saints Pères ; avouer que les faits sont contraires à la théorie de l'homme-singe, et soutenir néanmoins cette théorie ; prétendre qu'une telle hypothèse n'est opposée ni au dogme catholique ni à la sainte Écriture ; oser dire que la doctrine de l'évolution n'est pas athée dans sa nature intime, que ceux-là font preuve d'ignorance qui ne la goûtent point et que la doctrine de la création spéciale est anti-scientifique ; attribuer aux études évolutionnistes le retour de plus en plus accentué du monde savant à la reconnaissance d'un Dieu créateur et à l'admission du caractère inspiré de la Bible ; affirmer que l'évolution, loin de dégrader l'homme, le confirme plutôt dans ses hautes prérogatives de roi de la création ; soutenir que l'évolution, bien comprise, ennoblit l'idée que nous avons de Dieu et nous le fait voir sous un jour nouveau, avec des grâces nouvelles ;—voilà autant de propositions téméraires que M. l'abbé Burque stigmatise avec une verve et une logique admirables.

Mais c'est surtout contre l'affirmation que la doctrine de l'évolution est en parfaite harmonie avec les enseignements de saint Thomas et de saint Augustin que M. l'abbé Burque s'élève avec le plus de véhémence. Le débat roule presque tout entier sur ces paroles que saint Thomas emprunte à saint Augustin : " Toutes les espèces vivantes furent produites par Dieu (*in principio*), non en acte, mais par vertus causales seulement, c'est-à-

dire que le pouvoir de les produire fut accordé à la terre."

Le Dr Zahm dit : " Vous voyez bien que c'est là de l'évolution, puisque Dieu crée la matière et que la matière, livrée à elle-même, produit tous les êtres par les vertus causales qui lui sont propres."

M. l'abbé Burque, au contraire, approfondissant la pensée de saint Thomas et de saint Augustin, nous fait comprendre que Dieu ne créa la matière *ex nihilo* qu'une seule fois ; que dans cette matière étaient virtuellemeut contenus tous les principes matériels des êtres que Dieu avait en vue ; que parmi ces êtres, il y en avait de deux sortes : les uns dépassant les forces de la nature, les autres ne dépassant pas les forces de la nature : que pour ces derniers, rien n'empêche d'admettre une évolution qui n'est qu'un développement ; mais que pour les premiers, tels que les premiers individus des espèces, et notamment de l'espèce humaine, ils ne peuvent être produits que par l'action directe de Dieu créant le principe vital, c'est-à-dire l'âme ou la forme substantielle dans la matière préexistante.

Il y a donc dans la matière une double vertu causale : 1° la vertu causale passive de fournir les éléments matériels dont la nature, dont Dieu lui-même se servira ; 2° la vertu causale active de produire aussi la forme dans tous les développements où l'essence des effets n'est pas supérieure à l'essence de leurs causes. Mais la vertu causale active de Dieu est toujours là ; et c'est elle qui intervient dans toutes les productions où l'essence des effets est supérieure à l'essence de toutes les causes naturelles. Pour les êtres de cette dernière catégorie, v. g. les premiers types de vie, les premiers individus de toutes les espèces, le premier homme, la première femme, il y a donc double origine à considérer : la première, virtuelle, dans le création *ex nihilo ;* la deuxième,

actuelle, dans la création *ex materiâ prœexistente.* S'il n'y avait que la première, on aurait forcément l'évolution ; mais il faut compter avec la seconde, et voilà ce qui tue l'évolution. Parlant de la première, saint Thomas dit : " C'est de cette façon que le corps de l'homme a préexisté." Parlant de la seconde, il dit : " Dieu produisit de cette " manière les premiers individus de chaque espèce."

M. l'abbé Burque, par des citations très caractéristiques, prouve jusqu'à l'évidence que saint Thomas et saint Augustin, en maints endroits de leurs ouvrages, ont clairement enseigné la création spéciale, directe, immédiate, des premiers individus de toutes les espèces ;—non pas seulement une création virtuelle, *in principio,* dans la production *ex nihilo* de leurs éléments constituants ; mais une création actuelle, *in tempore,* dans la production *ex materiâ prœexistente* de leurs corps respectifs, par le moyen des formes substantielles. Cette doctrine est tout le contraire de l'évolution. Saint Thomas et saint Augustin ont donc été calomniés. On lit avec une grande satisfaction une aussi complète et aussi glorieuse réhabilitation de leur mémoire (1).

Le troisième article est une pièce de poésie, intitulée *In principio Deus,* où M. l'abbé Burque, avec une clarté scientifique ne le cédant en rien aux grâces poétiques, nous montre Dieu au commencement de tout dans l'univers : au commencement de la matière cosmique, au commencement de toutes les espèces végétales et animales, au commencement de l'humanité.

(1) Il est bon de mentionner ici une rumeur très sérieuse qui a cours aux Etats-Unis, affirmant que le Dr Zahm est à la veille d'être censuré à Rome, pour ses doctrines évolutionnistes. On peut dire, là-dessus, que le Dr Zahm est déjà virtuellement condamné à Rome par le fait que le Père Leroy, dominicain, a été forcé par le Pape, en février 1895, à désavouer, à rétracter, comme " incompatible avec le texte de l'Ecriture sainte et avec les principes de la saine philosophie," sa théorie de l'évolution, telle qu'enseignée dans son ouvrage *Evolution restreinte des espèces organiques.* Or, c'est précisément la même théorie que soutient le Dr Zahm dans son livre *Evolution et dogme,* dont on demande aujourd'hui la censure. C'est la fameuse théorie de sir George Mivart.

APPRÉCIATION.

Tel est le livre de M. l'abbé Burque ; ouvrage, suivant nous, des plus sérieux et des plus savants, comme il s'en publie rarement ; ouvrage où l'auteur avait nécessairement à traiter des questions fondamentales de la science et de la philosophie, on pourrait presque dire *de omni re scibili*, puisque le sujet embrasse l'univers, les hommes et les anges au double point de vue naturel et surnaturel, et Dieu lui-même dans son double plan de création et de restauration universelle. Quelle somme de connaissances ne fallait-il pas pour mener à bonne fin une telle dissertation ! Tout le monde conviendra que M. l'abbé Burque s'est rendu maître de son sujet et l'a traité avec une vigueur, une force, une éloquence tout à fait dignes d'admiration. Le style est net, vif, entraînant ; les comparaisons justes ; l'analyse toujours claire ; la dialectique toujours inébranlable. L'auteur excelle à démolir l'erreur avec une égale solidité, soit par le raisonnement, soit par le sarcasme. Il déchire les enveloppes et va jusqu'au fond des choses. Il dissipe les nuages et fait briller partout la lumière. Ce livre est d'autant plus méritoire qu'il a été écrit, à force de courage et de persévérance, au milieu d'obstacles et d'interruptions de tout genre, par un curé desservant seul une paroisse nombreuse. Voilà, certes, un bel exemple et un bel honneur pour le clergé.

Le livre de M. l'abbé Burque a pour principal mérite de nous faire connaître les arguments les plus forts que la science et la philosophie peuvent apporter contre l'hypothèse de la pluralité des mondes, et par là même de nous désabuser de toutes les illusions, déjà si communes, à l'égard de cette hypothèse. Il offre plusieurs autres mérites accessoires qui s'imposent également à notre considération. Telles sont les études contre la génération spontanée, contre l'antiquité fabuleuse du genre humain,

contre le transformisme de Darwin, contre l'évolutionnisme du Dr Zahm, qui sont toutes, en elles-mêmes, des pages d'une haute importance. Mais entre tous ces mérites accessoires, on accordera volontiers la palme au service très éminent et très précieux que M. l'abbé Burque rend à la jeunesse chrétienne, en lui montrant, d'un doigt sûr, les aberrations de la fausse science, la ridicule faiblesse et la stupide impiété des faux savants, matérialistes ou rationalistes; en lui faisant voir, par sa ferme attitude, avec quelle intrépidité et quelle indépendance il faut se rencontrer avec eux ; avec quelle facilité on peut les vaincre et briser ainsi l'esclavage honteux de leur prestige néfaste et immérité.

" C'est, dit-il, une vaine terreur qu'ils inspirent, un " vain prestige qu'ils exercent : une terreur et un prestige " de polichinelles.... Accourez, peuples, et voyez dans " leur nudité les extravagances monstrueuses des cory- " phées de la matière et de la libre pensée.... Ils ne " raisonnent pas. Ils déraisonnent. Ils ressemblent à la " statue que Nabuchodonosor vit en songe. Tête d'or et " pieds d'argile. Il suffit de les pousser un peu pour " les faire culbuter. Une petite pierre au front les ren- " verse, comme le géant des Philistins.... Arrachez-leur " au plus vite le manteau de gloire dont vous affublez " ou dont ils affublent eux-mêmes injustement leurs " épaules. Ce manteau ne leur appartient pas. Ils n'ont " rien pour éblouir vos yeux et fasciner vos esprits. Ils " ont tout ce qu'il faut pour révolter votre cœur : c'est " leur exécrable impiété.... La fausse science procède " avec un fanatisme qui tient du délire, commençant par " nier Dieu et s'obstinant à ne le reconnaître nulle " part.... Les pseudo-savants sont, dans le domaine de " la science, exactement ce que sont les charlatans dans le " domaine de la médecine et de la chirurgie : des gens " déséquilibrés qui paient d'audace, exploitent les âmes

" crédules et troublent la société.... A bas toutes ces
" idoles!.... Ce ne sont pas les charlatans qui, avec leurs
" folles réclames, doivent gouverner la médecine et la
" chirurgie ; ainsi les faux savants, avec leurs folles
" déclamations, ne doivent pas gouverner la science... Et
" pourtant, il faut bien le reconnaître, leur empire est
" immense dans le monde. Une foule d'esprits chrétiens
" subissent inconsciemment le joug de leur prestige faux
" et trompeur ; et les esprits non chrétiens encore
" beaucoup plus.... On ne sait ce qu'il faut déplorer
" davantage : ou l'insolente fatuité de pareils maîtres, ou
" la singulière infatuation de leurs disciples.... Qu'ils
" sont nombreux, aujourd'hui, les disciples de faux savants
" qui ne peuvent ouvrir la bouche sans nous assommer
" avec leurs stupides coups d'encensoir envers les fétiches
" de la fausse science, notamment envers le darwinisme...
" Quel servilisme ! Quelle étroitesse d'esprit ! Quel entê-
" tement et quel fou plaisir à marcher dans l'ornière ! "...

Voilà d'éloquentes paroles. Voilà une fière protestation, au nom de la dignité humaine, de la vérité et de la vraie science, contre l'empire des faux savants. Voilà une superbe exhortation à la jeunesse chrétienne de ne pas se laisser aveugler, entraîner, par tous ces imposteurs, mais de se bien préparer, au contraire, par de fortes études scientifiques et philosophiques, à leur tenir tête, à les combattre et à les vaincre.

Reste à savoir si l'ouvrage de M. l'abbé Burque sera apprécié et récompensé comme il mérite de l'être. Cet ouvrage a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, dans toutes les maisons d'éducation, parmi tous les hommes instruits et tous les jeunes gens désireux de s'instruire. En sera-t-il ainsi ? Oui, si tous ceux qui le lisent et l'estiment s'appliquent à le faire connaître, à le répandre. Ils le doivent. Ce serait, de leur part, une œuvre de patriotisme. On sait que le Canada, sous le

rapport de l'encouragement envers les auteurs, jouit d'une triste renommée. Les auteurs, en notre pays, après avoir peiné pour écrire, doivent se saigner pour la publication. Quelques-uns se remboursent tant bien que mal ; mais la plupart en sont pour leurs frais. Quoi de plus ingrat ? Faudra-t-il souffrir toujours d'une telle apathie ? Nos livres canadiens moisissent dans les caves des libraires, pendant qu'on fait venir à foison les livres de l'étranger. Les nôtres, dès qu'ils en sont dignes, devraient pourtant avoir les premiers droits à notre patronage. Donnés en prix, dans nos maisons d'éducation, ils auraient le double avantage d'encourager, non seulement les auteurs, mais les élèves, à l'amour et à la culture de notre littérature nationale. Voici une belle occasion de commencer à faire mieux. Quand on songe aux mérites de l'ouvrage publié par M. l'abbé Burque, lorsqu'on se représente la somme de travail et la dépense considérable que cet ouvrage a coûtés à son auteur, on ne peut s'empêcher de désirer ardemment qu'il soit couronné par le double succès dû à tous les bons livres : celui de l'honneur et celui d'une juste rémunération.

Jos. Royal.

Montréal, 1 avril 1899.

UNE DOT

SCÈNE DE MŒURS FRANÇAISES.

IL y eut un temps, à ce que disent nos vieilles coutumes, où la dot d'une jeune fille ne consistait qu'en *un chapel de roses.* Ce temps-là est bien loin.

Aujourd'hui cette question de la dot est la grosse affaire dans les mariages, et elle donne lieu, au sein des familles, à plus d'une scène ou plaisante, ou triste, ou touchante. C'est une de ces scènes d'intérieur que je voudrais reproduire ici. Entrons donc, si vous le voulez, à Villeneuve-Saint-Georges, chez M. Desgranges, ancien commerçant retiré. Sa fille Madeleine est demandée en mariage par un jeune architecte, qu'elle aime, et dont elle est aimée. Jusqu'ici rien de plus simple. Mais M. Grandval le père ne veut marier son fils qu'à une demoiselle... de deux cent mille francs, et M. Desgranges n'en veut donner que cent mille. Sa femme le presse de céder, sa fille l'en prie doucement ; il refuse net. Mais la bonne Mme Desgranges appartient à la tribu des mères attendries qui ne peuvent pas dire *ma fille !* sans avoir des larmes dans la voix ; elle insiste, elle supplie, et, voyant son mari inflexible, elle se lève et lui dit avec indignation :

I

" Monsieur Desgranges ! veux-tu savoir toute ma pensée ? tu n'as ni cœur ni entrailles !

—C'est convenu, ma femme.

—Tu n'es pas un père, tu es un...

—Un bourreau ! (*Déclamant.*)

> Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
> Que d'en faire à sa mère un horrible festin !
>
> *Iphigénie*, acte III, scène...

—Monsieur Desgranges !

—Madame Desgranges !

—Sais-tu bien, monsieur Desgranges, qu'avec ton flegme ironique, tu finiras par me mettre hors de moi, par me faire sortir de mon caractère !

—Pourvu que tu n'y rentres pas, ma femme ! répondit à mi-voix M. Desgranges.

—Ah ! c'est trop fort !

—Assez, ma mère ! assez ! dit Madeleine en se levant à son tour, je ne veux pas être cause que mon père et toi vous vous parliez ainsi. Et puisqu'il ne croit pas devoir faire ce que nous lui demandons, ajouta-t-elle en commençant à pleurer, puisqu'il nous refuse ce que nous désirons tant, ce qui ferait notre bonheur à Henri et à moi....

—Elle pleure ! s'écria Mme Desgranges, ô ma fille ! ma petite fille ! et cela ne t'émeut pas, monstre ! Tu peux voir ses larmes, tu peux l'entendre te dire avec sa voix si douce que cela ferait son bonheur... et rester inflexible !

—Que veux-tu, ma chère ? quand je vois une femme pleurer, je me méfie toujours.

—Comment ?

—Ce n'est pas ma faute, je me souviens. Au début de notre mariage tu as si souvent pleuré, quand tu voulais obtenir quelque chose de moi, que les larmes des femmes me font toujours l'effet d'un placement.

—O mon père ! mon père ! s'écria Madeleine, comment peux-tu douter de mon chagrin ! tu ne crois donc pas que j'aime Henri ?

—Si vraiment !

—Henri est bon et spirituel ; tu dis toi-même qu'il a un bel avenir comme architecte.

—C'est vrai !

—Son père, M. de Grandval, est un homme...

—Des plus honorables.

—Eh bien, alors ?...

—Oui, eh bien, alors ? ajouta Mme Desgranges.

—Eh bien, alors, qu'elle l'épouse ! Je lui donne mon consentement, et avec mon consentement cent mille francs de dot ; mais deux cent mille, comme le demande M. de Grandval, non !

—Pourquoi ? reprit Mme Desgranges.

—Pourquoi est charmant ! Parce que je ne suis pas assez riche pour donner deux cent mille francs à ma fille sans me gêner.

—Il t'en restera toujours assez !

—Assez, c'est trop peu.

—A ton âge on n'a plus de besoins.

—Au contraire ! chaque année de plus amène un besoin de plus. Il n'y a pas une infirmité qui ne soit une dépense. Ma vue baisse, il me faut des lunettes ; mes jambes faiblissent, il me faut une voiture ; mes cheveux tombent, il me faut un toupet. Et les caoutchoucs ! et la flanelle ! Mais j'en ai pour cent francs par an, rien qu'en flanelle !

—Mais...

—Non, non ! que la jeunesse soit pauvre, c'est juste ! c'est son lot ! Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose ? Qu'importe le bon souper et le bon gîte, quand on a le reste ? mais la vieillesse...

—Tu n'es pas vieux, dit aimablement Mme Desgranges.

—Oh ! oh ! si tu me dis des choses agréables, cela devient grave !

—Voyons, voyons, reprit-elle avec câlinerie, raison-

nons... De quoi s'agit-il après tout ? de quelques réductions légères dans notre train de vie ; d'avoir, par exemple, un domestique de moins.

—Précisément !

—Eh bien, tant mieux !

—Tant pis ! je suis paresseux ; j'aime à être servi.

—Et tu t'alourdis ! tu engraisses ! tandis que, si tu te servais un peu toi-même, tu resterais actif, jeune...

—Je n'y tiens pas !

—Mais moi, j'y tiens, dans ton intérêt. C'est comme pour notre table ; nous retrancherons, je suppose, un plat à notre dîner...

—Du tout ! c'est ce que je ne veux pas, je suis gourmand !

—C'est un péché, père, dit Madeleine.

—Soit ! mais un péché très agréable, et il m'en reste si peu de cette espèce-là. Ma chère gourmandise ! Mais je n'entends jamais approcher l'heure du dîner sans voir flotter devant mes yeux comme un rêve... le menu ! sans me dire : " Ah çà, quel joli plat de douceur ma femme m'aura-t-elle imaginé pour aujourd'hui ? " car, je te rends justice là-dessus.... tu as beaucoup d'imagination pour les entremets sucrés !

—Oui ! oui ! répondit plus doucement Mme Desgranges, flattée par ce compliment sur ses talents de femme de ménage, mais qu'arrive-t-il ? Que tu manges trop ! Tu te fais mal ! Tu deviens tout rouge ! Le médecin l'a dit, cela te jouera un mauvais tour ; tandis qu'avec un ordinaire modeste... en devenant sobre...

—Oh ! sobre. Quel mot fade !

—Tu resteras frais... calme... la tête libre... tu deviendras même meilleur !

—Oui ! oui ! *Mens sana in corpore sano.*

—C'est-à-dire que, si tu avais le sens commun... tu devrais remercier Madeleine de la dot que tu lui donnes,

car tu prolonges ainsi ta vie dans ce monde, et tu assures ton salut dans l'autre !...

—Oh ! père ! père !...

—Voyons ! reprit avec plus d'instance Mme Desgranges s'apercevant que son mari faiblissait un peu. Voyons !... je te connais ! Tu as le cœur excellent !... Toutes ces petites privations-là seront des bonheurs pour toi. Réponds ! Est-ce que tu ne seras pas trop heureux de te saigner pour ta fille ?

—Oui ! oui ! je sais ! le pélican ! Mais il paraît que ce n'est pas vrai ! "

A ce moment, entre le jeune prétendu. Madeleine l'aperçoit. Elle court à lui, et le prenant par la main :

" Venez, monsieur Henri, venez ! Joignez-vous à nous ! Mon père commence à se laisser toucher !

—Moi ? dit Desgranges.

—Oh ! Monsieur ! Monsieur ! " s'écria le jeune homme avec émotion....

Mais tout à coup M. Desgranges se tournant vivement vers lui :

" Parbleu ! vous faites bien d'arriver. Cela me rend à moi-même. Ah çà, vous n'avez donc pas de cœur, vous ! Comment ! vous êtes aimé d'une jolie fille comme elle, bonne, instruite, affectueuse, et vous ne voulez pas l'épouser si elle n'a que cent mille francs de dot !

—Mais, mon père...

—Il te marchande !... Mais moi, moi, quand j'ai épousé ta mère, elle valait cinquante mille fois moins que toi !

—Comment ? s'écria Mme Desgranges.

—Je veux dire qu'elle avait cinquante mille francs de moins que toi, et pourtant je n'ai pas hésité.

—Je n'hésite pas non plus ! reprit vivement Henri.

—C'est son père qui refuse, mon ami !

—Oui, dit Madeleine, c'est son père ! Mais lui, il ne tient pas du tout à ta fortune ! Il m'a répété vingt fois

qu'il me prendrait sans dot ! qu'il aimerait mieux que je n'eusse rien.

—C'est vrai ! s'écria le jeune homme.

—Oui ! oui !... On dit cela !... Je l'ai dit aussi... moi... mais en dedans...

—Comment ! reprend vivement Mme Desgranges, ce n'était donc pas vrai ?

—Ce qui est vrai, c'est que je trouve stupide cette maxime que les pères doivent s'immoler pour leurs enfants !

—S'immoler ! dit Madeleine. Est-ce que je le voudrais ? Est-ce que nous le voudrions ? Est-ce que cet argent ne resterait pas à toi ?

—Ta ta ta ! L'argent ne peut pas être dans deux endroits à la fois ! Si je vous le donne, je le perds, et si je ne vous le donne pas, je le garde ! C'est clair comme le jour.

—Mais, père...

—Mes idées sont faites là-dessus. Un père doit être plus riche que ses enfants.

—Qu'importe qui est le plus riche !. . dit Mme Desgranges. Est-ce que leur maison ne sera pas la nôtre ?

—Jamais ! Un père ne doit jamais se mettre dans la dépendance de ses enfants, et cela pour les enfants mêmes, afin de ne pas les rendre ingrats.

—Oh ! père, se récria Madeleine, oses-tu dire ?....

—Ton bon petit cœur se révolte à ce mot...

—Oh ! oui ! tu m'as fait bien mal !

—Je le crois ! Je crois à la sincérité de ton indignation, mais...

—Mais, dit Henri, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur ?

—Pour des enfants pleins de cœur ! de bons sentiments ! Et c'est pour cela que je ne veux point vous gâter ! Avez-vous entendu parler d'une pièce de théâtre nommée le *Roi Lear ?*

—De Shakspeare ?

—Juste ! Eh bien, savez-vous ce que c'est que son roi Lear ? Un vieil imbécile qui n'a eu que le sort qu'il méritait !... Et quant à mesdames ses filles, Shakspeare, tout Shakspeare qu'il est, a fait une grosse faute, c'est de les peindre méchantes dès le début. Ce qu'il fallait, c'était de les montrer corrompues par la prodigalité insensée de leur père, conduites à l'ingratitude par le bienfait... Voilà la vérité ! Car enfin, supprimez le bienfait, il n'y a plus d'ingratitude. Or, comme j'ai autant de sollicitude pour votre perfection que ma femme en a pour mon perfectionnement, je refuse net de me dépouiller pour vous, de peur de vous exposer à la tentation...

— Mais...

—Pas de mais ! C'est résolu.... Henri, allez trouver votre père et essayez de le faire renoncer à sa prétention ! Que diable ! Il est plus facile de ne pas demander cent mille francs que de les donner.

—Mais, dit Madeleine, s'il ne réussit pas à convaincre son père ?

—C'est qu'il ne t'aimera pas assez ! Auquel cas je ne le regretterai pas !...

—Monstre ! bourreau ! égoïste ! matérialiste ! s'écria Mme Desgranges.

—Va ! va !...

—Adieu, monsieur Henri ! dit Madeleine.

—Non, mademoiselle, au revoir ! Votre père a raison ! Je ne serais pas digne de vous si je ne vous conquérais pas.

—A la bonne heure, jeune homme ! Voilà un mot qui vous rend mon estime ! Je ne vous donnerai pas un sou de plus pour cela, mais je vous estime ! Partez et revenez ! "

II

Un mois après cette scène, les jeunes gens étaient mariés ; un an plus tard, Mme Desgranges était marraine ; la deuxième année, M. Desgranges était parrain, et, trois ans écoulés, nous retrouvons le jeune ménage et le vieux, les parents et les enfants, installés dans la jolie maison de Villeneuve-Saint-Georges.

J'ai dit que M. Henri Grandval était architecte, mais jeune architecte, c'est-à-dire trop souvent, hélas ! architecte *in partibus*. De tous les artistes, les plus malheureux sont certainement les architectes. Un poète a beau être pauvre, il trouve toujours une plume pour écrire ses vers; un musicien, une feuille de papier réglé pour écrire ses notes ; un peintre, un pinceau et un bout de toile pour y jeter ses idées de tableau ; mais des pierres de taille, des pierres meulières et un terrain propre à la bâtisse, on n'en a pas sous la main, on n'en trouve pas à volonté. On ne bâtit pas des maisons pour son plaisir ! Et qu'est-ce qui en confie à un jeune architecte ? Il a un art et pas de matériaux pour l'exercer, sa profession est de construire, et il n'a pas de constructions à faire... Imaginez-vous un castor en disponibilité ! Ses seuls clients sont de petits propriétaires, qui, ayant quelque lézarde à reboucher, quelque fenêtre à percer, quelque mur à raccommoder, prennent un petit architecte, comme on prend un petit médecin... pour les indispositions, dans l'espoir de le payer moins cher... Tel était le sort de Henri Grandval.

Pour se dédommager de ces vils travaux, qu'il nommait des travaux... dinatoires, il employait son vrai talent de dessinateur et d'aquarelliste à faire des plans de château, à concourir pour toutes les grandes constructions publiques, à envoyer, à qui de droit, des projets d'édifices d'utilité générale, et, comme il avait la juste

prétention d'être un homme pratique en même temps qu'un homme d'art, il joignait à ces dessins des devis, des coupes, des plans de distribution, qui faisaient le plus grand honneur à la solidité de ses études, mais qui avaient un grand inconvénient, c'était de lui coûter beaucoup d'argent : car il fallait payer les géomètres, payer les métreurs, payer les vérificateurs, de façon qu'il employait pour ses projets de construction tout l'argent que lui rapportaient ses réparations ; il dépensait en poésie tout ce qu'il avait gagné en prose.

Son budget se composait, comme on le sait, de la dot de sa femme et de la sienne, ce qui lui constituait un revenu fort suffisant pour ce qu'on appelait autrefois un bourgeois du Marais. Mais un artiste !... Un homme qui aime le beau !... C'est très cher d'aimer le beau. On trouve une occasion de belle tapisserie ancienne : comment résister au plaisir de l'acheter ? On lit la description d'un monument admirable, découvert récemment : comment ne pas aller le visiter ? Les voyages d'art sont presque un devoir pour les artistes. Ce qui les perd surtout, ce sont les prix réduits ; ce sont ces grandes affiches s'étalant sur toutes les murailles, et portant en grosses lettres rouges ces mots cabalistiques : *Parcours d'un mois dans le nord de l'Italie, avec séjour dans les principales villes : cent cinquante francs !* Cent cinquante francs ! C'est si bon marché ! Rien de ruineux comme le bon marché ! Ces grandes affiches sont immorales comme des boutiques de changeur, et l'on peut d'autant moins résister à la tentation qu'on a l'air d'être raisonnable en y succombant. Notre jeune ménage succombait donc souvent, et si vous ajoutez à cela que le mari était très amoureux de sa femme, et par conséquent la voulait charmante et bien parée ; si vous vous souvenez qu'en trois ans ils s'étaient donné le luxe d'un garçon et d'une fille, vous comprendrez sans peine que générale-

ment, quand arrivait la seconde moitié de chaque trimestre, ils étaient d'un gêné... d'un gêné... qui fendait le cœur de la bonne Mme Desgranges et attirait sur la tête de M. Desgranges un déluge de prières et d'invectives...

" Mon ami, je t'en supplie, accorde-leur un supplément de dot!—Je m'en garderai bien, répondait M. Desgranges, je m'applaudis trop du parti que j'ai pris!... Mon système est trop bon pour que j'en change.

—Comment as-tu le cœur de les voir et de les laisser aussi gênés?

—Ils sont gênés?

—Affreusement, mon ami.

—Tant mieux! Mon gendre se donnera plus de mal pour acquérir une clientèle.

—Mais elle ne vient pas, cette clientèle!

—Raison de plus pour tout faire afin qu'elle vienne.

—Ils ont des charges de plus!

—Tu veux dire des bonheurs de plus!"

Et comme Mme Desgranges levait les bras au ciel...

" Voyons! ma femme! pas d'exclamation, et raisonnons! Supposons qu'il y a trois ans j'aie donné à ma fille cent mille francs de plus comme tu le voulais, que serait-il arrivé?

—Il serait arrivé, reprit Mme Desgranges avec un mélange d'indignation et d'attendrissement, qu'au lieu de vivre de privations comme ils ont été obligés de le faire depuis trois ans, au lieu de se tout refuser...

—Permettez! ma femme, permettez! Il me semble...

—Il te semble?... Eh bien, veux-tu que je te dise? Quand je vais chez eux à l'heure du dîner, que je vois leur pauvre petit couvert si modeste... un seul plat de viande, un seul plat de légumes, et pas d'entremets sucrés, les pauvres chéris! et qu'en revenant chez nous, je te trouve, toi, attablé jusqu'au menton, avec de bonnes

poulardes rôties, de bons perdreaux bardés... car il te les faut bardés maintenant...

—Que veux-tu, ma chère ? en vieillissant...

—Eh bien, cela me fait mal ! je me reproche tous les bons morceaux que je mange.

—Pas moi !

—Je nous trouve révoltants...

—Ma femme !... ma femme !... du calme ! et revenons à la question, car tu t'en es complètement écartée. Suis bien mon raisonnement, si tu peux Nous sommes aujourd'hui le 15 novembre ; notre fille, notre gendre, leurs deux enfants, leurs deux domestiques, sont ici dans notre maison de campagne depuis le 13 août, soit trois mois deux jours ; et ils comptent y rester, eux, leurs enfants et leurs domestiques, jusqu'au moment de notre départ, soit le 20 décembre...

—Eh bien ! est-ce que tu veux leur reprocher leur séjour ici maintenant ? Est-ce que tu vas te plaindre de ce que leur présence te coûte ? Est-ce que tu aurais l'intention de les exiler de chez toi... de chez moi ?... Oh ! mais un instant, halte-là !

—Ma femme !

—Me priver de la vue de mes enfants ! mais c'est ma seule consolation ici-bas !

—Merci !

—C'est que je te connais ! Tu es capable de trouver que les enfants font trop de bruit ! Pauvres amours !... dont les petites voix sont si douces, dont les petits pas sont si mignons !

—Mais qui est-ce qui te dit le contraire ? s'écria M. Desgranges avec impatience ; laisse-moi donc parler, et, encore une fois, suis mon raisonnement. Pourquoi notre fille et notre gendre sont-ils restés avec nous trois mois et quatre jours, et pourquoi y resteront-ils jusqu'au 20 décembre ?

—Belle question ! Parce qu'ils nous aiment ! Parce qu'ils se plaisent avec nous !... Parce qu'ils savent nous faire plaisir !... Parce qu'ils sont affectueux, sensibles...

—Enfin, tout le contraire de moi... n'est-ce pas ?" dit M. Desgranges en riant... Puis, allant à sa femme : "Tiens, viens, que je t'embrasse !... Je t'adore, toi, parce que tu as toujours douze ans.

—Comment ! douze ans !

—Je veux dire parce que tu es et seras toujours la bonne créature, naïve, confiante, crédule, que j'ai épousée avec tant de plaisir !

—Comment naïve ! crédule ! répliqua Mme Desgranges un peu offensée. Est-ce que tu prétendrais que nos enfants ne sont pas...

—Si ! ma femme... ils sont tout cela et plus encore ! Mais t'imagines-tu que ta fille, avec sa jolie figure qu'elle a plaisir à montrer parce qu'on a plaisir à la voir, que ton gendre avec ses goûts d'artiste et son imagination, laisseraient là Paris et ses premiers plaisirs d'hiver, bien plus, qu'il y irait, lui, pour ses affaires tous les matins et en reviendrait tous les soirs, le tout pour l'unique bonheur de faire une partie de piquet avec un père qui commence à être un peu sourd et une mère qui gagnerait à être un peu muette ?

—Mais que supposes-tu donc ? Quel motif donnes-tu à leur séjour prolongé chez nous ?

—Ma chère, reprit M. Desgranges en riant, te rappelles-tu que quand tu étais jeune et que tu avais de fort beaux cheveux, tu étais enchantée d'aller à la campagne pour laisser *reposer la raie !...* Eh bien, nos enfants sont enchantés de rester ici pour laisser reposer leur bourse.

—Ah !... malheureux, peux-tu supposer...

—Je ne leur en veux pas ! Je ne les accuse ni d'ingratitude ni d'indifférence ! Je suis sûr que, s'ils avaient vingt mille livres de rente au lieu de dix, ils nous

aimeraient toujours, mais moins longtemps de suite ! Ainsi, par exemple, je ne connais pas de gendre pareil au mien : on n'a pas plus de déférence, plus d'attention ; il ne laisse pas passer un seul de mes anniversaires, anniversaire de fête, anniversaire de naissance, anniversaire de mariage, sans accourir avec un énorme bouquet.

—Et tu crois que l'intérêt seul...

—Oh ! non ! ma femme !... Pas l'intérêt seul !... non, l'intérêt composé... composé moitié d'affection et moitié de calcul... calcul inconscient dont il ne se rend pas compte, mais que je devine, qui tient à ce qu'il a besoin de moi, et dont je profite sans lui en vouloir.

—Tiens ! tu n'es qu'un malheureux ! Tu dépoétises tout ! Tu désenchantes tout ! Il faut être capable de pareils sentiments pour les prêter aux autres ! C'est monstrueux !

—Du tout ! c'est naturel ! Les vieux sont très ennuyeux ! Il faut qu'ils se rattrapent par quelque chose ! Je me rattrape par l'hospitalité.

—Dis tout de suite que nos enfants prennent notre maison pour une auberge !...

—Eh ! sans doute, l'auberge du *Lion d'Or !* Ici on loge à pied et à cheval les enfants gênés qui ont des économies à faire. Ont-ils trop dépensé en spectacles, en bals, en concerts, allons passer huit jours chez papa ! Projettent-ils de se payer un petit voyage, allons passer un mois cher papa ! Un des enfants est un peu souffrant... envoyons-le à la campagne chez papa !... Et on l'envoie !... Et l'on vient avec lui ! Et comme on est reçu à bras ouverts, comme on est défrayé de tout, comme le père a une bonne installation et une bonne table, comme on y trouve de bonnes poulardes et de bons perdreaux que le père égoïste est enchanté de partager avec ses enfants, ils viennent, il reviennent, et ils restent avec plaisir.

—Ah ! le misérable !... Il fait de l'égoïsme avec tout, même avec l'amour paternel !

—Mais suppose au contraire, reprit M. Desgranges sans avoir l'air d'entendre sa femme... suppose que j'aie doublé la dot de ma fille, comme tu le voulais, que serait-il arrivé ? Qu'aujourd'hui nos enfants, vu la tête un peu enthousiaste de mon gendre, ne seraient peut-être pas beaucoup plus riches, et que moi, je serais beaucoup plus pauvre ; que je ne pourrais ni les recevoir aussi longtemps, ni les recevoir aussi bien, et qu'ils viendraient moins chez moi, parce qu'ils seraient mieux chez eux. Ah! bon Dieu, ma chère ! Mais si mes enfants étaient plus riches que nous, il y a plus de six semaines déjà que ma fille trouverait Villeneuve-Saint-Georges trop humide à l'automne ; qu'elle redouterait pour ses enfants les brouillards de la rivière, et que mon gendre m'aurait déclaré que ces voyages quotidiens à Paris altèrent sa santé !... Voici donc ma conclusion, que je dédie à tous les pères qui ont des filles à marier : " Voulez-vous garder vos enfants, gardez votre argent ! Voulez-vous jouir de vos petits-enfants, gardez votre argent ! " Car, c'est grâce à l'argent que le père reste le chef de la famille, que la maison paternelle reste le foyer domestique, c'est-à-dire pour les vieux une retraite d'honneur et de bien-être ; pour les jeunes, un lieu de refuge et de plaisir ; pour les petits, un nid où ils viennent chercher la santé et parfois des soins plus intelligents que les soins maternels eux-mêmes ; pour tous enfin, un centre, un sanctuaire où se forment les souvenirs, où grandissent et vieillissent les générations successives, où se perpétuent enfin les traditions de respect et de tendresse ! Appelle, si tu le veux, ma prévoyance calcul et personnalité, moi, je la nomme le véritable amour paternel, celui qui consiste à rendre les enfants plus heureux et meilleurs ! Car, remarque-le bien, ma chère, mon gendre avait, je veux le croire, les plus heureuses dispositions pour faire un gendre charmant ; mais enfin, sans ma prévoyance, ces bonnes qualités seraient peut-être restées à l'état de

germe, de boutons... A qui donc doit-il leur plein épanouissement ? A moi ! Affabulation : " Je n'ajouterai pas un sou à la dot de ma fille."

III

Nous voici au 30 novembre, quinze jours plus tard, mais toujours à Villeneuve-Saint-Georges : car si, dans cette scène, j'ai un peu violé l'unité de temps, j'ai du moins toujours respecté l'unité de lieu. La maison de M. Desgranges est en joie. Jamais il n'a paru, lui, aussi gai et aussi heureux. C'est le vingt-cinquième anniversaire de son mariage. Ma femme, a-t-il dit à Mme Desgranges, voilà un jour qu'il faut célébrer dignement. Il ne s'agit pas d'économiser aujourd'hui. Toutes voiles dehors ! un dîner... comme si j'étais gourmand ! J'ai bien recommandé à notre fille, qui a été passer une journée à Paris pour je ne sais quelle affaire, de revenir avec son mari par le train de quatre heures. Elle trouvera dans sa chambre une jolie robe neuve, dont je veux qu'elle se pare aujourd'hui. Et quant à toi, si tu m'aimes encore un peu, malgré mes défauts, prouve-le-moi ! fais-toi charmante aussi ; mets pour le dîner, et la soirée, car j'ai invité tout notre voisinage, mets les diamants de ma pauvre mère. Ils me représentent ce que j'ai le plus aimé dans le monde ! Elle, qui me les a donnés pour toi ; toi, qui les as portés pour moi et pour elle ; ta fille, qui les portera pour nous trois..." Et là-dessus, M. Desgranges s'éloigna pour cacher un peu d'émotion.

Pourquoi Mme Desgranges ne lui répondit-elle pas ? Pourquoi resta-t-elle quelque temps immobile et la tête baissée ? Pourquoi sa fille, en arrivant, l'entraîna-t-elle dans sa chambre en pleurant ? Pourquoi le gendre était-il sombre ? Pourquoi la cloche du dîner les fit-elle tressaillir tous trois ? Pourquoi, en entrant dans la salle à manger, la mère fut-elle si troublée à la vue de son mari ?

Pourquoi ? L'exclamation de M. Desgranges le dit. " Tu n'as pas tes diamants ! " s'écria-t-il. La mère, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son mari en pleurant. La fille lui baisa la main en s'agenouillant devant lui. " Tu n'as pas tes diamants ! qu'en as-tu fait ? " La femme et les enfants se turent. " Tu ne réponds pas, reprit le père d'une voix plus sévère ; c'est donc à moi de parler. Je sais tout. Tu les as vendus ! vendus pour payer l'imprudence de ton gendre ! Oui ! parce qu'il lui a plu de s'associer à une entreprise mal conçue, parce qu'il a fait la folie de répondre pour des coquins qui l'ont trompé, il a fallu que toi, afin de payer la moitié de sa dette... car il doit encore douze mille francs, il a fallu que tu m'arrachasses le plus cher souvenir de ma pauvre mère, le plus précieux témoin de notre tendresse... que tu empoisonnasses enfin la joie de ce beau jour ! Ah ! c'est bien mal ! " La mère essaya de balbutier quelques excuses... " Il suffit, reprit M. Desgranges en l'interrompant, voici les domestiques, allez vous asseoir à vos places. " Mère et enfants se dirigent en silence vers la table ; mais tout à coup, en dépliant sa serviette, Mme Desgranges poussa un grand cri ! son gendre en fit autant, et tous deux se précipitèrent vers M. Desgranges, les yeux pleins de larmes... La mère avait trouvé son écrin de diamants sous son couvert, et le gendre les douze mille francs qui lui manquaient ! " Ah ! mon ami ! mon père !...—C'est bon ! c'est bon ! reprit M. Desgranges en se dégageant de leurs embrassements. Vous ne m'appelez plus égoïste, maintenant. Eh bien, ma prévoyance avait-elle raison, et comprenez-vous enfin qu'il faut qu'un père reste toujours plus riche que ses enfants, ne fût-ce... ne fût-ce, mes amis, que pour leur venir en aide dans un moment de crise et les sauver d'une catastrophe ? Seulement, mon gendre, ne recommencez pas, parce que je ne pourrais pas recommencer."

Ernest Legouvé.

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus.—La retraite de M. de Freycinet.—Henri Rochefort contre la franc-maçonnerie.—La *Quinzaine*.—Un article condamné.—Mgr Turinaz et Mgr Isoard.—La discorde dans les rangs de l'opposition en Angleterre.—Lord Rosebery et sir William Vernon Harcourt.—La conférence de la Haye.—Le Pape et le Congrès.—L'incident Coghlan.—La session à Ottawa.—Le budget fédéral.—La conférence anglo-américaine.—Mgr O'Connor.

Durant le mois qui vient de s'écouler, la malheureuse affaire Dreyfus a encore été fatale à un ministre de la guerre, en France. C'est le cinquième ou le sixième qui se brise sur cet écueil. Voici l'incident qui a donné lieu à la démission de M. de Freycinet. M. Duruy, professeur à l'École polytechnique, et fils de M. Victor Duruy, ancien ministre de l'Instruction publique sous l'Empire, est un des intellectuels qui se sont rangés sous le drapeau dreyfusard. Ayant récemment écrit un article en faveur de Dreyfus, il a vu son cours interrompu par les protestations indignées des étudiants. Là-dessus le directeur de l'école a suspendu les conférences de M. Duruy, dans l'intérêt du bon ordre. Interpellé sur cette suspension, M. de Freycinet est monté à la tribune exposer les faits et déclarer qu'il approuvait l'action du directeur. Là-dessus grand vacarme et récriminations tellement violentes, de la part d'un certain groupe de députés, que le ministre a coupé court à ses explications en disant que, puisqu'on ne voulait pas l'écouter, il allait cesser de parler. Après cette séance orageuse, il a donné sa démission.

Dans une entrevue avec un journaliste, M. de Freycinet a fait cette déclaration :

"Je me suis exprimé à la tribune en des termes qui ne pouvaient choquer personne, rendant même hommage au grand talent et au grand cœur de M. Duruy. Je ne puis donc m'expliquer les interruptions systématiques qui m'ont assailli, si ce n'est par un parti pris d'obstruction auquel mon âge, mes moyens physiques et ma dignité ne me permettent pas de m'exposer deux fois. Car, aussi bien, je suis convaincu que la séance d'hier aurait des lendemains.

Or jamais depuis vingt ans, comme député, comme sénateur ou comme ministre, je n'ai subi un accueil aussi hostile.

"Telle est l'unique cause de mon départ. J'ai dû résister aux instances de M. le président de la République, du président du conseil et de tous mes collègues, mais ma dignité me fait un devoir de maintenir ma démission."

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la retraite de M. de Freycinet présage la chute prochaine du ministère Dupuy. L'ex-ministre de la guerre est un habile et un prévoyant. Je suis persuadé qu'il a profité de l'incident Duruy pour se ménager une sortie anodine et éviter une chute périlleuse. Lorsque le cabinet Dupuy tombera, M. de Freycinet sera intact et possible pour une nouvelle combinaison. Il a préféré la descente à la dégringolade.

Comme M. de Freycinet a joué un rôle considérable dans les affaires de la France depuis trente ans, je ne crois pas hors de propos de donner ici une courte esquisse de sa carrière. Né en 1828, Charles-Louis de Saulces de Freycinet sortait en 1848 de l'école polytechnique et embrassait la profession d'ingénieur civil. Sous l'Empire il s'occupa activement de chemins de fer, de mines et de travaux publics, et publia plusieurs ouvrages scientifiques. En 1870, il fut nommé par Gambetta successivement préfet de Tarn-et-Garonne, et délégué du ministre de la guerre. Il joua alors un rôle très important, et conquit une grande réputation. Après l'année terrible, il publia un livre remarquable intitulé *la Guerre en province.* En 1890, il se présenta aux élections sénatoriales, sous les auspices de Gambetta, et fut élu. Les convictions politiques de M. de Freycinet n'ont jamais été très arrêtées. Après avoir servi l'Empire, il servit la République. Après avoir été un disciple de Gambetta, il inclina vers la gauche radicale. Souple, insinuant, ondoyant, ses collègues l'ont surnommé depuis longtemps "la souris blanche." En 1877, il devint ministre des travaux publics dans le cabinet Dufaure. En 1879 il devint premier ministre. Il le redevint encore après une interruption de deux ans, en 1882. En 1885 il fut ministre des affaires étrangères dans le cabinet de M. Brisson. En 1886, il succéda à celui-ci, et se vit pour la troisième fois président du conseil. Il accepta le portefeuille de la guerre dans le cabinet Floquet en 1888. En 1890 il arriva pour la quatrième fois premier ministre. En 1892, il fut indirectement compromis dans l'affaire du Panama, non pas pour corruption, mais à cause des démarches de certains de ses protégés. Et il resta éloigné du pouvoir jusqu'à ce

que M. Dupuy l'ait appelé, il y a quelques mois, au ministère de la guerre.

M. de Freycinet est protestant. A un certain moment de sa vie, on put croire qu'il marchait vers le catholicisme. Il allait visiter dom Guéranger à Solesmes; et, chose étonnante, lui, hérétique, il poussait son ami Henri Lasserre à demander à Notre-Dame de Lourdes la guérison d'un mal d'yeux jusque-là incurable. Puis, les affaires, les intérêts, l'ambition semblèrent avoir étouffé ces velléités religieuses, et en 1882, M. de Freycinet devint le persécuteur de ces monastères auxquels il avait montré jadis tant de sympathie. Il est maintenant dans sa 71e année, mais sa carrière politique n'est peut-être pas finie.

***

Quant à l'affaire Dreyfus elle continue à désoler tous les bons Français. Les vrais patriotes soupirent après la décision de la cour de cassation, toutes chambres réunies. En attendant, la divulgation par le *Figaro* de l'enquête devant la chambre criminelle a produit une vive sensation. Mais elle n'a pas été aussi favorable à Dreyfus que ses partisans l'espéraient. Au contraire, elle a rendu la revision encore moins probable.

Les dreyfusards lèvent de plus en plus le masque. Leur campagne est devenue une provocation à la haine contre l'armée, et à la haine contre l'Eglise, qu'ils accusent d'être l'âme dirigeante du mouvement anti-revisionniste. Un dreyfusard de marque, M. Urbain Gohier, a écrit dans l'*Aurore* cette phrase aimable: " L'affaire Dreyfus, pour produire son plein effet, doit marquer la fin de l'armée prétorienne et *la fin*, au moins en France, de l'*Église romaine*." Voilà les tendances du parti dreyfusard, qui possède malheureusement au Canada trop de sympathies.

***

J'ai parlé, dans ma dernière causerie, de la campagne commencée par M. Jules Lemaître contre la franc-maçonnerie. Un auxiliaire inattendu s'est rangé depuis lors à ses côtés. Cet auxiliaire, c'est M. Henri Rochefort. Oui, le farouche révolutionnaire a donné pour une fois la note juste. En présence des poursuites contre les ligues des patriotes, de la patrie française, etc., il a écrit un article plein de verve et de bon sens, dont voici un extrait :

" Ces mesures, dont le moindre défaut est d'être inutiles, acculent le pouvoir à cette alternative : patauger à jamais dans l'arbitraire, ou dissoudre la ligue la plus puissante de toutes et dont juifs et protestants se sont emparés comme de tout le reste : la franc-maçonnerie.

" Nous n'éprouvons aucune animosité contre cette institution fondée par Cagliostro, qui fut un maître charlatan. Mais la laisser vivre après l'abolition officielle de la Ligue de la patrie française, spécialement formée contre les intrigues et les trahisons de la juiverie internationale, constituerait une si monstrueuse iniquité que nous hésitons encore à croire M. Dupuy capable de la commettre.

" Il est déjà extraordinaire que le grand maître, dont l'épée flamboyante, le tablier et le marteau sont serrés dans les armoires de la salle du Grand-Orient, ne soit pas assis actuellement sur le banc qu'occupait hier M. Jules Lemaître. Il serait, je crois, dangereux pour le ministère de pousser plus loin la partialité et le déni de justice.

" Puisqu'on supprime toutes les ligues, il serait stupéfiant qu'on laissât vivre celle-là, sous prétexte que le président Loubet en fait partie."

Cette vigoureuse et surprenante protestation inspire à la *Vérité*, de Paris, les commentaires suivants :

" Ce n'est pas assurément un clérical, celui-là ! Personne ne s'est montré plus méchamment ennemi du clergé et de la religion ; personne n'a plus outragé les croyances chrétiennes, et plus grossièrement, que M. Rochefort ; personne ne peut être plus odieux aux catholiques. Mais, malgré tout, cet insulteur des choses religieuses, ce blasphémateur de Dieu et de la foi a une qualité : il est Français et bien Français, Français comme Drumont, comme Cassagnac. Il a de la race, il a du sang. Il est bien de chez nous. Cela lui donne de l'esprit et souvent du bon sens.. " En voyant la justice républicaine condamner la Ligue de la patrie française, censurer des esprits distingués, des hommes de cœur et de talent comme Jules Lemaître, François Coppée, Brunetière et tant d'autres, pour s'être dits Français avant tout, pour avoir voulu opposer au syndicat de l'étranger une association de bons citoyens, M. Rochefort oublie que ces condamnés sont des réactionnaires, des cléricaux peut-être, et il demande de quel droit ceux-là sont repris de justice, quand les syndicataires dreyfusards et surtout les francs-maçons sont indemnes."

***

Un autre incident remarquable des dernières semaines, c'est la condamnation énergique d'un article de la *Quinzaine* par Mgr Turinaz, évêque de Nancy.

J'ai déjà signalé les tendances de la *Quinzaine* dans l'affaire de l'Américanisme et dans celle de madame Marie du Sacré-Cœur. Fondée depuis quatre ans environ, dirigée par M. Fonsegrive, l'auteur des *Lettres d'un curé de campagne*, des *Lettres d'un curé de canton*, et du *Journal d'un archevêque*, publiées sous le psendonyme d'*Yves le Querdec*, cette revue est devenue l'organe d'un groupe moderniste à outrance, dont les hardiesses ont plus d'une fois attiré l'attention. La *Quinzaine* a été l'une des publications les plus ardentes à lancer en France la vie du Père Hecker. Après la lettre du Saint-Père au cardinal Gibbons, elle s'est efforcée d'atténuer le coup, et M. Fonsegrive a publié un article destiné à interpréter ce grave document dans le sens le plus favorable aux américanistes. Cet article lui a attiré une lettre écrasante de Mgr Turinaz. On jugera de la portée de cette pièce par sa conclusion : " En vertu de notre autorité épiscopale, accomplissant un des grands devoirs de notre charge, nous déclarons repousser et condamner l'article de la livraison de la *Quinzaine*, du 1er avril 1899, intitulé : " Américanisme et Américains," comme donnant de la lettre de notre Saint-Père le Pape à S. Em. le cardinal Gibbons, du 22 janvier 1899, une interprétation inexacte, erronée et très gravement injurieuse à l'égard de l'autorité du Saint-Siège apostolique et de la personne auguste de Léon XIII.

" Nancy, le 19 avril 1899.

† CHARLES-FRANÇOIS,
Évêque de Nancy et de Toul."

Mgr Isoard, évêque d'Annecy, s'est associé à l'acte de son collègue, par la lettre suivante :

" Monseigneur,

" Je reçois avec beaucoup de reconnaissance la communication que vous voulez bien me faire de la condamnation que vous allez porter contre un article inséré dans une revue qui traite habituellement de questions religieuses. Elle est l'un des organes de cet esprit d'indépendance, même au regard des choses de la foi, que

notre Saint-Père le Pape a déjà stigmatisé dans sa lettre sur l'*Américanisme*, et qu'il se propose de condamner partout où sa vigilance le rencontrera.

" La forme habituelle des articles de la revue qui a pour titre la *Quinzaine* présente un danger particulier : elle est calme et sereine, et offre, avec une tranquille hardiesse, comme étant la vérité, ce qui est précisément le contraire de la vérité.

" J'adhère, Monseigneur, aux considérants de votre déclaration, aux termes dans lesquels vous l'avez rédigée.

" Annecy, le 19 avril 1899."

Ces déclarations épiscopales ont naturellement produit une vive impression. Mgr Turinaz et Mgr Isoard sont deux des membres les plus éminents de l'épiscopat français actuel. Eux et plusieurs autres de leurs collègues se préoccupent à juste titre des efforts d'un certain groupe remuant et audacieux, qui vaticine dans la *Quinzaine*, dans le *Peuple français*, dans la *Vie catholique*, et qui a la prétention modeste de transformer l'Église et d'assouplir ses doctrines. L'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, l'abbé Gayraud, député du Finistère, l'abbé Klein, traducteur de Mgr Ireland, l'abbé Frémont, l'abbé Naudet, brillent au premier rang de cette école. Hâtons-nous de dire que les deux derniers, auteurs des préfaces dont était orné le livre de madame Marie du Sacré-Cœur, ont adhéré complètement à la condamnation prononcée par Rome contre cet ouvrage.

Nous tenons à signaler un mot de Mgr Isoard. Il parle de l'esprit d'indépendance " que le Pape a stigmatisé dans sa lettre sur l'*Américanisme*, et qu'il *se propose de condamner partout où sa vigilance le rencontrera*." Ces paroles paraissent significatives lorsqu'on se rappelle que Mgr d'Annecy est allé tout récemment à Rome.

***

En Angleterre, la discorde continue toujours à régner dans les rangs du parti libéral. L'ancien premier ministre, lord Rosebery, dans un discours prononcé devant le London Liberal Club, a manifesté sans détour ses idées impérialistes. Il a critiqué énergiquement l'attitude des membres radicaux des communes qui se sont opposés au vote d'argent en faveur de lord Kitchener, comme récompense de ses services dans la campagne de Khartoum. Enfin, en réponse à un toast en son honneur, il s'est écrié : " J'espère que

rien de ce qui est arrivé ici ce soir ne sera interprété comme un indice que j'ai l'intention de retourner dans la politique active dont je suis sorti délibérément et pour de bonnes raisons en 1896." Lord Rosebery a aussi protesté contre la mesquinerie du gouvernement anglais dans sa " contribution misérable, et surchargée de conditions impossibles," à l'entreprise du câble entre le Canada et l'Australie.

Certains passages de ce discours de lord Rosebery ont déplu à sir William Vernon Harcourt. Dans un banquet des membres du pays de Galles, il lui a répliqué vertement. Il a déclaré que les libéraux n'ont pas lieu de retourner en arrière, et qu'il est peu convenable pour un ancien collègue de M. Gladstone de répudier l'héritage que le libéralisme a reçu de cet illustre homme d'État. Rosebery et Harcourt représentent les deux doctrines qui se disputent en ce moment la prédominance dans les rangs de l'opposition anglaise : le premier est impérialiste, le second est anti-impérialiste. Le nouveau leader, sir Henry Campbell Bannerman, essaie de concilier ces deux éléments, ce qui est une tâche fort ingrate.

***

Le congrès de la paix vient de se réunir à la Haye. Les États suivants y sont représentés ; la Russie, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche-Hongrie, la Chine, la Perse, la Turquie, le Danemark, l'Espagne, l'Italie, le Japon, le Mexique, les États-Unis, la Roumanie, le Siam, la Suède et Norwège, la Suisse, la Belgique, le Portugal, la Grèce. C'est M. de Staal, ambassadeur de Russie en Angleterre, qui a été choisi comme président.

Les dépêches annoncent qu'il s'est produit à propos de cette conférence un grave incident. Le Saint-Siège n'ayant pas été invité à y participer, le secrétaire d'État du Pape aurait rappelé de la Haye l'internonce pontifical, pour protester contre cette incroyable exclusion. Il est inconcevable que le Saint-Siège n'ait pas été prié de prendre part à ce congrès pacifique. Maître Crispi, le premier ministre déchu de l'Italie usurpatrice, écrit à ce sujet dans la *Nouvelle Anthologie*, que la prétention du Pape est inadmissible, parce qu'il n'a ni flotte ni régiments. Sans doute le Saint-Père est un souverain désarmé ; mais c'est un souverain, et en sa personne est incarné le plus grand pouvoir moral qu'il y ait sur la terre. Dans un congrès de la paix, le représentant auguste du Prince de

la paix devait avoir sa place marquée. C'est une grande faute et une grande inconvenance que cette omission. Et cela fait mal augurer du résultat. Si l'on en croit un grand journal français, il paraît que dans les hautes sphères de la politique et de la diplomatie personne ne pense que la conférence puisse aboutir à quelque chose de pratique ; néanmoins on continue à couvrir de fleurs une si noble, une si magnanime initiative : l'idéal qu'elle fait briller aux regards des peuples, dit-on, n'est qu'un mirage, mais ce mirage est beau et momentanément consolant. Si ces louanges parviennent aux oreilles du tzar, écrit l'*Univers*, il doit s'écrier, comme certain personnage de comédie : Trop de fleurs, trop de fleurs !

***

Aux États-Unis, l'incident Coghlan a mis un froid entre cette république et l'Allemagne. Le capitaine Coghlan, commandant du *Raleigh*, de retour de Manille, a proféré, dans un discours devant un club militaire, des paroles très désagréables à l'adresse des Allemands et de leur attitude dans les eaux des Philippines. Les journaux ont amplifié ce thème à sensation, et il y a eu à ce propos échange de correspondance entre les deux gouvernements. Le capitaine Coghlan a été l'objet d'un blâme officiel. Mais en même temps le président est allé faire une visite au *Raleigh* et a cordialement félicité le commandant et son équipage pour les services qu'ils avaient rendus à Manille. C'est là véritablement un joli modèle de balançoire !

***

Au Canada, les événements importants sont rares. La session du parlement fédéral, commencée le 16 mars, va durer encore plusieurs semaines. Après le long débat sur l'adresse, il y a eu une sorte de détente. Puis on s'est remis à l'œuvre. Il y a eu débat sur les affaires du Yukon, débat sur le budget, débat sur l'achat du Drummond, débat sur l'attitude de lord Aberdeen envers ses ex-ministres au lendemain de leur défaite électorale en 1894. Tous ces débats ont été intéressants à divers titres.

Le ministre des finances a fait son exposé budgétaire le 21 avril. Il a fait pressentir que le revenu pour l'année courante, au 30 juin 1899, sera d'environ $46,600,000 et la dépense totale d'environ

$50,663,000, dont $42,000,000 imputables au revenu, et $8,663,000 imputables au capital. Pour l'année prochaine, c'est-à-dire l'exercice 1899-1900, les premières estimations soumises par l'honorable M. Fielding sont de $46,286,550, pour la dépense totale, dont $41,528,-298 imputables au revenu, et $4,758,952 imputables au capital. Il reste à ajouter à ces chiffres ceux des budgets supplémentaires qui seront soumis avant la fin de la session.

Le gouvernement vient de présenter un bill relatif à la redistribution des sièges pour la chambre des communes. Ce bill modifie profondément les limites actuelles d'un grand nombre de circonscriptions électorales, surtout dans la province d'Ontario. Il va donner lieu, d'après toutes les apparences, à une bataille rangée entre le ministère et l'opposition.

Il ne semble pas probable que la session puisse se terminer avant le mois de juillet.

La reprise de la conférences internationale a été fixée pour le mois d'août. Les dépêches de Washington avaient annoncé dernièrement que l'on considérait là-bas les négociations comme finies. Mais plus récemment, il a été affirmé que ces rumeurs n'avaient rien d'officiel, et que les diplomates anglais, canadiens et américains se rencontreront de nouveau dans le cours de l'été.

Dans notre monde religieux, Mgr O'Connor a été intronisé comme archevêque de Toronto, le 3 du courant. La cérémonie a été très imposante.

On attend d'ici à quelques jours l'annonce que la vacance du siège épiscopal des Trois-Rivières a été remplie. La nomination du nouvel évêque est faite, paraît-il, et sera rendue publique incessamment. Ce serait M. le chanoine Cloutier, curé des Trois-Rivières, qui deviendrait le successeur de Mgr Laflèche.

Ths Chapais.

Québec, 25 mai 1899.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique, par le R. P. Arthur Devine, Passionniste. Ouvrage approuvé par S. G. Monseigneur Luçon, évêque de Belley. Un très beau volume in-16 jésus de 800 pages. Chez Aubanel frères, à Avignon, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, broché : $1.25.

"Sans aucune hésitation, on peut affirmer que cet ouvrage rendra un immense service aux prêtres chargés de missions... Le R. P. Devine ne s'est épargné aucun travail, aucune recherche pour arriver à formuler le plus sûr jugement sur toutes les questions qu'il a traitées. Non content de consulter toutes les revues, tous les travaux de théologie, il a étudié à fond les traités les plus savants et les plus réputés, les suivant pour ainsi dire à chaque pas dans ce qu'ils peuvent offrir d'intéressant pour les problèmes de morale et d'éthique qui nous occupent aujourd'hui. Le résultat de ce labeur est pleinement atteint, nous lui devons ce livre plein d'intérêt et d'une autorité incontestable."

***

Perreyve.—Souvenirs de première communion. Un volume in-18, chez P. Téqui, 20, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 25 cts.

Les sympathies toujours croissantes qui s'attachent au souvenir de l'abbé Perreyve donnent à ses œuvres une popularité d'autant plus actuelle qu'elles reflètent une grande intelligence et un cœur plus grand encore. Son action s'exerce sur notre génération contemporaine comme sur celles qui ont suivi sa mort prématurée, comme si l'Église qu'il avait tant aimée n'avait pu se consoler de sa mort.

Puissent toutes les mères que préoccupe la première communion de leur fils ou de leur fille, prendre comme auxiliaire de cette préparation ses enseignements : elles comprendront alors qu'à côté du cœur de la mère, il n'y a rien de plus efficace sur le cœur de l'enfant que le cœur du prêtre, quand ce prêtre s'appelle l'abbé Perreyve.

***

L'Eucharistie, *centre de la vie chrétienne*, par S. Em. le cardinal Labouré, archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo. Un volume in-24 allongé. P. Téqui, 26, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 15 cts.

Cette étude, vraiment magistrale, du pieux et savant archevêque de Rennes a été accueillie avec un empressement significatif. On la réclame de toutes parts et c'est à peine si l'éditeur peut répondre aux nombreuses demandes qui lui parviennent, tant il est vrai que notre époque, fatiguée, déçue, affolée, se retourne vers le Dieu de l'Eucharistie, se prosterne et adore.

A. L.

GRAVURES ARTISTIQUES.

PAGES.

La Vierge dite de lord Cowper, d'après Raphaël 4
La Madone de la grotte, d'après Carl Müller 6
La Mère de Jésus, d'après F. Ittenback 12
Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après S. Wirsching 82
La Vierge et l'enfant Jésus, d'après H. Ballheim 162
Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après Carl Müller 164
Marie enfant, d'après F. Ittenback 165
Mater dolorosa, d'après Carlo Dolci 242
Via dolorosa, d'après Raphaël 246
La Vierge Marie, les premières années de son séjour au temple, d'après H. J. Sinkel 322
La Vierge Marie, la dernière année de son séjour au temple, d'après Carl Müller 324
La Vierge au baiser, d'après E. Hébert 325
Une nuit pendant la fuite en Égypte, d'après Luc-Olivier Merson 402
Le Mariage de la Vierge, d'après W.-A. Bouguereau 405

GRAVURES D'ILLUSTRATION.

Charles Guérin, par Pierre-J.-O. Chauveau, illustrations par J.-B. Lagacé :

Initiale ornée 52
En entrant chez lui, il aperçut tranquillement assis dans sa chambre M. Wagnaër lui-même 53
Une demi-douzaine de garçons espiègles étaient juchés sur le mur du cimetière, initiale ornée 57
Ah ! çà, mes amis, c'est mon fils qu'à-z-été nommé bailli 60
Mais regardez donc sur l'eau : voilà déjà une petite goélette qui monte, initiale ornée 67
Voilà des gens qui regardent ma maison comme s'ils ne l'avaient jamais vue 71
Un malade du nom de Guillot, initiale ornée 76
Jean Guilbault ne fit qu'un bond de l'appartement du malade à sa propre demeure 118
Se dirigeant au grand galop de son cheval, initiale ornée 119
Charles, sous son regard de feu 123
Clorinde était dans son boudoir, initiale ornée 126
Sur le pont, seule avec moi 132
Le vieux Jean Pierre se présenta, accompagné de sa femme, initiale ornée 138
Louise trouva deux pots de fleurs et une cage vide 194
Louise chantait, sans trop se faire prier, initiale ornée 196

Chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue..... 199
La mort seule semblait avoir droit de bourgeoisie, initiale ornée.. 204
Vraiment, reprit-il, après un moment de réflexion, initiale ornée..... 213
Le prêtre, qui s'avança lentement précédé d'un seul enfant de chœur... 218
Il fut frappé d'y trouver en toutes lettres le nom de sa famille..... 222
Les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté du cercueil..... 224
Louise était à la fenêtre de sa mansade, initiale ornée..... 267
C'était moi qui faisais les discours 273
Sœur Saint-Charles, initiale ornée..... 276
Charles fut rejoint par un jeune homme..... 282
M. Dumont, initiale ornée..... 284
Nous n'avons pas visité la petite chambre noire..... 288
Charles écrivait à sa colégataire, initiale ornée..... 292
Je l'avions toujours dit ! 295
Charles épousa donc Marichette, initiale ornée..... 299
Une humble chapelle de bois..... 305

TABLE DES MATIERES

Aborigènes (les) et leurs droits de propriétaire, par L.-A. Prud'homme..... 21
A travers les faits et les œuvres, par l'honorable Thomas Chapais.....153, 227, 310, 385
A travers les livres et les revues.....237, 320, 394, 478
Clarinette (la) du père Jolivet, nouvelle, par P. Martin..... 373
Charles Guérin, roman, par Pierre-J.-O. Chauveau.....52, 117, 193, 267
Discours et Conférence de Thomas Chapais, par A.-B. Routhier..... 422
Dot (une), scène de mœurs françaises par Ernest Legouvé..... 453
Esthétique (l') dans l'enseignement, par l'abbé *** 47, 97
Fables (les) de La Fontaine, par l'abbé G. Bourassa.....361, 431
François Coppée, par Geo. Legrand.....87, 337
Littérature américaine (la), par Alphonse Gagnon.....13, 179, 259
Merveille de l'Occident (la), par Lawrence Drummond.....166, 326, 409
Pluralité (la) des mondes habités, par Jos. Royal.....349, 441
Premières (les) paroles de l'Enfant Jésus, légende, par l'abbé F.-X. Burque 176
Sainte Famille (la) en Égypte, poésie, par l'abbé F.-X. Burque..... 334
Symbolisme, poésie, par l'abbé F.-X. Burque..... 39
Typhus de 1847 (le), par ***.....29, 102, 247

Vierge Marie (la) dans la poésie et dans les arts, par Alphonse Leclaire :

Marie prédestinée..... 7
L'Immaculée Conception..... 8
Les parents de Marie..... 10
Naissance de Marie 83
Prenières années de Marie 163
La présentation au Temple..... 243
Vie de Marie au Temple..... 323
Le mariage de Marie..... 403

CADENAS ET SERRURES

Incrochetables à l'épreuve des voleurs.

Cafétière à circulation, une des meilleures et la plus économique. Voyez les **rasoirs** et les nouvelles **doucines** que je viens de recevoir.

L. J. A. SURVEYER,

6, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

10-1897

laquelle nous vivions ! Je la regardai avec le sentiment de mépris qui était mérité par sa conduite cauteleuse.... Mais il ne suffisait pas que je visse clair... Notre ville tout entière et son aveugle population allaient renchérir sur l'éloge qui lui était depuis longtemps décerné : celui d'être la plus tendre, la plus attentive des belles-mères.

Quelques jours plus tard, mon père me fit appeler dans son cabinet de travail ; il me fit asseoir, et me tint le discours suivant :

" Sur l'instante prière de ta mère, j'ai consenti à passer sous silence la scène qui s'est récemment produite ; si j'avais agi conformément à ma volonté, il en eût été tout autrement ; mais j'ai cédé parce que je me suis rendu à l'opinion par elle exprimée ; elle affirme que tu n'es qu'une enfant, et comme telle, encore inconsciente, et qu'il serait injuste par conséquent de te rendre responsable des folies d'un jeune sot. Mais si j'ai cédé sur ce point, il en est un autre sur lequel je demeurerai inébranlable ; ni les plaintes, ni les prières, ni les larmes ne pourront modifier ma résolution.

☞Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les maladies du "Changement d'Age."

CASIMIR ST-JEAN,

ARCHITECTE

N° 180, RUE ST-JACQUES,

MONTRÉAL.

Fait une spécialité des constructions à l'épreuve du feu d'après les procédés les plus modernes et les plus économiques, soit en fer, en béton, en brique, etc.

Il a pendant près de dix ans de pratique préparé les plans et devis et dirigé les travaux suivants, soit comme bâtisses neuves, restaurations ou agrandissements :

LES ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBYTÈRES, de SAINT-CÉSAIRE, de SAINT-BLAISE, de SAINT-NAZAIRE, de SAINTE-MARIE SALOMÉE, de SAINT-THOMAS D'AQUIN, de SAINT-SÉBASTIEN, de SAINT-SAUVEUR, du SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE, de SAINT-JÉRÔME, D'IBERVILLE, D'UPTON, de SAINTE-SABINE, des RR. SŒURS DE LA MISÉRICORDE, des RR. SŒURS DU BON-PASTEUR, rue Fullum, de la CATHÉDRALE et L'ÉVÊCHÉ DE NICOLET, du MONASTÈRE DES PÈRES TRAPPISTES, aussi de L'ASILE DES VIEILLARDS, de L'HOSPICE AUCLAIR, DES ATELIERS DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR à Outremont, de la FAÇADE DE L'ÉGLISE DE JOLIETTE, etc., etc., et de plusieurs résidences privées et magasins.

O. DUFRESNE, Jr, & FRERE

BOIS DE SCIAGE ET DE CHARPENTE

MONTREAL.

Clos à bois : Nos 2366 à 2388, rue Notre-Dame, et aussi nouveau Bassin du Canal, au pied de la rue Guy.

MOULIN A SCIE : WINDSOR-MILLS, P.Q.

BUREAU PRINCIPAL : No 2388, rue Notre-Dame.

Tel. Bell, No 8049 Tel. des Marchands, No 1396

1—1898

Je me sentis pâlir ; je ne savais que trop bien de quelle nature était cette résolution, et cependant je devais éviter de me trahir.

Mon père passa sa main sur son front élevé, et continua, d'un ton de plus en plus ferme :

" J'ai constaté avec douleur que mon indulgence et la bonté excessive de ta mère ont eu pour unique résultat de développer outre mesure des instincts impérieux, un caractère à la fois boudeur et exigeant ; en un mot tout est à refaire dans ton éducation, et mon devoir le plus pressant est de briser en toi la résistance que tu opposes à toute pensée comme à toute action raisonnable ; je me vois donc forcé de t'éloigner de nous, pour un temps plus ou moins long, pour un an peut-être, et de remettre en d'autres mains que les nôtres le soin de redresser ton jugement.

—Comment ? un an ? Je passerai une année entière dans la maison des Bruyères ?...

—Qui fait mention de la maison des Bruyères ? dit mon père en m'interrompant brusquement et fronçant le sourcil.

Je gardai le silence ; vraiment j'avais été bien étourdie de me trahir de la sorte ; mais il n'y avait pas de remède à cette

P. McKENNA & SON

FLEURISTES

CÔTE-DES-NEIGES

PLANTES de choix pour rosaces, corbeilles, massifs, plates-bandes et bordures ; ainsi que pour jardinières, vases et suspensions. Nous pouvons fournir, toujours fraîches et en pleine croissance, toutes les plus récentes nouveautés de l'Europe ou de l'Amérique en fait de plantes.

Nous sommes toujours prêts à donner des devis estimatifs pour les plantes nécessaires à la décoration des églises, des séances scolaires et des salles publiques.

Nous faisons une spécialité de l'entretien et de la décoration des lots des cimetières de la Côte-des-Neiges et de Mont-Royal.

Nous pouvons fournir en toutes saisons, à des prix qui défient toute compétition, des fleurs coupées, des bouquets et des motifs pour funérailles.

☞ Nous livrons, sans charges, sur toute l'île de Montréal.

12-06

ALPHONSE GAGNIER,

SUCCESSEUR DE A. A. MILLER.

Peintre de MAISONS et d'ENSEIGNES

Tapissier, Décorateur, Doreur, Vitrier, Imitateur, Blanchisseur, etc.

Toujours en magasin un assortiment complet de peintures, vernis, vitres, etc., etc., à des prix modérés.

No 2042, rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

11-98 **TEL. BELL : MAIN 398.**

maladresse ; il fallait attendre en frémissant les conséquences de cette fausse manœuvre.

—La vieille Manette aura bavardé, reprit mon père avec mécontentement... C'est une chose surprenante qu'une femme ne puisse se taire !... la meilleure d'entre elles est incapable de tenir sa langue. Hé bien oui ! Ta tante Mathilde, sur mon instante prière, a consenti à te donner l'hospitalité : je viens d'en recevoir l'assurance ; bien entendu, tu te soumettras entièrement à l'ordre établi dans sa maison, et tu te garderas d'y causer aucun trouble. Cette bonne tante nous fait un grand sacrifice, et j'espère que tu sauras le reconnaître et l'alléger en tant que cela dépendra de toi. Mon Addá a une mauvaise tête, mais non un mauvais cœur... n'est-il pas vrai, mon enfant ?

Et, en parlant ainsi, il me tendit la main en souriant doucement. J'hésitai un instant... puis je mis ma main glacée dans celle qui m'était tendue ; je ne pouvais prononcer une parole ; il me semblait que des doigts de fer me serraient la gorge, et que tout effort pour me dégager serait vain.

Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent toutes les maladies des Femmes.

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

Pour lire pendant le mois de mai. *Pleine de grâce*, par l'abbé Henry Bolo. 1 vol. 7 x 5..... 0 63

Marie et l'âme chrétienne, par le P. Badet, auteur de *Jésus et les femmes dans l'Evangile.* 1 vol..... 0 75

Marie notre gloire et notre espérance, ou *Paraphrase des Litanies de la très sainte Vierge*, par l'auteur de *Allons au ciel.* 1 vol..... 0 88

La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle, par l'abbé Berthier. 1 vol..... 0 15

La Vie d'union à Marie mère de Dieu, par le P. Giraud. 1 vol..... 0 50

La très sainte Vierge Marie, mère de Jésus. Bethléem, Nazareth, le Calvaire, par l'abbé Perdrau. 1 beau petit vol. avec filets rouges et gravure..... 0 75

Les Premières années de la très sainte Vierge, par l'abbé Perdrau. 1 beau petit volume avec filets rouges et gravure..... 0 75

Les Dernières années de la sainte Vierge. La maison de saint Jean, la Vieillesse, l'Assomption, par l'abbé Perdrau. 1 beau petit volume avec filets rouges et gravure..... 0 75

Couronne à Marie Immaculée, pour tous les samedis de l'année, par l'auteur de *Allons au ciel.* 1 vol..... 0 38

Vie de la sainte Vierge d'après les Ecritures. Etudes et méditations, par la comtesse Costa de Beauregard, précédées d'une introduction par Mgr Mermillod. 1 beau petit vol... 1 25

Commentaire du Petit Office de la très sainte Vierge, par le Dr Bernard Schafer. 1 vol..... 0 75

Notre-Dame du Perpétuel Secours, Vierge miraculeuse vénérée à Rome. 1 vol..... 0 13

Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge, par le bienheureux Louis Marie Grignon de Montfort. 2 petits volumes..... 0 30

Vie de la très sainte Vierge, d'après l'Evangile et les Pères, disposée pour le mois de mai, par L. M. 1 vol..... 0 50

Symboles et figures de Marie, ou *Marie étudiée dans le livre de la nature*, par le P. Nègre. 1 vol. 0 63

Faveurs obtenues et l'enfer évité par le scapulaire. Témoignages et exemples, par l'auteur du *Salut assuré par la dévotion à Marie.* 1 vol..... 0 13

Guirlande de mai, ou *Considérations avec prières et pratiques sur les litanies de la sainte Vierge pour tous les jours du mois de Marie*, par le P. Saintrain 1 vol..... 0 20

Richesses du très saint Rosaire. Lectures pieuses enrichies d'exemples et suivies de prières pour sanctifier le mois de mai, par le P. Bronchain. 1 vol..... 0 25

Mois de Marie à l'usage des jeunes filles chrétiennes. 1 petit volume..... 0 10

Nouveau mois de Marie d'Ars, illustré, par l'abbé Martin. 1 vol..... 0 30

Nouveau mois de Marie, par l'abbé Blanc. 1 vol..... 0 40

Mois de Marie, ou *Méditations pratiques pour chaque jour du mois de mai*, par l'abbé Berlioux. 1 vol..... 0 33

Couronne de mai, ou *Mois de Marie des paroisses*, par l'auteur de l'*Eucharistie méditée.* 1 vol.. 0 38

Mois de Marie. Titres.—Vertus.—Dévotions.—Prières. Suivi d'un choix de textes pouvant servir de nouveaux sujets de méditations pour tous les jours du mois de mai, par le P. Lefebvre. 1 vol..... 0 65

Mois de Marie. Contemplations sur trente mystères de la vie de la très sainte Vierge, par le P. Lefebvre, S. J. 1 vol..... 0 65

La sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses vertus, ses bienfaits. Lectures, méditations et histoires pour tous les jours du mois de Marie, par l'abbé Giély. 1 vol..... 0 75

Le très saint Cœur de Marie, d'après saint Alphonse de Liguori, ou Méditations pour le mois de Marie, par le P. Saint-Omer. 1 vol..... 0 40

La Crise du Liberalisme, par George Fonsegrive. Brochure in-8..... 0 25

Le Catholicisme et la vie de l'esprit, par George Fonsegrive. 1 vol..... 0 88

Les Démocrates chrétiens. Doctrine et programme, par l'abbé Gayrand, député du Finistère. 1 vol..... 0 63

Tous d'après nature. Histoire du temps présent, par Jean des Tourelles. 1 vol..... 0 63

Sur le vif. Histoire du temps présent, par Jean des Tourelles. 1 vol..... 0 63

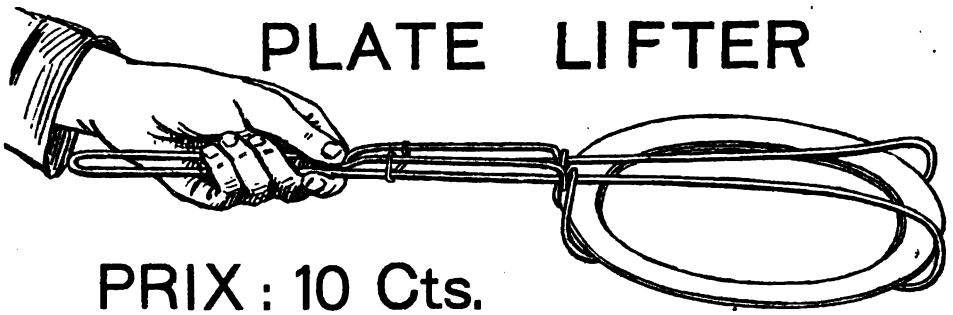
Au sortir du Séminaire. Causeries d'un vieux Curé avec un jeune prêtre. 1 vol..... 0 50

La bonne souffrance, par François Coppée. 1 vol..... 0 38

Les jeunes gens de l'Ancien Testament, par P. Lambert. 1 vol. 7½ x 5..... 0 50

Jeunesse et vie chrétienne, par le P. Lambert. 1 vol. 7½ x 5..... 0 50

PATENT



PRIX : 10 Cts.

EN VENTE PARTOUT.

Indispensable dans tous les ménages.

1—1899

J'attachai un regard rempli de larmes sur le portrait de ma défunte mère, suspendu au-dessus du bureau, et quittai le cabinet de travail de mon père sans lui répondre. Oh ! si elle avait vécu, *Elle*, morte si jeune, elle n'aurait jamais supporté que sa fille fût chassée de la maison paternelle, exilée dans le vaste monde, au milieu d'étrangers ! Maintenant je voyais clair autour de moi ; même la vieille Manette prenait parti contre moi, afin de complaire à ma belle-mère ; j'étais une pauvre orpheline, que personne n'aimait, pour laquelle nul ici-bas n'avait de compassion ; je me retirai dans ma chambre où je me livrai à l'amère douceur de pleurer sur moi-même, sur le cruel abandon dans lequel je me trouvais et cette fois, je refusai réellement toute nourriture.

III

Station de Reindorf !... on descend ! "

Le conducteur du train cria ces mots à la fenêtre du coupé ; sa voix mugissante m'éveilla du sommeil lourd et agité par lequel j'avais été envahie depuis quelques heures.

Mon départ de la maison ne m'avait point paru pénible ; mon

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

ROME

Le Chef Suprême, l'organisation et l'administration centrale de l'Eglise

PUBLIÉ PAR

MGR CHARLES DANIEL, le P. S. BRANDI, S. J., MGR PAUL MIE BAUMGARTEN, MGR ALBERT BATTENDIER, le P. PIE DE LANGOGNE DES MIN. CAP. Le DR JEAN PRIOR, le CHANOINE RUSCHEK ANTAL, MGR F. M. SCHINDLER, MGR CHARLES DE T'SERCLAES et MGR ANTOINE DE WAAL.

Avant d'entreprendre ce monument remarquable, les auteurs ont tenu à en faire exposer le plan général au Saint-Père.

Sa Sainteté a daigné se montrer favorable à l'entreprise, dont le but est de faire mieux connaître les grandeurs et la majesté de la sainte Eglise de Dieu.

Le programme, présenté aux plus hauts personnages du monde civil et ecclésiastique, a reçu partout les adhésions les plus sympathiques et les plus flatteuses.

Avant de paraître, chaque livraison sera examinée par l'autorité ecclésiastique, revêtue de l'*Imprimatur* et entourée de toutes les garanties d'orthodoxie et de véracité possibles.

L'ouvrage sera complet en 30 fascicules qui paraîtront tous les 15 jours à partir du 1er octobre 1898.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 30 cents.

Chaque fascicule contiendra 24 pages richement illustrées de gravures dans le texte et de **deux planches hors texte.**

Pour le prix de **$9.00** on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ et comprenant :

1° Un portrait en couleurs du Saint-Père, d'après un portrait exécuté par le chevalier Joseph Hugolini, peintre spécial de Sa Sainteté Léon XIII, qui a daigné poser et approuver le tableau ;

2° 60 portraits hors texte ;

3° 1,100 illustrations environ intercalées dans le texte.

Demander à notre librairie un prospectus illustré.

N. B.—Après achèvement de la publication en fascicules, le prix de l'ouvrage sera porté à **$10.00.**

L'Ami du Clergé, dans son numéro du 29 septembre, parle ainsi de l'ouvrage :

" Ce sera une œuvre monumentale, la plus grandiose que nous puissions avoir sur Rome. La rédaction en est confiée à une collaboration sûre et très variée. Le pape, la hiérarchie catholique, la famille papale (cardinaux palatins, prélats palatins, prélats domestiques, et toutes les variétés de camériers et d'officiers de la garde suisse et de la garde palatine), la chapelle pontificale, les administrations palatines, les Sacrées Congrégations, commissions cardinalices et autres institutions, les secrétaireries palatines, les représentants diplomatiques du Saint-Siège, le Vicariat de Rome, les Instituts et Universités papales, etc. Tel est le sommaire bref des principales questions qui seront traitées. Mais ce qui attire le plus les yeux dans les livraisons parues, c'est la qualité extrêmement belle du papier et de la typographie, et surtout l'illustration merveilleuse qui orne chacune des pages de l'ouvrage. "

BANQUE D'HOCHELAGA

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital versé - - - - - - $1,000,000
Réserve - - - - - - - 400,000

Directeurs :

F.-X. ST-CHARLES, Président. R. BICKERDIKE, Vice-Président.
C. CHAPUT, Hon. J.-D. ROLLAND, J.-A. VAILLANCOURT,
M.-J.-A. PRENDERGAST, Gérant général. C.-A. GIROUX, Assistant-Gérant.
J.-O. BERNIER, Inspecteur.

Succursales :

Joliette, Louiseville, Québec, Sherbrooke, Sorel, Trois-Rivières, Valleyfield, Vankleek Hill, Ont., Winnipeg, Man., Montréal, Succursales de quartier : 1393, rue Ste-Catherine ; 1756, rue Ste-Catherine ; 2204, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE : AU BUREAU PRINCIPAL ET AUX SUCCURSALES.

Correspondants :

Londres, Ang., Clydesdale Bank, limited.
Paris, France { Crédit Lyonnais. Comptoir National d'Escompte de Paris. Société générale de Crédit Industriel et Commercial. Société Générale, etc.
Berlin, Deutsche Bank.
Bruxelles, Crédit Lyonnais.
Vienne, Autr., Banque I. R. P. des Pays Autrichiens
New-York { National Park Bank. Importers and Traders Nat. Bank. National City Bank. Ladenburg, Thalmann & Co. Heidelbach, Ickelheimer & Co.
Boston, { Third National Bank. National Bank of Redemption. International Trust Co.
Chicago, { National Live Stock Bank. Illinois Trust and Savings Bank.

La Banque d'Hochelaga fait des collections dans tout le Canada, aux taux les plus bas. Elle émet aussi des crédits commerciaux et des lettres circulaires pour les voyageurs, payables dans toutes les parties du monde.

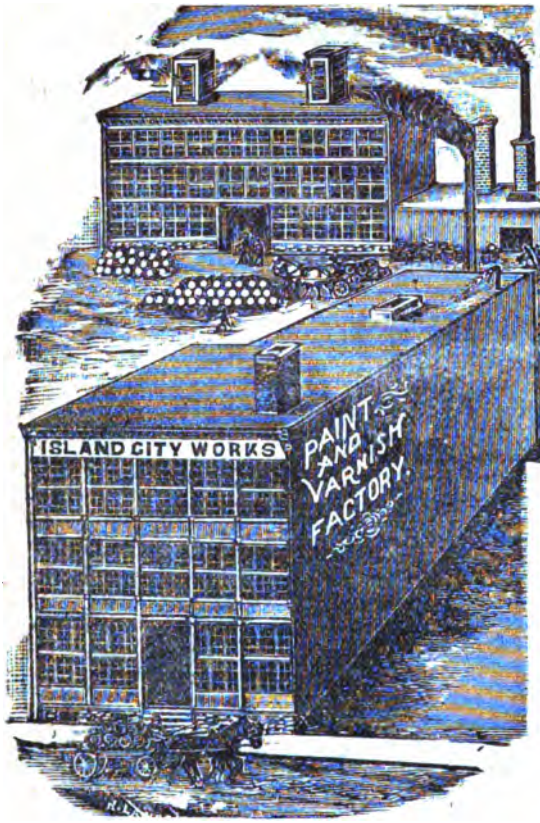
4—1898

amour-propre, étayé par le sentiment de l'injuste traitement qui m'était infligé, me soutenait ; j'étais une victime, et comme telle, j'avais une dignité à soutenir. Je m'étais activement occupée de mes préparatifs de voyage, choisissant les habillements et les objets que je comptais emporter ; je m'étais décidée à mettre dans mes caisses plusieurs élégantes toilettes de réunion, quoique ma belle-mère m'eût affirmé que je n'en aurais pas l'emploi.

Ce fut avec une grande dignité, cette dignité qui est à la fois le refuge et la revanche des victimes, et une parfaite indifférence, que jé fis mes adieux à mes jeunes frères et sœurs ; même je repoussai le petit Albert qui se suspendait tendrement à mon bras, et voulait descendre l'escalier avec moi ; ce fut avec la même indifférence, mais nuancée d'une certaine dose de dédain, que j'accueillis les vœux de bonne santé et de prospérité qui m'étaient adressés par Manette ; je ne la remerciai même pas lorsqu'elle m'aida à monter en voiture.

Mais en plaçant dans ma main le plus précieux de ses trésors, l'objet auquel elle tenait le plus ici-bas, c'est-à-dire un petit

☞Les jeunes filles pâles deviennent rougeaudes par l'usage des PILULES ROUGES du DR CODERRE.



P. D. DODS & CO.

MANUFACTURIERS DE

Peintures préparées,

* * *

Vernis pour les carrosses et pour les meubles,

* * *

Huile de lin et peintures blanches et de toutes couleurs,

* * *

Verres à vitres de toutes sortes,

* * *

Matériel d'artistes.

P. D. DODS & CO.

188 et 190, rue McGILL,

MONTREAL.

TELEPHONE BELL 1028 4-1898

crucifix d'argent, elle me dit en pleurant : " Il sera votre meilleur appui... il vous protégera pendant votre absence et vous ramènera ici en bonne santé, Mlle Adda ; que Dieu te bénisse, mon enfant bien-aimée ! "

Ce fut avec une gaieté un peu forcée que je saluai à la gare quelques-unes de mes meilleures amies qui s'y étaient rendues pour me voir encore une fois. Elfriede Wachler, l'une de celles qui fréquentaient le plus assidûment chez les Roser, ne devait point se douter que j'obéissais à une contrainte, en partant, en quittant la maison paternelle. Ce fut en causant et plaisantant que s'écoulèrent les derniers instants, et chacun fut si bien pris, au prétexte de ma mauvaise santé, qu'Erna Walhen, attachant sur moi un regard scrutateur, me dit : " Tu es pâle, Adda ; décidément il faut te soigner ; et le bon air de la campagne te sera salutaire ; sois raisonnable, fais provision de santé, car l'hiver prochain s'annonce comme devant être très brillant : le corps des officiers vient tenir garnison ici."

Mes yeux restèrent secs, lorsque mon père m'aida à monter en wagon, et quand avec une émotion contenue mais très visible, ependant, il mit un dernier baiser sur mon front.

VIENT DE PARAITRE

CHARLES GUÉRIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

PAR

PIERRE J.-O. CHAUVEAU,

ILLUSTRÉ DE PLUS DE SOIXANTE GRAVURES PAR

J.-B. LAGACÉ

Un beau volume, format de la Revue. Pour le recevoir franco, par la poste, envoyer une piastre et demie à la

Compagnie de Publication de la Revue Canadienne

MONTRÉAL.

—Que Dieu te bénisse et te protège, ma chère, chère enfant, me dit-il tout bas. Mais je me détournai et m'assis dans un coin, abandonnant à ma belle-mère le soin de surveiller les sacs et les ombrelles.

Le voyage fut horriblement ennuyeux ; deux vieilles filles au nez pointu, au menton non moins pointu, étaient assises en face de nous et attachaient sur mon visage leurs regards encore plus pointus ; on eût dit qu'elles avaient pour mission spéciale de découvrir et de noter, pour en faire un rapport, les sentiments qui pouvaient s'agiter tout au fond de mon âme ; je découvris ce jour-là que la curiosité était un sentiment vulgaire, et qu'il communiquait aux personnes qui s'y abandonnaient une expression particulièrement vulgaire, providentiellement destinée à mettre sur leur garde les personnes envers lesquelles s'exerce cette basse inquisition.

—Mademoiselle votre fille est sans doute malade ?... dit l'une de ces possédées de curiosité en s'adressant à ma belle-mère... Puis-je lui offrir mon flacon de sels ?

Rien de plus obligeant qu'une personne curieuse ; et combien ingénieuse elle se montre pour lier connaissance et *faire causer* les gens !

Avant d'acheter vos graines de fleurs, de legumes ou autres, demandez le plus important des catalogues de graines de l'Amerique, le

Burpee's Farm
Annual pour 1899

C'est un beau livre de 176 pages, splendidement illustré de centaines de gravures et de plusieurs planches en couleurs, peintes d'après nature. Il contient la description de vingt et une nouveautés, d'un grand mérite, et dit tout ce qu'il faut savoir sur les graines qui poussent le mieux.

Les graines de la maison ***BURPEE CROISSENT TOUJOURS,*** comme aussi le chiffre de ses affaires. Chaque printemps elle remplit plus de commandes qu'aucun grainier au monde. Joignez-vous à ses innombrables clients ! Pour avoir son catalogue, il suffit de le demander par carte-poste, adressée à

W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia, Pa., U. S.

3—1898

—Des sels anglais, madame ; de première qualité !... fit sa compagne en se hâtant de prendre la parole ; les femmes curieuses sont certainement affligées d'une conformation particulière de la langue ; elles ne peuvent la tenir en repos.

Maman remercia en s'inclinant.

—Ma fille n'est point malade, répondit-elle brièvement, mais seulement un peu souffrante.

—Ah !... c'est qu'il y a des maladies contre lesquelles les meilleurs sels sont impuissants, n'est-il pas vrai, ma chère demoiselle ?

Et l'affreuse vieille sourit d'un air malin ; et toujours en souriant et s'inclinant, elle caressait un chien obèse, qui se prélassait sur ses genoux.

Le temps s'écoulait lentement ; on eût dit que les minutes se transformaient en heures ; mais enfin... enfin, on atteignit Reindorf, station qui desservait la maison des Bruyères, dont elle était distante d'environ deux kilomètres ; sur le perron de la petite gare, se tenaient en petit nombre, et quelques employés du chemin de fer, et quelques paysans, parmi lesquels il y en avait un dont l'habillement manifestait des prétentions à une sorte de livrée, et qui était coiffé d'un chapeau *haute forme* en toile cirée.

Calligraphie Artistique.

C'est la seule expression qui rende la netteté et la beauté de la calligraphie produite par le

CLAVIGRAPHE BLICKENSDEBFER.

Il produit l'écriture sans ruban et sauve bientot son coût par l'économie du ruban.

PRIX : SEULEMENT $35.00.

Cet instrument produit une écriture toujours visible aux yeux de l'exécutant, avantage qui à lui seul vaut l'argent. Il est facilement transportable, ne pesant que 6 lbs. Il a une capacité de 84 caractères et peut exécuter tout ce qu'un instrument de $125.00 peut faire, et il fera même mieux.

Nous avons aussi les Clavigraphes DUPLEX et JEWETT. Descriptions et prix envoyés franco sur demande.

CREELMAN BROS. TYPEWRITER CO.

Manufacture à Georgetown, Ont. Dépôt, 15, rue Adelaide, E., Toronto.

Pour Machines à tricoter actionnées par la main, par la vapeur ou l'électricité, veuillez nous écrire.

1—1898

Il vint à nous dès que maman et moi eûmes quitté le coupé, et ôtant gauchement son chapeau, il nous dit en rougissant jusqu'à ses longues oreilles :

—Mme de Raven avec sa *demoiselle ?*

Malgré le trouble qui se manifestait visiblement en lui, il discerna cependant une sorte de surprise et de désappointement sur le visage de ma mère ; il y répondit avant d'avoir été questionné :

—Sa seigneurie notre dame des Bruyères prie qu'on l'excuse ; notre jeune maître M. Gauthier est dans l'un de ses mauvais jours ; M. le docteur est parti à cheval de grand matin, pour aller visiter un malade gravement atteint ; votre seigneurie et mademoiselle devront, pour aujourd'hui, n'avoir pas d'autre compagnon que moi. Je suis Melchior ; Melchior Kranvoot, si vos seigneuries veulent bien le permettre.

Et avec un large sourire qui élargit encore son large visage, Melchior Kranvoot s'inclina devant nous, visiblement soulagé par la pensée de s'être convenablement acquitté d'une mission difficile, et dont la perspective lui avait causé une grande anxiété ; tout en se retournant pour faire signe aux employés du chemin de fer, il

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL

Capital autorisé, $500,000. Capital souscrit, $500,000.
Réserve, - - $10,000.

Directeurs :

MM. WM. WEIR, Président et Gérant général, E. LICHTENHEIM, Vice-Président.
A. C. S. WURTELE, F. W. SMITH et GODFREY WEIR ;
F. LEMIEUX, Comptable.

Succursales à Montréal :

HOCHELAGA, D.-P. Riopel, gérant ; POINTE ST-CHARLES, W.-J.-E. Wall, gérant ;
RUE ST-LAURENT, Aug. Comte, gérant.

Succursales de la Province de Québec :

BERTHIER, N. Dorval, gérant.
CHAMBLY, J.-H. Lefebvre, gérant.
LACHINE, J.-H. Théoret, gérant.
LACHUTE, J.-D. Stewart, gérant.
LAPRAIRIE, T.-J. Bourdeau, gérant.
L'EPIPHANIE, A. Gariépy, gérant.
LONGUEUIL, L.-J. Normand, gérant.
MARIEVILLE, O. Constantineau, gérant.
NICOLET, L. Bélair, gérant.
PAPINEAUVILLE, C. Lessard, gérant.
ST-LAURENT, O.-W. Legault, gérant.
STE-THÉRÈSE, G. Rouleau, gérant.

Correspondants à New-York : The National Bank of the Republic et Ladenburg, Thalmann & Co.
A Londres : Bank of Montreal.
A Paris : La Société Générale. 4—1898

tira de sa poche un énorme mouchoir imprimé, et, avec cette carte d'Europe portative, il s'essuya le front et le visage, une demi-douzaine de fois ; puis il s'empressa de réunir nos sacs et nos ombrelles, tandis que quelques hommes transportaient nos malles, pour les charger sur la voiture qui était arrêtée sur l'autre côté de la gare ; il se passa un peu de temps avant que les paquets fussent rangés au gré de notre conducteur : Melchior Kranvoot fit si bien que nous n'eûmes qu'une boîte à chapeaux près de nous dans la voiture.

—Cela ne se peut, madame, disait-il quand maman voulait le débarrasser d'un sac ; c'est-à-dire cela se pourrait bien, mais cela ne se peut pas, parce que ce serait contraire au respect ; il entassa tous les petits paquets, sur le siège, tant et si bien, qu'il n'avait plus de place pour ses pieds.

Tout prend fin ; Melchior s'assit enfin, et excita de la langue les deux chevaux, qui, déjà impatientés par une longue attente, s'élancèrent sur la route.

Le ciel sur lequel s'étendait déjà le crépuscule était gris et bas : grise et plate était la contrée que nous traversions au trot allongé de deux jeunes chevaux ; sur chaque côté de la route s'étendaient de maigres champs ; des chaumières misérables surgissaient çà

L'encre avec laquelle nous imprimons la REVUE CANADIENNE nous est fournie par

The Queen City Printing Ink Co.

Bureau : 347 Dearborn St., Chicago. **Fabrique : Cincinnati, O.**

4—1899

et là, entre des arbres tordus et qui produisaient l'effet d'un groupe composé d'estropiés. Puis des bruyères, encore des bruyères, une immensité, une mer de bruyères ; çà et là, un bouquet de sapins, un bouleau, un pin sauvage, qui en proie à une mélancolie taciturne, secouait ses branches tombantes, un sombre genévrier, ou bien une tardive touffe de genêts dont l'intruse couleur jaune tranchait sur l'uniforme teinte de la terre, comme une lumière scintillant dans une profonde obscurité.

Une angoisse d'une nature particulière s'emparait de mon cœur ; c'était une torpeur, un engourdissement étrange dans lequel la vie semblait s'éteindre peu à peu ; et plus je contemplais l'immensité déserte, sur laquelle les bruyères étendaient un tapis uniforme qui paraissait infini, plus cette impression s'accentuait en moi, jusqu'au point de comporter une souffrance physique : j'aurais voulu crier, rien que pour entendre le son d'une voix humaine ; je jetai un coup d'œil sur maman, pour me rendre compte de ses propres impressions ; mais après avoir fait pour alimenter la conversation, plusieurs tentatives demeurées infructueuses, elle restait

☞ Deux PILULES ROUGES du DR CODERRE prises au coucher font dormir les femmes nerveuses.

BURPEE'S
Seeds Grow
and are always the
Best that Grow!
as proved by thousands of trials at our famous FORDHOOK FARMS,—the largest trial grounds in America.
BURPEE'S
Farm Annual
for 1899—mailed FREE to all
A handsome new book of 176 pages,—tells the plain truth about Seeds, including rare Novelties which cannot be had elsewhere. Beautiful colored plates and hundreds of illustrations from nature. Gives practical information of real value to all who would raise the choicest Vegetables and most beautiful Flowers.
Write a postal card TO-DAY!
W. ATLEE BURPEE & CO., Philadelphia

appuyée dans le coin de la voiture, silencieuse, comme je l'étais moi-même.

—C'est là-bas que se trouve la maison des Bruyères, dit Melchior, en se retournant sur son siège pour nous parler, tandis que du manche de son fouet, il désignait un bouquet d'arbres, au feuillage presque noir, que surmontait la pointe d'une tourelle.

Et en même temps il quitta la grande route pour s'engager dans un chemin de traverse bien entretenu ; des haies vives, passées à l'état sauvage, dressaient de chaque côté un inextricable fouillis de branches affranchies de la taille ; mais au delà de ces haies on apercevait la trace de l'industrieuse main humaine : des champs de pommes de terre de belle apparence s'étendaient à perte de vue.

Enfin nous atteignîmes une avenue de sapins ; la voiture roula sur un ancien pont de bois et s'arrêta bientôt devant la maison seigneuriale.

Sombre, gris comme le ciel et la contrée que nous venions de traverser... tel m'apparut ce bâtiment dont la construction datait de plusieurs siècles ; il semblait me regarder par toutes ses fenêtres obscures avec une expression menaçante. Deux chevaliers plus grands que nature, armés, revêtus d'une cuirasse, au visage

JULES VERNE

EDITION IN-12 (7½ x 4½)

La plupart des volumes sont illustrés de belles gravures.

73 volumes - - PRIX $54.75

Chacun des ouvrages se vend séparément comme suit :

Aventures de trois Russes et de trois Anglais	0 75
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
Les Anglais au pôle Nord	0 75
Le Désert de glace	0 75
Le Chancellor	0 75
Cinq Semaines en Ballon (*couronné*)	0 75
De la Terre à la Lune (*couronné*)	0 75
Autour de la Lune (*couronné*)	0 75
Le Docteur Ox	0 75
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
L'Amérique du Sud	0 75
L'Australie	0 75
L'Océan Pacifique	0 75
L'ILE MYSTÉRIEUSE :	
Les Naufragés de l'air	0 75
L'Abandonné	0 75
Le Secret de l'île	0 75
Le Pays des Fourrures. 2 volumes	1 50
Vingt mille Lieues sous les Mers (*couronné*). 2 volumes	1 50
Le Tour du Monde en 80 jours	0 75
Une Ville flottante	0 75
Voyage au centre de la Terre (*couronné*)	0 75
Michel Strogoff. 2 volumes	1 50
Les Indes-Noires	0 75
Hector Servadac. 2 volumes	1 50
Un Capitaine de quinze ans. 2 volumes	1 50
Les cinq cents Millions de la Bégum	0 75
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	0 75
La Maison à vapeur. 2 volumes	1 50
La Jangada. 2 volumes	1 50
L'Ecole des Robinsons	0 75
Le Rayon vert	0 75
Kéraban-le-Têtu. 2 volumes	1 50
L'Archipel en feu	0 75
L'Etoile du Sud	0 75
Mathias Sandorf. 3 volumes	2 25
Robur-le-Conquérant	0 75
Un Billet de Loterie	0 75
Nord contre Sud. 2 volumes	1 50
Le Chemin de France	0 75
Deux ans de Vacances. 2 volumes	1 50
Famille sans Nom. 2 volumes	1 50
Sans dessus dessous	0 75
César Cascabel. 2 volumes	1 50
Mistress Branican. 2 volumes	1 50
Le Château des Carpathes	0 75
Claudius Bombarnac	0 75
P'tit Bonhomme. 2 volumes	1 50
Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2 volumes	1 50
L'Ile à hélice. 2 volumes	1 50
Face au drapeau	0 75
Clovis Dardentor	0 75
HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS :	
Les premiers Explorateurs. 2 volumes	1 50
Les Navigateurs du XVIIIe siècle. 2 volumes	1 50
Les Voyageurs du XIXe siècle. 2 volumes	1 50

LA REVUE CANADIENNE

ET LES BEAUX ARTS.

DANS son désir de faire connaître et aimer les arts la revue se met à la disposition de ses abonnés dans la personne de son Directeur pour leur procurer, à prix réduit, des photographies de toutes les œuvres d'art connues soit en peinture, soit en sculpture, ou en architecture et pour leur donner les informations dont ils peuvent avoir besoin pour faire des collections.

PLUS VERMEIL QU'UNE CÉRISE,

d'après Meyer von Bremen.

Quelle récréation plus utile et plus agréable peut trouver une jeune fille que celle de former une collection d'œuvres d'art, dans un album, qui deviendra par la suite une source intarissable de plaisir pour toute la famille et un sujet de conversation utile et intéressant, avec les amis, pendant les longues soirées d'hiver ?

Le jeune homme qui a eu l'avantage de faire un voyage à travers les monuments de la vieille Europe, peut revoir les merveilles qu'il a visitées et raconter ses voyages en montrant dans la réalité d'une photographie les édifices et les œuvres d'art qu'il a admirés.

On est souvent embarrassé dans le choix d'un présent à faire. Quelques photographies sont toujours acceptables et forment un souvenir que l'on a toujours devant les yeux, soit qu'on les fasse encadrer, soit qu'on les expose sur une table.

Vous avez un livre favori qui vous a intéressé d'une manière toute particulière. Avant de le faire relier, illustrez-le de photographies se rattachant au sujet qu'il traite et aux endroits qu'il décrit ; aussitôt il devient d'un prix inestimable, soit pour vous-même, soit pour la personne à qui vous désirez en faire présent.

Etes-vous architecte, photographe ou de toute autre profession se rattachant aux arts, ayez une belle collection de sujets où vous pourrez puiser des inspirations ou donner à vos clients une idée de ce que vous avez intention de leur faire.

Enfin il est mille manières d'employer ces photographies d'art qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il va sans dire que la REVUE CANADIENNE bannit de sa collection, qui compte plus de douze mille sujets, les tristes produits du naturalisme et du réalisme moderne, qui ravalent l'art et le détournent de sa fin que nous avons exposée dans le premier numéro de la revue de cette année, 1895.

PRIX :

Grandeur 4 × 6	en feuille	15	cents
	sur cartes	20	"
" 6 × 8	en feuille	30	"
"	sur carton, 11 × 14 légèrement teinté	50	"
"	sur panneau, 8 × 10 ponceau foncé	75	"
" 9 × 12	en feuille	80	"
"	sur carton blanc 16 × 20	$1.20	"
" 12 × 15	en feuille	1.40	"
"	sur carton blanc 20 × 24	1.75	"

ALBUMS POUR COLLECTIONS.

Relié en toile	30	feuilles	6½ × 8½	90 cts
½ reliure plat en toile	50	"	6½ × 8½	$1.50
½ " " "	100	"	" "	2.25
½ " " "	50	"	8½ × 10½	2.50
½ " " "	100	"	" "	3.25
Pleine reliure, doré sur tranche.	50	"	" "	7.50
" " " "	100	"	" "	9.00
½ reliure plat en toile	50	"	9½ × 11½	3.50
½ " " "	100	"	" "	4.00
½ " " "	100	"	10½ × 13	4.50

Cette dernière en format oblong si on le préfère.

La meilleure manière de coller les photographies dans ces albums est de ne faire adhérer que le bord de l'image du côté du dos du livre après avoir fait perdre aux photographies cette tendance qu'elles ont de rouler vers la face imprimée.

Nous pouvons aussi fournir des albums dont les feuilles sont en carton pour ceux qui préfèrent coller les photographies en plein ; mais alors les prix sont beaucoup plus élevés.

UNE FLEUR DES CHAMPS,
d'après A. Dieffenback.

N. ANTOINE & FILS

Récompenses à toutes les Expositions auxquelles la maison a pris part

Exposition universelle, Paris 1889 :

: : . : : MÉDAILLE D'OR

Amsterdam, 1883 ;
Anvers, 1885 ;
Barcelone, 1888 ;

MEDAILLES D'OR

ENCRE COMMUNICATIVE

VIOLET NOIR

La seule donnant des copies parfaites plusieurs mois après l'écriture.

ENCRE MODERNE

NOIR FIXE INALTERABLE

Très noire en écrivant et résistant à l'usage du papier buvard.

ENCRE BLEU-NOIR

ENCRE ECARLATE

ENCRE DE L'ÉTAT CIVIL,

A l'usage de M M. les Officiers ministériels

En vente chez tous lez Papetier

EN FRANCE ET A L'ETRANGER

I am a farmer located near Stony Brook, one of the most malarious districts in this State, and was bothered with malaria for years, at times so I could not work, and was always very constipated as well. For years I had malaria so bad in the spring, when engaged in plowing, that I could do nothing but shake. I must have taken about a barrel of quinine pills besides dozens of other remedies, but never obtained any permanent benefit. Last fall, in peach time, I had a most serious attack of chills and then commenced to take Ripans Tabules, upon a friend's advice, and the first box made me all right and I have never been without them since. I take one Tabule each morning and night and sometimes when I feel more than usually exhausted I take three in a day. They have kept my stomach sweet, my bowels regular and I have not had the least touch of malaria nor splitting headache since I commenced using them. I know also that I sleep better and wake up more refreshed than formerly. I don't know how many complaints Ripans Tabules will help, but I do know they will cure any one in the condition I was and I would not be without them at any price. I honestly consider them the cheapest-priced medicine in the world, as they are also the most beneficial and the most convenient to take. I am twenty-seven years of age and have worked hard all my life, the same as most farmers, both early and late and in all kinds of weather, and I have never enjoyed such good health as I have since last fall; in fact, my neighbors have all remarked my improved condition and have said, "Say, John, what are you doing to look so healthy?"

WANTED.—A case of bad health that R·I·P·A·N·S will not benefit. They banish pain and prolong life. One gives relief. Note the word R·I·P·A·N·S on the package and accept no substitute. R·I·P·A·N·S 10 for 5 cents or twelve packets for 48 cents, may be had at any drug store. Ten samples and one thousand testimonials will be mailed to any address for 5 cents, forwarded to the Ripans Chemical Co., No. 10 Spruce St., New York.

renfrogné, dont les intempéries avaient accentué la disgrâce, montaient la garde devant la porte qui conduisait au vestibule surmonté d'une haute voûte ; je n'aurais pas éprouvé une surprise immodérée s'ils avaient croisé leurs épées, pour m'interdire l'accès de la demeure à laquelle ils tenaient lieu de factionnaires, car il est certain que nul n'avait passé ce seuil avec des sentiments plus agressifs que ne l'étaient les miens.

Le fidèle Melchior nous aida à descendre de la voiture ; deux palefreniers s'empressèrent d'accourir ; quant à la dame du lieu,

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA

REVUE CANADIENNE

MONTREAL.

Reçoit des abonnements pour les revues suivantes, qu'elle représente au Canada :

LE CORRESPONDANT

REVUE bimensuelle, fondée en 1843 par M. le comte de Montalembert. La plus ancienne et la plus intéressante des revues catholiques de France.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

LA QUINZAINE

REVUE bimensuelle de fondation plus récente, ne datant que de 1895, mais qui tient déjà une place très importante comme défenseur des principes catholiques et par l'intérêt qu'elle offre.

ABONNEMENT, $5.60 PAR ANNÉE.

Une remise sera faite aux Messieurs du Clergé et aux Collèges. On peut s'abonner pour trois ou six mois.

LE POLYBIBLION

REVUE mensuelle, indispensable aux amateurs qui veulent connaître tout ce qui paraît en fait de livres, d'articles de revues et de journaux importants. Se publie en deux parties :

Partie littéraire, $3 20 par année ;
Partie technique, $2.20 par année ;
Les deux parties réunies, $4.40 par année.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil international. théologique, philosophique, artistique, scientifique, sociologique et littéraire, fondé il y a 37 ans par Mgr Paul Guérin, qui en a encore la direction et par MM. Louis et Eugène Veuillot, V. Palmé et Mgr Tilloy.

ABONNEMENT, $7.00 PAR ANNÉE.

Pour conditions d'abonnement gratuit à la *Revue du Monde Catholique* s'adresser au directeur de la Revue Canadienne.

ÉTUDES

publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus.

Revue bimensuelle, s'occupant des hautes questions du jour, traitées de main de maître. Chaque numéro contient une *Revue des livres* les plus importants parus dans la quinzaine.

ABONNEMENT, $6.00 PAR ANNÉE.

LA REVUE GÉNÉRALE

La plus importante des revues belges. Paraît le 1er de chaque mois, par livraison de plus de 160 pages, dont une partie illustrée de phototypies, et une autre, bibliographique, en petit texte ; chacune de ces parties ayant une pagination distincte, forme des volumes séparés de la revue, qui elle-même forme par an deux volumes de plus de 800 pages chacun. Tous les abonnements datent du 1er janvier.

ABONNEMENT, $3.00 PAR ANNÉE.

TOUS CES ABONNEMENTS SONT INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.

---

quant à M. le docteur, ils étaient aussi invisibles l'un que l'autre.

Cependant au moment où nous mettions le pied sur le premier degré de l'escalier, nous vîmes venir à nous une vigoureuse matrone, aux cheveux gris, à la robe grise, car décidément cette couleur est celle de ce pays ; elle jeta ses bras autour de maman, en s'écriant : Ma chère, chère Louise !

Après avoir adressé à maman quelques mots relatifs à notre voyage, elle se tourna vers moi, avec le dessein probable de faire à la belle-fille de sa sœur un accueil aussi chaleureux que celui dont maman avait été gratifiée ; mais j'exécutai avec grâce et prestesse un mouvement qui m'écarta d'elle, et je lui fis une révérence tellement correcte, si irréprochable, et si étudiée, qu'une dame de la cour l'eût enviée, sans réussir à l'imiter.

La maîtresse du logis ne put s'empêcher de nous regarder avec surprise, tant moi que maman ; celle-ci jouait, non sans confusion, avec les franges de son châle. Mais la matrone, reprenant subitement son aplomb, me dit en me tendant la main :

—A quoi bon ces façons, ma chère enfant ? Nous sommes en famille, et destinées à nous connaître intimement. Que Dieu bénisse ton arrivée sous mon toit !

On comprendra que cette réception amicale dut me causer

JULES VERNE

ŒUVRES COMPLÈTES.

EDITION ILLUSTRÉE : 47 volumes grand in-8 (11 x 7½). Prix, broché : $78.00

CHACUN DES OUVRAGES SE VEND SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Cinq Semaines en Ballon. 80 dessins, dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... $1 15
Voyage au Centre de la Terre. 56 dessins dont 4 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Les Aventures du Capitaine Hatteras. 261 dessins. 1 vol..... 2 25
Vingt mille Lieues sous les Mers. 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol. 2 25
Les Enfants du Capitaine Grant. (Voyage autour du monde). 177 dessins. 1 vol..... 2 50
L'Ile mystérieuse. 154 dessins. 1 vol..... 2 50
De la Terre à la Lune. 43 dessins. 1 vol..... 1 15
Autour de la Lune. (Suite de De la Terre a la Lune). 45 dessins, et 4 pl. en couleurs. 1 vol. 1 15
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins, et 3 pl. en couleurs. 1 vol... 1 15
Le Pays des Fourrures. 105 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Indes-Noires. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Chancellor. 58 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Tour du Monde en 80 Jours. 80 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol... 1 15
Le Docteur Ox. 58 dessins, dont 3 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Michel Strogoff. 95 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Hector Servadac. (Voyages et aventures à travers le monde solaire). 100 dessins. 1 vol..... 2 25
Un Capitaine de 15 ans. 93 dessins. 1 vol..... 2 25
Les Cinq Cents Millions de la Bégum. 1 vol..... 1 15
Les Tribulations d'un Chinois en Chine. 52 dessins. 1 vol..... 1 15
La Maison à vapeur. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
La Jangada. (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Ecole des Robinsons. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Le Rayon vert. 44 dessins. 1 vol..... 1 15
Kéraban-le-Têtu. 101 dessins. 1 vol..... 2 25
L'Etoile du Sud. (Voyage au pays des Diamants). 63 dessins. 1 vol..... 1 15
L'Archipel en feu. 51 dessins. 1 vol..... 1 15
Mathias Sandorf. 113 dessins. 1 vol..... 2 50
Le Billet de Loterie. 42 dessins. 1 vol..... 1 15
Robur-le-Conquérant. 45 dessins. 1 vol..... 1 15
Nord contre Sud. 86 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
Deux ans de Vacances. 90 dessins, dont 8 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Chemin de France. 42 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Sans dessus dessous. 36 dessins, dont 6 planches en couleurs. 1 vol..... 1 15
Famille sans Nom. (Episode des événements de 1837, au Canada.) 82 dessins, dont 12 en couleurs 1 vol..... 2 25
César Cascabel. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mistress Branican. 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Le Château des Carpathes. 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie. 1 vol..... 1 15
Claudius Bombarnac. (Carnet d'un Reporter). 55 dessins, et 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
P'tit Bonhomme. 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Mirifiques Aventures de Maître Antifer. 77 dessins, dont 12 planches en couleurs. 1 vol..... 2 25
L'Ile à hélice. 80 dessins, dont 12 planches en chromotypographie. 1 vol..... 2 25
Face au drapeau. 42 dessins, dont 6 en couleurs. 1 vol..... 1 15
Clovis Dardentor. 41 dessins, 6 pl. en couleurs. 1 vol..... 1 15
Les premiers Explorateurs. 117 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 116 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75
Les Voyageurs au XIXe siècle. 108 dessins et cartes. 1 vol..... 1 75

☞ Les volumes ci-dessus se vendent *reliés en toile, tr. dorée* aux prix suivants :

Les volumes à	**$1 15**	**brochés,**	**$1 50**	**reliés.**
"	1 75	"	2 50	"
"	2 25	"	3 00	"
"	2 50	"	3 25	"

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

66e Année.—1899 Lectures du Soir.

MUSÉE DES FAMILLES

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, par Livraisons illustrées de 32 pages sur 2 colonnes.

Cette magnifique publication, qui forme ainsi deux beaux volumes par an, est meilleur marché que toutes les autres publications de ce genre.—
Envoi gratuit d'un spécimen sur demande.

Abonnements Un an : Paris. . . . . 14 fr. Départements 16 fr. Union postale, 18 fr. **Un Numéro 0 fr. 60**

81 volumes sont en vente. Les 45 premiers volumes du *Musée des Familles* se vendent brochés, chacun 4 fr. **Collections** Les tomes 46 à 81 brochés chacun 7 francs.

Depuis 1883, *le* **Musée des Familles** *forme par an deux beaux volumes.—Chaque volume*, broché, 7 fr.

Reliure ordinaire, 1 fr. 50.—Reliure nouvelle, toile pleine à biseaux, tr. blanche, en plus 3 fr. 50 ; avec tranche dorée, 4 fr. 50.—Reliure en un volume de chaque année, à partir de 1883, toile à biseaux, tranche blanche, 4 fr. ; tranche dorée, 5 francs.

St-Nicolas

Journal Illustré **paraissant le Jeudi de chaque semaine**

Pour garçons et filles—20e ANNÉE 1899.

Pour paraître le 1er décembre : **LES FILLEULS DE NAPOLEON** *Suite de* JEAN TAPIN.

(1830-1870)

par le capitaine **DANRIT** —*Illustrations de* **P. de SEMANT**

Conditions d'abonnement : Les Abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

Paris et Départements	Etats de l'Union Postale	Un Numéro
Un An. 18 fr. | 6 Mois. 10 fr.	Un An. 20 fr. | 6 Mois. 12 fr.	35 centimes

Envoi gratuit d'un Spécimen sur demande.

COLLECTION.—Les dix-neuf années parues (1880-1898) forment chacune un volume, petit in-4°, magnifiquement illustré. Chaque volume, broché, 18 fr. ; avec belle reliure, fers spéciaux, 22 fr. ; tranche dorée, 23 fr.

une certaine irritation en me démontrant que mes façons, qui dans mes desseins devaient interdire toute familiarité, et tenir à distance cette vénérable matrone, avaient totalement manqué leur effet ; d'autre part, j'étais un peu honteuse d'avoir déployé mes plus grandes manières vis-à-vis de cette dame un peu rustique, laquelle semblait disposée à les envisager à un point de vue comique. Mon ami Melchior contemplait cette petite scène avec une stupéfaction dont témoignaient ses yeux, ouverts comme des portes cochères.

Comme si elle eût voulu me donner le temps de me remettre, la maîtresse de la maison donna quelques ordres à ses domestiques ; puis prenant le bras de maman et m'invitant à la suivre, elle nous dit :

—J'ai été bien affligée de n'avoir pu aller au-devant de vous, ma chère Louise ; mais Gauthier qui endure depuis quelques jours déjà, de cuisantes douleurs, est encore plus souffrant aujourd'hui ; Everard, en qui j'avais mis mon espérance, pour me suppléer en cette circonstance, a dû se rendre dès le très grand matin à Hellberg, où il remplace le médecin atteint d'une maladie subite.

☞ **Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les irrégularités.**

LIBRAIRIE

C.O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAITRE

LES JÉSUITES

ET

LA NOUVELLE-FRANCE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS BEAUCOUP DE DOCUMENTS INÉDITS

PAR

LE P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVEC PORTRAITS ET CARTES

3 forts volumes grand in-8° : $5.63

A NOS LECTEURS

Les collections complètes des 34 volumes de la REVUE CANADIENNE sont très rares et bien recherchées, surtout par les bibliothèques publiques des Etats-Unis. Nous pouvons cependant en procurer encore quelques-unes à ceux qui nous le demanderont.

***

Nous avons souvent des demandes pour des numéros et même des volumes détachés de la REVUE. Ceux de nos lecteurs qui en auraient dont ils peuvent disposer, sont priés de nous en envoyer une liste, avec que les prix qu'ils désirent en avoir. Nous pourrons ainsi leur rendre service, aussi bien qu'à ceux qui désirent se procurer ces parties détachées.

***

Nos lecteurs sont instamment priés de remarquer que, pour cesser de recevoir la REVUE CANADIENNE, il faut donner avis de son désir, *verbalement ou par écrit*, avant le 15 décembre, suivant les conditions imprimées sur la première page de chaque numéro. Il ne suffit pas, pour se désabonner, de refuser un numéro qui arrive par la poste. Les numéros ainsi refusés sont détruits par les autorités postales, suivant la loi qui régit maintenant les journaux et revues transmis par la malle. Et, comme la REVUE est imprimée par contrat à nombre égal chaque mois, la perte d'un numéro entraîne la perte de tous les numéros correspondants pendant l'année. Il serait injuste de s'attendre à ce que LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE subisse une perte causée par la négligence de l'abonné à se conformer aux conditions de cette publication.

LE DIRECTEUR.

Tout en causant ainsi la maîtresse de la maison ouvrit la porte d'un immense salon, ayant directement accès sur le jardin et d'aspect bien plus agréable que la vue de ce bâtiment rébarbatif n'eût pu me le faire supposer ; des meubles en noyer ciré, simples, mais du meilleur goût, un superbe piano à queue, d'Érard, d'excellentes gravures suspendues aux murailles, une énorme quantité de livres, des nappes-mondes, composaient un ensemble hospitalier, séduisant pour le regard et pour l'intelligence, fort embelli par la vue que l'on apercevait au travers d'une large baie vitrée, communiquant avec une véranda ; le jardin était, il est vrai, dessiné à l'ancienne mode ; mais les plantes offraient aux regards une profusion de fleurs odorantes parmi lesquelles dominaient le parfum des roses et du jasmin, qui venait jusqu'à nous.

Après avoir déposé mon chapeau et mon manteau et pris part à une légère collation, je me hâtai de me diriger vers la véranda ; j'aperçus en passant, dans une pièce située dans l'aile en retour, une table couverte d'une nappe blanche damassée, semblable à du satin et d'une riche argenterie ; je me réjouis de ce moment de solitude qui allait me permettre de réfléchir à ma situation, et, m'esseyant dans un fauteuil rustique mais très confortable, j'appuyai sur ma main ma tête fatiguée.

A. LUMIERE et ses Fils, de Lyon, France.

INVENTEURS DU CINEMATOGRAPHE

Plaques photographiques extra rapides.
Papiers photographiques extra supérieurs.

Maison Poulenc Freres, de Paris, France

Produits chimiques purs pour photographie.
Kodaks et appareils photographiques.
Produits chimiquement purs et instruments de Laboratoires.

Agent général pour le Canada,

F. CORDON, 1835 rue Notre-Dame, Montréal.

P. S. MARION,

DESSINATEUR ET GRAVEUR SUR BOIS

Photogravure et Electrotypie sur commande.

No 35, rue St-Jacques, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

—Comment, déjà installée, ma chère petite tante ? J'espérais arriver à temps tout au moins pour vous saluer sur le seuil de ma maison.

C'était une voix pleine et sonore, qui se faisait entendre : un homme grand et svelte traversait la pelouse en hâtant le pas et se dirigeait vers la véranda.

Il monta deux degrés à la fois et s'élança vers moi en tendant les deux mains par un geste empressé et amical.

—M: des Bruyères, sans doute, dis-je en me soulevant à demi et lui adressant un regard sombre et dédaigneux.

Le nouvel arrivant laissa retomber ses mains étendues, me contempla un instant ou plutôt me transperça d'un regard qui semblait fouiller jusqu'au fond de mon âme, et s'inclinant profondément :

—Éverard des Bruyères, docteur en médecine... pour vous servir, très gracieuse demoiselle.

Il s'inclina une seconde fois, et se tut comme s'il eût attendu une réponse. Mais comme je gardai le silence, il reprit la parole, et s'inclinant une troisième fois—ces saluts répétés avaient pour effet d'agiter mes nerfs.—Me permettez-vous, mademoiselle, d'aller rendre mes devoirs à ma tante ?... dit-il.

Il s'inclina une quatrième fois, et renonçant évidemment à me faire prononcer un seul mot, il se dirigea vers la porte.

Irritée contre lui, contre moi-même, qui venais une fois de plus de donner prise contre moi, de fournir en un mot une nouvelle occasion d'être justement blâmée, je regardai s'éloigner cet homme

Consolez-vous Jeunes Femmes qui souffrez depuis tant d'années d'une faiblesse extrême qui vous rend nonchalante, qui vous porte tantôt à rire, tantôt à pleurer, et qui vous fait trouver la vie triste et pénible.

Vous pouvez vous guérir facilement

... Et rapidement en faisant usage du VIN St MICHEL

qui purifiera et fortifiera votre sang, vous rendra l'appétit meilleur, la digestion facile, le sommeil paisible et vous donnera la **Force**, la **Vigueur** et la ***Santé*** qui est la beauté la plus appréciée chez une femme.

antipathique, qui dès notre première entrevue m'écrasait sous le poids de sa supériorité pleine de suffisance.

C'est bien ainsi que mes souvenirs me le représentaient : hautain, paternellement goguenard avec une nuance de commisération pour l'infirmité intellectuelle d'une petite fille... oh ! comme je le détestais ! Mais jadis, il m'était apparu plus pâle, plus grêle, plus déplaisant en un mot ; de ce côté j'éprouvai une déception ; non ; quelque bonne volonté que j'y apportasse, je ne pouvais le trouver laid, ni déplaisant ; beaucoup de personnes auraient même affirmé qu'il était beau, avec cette haute stature, ces traits réguliers et si calmes, cette expression sérieuse, ces cheveux presque noirs et sa barbe bouclée ; mais ce qui gâtait tout, c'était un léger sourire qu'il essayait de réprimer, et l'expression railleuse de ses yeux gris d'acier.

C'était donc là l'héritier de la seigneurie des Bruyères ; il avait eu la fantaisie, lorsqu'à sa majorité il avait été mis en possession de ses biens, de retourner sur les bancs de l'école pour faire des études médicales, sous prétexte de consacrer sa vie à l'humanité souffrante, en réalité, évidemment, pour se singu-

N. LEVEILLÉ

MARCHAND TAILLEUR.

TOUJOURS EN MAGASIN,

Un grand assortiment de Tweeds, Draps de première qualité et des patrons les plus nouveaux.

CONDITIONS LIBERALES.

No. 138½ RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

lariser, se faire remarquer et louer. L'éloge ne lui avait pas fait défaut : on avait porté aux nues son caractère, ses mérites, son intelligence, sa science. Quoi d'étonnant, après cela, que cet homme portât la tête si haut et qu'il regardât tout le monde, du haut du piédestal sur lequel on l'avait vissé ? Taut se courbait devant lui, qui n'avait pas voulu jouir de sa fortune comme le commun des mortels, et qui avait voué sa vie au travail, à la profession la plus pénible. Même papa, qui était si sévère dans ses jugements et exigeait tant de la vertu humaine, ne parlait du neveu de sa femme qu'avec un enthousiasme respectueux. Quant à moi, je sentais bien que je n'entrerais jamais dans cette voie d'admiration générale et perpétuelle ; je saurais bien lui prouver que je n'étais plus une petite fille, et que, capable d'avoir sur les choses et sur les gens une opinion personnelle et motivée, je ne me laisserais pas éblouir par l'auréole que des mains complaisantes avaient placée sur sa tête ; il devait se convaincre, et tout de suite, que je n'accepterais pas ses façons de magister.

Tout en ruminant ces pensées et ces projets, je m'accoudai à la balustrade de la véranda ; cette balustrade disparaissait sous les

☞ **Les PILULES ROUGES du DR CODERRE guérissent les femmes pâles et faibles.**

LES CONNAISSEURS RECHERCHENT LES MEILLEURS

CHOCOLATS & CACAOS

POUR BOIRE OU MANGER
PURS OU A LA CREME

EN MORCEAUX OU EN PAQUETS
DE LA MAISON

J. S. FRY & FILS

QUI A OBTENU AUX EXPOSITIONS
AU DELA DE 140 MEDAILLES

REPRÉSENTÉE PAR LA MAISON

D. MASSON & CIE, ETABLIE DEPUIS 1839 A MONTREAL

NOUS OFFRONS DE PLUS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

AMIDON REMY
GELATINE COX
MACARONI AUGIER
HUILES D'OLIVES PUGET
LIQUEURS MAUPETIT
VIN DE MESSE MULLER
VIN CLARET GUILHOU
BRANDY LUCIEN FOUCAULD & CIE

GIN DE LA MAISON WEILAND MARQUE DE L'AIGLE

rosiers grimpants, couverts de fleurs épanouies ; je m'amusai à les casser et effeuiller. Cette occupation me rappela d'autres roses, celles que j'avais déposées comme des reliques précieuses entre toutes dans le coffret d'ébène qui avait appartenu à ma grand'mère, et qui m'avait suivi dans mon exil, caché à tous les yeux, au fond de ma malle.

M. de Selten savait-il en quelles mains étaient tombés ses vers ? Soupçonnait-il que la " déesse " à laquelle ils étaient adressés, n'avait pu, hélas !... en prendre connaissance ?

—Mais, mademoiselle de Raven, dit derrière moi une voix grave et sonore, pourquoi êtes-vous si cruelle pour ces belles roses ? Que dira le pauvre Gauthier en s'apercevant que vous avez si fort maltraité ses fleurs favorites ?

—Je pense que monsieur votre frère—un sourire douloureux passa sur le visage de mon interlocuteur—aura des sentiments assez chevaleresques pour sacrifier quelques fleurs à une dame.

(*A suivre*)

Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL.

Bougaud (Mgr): LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS, 5 volumes, 7½ x 5, divisés comme suit : Tome Ier. *La religion et l'irréligion.*—Tome II. *Jésus-Christ.*—Tome III *Les Dogmes du Credo.*—Tome IV. *L'Église.*—Tome V *La vie chrétienne*.....$5 00

Bougaud : JÉSUS-CHRIST, extrait du *Christianisme et les temps présents.* 1 volume 6½ x 4½ 0 95

Bougaud : HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL, et des origines de la Visitation. 2 vol. 7½ x 5 avec portrait..... 2 00

Bougaud : HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, et des origines de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. 7 x 5 ..... 1 00

Bougaud : HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE. 1 vol. 7 x 5..... 1 00

Nicolas (Auguste) : ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 volumes 7½ x 5..... 3 50

Nicolas : DU PROTESTANTISME et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 2 vol. 7½ x 5..... 1 75

Nicolas : LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme. 4 vol. 7½ x 5..... 4 00

Nicolas : LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN, ouvrage complémentaire de l'*Etat chrétien.* 1 vol. 7½ x 5..... 0 88

Nicolas : L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne. 2 vol. 7½ x 5. ..... 1 75

Baunard : DIEU DANS L'ÉCOLE. Le collège Saint-Joseph de Lille. 1 vol. 8 x 5½. 1 25

Baunard : LE COLLÈGE CHRÉTIEN :

TOME I. *Les autorités de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25
TOME II. *L'âme de l'école*, etc. 1 vol. 8 x 5½..... 1 25

Baunard : LE DOUTE ET SES VICTIMES. 1 vol. 7½ x 5½..... 0 95

Baunard : LA FOI ET SES VICTOIRES. 2 vol. 7½ x par 5..... 1 88

LE NATURALISTE CANADIEN,

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

La seule REVUE française d'histoire naturelle publiée en Amérique

$1.00 PAR ANNEE.

S'adresser à M. l'abbé V.-A. HUARD, Chicoutimi, P. Q.

3—1898

ECHOS OU BIBLIOGRAPHIE.

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ;—surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le **COURRIER de la PRESSE,** fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 Journaux par jour. 3—1898

Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus

Revue mensuelle des intérêts des Cœurs de Jésus et de Marie

Prix de l'Abonnement : 50 centins par an.

L'administration du MESSAGER CANADIEN DU SACRÉ-CŒUR se charge volontiers de procurer à ses abonnés et au public en général les divers objets se rattachant à la dévotion aux Sacrés-Cœurs de JÉSUS et de MARIE.

On pourra, en conséquence, lui demander les *Diplômes, Billets d'admission, Manuels, Scapulaires, Insignes, Médailles, Registres, Calrans, Billets-Z élateurs, Cantiques, etc.*, en un mot, les divers éléments de propagande de l'*Apostolat de la Prière, Ligue du Cœur* de JÉSUS, de l'*Archiconfrérie* et de la *Garde d'honneur du Sacré-Cœur* de JÉSUS.

Adresses toute communication, ainsi que tout mandat-poste ou chèque, comme suit :

Le Messager du Sacré-Cœur, au Gésu,
Montréal, Canada.

8-98-12m.

MARCOTTE FRÈRES

AGENTS D'IMMEUBLES

ENGANTEURS

AVANCES FAITES SUR CONSIGNATIONS

EMPRUNTS NÉGOCIÉS SUR HYPOTHÈQUES.

---

67 et 69, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

3—1898

3 2044 100 142 546